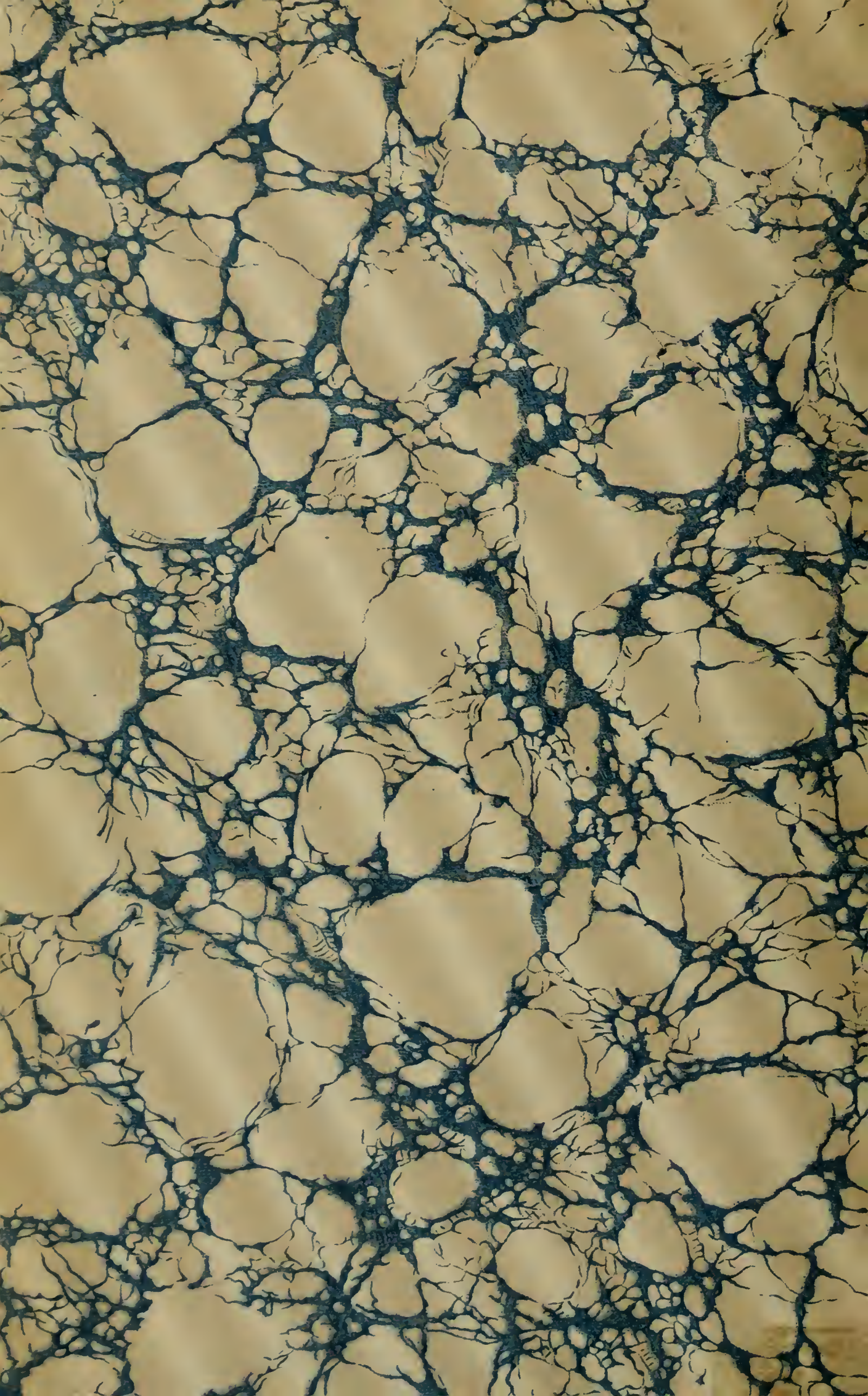


MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

P
La
S

MÉMOIRES

(DE LA)

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

t. 17

TOME DIX-SEPTIÈME

191175
30-9-24

PARIS (6e)
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS
1911-1912

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiresling17soci

RECHERCHES
SUR
LA SYNTAXE COMPARÉE
DE L'ARMÉNIEN.

V. EMPLOI DES FORMES DU PLURIEL DES SUBSTANTIFS.

Au moment où l'arménien a été fixé comme langue littéraire, il ne possédait plus que deux nombres : le singulier et le pluriel.

Il ne subsiste un emploi quelconque du duel ni dans le substantif, ni dans le verbe, ni même dans le pronom. Quelques formes s'expliquent peut-être par d'anciennes formes de duel. Le nom de nombre *erku* «deux», quoique fléchi, n'a pas au nominatif le *-kh* final qu'offrent les deux autres noms fléchis — et, comme on le sait, fléchis depuis l'époque indo-européenne — *erekh* «trois» et *č̣orkh* «quatre» : c'est qu'il repose sur **d(u)wō̆*, forme dont la finale est celle d'un duel; mais les substantifs déterminés par *erku* sont mis au pluriel, et la flexion même de *erku*, avec son accusatif locatif *erkus*, a le type du pluriel, le nominatif une fois mis à part. Il est probable que le pluriel de certains noms d'organes pairs repose sur d'anciennes formes duelles : ainsi *aċ̣kh* «yeux», cf. hom. ὄσσε, v. sl. *oči* en face de *akn* «œil»; *akanǰkh* «oreilles», en face de *unkn* «oreille» (les deux formes sont sans doute influencées par celles du nom de l'œil; la sonore *ǰ*, en regard du *č̣* de *aċ̣kh*, s'explique par l'*n* qui précède); *cunġkh* «genoux» (de **gonwĭ*?), en face de *cunr* «genou». Ce sont là des anomalies tout à fait isolées; au point de vue arménien, *aċ̣kh*, *akanǰkh*, *cunġkh* sont des pluriels, fléchis de tout point comme des pluriels, et n'ont plus rien de duel.

I

La structure du pluriel est l'un des traits par où l'arménien ancien, dit classique, se distingue le plus de l'arménien médiéval et moderne. Comme les formes casuelles du pluriel indo-européen, les formes casuelles de l'arménien classique ont des

désinences propres, variables d'un cas à l'autre, et qui sont entièrement distinctes de celles du singulier. Le pluriel de l'arménien médiéval et moderne est, au contraire, caractérisé par un suffixe ajouté une fois pour toutes, et le thème ainsi constitué reçoit des désinences qui sont, en principe, identiques à celles du singulier. M. Karst a bien montré comment le pluriel médiéval repose sur d'anciens collectifs, et a fait d'une manière définitive la théorie de ce pluriel (*Hist. Grammatik des Kilikisch-Armenischen*, p. 169 et suiv.). Le point de départ des types médiévaux se rencontre en arménien classique, mais dans une mesure très restreinte; les formes ont été étudiées d'une manière approfondie par M. Pedersen, *K. Z.*, XXXIX, p. 472 et suiv. Il suffira de marquer ici que les collectifs de l'arménien classique sont de vrais collectifs, c'est-à-dire qu'ils expriment réellement des ensembles et ne sont pas des manières détournées d'exprimer le pluriel, et que les exemples en sont par suite peu nombreux; ce n'est donc pas seulement par leur abondance et par leur caractère régulier, c'est aussi par le sens que les collectifs classiques se distinguent des collectifs médiévaux, qui ont la valeur du pluriel et qui sont des collectifs seulement au regard de l'histoire. — Les principaux collectifs usuels en ancien arménien sont les suivants :

mardik (gén.-dat.-loc. *mardkan*; instr. *mardkaw*) «hommes, gens» est un collectif en regard de *mard* «homme»; il existe un pluriel *mardkh*, employé là où il s'agit d'hommes considérés isolément, ainsi J., VIII, 17: *erkuc mardoc vkayuthiwn ĕšmarit ē* «δύο ἀνθρώπων ἡ μαρτυρία ἀληθής ἐστιν»; L., XXIV, 7: *part ē ordwoy mardoy matnel i jeŕs mardoc meławoraç* «τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου δεῖ παραδοθῆναι εἰς χεῖρας ἀνθρώπων ἁμαρτωλῶν»; Jude, 18: *i yetin žamanaks cliçin mardkh arhamarhawŧkh* «ἐπ' ἐσχάτου χρόνου ἔσονται ἔμπαικται»; etc. La forme *mardik* s'applique au cas où «les hommes» sont considérés en groupe, ou comme espèce; elle est du reste beaucoup plus fréquente que le pluriel *mardkh*; c'est le pluriel *mardik* qui désigne l'espèce humaine, ainsi dans le dérivé *mardkeln* «humain», ou le composé *mardkakerpeal* «ayant pris la forme humaine», Eznik, 1, 24 (p. 94). — L'existence d'un mot spécial pour désigner l'ensemble des hommes, un groupe d'hommes, est du reste chose assez répandue dans les langues indo-européennes; la langue qui a exercé le plus d'action sur l'arménien, l'iranien, a précisément un collectif pers. *mardum* «les hommes, l'humanité», dont les textes manichéens de Turfan ont fourni la forme ancienne et du même coup l'étymologie : pehlvi de Turfan *mrdwhm*, c'est-à-dire *mardohm*, donc **mard-tohm* «famille d'hommes» (voir l'index de M. Salemann, *Manich. Stud.*, I, p. 96, et Bartholomae, *I. F.*, XIX, Beiheft, p. 70); c'est une

formation pareille à celle de arm. *azgatohm* «famille», mot qui traduit *οἱ συγγενεῖς*, Mc, VI, 4; L., I, 58, et *ἡ συγγένεια*, par ailleurs. C'est le pluriel *ljudĭje* qui, en vieux slave, sert de pluriel à *člověkŭ*; cf. v. h. a. *liuti* (sur v. h. a. *liut* et sur pol. *lud*, etc., cf. Delbruck, *Vergl. Synt.*, I, p. 155 et suiv.); la tendance à avoir des formes indépendantes pour le singulier et le pluriel du mot «homme» s'observe aussi en lituanien où le pluriel *žmónės* s'oppose au singulier *žmogùs*. — La forme *mardik* ne représente pas en arménien un type de collectifs; elle est unique en son genre parmi les collectifs et n'a servi de point de départ à aucune formation nouvelle.

orear «les gens» (gén. *oreroy*) est, à la différence du précédent, un mot rare chez les auteurs classiques. La traduction de l'Évangile l'ignore entièrement, et la grande concordance de la Bible arménienne n'en fournit que trois exemples, tous trois dans la Genèse : XXXIV, 21-22, où *orear* traduit *οἱ ἄνθρωποι* «ces gens», et XLIII, 24; aucun autre exemple biblique n'a été noté jusqu'ici. L'exemple d'Agathange, § 783 (p. 407 de l'édition G. Ter-Mkrttchean et St. Kanayeanc) est très suspect (voir *Journal asiatique*, 1910.II, p. 475). Lazare de Pharpi — qui est conservé, il convient de ne pas l'oublier, dans un unique manuscrit daté de 1672 — a seul beaucoup d'exemples, relevés chez Karst, *Hist. Gramm. des Kil.-Arm.*, p. 177 et suiv.; on notera en particulier les formes comme *azatorear* «hommes libres, nobles», chap. 26 (p. 49 de l'édition G. Ter-Mkrttchean et Malxaseanc), à côté de *azatani* (même sens), qui semble plus usuel; on a de même *awagorear* et *awagani* «les grands». Le mot *orear* est intéressant parce qu'il est le seul mot en *-ear* dont l'existence à la date de l'arménien classique paraisse assurée; mais l'élément *-ear* n'y saurait être isolé avec certitude, puisque l'élément radical *or-* ne se retrouve pas en arménien et que la valeur en est inconnue. — On signale bien chez des auteurs classiques (voir Karst, *loc. cit.*) quelques autres formes en *-ear*, qui peuvent passer pour les premiers exemplaires du type médiéval et moderne en *-er*, notamment chez Fauste de Byzance : *bancar* (gén. *banceroy*), III, 5 (p. 12 Venise), *vancar* (instr. *vancerov*), V, 27 (p. 227). *varžear*, V, 27 (p. 227), soit deux exemples de cette rareté en une page; mais on n'a pas d'édition critique du texte de Fauste; les manuscrits sur lesquels a été faite l'édition sont du reste, sans doute, relativement récents, comme presque tous les manuscrits des historiens arméniens, et l'on voit par l'édition de Venise que l'orthographe en est incorrecte; le passage même où se lit *vancerov*, cité ci-dessus, présente tout à côté la forme *vanikh*, sans aucune nuance de sens; l'incohérence est encore augmentée par la forme *vancerav* qu'on lit VI, 16 (p. 281). Il sera donc prudent de ne pas faire état de

ces formes de Fauste jusqu'à ce que le texte ait été examiné de près. On cite encore *barjknear* «προσκεφάλαια», Ezech., XIII, 18 et 20 (seuls exemples du mot cité par le dictionnaire de Venise) : *nawknear* et *kahłakhnear* dans l'*Histoire d'Alexandre*, voir Karst, *loc. cit.*, p. 178. Ces formes datent-elles vraiment du Ve siècle? on ne saurait d'aucune manière le démontrer; car on est mal fixé sur les altérations qu'ont subies les textes arméniens entre le Ve et le IXe siècle. La nouvelle édition d'Agathange par MM. G. Ter-Mkrttchean et St. Kanayeanc a mis en évidence l'extrême incertitude du texte, non seulement dans les manuscrits, mais aussi dans les archétypes. Et ceci rend suspectes les formes vulgaires des anciens auteurs dont Aidynean a donné de longues listes dans sa *Khnnakan Kherakanuthiwn*, p. 76 et suiv.; du reste, Aidynean a déjà indiqué lui-même ce doute, notamment p. 77, n. 32. Les origines classiques de la forme en *-er* demeurent obscures.

Collectifs en *-i*. — C'est au moyen du suffixe *-i-*, précédé de divers élargissements, que sont obtenus la plupart des collectifs arméniens; le suffixe *-i-* peut représenter soit **-iyo-*, ainsi dans *mankti* «les enfants», instr. *manktwov*, soit **-iyā-*, ainsi dans *awagani* «les grands», instr. *awaganeaw*; le plus souvent l'instrumental, seul cas qui permette de décider, n'est pas attesté, et l'on ne sait auquel des deux suffixes on a affaire. Dans le premier cas, on rapprochera le type gr. *ἀκροᾱτήριον*, lat. *auditōrium*, ou v. h. a. *chindahi*; dans le second cas, le type gr. *φρᾱτρίᾱ*, v. sl. *bratrĭja* (voir Brugmann, *Grundr.*, II², 1, § 513-514, p. 647 et suiv.). Les combinaisons usuelles en arménien classique sont les suivantes :

-ani, type qui a été très productif par la suite et a fourni, au moyen âge, le pluriel normal des thèmes polysyllabiques. En arménien classique on signale :

awagani «le corps des grands», à côté du singulier *awag*, dont le pluriel est *awagkh* pour désigner un certain nombre de «grands» pris isolément; ainsi F. Byz., III, 8 (p. 20); V, 2 (p. 180); Laz. Ph., 25 (p. 46 et suiv.); 28 (p. 54); on remarquera, par exemple, chez Lazare de Pharpi (p. 46), le contraste entre *nora hramayeal koč̣el zmogsn ew zamenayn awags*[*n*] *drann* «il a fait appeler tous les mages et tous les grands de la cour» (l'appel est fait individuellement), et *lueal zbans namakin thagaworn handerj mogawkhn ew amenayn awaganeaw drann* «le roi ayant entendu le contenu de la lettre avec les mages et les grands de la cour» (réunis ensemble). — Le terme n'est du reste pas fréquent, parce que les historiens l'appliquent le plus souvent à des étran-

gers, surtout aux Perses, comme dans l'exemple cité de Lazare, et ne s'en servent guère pour les Arméniens. Dans la traduction de la Bible, *awag* et *awagani* ne paraissent pas se rencontrer hors de la traduction, sans doute peu ancienne, des Macchabées;

azatani «l'ensemble des hommes libres», F. Byz., V, 5 (p. 205); Laz. Ph., 26 (p. 49) et ailleurs; le pluriel *azatkh* existe pour désigner les hommes libres considérés isolément, et le terme le plus ordinaire est *sepuhkh* (*ibid.*, p. 52 et 53); on a vu ci-dessus *azatorear*. Le dictionnaire de Venise ne donne que les exemples cités ici;

glxani «l'ensemble des chefs», de *glux*; F. Byz., V, 4 (p. 203); unique exemple donné par le dictionnaire de Venise;

kanani «l'ensemble des femmes», de *kin*, *kanaykh*; Agath., § 726 (p. 378 édition G. Ter-Mkrttchean et Kanayeanc); F. Byz., V, 43 (p. 260), où l'on a deux exemples à valeur collective très nette.

On trouvera une série d'autres exemples, provenant pour la plupart du texte relativement vulgaire — ou altéré — de Lazare de Pharpi chez Aidynean, *Khnn. Kher.*, p. 79 et suiv., n. 37, et chez M. Karst, *Hist. Gr. d. Kil.-Arm.*, p. 125.

En somme très peu de mots, et représentés dans les textes par un nombre d'exemples très petit. Ces rares formes ne font en rien prévoir le développement ultérieur du type.

-ti. Le principal exemple ancien est :

mankti «les enfants», fréquemment employé comme collectif de *manuk* «enfant»; *mankti* désigne «les enfants» d'une manière générale; ainsi Mt., XVIII, 3: *ethe oč̣... linijikh ibrew zmankti* «ἐὰν μὴ... γένησθε ὡς τὰ παιδία», ou «un groupe d'enfants», ainsi Mt., XIX, 13: *matuc̣an aṙ na mankti zi jeṙn diçē i veray noc̣a* «προσενέχθησαν αὐτῷ παιδία ἵνα τὰς χεῖρας ἐπιθῇ αὐτοῖς». Le pluriel *mankunkh* désigne des enfants pris isolément, ainsi Mt., II, 16: *kotoreac̣ zamenayn mankuns or i Bethłeēm* «ἀνεῖλεν πάντας τοὺς παῖδας τοὺς ἐν Βηθλεέμ»; ou même les enfants d'un individu, Mt., XV, 26: *oč̣ ē barwokh aṙnul zhac̣ mankanc̣ ew arkanel šanc̣* «οὐκ ἔστιν καλὸν λαβεῖν τὸν ἄρτον τῶν τέκνων καὶ βαλεῖν τοῖς κυναρίοις».

En dehors de *mankti*, on ne signale que quelques noms d'objets en *-oti* :

oskroti, *oskeroti*, *oskoroti* «ossements», dérivés de *oskr* (gén. *osker*); Agath., § 215 (p. 114; voir les variantes); dans l'exemple de Lazare de Pharpi cité par le dictionnaire de Venise, le verbe qui se rapporte à *oskroti* est au singulier; dans le passage cité d'Agathange, les manuscrits ont le verbe les uns au singulier,

les autres au pluriel. Le cas est donc différent de celui de *mardik* ou de *mankti* qui exigent le verbe au pluriel;

phoroti, dérivé de *phor*, désigne les « entrailles » (τὰ ἐνδόσθια) de la bête abattue, par exemple *Ex.*, XII, 9;

meṙeloti, dérivé du participe *meṙeal*, a gardé le caractère adjectival, par exemple : *Hébr.*, VI, 1 : *i meṙeloti gorcoc* « ἀπὸ νεκρῶν ἔργων »; Agathange, § 142 (p. 80); F. Byz., III, 7 (p. 17). Là où *meṙeloti* désigne un ensemble de choses mortes, c'est donc un adjectif pris substantivement, ainsi *Lév.*, XVII, 15, *or utiçe zmeṙeloti kam zgazanabek* « ἥτις φάγηται θνησιμαῖον ἢ θηριάλωτον ». — Ceci rend assez suspect le caractère vraiment collectif de *oskroti* et de *phoroti* qui pourraient bien n'être aussi que des adjectifs pris substantivement.

Le seul collectif clair en *-ti* est donc *mankti*.

-ui : on ne signale qu'un mot classique, *šnui*, dérivé de *šun* « chien », dont le dictionnaire de Venise fournit un exemple unique, emprunté à Eusèbe.

Collectifs en *-ean*. — Quelques collectifs en *-ean* sont signalés en arménien classique, notamment :

grean (gén. *grenoy*) « les signes d'écriture », dérivé de *gir* : Laz. Ph., I, 11 (p. 16), *zgir grenoyn* et *ibid.* (p. 15), *kargagruthean grenoys* « pour l'organisation des signes d'écriture »; le mot se retrouve chez Moïse de Khoren et chez Koriwn. On ne le rencontre qu'à propos de l'invention de l'écriture arménienne;

naxararean « les naxarars », collectif de *naxarar*, pour lequel le dictionnaire de Venise renvoie seulement à Elisée, voir notamment III (p. 44 Venise, p. 52 Moscou);

gewłean « les villages », dérivé de *gewł*, dans un exemple de Fauste de Byzance, V, 4 (p. 204) : *bazum gewłean . . .šnorhēr* « il donnait beaucoup de villages »;

xozean « troupeau de porcs », de *xoz*, L., VIII, 33 : *eleal dewkh yaṙnēn mtin i xozeann* « ἐξελθόντα δὲ τὰ δαιμόνια ἀπὸ τοῦ ἀνθρώπου εἰσῆλθον εἰς τοὺς χοίρους »; par ailleurs le pluriel χοῖροι est traduit par le pluriel *xozkh*. Le dictionnaire de Venise ne signale pas d'autre exemple de *xozean*.

M. Karst. *Hist. Gr. d. Kil.-Armen.*, p. 195, cite un certain nombre d'autres formes, principalement de Lazare de Pharpi.

On ne saurait faire état de *jian* et de *išan* en regard de *ji* « cheval » et de *ēš* « âne », parce qu'on a les formes plurielles *jiankh* et *išankh* (voir le dictionnaire de Venise).

Le mot *artoray*, dérivé de *art* « champ », traduit τὰς χώρας, J., IV, 35; mais par ailleurs on a *artoraykh*; il s'agit donc d'un

mot employé avec valeur spécifique, suivant un usage qui sera décrit ci-dessous, p. 11 et suiv.; on expliquera de même *zkaloray-n* «τοὺς ἄλως», I *Rois*, XXIII, 1, de *kal* «aire». On ne trouve que *vanoraykh* «couvents» au pluriel, dérivé de *vankh*.

L'incertitude où l'on est sur la valeur des textes ne permet de rien affirmer sur l'authenticité des exemples que renferment quelques-uns des textes arméniens classiques; mais le texte le mieux attesté, celui de l'Évangile, n'a presque aucune de ces formes; même en admettant que la plupart des exemples qui figurent dans les textes conservés sont authentiques, ces formes demeurent sporadiques. On peut donc dire que les collectifs n'occupent dans l'arménien classique qu'une place très modeste: l'arménien ancien est encore presque entièrement au stade indo-européen, où la pluralité est exprimée par des désinences propres.

Ce qui toutefois montre que l'état médiéval et moderne est déjà nettement amorcé, c'est l'emploi d'adjectifs pluriel auprès des collectifs les plus usuels, comme *mardik*, *mankti*, *awagani*: *Nombres*, XXXII, 14: *žołovkh mardkan melaworaç* «σύσπρεμμα ἀνθρώπων ἁμαρτώλων»; Agathange, § 716 (p. 378): *matał manktwovn*[1] *anmeławkh* «avec de tendres enfants innocents»; F. Byz., III, 11 (p. 26): *awaganwoyn kotoreloçu* «des grands massacrés». — Toutefois l'adjectif possessif a la forme du singulier près de *mankti* au moins; de même aussi on a *leal içen mardik okh* «il peut y avoir des hommes», Agathange, § 59 (p. 33). — Si l'adjectif à forme plurielle avait persisté, le collectif n'aurait pu remplacer le pluriel, suivant la belle observation de M. Pedersen, *K. Z.*, XXXIX, p. 469; mais on sait que le développement médiéval de l'arménien tend à généraliser la mise de l'adjectif avant le substantif, position où l'adjectif arménien tend à être non fléchi.

Les verbes qui ont pour sujet un collectif tel que *mardik* ou *mankti* sont au pluriel régulièrement. Les collectifs se distinguent par là des mots qui servent à désigner des collectivités, comme *žołovurd* «assemblée, peuple», ou *ambox* «foule»: le verbe auquel l'un de ces mots sert de sujet est en général au singulier; c'est la règle dans l'Évangile (L., VI, 19: *amenayn žołovurdu xndrēr* «πᾶς ὁ ὄχλος ἐζήτουν»); il y a des exemples du pluriel dans certains textes, par exemple dans la traduction du livre de Judith, ainsi V, 5: *vasn žołovrdeand or bnakeal en* «περὶ τοῦ λαοῦ ὃς κατοικεῖ»; mais, dans ces textes, il y a flottement, le pluriel n'est pas constant; l'exemple suivant de Fauste de Byzance est caractéristique: V, 4 (p. 202): *i partuthiwn matneçaw gundu Parsiç, darjan i phaxust*,

[1] L'édition des *Historiens de l'Arménie*, citée ici, a sans doute, d'après les mss. *b* et *ad*, l'orthographe médiévale *manktov*; le ms. Ա a *manktovkh* et le ms. Բ *manktawkh*.

cṙueɫan, *sphṙeɫan* «la troupe des Perses a été mise en déroute, ils ont pris la fuite, ils ont été dispersés, ils ont été disséminés» (traduction littérale).

Les collectifs tels que *mardik*, *orear*, *maṙkti*, *awagani* forment donc déjà en arménien classique un groupe défini, et il y a là le commencement de l'état médiéval et moderne. Mais ce sont des formes isolées, peu nombreuses, et qui ne changent rien au type général de la langue. Ce type est celui d'une langue de structure indo-européenne ancienne où le singulier et le pluriel ont des désinences spécifiquement distinctes.

Les désinences casuelles du pluriel arménien sont assez obscures. Une seule est tout à fait claire, celle de l'accusatif *-s*, qui repose sur **-ns*; mais la même finale, en tant qu'elle sert à caractériser le locatif, ne se laisse pas expliquer immédiatement. La caractéristique *-ɫ* du génitif-datif-ablatif n'a rien à faire avec les formes d'aucun de ces cas dans les autres langues indo-européennes; on ne peut en expliquer l'origine que par des hypothèses qui ne comportent pas de vérification. Le *-kh* du nominatif est énigmatique; la seule hypothèse plausible qu'on ait faite pour en rendre compte est celle de M. Pedersen (*K. Z.*, XXXVIII, p. 209 et suiv.; XXXIX, p. 470 et suiv.). Mais cette explication ne peut passer pour certaine. Tout d'abord, ainsi qu'on l'a fait remarquer, il est étrange que, à la finale où les consonnes tendent à s'amuir, *-s* devienne une occlusive, alors que la sifflante *s* tend à se réduire partout ailleurs en arménien et n'est plus représentée par rien, ni à l'initiale (cas de *ewthn* «sept», etc.), ni à l'intervocalique (cas de *nu* «bru», gén. *nuoy*). En second lieu, les concordances entre la présence d'un *-kh* final en arménien et celle de *-s* dans les autres langues indo-européennes ne sont pas parfaites : il est possible que la désinence *-mkh* de 1re personne du pluriel réponde à skr. *-maḥ* (primaire), dor. *-μες*, lat. *-mus*; mais la présence de *-s* n'est pas constante à la 1re personne du pluriel en indo-européen, cf. skr. *-ma* (secondaire), lit. *-me*, ion.-att. *-μεν*; il est possible que le *-ykh* de la 2e personne du pluriel (type *aṙaykh*, *berēkh*) réponde à lat. *-tis*; mais les langues les plus voisines de l'arménien ne connaissent que des formes sans *-s* final (skr. *-tha*, *-ta*, gr. *-τε*, lit. *-te*), et la forme latine est isolée. En troisième lieu, *-s* figure dans la déclinaison indo-européenne fréquemment au singulier, sans que l'arménien en ait trace : le nominatif singulier *khun* «sommeil» n'est pas phonétique si le nominatif pluriel *khunkh* l'est; la flexion des démonstratifs *nokh-a*, *oy-kh*, etc. a *-kh*, alors que l'indo-européen avait ici une finale **-oi*; les génitifs *ami*, *bani*, *ɜgestu*, *hawr* n'ont pas de *kh* final. Enfin l'hypothèse que *-s* final tombe au singulier comme au pluriel

et que *khun* est phonétiquement nominatif singulier et pluriel explique aisément les règles d'accord de l'arménien (voir ces *Mémoires*, XI, p. 380 et suiv.); pour expliquer ces règles, M. Pedersen est obligé de recourir à l'hypothèse que des formes abrégées, et sans doute mutilées, du védique représenteraient un état indo-européen où l'accord n'était pas encore normal, et que, par une étrange conservation, l'arménien aurait maintenu jusqu'au v^e^ siècle ce vieil usage préindo-européen, que les formes ordinaires de l'indo-iranien, le grec, l'italique, le slave, le baltique, le germanique ne présentent plus. Si la flexion du pluriel arménien était claire par ailleurs et si le *-kh* du nominatif (et de l'instrumental) en était la seule énigme, on serait peut-être tenté de passer par-dessus toutes les difficultés; mais une langue qui a au génitif-datif-ablatif pluriel une forme entièrement nouvelle peut avoir aussi au nominatif (et à l'instrumental) une addition faite après coup et destinée à différencier le pluriel du singulier. M. Brugmann, *Grundr.*, II^2^, 2, p. 211, § 218, réserve son jugement sur l'hypothèse de M. Pedersen qu'il se borne à citer, sans la prendre à son compte.

Quoi qu'il en soit, les cas du pluriel ont en arménien leurs caractéristiques propres et ne se confondent jamais avec ceux du singulier. Les adjectifs peuvent demeurer invariables ou recevoir la flexion du singulier. Mais les substantifs ont toujours sans aucune ambiguïté la marque du pluriel là où le sens l'exige.

Le pluriel se distingue si fortement du singulier que, en nombre de mots, il repose sur un thème différent. Ceci n'arrive pas seulement dans des mots très anomaux, comme *kin* «femme», plur. *kanaykh*, ou dans des mots où la flexion en *-n* est secondaire et où d'ailleurs le pluriel peut reposer sur un ancien duel. comme *jeṙn* «main», *otn* «pied», plur. *jeṙkh*, *otkh*. Mais il y a toute une série de mots qui sont thèmes en *-n* seulement au pluriel, ainsi : *khar* «pierre» (gén. *khari*), *kharinkh*; *ereç* «ancien. prêtre» (gén. *ereçu*), *ereçunkh*, etc., ou seulement au singulier, ainsi *ǯołovurd* (gén. *ǯołovrdean*) «assemblée, peuple», *ǯołovurdh* (gén. *ǯołovrdoç*), *cnund* (gén. *cnndean*) «génération», *cnundkh* (gén. *cnndoç*), etc. On a même des pluriels anomaux comme ceux de *koys* (gén. *kusi*) «vierge», plur. *kusankh* (gén. *kusanaç*) et de *nu* (gén. *nuoy*) «femme du fils», *nuankh* (Ruth, 1, 6 et 7); il est vrai que la forme dont on se sert pour dire qu'un homme est vierge est, au singulier, *kusan*, F. Byz., III, 5 (p. 10). Le contraste entre le singulier et le pluriel est donc marqué avec autant de constance et d'une manière aussi nette qu'il est possible dans les substantifs de l'ancien arménien.

Il y a un cas où, bien qu'il s'agisse d'une pluralité, l'arménien

classique a le substantif au singulier; c'est celui où le substantif est précédé d'un nom de nombre non fléchi, depuis l'époque indo-européenne, c'est-à-dire de l'un des noms de nombre à partir de « cinq ». Mais alors l'impression qu'on avait du singulier était si nette, qu'un verbe *suivant* (ou même *précédent*) dont un substantif ainsi employé est le sujet est au singulier : L., VIII, 3 : *yormē ewthn dewn elcal ēr* « ἀφ' ἧς δαιμόνια ἐπὶ ἐξεληλύθει »; L., XII, 6 : *hing jag erkuç dangaç vačaṙi* « πέντε στρουθία πωλοῦνται ἀσσαρίων δύο »; L., XIII, 14 : *veç awr ē yors arʒan ē gorcel* « ἓξ ἡμέραι εἰσὶν ἐν αἷς δεῖ ἐργάζεσθαι »; L., XV, 4 : *mard oroy içē harivr oṙxar* « ἄνθρωπος ἔχων ἑκατὸν πρόβατα ». Et il ne s'agit là que d'une assimilation de formes, car le pluriel exigé par le sens reparaît dès que l'action directe du substantif ne s'exerce plus; c'est ce qui fait qu'un verbe précédent est souvent au pluriel dans ces mêmes conditions : L., XVII, 12 : *pataheçan nma tasn ayr borot* « ἀπήντησαν αὐτῷ δέκα λεπροὶ ἄνδρες »; *Lév.*, XXVI, 26 : *ephesçen tasn kin zhaç jer* « πέψουσιν δέκα γυναῖκες τοὺς ἄρτους ὑμῶν ». Chose remarquable, on a le pluriel du verbe là où le nom de nombre dénué de marque du pluriel n'est pas accompagné du substantif : Mt., XXV, 2 : *hingn i noçanēn yimarkh ein. ew hingn imastunkh* « πέντε ἐξ αὐτῶν ἦσαν μωραὶ καὶ πέντε φρόνιμοι ».

A ceci près, le pluriel du substantif est employé en arménien avec sa pleine valeur et partout où il s'agit d'une pluralité d'objets considérés isolément. Cette nécessité du pluriel ressort de cas tels que les suivants où d'autres langues indo-européennes admettent le singulier, mais où, le sens étant au fond pluriel, l'arménien a la forme du pluriel : L., XII, 34 : *ur ganjn jer ē, and ew sirtkh jer eliçin* « ὅπου ἐστὶν ὁ θησαυρὸς ὑμῶν, ἐκεῖ καὶ ἡ καρδία ὑμῶν ἔσται » (l'arménien dit « vos cœurs » et non « votre cœur »); *Ps.* XXI, 8 : *amenekhin or tesanein zis . . .šaržein zgluxs iwreanç* « πάντες οἱ θεωροῦντές με . . . ἐκίνησαν κεφαλήν »; I *Tim.*, V, 4 : *usaniçin nax iwreanç tanç bari aṙnel* « μανθανέτωσαν πρῶτον τὸν ἴδιον οἶκον εὐσεβεῖν »; *Ps.* XXXI, 9 : *mi limikh orpēs zjis ew zjoris* « μὴ γίνεσθε ὡς ἵππος καὶ ἡμίονος »; Is. XXVI, 7 : *čanaparhkk astuacapaštaç* « ἡ ὁδὸς τῶν εὐσεβῶν ». Ce n'est pas *xraç*, mais le pluriel *xraçkh* qu'on trouve pour traduire Mc, I, 7 : λῦσαι τὸν ἱμάντα τῶν ὑποδημάτων, *luçanel zxraçs kawškaç*. On oppose L., VI, 38 : *taçen i gogs jer* « δώσουσιν εἰς τὸν κόλπον ὑμῶν » à L., XVI, 22 : *tanel . . . i gogn Abrahamu* « ἀπενεχθῆναι . . . εἰς τὸν κόλπον Ἀβραάμ ». Si donc on a L., VI, 18 : *ekin . . . bžškel i hivandutheně iwreanç* « ἦλθον . . . ἰαθῆναι ἀπὸ τῶν νόσων αὐτῶν », c'est que *hivandutiwn* signifie « l'état de maladie, le fait d'être malade », et non pas « la maladie ». D'autres langues offrent des faits analogues, qui sont en effet très naturels, par exemple le polo-

nais, où l'on a *wodzowie tracili głowy* « les guides ont perdu la tête » (litt. « les têtes »); voir Soerensen, *Polnische Gramm.*, p. 65.

Le mot *žamanak* « temps » s'emploie au singulier avec une valeur déterminée; mais pour exprimer un ensemble de temps non déterminé, et qui comprend des parties diverses, on recourt souvent au pluriel : L., I, 57 : *lcan žamanakkh cnaneloy* « ἐπλήσθη ὁ χρόνος τοῦ τεκεῖν »; Mc, IX, 20 : *khani žamanakkh en yormēhetē* « πόσος χρόνος ἐστὶν ὡς . . . »; *Gen.*, XXVI, 1 et 15 : *i žamanaks Abrahamu* « ἐν τῷ χρόνῳ τοῦ Ἀβραάμ »; Agathange, § 123 (p. 71) : *zamenayn žamanaks kenaç ivroç* « tout le temps de sa vie ». — De même *jur* signifie « eau », et c'est *jurkh* qui signifie des « masses d'eau »; all. *Gewässer* (cf. le pluriel véd. *ápaḥ*, beaucoup plus fréquent que le singulier), ainsi Eznik, III, 10 (p. 219) : *oč' orpēs asen ē ethe zerkirs jur patiçē, ayl and erkir ew i veray erkri en jurkh* « il n'est pas vrai que, comme ils le disent, l'eau entoure la terre, mais il y a de l'eau dans la terre et sur la terre » (et cf. toute une série d'exemples dans la suite de ce passage); de même *Gen.*, I, 2 : *hogi Astucoy šrjēr i veray jurç* « πνεῦμα Θεοῦ ἐπεφέρετο ἐπάνω τοῦ ὕδατος ». — Bien que *anjrew* « pluie » soit fréquent (*anjrew goy* « ὄμβρος ἔρχεται », L., XII, 54), le pluriel *anjrewkh* traduit ἡ βροχή, Mt., VII, 25 et 27, là où il s'agit d'une pluie continue envisagée dans son ensemble; cf. Eznik, III, 7 (p. 212) : *čē awdoyn phophoxel merth yanjrews, merth i jiwn merth i karkut* « l'air ne peut se changer tantôt en pluie, tantôt en neige, tantôt en grêle » (à côté du singulier *zšiths anjrewi* « les gouttes de la pluie », *ibid.*, p. 213).

En revanche, l'arménien recourt volontiers au singulier pour exprimer l'ensemble de ce qu'indique un mot donné, pourvu que l'on ne considère pas chaque objet isolément. M. Pedersen, *K. Z.*, XXXIX, 466, cite le fait d'après Aidynean; mais l'exemple qu'il donne, *caṙ*, *Gen.*, I, 11, n'est pas probant, parce que *caṙ* traduit le singulier gr. *ξύλον*. Voici quelques exemples nets : *yotn kaçeal* « s'étant dressé sur ses pieds », Agath., § 25 (p. 20); Jér., XXXIX, 12 : *akn ac i veray dora* « τοὺς ὀφθαλμοὺς σύνθες ἐπ' αὐτόν »; L., VI, 1 : *aṡakertkhn nora korzein hask, šphein and aph ew utein* « ἔτιλλον οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ τοὺς στάχυας καὶ ἤσθιον ψώχοντες ταῖς χερσίν » (on notera les deux exemples *hask* et *aph*); *Ps.* XXXV, 7 : *zmardik ew zanasun keṗçanes du* « ἀνθρώπους καὶ κτήνη σώσεις »; *Gen.*, XIII, 5 : *Lovtay . . . ēr arjaṙ ew oč'xar ew anasun* « Λώτ . . . ἦν πρόβατα καὶ βόες καὶ κτήνη » (cf. *ibid.*, XX, 14 et XXXIV, 23); Agath., § 727 (p. 379) : *i nerkhs elegan* « au milieu des roseau Mt., XXI, 19 : *oč' inč' egit i nma bayc miayn terew* « οὐδὲν εὗρε ν- : αὐτῇ εἰ μὴ φύλλα μόνον »; L., VI, 2 : *zinč' gorcēkh zor čē awrēn* » ἐν *bathu* « τί ποιεῖτε ὃ οὐκ ἔξεστιν τοῖς σάββασιν ». Il se trouve *i ša-* que certains mots sont employés à peu près exclusivement au

singulier. Ainsi l'on dit en arménien «de la figue» comme on dit en français «du raisin», d'où L., VI, 44 : *oč ethe i phsoç khałen thuz, ew oč i morenwoy kthen xałoł* «οὐκ ἐξ ἀκανθῶν συλλέγουσιν σῦκα, οὐδὲ ἐκ βάτου σίαφυλὴν τρυγῶσιν». Le mot *haç* signifie «du pain» et peut aussi traduire un pluriel grec : Mt., XVI, 7 : *haç oç barjakh* «ἄρτους οὐκ ἐλάβομεν»; pour indiquer des pains isolément, on recourt à *nkanak*; *ibid.*, 9 : *hing nkanak* «πέντε ἄρτους»; cf. I *Rois*, XXI, 3 : *hing nkanak haçi* «πέντε ἄρτους». — Et même le singulier *gort* signifie «des grenouilles» d'une manière indéterminée en nombre de passages : *Ex.*, VIII, 2 : *hariç zamenayn sahmans kho gortiw* «τύπλω πάντα τὰ ὅρεά σου βατράχοις».

Le pluriel ne sert pas à désigner des choses multiples d'une manière indéterminée; le pluriel des démonstratifs ne signifie pas «ces choses» : J., VII, 1 : *yet aysorik* «μετὰ ταῦτα»; *ibid.*, 4 : *ethe zayd gorces* «εἰ ταῦτα ποιεῖς»; J., X, 4 : *yoržam ziwrn zamenayn haniçē* «ὅταν τὰ ἴδια πάντα ἐκβάλῃ»; J., XX, 18 : *zays inč asaç ćna* «ταῦτα εἶπεν αὐτῇ» (c'est l'indéfini *inč* qui, au fond, rend l'idée indiquée par le pluriel grec).

En somme, le pluriel du substantif arménien sert toutes les fois qu'il y a lieu d'exprimer une pluralité d'objets distincts. Il a gardé la structure morphologique générale du pluriel indo-européen, et aussi le sens du pluriel indo-européen; l'emploi en est rigoureux et a une valeur bien déterminée.

II

Ce qui est particulier à l'arménien, c'est la fréquence du *pluralе tantum*. Ainsi, dans le bref Psaume XX, on en trouve toute une série, et répondant tous à des singuliers du texte grec traduit : 3 *kamkh* (*δέησις*). 5 *keankh* (*ζωή*) et *yawiteankh* (*αἰών*), 7 *ereskh* (*πρόσωπον*), et il n'y a là rien que d'ordinaire en ancien arménien. L'abondance de ces mots qui n'ont que le pluriel ou qui sont employés au pluriel pour exprimer un objet unique apparaît d'autant plus frappante quand on compare la rareté des faits de ce genre dans certaines autres langues indo-européennes, le gotique par exemple (voir Streitberg, *Got. Elementarbuch*[3-4], § 238, p. 163 et suiv.).

Ces pluriels sont sentis, en arménien, comme de véritables singuliers pour le sens; ils sont accompagnés de démonstratifs et de possessifs au locatif singulier : L., XVI, 25 : *i keansn khum* «ἐν τῇ ζωῇ σου» (cf. ces *Mémoires*, XI, p. 378 et suiv.); mais il n'y a ordinairement rien de pareil au génitif-datif-ablatif : *Jug.*, IV. 15 : *ēj Sisara i kaiaç ivroç* «κατέβη Σεισαρὰ ἐπάνωθεν τοῦ ἅρματος αὐτοῦ»; L., I, 75 : *zamenayn awurs kenaç meroç* «πάσας τὰς

ἡμέρας τῆς ζωῆς ἡμῶν » (cf. cependant l'exemple cité ci-dessous, p. 21). Le mot *mi* « un » peut figurer auprès d'un *plurale tantum* : Mt., XXIV, 41 : *erku alaycen i mi erkans* « *δύο ἀλήθουσαι ἐν τῷ μύλῳ* ». Bien entendu, il n'y a pas de forme correspondante au type latin *bini* avec le *plurale tantum*, et l'arménien n'a rien de pareil à *bina castra*; on recourt aux noms de nombre ordinaires. — Le *plurale tantum* qui exprime le singulier se prête d'ailleurs à exprimer la même notion au pluriel : *yançankh* est « une transgression », mais aussi « des transgressions »; ainsi : *Rom.*, IV, 25 : *vasn yançanaç meroç* « *διὰ τὰ παραπτώματα ἡμῶν* ». Le mot *ənthrikh* traduit *δεῖπνα* aussi bien que *δεῖπνον*, ainsi Mt., XXIII, 6; Mc, XII, 39; L., XX, 46.

On groupe sous le nom de *plurale tantum* deux types de faits bien distincts : les mots qui n'ont ordinairement que le pluriel, parce que la notion exprimée est naturellement plurielle, et les mots où la forme du pluriel sert à exprimer une chose unique. Le premier cas, qui est par exemple celui de *cnawłkh* (ou *cnołkh*) « parents », est le même que celui de lat. *parentes*, got. *berusjos*; du reste, le singulier *cnawt* existe là où le sens l'appelle, ainsi chez Fauste de Byzance, IV, 5 (p. 82). On a obtenu de *erkuorikh* « jumeaux » un singulatif en formant *erkuoreak*, avec le suffixe *-ak*, J., XI, 16, pour traduire *δίδυμος*. L'intérêt de ce premier cas est médiocre, et on ne le mentionne ici que pour séparer ce type de faits de l'autre. Ce qui est remarquable en arménien, c'est le grand nombre de formes de pluriel servant à exprimer des notions qui n'ont en elles-mêmes rien de pluriel.

Si l'arménien a une aussi grande quantité de mots de cette sorte, ce n'est pas seulement parce qu'il a conservé un nombre particulièrement élevé de ceux que l'on peut attribuer à l'indo-européen ou qui se retrouvent dans d'autres langues indo-européennes, c'est aussi en bonne partie parce que l'arménien a employé la forme du pluriel à des fins particulières, on le verra. Toutefois il convient de noter d'abord que l'usage indo-européen de désigner par un pluriel des objets composés de plusieurs parties a laissé en arménien des traces importantes, ainsi :

artasukh « larmes », qui équivaut à lat. *lacrumae*; il existe cependant une forme de singulier, non fléchie, *artawsr*, qui est très rare à l'époque classique; le traducteur d'Isaïe, XXV, 8, s'en est servi pour rendre le singulier *δάκρυον*, tandis que dans le même passage *naxatinkh* qui est un *plurale tantum* traduit *ὄνειδος*; mais Is., XXXVIII, 5, *artasukh* « *δάκρυα* »;

khrtunkh traduit *ὁ ἱδρώς*, *Gen.*, III, 19, librement cité, Eznik, 1. 17 (p. 72); L., XXII, 14; cf. lette *svēdri*. Mais on a *i khrtanē*, au singulier *Op. ap.*, IX, 12;

altkh « sel » répond, en ce qui concerne le pluriel, à gr. *ἅλες*,

ainsi *cov altiç* « ἡ θάλασσα τῶν ἁλῶν », *Gen.*, XIV, 3. — Mais *al* « sel » demeure au singulier;

anurjkh « songe », dans Mt., XXVII, 19 : *yanurjs* « κατ' ὄναρ » et dans d'autres exemples cités par le dictionnaire de Venise; cf. gr. ὀνείρατα;

durkh a encore très souvent la valeur d'un singulier; ainsi Mt., VI, 6 : *phakea zdurs kho* « κλείσας τὴν θύραν »; XXVIII, 2 : *i baç thawaleçoyç zvēmn i draç* « ἀπεκύλισεν τὸν λίθον ἀπὸ τῆς θύρας »; Mc, XI, 4 : *kapeal ar durs* « δεδεμένον πρὸς θύραν »; donc c'est *durkh* (gén.-dat.-abl. *draç*) qui répond au thème en *-ā-* hom. θύραι; suivant la remarque d'Aidynean (*Kherakanuthiwn haykaznean lezui*, p. 141, n.), le pluriel *durkh* désigne la porte extérieure de la maison. Au contraire, le pluriel correspondant au singulier *duṙn*, qui repose sans doute sur un thème consonantique, est *drunkh*, et c'est ce pluriel, tout normal, qui traduit un pluriel grec Mt., XVI, 18 : *drunkh džoxaç* « πύλαι ᾅδου »; *Op. ap.*, IX, 24 : *zdruns* « τὰς πύλας »; *Ps.* CXLVII, 13 : *draneç* « τῶν πυλῶν »; *Deut.*, III, 5 : *drambkh* « πύλαι »; etc. Le singulier *duṙn* est fréquent et désigne la « porte » avec toutes les nuances de sens possibles, tandis que *drunkh* semble ne s'appliquer qu'à de grandes portes (πύλαι); et ce doit être une innovation de l'arménien, tout comme le *dver'* du russe; car le thème i.-e. **dhwer-* n'existait qu'au pluriel (lat. *forēs*, etc.) et peut-être au duel, comme l'a montré Osthoff, *Z. arm. Laut- u. Wortforschung*, p. 116 et suiv., dans les *Sprachwissenschaftliche Abhandlungen* de L. von Patrubány, II (cf. A. Meillet, *Et. s. l'étym. et le vocab. d. v. sl.*, p. 176). L'adverbe arm. *durs* « dehors », qui répond bien à lat. *forās*, gr. θύρασι (et θύραζε, etc.), et qui, appartenant au groupe de *durkh*, est aussi sans doute une forme de dérivé en *-ā-*, est un accusatif-locatif pluriel. L'arménien conserve donc ici une vieille forme *durkh*, *durs*, *draç*, de *plurale tantum* indo-européen, à côté d'un singulier *duṙn*, dont le pluriel est *drunkh*, et qui est un thème en *-n-* développé en arménien même, sur la base de l'ancien thème consonantique **dhur-*, forme à degré zéro de **dhwer-*.

Le mot [*dr-*]*and*, qui répond au *plurale tantum* lat. *antae*, véd. *ātāḥ*, est peut-être *plurale tantum* dans Ezech., XLIII, 8, où *drandkh* traduit τὸ πρόθυρον; mais on a *drand* « ὑπέρθυρον », Is., VI, 4, et *vernadrand* (var. *vernaduṙn*), Jér., XX, 2 et 3; et *zdrands* traduit τὰ πρόθυρα, III *Rois*, VII, 50. Le dérivé *drandi* « θύρα, πρόθυρον » est un singulier, *Jug.*, XVI, 26, 27; IV *Rois*, XXIII, 8, tandis que l'Avesta a seulement une fois le pluriel *θyâ*; et *drandikh* traduit des pluriels, Amos, IX, 1; Is., XVII, 8; Ezech., X, 19 et XLIII, 8 (où *drandkh* exprime un singulier; var. *drandiç*).

Ces types hérités de l'indo-européen n'occupent pas beaucoup

plus de place en arménien que les formes correspondantes n'en occupent dans certaines autres langues. Mais il reste vrai qu'un bon nombre des groupes énumérés par M. Delbrück, *Vergl. Syntax*, I, p. 146 et suiv., se trouvent représentés par plusieurs exemples en arménien.

Le local d'habitation est souvent désigné au pluriel. Tandis que le védique a souvent *gṛhâḥ*. la langue homérique *δώματα*, *δόμοι*, *οἰκίαι*. le lituanien *namaĩ*, en arménien *tun* ne s'emploie qu'au singulier pour désigner la «maison». Mais on a le pluriel à valeur de singulier pour des locaux plus complexes, ce qui est à rapprocher de gr. *μέγαρα*, lat. *templa*, *castra*, got. *salþwos* (voir Streitberg, *Got. Elementarbuch*[3-4], § 238, p. 164):

aparankh (gén. *aparanic*) «palais», mot emprunté à l'iranien; v. p. *apadāna* n'est pas *plurale tantum* dans les deux exemples qu'on en possède, deux inscriptions d'Artaxerxès, dont le rédacteur ne savait plus, il est vrai, employer la flexion;

vankh (gén. *vanaç*) «endroit où l'on s'arrête pour faire quelque chose, *καταλυμα*, *καταμονή*», par exemple, I *Rois*, XVII, 54 : *ew zzēn nora ed i vans iwrum «καὶ τὰ σκεύη αὐτοῦ ἔθηκεν ἐν τῷ σκηνώματι αὐτοῦ»*; J., XVIII, 28 : *i vanaçn Kayapha «ἀπὸ τοῦ Καϊάφα»*; ce mot, dont le sens ancien est encore courant à l'époque classique, ainsi Agathange, § 224 (p. 118 de l'édition G. Ter-Mkrttchean et St. Kanayeanc), a été affecté au sens de «monastère, couvent». La signification ancienne a persisté dans les composés *awtherankh* «hôtellerie» et *ǰavankh* (même sens); mais *ǰavan* existe aussi au singulier, même dans les textes les plus classiques : L., II, 7 : *yǰavanin* (ou *yǰevanin*) «*ἐν τῷ καταλύματι*» en regard de Mc, XIV, 14 : *ǰavankh* (ou *ǰevankh*) «*τὸ κατάλυμα*»;

štemarankh «grenier, *ἀποθήκη*». par exemple, Mt., III, 12, et souvent.

L'exemple Ezech., XVI, 39 : *zpoṙnkoçs kho «τὸ πορνεῖόν σου»* n'est pas probant, parce qu'il est isolé, et qu'il reproduit simplement les pluriels des versets 25 et 31, dont le premier répond à un pluriel grec et dont l'autre est appelé par le sens, conformément à l'usage indiqué ci-dessus, p. 10. On est en face d'une simple faute.

Il y a aussi certains mots désignant des parties de bâtiments (cf. ci-dessus *durkh*, p. 14) :

seamkh (gén. *semoç*) «seuil. *σλαθμός*», par exemple : *Ex.*, XXI, 6; *Deut.*, XVI, 17; etc.;

tanikh (gén. *taneaç*) «toit», par exemple L., V, 19;

çukh (gén. *çuoç*) «plafond», au même passage;

alkh (gén. *aluç*) «fond», Eznik, II, 18 (p. 174).

Beaucoup de noms d'ustensiles ou d'appareils ont la forme du singulier pour désigner un objet qui est unique, mais composé de plusieurs parties :

kaṙkh «char» (mot sans doute emprunté, directement ou indirectement, au galate), très fréquent; cf. v. sl. *kola* «voiture» (distinct de *kolo* «roue»); hom. ὄχεα et ἅρματα, etc.; voir K. Witte, *Singular und Plural*, p. 30; Delbrück, *Vergl. Synt.*, I, 160;

erkankh «moulin», *Ex.*, XI, 5; Mt., XXIV, 41; cf. lit. *girnos*, et, d'une autre racine, lat. *molae*; mais ceci n'empêche pas *erkan* d'être aussi employé au singulier. — On rapprochera le mot arm. vulg. *jayaçkh* (voir Karst. *Hist. Gr. d. Kil.-Arm.*, p. 203). C'est aussi au pluriel que se trouve le mot *mamulkh* «presse» (ensemble de deux pierres servant à presser, à écraser), ainsi Agathange, § 106 (p. 64).

zrahkh «cuirasse»; cf., pour le pluriel, v. sl. *brŭnję* (même sens), au pluriel quoique emprunté à un mot germanique employé au singulier; russe латы.

mahiċkh (gén *mahčaç*) «lit», constamment, en particulier dans l'Évangile; cf. hom. λέχεα (à côté de λέχος). δέμνια, λέκτρα (à côté de λέκτρον). εὐναί (quelquefois seulement; la forme ordinaire est εὐνή; voir K. Witte, *Sing. u. Plur.*, p. 27 et suiv.); lat. *cūnae* et *cūnābula*. — Un autre mot arménien de sens voisin *ankołin* «κοίτη, σῖρωμνή» désigne la «couche»; il est fréquent sous la forme *ankołin*, ainsi L., XI, 7; mais on trouve aussi assez souvent *ankołinkh*, avec valeur de singulier, ainsi *Hébr.*, XIII, 4 : *patuakan ē amusnuthiwn amenewin ew surb ankołinkh* «τίμιος ὁ γάμος ἐν πᾶσιν καὶ ἡ κοίτη ἀμίαντος»; il y a peut-être une différenciation entre le singulier et le pluriel, car on lit, d'après l'édition Zohrab, dans quelques manuscrits : *Gen.*, XLIX, 4 : *eler yankołins hawr khoy, yaynżam pteeçer zaṅkołinn* (var. *zankołins*) *yor eler* «ἀνέβης ἐπὶ τὴν κοίτην τοῦ πατρός σου· τότε ἐμίανας τὴν σῖρωμνὴν οὗ ἀνέβης»; mais par exemple *Ps.* VI, 7, c'est le pluriel *ankołins* qui rend σῖρωμνήν. Il y a donc pour ce mot flottement, sans raisons de sens bien définies;

gahoykh (gén. *gahoyiç*) «siège. κλίνη», par exemple Ezech., XXIII, 41; F. Byz., IV, 54 (p. 172) : *i mium gahoys* «sur un seul siège»;

dagaṫkh (gén. *dagaṫaç*) «cercueil, σορός», par exemple L., VII, 14;

sanjkh «mors, χαλινός», notamment Job, XXX, 11; l'exemple isolé de Fauste de Byzance, VI, 8 (p. 276 Venise) : *sanjaw ew thambaw* «avec bride et selle» prouve peu pour le singulier à cause du contexte; cf. v. sl. *brŭzdy* «κημός», aussi *pluralc tantum*;

sandułkh «échelle, escalier, *κλίμαξ*»; ainsi *Gen.*, XXVIII, 12; cf. lat. *scālae*;

kaparčkh «carquois, *φαρέτρα*»; ainsi *Gen.*, XXVII, 3;

hałbkh (gén. *hałbiç*) «filets, rets»; cf. lat. *rētia* par exemple, qui est fréquent (près de *rēte*);

bovkh (gén. *bovoç*) «fourneau, *χωνευτήριον*», par exemple Zacharie, XI, 13;

paxuçkh «licou, *φορβειά*». Job. XL, 20;

kaskaraykh (gén. *kaskarayiç*) «gril, *ἐσχάρα*», par exemple *Lév.*, VII, 9;

phukhkh «soufflet, *φυσητήρ*», par exemple Job, XXXII, 19; Is., LIV, 16; Jér., VI, 29; distinct par le nombre de *phukh* «souffle, *πνεῦμα*», par exemple Job, VII, 7;

vartikh «culotte, chausses, *σαράβαρα*», Dan., III, 94, et chez Fauste de Byzance; et *andravartikh* «*περισκελίς*», par exemple *Lév.*, VI, 10;

xanjarurkh «langes, *σπάργανα*». par exemple L., II, 7 et 12;

paregawtkh «tunique. *χιτών*». par exemple Mc, VI, 9;

vaṙapanakkh «casaque, *μανδύα*», par exemple I *Rois*, XVII, 38;

vtawakkh (gén. *vtawakaç*) «vêtement de dessous. *ὑποδύτης*», ainsi *Ex.*, XXXIX, 20-21;

awjikh «collet (de vêtement). *περισλόμιον*», ainsi *Ex.*, XXXIX, 21.

Le sens suffit à justifier le pluriel de *awdkh* «souliers» et de *khłançkh* «franges, bas d'un vêtement».

L'arménien a aussi au pluriel des mots à valeur de singulier qui répondent au type lat. *epulae*, *dapēs*, voir Delbrück, *Vergl. Synt.*, I, p. 164 et suiv.; cf. aussi gr. *δεῖπνα*, *δαῖτες*, *ἑστιάματα*, *ξοινάματα* (voir K. Witte. *Sing. u. Plur.*, 13 et suiv.):

ənthrikh (gén. *ənthreaç*) «repas, *δεῖπνον*»; c'est la traduction courante de gr. *δεῖπνον*;

koçunkh (gén. *koçnoç*) «festin, *δοχή*, *πότος*»;

harsanikh (gén. *harsaneaç*) «noce. épousailles, *γάμος*», par exemple J., II, 1; cf. lat. *nuptiae*, etc. (voir Osthoff, *I.F.*, XX, 199). v. sl. *braci* (par exemple L., XII, 36, où le grec a du reste *γάμοι*; *Euch.*, 14 *a*. 88 *a*; mais aussi *brakŭ*).

Nombre de noms de parties du corps sont exprimés au pluriel avec valeur de singulier. Il faut naturellement mettre à part les noms d'organes pairs ou multiples, comme *aγikh* «joues», *artewanunkh* «paupières» (il y a un singulier *artewan*, en un sens figuré, L., IV, 29 : *artewan leṙuin* «*ὀφρῦς τοῦ ὄρους*»; pour la forme cf. *msau* «*ὀσφύς*», près de *msanunkh* «*μηρία*»), *barjkh* (gén. *barjiç*) «jambes» (voir Lidén, *Arm. Stud.*, I, 44, sur l'étymologie).

guĕkh «genoux» (cf. le fait que *cungkh* sert de pluriel à *cunr* «genou»), *crankh* «hanches», *crastankh* «fesses, ἕδραι», *erikamunkh* «reins, rognons», *ganikh* «dents» (de grands animaux), *irankh* «tempes» (*Ps.* CXXXI, 4), *lindkh* «gencives», Agath., § 189 (p. 103), *kapičkh* et *akuakapičkh* «orbites des yeux» (*kapič* désigne une mesure de capacité), *kzakkh* «lèvres, χείλη», IV *Rois*, XIX, 28, *srunkh* «jambes». Et même un mot comme *alikh* «entrailles» est naturellement au pluriel, cf. gr. σπλάγχνα, ἔντερα, lat. *exta*, *uiscera*, skr. *jathárāṇi*, etc.; on dit aussi arm. *ənderkh* «entrailles». On n'est pas surpris de trouver d'ordinaire au pluriel *yawkh* «sourcils» ou *orjikh*, *amorjikh* «testicules». Mais, outre ces exemples où le pluriel est appelé par le sens, il y en a toute une série où le pluriel n'est pas aussi immédiatement appelé par l'objet même à désigner et où d'autres langues ont plutôt le singulier. Ici encore, l'arménien continue en partie un usage indo-européen; voir Delbrück, *Vergl. Synt.*, I, p. 157 et suiv.

girkkh (gén. *grkaç*) «sein, κόλπος», par exemple *Gen.*, XVI, 5; traduit aussi ἀγκάλαι, par exemple L., II, 28 (cf. Mc, IX, 35; X, 16); et ceci explique le pluriel arménien;

dēmkh «visage, πρόσωπον», par exemple Is., L, 7; isolément, le mot ne s'emploie qu'au pluriel; mais en locution, on a *dēm* simplement, ainsi, *dēm yandiman* «face à face», *dēməddēm* «en face», *dēm dnel* «se diriger vers», *dēm anel* «tenir tête». *i dimi harkanel* «faire front». — Le mot plus ordinairement employé pour «visage» est *creskh* (gén. *eresaç*), aussi *plurale tantum*. C'est sans doute sous l'influence du mot indigène *creskh* que *dēm* a été employé comme *plurale tantum* là où il figure isolément et ne fait pas partie de locutions. — Quant au pluriel *creskh*, on en rapprochera hom. πρόσωπα, προσώπατα;

thikunkh «dos, νῶτος»; pour le pluriel, cf. hom. νῶτα (K. Witte, *Sing. u. Plur.*, 19), lat. *natēs*; on a aussi *thēku*, plus rarement, Malach., II, 3, pour traduire ὦμος, et *Josué*, XV, 10, dans un emploi figuré. — L'arménien a *mkanunkh* «reins, bas du dos», Eznik, I, 15 (p. 61); Agath., § 202 (p. 109); Is., XVIII, 2 (*i veray jurçn mkananç* «ἐπάνω τοῦ ὕδατος»); le singulier *mkan* traduit ὀσφύς, *Lév.*, VII, 3; VIII, 25; IX, 19;

thokhkh «poumons», par exemple chez Moïse de Khoren;

laŋjkh «poitrine, στῆθος», ainsi J., XIII, 25, et de même *kurckh* (gén. *krciç*) «poitrine, στῆθος», ainsi L., XVIII, 13; cf. v. sl. *prŭsi*, got. *brusts* et hom. στήθεα ou même στέρνα, avec valeur de singulier (Delbrück, *Vergl. Synt.*, I, p. 159; K. Witte, *Sing. u. Plur.*, 18);

xelkh (gén. *xelaç*) «tête», Agathange, § 107 (p. 64); de là le sens de «poupe, πρύμνη» (partie la plus élevée du bateau); Mc., IV, 38; «ruse, δόλος», II *Cor.*, XII, 16;

camelikh «tempe, *κρόταφος*», *Jug.*, IV, 21; V, 26, exemple assez peu probant, parce que l'on parle le plus souvent des tempes; du reste, pour obtenir une forme claire de locatif, le même traducteur a le singulier *i camelwoǰ*, *Jug.*, IV, 22;

karawandkh, I *Rois*, XXXI, 3, prouve peu parce que c'est la traduction de gr. *τὰ ὑποχόνδρια*. Le dictionnaire n'a pas d'autre exemple;

kołkh «côté, *πλευρά*», J., XIX, 34; XX, 20 et 29, a tout l'air d'être simplement le pluriel de *koł* «côte, *πλευρά*», *Gen.*, II, 22; de là le dérivé *kołmn* «côté» au sens abstrait (*de ce côté, de l'autre côté*, etc.);

mawrukh (gén. *mawruaç*), aussi orthographié *morukh* «barbe, *πώγων*»; cf. véd. *çmáçrūṇi*, hom. *γενειάδες* (Delbrück, *Vergl. Synt.*, I, 158); le russe a d'ordinaire усы «moustaches» au pluriel, et c'est de là qu'est emprunté le pluriel lit. *usaĩ*; si v. pruss. *wanso* «irstebart» (Voc.) est un pluriel neutre, comme l'a supposé M. Fortunatov, *B. B.*, XXII, 170, ce n'est peut-être qu'un emprunt au pluriel pol. *wąsy*, employé à côté de *wąs*; mais cf. Trautmann, *Die altpreuss. Denkmäler*, p. 457, avec le renvoi à Lidén, *I. F.*, XIX, 347;

unĕkh (gén. *anĕaç*) «nez, *ῥῖνες*», par exemple *Ps.* CXIII, 6, et *ṙngunkh* (aussi orthographié *aṙngunkh*) «narines, *μυκτήρ, ῥῖς*», *Cant.*, VII, 4 et 8; cf. gr. *ῥῖνες*, lat. *nārēs*, lit. *nasraĩ*, v. sl. *nozdri* (pluriel, et non duel). En revanche, *khith* traduit *ῥῖς*, *Prov.*, XI, 22, tandis que *khithkh* traduit *μυκτήρ*, Job, XL, 21;

varskh (gén. *varsiç*) «chevelure, *κόμη*»; le fait que ce mot se trouve à peu près exclusivement au pluriel est d'autant plus intéressant qu'il est emprunté à un mot iranien qui s'emploie au singulier. En revanche le singulier *her* traduit *τρίχες*, L., VII, 38 et 44; XII, 7; etc.; *maz*, qui désigne le cheveu isolé, par exemple L., XXI, 18, s'applique aussi à un ensemble, et traduit *τρίχες*, au sens de «poils» *Ex.*, XXV, 4; Is., VII, 20; etc. On a *gēskh* «*κόμη*», I *Cor.*, XI, 15, mais *Esth.*, XIV, 2 : *i gisoy heraç iwroç* traduit *σlρεπlῶν τριχῶν*;

ççunkh «boucle de cheveux, *σισόη*», *Lév.*, XIX, 27; F. Byz., V, 43 (p. 260);

phołkh (gén. *phołiç*) «cou, *φάρυγξ, τράχηλος*» (à distinguer de *phoł* [gén. *phołoy*] «trompette»), I *Rois*, XVII, 35; Jud., XVI, 11; Agathange, § 107 (p. 64);

khiṁkh (gén. *khiṁaç*) «palais», traduisant gr. *λάρυγξ* ou *φάρυγξ* en divers passages de la Bible.

Il faut noter de plus *snarkh* «sommet de la tête», souvent dans *ənd snars* «*πρὸς κεφαλῆς*», *Gen.*, XXVIII, 11 (mais *i snarē*, I *Rois*, XIX, 13), *i snariç* «*πρὸς τῇ κεφαλῇ*»; J., XX, 12, opposé à *yanotiç* «*πρὸς τοῖς ποσίν*», — et *kerparankh* «forme», qui n'exclut pas

kerparan, Mc, XVI, 12, ou *tipkh* (gén. *tpoç*) «modèle», Fauste de Byzance, IV, 5 (p. 82), où, il est vrai, le possessif *iwroy* est au singulier à côté de *tpoç*; le grand dictionnaire de Venise fournit quelques exemples où, en ce sens, *tipkh* «modèle» est aussi au pluriel; le singulier *tip* se rencontre également;

thoynkh (instr. *thunawkh*) «venin, ἰός» est régulièrement au pluriel; la plupart des exemples sont peu probants, il est vrai, ainsi *thoynkh iżiç* «ἰὸς ἀσπίδων», *Rom.*, III, 13, où le pluriel *thoynkh* pourrait être appelé par *iżiç* (cf. ci-dessus, p. 10); l'exemple Jac., III, 8, semble bon cependant, ainsi que quelques autres.

On se sert assez souvent du pluriel pour désigner une localité complexe :

vayrkh (gén. *vayraç*) «endroit, domaine» : Eznik, I, 17 (p. 70): *teli ews ĕr part tal nma yiwrum vayrs* «il ne devait même pas lui donner place dans son domaine»; Agath., § 111 (p. 65), *oŕogan* (var. *aŕogan*) *vayrkhn amenayn yarenē nora* «toute la place a ruisselé de son sang»; le composé *daštavayrkh* traduit πεδινή, *Jos.*, XV, 32; *Jug.*, I, 9. Ceci n'empêche pas que *vayr* existe aussi, surtout dans des locutions toutes faites, ainsi : *Prov.*, XI, 2 : *yor vayr mtanen thšnamankh and en ew anarganкh* «οὗ ἐὰν εἰσέλθῃ ὕβρις, ἐκεῖ καὶ ἀτιμία»;

džoxkh (gén. *džoxoç*) «enfer, ἅδης», emprunté au mot iranien qui est au singulier, sans doute **dužaxᵛa-* (cf. pers. *dōzax*, etc., voir Hübschmann, *Arm. Gramm.*, p. 142), et dont les textes manichéens de Turfan ont le pendant dans *vahištāv* «paradis». Le lat. *inferī* n'est pas comparable;

andundkh (gén. *andndoç*) «abîme»; sur l'étymologie voir ces *Mémoires*, XII, 430, et cf. Walde, *Lat. etym. Wört.*², sous *fundus*. Les autres langues ont le singulier : gr. ἄβυσσος; v. sl. *bezdŭna*;

tiezerkh (gén. *tiezeraç*) «monde, ἡ οἰκουμένη» est un composé de la particule négative *ti-* (dont l'*i* est conservé en hiatus; cf. *t-gēt* «ignorant», etc.) et de *ezr* «bord», donc sans doute comparable à *andundkh*. Le simple *ezr* «bord» s'emploie régulièrement au singulier.

Certains adverbes qui indiquent le lieu où l'on va semblent avoir la forme d'accusatifs pluriels, par opposition à des adverbes indiquant le lieu où l'on est, et qui ont la forme de singuliers : d'une part, *artakhs* «au dehors», *i nerkhs* «à l'intérieur»; de l'autre, *artakhoy*, *i nerkhoy*, par exemple J., XVIII, 16 : *Petros kayr aŕ dran artakhoy* «ὁ Πέτρος εἱστήκει πρὸς τῇ θύρᾳ ἔσω», mais *emoyc i nerkhs Petros* «εἰσήγαγεν τὸν Πέτρον»; de même *yets* et *yets yets* «en arrière» (avec mouvement), ainsi J., XVIII, 6 : *yets*

yets ẹ̈ogan «ἀπῆλθον εἰς τὰ ὀπίσω». en regard de *yetoy* «en arrière» (sans mouvement), ainsi *Gen.*, XVIII, 10 : *khanzi yetoy nora kayr* «οὖσα ὄπισθεν αὐτοῦ». Il est curieux que l'adverbe qui exprime le repos soit emprunté à un dérivé en *-oy* tandis que l'adverbe qui exprime le mouvement n'a pas ce suffixe.

Le pluriel se trouve aussi dans des noms propres de lieux : *Gamirkh* «Cappadoce» (par exemple F. Byz., IV, 7 [p. 96]); *Hoṙomkh* (gén. *Hoṙomoẹ*) «Rome»; et en Arménie même les noms de province, comme *Cophkh* «Sophène» (voir Hübschmann, *I. F.*, XVI, p. 294 et suiv.); *Mokkh* (*ibid.*, p. 254), etc.; mais ce sont sans doute, en partie au moins, des noms de peuples dont le pluriel sert à désigner des pays.

Le pluriel *erkinkh* de *erkin* «ciel» sert souvent à traduire le singulier gr. *οὐρανός*, ainsi L., XVI, 17 : *erkniẹ ew erkri* «τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν»; Eznik emploie le pluriel *erkinkh* pour dire «le ciel», par exemple trois fois III, 1 (p. 199) : *erkinkh zmi tiw ew gišer aṙaceal zinkheambkh šrǰin i noyn teli* «le ciel ayant fait une révolution en un jour et une nuit retourne au même endroit». Le ciel, considéré abstraitement, est désigné par le singulier *erkin*, ainsi *Gen.*, I, 1 : *arar Astuac zerkin ew zerkir* «ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν» ou *ibid.*, 8 : *koṙeaẹ Astuac zhastatuthiwn erkin* «ἐκάλεσεν ὁ Θεὸς τὸ στερέωμα οὐρανόν», mais *ibid.*, 9 : *ẓoẓovesẓin ǰurkhd or i nerkhoy erkniẹ i ẓoẓov mi* «συναχθήτω τὸ ὕδωρ τὸ ὑποκάτω τοῦ οὐρανοῦ εἰς συναγωγὴν μίαν». Cet emploi du pluriel *erkinkh* rappelle de près celui du pluriel *jurkh* (cf. ci-dessus, p. 11), qui figure dans le même exemple. Mais d'autre part, il est impossible de ne pas songer au pluriel lat. *caeli* de la Bible latine et des écrivains chrétiens, qui est dû à l'influence de l'hébreu; on n'a pas le moyen de déterminer quelle a pu être, sur la forme arménienne, l'influence de la forme hébraïque.

Il y a des mots qui sont au pluriel parce qu'ils désignent des notions collectives qui embrassent plusieurs actes, sans qu'on en puisse préciser exactement la valeur :

vastakkh «peine, *κόπος*», ainsi I *Cor.*, III, 8 : *əst iwrum vastakoẹ* «κατὰ τὸν ἴδιον κόπον» (on notera que l'on a ici le datif, et non le locatif, comme dans le cas cité p. 12 et suiv.);

khstmunkh «frissons de peur», ainsi Eznik, II, 19 (p. 177);

naxatinkh (acc. *naxatins*) «outrages, injure, honte, *ὄνειδος*» (L., I, 25), *ἐξουδένημα* (*Ps.* XXI, 7). Les cas autres que le nominatif et l'accusatif sont empruntés à la forme en *-aukh* : *naxatanaẹ*, *naxatanawkh*;

khcinkh «caresses», ainsi Eznik, I, 16, p. 69) : *acē i hamboyr ew i khcins* «il embrasse et caresse». On n'a que l'accusatif pluriel de ce mot; la comparaison de *naxatinkh* montre que ce n'est sans doute pas fortuit;

pharkh (gén. *pharaç*) «gloire», très fréquemment attesté; emprunté à un mot iranien, qui a la forme du singulier;

naxčirkh «carnage», par exemple *Elisée*, VI (p. 101 Venise = p. 108 Johanniseanc).

La valeur de pluriel est tout à fait sensible dans les collectifs en *-ikh* : *sermanikh* (dérivé de *serm*) «semence, σπόρος» (Mc, IV, 26); — *saṙamanikh* (var. *saṙnamanikh*; dérivé de *saṙn*) «glace, gelée, πάγος», Job, XXXVII, 10; Eznik. I, 3 (p. 17), et III, 7 (p. 213); Agathange. § 30 (p. 21); — *armtikh* «céréales, produits, γενήματα»; — *bałanikh* «bains», ainsi Ezech., XXIII, 40; mot qui est très souvent au pluriel dans plusieurs langues (hom. λουτρά par exemple); — *armavenikh* «palmiers»; — *eraxayrikh* (ou *erexayrikh*) «prémices, καρπώματα», ainsi *Deut.*, XVIII, 1; — *eraxtikh* «bienfaits, εὐεργεσία», ainsi *Op. ap.*, IV, 9; — *nawakatikh*, J., X, 22, traduisent τὰ ἐγκαίνια, mais ailleurs ἐγκαινισμός, ainsi *Nombres*, VII, 10-11.

Enfin il suffira de mentionner une série de mots où la forme du pluriel est appelée par le sens, et qui par suite offrent un moindre intérêt pour la question : *alphabetkh* «alphabet», qui représente l'ensemble des lettres; *ałbewkh* «amas de fumier, κοπρία», cf. lat. *sordēs* (plur.), en regard du primitif arm. *ałb* «ordure»; *dahamunkh* «dons sacrés, offrandes»; *kuṙkh* (gén. *kṙoç*) «idoles»; *dikh* (gén. *diç*) «dieux»; *caxkh* «dépenses, δαπανή»; *cnclaykh* «cymbales»; *kaythkh* «battements de mains» (*kaythiwkh vazel* «sauter en battant des mains», Agath., § 180 [p. 99]); *inčkh* «biens, fortune» (cf. *xostakkh*, chez Hübschmann, *Arm. Gramm.*, p. 161); *sinlkhorkh* «le rebut»; *aycikh* «troupeau de chèvres»; *awdikh* «troupeau de moutons»; *andikh* «troupeau de bœufs» (toutefois *yandwoy* traduit souvent ἐκ βοῶν dans la traduction des *Nombres*; faut-il lire *yandwoç*? on sait que la confusion de *ɹ* et *ɣ* est facile dans les anciens manuscrits). Le pluriel *girkh* (gén. *groç*) de *gir* «écriture» signifie souvent «livre» et traduit βίβλος.

III

L'originalité de l'arménien consiste en ce que le pluriel y est employé pour caractériser certains substantifs abstraits. Cette particularité tient sans doute en quelque mesure à ce que l'arménien a perdu la distinction des genres : la plupart des abstraits étaient ou de genre neutre ou de genre féminin; n'ayant plus le moyen de les caractériser ainsi, l'arménien a largement recouru au pluriel, seule catégorie qui lui restait pour cela.

Sans doute, la distinction du masculin et du féminin s'est main-

tenue durant un temps assez long; et certaines innovations préhistoriques, mais propres à l'arménien, en portent encore la trace. Par exemple les anciens thèmes consonantiques *otn* «pied» et *jeṙn* «main», dont le pluriel est *otkh* et *jeṙkh* (cf. aussi l'instrumental **jerb* dans *jerb-a-kal* «prisonnier») se fléchissent aux cas obliques du pluriel, l'un en *-i-*, parce que le thème **ped-* était au masculin, l'autre en *-a-* (ancien **-ā-*), parce que la «main» est presque partout du féminin, et qu'en effet le correspondant grec χείρ est féminin, par opposition à ϖούς; on a ainsi d'une part *otiç*, de l'autre *jeṙaç*. — Le mot *amusin*, qui désigne à la fois l'«époux» et l'«épouse», a la flexion en *-o-* (gén *amusnoy*) quand il signifie «époux», et la flexion en *-a-* (gén. *amusni*, instr. *amusnē*, etc.) quand il signifie «épouse», à en juger par les exemples cités dans le dictionnaire de Venise; or il semble bien que ce soit un mot d'origine indo-européenne que Bugge a expliqué par **s°m-ouk-* «vivant avec» (cf. Pedersen, *K. Z.*, XXXIX, 457). — Mais à date historique l'arménien n'a pas de distinction de genres. L'adjectif, là même où il est fléchi, ce qui n'est pas toujours le cas, n'a qu'une seule et même flexion, quel que soit le mot auquel il se rapporte, et chacun des démonstratifs a un seul type flexionnel; or on sait que la distinction des genres masculin et féminin n'est marquée en indo-européen que dans les adjectifs et démonstratifs. Quant au neutre, qui ne se distinguait du masculin-féminin qu'au nominatif, à l'accusatif (et au vocatif), l'arménien n'en a gardé aucune marque; tous les noms confondent au singulier le nominatif et l'accusatif, comme les neutres indo-européens; tous distinguent au pluriel le nominatif et l'accusatif, et ont au nominatif *-kh*, à l'accusatif *-s*.

Ce n'est pas à dire que tous les abstraits arméniens soient au pluriel: ni la grande catégorie des abstraits en *-uthiwn*, ni la catégorie, très importante aussi, des abstraits en *-umn* ne sont au *plurale tantum*.

Mais il faut signaler dès l'abord un groupe considérable, celui des mots en *-ankh*, gén.-dat.-abl. *-anaç*, donc un groupe qui repose sur un type indo-européen en **-ā-*. En voici quelques exemples :

keankh (gén. *kenaç*) «vie, ζωή», près de *keal* «vivre», ainsi J., XI, 25 : *es isk em yaruthiwn ew keankh* «ἐγώ εἰμι ἡ ἀνάστασις καὶ ἡ ζωή»; et le pluriel a pénétré même au premier terme du composé, d'où par exemple *keus-a-ber* «qui porte la vie», ainsi Agathange, § 725 (p. 378), avec l'accusatif *keans* au premier terme (c'est la forme de nominatif-accusatif singulier qui est au premier terme des composés arméniens; dans les composés de ce genre, elle était conçue comme un accusatif, d'où l'emploi de l'accusatif pluriel *keans*);

xtrankh «distinction», et au sens particulier de «observation. παρατήρησις». L., XVII, 20, près de *xtrel* «distinguer»;

anargankh «déshonneur, ἀτιμία», par exemple I *Cor.*, XI, 14, près de *anargel* «déshonorer»;

zarmankh «étonnement, θαῦμα, ἔκστασις», par exemple II *Cor.*, XI, 14; L., V, 26. près de *z-arm-anal* et *ənd-arm-anal* «s'étonner».

halacankh «persécution, διωγμός», ainsi Mt., XIII, 21 : *i linel nełuthean ew halacanaç* «γινομένης θλίψεως ἢ διωγμοῦ», près de *halacel* «persécuter». Le mot est la traduction d'un pluriel dans Mc, X, 30, *halacanawkh handerj* «μετὰ διωγμῶν»;

yançankh «transgression, παράπτωμα», ainsi *Rom.*, V, 17 : *i mioyn yançanaç* «διὰ ἑνὸς παραπτώματος», près de *y-ançanel* «transgresser» (aor. *y-ançeay*);

patrankh «tromperie, ἀπάτη», ainsi Mc, IV, 19, près de *patrel* «tromper»;

patčaŕankh «fait de donner un prétexte, πρόφασις», ainsi L., XX, 47, près de *patčaŕel* «prétexter».

Ces exemples ont été pris surtout à l'Évangile, le mieux attesté des textes arméniens classiques et le plus pur. Il serait aisé de les multiplier; car l'emploi de *-ankh* est fréquent, et le suffixe est demeuré productif jusque bien après l'époque classique. Les mots cités sont des abstraits, mais qui confinent à une valeur concrète ; ce sont beaucoup moins de purs abstraits que les mots en *-uthiwn* et en *-umn*. Un bon nombre servent même à désigner des objets ou des faits matériels. Ainsi :

phrkankh (à côté de *phrkel* «délivrer») signifie «délivrance», mais proprement «rançon, ἀντάλλαγμα», ainsi Mt., XVI, 26;

phakankh (à côté de *phakel* «fermer») signifie «fermeture» et «clé, κλεῖς», ainsi L., XI, 52;

kapankh (à côté de *kapel* «lier») signifie «lien, δεσμός», ainsi Mc, VII, 35; le pluriel correspond au neutre (ancien collectif) τὰ δεσμὰ, L., VIII, 29, ce qui vaut d'être remarqué;

tanjankh (à côté de *tanjel* «tourmenter») équivaut nettement à un pluriel «tourments, βάσανοι», ainsi Mt., IV, 24.

C'est en ce sens que *-ankh* a été ajouté à un mot iranien emprunté comme *dušnām*, sans qu'il existe de verbe à côté, d'où *thšnamkh* «outrage, ὕβρις», par exemple *Op. ap.*, XXVII, 10; de là on a un verbe dérivé *thšnamanel* «outrager, ὑβρίζειν». Le mot *thšnamankh* a d'ailleurs aussi la valeur de pluriel, ainsi dans le remarquable exemple suivant, II *Cor.*, XII, 10 : *haċeal em ənd tkaruthiwns, ənd thšnamans, ənd višts, ənd halacans, ew ənd nełuthiwns* «εὐδοκῶ

ἐν ἀσθενείαις, ἐν ὕβρεσιν, ἐν ἀνάγκαις, ἐν διωγμοῖς καὶ στενοχωρίαις».

Des suffixes d'abstraits, c'est donc celui qui sert le plus à l'expression de notions concrètes et susceptibles de pluriel qui a été fixé sous la forme du *plurale tantum*. On rapprochera par suite les faits d'emploi d'abstraits au pluriel signalés par M. Delbrück, *Vergl. Synt.*, I, p. 166 et suiv., et l'on verra dans la valeur souvent concrète des mots abstraits le point de départ de l'emploi du pluriel du type en *-ankh* et de tous ceux qui vont être énumérés. Le sens y prête en un grand nombre de cas.

Le mot *moṙaçaṙnkh* «oubli», par exemple *Lév.*, v, 4, fournit un exemple analogue à ceux des mots en *-ankh*; cf. le verbe *moṙanul* (aor. *moṙaçay*) «oublier». — Il semble bien aussi que *xaṙnurdkh* «mélange» s'emploie d'ordinaire au pluriel.

Une autre série, tout aussi remarquable, d'abstraits à forme de pluriel et à valeur souvent concrète est celle des noms radicaux. Ainsi :

elkh (gén. *eliç*) «montée, sortie, *ἔξοδος*», par exemple L., IX, 31, à côté de *elanem* (aor. *eli*) «je monte, je sors». De là on a le composé *arewelkh* «orient», littéralement «montée du soleil», qui est le calque arménien de l'iranien *xor-āsān*. — Le mot qui forme le pendant de *elkh* est *mut* «entrée», à côté de *mtanel* «entrer» (aor. *mti*, *emut*), qui est fréquent au singulier, ainsi *Op. ap.*, XIII, 24 : *aṙaji eresaç mti nora* «πρὸ προσώπου τῆς εἰσόδου αὐτοῦ», ou Eznik, III, 16 (p. 251) : *therews goyr mut aynpisi banic* «peut-être y avait-t-il lieu à de telles paroles». On a aussi le pluriel *mutkh* (gén. *mtiç*), avec valeur de singulier, surtout quand il est question du soleil; ce pluriel rend un pluriel grec : *Gen.*, XV, 12 : *mawt ənd muts arewun* «περὶ ἡλίου δυσμάς»; 17 : *ibrew arew i muts ēr* «ἐπεὶ ἐγίνετο ὁ ἥλιος πρὸς δυσμαῖς»; ceci concorde avec la forme du composé *arewmutkh* «occident» (litt. «entrée du soleil»), qui répond, comme *arewelkh*, à des composés iraniens (voir Bartholomae, *I. F.*, XIX, *Beiheft*, p. 32, n. 1). Les pluriels *arewelkh* et *arewmutkh* répondent d'une manière curieuse à gr. *ἀνατολαί* et *δυσμαί*. En dehors du cas particulier du groupement avec *arew*, c'est le singulier *mut* qui est de règle; *νουμηνία* se traduit par *amsamut*, et le pluriel n'intervient que là où il y a, de quelque manière, indication d'une pluralité. Même *el* existe au singulier, isolément dans une locution (*Gen.*, XXV, 23 : *žołovurd žołovrdeamb el ew el aṙnicē* «λαὸς λαοῦ ὑπερέξει») et surtout en groupe avec *mut* : *Gen.*, XLII, 9 et 12 (*gitel*) *zel ew zmut aṡxarhis* «κατανοῆσαι τὰ ἴχνη τῆς γῆς». — La différence entre deux mots qui sont le pendant l'un de l'autre et la survivance de *el*

dans des locutions montrent que l'emploi du *pluvale tantum* doit être de fixation peu ancienne dans *elkh* et que l'emploi régulier du pluriel dans *arewelkh* et *arewmutkh* tient à des causes spéciales, les mêmes qui ont provoqué en grec *ἀνατολαί* et *δυσμαί*. — On a aussi *ējkh* (gén. *ijiç*) « descente », en face de *ijanel* « descendre » (aor. *iji*), ainsi dans Koriwn, *Vie de Maštoç*, p. 11; mais *ēj* « page » s'emploie au singulier;

anēckh (gén. *anicic*) « malédiction, *κατάρα* », ainsi *Gen.*, XXVII, 13, en face de *anicanel* « maudire » (aor. *anici*). De même *nzovkh* (gén. *nzoriç*) « malédiction, *ἀρά*, *ἀνάθεμα* », ainsi *Gen.*, XXIV, 41, à côté de *nzov*, *Rom.*, IX, 3, en face de *nzovel* « maudire ». — Ces deux pluriels rappellent *aławthkh* (gén. *aławthiç*) « prière, *δέησις*, *προσευχή* », ainsi L., I, 13; VI, 12, qui n'est pas un mot radical, mais qui sert de nom verbal à *ałačel* « prier », et qui se comporte comme le nom radical latin *precēs*. On rentre ici dans le cas indo-européen du pluriel servant à désigner un objet complexe composé de plusieurs parties;

xawskh (gén. *xawsiç*) « discours, manière de parler, *λόγος*, *λαλία* », ainsi Mt., XXVI, 73; J., IV, 42; en regard de *xausel* « parler ». Le discours se compose de paroles multiples, d'où le pluriel, qui se justifie par le principe général.

La locution *arkanel i xorovs* « faire griller au feu », ainsi F. Byz., IV, 6 (p. 95), à côté de *xorovel*.

Les exemples doivent être examinés de près; beaucoup sont apparents; par exemple, on pourrait être tenté de poser *çoyçkh* « montre, démonstration », d'après Mt., XXIII, 5 : *zamenayn gorcs iwreanç aïnen i çoyçs mardkan* « *πάντα τὰ ἔργα αὐτῶν ποιοῦσιν πρὸς τὸ θεαθῆναι τοῖς ἀνθρώποις* »; mais il s'agit ici d'autant de démonstrations qu'il y a d'actes (pour cet emploi logique du pluriel, cf. ci-dessus, p. 10); car, dans un cas très pareil, on lit le singulier *çoyç*, Mt., VI, 1 : *zgoyš lerukh olormutheam jerum mi aïnel aïaji mardkan, orpēs the i çoyç inč noça* « *προσέχετε τὴν δικαιοσύνην ὑμῶν μὴ ποιεῖν ἔμπροσθεν τῶν ἀνθρώπων πρὸς τὸ θεαθῆναι αὐτοῖς* »; ici, où il ne s'agit que de la pitié, il y a le singulier *çoyç*. — Une notable partie des mots de ce type s'emploient au singulier, ainsi *darj* « retour », etc.

Il convient de rappeler un certain nombre de noms verbaux au second terme des composés, pour la plupart assez peu probants : *balarj-a-kerkh*, nom de fête « *τὰ ἄζυμα* », littéralement « le manger des azymes » (cf. l'aoriste *keray* de *utem* « je mange »); — *awr-a-haskh* « dernier jour de la vie, jour fatal », *Elisée*, VI (p. 101 Venise = 109 Johanniseanc), littéralement « arrivée du jour », mais cf. le fragment de manuscrit édité par M. Conybeare, *Hautes*, 1893, p. 129 et suiv., où le verbe qui se rapporte à ce mot est au singulier; — *talawar-a-harkh* « *σκηνοπηγία* », dans l'Évangile,

nom de fête — les composés en *-hankh* et *-hatkh* cités par Hübschmann, *I. F.*, VI, 425.

Quelques noms verbaux tirés d'aoristes en *-aç-* de verbes en *-al* se comportent de la même manière :

gnaç «marche», de *gnal* (aor. *gnaçi*) «aller», existe au singulier avec valeur tout à fait abstraite) ainsi *Jonas*, III, 4 : *ibrew awur mioy gnaç ĕanaparhi* «ὡσεὶ πορείαν ἡμέρας μιᾶς». Mais le plus souvent on lit *gnaçkh* (gén. *gnaçiç*), au sens de «démarches»; dans la Bible, ce pluriel traduit d'ordinaire le pluriel grec *διαβήματα*, de sorte qu'il est malaisé d'en faire état, aussi bien que d'exemples comme celui-ci d'Eznik, III, 7 (p. 213) : *ewthn astełkh gnaynkh en ew aylkhn aiwaç gnaçiç* «les sept astres sont mobiles, et les autres sans mouvement». Il demeure frappant que *gnaçkh* au pluriel est la forme usuelle;

ənthaçkh (gén. *ənthaçiç*) «course, *δρόμος*», en regard de *ənthanal* «courir» (aor. *ənthaçay*), ainsi *Op. ap.*, XIII, 25; de même F. Byz., III, 6 (p. 13) : *zawetaranakan ənthaçsu ew zverakaçuthiwn ekełeçwoy srboy tanēr* «il menait la course évangélique et la restauration de la sainte église»;

xałaçkh (gén. *xałaçiç*) «mouvement», par exemple Eznik, III, 6 (p. 211), en regard de *xałal* «se mouvoir» (aor. *xałaçi*).

Certains noms radicaux, qui existent auprès de verbes et qui sont sans doute les primitifs de ces verbes dont la forme est dénominative, ont le pluriel avec valeur de singulier. Quelques-uns des exemples se rencontrent dans des mots importants :

kamkh (gén. *kamaç*) «volonté, *θέλημα*», souvent dans tous les textes. Le singulier *kam* n'est guère conservé à l'époque classique que dans des formes adverbiales comme *kamaw* «ἑκουσίως», I Pierre, V, 2; *Lév.*, VII, 16, ou dans des tours comme *kam elew* «ἔδοξε», L., I, 3; *kam ē inj* «βούλομαι», Jude, 5; ou encore *iwrow kamaw* «par sa volonté», Eznik, I, 15 (p. 57). En tant que mot autonome et fléchi, il n'existe que le pluriel *kamkh*;

hawatkh (gén. *hawatoç*) «foi», par exemple Mc, V, 34 : *hawatkh kho keçuçin zkhez* «ἡ πίστις σου σέσωκέν σε», d'où *hawatal* «croire». Il est malaisé de déterminer dans quelle mesure le singulier *hawat* existait à l'époque classique : la forme ne semble pas se rencontrer dans le texte, bien établi, de l'Évangile; et l'on ignore quelle certitude peut être attribuée à une forme comme *hawatow* du texte, toujours inquiétant, de Fauste de Byzance (IV, 6). — On rapprochera *karcikh* (gén. *karceaç*) «croyance, *προσδοκία*», ainsi L., XXI, 26;

akhsorkh (gén. *akhsoriç*) «bannissement», à côté de *akhsorel* «bannir»; voir Hübschmann, *Arm. Gramm.*, p. 301;

kturkh (gén. *ktroç*) « tonte », à côté de *ktrel* « tondre », notamment II *Rois*, XIII, 24 : *kturkh en caŕayi khum* « κείρουσιν τῷ δούλῳ σου ». Le pluriel se justifie par le fait qu'il s'agit de la tonte de troupeaux, acte multiple;

hmaykh (gén. *hmayiç*) « divination », près de *hmayel* « faire de la divination »;

hrapoyrkh « entraînement, attraction, ἀνατροπή, ϖεισμονή »; Ambakum, II, 15; Gal., V, 6; et voir Agathange, § 77 (p. 44), près de *hrapurel* « allécher ».

Peut-être quelques autres exemples encore; les exemples sont parfois trop rares pour qu'on puisse se prononcer sur l'utilisation du pluriel.

Certaines notions juridiques ou religieuses sont exprimées par des pluriels :

awrēnkh (gén. *awrinaç*) « loi, *νόμος* », très souvent; le pluriel a sa valeur ici, parce que la « loi » est l'ensemble des lois portées. ainsi Mt., V, 17 : *eki lucanel zawrēns* « ἦλθον καταλῦσαι τὸν νόμον »; en ce sens le pluriel est si bien de rigueur qu'il figure au premier terme de composés, sous la forme de l'accusatif, tout comme l'accusatif de *keankh* cité ci-dessus, p. 23; ainsi, d'après *awrēns dnel* « poser la loi », *awrēnsdir* « νομοθέτης », Jacques, IV, 2; de même *awrēnsgēt aŕnel* « νομοθετεῖν », *Ps.* (6 exemples); *awrēnsusoyç* « νομοδιδάσκαλος », *Op. ap.*, V, 34; etc., à côté de *awrinadir* ou *awrinazanç*, qui ne sont pas moins anciens. S'il s'agit d'une loi isolée, ou de l'usage en général, le singulier *awrēn* est courant : *Lév.*, VI, 9 : *ays awrēn ē oǰakizin* « οὗτος ὁ νόμος τῆς ὁλοκαυτώσεως »; *Ex.*, XXX, 21 : *ełiçi noça awrēn yawitenakan* « ἔσται αὐτοῖς νόμιμον αἰώνιον »; Mt., XII, 4 : *zor oč ēr awrēn nma utel* « ὃ οὐκ ἔξὸν ἦν αὐτῷ φαγεῖν »; Laz. Ph., II, 24 (p. 45) : *əst awrini ṙar caŕayiç* « à la manière des mauvais serviteurs »;

ginkh (gén. *gnoç*) « prix, *τιμή* » est la forme ordinaire; toutefois on rencontre aussi le singulier *gin*, ainsi *Lév.*, XVIII, 16, où il traduit *συντίμησις*;

dašinkh traduit parfois *συνθήκη*, ainsi *Sag.*, I, 16 (et cf. F. Byz., IV, 54 [p. 170]); mais la forme ordinaire pour rendre le singulier est *dašn*;

irawunkh (gén. *irawanç*) « jugement, droit, *κρίσις*, *δίκη* », ainsi Mt., XII, 18; *Op. ap.*, XXVIII, 4; etc. Ici encore, il s'agit d'un ensemble de choses prononcées. Le singulier de *irawunkh* n'existe pas;

ktakarankh (gén. *ktakaranaç*) est la traduction usuelle du terme biblique *διαθήκη*, ainsi *Ex.*, XXXI, 7; II *Cor.*, III, 6 : *noroç ktakaranaç* « καινῆς διαθήκης »;

krawnkh (gén. *krawnic*) «pratique religieuse, θρησκεία», ainsi *Col.*, II, 18 et 23. Il s'agit d'un ensemble de pratiques;

mełkh (gén. *mełaç*) désigne un ensemble de péchés; ce mot sert à traduire le singulier ἁμαρτία, mais avec une valeur collective; l'un des exemples où la valeur de pluriel est le moins nette est: J., XIX, 11 : *nora mec mełkh en* «μείζονα ἁμαρτίαν ἔχει». Dès qu'il est question expressément d'un péché, on a le singulier : J., IX, 41 : *ethe koyrkh eikh, oč ēr jer meł; bayç ard asēkh the tesanemkh, ew mełkhn jer i jez hastateal en* «εἰ τυφλοὶ ἦτε, οὐκ ἂν εἴχετε ἁμαρτίαν· νῦν δὲ λέγετε ὅτι βλέπομεν· ἁμαρτία ὑμῶν μένει» (on notera le contraste entre *meł* et *mełkh*, traduisant tous deux ἁμαρτία). On a de même *meł ē* «c'est la faute», Eznik, I, 20 (p. 80), dans un passage où le texte correspondant de J., IX, 2, a *vnas ē*; *meł dicen* «qu'ils s'en prennent à», Eznik, III, 16 (p. 231). Cf. lette *meli*, mot correspondant étymologiquement, aussi au pluriel;

patčařkh (gén. *patčařaç*) «prétexte, cause», ainsi J., XVIII, 38: *es ew oč mi inč patčaŕs gtanem i nma* «ἐγὼ οὐδεμίαν εὑρίσκω ἐν αὐτῷ αἰτίαν», ou F. Byz., IV, 6 : *patčařkh mahuan miamawr ordwoy iwroy ełew na* «il a été cause de la mort de son fils unique». — On rapprochera un pluriel comme *yayn saks* «pour cette raison», Eznik, I, 25 (p. 37);

patiž ou *patuhas* «punition» s'emploient au singulier dans la traduction de la Bible; mais on trouve aussi par ailleurs le pluriel *patižkh* et *patuhaskh* au sens du singulier; les exemples de *patižkh*, Eznik, I, 15 (p. 59), prouvent peu; mais la traduction d'Ephrem, I, p. 14 et 15, a *ənkalaw na zpatiž patuhasiç* «il a reçu le châtiment de punition»;

partkh (gén. *partuç*) «dette, δάνιον, ὀφειλόμενον», ainsi *Deut.*, XXIV, 11; Mt., XVIII, 30. On notera aussi *i tarapartuç* «ματαίως», *Ps.* III, 7. La notion de «dette» s'exprime volontiers au pluriel en effet. Du reste *part* existe aussi au singulier, surtout dans la locution fréquente *part ē* «il faut»;

pētkh «nécessité, χρεία», ainsi L., IX, 11 : *oroç pētkh ein bžškuthean* «τοὺς χρείαν ἔχοντας θεραπείας»; *Phil.*, IV, 16 : *erkiçs zpēts im etukh berel* «δὶς εἰς τὴν χρείαν μοι ἐπέμψατε»; Agath., § 59 (p. 34) : *i spas ew i pēts ew i phaŕaworuthiwn mardkan* «pour le service et le besoin et la glorification des hommes». — On a aussi un mot peu classique *ałčkh* «nécessité»;

varjkh (gén. *varjuç*) «salaire, μισθός», ainsi Mt., X, 41-42; au sens plus abstrait de «rémunération», on a le singulier *varj* : *Ps.* XIV, 5 : *zarcath iwr i varju oč tay* «τὸ ἀργύριον αὐτοῦ οὐκ ἔδωκεν ἐπὶ τόκῳ»; L., X, 7 : *aržani ē mšakn varju iwroy* «ἄξιος ὁ ἐργάτης τοῦ μισθοῦ αὐτοῦ»; *Op. ap.*, XXVIII, 30 : *elew zerkeam mi bovandak varju iwrov* «ἐνέμεινεν διετίαν ὅλην ἐν ἰδίῳ μισθώματι». — De même *kapēnkh* «μίσθωμα», *Deut.*, XXIII, 18;

vrēžkh (gén. *vrižuç*) «vengeance, ἐκδίκησις», à côté de *vrēž aïnul* «tirer vengeance», *vrēž xndrel* «chercher vengeance». On notera l'opposition entre *vrižuç hatuçumn xndrel*, Agath., § 24 (p. 20), et *vrēž xndrel*, *ibid.*, § 25;

ganjkh (gén. *ganjuç*) «trésor, θησαυρός», ainsi Mt., VI, 21; L., VI, 45; etc.; on parle volontiers en effet de «trésors» au pluriel, sans indiquer expressément une pluralité. Mais *ganj* est plus ordinaire;

caxkh (gén. *caxiç*) «dépenses, δαπανή», ainsi L., XIV, 28; mais aussi *cax*. — De même *mtherkh* (gén. *mtheriç*) «abondance, amas», servant à traduire περισσεύειν, ainsi L., XII, 15;

ardiwnkh (gén. *ardeanç*) «produits» sert d'ordinaire à traduire des pluriels grecs, mais ne se trouve à peu près qu'au pluriel; J., XII, 24 : *bazum ardiwns aïnē* «πολὺν καρπὸν φέρει». — En un autre sens, on a le singulier : I *Cor.*, III, 9 : *astucoy ardiwn ēkh* «θεοῦ γεωργιόν ἐστε»;

hunjkh (gén. *hnjoç*) «moisson, θερισμός», ainsi Mt., IX, 37;

kuthkh (gén. *kthoç*) «cueillette», en particulier «vendange», traduisant τρυγητός, par exemple I *Rois*, VIII, 12, à côté de *kthem* «je cueille»;

tokosikh «intérêt», traduisant gr. τόκος (auquel il est emprunté), par exemple Mt., XXV, 27;

argasikh, traduisant ἐργασία, auquel il est peut-être emprunté, par exemple Eznik, 1, 7 (p. 27), à côté du dérivé *anargasawor*.

Il y a aussi des mots employés au pluriel pour désigner des choses de caractère psychique:

mitkh (gén. *mtaç*) «esprit», par exemple L., I, 29. Mais *mit* subsiste surtout dans des locutions comme *i mit aïnul*, *mit duel*, *zmtaw acel*, *i mti unel*, etc.;

barkh (gén. *baruç*) «mœurs, τρόπος», par exemple *Hébr.*, XIII, 5. Cf. le lat. *mōrēs*;

varkh (gén. *varuç*) «conduite, βίος» (à côté du verbe *varel*). par exemple *Sag.*, V, 4;

çnorkh (gén. *çnoriç*) «délire, vision», par exemple Ezech., VII, 18, où ce mot traduit θάμβος;

oxkh «colère (durable)», ainsi *Gen.*, XXVII, 41;

arhawirkh «crainte, terreur, φόβος», ainsi Job, XXXIII, 15;

guth «pitié» s'emploie d'ordinaire au singulier; toutefois on trouve aussi *guthkh*, à peu près au même sens, et traduisant, il est vrai, gr. τὰ σπλάγχνα, II *Cor.*, VII, 15, mais ἔλεος, Jér., XXXVIII, 26;

naxanjuks arkanel traduit ζηλοῦν, *Nombres*, XI, 29 et ailleurs; *erkiwluks arkanel* signifie «effrayer», F. Byz., IV, 54 (p. 171);

hečuks aṙnel «être désagréable, défier», ainsi F. Byz., III, 10 (p. 24) : *ibrew nma hečuks aṙneloy* «comme pour le faire enrager»; *šnorhuks* «χάριν», ainsi Ezech, III, 24;

karikh (gén. *kareaç*) «douleur, πένθος», ainsi *Gen.*, XXVII, 41.

La forme du pluriel est, en certains cas, employée pour donner à un mot une valeur plus générale, et par suite plus abstraite, que celle du singulier. En voici quelques exemples :

cnund «naissance», par exemple L., I, 14 : *bazumkh i cnndean nora xndasçen* «πολλοὶ ἐπὶ τῇ γενέσει αὐτοῦ χαρήσονται»; le pluriel *cnundkh* peut servir de pluriel à *cnund* et traduit γεννήματα, ainsi L., III, 7 : *cnundkh iżiç* «γεννήματα ἐχιδνῶν»; mais le même pluriel signifie «le fait d'engendrer» : *Ex.*, I, 16 : *yoržam cnuçaniçēkh zkanays ebrayeçis ew içen merj i cnunds* «ὅταν μαιοῦσθε τὰς Ἑβραίας καὶ ὦσιν πρὸς τῷ τίκτειν». Cependant cet exemple n'est pas décisif, parce qu'il s'agit de plusieurs femmes;

patan «bandeau, τελαμών», mais au pluriel *patankh* peut signifier «ensevelissement», ainsi J., XII, 7 : *zi yawrn patanaç imoç pahesçē* «ἵνα εἰς τὴν ἡμέραν τοῦ ἐνταφιασμοῦ μου τηρήσῃ αὐτό»;

turkh (gén. *troç*) n'existe en arménien classique qu'au pluriel; le sens est souvent «dons», ainsi L., XXI, 1 : *or arkanein zturs iwreanç* «τοὺς βάλλοντας τὰ δῶρα αὐτῶν»; mais le sens peut aussi être abstrait : *Deut.*, XV, 10 : *mi trtmiçis . . . zkni troç khoç nma* «οὐ λυπηθήσῃ . . . διδόντος σου αὐτῷ»; *Prov.*, XIX, 17 : *əst troç nora hatusçē nma* «κατὰ τὸ δόμα αὐτοῦ ἀνταποδώσει αὐτῷ». L'exemple est intéressant parce qu'on y voit comment un pluriel, à sens au fond concret, peut servir à exprimer une notion abstraite;

bažin «part» est fréquent au singulier et a une valeur toute concrète; mais, d'autre part, on lit L., XII, 51 : *hamarikh ethe xalałuthiwn eki tal yerkir; oč, ayl bažins* «δοκεῖτε ὅτι εἰρήνην παρεγενόμην δοῦναι ἐν τῇ γῇ; οὐχί, ἀλλ' ἢ διαμερισμόν». Ici encore, on voit bien comment le pluriel a pu, avec son sens de pluriel, servir à l'expression d'une notion abstraite;

imast «sagesse» se trouve au singulier, mais aussi au pluriel : Laz. Ph., III, 63 (p. 112) : *əst nora imastiçn ew khajutheann* «suivant sa sagesse et son courage»; du reste la forme ordinaire des textes classiques est le dérivé *imastuthiwn*;

ir, au singulier, signifie «chose», ainsi *Gen.*, XXIV, 50. Le même mot au pluriel sert à indiquer le «fait», la «cause», et a une valeur abstraite : *Gen.*, XXI, 26 : *oč gitaçi o arar zayn irs* «οὐκ ἔγνων τίς ἐποίησεν τὸ πρᾶγμα τοῦτο»; L., VIII, 46 : *vasn oroy iraç* «δι' ἣν αἰτίαν»; Agathange, § 122 (p. 70) : *i veray iraçn ethe ardarew ordi Anakay ē* «sur le fait qu'il est vraiment le fils d'Anak»;

šnorh «grâce, χάρις» existe au singulier, notamment pour indiquer une grâce particulière : L., VI, 32 : *zinĕ šnorh ē jer* «ποία ὑμῖν χάρις ἐστίν». Mais au sens général, on a le pluriel *šnorhkh*, qui est plus usuel que le singulier : J., I, 17 : *šnorhkhn ew ěšmartuthiwnn i jeřn Yisusi Khristosi ełen* «ἡ χάρις καὶ ἡ ἀλήθεια διὰ Ἰησοῦ χριστοῦ ἐγένετο»; *Gen.*, XXIV, 49 : *šnorhs ew ardaruthiwn* «ἔλεος καὶ δικαιοσύνην». Il est curieux que le mot *šnorh* ne se fléchisse pas de même au singulier et au pluriel : l'instrumental *šnorhiw* (*Prov.*, XV, 17, et ailleurs) est celui d'un thème en *-i-*, tandis que *šnorhkh* est un thème en *-a-* : gén.-dat.-abl. *šnorhaç*, instr. *šnorhawkh*; le contraste est si bien établi que, là où le singulier et le pluriel sont licites pour le sens, on trouve des variantes comme *Astucoy šnorhiw* ou *šnorhawkh*, Agathange, § 124 (p. 72, l. 12). Dans une certaine mesure, il s'agit ici de mots distincts; à ce point de vue, on comparera *pahkh* (gén. *pahoç*) «jeûne», par exemple Mt., XVII, 20 : *aławthiwkh ew pahovkh* «ἐν προσευχῇ καὶ νησείᾳ», en regard de *pah* (gén. *pahu*) «garde, veille», par exemple Mt., XIV, 25; ou *zawrkh* (gén. *zawraç*) «armée», par exemple *Gen.*, XXI, 22, en regard de *zawr* (gén. *zawru*) «force», par exemple *Nombres*, I, 26; pour la valeur de *zawrkh*, cf. fr. *forces*, au sens militaire.

C'est surtout en partant d'adjectifs que l'arménien obtient des abstraits à l'aide du pluriel. Le pluriel neutre sert en grec à la formation d'adverbes; le pluriel neutre des superlatifs fournit des formes adverbiales, tandis que les comparatifs sont plutôt au singulier; on a πρότερον, mais τὰ πρῶτα, à côté de τὸ πρῶτον; ἄσσον, mais ἄγχιστα, à côté de ἄγχιστον; θᾶσσον, mais τάχιστα; etc. Le point de départ de l'usage arménien se trouve dans des cas où le pluriel exprimait des choses multiples et indéfinies, comme Agathange, § 19 (p. 16) : *mecamecs phkhayr* «il prenait un très grand gonflement», c'est-à-dire «il avait de très grandes prétentions». Les exemples laissent encore transparaître nettement la valeur du pluriel :

barikh «le bien» et *č̣arikh* «le mal», Mc, XIV, 7 : *karawł ēkh aṙnel noça baris* «δύνασθε αὐτοῖς εὖ ποιῆσαι»; Eznik, I, 28 (p. 111) : *min bari ew bareaç ararič̣, ew min č̣ar ew č̣areaç gorcawn* «l'un bon et créateur du bien, l'autre mauvais et artisan du mal». La valeur de pluriel est très sensible dans le dernier exemple qui s'oppose à Eznik (*ibid.*) : *kēskhn eris armats dnein, barwoy ew ardaroy ew č̣ari, ew aylkhn erkus barwoy ew č̣ari* «une partie posaient trois racines : du bien, du juste et du mal, et d'autres deux : du bien et du mal»; le singulier est employé là où il ne s'agit que de principes, et où l'on n'envisage pas des objets multiples, au moins d'une manière vague. Le flottement entre le singulier et le plu-

riel est à noter; *bari* s'emploie au pluriel plus volontiers que *čar*, pour lequel on recourt du reste à *čarikh*, ainsi qu'on l'a vu dans l'exemple cité : *Rom.*, XII, 9 : *ateal zčar zhet erthal bareaç* «ἀποστυγοῦντες τὸ πονηρόν, κολλώμενοι τῷ ἀγαθῷ»; Eznik, I, 10 (p. 39) : *merth i baris . . . ew merth i čar* «tantôt dans le bien, tantôt dans le mal»;

xorkh «profondeur» : *Rom.*, XI, 33 : *ov xorkh mecuthean* «ὦ βάθος πλούτου»; Mt., XVIII, 6 : *ənkłmiçi i xors covu* «καταποντισθῇ ἐν τῷ πελάγει τῆς θαλάσσης», mais, au singulier : L., V, 4 : *xalaço i xorn* «ἐπανάγαγε εἰς τὸ βάθος»;

hačoykh «bonne volonté, bon plaisir», de *hačoy* «agréable» : J., VIII, 29 : *zhačoys nora arnem hanapaz* «τὰ ἀρεστὰ αὐτῷ ποιῶ πάντοτε» montre le point de départ de l'expression, de là des cas plus nets tels que *Ps.* CV, 4 : *yišea zmez əst hačoys žołovrdean khoy* «μνήσθητι ἡμῶν ἐν τῇ εὐδοκίᾳ τοῦ λαοῦ σου».

On lit chez Eznik, III, 9 (p. 218) : *i nšans jermoç kam çrtoç* «en signe ou de chaud ou de froid», le pluriel de *jerm* et de *çurt* servant à indiquer la chaleur ou la froidure.

Le composé *hrayreaç* «πυρίκαυστος» (de *hur-* et *ayreaç*, forme dérivée du thème d'aoriste de *ayrem*, aor. *ayreçi*, partic. *ayreçeal*) a un pluriel employé substantivement *hrayreaçkh* «incendie, ἐμπυρισμός», ainsi *Deut.*, IX, 22.

Le partipe *handerjeal* de *handerjel* «préparer», mis au pluriel, signifie «l'avenir», ainsi Eznik, I, 14 (p. 54) : *kanxagēt ē handerjeloç* «il prévoit l'avenir».

Les adjectifs en *-ean* du type *erkemean* «de deux ans», mis au pluriel, ont aussi une valeur substantive, comparable à celle de lat. *biennium* : *Lév.*, XXVII, 5 : *i hingameniç minčew ç khsanameans* «ἀπὸ πενταετοῦς ἕως εἴκοσι ἐτῶν»; F. Byz., III, 5 (p. 10) : *i hngetasameniç* «dès la quinzième année».

Le pluriel *sphiwřkh* de *sphiwř* «dispersé» traduit διασπορά, ainsi J., VII, 35.

De *xařn* «mélangé», on a *xařnkh* «mélange», ainsi *Gen.*, XXX, 41 (et cf. le dictionnaire de Venise).

Comme en grec, le pluriel se rencontre dans des locutions adverbiales :

De *angēt* «ignorant» : *yangēts* «sans savoir», ainsi *Lév.*, XXII, 14 : *mard or yangēts keriçē zsrbuthiwnsn* «ἄνθρωπος ὃς ἂν φάγῃ ἅγια κατ' ἄγνοιαν».

Dans Is., V, 26, *arags* traduit ταχύ et *thethews*, κούφως. — Dans Eznik, II, 19 (p. 177) et ailleurs *i hrjeaç* signifie «à l'état de veille», cf. *hurj* «éveillé, gai».

Le mot *zoyg*, emprunté au syriaque au double sens de substantif «paire» et d'adjectif «égal» est caractérisé en tant que substantif, par la forme de pluriel *zoygkh* (gén. *zugiç*), qui s'ex-

plique du reste par la valeur de pluralité inhérente au sens du mot : *zoygkh isoc* «ζεῦγος ὄνων», *Jug.*, XIX, 3.

Le pluriel *altaltukkh* de *altaltuk* «salé» désigne un endroit où le sol est salé, traduit ἅλμη, *Ps.* CVI, 34. Et des pluriels de ce genre servent de noms de pays : *Hreastaneaykh*, pluriel de *Hreastaneay* «juif» (ainsi *Op. ap.*, II, 14), désigne la Judée, concurremment avec *Hreastan*; *covezereaykh* désigne le pays au bord de la mer, παραλία, ainsi Ezech., XXV, 6; de même *arewelcaykh* «pays de l'Est», *arewmteaykh* «pays de l'Ouest»; et surtout *mijagetkh* «Mésopotamie». Sur *Getakiekh*, voir Hübschmann, *I. F.*, XVI, 418.

On a pu remarquer, à propos de *ṭar* : *ṭarikh*, cité ci-dessus, que le dérivé en *-i-* se prête particulièrement à être mis au pluriel pour exprimer une notion collective ou abstraite. En effet, le fait s'observe plusieurs fois. En voici des exemples :

alikh (gén. *aleaç*), qui désigne soit «les vagues», soit «les cheveux blancs» de vieillards, n'est autre chose que le pluriel d'un adjectif *ali*, comparable à gr. πολιός (voir Hübschmann, *Arm. Gramm.*, p. 412);

aržanikh «ce qui convient», pluriel de *aržani* : F. Byz., IV, 6, (p. 95 Venise) : *aṙnel aržanis arkhayutheau kargaçn* «faire ce qui convient à la dignité de roi»;

arkhunikh, pluriel de l'adjectif invariable *arkhuni* «royal» signifie «palais royal, trésor royal», en somme «les choses du roi», ainsi F. Byz., III, 8 (p. 20 Venise); sur l'emploi du pluriel *-uni-kh*, pour former des noms de régions, voir Hübschmann, *I.F.*, XVI, 386 et suiv.. De même le pluriel *hayrenikh* de *hayreni* «paternel» signifie «patrimoine», ainsi Agathange, § 47 (p. 19) : *zhayreneaçn teruthiwn yinkhn muačeaç* «il s'est soumis son patrimoine»;

ciranikh «vêtement de pourpre», de *cirani*, ainsi Agathange, § 45-46 (p. 28-29);

kelcikh «simulation» sert d'abstrait à *kelc* «feint, simulé», notamment chez Eznik, où se trouve aussi l'expression adverbiale *kelcs i kelcs* «d'une manière simulée»;

mselikh désigne l'ensemble de ce qui est chair, par opposition à «de la chair», *mis* : Eznik, III, 11 (p. 222) : *orpēs the hogi astuacelēn içē i mselisn ew vasn aynorik ǰiçē part utel zmis kendaneaçn* «comme si l'esprit divin était dans ce qui est chair et comme si par suite il ne fallait pas manger la chair des animaux vivants».

Ce qui, dans les adjectifs ordinaires en *-i-*, arrive sporadiquement et sans valeur abstraite strictement définie, est plus

fréquent et plus net dans les adjectifs verbaux en *-li* dérivés d'infinitifs. Certains exemples sont clairs :

De *skhanč̣eli* « merveilleux », le pluriel *skhanč̣elikh* signifie « miracle », ainsi J., IX, 30 : *ayd isk en skhanč̣elikh zi dukh oč̌ gitēkh usti iç̣ē, ew zim zaç̣s ebaç̣* « ἐν τούτῳ γὰρ τὸ θαυμαστόν ἐστίν, ὅτι ὑμεῖς οὐκ οἴδατε πόθεν ἐστίν, καὶ ἤνοιξέν μου τοὺς ὀφθαλμούς ». De *zarmanali* « étonnant », on a de même *zarmanalikh*; F. Byz., IV, 7 (p. 96) : *etes zzarmanalis znax załawnwoyn or eku yerkniç̣* « il a vu le miracle, la descente de la colombe venue du ciel ». L'« ouïe » se dit *lselikh*, l'« odorat », *hototelikh* : I *Cor.*, XII, 17 : *ethe amenayn lselikh ein, ur ein hototelikh* « εἰ ὅλον ἀκοή, ποῦ ἡ ὄσφρησις; » On traduit *koč̣elikh* par « appel » dans F. Byz., IV, 8 : *gnaç̣ zhat koč̣eleaç̣(n) thṫhin* « il a suivi l'appel de la lettre », et *vayelelikh* par « jouissance », dans Eznik, III, 17 (p. 237) : *ethe bareraru-theann vayelelikh çiçen, um šah iç̣ē bareraruthiwnn* « s'il n'y a pas jouissance de la bonté, à qui profite la bonté? » — Ceci n'empêche pas, du reste, que des adjectifs verbaux en *-li* au singulier aient une valeur analogue : J., VI, 56 : *marmin im čšmarit kerakur ē ew ariwn im čšmarit ɔmpeli ē* « ἡ σάρξ μου ἀληθής ἐστιν βρῶσις, καὶ τὸ αἷμά μου ἀληθής ἐστιν πόσις ». — Si les exemples cités sont nets, on doit remarquer néanmoins qu'on ne saurait citer un grand nombre de mots en *-likh* à valeur abstraite obtenue par ce procédé.

CONCLUSION.

Comme les formes casuelles, les formes du pluriel ont donc gardé en arménien classique la valeur qu'elles avaient en indo-européen. Elles sont employées avec tout leur sens logique; elles se rencontrent, de plus, assez souvent pour indiquer un objet unique composé de plusieurs parties. Enfin, l'emploi en a même été étendu, et le pluriel est devenu en une certaine mesure une caractéristique des noms abstraits; mais la valeur de pluriel transparaît encore dans la plupart de ces cas. Rien dans la langue classique ne fait prévoir la ruine du système du pluriel qui était sur le point de se réaliser, puisque, se rencontrant dans tous les parlers de l'arménien médiéval et moderne, elle doit avoir suivi de près l'époque où s'est fixé l'arménien ancien.

A. Meillet.

LES PRONOMS

DE LA 1RE ET DE LA 2E PERSONNE

DES PARLERS BANTOUS.

Dans tout parler bantou moderne, on peut réunir les formes pronominales employées pour les personnes en trois groupes, comprenant chacun des formes distinctes pour la 1re et pour la 2e personne du singulier et du pluriel.

Groupe A. Les pronoms dits isolés ou indépendants qui correspondent aux pronoms *moi*, *toi*, *nous*, *vous*, et qui s'emploient lorsqu'on veut insister sur la personne du sujet, comme complément postposé au verbe, après une préposition, etc. Ex. :

Sotho : *uena u bona* « toi, tu vois ».
Senga : *weo u lola* « toi, tu vois »;
na we « avec toi »;
ni we « c'est toi ».

Groupe B. Les particules employées pour marquer le complément d'un substantif et appelées pronoms possessifs; la particule possessive est toujours précédée de la particule invariable *a* avec laquelle elle forme un mot dissyllabique qui prend le préfixe du mot déterminé auquel il est postposé. Ex. :

Bisa : *ulu-pe lw-anji* « panier le mien » (mot à mot);
i-tonji y-anji « coton le mien » (mot à mot);
i-tonji y-akwe « coton le sien » (mot à mot).

Dans le seul groupe du Sud-Est, le pronom possessif peut avoir un suffixe. Ex. :

Sotho : *se-fate s-arōna* « notre arbre ».

Groupe C. Les particules employées dans les formations verbales pour marquer le nombre et la personne du sujet et du

complément. Ces particules appelées pronoms-préfixes ou pronoms-sujets sont toutes monosyllabiques et placées devant le verbe. Elles correspondent aux pronoms *je*, *me*, *tu*, *te*, *nous*, *vous*. Ex. :

Soubiya : *tu mu bona* « nous vous voyons »;
mu tu bona « vous nous voyez ».

Ces trois groupes représentent-ils deux ou trois thèmes différents pour chaque personne ou un thème unique?

Pour répondre à cette question il faut déterminer à l'aide des correspondances les formes de chaque groupe en bantou commun. Nous n'étudierons ici que les correspondances des pronoms indépendants et des pronoms possessifs, car l'étude des pronoms préfixes ne saurait être faite en dehors de celle des formations verbales.

A. — Les pronoms indépendants.

Trois hypothèses ont été émises sur les formes antérieures des pronoms indépendants.

Le P. Torrend écrit (*Comparative grammar of South African Bantu languages*, § 659) : « les formes qui paraissent les plus complètes et les plus primitives sont :

« 1re pers. sing. *mue* (ou *mbue*) plur. *swe* (ou *twe* ou *fwe*);
« 2e — *ue* — *mwe.* »

Cette appréciation n'est appuyée sur aucun raisonnement, mais uniquement sur une impression générale.

W. Schleicher (*Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, VII) indique comme formes hypothétiques primitives :

1re pers. sing. *ani* plur. *ituna*;
2e — *aku* — *inu*;

il est moins certain des formes du pluriel que de celles du singulier.

M. Meinhof, au contraire, trouve que les formes du pluriel sont plus claires que celles du singulier. Dans son ouvrage *Grundzüge einer vergleichenden Grammatik der Bantusprachen*, p. 44 et suiv., il donne les raisons qui l'ont amené à poser comme formes primitives :

1re pers. sing. *ini* plur. *iti* ou *itî*;
2e — *igu* — *imi* ou *imu*;

Il est d'avis que Schleicher a été influencé par le souvenir des pronoms hamitiques.

Les faits sur lesquels les trois auteurs sont d'accord parce que tous les parlers les attestent sont les suivants :

1° Les pronoms de la 1re personne du singulier et de la 2e personne du pluriel renfermaient une nasale:

2° Les deux pronoms du pluriel avaient le même vocalisme;

3° Le pronom de la 1re personne du pluriel renfermait une dentale;

4° Le pronom de la 2e personne du singulier renfermait une gutturale suivie de voyelle labiale.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau des formes pronominales ci-contre pour se convaincre de l'exactitude des trois premières affirmations. La quatrième seule a besoin d'être examinée de près.

En yao le verbe *gwa* « tomber » présente un radical *gw-* identique à la syllabe principale du pronom *ugwe* « toi », or la correspondance du verbe *gwa* atteste par définition bantou *go* (*gu* selon M. Meinhof).

Rapprochons la correspondance du verbe attesté par yao *gwa* de celle du pronom indépendant de la 2e personne du singulier (en retranchant les préfixes invariables caractéristiques en chaque parler des pronoms indépendants) :

Yao....	*gwa* « tomber »,		*gwe* « toi »;	
Gogo...	*gwa*	—	*gwe*	—
Konde..	*gwa*	—	*gwe*	—
Sotho ..	*oa*	—	*ue*	—
Bisa ...	*wa*	—	*we*	—

Ces exemples paraissent démontrer que le verbe et le pronom avaient primitivement le même phonème initial, mais, comme quelques parlers (nganja, galoa, etc.) ont *we* « toi » en face de *gwa*, on peut se demander si la forme bantoue était **gwe* ou s'il y a eu développement dialectal d'une gutturale occlusive devant *w*?

Un examen attentif des formes modernes permet d'écarter cette hypothèse. La gutturale a existé, mais elle était amuie dialectalement dès la période de l'unité ou, au plus tard, dès le premier développement des dialectes, et la notation exacte de la forme la plus répandue serait *wwe*, le premier *w* représentant *g* devant *w* issu de voyelle labiale devant une voyelle palatale.

La présence de la gutturale primitive est en effet attestée par la conservation du *w* devant *e* dans tous les parlers; la prononciation en est quelquefois modifiée, ainsi l'articulation labiale est si forte en soukouma qu'on a écrit *be*, en herero on entend la dentilabiale *v* qui représente régulièrement *w* devant voyelle palatale.

Ex. : herero *tyiwa* « sache », *tyivire* « (il) a su » = sotho *tseba*, *tsebile*; en kimboundou on a *i* représentant régulièrement *w* entre voyelles palatales, mais dans aucun parler il n'y a contraction du *w* vocalique et d'une voyelle antérieure. Ce *w* était donc précédé d'un autre phonème; celui-ci représenté par *g*, par un phonème qui en se contractant avec un *a* préposé a donné *o* (voir herero *ove* < *a* + *uve*) ou par *zéro*, était certainement une vélaire sonore, et l'on peut admettre pour le pronom de la 2e personne du singulier la notation *gwe*.

Après cet exposé sommaire des faits sur lesquels l'accord est complet, examinons les questions que suggère un examen des formes hypothétiques primitives indiquées ci-dessus.

1° De combien de syllabes se composait chaque pronom indépendant bantou?

2° Le phonème initial était-il une consonne ou une voyelle?

3° La voyelle qui suivait la dentale de la 1re personne et la nasale de la 2e personne du pluriel était-elle labiale ou palatale?

4° La nasale de la 2e personne du pluriel était-elle labiale ou dentale?

5° La nasale de la 1re personne du singulier était-elle dentale ou labiale?

Nous allons chercher une réponse à ces questions, dans une étude des faits dialectaux. Rappelons-nous toutefois que le bantou commun était une langue pourvue de morphèmes, de particules, d'une syntaxe; les formes pronominales qui se trouveront attestées par les correspondances pourront donc être, non des formes primitives, mais des contractions de formes antérieures plus complexes. Nous ne chercherons pas à déterminer les formes pronominales primitives, mais seulement celles employées à l'époque immédiatement antérieure à celle du développement des dialectes.

1re Question. — Les pronoms indépendants étaient-ils monosyllabiques ou polysyllabiques?

Un examen du tableau ci-joint des formes pronominales montre que, dans chaque parler, les pronoms indépendants sont composés d'une syllabe caractéristique, différente pour chaque personne et pour chaque nombre, et d'un affixe invariable qui n'est pas le même dans tous les parlers. Ex. :

	1re SING.	1re PLUR.	2e SING.	2e PLUR.	AFFIXE.
	—	—	—	—	—
Xosa....	*mina*	*tina*	*wena*	*nina*	*-na*
Bemba..	*ine*	*ifwe*	*iwe*	*imwe*	*i-*
Yao....	*une*	*uwe*	*ugwe*	*mmwe*	*u-*
Senga...	*neo*	*seo*	*weo*	*mweo*	*-o*

L'affixe invariable peut donc être un préfixe ou un suffixe; certains parlers n'ont pas d'affixe, mais redoublent la syllabe caractéristique. Ex. :

souahéli *mimi*, *sisi*, etc.

Les seuls faits communs à tous les parlers sont les suivants : *a.* le pronom indépendant est dissyllabique; *b.* il est composé (sauf dans les parlers qui emploient le redoublement) d'une syllabe caractéristique et d'une syllabe invariable. Il est probable que ces faits indiquent l'état bantou.

2e *Question.* — Le phonème initial était-il une consonne ou une voyelle ?

Nous avons vu que, de l'avis de tous les auteurs, les pronoms du pluriel comprenaient une consonne, une voyelle qui était la même pour les deux personnes et un affixe. Si nous représentons la voyelle par ω et la nasale de la 2e personne par x, nous pouvons dire que les pronoms indépendants du pluriel étaient composés de $t\omega$, $x\omega$ et d'un affixe.

Il y a lieu de penser que les syllabes étaient ouvertes en bantou commun comme dans les parlers modernes. Les syllabes caractéristiques $t\omega$, $x\omega$ et l'affixe devaient donc constituer primitivement deux syllabes distinctes. D'autre part, l'accent tonique est sur la pénultième dans les parlers modernes et la voyelle de cette syllabe varie peu, tandis que la voyelle d'une syllabe inaccentuée se modifie quelquefois dialectalement. Or il suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau des pronoms pour reconnaître que l'affixe préposé varie (cf. yao *u*, louyi *a*, nganja *i*), mais que l'on retrouve partout la trace de w (pour les exceptions apparentes, voir l'étude de la 3e question) après *t*, *u*; or w après une consonne représente toujours une voyelle labiale suivie d'une autre voyelle.

Cette autre voyelle est représentée par la palatale qui se retrouve dans tous les parlers qui n'ont pas un affixe postposé. Les syllabes préfixées à $t\omega$, $x\omega$ n'étaient donc pas toniques puisqu'elles varient (en supposant qu'elles existaient), la voyelle ω était accentuée puisqu'elle s'est maintenue. Les syllabes $t\omega$, $x\omega$ étaient donc vraisemblablement pénultièmes. Lorsque, à la suite de l'amuissement de la syllabe finale ou de sa contraction avec les syllabes caractéristiques $t\omega$, $x\omega$, le pronom tendait à devenir monosyllabique, on a ajouté un *i* prosthétique pour empêcher que le pronom ne devînt atone selon la tendance générale des monosyllabes dans les parlers bantous (il est possible que les syllabes caractéristiques aient eu primitivement une ou plusieurs syl-

labes préposées, mais il est probable que les voyelles prosthétiques ne sont pas toutes issues de ces syllabes). L'emploi d'un *i* prosthétique devant un radical monosyllabique employé sans affixe est régulier en beaucoup de parlers modernes. Ex. :

Nganja : *u-gwira* « tu saisis » ; *u-gwa* « tu tombes » ;
gwirani « saisissez » ; *gwani* « tombez » ;
gwira « saisis » ; *igwa* « tombe ».

Le caractère prosthétique de l'affixe *i* préposé aux pronoms est confirmé par le fait qu'il disparaît généralement, lorsque le pronom est précédé d'une préposition, sans se contracter avec la voyelle de celle-ci. Ex. :

Bisa *iwe* « toi », *nawe* « avec toi ».

Enfin l'existence d'un élément invariable suffixe est plus conforme à la construction générale des parlers bantous, les éléments variables étant régulièrement préfixés aux radicaux. Tout semble donc démontrer que les pronoms indépendants du bantou commun avaient comme phonème initial la consonne de la syllabe caractéristique.

3e Question. — La voyelle qui suivait la consonne à la 1re et à la 2e personne du pluriel était-elle labiale ou palatale?

M. Meinhof pense qu'elle était palatale et que les parlers qui ont une labiale emploient une forme avec voyelle labiale suffixée à la voyelle palatale qui n'aurait été employée en bantou que dans les constructions possessives.

Cette explication est suspecte *a priori*, car de telles substitutions sont rares, pour ne pas dire inconnues, dans la morphologie bantoue; et, d'autre part, si le pronom possessif opposait dès le bantou commun une voyelle labiale finale à une palatale du pronom indépendant, il était inutile de faire précéder le pronom de la particule *a* indiquant la possession; même si l'on admet qu'il y ait eu pluralité de morphèmes à un moment donné, on peut être certain que les deux ne se seraient pas maintenus dans un nombre aussi considérable de parlers.

Ceci dit, voyons si l'existence de deux thèmes *ti* et *tiu* est vraiment attestée dans les parlers modernes.

Si nous réunissons toutes les syllabes caractéristiques, nous trouvons :

Kimboundou *tu* = fiote *to* = sotho *rō* = nyoro, etc. *twe* =

kouyou *θwe* = ndonga *tsŭe* = bondei, etc. *swe* = tchagga, etc. *so* = senga, etc. *se* = bisa, etc. *fwe* = ganda, etc. *fe* = yao, etc. *ue* = thonga *he*, *hi* = zoulou *ti* = souaheli *si* = herero *ṭe*.

M. Meinhof dit que herero *ṭe*, zoulou *ti*, souahéli *si* indiquent tous une dentale suivie de voyelle palatale, et cela est indiscutable, mais ces groupes ne peuvent-ils indiquer *que dentale + voyelle palatale*? Cette question s'impose, car la correspondance :

herero *ṭe* = zoulou *ti* = souahéli *si*

n'est régulière ni pour **ti* qui est défini par :

her. *sia* « abandonner » = zoulou *shiya* = souah. *sia* = galoa *riga*,

ni pour **te* (*ti* de M. Meinhof) qui est défini par la correspondance :

herero *-ti* « arbre » = zoulou *-ti* = souahéli *-ti* = galoa *-ri*.

Il faut donc admettre ou une évolution phonétique irrégulière, ou deux thèmes différents, ou une voyelle autre que *i* ou *e*.

La première hypothèse est inadmissible pour qui connaît la régularité phonétique des parlers bantous, la deuxième a été soutenue par M. Meinhof, la troisième est celle que nous allons examiner ici.

Rapprochons chacune de ces formes de celles d'autres parlers du même groupe, afin de reconnaître la forme dialectale antérieure.

Le herero est étroitement apparenté avec le ndonga et le kouanyama qui ont respectivement *tsŭe* et *fie* comme pronom indépendant de la 1re personne du pluriel.

Comparons cette correspondance avec celle de quelques mots qui présentent la correspondance :

sotho *linguale* (dentale ou gutturale) + *voy. labiale* = bisa *dentilabiale* + *voy. labiale*.

	HERERO.	NDONGA.	KOUANYAMA.	BISA.	SOTHO.
« nous »	*ṭe*	*tsŭe*	*fie*	*fwe*	*rō-*
« mourir »	*ṭa*	*tsŭa*	*fia*	*fwa*	*shoa*
« tonner »	*ṣuma*	*sŭima*	*dima*	(*uluma*)	*luma*
« filtrer »	*ṣisa*	*sisa*	*fifa*	*vwiza*	*lutla*
« barbe »	*-ṣeṣu*	*-esŭi*	*djedi*	*-evu*	*lelu*

Ces quelques exemples (qu'il serait facile de multiplier) montrent :

1° Qu'une interdentale (occlusive *ţ* ou spirante *ş*, *z*) du herero peut se trouver en herero devant une voyelle représentée en sotho par *u*, *ō*;

2° Que *ţ* du herero peut correspondre à bisa *fw*;

3° Qu'une voyelle labiale suivie de voyelle palatale s'entend encore en bisa, mais est amuie en herero; la nature labiale de la voyelle du verbe attesté par bisa *fwa* est, en effet, universellement admise;

4° Qu'une voyelle labiale fermée est remplacée par *i* en kouanyama, l'étape intermédiaire étant représentée par ndonga *ŭi*, notation d'un phonème simple analogue à notre *u* (voir Brincker, *Lehrbuch des Oshi-kuanjama*).

Il est admissible qu'une semi-voyelle labiale se soit amuie en herero, mais il est inadmissible qu'une semi-voyelle labiale se soit développée entre une dentale et une voyelle palatale en ndonga : donc la correspondance herero *ţe* = ndonga *tsŭe* atteste une forme commune antérieure *twe*.

Examinons maintenant les formes du groupe du Sud-Est qui comprend les sous-groupes xosa-zoulou, tchouana (sotho, etc.), thonga (ronja, jonga, etc.).

Afin de n'omettre aucun facteur, nous indiquons la correspondance des pronoms-préfixes à côté de celle des pronoms indépendants.

	TCHOUANA.	ZOULOU.	THONGA.
Pron. indép. :	*rōna*	*tina*	*hena* ou *hina*
Pron. préf. :	*re*	*si*	*he* ou *hi*

Le degré de fermeture de la voyelle palatale varie dialectalement en thonga et dans le groupe tchouana; elle ne représente donc pas *î* qui n'est jamais attesté par *e* dans le groupe Sud-Est.

Quel est le phonème représenté par thonga *h*? voilà un point important. Prenons au hasard, dans un livre thonga, des mots avec *h* et rapprochons-les de leurs synonymes en d'autres parlers du groupe.

	THONGA.	ZOULOU.	SOTHO.
« homme »	*monhu*	*umuntu*	*motho*
« chef »	*hosi*	*nkosi*	(cf. *holo* « vieux »)
« à terre »	*hansi*	*pansi*	*-fatse*
« entre »	*mhaka*	*paka*	
« le mal »	*biha*		*befa*
« achever »	*heta*		*pheta*
« court »	*suhi*	*fupi*	
« sortir »	*huma*	*puma*	

On pourrait multiplier les exemples, mais ceux-ci suffisent pour montrer que thonga *h* non nasalisé correspond à une labiale et que thonga *h* nasalisé ne correspond à zoulou dentale ou gutturale que devant une voyelle labiale.

La spirante du pronom n'étant pas nasalisée représente donc une forme antérieure *fena*.

Or thonga labiale affriquée correspond régulièrment à herero interdentale, à bisa denti-labiale et à sotho linguale devant *u*, *w* (et *ō*). Ex. :

	THONGA.	HERERO.	BISA.	SOTHO.
« tonner »	*pfuma*	*ṭuma*		*luma*
« barbe »	*-lepfu*	*yezu*	*evu*	*lelu*
« mourir »	*fa*	*ṭa*	*fwa*	*shoa*

donc

thonga *fena* = herero *ṭe* = bisa *fwe* = sotho *rōna*

atteste régulièrement *twe* avec un suffixe *-na* dans le groupe Sud-Est.

Il ne reste donc qu'à rechercher si zoulou *tina* peut être issu de *twena*. car il est évident qu'une telle évolution, si elle est possible, serait plus vraisemblable que la conservation d'un thème inconnu aux autres parlers du groupe.

En zoulou on a régulièrement *f*, *v* en correspondance avec tchouana *r*, *l* = herero *ṭ*, *ṣ*, *z* = bisa *f*, *v* devant une voyelle labiale fermée. Ex. :

	ZOULOU.	TCHOUANA.	HERERO.
« enseigner »	*funda*	*ruta*	
« nuage »	*lifu*	*leru*	
« barbe »	*-levu*	*-lelu*	*-yezu*
« tonner »	*vuma*	*luma*	*ṭuma* ou *zuma*

Mais, en zoulou-xosa, il y a palatalisation d'une labiale devant une *voyelle labiale* + *e* ou *i*. Ex. :

zoulou *amapapu* « les poumons » ;
emapatyini « dans les poumons » (pour *emapapu* + *ini*) ;

donc *fwe* issu de *twe* par assimilation labiale serait devenu régulièrement *tye* (*t'e*). Devant le suffixe et à la suite d'une modification régulière facile à comprendre, *tyena* est devenu *tina*. On peut donc supposer *tina* < *t'ena* < *fwe* < *twe*.

Un thème avec *tw* est donc attesté par herero *te* et par zoulou *tina*; voyons si souaheli *si* nous oblige à admettre **ti*.

On constate aujourd'hui en souahéli une tendance à remplacer *vi* par *zi*. Ainsi le nom d'agent tiré du verbe *iba* « voler » est *mwivi* « voleur » ou *mwizi*; *si* peut donc être issu de *fi* qui correspondrait régulièrement à thonga *fe* = bisa *fwe*, puisque nous trouvons souahéli *fa* = thonga *fa* = bisa *fwa*. Les parlers environnants et certains dialectes souahélis ayant des formes avec voyelle labiale, on ne peut voir en *si* « nous » la preuve de l'existence d'un thème autre que *twe*.

Toutes les formes modernes représentent donc l'évolution régulière de *twe*. Il est probable que kouyou *θwi* indique l'étape intermédiaire entre *twe* et *fwe*. L'affriquement de la dentale devant *w* explique la sifflante dans les groupes qui n'ont pas régulièrement *f*, *v* = sotho *r*, *l* devant voyelle labiale fermée. On peut avoir *s* dans ces derniers, mais la présence de la sifflante indique alors une tendance dialectale à l'élimination de toute articulation consonnantique labiale. Cf. :

	SENGA.	BISA.
« nous »	*se*	*fwe*
« voir »	*ona*	*wona*
« ensorceler »	*loa*	*lowa*

La voyelle qui suivait la dentale était donc labiale en bantou commun. Sauf des exceptions vraiment dialectales telles que kimboundou *etu*, sotho *rōna*, on trouve partout une voyelle palatale postposée à la voyelle labiale du pronom; cette voyelle s'étant maintenue, bien que finale et atone, doit avoir eu une valeur morphologique, et cette affirmation est confirmée par le fait qu'on la retrouve à la 2e personne du singulier *gwe* et à la 2e personne du pluriel; elle représente donc l'élément invariable auquel étaient préfixées les syllabes caractéristiques; il y a lieu de penser qu'elle était ouverte en bantou commun et que les formes avec *i* sont dialectales.

4e Question. — La nasale de la 2e personne du pluriel était-elle dentale ou palatale?

Nous avons dit plus haut que le vocalisme de ce pronom était semblable à celui de la 1re personne.

Pour savoir si *xwe* était *nwe* ou *mwe*, il faut comparer les formes pronominales modernes avec les correspondances qui attestent *nw-*, *mw-*.

Prenons par exemple les mots attestés en souahéli par *nwa* « boire », *mwana* « enfant ».

	« nous »	« boire »	« enfant »	« barbe »
Souahéli. . . .	*ni*	*nwa*	*mwana*	cf. *evu*
Kimboundou.	*nu*	*nua*	*mona*	cf. *leju*
Sotho.	*lōna*	*noa*	*ñoana*	cf. *lelu*
Thonga	*ñwena*	*nwa*	*ñoana*	cf. *lepfu*
Nyoro	*n'we*	*n'wa*	*omwana*	cf. *leju*
Soubiya	*n'we*	*n'wa*	*mwana*	cf. *dezu*
Soukouma . .	*ñwe*	*ñwa*	*mwana*	
Senga.	*mwe*	*mwa*	*mwana*	cf. *evu*
Nganja.	*mwe*	*mwa*	*mwana*	cf. *devu*
Zoulou.	*nina*		*umu'ana*	

On ne trouve la même nasale pour le pronom et pour le substantif que dans les parlers qui ont *labiale* + *u* = sotho *l* + *u*. Partout ailleurs il y a la même nasale pour le pronom et pour le verbe.

Lorsqu'il y a dénasalisation comme en sotho et en lolo, on a *l*; or la dénasalisation de *m* en lolo donne *b*. Ex. : lolo *ba*, *bo*, *be* (préfixes nominaux) = sotho *ma*, *mo*, *me*.

D'autre part, il est facile de comprendre que *n* > *m* devant *w*, mais rien n'explique *m* > *n* dans les parlers qui admettent le groupe *mw*.

La nature dentale de la nasale, indiquée par les correspondances et par les faits de dénasalisation, est confirmée par le fait que le point et le mode d'articulation de la nasale sont presque toujours les mêmes que ceux de la consonne de la 1re personne. Ex. :

herero *ṭe*, *ṇe*; kimboundou *tu*, *nu*; sotho *rōna*, *lōna*; zoulou *tina*, *nina*; thonga *hena*, *ñwena*; bisa *fwe*, *mwe*; louyi *atji*, *anyi*.

Des exceptions apparentes telles que rundi *twe*, *mwe* s'expliquent facilement, l'assimilation progressive d'une nasale étant plus fréquente que celle des autres occlusives.

Le pronom de la 2e personne du pluriel avait donc une nasale dentale en bantou commun.

5e *Question.* — La nasale du pronom de la 1re personne était-elle dentale ou labiale?

Toutes les formes modernes présentent *nasale* + *voyelle palatale*, sauf le ganda et ses congénérés et le douala et quelques parlers avoisinants qui présentent le groupe *nasale* + *consonne*; or

un tel groupe attesterait régulièrement une syllabe *nasale+voyelle palatale* avec la voyelle amuie devant un suffixe à consonne initiale. On peut donc admettre que la voyelle postnasale était palatale en bantou commun.

Cette voyelle est représentée par *i* en galoa *mie* devant *e* représentant l'élément invariable.

En sotho, le vocalisme est zéro devant le suffixe *na* : la voyelle primitive n'était donc pas *i*, car celle-ci ne s'amuit pas entre nasales. Ex. : sotho *mina* « se moucher ».

Dans tous les autres parlers, on trouve *me*, *mi* ou *ne*.

Si l'on compare la correspondance des pronoms avec celle du verbe attesté par sotho *noa* « boire », on constate que les parlers qui ont *ne* « moi » assimilent la nasale dentale du verbe à la semi-voyelle suivante :

	« moi »	« boire »
Kimboundou.	*me*	*nua*
Nyamwezi . .	*ne*	*ŋwa*
Nganja	*ne*	*mwa*

Cette coïncidence indique que *m*>*n* par assimilation à une semi-voyelle palatale, celle-ci s'est généralement contractée avec l'élément invariable *e*, d'où *me* ou *mi*; mais dialectalement *mye* a donné *n'e*>*ne* (la nasale palatale perd l'articulation palatale devant *e*, *i*).

La nasale était donc labiale en bantou commun.

Toutes les formes dialectales modernes des pronoms indépendants attestent donc l'évolution régulière des groupes phonétiques suivants :

1re pers. sing.	*mye*		plur.	*twe*
2e —	*gwe* (*wwe*)		—	*nwe*

et il est vraisemblable que ces groupes représentent les pronoms du bantou commun.

B. — Les pronoms possessifs.

Dans les parlers modernes, le déterminant qui indique le possesseur est postposé à l'objet possédé; le déterminant constitue un groupe syntaxique composé :

1° Du préfixe de l'objet possédé;

2° De la voyelle *a*;

3° Du nom du possesseur ou d'un pronom lorsque celui-ci est une personne dont on a déjà parlé ou un des interlocuteurs. Ex. :

Soubiya : *bwato bwa Lewanika* « canot de Lewanika »;
bwato bwa ngu « canot de moi »;
chisamo cha Lewanika « arbre de Lewanika »;
chisamo cha ngu « arbre de moi ».

Les pronoms postposés à *-a-* varient dialectalement; ils sont appelés pronoms possessifs et indiqués dans chaque grammaire particulière. Si l'on compare les pronoms indépendants et les pronoms possessifs de chaque parler entre eux, on constate que :

1° Quelques parlers (ex. : kimboundou, lolo) emploient les mêmes formes dans les deux cas;

2° D'autres parlers emploient les mêmes formes dans les deux cas pour la 1re et pour la 2e personne du pluriel et des formes distinctes pour la 1re et pour la 2e personne du singulier (ex. : soga, congo);

3° La grande majorité des parlers ont des formes distinctes.

Faut-il déduire de ces constatations qu'en bantou commun le pronom employé comme possessif était distinct du pronom indépendant et que certains parlers ont perdu l'un ou l'autre de ces pronoms?

Nous avons dit, au commencement de cette étude, que l'emploi et la conservation du morphème *a* rendent invraisemblable l'hypothèse de l'existence d'une forme possessive distincte. Pour expliquer la présence de ces formes dans les parlers modernes, il faut les étudier en les rapprochant les unes des autres.

L'examen du tableau des pronoms montre :

1° Que dans la grande majorité des parlers la particule *a* est suivie des pronoms *itu*, *inu* pour la 1re et pour la 2e personne du pluriel;

2° Que dans les parlers de l'Est on emploie *ko* pour la 2e personne du singulier, alors qu'ailleurs c'est le pronom indépendant qui est postposé à *a*;

3° Que dans des parlers nettement distincts on emploie pour la 1re personne du singulier un thème avec *ng* dont la voyelle est *e*, *a*, *u* selon les dialectes, alors que d'autres emploient le pronom indépendant.

Cette diversité de formes est-elle due à l'emploi d'éléments morphologiques divers ou à une évolution phonétique propre à chaque parler d'éléments primitivement identiques?

La première hypothèse a été soutenue par plusieurs écrivains, et entre autres par M. Meinhof. Il est possible qu'elle soit juste,

car, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut démontrer la seconde; mais, afin de faciliter les études ultérieures, nous allons énumérer ici les faits qui paraissent rendre celle-ci vraisemblable.

Les correspondances nous donnent :

1^re^ Pers. sing. — Venda, nganja, etc. *nga* = soubiya, etc. *ngu* = nyoro, etc. *nge* = nyamwezi, etc. *ne* = kimboundou, etc. *mi*;

2^e^ Pers. sing. — Nganja, etc. *ko* = bisa, etc. *owe* = herero, etc. *oye* = douala *ongo*, etc.;

1^re^ Pers. plur. — Zoulou, soubiya, etc. *etu* = ganda *fe* = fan *aza* = galoa *ajio*, etc.;

2^e^ Pers. plur. — Zoulou, soubiya, etc. *enu* = ganda *mwe* = fan *ena* = galoa *ni* = nyoro, etc. *niu*, etc.

Un *e* initial au pluriel atteste la contraction de la particule *a* avec un *i* initial; le pronom postposé était donc *itu*, *inu* en zoulou, soubiya, etc. Le pronom jonga *eju* est issu régulièrement de *itu*, la palatalisation de *t* étant caractéristique de ce dialecte. Ex. : *jajo* « trois » = sotho *raro* = zoulou *tatu*. En pokomo *ehu* est aussi le représentant régulier de *a* + *itu* (cf. pokomo *huma* « envoyer » = souahéli *tuma*), mais koua *ihu* est irrégulier puisque souahéli *tuma* = koua *ruma*.

Cette irrégularité et quelques autres telles que senga *su*, bisa *esa* s'expliquent si *a* était suivi du pronom indépendant. Nous avons vu que, dès une époque très reculée, celui-ci était *itwe* pour la 1^re^ personne et *inwe* pour la 2^e^ personne du pluriel. Le groupe *we* s'est affaibli dialectalement après *t*, *n* à la finale du groupe syntaxique *déterminé* + *déterminant*, la palatale finale s'est amuie et *w* est redevenu voyelle labiale, sauf en quelques parlers où il y a eu contraction; il est vraisemblable en effet que galoa *eni*, ndonga *ani* « de vous » en regard de galoa *anue*, ndonga *one* « vous » attestent *we* > *ui* > *i* (cf. ci-dessus *ndonga ŭi* = kouanyama *i*). L'amuissement dialectal de la palatale finale semble avoir eu lieu dans la grande majorité des parlers postérieurement au passage de *t* à *θ* devant *w* et antérieurement au passage de *θ* à *f*. Cette hypothèse explique en effet karanga *idu*, bemba *esu*, koua *ihu* « de nous », issus de *iθu*, en regard de karanga *isu*, bemba *ifwe*, koua *hi* « nous » issus de *iθwe*.

Dans la plupart des parlers, *θ* est redevenu occlusif lorsque *w* est devenu *u*; il est peu probable, en effet, vu les irrégularités signalées ci-dessus, que l'amuissement de la palatale finale ait eu lieu antérieurement au développement de *θ* devant *w*.

L'étude du pronom possessif de la 2e personne du singulier confirme fortement l'hypothèse de l'amuissement purement dialectal et relativement récent de la voyelle palatale du groupe *we* au pluriel.

Les formes dialectales de ce pronom peuvent être réunies en trois groupes :

1° Le pronom est *o*;
2° Le pronom est terminé par une voyelle palatale;
3° Le pronom est *ko* ou une forme issue régulièrement de *ko*, telle que koua *o*; ce pronom est caractéristique du groupe oriental.

Les formes du premier et du deuxième groupe attestent *a* suivi du pronom indépendant *wwe*. La contraction de $a+w$ a donné *o*; dans les parlers qui n'avaient pas contracté $w<g$ et $w<$ voyelle labiale, on a eu *owe*, le deuxième *w* est devenu consonne et la voyelle palatale ne s'est pas amuie; cette explication est confirmée par la graphie en bemba *obe* «de toi» en regard de *iwe* «toi», *b* indique une occlusion plus grande. La contraction de *a* et du représentant de la gutturale primitive étant postérieure à l'unité et dialectale, on a des formes diverses selon que **gwe* était devenu *wwe*, *we* ou *ye* lors de la cristallisation de la forme possessive distincte.

En général, la palatale est conservée dans les parlers qui ont *w* ou *v* pour **g* en syllabe atone après un phonème labial, et amuie dans ceux qui ont *g* ou *y*. Ex. :

	HERERO.	BISA.	GANDA.	SOTHO.
«ensorceler»	*roca*	*lowa*	*loga*	*lowa* (*loya*)
«de toi»	*oye*	*owe*	*o*	*o*

mais, vu les exceptions, il peut s'agir de coïncidences fortuites.

Il nous reste à examiner le troisième groupe. A première vue, deux faits paraissent montrer que *ko* n'est pas issu de *gwe* : 1° on a *k* et non *g*, 2° on a *o* et non *u* dans des parlers qui n'appartiennent pas au groupe tchouana et qui ont *-tu-*, *-nu* en face de sotho *rō-*, *lō-*, pour **tw*, **nw*. Nous avons dit ci-dessus que nous ne cherchons pas à démontrer une hypothèse, mais simplement à rapprocher certains faits. Cette réserve faite, nous tenons à montrer qu'il est possible que *ko* représente l'évolution régulière de *gwe* en syllabe atone et finale d'un groupe syntaxique.

Examinons d'abord la question que soulève la voyelle ouverte. Quelques parlers ont *u* et non *o*. Ex. : ronga *ku* et venda *u*; d'autre part, on a cafre, nyoro, etc. *oma* «dessécher» = koua, yao *uma*, ce qui montre que, dialectalement après une gutturale primitive, on peut avoir *o* et non *u*. Tant que l'on ne connaîtra

pas tous les détails de l'évolution des voyelles en syllabe atone, on ne pourra appuyer une hypothèse quelconque sur le degré d'ouverture d'une voyelle labiale atone après une consonne vélaire; la dissimilation permettrait d'expliquer *o* pour *u* après une occlusive vélaire.

Reprenons maintenant la première objection, et voyons si $k < g$ est admissible.

Dans quelques parlers de l'Ouest, les sonores et les sourdes peuvent alterner, ex. : galoa *ndi kenda* «je vais», *genda* «va», et la distinction entre les sourdes et les sonores est peu marquée en certains parlers, puisque l'on trouve les graphies *Tege* et *Teke* (nom d'une tribu du Congo), *loga* et *loka* («ensorceler» en galoa), etc.; mais, de l'avis général, les occlusives sourdes de l'Est se distinguent bien des occlusives sonores, et les transcripteurs allemands seuls sont tentés d'écrire *b*, *d*, *g* pour *p*, *t*, *k* lorsque les sourdes sont moins aspirées qu'en allemand. Madan signale, il est vrai, dans son dictionnaire souahéli, quelques mots qui, d'après lui, se prononceraient avec *k* ou *g*; seulement on ne peut s'appuyer sur des faits isolés.

Mais si $go > ko$ est irrégulier dans les parlers orientaux, $gwe > ko$ est possible. Nous avons vu, en étudiant les pronoms, que la dentale du pronom indépendant a dû être spirante devant *w* dans les parlers orientaux; il est probable que la gutturale l'était aussi, car dans ces parlers le traitement des dentales et des gutturales est sensiblement parallèle. De l'avis unanime il est souvent difficile de distinguer les spirantes sourdes des spirantes sonores, et d'autre part, lorsque l'on a des occlusives intervocaliques en correspondance avec des spirantes sonores devant *i*, *ü*, *w* ou après *n*, ces occlusives sont généralement notées par des sourdes représentant vraisemblablement des sourdes douces issues de spirantes sonores. Ex. :

Thonga *nsati* = tchouana *mosadi* = zoulou *umukazi*; louyi *muloti* «sorcier» = kimboundou *muloji* (verbe *loga*), sotho *ho-aba* «partager», *nkabo* «le partage»; cf. yao *gawa*.

Les parlers qui ont conservé la gutturale occlusive en syllabe atone avaient vraisemblablement *gwe* postérieurement à l'unité comme pronom indépendant; ils ont eu ensuite *gwe* (*g* = gutturale vélaire spirante). Lorsque la palatale s'est amuie dans la construction possessive, la spirante est redevenue occlusive, mais on a eu dialectalement *ako* et non *ago*, soit que *agwe* ait été remplacé par *aχwe* antérieurement à l'amuissement de la palatale, soit que la perte de sonorité à la suite de l'affaiblissement de la syllabe finale ait été postérieure à cet amuissement.

TABLEAU DES PRONOMS.

PARLERS BANTOUS.	SINGULIER.						PLURIEL.					
	1re PERSONNE.			2e PERSONNE.			1re PERSONNE.			2e PERSONNE.		
	INDÉPENDANT.	POSSESSIF.	PRÉFIXE.	INDÉPENDANT.	POSSESSIF.	PRÉFIXE.	INDÉPENDANT.	POSSESSIF.	PRÉFIXE.	INDÉPENDANT.	POSSESSIF.	PRÉFIXE.
Sotho	*'na*	*ka*	*ke, m*	*uena*	*hao*	*u, o*	*rōna*	*rōna*	*re*	*lōna*	*lōna*	*le*
Tlapi	*nna*	*ka*	*ke, m*	*ena*	*gago*	*o, go*	*rona*	*chona*	*re*	*lona*	*lona*	*lo*
Venda	*nne*	*nga*	*ndi, m*	*inwe*	*u*	*u, u*	*rine*	*su*	*ri*	*inwi*	*nu*	*ni*
Shona	*ini*	*ngu*	*ndi*		*ko*	*u*		*edu*	*ti*		*enyu*	*mu*
Karanga	*eme*	*ngu*	*ndi*	*ewe*	*o*	*u, ku*	*isu*	*idu*	*ti*		*ino*	*mu*
Thonga	*mena*	*nga*	*ndi, m*	*wena*		*u, ku*	*hina*		*he*	*ǹwena*		*ǹw*
Ronga	*mine*	*nga*	*ndi*	*wena*	*ku*	*u, ku*	*hine*	*eyu*	*hi*	*ǹwine*	*enu*	*mi*
Jonga	*mine*	*nga*	*ni, ni*	*nene*	*ču*	*u*	*hine*	*cju*	*i*	*ūine*	*eno*	*ūi, mi*
Xosa	*mina*	*m*	*ndi*	*wena*	*ko*	*u, ku*	*tina*	*etu*	*si*	*nina*	*enu*	*ni*
Zoulou	*mina*	*mi*	*ngi*	*wena*	*ko*	*u, ku*	*tina*	*etu*	*si*	*nina*	*enu*	*ni*
Sonbiya	*ime*	*ngu*	*ni*	*iwe*	*ko*	*u, ku*	*iswe*	*etu*	*tu*	*inywe*	*enu*	*mu*
Tonga	*ime*	*ngu*	*ndi*	*iwe*	*ko*	*u, ku*	*iswe*	*isu*	*tu*	*imwe*	*ino*	*mu*
Senga	*neo*	*ngu*	*mi, ni*	*weo*	*ko*	*u, ku*	*seo*	*su*	*ti*	*mweo*	*nu*	*mu*
Bisa	*newo*	*nji*	*n, m*	*wewo*	*owe*	*u, ku*	*fwewo*	*esa*	*tu*	*mwewo*	*enu*	*mu*
Bemba	*ine*	*ndi*	*m*	*iwe*	*obe*	*u, ku*	*ifwe*	*esu*	*tu*	*imwe*	*enu*	*mu*
Tabwa	*nene*	*ne*	*n, m*	*wewe*	*obe*	*u, ku*	*fwefwe*	*etu*	*tu*	*mwemwe*	*enu*	*mu*
giTonga	*ine*	*ngu*	*ndi*	*iwe*	*ko*	*u, ku*	*idu*		*ti*	*imwe*	*inu*	*mu*
Nganja occidental	*ine*	*nga*	*ndi*	*iwe*	*ko*	*u, ku*	*ife*	*tu*	*ti*	*inu*	*n*	*mu*
Nganja oriental	*ine*	*nga*	*ni*	*iwe*	*ko*	*u, ku*	*ife*	*tu*	*ti*	*imwe*	*nu*	
Sena	*ne*	*nga*	*ndi*	*iwe*	*ko*	*u, ku*	*ife*	*tu*	*ti*	*imwe*	*nu*	*mu*
Tete	*ne*	*ngu*	*ndi*	*iwe*	*ko*	*u, ku*	*ife*	*tu*	*ti*	*imwe*	*nu*	*mu*
Yao	*une*	*ngu*	*ni, m*	*ugwe*	*ko*	*u, ku*	*uwe*	*tu*	*tu*	*umwe*	*enu*	*mu*
Kona	*mi*	*ka*	*ki*	*weyu*	*o*	*u*	*hiyo*	*ihu*	*ni*	*nyenyu*	*inyu*	*u*
Souahéli	*mimi*	*ngu*	*ni*	*wewe*	*ko*	*u, ku*	*sisi*	*etu*	*tu*	*nini*	*enu*	*mu*
Giryama	*mimi*	*ngu*	*ni*	*uwe*	*o*	*u, ku*	*swiswi*	*ehu*	*hu*	*nwi*	*enu*	*mu*
Shambala	*imi*	*ngu*	*ni*	*iwe*	*ko*	*u, ku*	*ishwi*	*etu*	*ti*	*inywi*	*enyu*	*mu*

Kouyou.....	*nie*			*we*	*ku*	*u*, *ku*	*iθwi*	*itu*	*tu*	*inyui*	*nyu*	*mu*
Rundi.....	*djeme*	*nzje*	*ndi* ou *m*	*wewe*	*we*	*u*, *ku*	*twebwe*	*cyu*	*tu*	*mwebwe*	*nyu*	*mu*
Nyika.....	*ine*	*ne*	*m*	*iwe*	*ho*	*u*, *'u*	*iswe*	*itu*	*tu*	*mwe*	*inu*	*mu*, *ku*
Konde.....	*ûne*	*ngu*	*m*	*ûgwe*	*ko*	*u* (*gw*)	*ûswe*	*etu*	*tu*	*ûmwe*	*enu*	*mu*
Kami.....	*niye*	*ngu*	*ni* ou *m*	*gwege*	*ko*	*ku*	*tiye*	*etu*	*tu*	*muiye*	*enhu*	*mu*, *wa*
Hehe.....	*nene*	*ngu*	*ndi* ou *m*	*wewe*	*ko*	*u*, *ku*	*hwehwe*	*etu*	*tu*	*nyenyu*	*enyu*	*m*, *wa*
Gogo.....	*nene*	*ngu*	*m*	*gwegwe*		*u*, *ku*	*sese*	*etu*	*ci*		*enyu*	*mu*
Kagourou.....	*aniye*	*ngu*	*ni*	*gwegwe*	*ko*	*u*	*sese*	*etu*	*chi*	*nyenye*	*enu*	*mu*, *wa*
Soukouma.....	*nene*	*ne*	*m*, *ni*	*bebe*	*ko*	*u*, *ku*	*biswe*	*iswe*	*tu*	*iiwe*	*iwe*	*mu*
Nyamwezi.....	*nene*	*ne*	*m*, *ni*	*wewe*	*ko*	*u*, *ku*	*iswe*	*iswe*	*tu*	*imwe*	*imwe*	*mu*
Mamboué.....	*nene*	*ne*	*m*	*wewe*		*u*, *ku*	*sweswe*	*itu*	*tu*	*mwemwe*	*inu*	*mu*
Soga.....	*nzena*	*nge*	*m*	*iwe*	*ko*	*o*, *ku*	*ife*	*ife*	*tu*	*imwe*	*imwe*	*mu*
Ziba.....	*inie*	*nge*	*m*, *ni*	*iwe*	*ue*	*u*, *nku*	*itshwe*	*itu*	*tu*	*inwe*	*niu*	*mu*, *ba*
Nyoro.....	*nyowe*	*nge*	*m*	*iwe*	*we*	*o*, *ku*	*itwe*	*itu*	*tu*	*inywe*	*nyu*	*mu*
Ganda.....	*nze*	*nge*	*m*	*we*	*o*	*o*, *ku*	*fe*	*fe*	*tu*	*mwe*	*mwe*	*mu*
Herero.....	*ouami*	*ndye*	*mbi*, *ndyi*	*ove*	*oye*	*u*, *ku*	*ouete*	*etu*	*tu*	*ouene*	*enu*	*mu*
Ndonga.....	*ngame*	*ndye*	*ndi*, *ndye*	*ngoye*	*oye*	*u*, *ku*	*tsũe*	*etu*	*tu*	*ne*	*eni*	*mu*
Kouanyama.....	*ame*	*nge*	*ndi*	*ove*	*oye*		*ofie*	*etu*	*tu*	*onye*	*eni*	*mu*
Kimboundou.....	*eme*	*mi*	*ngi*	*eie*	*é*	*u*, *ku*	*etu*	*etu*	*tu*	*enu*	*enu*	*nu*
Louyi.....	*mene*	*ngi*	*ni*	*wene*	*oe*	*u*, *ku*	*otji*	*etu*	*tu*	*anyi*	*emu*	*mu*
Congo.....	*mono*	*me*	*ngi*	*ngeye*	*ku*	*u*, *o*	*yeto*	*ito*	*tu*	*yeno*	*ino*	*nu*, *lu*
Lolo.....	*emi*	*kami*	*njo*, *m*	*we*	*kawe*	*o*, *ko*	*iso*	*kiso*	*to*	*inyo*	*kinyo*	*lo*, *le*
Galoa.....	*mie*	*mi*	*mi*	*awe*	*o*	*o we*, *o*	*azue*	*ajio*	*azue*	*anne*	*ni*	*anue*
Fan.....	*meni*	*m*	*me*	*weni*	*ia*	*o*	*bize*	*aza*	*bie*	*meni*	*ena*	*mine*
Douala.....	*mba*	*m*	*na*	*wa*	*ngo*	*o*	*biso*	*su*	*di*(*l*)	*bino*	*nu*	*o*, *lo*
Nolio.....	*mba*	*mi*	*na*	*oa*	*ongo*	*o*	*ne*	*hu*	*i*	*nywe*	*nyu*	*o*, *lo*

Remarques. — Lorsque le tableau donne deux pronoms préfixes, le premier s'emploie comme sujet, le second comme complément; mais, si le second est entre parenthèses, il s'agit d'une forme employée en certaines conditions, devant une voyelle par exemple.

Le préfixe *m* indique une nasale sans voyelle qui est assimilée au phonème initial du radical, d'où *n*, *n'*, *ñ* devant *d*, *t*, *y*, *g*, *k*, etc.

La graphie *ny* représente généralement *n'*, mais on a conservé ici la graphie des textes.

w a généralement la valeur du *w* anglais, mais quelquefois c'est une consonne bilabiale.

Des éléments morphologiques seuls pouvaient se trouver constamment dans une position qui les exposait à l'amuissement dialectal d'une syllabe finale. L'absence d'exemples de faits absolument semblables n'infirme donc en rien l'hypothèse exposée ci-dessus. On trouve d'ailleurs quelques exemples qui font exception à la correspondance régulière. Ex. :

	SOTHO.	SOUAHÉLI.	GANDA.
Correspondance régulière	*h*	*k*	*k*
	zéro ou *y*	*zéro*, *g* ou *y*	*g*
Exceptions	*hana*	*kana*	*gana* « nier »
	le-he	*i-i*	*e-gi* « œuf »

Il est donc possible que *ko* n'atteste pas l'infixation d'une particule avec une gutturale sourde.

Il nous reste à étudier les formes possessives de la 1re personne. Il est peu probable que *nge* soit issu de *mye*, mais il est possible que, dès le bantou commun, on ait eu dialectalement *nge* < *mege* et que la gutturale représente la consonne initiale primitive de la particule pronominale invariable amuie partout après une voyelle labiale, mais conservée en certains dialectes après une voyelle palatale. En syllabe atone, la voyelle palatale s'est amuie et la nasale a été assimilée à la gutturale (cf. sena *nkazi* = zoulou *umukazi*).

On a donc eu *nge* (< *mge*) et *mge* après *á*, alors que le pronom indépendant était *mye* < *mége*.

Lorsque la gutturale a été conservée, la voyelle finale brève et atone est devenue dialectalement *a* ou *u* par assimilation régressive soit à la voyelle, soit à la consonne précédente.

Une gutturale intervocalique non amuie étant régulièrement représentée par une dentale devant une palatale fermée dans la grande majorité des parlers modernes (cf. sotho *moloi* « sorcier » = louyi *muloti* = yao *mulosi*), les formes avec une dentale attestent régulièrement une forme antérieure *ngi*.

Il est donc possible que toutes les formes possessives modernes représentent l'évolution dialectale des pronoms non accentués et placés à la fin d'un groupe syntaxique, alors que les formes indépendantes représentent l'évolution de ces mêmes pronoms accentués et employés le plus souvent au commencement d'une proposition.

Remarque. — Il est possible et même probable que les syllabes caractéristiques des pronoms indépendants du bantou commun étaient des préfixes placés devant un radical *ge* ou *e* (qu'il y aurait lieu d'identifier avec le pronom préfixe réfléchi invariable de la

plupart des parlers modernes) et que ces préfixes *me*, *go*, *to*, *no* n'étaient que les syllabes accentuées ou caractéristiques de formes plus anciennes et plus complètes; mais examiner cette hypothèse serait chercher à expliquer les formes bantoues, et ne rentre pas dans le cadre de cette étude.

L. Homburger.

GREC

ΚΡΆΝΟΣ «CORNOUILLER», ΚΈΡΑΣΟΣ «CERISIER», ET CONGÉNÈRES.

Il y a longtemps que l'on a rapproché gr. *κράνος* f. «cornouiller» et *κράνον* «cornouille» de lat. *cornus -i* f. «cornouiller» et *cornum* «cornouille», et ce rapprochement s'imposait (cf. Curtius, *Grundzüge der griech. Etym.*, 5te Aufl., 1879, p. 147; Vaniček, *Griech.-lat. etym. Wörterb.*, I, 1877, p. 131 et suiv.; Vaniček, *Etym. Wörterb. d. lat. Sprache*, 2te Aufl., 1881, p. 55), alors même qu'on pouvait ignorer que les mots sont non seulement parents, mais identiques, car *κράνος* et *cornus* sont les prolongements phonétiques et normaux d'un même indo-européen **kṛno-s*; nous notons provisoirement la gutturale initiale par *k-*, ce qui ne préjuge pas son caractère de vélaire ou de palatale, le grec et le latin ne permettant point par eux-mêmes de trancher cette question.

G. Meyer s'est demandé (*Etym. Wörterb. d. alban. Sprache*, 1891, p. 88) si l'albanais *ϑanε* f., *ϑáneze* f., désignant le cornouiller et son fruit, ne serait pas apparenté au groupe gréco-latin; Victor Hehn, dès la troisième édition (1877) de son livre bien connu, *Kulturpflanzen und Hausthiere*, p. 351, avait émis l'opinion que le *cerisier*, gr. *κέρασος*, devait son nom à la dureté de son bois, dureté qui rappelait la corne, et avait conclu à une parenté très proche avec gr. *κέρας* «corne», lat. *cornu*, got. *haúrn*. G. Meyer adopte un point de vue analogue et conclut logiquement que gr. *κράνος*, lat. *cornus* ont, comme *κέρας*, *cornu*, un *k-* palatal. Or le *k* palatal indo-européen est réfléchi en albanais soit par *s*, soit par *ϑ* : *ϑom* «je dis» est apparenté à skr. *çáṁsati* «il dit solennellement», v. slav. *sętĭ* «inquit», lat. *censeō* (G. Meyer, *op. cit.*, p. 91; *Alb. Stud.*, III, p. 13; Brugmann, *Indog. Forsch.*, I, p. 177; *Grundriss*, I², p. 565; Pedersen, *K. Z.*, XXXVI, p. 332; Walde, *Lat. etym. Wörterb.*, 2te Aufl., 1910, p. 151) et représente un albanais commun **ϑōsmi*, un indo-eur. **k'ēnsmi*. Néanmoins G. Meyer ne croit pas fermement au rapport *κράνος*, *cornus* : *ϑanε*, et ajoute que *ϑanε* est peut-être parent de *ϑaí*

« je sèche quelque chose, je durcis quelque chose », qui, lui, représente un indo-eur. **saus-nyō*, cf. gr. αὖος (i.-e. **saus-o-s*) = ags. *séar* = lit. *saũsas* = v. sl. *suchŭ* « sec ».

M. Holger Pedersen, dans la *Zeitschrift* de Kuhn, t. XXXVI (1900), p. 332, reconnaît que la question de parenté de κράνος et *Sanε* ne va pas sans difficulté, mais il pense qu'une solution affirmative est possible : l'irlandais **congan* « corne », pluriel *congna*, a été apparenté par Strachan, *K. Z.*, XXXIII (1895) à skr. *çíraḥ* « tête », à gr. κέρας ; en effet, Strachan invoquait ingénieusement les alternances indo-européennes du type **ák'rg*, gén. **ak'nés* (ou **k'ənós*), puis les combinaisons des thèmes en *-r-* et des thèmes en *-n-* (skr. *ásṛk*, gén. *asnáḥ* « sang », lat. *sanguis*), bref, par une stratégie savante, dégageait un thème **k'ongo-* et se demandait si alb. *Sanε* ne lui fournirait pas un second exemple de *k'en-*. Dès lors, M. Pedersen proposait un alb. commun **Sangnε*.

Je ne sais ce qui restera de ces savantes hypothèses. Un point me semble aujourd'hui hors de doute, c'est que alb. *Sanε* en tant que « cornouiller » n'est point parent de irl. **congan* en tant que « corne », parce que, contrairement à l'opinion émise par Hehn 6te Aufl., p. 392, et M. Brugmann, *Berichte d. sächs. Ges. d. Wiss.*, 1899, p. 185, gr. κράνος et lat. *cornus* « cornouiller » ne sont, eux non plus, point parents de gr. κέρας et lat. *cornu* « corne ».

En effet, M. Niedermann a, dans les *Mélanges linguistiques offerts à M. Ant. Meillet* (1902), p. 97, rattaché à κράνος, *cornus*, le lit. **kirnas* « cerisier », qui se cache dans le nom de dieu *Kirnis* (d'un baltique **kirnijas*), protecteur des cerisiers ; et cette étymologie ne paraît pas contestable[1]. Or lit. *k-* ne peut représenter qu'une vélaire ou une labio-vélaire indo-européenne, la palatale étant réfléchie par *s-* (skr. *çatám*, zd *saiəm*, lit. *szimtas* : lat. *centum*, v. irl. *cēt*) ; comme le grec et le latin excluent l'hypothèse d'une labio-vélaire, qui serait gr. ϖ-, lat. *qu-*, nous avons à poser un indo-eur. **qṇo-s*, et du coup l'albanais *Sanε*, avec son *S-* issu d'une palatale, disparaît de notre horizon, en même temps que tout rapport est coupé avec le groupe κέρας, *cornu*, dont l'initiale fut indubitablement *k'-* (skr. *çíraḥ* « tête, pointe », arm. *sar* « hauteur, sommet », etc.). M. Walde n'aurait donc pas dû, à l'article *cornus* de son excellent *Lat. etym. Wörterb.*, 2te Aufl., 1910, p. 193, après avoir mentionné les rapports *cornus*, κράνος, lit. **kirnas* « cerasus »[2], ajouter : « und möglicherweise alb. *Sanε* « Kornelkirschbaum », malgré le point d'interrogation dont il fait suivre cette « possibilité ».

[1] A l'insu de M. Niedermann, elle avait été indiquée peu de mois auparavant par M. Schrader, *Reallexikon d. idg. Altertumskunde*, p. 429.

[2] Et non *kirnis*.

M. Walde dit d'ailleurs ensuite et excellemment que le rapport déjà supposé par Curtius, *loc. cit.*, et repris par M. Otto Schrader chez Hehn, *Kulturpfl.*, 6[te] Aufl., p. 391 et suiv., 400, avec gr. *κέρασος* «cerisier» est vraisemblable, ce *κέρασος* étant du reste emprunté à une langue asianique.

Quelle pourrait bien être cette langue asianique? Dans l'espèce, elle est indo-européenne. J'opinerais pour le thraco-phrygien, avec toutes les réserves que comporte une excursion en terre inconnue. Je note en effet que la finale *-σος* apparaît dans un autre mot inexpliqué[1], que je soupçonne d'être originaire du même domaine : *θύρσος* «bâton des bacchants et bacchantes», et j'en dirais volontiers tout autant de *πίσος* «pois» (d'où l'emprunt latin *pĭsum*, et non **pīsum*, bibliogr. chez Walde, *s. v.*), bien que M. Brugmann, *Ber. d. sächs. Ges. d. Wiss.*, 1899, p. 185, après Pictet, après Curtius, *Grundz.*, 5[te] Aufl., p. 276 et suiv., lui ait prêté une parenté hellénique, c'est-à-dire *περι-πίσματα* «grains de raisin pressés, marc de raisins», *πῖσάνη* «orge mondée», *πῖσαι*, *ἔπῖσμαι* «piler, monder de l'orge», *πῖσμός* «chanson accompagnant le pilage du grain», *πῖσμα* «orge mondée», skr. *pinášṭi* «il broie», *piṣṭáḥ* «moulu», lat. *pinsō* «je broie», etc. L'attique postclassique *κάρπασος* f., désignant une plante vénéneuse (Diosc.; cf. *ὑπόκαρπασον* «suc de carpasos» chez Galien) est très vraisemblablement distinct de *κάρπασος* f. «lin fin», lequel est un emprunt au skr. *karpāsa-ḥ* «cotonnier, Gossypium herbaceum»; je veux bien que ce premier *κάρπασος* ait été modifié par étymologie populaire sous l'influence de *καρπός* «fruit», mais je ne le tiens pas (contre M. Brugmann, *op. cit.*, p. 185) pour un *dérivé* de *καρπός* au moyen d'un suffixe *-ασος*.

Il est un cinquième mot que je grouperais sous la même rubrique des emprunts au thraco-phrygien : c'est le nom du buis, *πύξος*; l'adjectif *πύξινος* «fait de buis» est homérique déjà (*Iliad.*, XXIV, 269). mais *πύξος* est inexpliqué; ni le rapport avec *πεύκη* «pin», ni celui avec *πῖλύσσω* «plier, replier, recourber» (Hehn, *op. cit.*, p. 573), ni celui avec *πύκα* «en masse compacte», *πυκνός* «serré, dru», *πύξος* étant «*le bois dur» (étymologie adoptée par M. Brugmann, *op. cit.*, p. 211), ne sont convaincants; le buis poussait en abondance sur le mont Kytôros en Paphlagonie[2], sur le mont Bérécynte en Phrygie; cf. Hehn, *op. cit.*, p. 224 et suiv.; Schrader, *Reallex.*, p. 118 et suiv.

[1] Voir les tentatives d'explication dans mon *Dict. étym. de la langue grecque*, s. v° *Θύρσος*.

[2] Cf. le proverbe *πύξον εἰς Κύτωρον ἄγειν*, cité par Eustathe, qui a le même sens que *γλαῦκ' Ἀθήναζε, γλαῦκ' εἰς Ἀθήνας* ou que l'anglais *to carry coals to Newcastle*. — *Πύξος* a donné de très bonne heure au latin *buxum* et *buxus*; le nom de lieu *Buxentum*, sur la côte de Lucanie, est modifié de

Je serai enfin moins affirmatif que M. Brugmann, *op. cit.*, p. 185, au sujet du rapport entre κυτίς «boîte», κύτος «enveloppe, peau, coupe» et κύτισος f. (attique postclassique et Théocr., V, 128; X, 30) «cytise, Medicago arborea L.». Il est bien vrai que cet arbrisseau, légumineuse papilionacée, de la famille des genêts, porte des gousses, mais le rapport linguistique susmentionné pourrait n'être que fortuit[1].

Émile Boisacq.

gr. Πυξοῦς. Le mot a été très productif: on sait que gr. πύξις «boîte de buis» a donné au latin vulgaire *buxis*, d'où fr. *boîte*, *boisseau*, *boussole*, v. h. a. *buhsa* «boîte», etc.; lat. *buxus* revit dans ital. *bosso*, fr. *buis*, ital. *buscione*, fr. *buisson*; un vulgaire **buscus* (cf. *Romania*, V, 169) donne naissance à ital. *bosco*, fr. *bois*, v. h. a. *busc* «buisson». Il est certain que le nom de l'auteur de cet article, *Boisacq*, rendu à sa vraie forme que l'état civil a légèrement altérée, *Boissac*, n'est autre que le nom de village *Boissac*, de la Haute-Vienne et de la Dordogne, pour lequel on peut admettre un **buxācum*, c'est-à-dire un lat. *buxus* fécondé par le suffixe celtique *-ācum*: j'étais arrivé à cette conclusion plusieurs années avant d'avoir lu le mémoire si curieux de M. Peter Skok, *Die mit den Suffixen* -ācum, -ānum, -ascum *und* -uscum *gebildeten südfranzösischen Ortsnamen*, Halle, 1906 (2e cahier des *Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, hrsg. von Dr Gustav Gröber); M. Skok, p. 158, fait remarquer le grand nombre de *Boyssard*, *Boisse*, *Boisset*, *Boisseuil*, *Boisseron*, *Boissière*, que l'on rencontre dans les départements susdits, et qui sont de simples dérivés de *buxum*, soit *buxētum*, **buxariolum*, *buxaria*, etc.

[1] La source de Pline, *H. N.*, XIII, 47 (= Littré, I, p. 516) me paraît faire de l'étymologie — et de la fantaisiste — quand elle nous dit : *Inuentus hic frutex in Cythno insula, inde translatus in omnes Cycladas*, etc.

LES FORMES VERBALES

DE

L'INDO-EUROPÉEN *$MELG_1$- « TRAIRE ».

Le seul moyen de préciser les étymologies indo-européennes est de tenter de restituer des prototypes définis, des mots et non des racines, en en déterminant exactement la forme, le sens et la répartition géographique. Ces tentatives sont hasardeuses; mais, tant qu'on ne les a pas faites, on n'a sur une étymologie donnée que des idées vagues. Il importe donc d'essayer, — sans avoir d'illusions sur la portée des restitutions. La présente note a pour objet un essai de détermination de ce genre.

Le vocalisme radical du présent thématique de i.-e. *$melg_1$- varie d'une langue à l'autre : v. h. a. *milchu* « je trais » se laisse combiner avec gr. *ἀμέλγω* et alb. *mjel*. Mais l'irlandais a le degré zéro de vocalisme radical dans m. irl. *bligim* (ancien *$mli̯gim$*, cf. la forme nominale v. irl. *mliuchtae*, voir Thurneysen, *Hdb. d. Altir.*, § 164, p. 99; Pedersen, *Vgl. Grd. kelt. Spr.*, I, p. 43), qui concorde avec v. sl. *mlĭzą* (s. *múzēm*, slov. *mólzem*).

Le *li* celtique suppose $l̥$, tandis que s. *mṓsti* indiquerait $l̄$; mais, de quelque manière qu'on l'explique, l'intonation rude de s. *mṓsti* doit être secondaire, car on a d'autre part le substantif s. *mlâz*. Le gr. *ἀμέλγω* et le substantif irl. *melg* « lait » (thème en *-es-* propre au celtique) font, du reste, attendre *mlg_1- et excluent *$ml̄g_1$-. Dès lors, il convient de ne pas mêler à la théorie de la racine *$melg_1$- « traire » celle du nom du « lait » en germanique, got. *miluks*, etc., nom qui ne saurait être séparé des formes obscures de gr. *γάλα*, lat. *lac*, etc. (M. Hirt a suggéré l'idée d'une contamination du groupe de gr. *γάλα* par la racine de v. h. a. *milchu*, *Ablaut*, § 274 et 838).

Le *ul* de lat. *mulgeō*, *mulgēre* ne prouve rien en aucun sens pour le vocalisme radical; si l'on voit dans ce thème verbal le type *$mlg_1ē$-, on y a une attestation de plus de $l̥$ brève; mais rien n'empêche d'y voir un ancien itératif *$molg_1eye$-, et c'est l'hypothèse que le sens rend le plus probable; or, à en juger par *culmus* de *k_1olmos*, on peut partir de *$molg_1eye$- aussi bien

que de *$molg_1eye$-. Toutefois on retiendra que le latin a un présent tout à fait différent et de *$melg_1e$- et de *mlg_1e-.

Enfin le lituanien a *mélžu*, *mìlßti*, d'où l'itératif *málžau*, *málžyti*. L'intonation rude ne s'explique, dans une racine monosyllabique *$melg_1$-, que si l'on part de *$mēlg_1e$- au présent, comme l'indique M. Hirt, *Ablaut*, § 626 (la base *$melāg$-, mentionnée *ibid.*, § 274, est le fait d'une distraction de l'auteur et ne concorde pas avec son système; M. Janko a eu tort d'en faire état dans son article, *Wörter und Sachen*, I, p. 100); et l'on notera en passant que le gr. ἀμέλγω au moins peut remonter à ce même thème à voyelle longue radicale.

Mais un thème *$mēlg_1e$- n'est possible que s'il est une transformation d'un présent athématique à thème fort *$mēlg_1$-, du type de lit. *sédmi*, *édmi*; il n'y a pas de forme thématique indo-européenne du type *$mēlg_1e$-. Ce type athématique expliquerait le flottement entre v. h. a. *milchu*, gr. ἀμέλγω d'une part, irl. *bligim* de l'autre, et le fait que le latin a un présent à part. Il s'agirait d'un de ces cas où un ancien présent athématique, éliminé dans les diverses langues, a été remplacé dans chacune par une forme particulière (cf. ces *Mémoires*, XVI, p. 239 et suiv.).

Ce qui tend à confirmer cette vue, c'est qu'il n'existe de ἀμέλγω aucun aoriste radical : on n'a que l'aoriste en *s* ἤμελξα, et de même le latin a *mulsī*.

Or on a toujours été tenté de rapprocher la racine européenne *$melg_1$- « traire » d'une racine indo-iranienne signifiant « essuyer en frottant »; le présent védique de cette racine est *mā́rṣṭi*, 3e pers. plur. *mṛjánti*, d'où sont sortis deux présents thématiques *mārjati* et *mṛjati*; et il n'y a naturellement pas d'aoriste radical, mais seulement des aoristes en *-s-* : *amṛkṣat*, *amārkṣīt*, etc. La langue de l'Avesta n'a pas conservé le présent athématique, faute peut-être que le mot soit attesté dans les gāthās, mais elle a un double vocalisme du présent thématique qu'on en a tiré : *marəzaiti* et *mərəzaiti*, ce qui rappelle le contraste entre gr. ἀμέλγω, v. h. a. *milchu*, alb. *mjel*, lit. *mélžu* et m. irl. *bligim*, v. sl. *mlьzǫ*. Il y a donc dans les formes une raison de croire à la parenté de ἀμέλγω etc. et de véd. *mā́rṣṭi*.

Mais d'autre part on ne saurait séparer véd. *mā́rjmi* de gr. ἀμέργω et ὀμόργνῡμι avec des prothèses α et ο comparables à celle de ἀμέλγω, et sans doute de lat. *mergae* et *merges* (voir, en dernier lieu, A. Walde, *Et. Wört. d. lat. Spr.*[2], sous *mergae*, avec la discussion des vues de M. Lidén); le rapport du thème véd. *mṛṇaj-* à ὀμόργνῡμι est tout comparable à celui entre *yunáj-* et ζεύγνῡμι. Ce qui permet de maintenir les deux rapprochements à la fois, celui de ἀμελγ- d'une part, celui de ἀμεργ- ὀμοργ- de l'autre, c'est que skr. *marj-* est une racine qui admet des formes inten-

sives : *mármṛj-* et *marmṛjyá-* sont fréquents en védique; par la suite, on trouve de plus *marīmṛjyate*. Il a pu y avoir ici l'une de ces dissimilations indo-européennes qui ont entraîné dans tant de racines des alternances entre *r* et *l* (type **g^{w}ero-* et **g^{w}elə-* « avaler »). L'une des deux formes du doublet **merg$_1$-* : **melg$_1$-* ainsi produit aurait été spécialisée au sens de « traire » dans une grande partie du domaine indo-européen : **melg$_1$-* « traire » ne manque que dans deux dialectes orientaux : en arménien et en indo-iranien.

Du reste, **merg$_1$-* et **melg$_1$-* ne sont sans doute, comme l'a vu M. P. Persson, *Wurzelerweiterung*, p. 62, que les élargissements d'une racine **mer- *mel-*, qui serait conservée dans gr. *μάρη* « main » (littér. « preneuse », cf. v. sl. *rąka*, lit. *rankà*, gr. *χείρ*, arm. *jeṙn*, got. *handus*, véd. *gábhastiḥ*). On en a d'autres élargissements : **-k$_1$-* dans skr. *mṛçáti* « il touche, il prend », gr. *βραχεῖν· συνεῖναι* Hes., et peut-être lat. *mulceō* (cf. cependant A. Walde, *l. c.*, s. u.) — **-p-* ou **-k^{w}-* dans gr. *μάρπτω* et *βράψαι· συλλαβεῖν*.

Partout en Europe, le sens de **melg$_1$-* est simplement « traire ». Toutefois il faut rappeler un mot latin énigmatique : *prō-mulgāre*. Le rapprochement de Festus avec *uolgus* doit être une étymologie populaire; et les linguistes modernes (MM. Keller, Ciardi-Dupré et, en dernier lieu, M. Walde, dans la 2^{e} édition de son *Etym. Wörterbuch*) ont sans doute eu tort de s'en servir. L'irlandais a des formes parentes de *prōmulgāre* bien connues, mais dont on ne fait pas usage pour l'étymologie : Ml. 31 d 3 *durinmailc* gl. promulgauit; Ml. 71 c 18 *arintinmlegun* gl. promulgatione (compris : pro promulgatione). On voit mal au premier abord comment le sens de *prōmulgāre* peut se rapprocher de celui de véd. *mārṣṭi* ou de lat. *mulgeō*; mais il s'agit d'un mot technique, cas où les évolutions sémantiques sont souvent rapides et, par suite, malaisées à restituer; où, du reste, on ne peut se prononcer sans connaître le détail de faits maintenant inconnus. — M. Vendryes, *Gr. du v. irl.*, p. 214, cite le subjonctif v. irl. *coduinmail* gl. ut elicat, Ml. 50 b$_1$ qui fournirait un sens intermédiaire entre celui de « traire », attesté par le prétérit v. irl. *doommalgg* gl. *mulxi*, Sg. 23 b 1 et par m. irl. *bligim*. Il remarque, d'autre part, que l'infinitif m. irl. *blegon* « traite », déjà attesté sous la curieuse forme *mbleguin* dans les *Annales d'Ulster*, année 732 (voir Tomás ó Máille, *The language of the Annals of Ulster*, p. 95) est inséparable du v. irl. *tinmlegun* « promulgatione », cité ci-dessus, et que M. Thurneysen n'hésite pas non plus à rapprocher de **mligid* « il trait » (*Hdb. d. Altir.*, § 732, 2, p. 415); car il s'agit d'un type peu fréquent d'infinitif, et la concordance de ces deux formes est caractéristique. — Tandis que l'indo-iranien conserve le sens de « enlever en frottant », l'italo-celtique a donc, à l'autre extrémité du domaine indo-européen, une trace d'un sens tel que

« faire sortir, extraire, mettre en évidence ». Le fait que ce sens est conservé sur les points les plus éloignés du territoire des langues indo-européennes en garantit l'antiquité et permet de se faire quelque idée de l'histoire des sens de la racine *$melg_1$-. La portée de cette répartition géographique est atténuée, il est vrai, par la remarque de M. Kretschmer que l'indo-iranien et l'italo-celtique offrent des concordances de vocabulaire remarquables; ces concordances ne portent pas, en général, sur des mots qui ont l'aspect de mots nouveaux; il s'agit bien plutôt de termes qui, comme lat. *rēg-* = skr. *rāj-*, ont l'air d'archaïsmes conservés aux deux extrémités du domaine indo-européen et éliminés par ailleurs. Le maintien de traces du sens ancien de *$melg_1$- serait l'un des archaïsmes communs à l'italo-celtique et à l'indo-iranien.

Pour « traire », l'indo-iranien a une autre racine, limitée, en ce sens au moins, à l'indo-iranien, mais à laquelle des formes très archaïques font attribuer une antiquité indo-européenne, et qui a en védique un présent athématique : véd. *dógdhi*, *duhánti*, moy. *duhé*, *aduhat* (voir Wackernagel, *K. Z.*, XLI, p. 309 et suiv.). Les vieux textes iraniens n'ont pas conservé cette racine; mais le persan a *dōxtan*, qui en atteste le caractère indo-iranien. Par les formes telles que véd. *godhúk*, *ádhukṣat*, etc., on sait que la racine est de la forme *dhaugh- en indo-iranien; il y a donc concordance phonétique avec got. *daug* « il vaut », gr. τυγχάνω, τεύξομαι, lit. *daũg* « beaucoup », sans doute r. dial. дюжій « fort », pol. *duży* (cf. Berneker, *Slav. etym. Wört.*, p. 217-218). L'existence du prétérito-présent got. *daug* s'expliquerait bien dans une racine dont le présent ancien était du type radical athématique (cf. *I. F.*, XXVI, p. 202). Mais on voit mal comment se concilieraient les sens des mots rapprochés. Le sens de « être adapté à », qui est au fond celui du groupe des mots germaniques, se concilie avec celui de « rencontrer » du groupe grec dans un sens plus ancien de « toucher »; mais les mots slaves et baltiques ne sont pas expliqués par là. S'il n'est pas douteux que véd. *dógdhi* est ancien, l'origine en demeure obscure.

« Traire » ne s'exprime en arménien par aucun mot de date indo-européenne; le terme est *kthem* « ἀμέλγω », notamment *Prov.*, XXX, 33 et *Job*, X, 10, à bien distinguer de *kthem* « je cueille »; car il y a deux substantifs distincts : l'un à *u* radical, *kuthkh* « cueillette » (gén. *kthoy*) et l'autre à *i* radical, *kith* « ἄμελξις », par exemple *Job*, XX, 17. On ignore de plus quel rapport il peut y avoir entre *kith* « traite », *kthem* « je trais » et *kathn* « lait » (cf. Pedersen, *K. Z.*, XXXIX, 349). Chacun des deux dialectes qui ignorent *$melg_1$- « traire » suit, dans l'expression de la notion de « traire », ses voies propres.

Pour des raisons non encore déterminées, les mots signifiant proprement «traire» sont très sujets à changement. Ainsi le lat. *mulgēre* a eu en gallo-roman une fortune assez malheureuse: le français, qui l'a possédé autrefois (au moins en picard et en wallon, voir Jud, *Arch. f. d. Stud. d. neueren Sprachen*, CXXIV, 386), l'a remplacé très tôt par *trahere* > *traire*, et ce verbe fort a été à son tour remplacé dialectalement par *tirer*; on a d'autres expressions sur d'autres points du domaine gallo-roman. En germanique, le verbe fort **melkan* n'est conservé que dans le groupe des dialectes occidentaux. Le brittonique n'a pas le correspondant de irl. *bligim*, et la racine n'est attestée que dans un exemple isolé, m. gall. *meluoch* «cochon de lait» (W. Stokes [d'après Rhys], *K. Z.*, XXXVIII, 468). En slave moderne, le type **mĭlze-* n'est plus conservé que par le serbe et le slovène. Le caractère anomal des formes du présent a dû contribuer à l'élimination, si souvent renouvelée, des thèmes fournis par **melg*$_1$-, mais ne suffit pas à tout expliquer.

Il n'est pas évident que **merg*$_1$- | **melg*$_1$- ait eu un parfait en indo-européen. Les verbes grecs ἀμέργω, ὀμόργνῡμι, ἀμέλγω n'en ont pas, au moins anciennement; les formes médio-passives ἤμελγμαι, qu'on signale chez Hippocrate et Euripide, et ὤμοργμαι, qu'on signale chez Aristote, n'offrent aucune garantie d'antiquité. Les prétérits celtiques, comme v. irl. *doommalgg*, ou germaniques, comme v. angl. *mealc*, peuvent être dus au système général des verbes forts dont ils font partie et n'ont pas de valeur probante. Le perfectum latin est de la forme *mulsī*. La racine *marz-* n'a pas de parfait attesté dans l'Avesta. Enfin le sanskrit a *mamārja*, non attesté dans le Ṛgveda, où le singulier du parfait de *marj-* n'est pas employé par hasard, mais déjà dans l'Atharvaveda; l'*ā* de cette forme, sûrement dû au présent *mārṣṭi*, comme l'a indiqué M. Bartholomae, *I. F.*, III, 6, n. 1, la rend suspecte d'être récente et faite sur le présent. L'absence de parfait dans une racine à élargissement n'a rien de surprenant; sur gr. ῥέω, cf. ces *Mémoires*, XVI, 243. La racine n'avait sans doute que des formes de présent, et ceci concorde bien avec tout ce qui a été indiqué ci-dessus.

Quant aux formes nominales de la racine **melg*$_1$-, elles sont relativement peu importantes, limitées pour la plupart à une seule langue et assez étroitement dépendantes des formes verbales comme gr. ἱππημολγός, lat. *caprimulgus* — gr. ἀμελκτήρ. lat. *mulctrum*, *mulctra*. Tout semble se passer comme si la seule forme indo-européenne avait été le thème de présent **mēlg*$_1$- (**mērg*$_1$-), **mlg*$_1$- (**mrg*$_1$-).

A. MEILLET.

NOTES

DE

PHONÉTIQUE MALGACHE.

II

Les équivalences malgaches du *t* malais.

J'ai indiqué déjà, dans mon *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, les principales équivalences malgaches du *t* malais, mais sans tenir compte de la voyelle subséquente : la présente note a pour but de combler cette lacune. Comme règle absolue, les graphies indonésiennes de syllabes fermées en toute position : *an*, *ĕn*[1], *en*, *in*, *on*. *un*; *am*, *ĕm*, *em*, *im*, *om*, *um* = *a*, *ĕ*, *e*, *i*, *o*, *u* + *n*, *m*. Les mêmes graphies malgaches, à l'initiale et à la médiale seulement, représentent, au contraire, les voyelles nasales *ã*, *ẽ*, *ĩ*, *õ*, *ũ* : *an*, *am* = *ã*; *en*, *em* = *ẽ*, etc. Exemples : malais *tandjuń*, *tambat*, *tahan* = *tan-djuń*, *tam-bat*, *ta-han*; malgache *andru*, *randzu*, *ampi*, *sampi* = *ã-dru*, *rã-dzu*, *ã-pi*, *sã-pi*. Les finales malgaches modernes *-an*, *-en*, *-in*, *-on*, *-un* et les anciennes finales *-em*, *-im*, *-um* se prononcent comme en indonésien : voyelle + *n*, *m*.

Les cas à considérer à l'initiale sont :

1° *t* + voyelle pure en syllabe ouverte;
2° *t* + voyelle nasale en syllabe ouverte devant *ń* vélaire + voyelle;
3° *t* + voyelle nasale en syllabe ouverte devant les groupes consonantiques *-ńg* et *-ńk*;
4° *t* + voyelle + *m* en syllabe fermée devant consonne;
5° *t* + voyelle + *n* en syllabe fermée devant consonne.

Les cas de *t* médial sont très peu nombreux, le malais étant

[1] L'*ĕ* indonésien = anormale pure *œ*. En malgache, *ĕ* = *e* bref atone.

une langue à thème radical dissyllabique. En syllabe finale, les cas de *t* malais sont les suivants :

1° *t* + voyelle pure en syllabe ouverte;
2° *t* + voyelle pure + entrave *h*, *k*, *l*, *r*, *s* en finale fermée;
3° *t* + voyelle pure + *n*, *m* en finale fermée;
4° *t* + voyelle nasale + *ṅ* vélaire en finale fermée.

ta- INITIAL.

I. Au *ta-* initial malais à voyelle pure, en syllabe ouverte, le malgache répond par *ta-* à voyelle pure, en syllabe ouverte :

Tagal *tāba* « graisse » > malg. *tāvi*;
Mal. *tābu* « courge » > malg. *tāvn*;
Mal. *tādjam* « aigu, perçant » (se dit de la vue) > malg. *tāzanâ* [1];
Tagal *tāga*, préfixe des noms tribaux > malg. *tă*;
Mal. *tāgih* « réclamé (le payement d'une dette) » > malg. *tāki*;
Mal. *tāhi* « ordure » > malg. *tăy* « excrément »;
Batak *tahulan* « os » > malg. *tāwlanâ*;
Mal. *tāhun* « année » > malg. *tāunâ*;
Mal. *tākar*, mesure de capacité > malg. *tāha*, comparaison faite entre plusieurs personnes ou objets;
Tagal *takitaki* « penser » > malg. **tāhi* in *fanāhi* « esprit, âme »;
Dayak *takolok* « tête » > malg. *tahūlakâ* « os du crâne »;
Mal. *tākut* « peur » > malg. *tāhutrâ*;
Mal. *talam* « grand plateau de table » > malg. *talantālanâ*, forme redoublée de *tālanâ* « étagère, rayon de bibliothèque »;
Mal. *tālar* « ouvert, manifeste » > malg. *talāki* « en évidence, visible »;
Mal. *tāli* « corde » > malg. *tāli*, *tādi*;
Batak *talutuk* « poteau auquel la victime est liée et contre lequel elle appuie le dos » > malg. *talutūku* « dos »;
Mal. *tāmah* « familier » > malg. *tamāna*;
Mal. *tāña* « interrogation » > malg. *untāni* = *ūtāni*;
Mal. *tānah* « terre, pays » > malg. *tāni*;
Mal. *tanaw* « caméléon » > malg. *tāna*;
Mal. *tāpa* « poisson de mer » > malg. *tāfa* « mulet »;

[1] L'-*â* malgache en finale de trissyllabe proparoxyton est une voyelle sourde ou chuchotée.

Mal. *tāpih* «jupon» > malg. *tāfi* «vêtement»;
Mal. *tāriḳ* «tiré, traîné» > malg. *tārikă* «action de tirer, traîner»;
Dayak *tāroṅ* «récit, rapport» > malg. *tāroṅ*;
Mal. *tāruḳ* «rejeton, jeune pousse» > malg. *tārukă*;
Mal. *tāsiḳ* «lac, mer intérieure» > malg. *tāsi* «lac»; *tāyki* «la mer»;
Mal. *tātal* «copeau» > malg. *tatāli*;
Mal. *tāwa* «rire» > malg. *tāvană* «gestes, sauts, bonds de joie»;
Mal. *tāwan* «prisonnier de guerre» > malg. *tāvană*;
Mal. *tāwar* «fade, sans saveur» > malg. *tavĕy*, *tāvi* in *man-tavĕy*, *ma-tāvi*.

II. Exceptionnellement, au malais *tābur* «semé» et au minaṅkabaw *tāga'* «debout», le malgache répond par **tābu*(1) > *tsābu* «plantation»; **tāṅgană*(2) > *tsāṅgană* «état de ce qui est debout»; au *ta-* de mal. *tanaw* «caméléon», le malgache répond dans quelques dialectes orientaux par *tā-* devant *ṅ* : *tāṅa*, à côté de la forme plus répandue *tāna*. Dans deux autres cas, au malais *ta-*, le malgache répond par *tā-* devant consonne :

Mal. *tābir* «rideau, voile, tenture» > malg. *tāmbi* = *tābi* «petite natte»;
Tagal *taritari* «porter atteinte à l'honneur» > malg. *tāndri* = *tādri* «calomnie».

III. Enfin, au *ta-* malais, le malgache répond quelquefois par *t* + voyelle de timbre différent :

Mal. *tāhan* «enduré, supporté» > malg. *tūhană* «support, soutien»;
Mal. *tānaḳ* «cuit, bouilli» > malg. *tūnakă* «action de faire cuire»;
Mal. *tādi* «tout à l'heure» > malg. *telēka*.

IV. Au *tā-* initial malais devant *ṅ* vélaire + voyelle, les dialectes malgaches répondent par *tā-* devant *ṅ* + voyelle; le merina, par *ta-* devant *n* pur + voyelle :

Mal. *tāṅan* «main» > dial. malg. *tāṅan* > merina *tānană*;

(1) **Tābu* est restitué d'après l'arabico-malgache تَبُ, *tsābu* en malgache moderne. Cf. mon *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, Paris, 1909, in-8°, p. 134-135.
(2) **Tāṅgană* d'après l'arabico-malgache تَغَن.

Mal. *tāñis* «pleurs» > dial. malg. *tāñi* in *t-um-āñi*, merina *tāni* in *t-um-āni*.

V. Au *tā-* malais initial devant *-ñk*, *-ñg* + voyelle, le malgache répond par *ta-* :

Mal. *tāñkal* «amulette» > malg. *takālu*;
Mal. *tāñkap* «pris, saisi» > malg. *tākatrâ* «atteint»;
Mal. *tāñkup*, état d'un animal qui est couché, qui a le ventre sur la terre > malg. *tākutrâ* «couvercle des ustensiles»;
Mal. *tāñguñ* «porté» > malg. *tākōñ* «action de porter en palanquin».

VI. Au groupe malais initial *tam-* en syllabe fermée devant consonne, le malgache répond par *ta-*, *tu-* et *tam-* = *tā-*, ce dernier seulement devant consonne :

Mal. *tambūni* «placenta» > malg. *tavūni*;
Mal. *tāmpas* «coupé» > malg. *tāpakâ*;
Mal. *tāmbun* «monceau, amas» > malg. *tāvunâ* «action d'ajouter une chose à une autre;
Mal. *tāmbat* «lié» > malg. *tāmbatrâ* = *tābatrâ* «état de ce qui est joint, uni, mis ensemble»;
Mal. *tāmbul* «magie, sorcellerie» > malg. *tāmba* = *tāba* «empêchement, obstacle» in *fañāmba* «préservatif (amulette, prière, invocation)»;
Mal. *tāmbun*, nom d'une plante > malg. *tāmbunâ* = *tābunâ*, nom d'un arbre;
Tagal *tampol* «assaillir» > malg. *tāmpukâ* = *tāpukâ* «soudain, tout à coup».

VII. Au groupe malais initial *tan-* en syllabe fermée devant consonne, le malgache répond par *tan-* = *tā-* en syllabe ouverte devant consonne :

Mal. *tānda* «signe, marque» > malg. *tāndra* = *tādra* «tache de la peau, grain de beauté»;
Mal. *tāndjuñ* «cap» > malg. *tāndzunâ* = *tādzunâ*;
Mal. *tānduk* «corne» > malg. *tāndrukâ* = *tādrukâ*;
Balinais *tāntrî* «conte, fable» > malg. *tantāra* = *tātāra* «histoire, légende, conte».

Je ne connais que l'exemple suivant de mal. *tan-* aboutissant à malg. *ta-* :

Mal. *tantu* «sûr, certain» > malg. *tató*.

Dans un seul cas, à mal. *tan-*, le malgache répond par *tĭ-* > *tsĭ-* :

Mal. *tāndaḳ* « danseur » ; tagal *indak* « danser » > malg. *tĭndzakâ* = *tĭdzakâ* > *tsĭndzakâ* = *tsĭdzakâ* « danse ».

-ta- MÉDIAL.

VIII. Je n'ai relevé que deux exemples malais de *-ta-* médial. Dans le premier cas, au *-ta-* malais à voyelle pure en syllabe ouverte, le malgache répond par *-ta-* :

Mal. *kĕtāpaŭ*, nom d'arbre (*Terminalia cattapa*) > malg. *hatāfana* « badamier » (*Terminalia badamia*).

Dans le second exemple, au *-tã-* malais à voyelle nasale en syllabe ouverte devant *ŭ* du trissyllabe paroxyton *bintãŭur*, le malgache répond, suivant les dialectes, par :

1° Un dissyllabe paroxyton avec *tã* + *ŭ* en syllabe fermée atone : *vĭntăŭ* = *vĭtăŭ* ;

2° Un dissyllabe paroxyton avec *t* + voyelle pure + *n* en syllabe fermée atone : *vĭntăn* = *vĭtăn* ;

3° Un trissyllabe paroxyton avec *-tã-* en syllabe ouverte tonique à voyelle nasale devant *ŭ* vélaire : *vĭntãŭĭ* = *vĭtãŭĭ* ;

4° Un quadrisyllabe proparoxyton avec *-tã-* en syllabe ouverte tonique à voyelle pure devant *n* : *vĭntănĭnâ* = *vĭtănĭnâ*.

-ta FINAL.

IX. Au *-ta* final malais subséquent à une syllabe ouverte, le malgache répond par *-ta* après syllabe ouverte, exceptionnellement par *-ti*, *-tan*, *-tana* et *-da* :

Batak *bauta* « fini » > malg. *vĭta* ;
Mal. *gurĭta* « polype » > *hurĭta* « pieuvre » ;
Tagal *kita* « voir » > malg. *hĭta* « vu » ;
Bugui *lita* « glu » > malg. *lĭti* ;
Mal. *rata* « plat, uni » > malg. *rātan*, merina *rātanâ* « plaine, campagne plate » ;
Mal. *būta* « aveugle » > malg. *būda*.

X. Au *-ta* final malais subséquent à une syllabe fermée entravée par *n*, le malgache répond par *-ta* subséquent à une syllabe ouverte à voyelle nasale :

Mal. *mĭnta* « prière » > malg. *hãnta* = *hãta*.

XI. Au groupe final malais *-tah* subséquent à une syllabe fermée avec entrave *n*, le malgache répond par *-ta* subséquent à une syllabe ouverte à voyelle nasale :

Mal. *lĭntah* « sangsue » > malg. *lĭnta* = *lĭta* ;
Mal. *mĕntah* « cru (non cuit) » > malg. *mānta* = *māta*.

XII. Au groupe final malais *-tah* subséquent à une syllabe ouverte, le malgache répond exceptionnellement par *-tr̆å* :

Mal. *lĕtah* « sale » > malg. *lēutr̆å* « saleté ».

XIII. Au groupe final malais *-tāñ* en syllabe fermée à voyelle nasale devant *ñ*, certains dialectes malgaches répondent par *-tāñ*, d'autres par *-tan*, le merina par *-tanå* :

Mal. *bātāñ* « tige, tronc, corps mort » > malg. *vātāñ*, *vātan* ; merina *vātanå* « tronc, corps humain » ;
Mal. *bīntāñ* « astre, étoile » > malg. *vīntāñ* = *vītāñ*, *vīntan* = *vītan*, *vīntanå* = *vītanå* « destin astrologique ».

XIV. Au groupe final malais *-tāñ* en syllabe fermée à voyelle nasale devant *ñ*, le malgache répond aussi par *-ta* avec voyelle pure :

Mal. *hŭtāñ* « dette » > malg. *ūta* « faute, péché » ;
Mal. *pāntāñ* « interdit » > malg. *fānta* = *fāta* « serment ».

XV. Au *-ta-* des groupes malais *-tal*, *-tar*, *-tat* en finale fermée subséquente à une syllabe fermée entravée par *n*, le malgache répond de façon variable :

Par *-ta-* :

Mal. *būntal* « enflé » > malg. *būntanå* ;

Par *-ti-* :

Mal. *pūntal* « tressé, tordu » > malg. *fīntinå* « resserrement, rétrécissement » ;
Mal. *hāntar* « porté » > malg. *ātitrå* « action d'apporter » ;

Par *-tu-* :

Mal. *pāntat* « base, fond » > malg. *fūtutrå* « fondement, principe, racine » ;

Par *-da-* :

Mal. *bāntal* « oreiller » > malg. *ūndanå* = *ŭdanå* ;

Par *-di-* :

Mal. *kĕlintat*, gayo *klĕntit* « clitoris » > malg. *kĭndi* = *kĭdi* « vagin » ;

Par *-dra-* :

Mal. *bŭntar* « potelé, dodu » > malg. *vŭndrakå* = *vŭdrakå* « gras ».

XVI. Au *-ta-* des groupes malais *-taḳ*, *-tal*, *-tar* en finale fermée subséquente à une syllabe ouverte, le malgache répond par :

Mal. *lĕtáḳ* « posé, déposé » > malg. **lătakå* [1] > *lătsakå* « tombé » ;
Mal. *ŭtaḳ* « cervelle, moelle » > malg. anc. *ŭtekĭ* ; **tŭka* [2] > malg. mod. *tsŭka* « moelle » ;
Mal. *gătal*, javanais *gatel* « gale, démangeaison » > malg. *hătinå* ;
Mal. *dătar* « plaine » > malg. *rătanå* [3] ;
Mal. *pŭtar*, javanais *puter* « tourné, viré, tordu » > malg. *fŭtanå* « action d'enrouler quelque chose autour d'une autre » ; *fŭtinå* « action de revenir à sa première place ».

XVII. Au *-ta-* du groupe malais *-taḳ* en finale fermée subséquente à une syllabe fermée, le malgache répond par *-tĭa*, *-ta-*, **-ta* > *-tsa-* :

Mal. *bĭŭkătaḳ* « petite grenouille noire » > malg. *bŏketĭå* « grenouille » ;
Mal. *sĭntaḳ* « arraché, tiré » > malg. *sĭntakå* = *sĭtakå* « action de se séparer de son mari » ;
Mal. *gĕrtaḳ* in *gĕmĕrtaḳ* « cliqueter, faire du bruit » > malg. **karătakå* [4] > *karătsakå* « bruissement des feuilles sèches ».

XVIII. Au *-ta-* du groupe malais *-tam* en finale fermée subséquente à une syllabe ouverte, le malgache ancien répond par *-ti* + *m*, le malgache moderne par *-ti* après voyelle nasale :

Mal. *hĭtam*, jav. *item* « noir » > malg. anc. *ĭntim* = *ĭtim*, malg. mod. *ĭnti* = *ĭti*.

[1] Arabico-malgache لَتَك.
[2] Arabico-malgache تُك.
[3] Cf. supra *rata*.
[4] Arabico-malgache كَرَتَك.

tĕ INITIAL ET FINAL.

XIX. Au *tĕ-* initial malais en syllabe ouverte, le malgache répond généralement par *te-*, quelquefois par *ta-*, *to-*, *tu-*, également en syllabe ouverte :

Mal. *tĕbál*, jav. *tebel* « épais » > malg. *tēvinâ* « épaisseur » ;
Mal. *tĕbúḳ* « percé, perforé » > malg. *tēvikâ* « trou au lobe de l'oreille » ;
Mal. *tĕkán*, jav. *tĕkĕn* « canne, bâton » > malg. *tēhinâ* ;
Mal. *tĕlán*, dayak *telen* « avalé » > malg. *tēlinâ* « action d'avaler » ;
Kawi *tĕlu* « trois » > malg. *tēlu* ;
Mal. *tĕnun* « tisser » > malg. *tēnunâ* « action de tisser » ;
Mal. *tĕpúḳ*, bugui *tempa* « frappé avec le plat de la main » > malg. *tēfakâ* « coup donné avec le plat de la main » ;
Mal. *tĕrás* « le cœur du bois » > malg. *tēza* ;
Mal. *tĕtaḳ*, jav. *tetek* « coupé, fendu » > malg. *tētikâ* « incision, coupure » ;
Mal. *tĕbás* « défriché » > malg. *tăvĕ* « action de défricher » ;
Mal. *tĕlīṅa* « oreille » > malg. *talīñi* ;
Mal. *tĕmú* « safran des Indes » > malg. *tāmu* in *tamutāmu* ;
Mal. *tĕtás*, jav. *tatas* « décousu » > malg. *tātakâ* « décousu » ;
Mal. *tĕrás*, batak *toras* « cœur du bois » > malg. *tōra* « cœur du bois ;
Mal. *tĕkáp* « le dedans de la main posé sur la bouche » > malg. *tūhukâ* « action de porter quelque chose à la bouche » ;
Mal. *tĕlór* « œuf » < malg. *atūli* ;
Mal. *tĕlúḳ*, batak *torluk* « baie, golfe » > malg. *tūlikâ* « arrivée au port, escale ».

XX. Au groupe javanais *tĕ* + *m-* en initiale fermée devant consonne, le malgache répond par *tam-* = *tā-* en même position :

tĕmbūla « bétel » > *tambūru* = *tābūru*.

XXI. Au *-tĕ-* du groupe kawi *-tĕk* en syllabe fermée, subséquent à une syllabe ouverte à voyelle pure, le malgache répond par *-tĕ-* > *-tri-* :

pĕtĕk « pousser avec la main » > malg. sud-oriental anc. *fētek*[1], malg. mod. *fētrikâ* « coup de poing ».

[1] Pour *fētek*, voir *infra*, VII.

te- INITIAL.

XXII. Au *te-* initial malais en syllabe ouverte et à voyelle pure, le malgache répond par *ti-* :

Mal. *tetūro* « bécasse » > malg. *ki-titūru* « bécassine ».

XXIII. Au *tẽ-* initial malais en syllabe ouverte et à voyelle nasale devant *-ñ*, la plupart des dialectes malgaches répondent par *tẽ-* devant *-ñ*; le merina, par *te-* devant *-n* pur :

Mal. *tẽña* « moitié, milieu » > malg. *tẽña* in *tẽñatẽna*, merina *tẽna* in *tenatẽna*.

XXIV. Au *te-* du groupe initial malais *tem-* devant consonne, le malgache répond par *ti-*, *te-* avec voyelles pures; *tum-* = *tũ-* avec voyelle nasale devant consonne :

Mal. *tẽmbaḳ* « tiré, fait feu » > malg. *tĩfitrå* « action de tirer un coup de feu »;
Mal. *tẽmpa* « forger » > malg. *tẽfi* « action de forger »;
Mal. *tẽmbuḳ* « troué » > malg. *tũmbakå* = *tũbakå*.

XXV. Au *-te-* des syllabes finales fermées du type malais *-tey*, *-teh*, *-teḳ*, subséquentes à une syllabe fermée entravée par *n* pur, le malgache répond par :

Mal. *intay*, *hintey* « être écouté, épié »; toba-batak *inté* « action de regarder quelque chose » > malg. *ẽnti* = *ẽti* « action de regarder ».
Mal. *pãnteḳ* « clou » > malg. *fãtikå* > *fãtsikå*, *fãntsikå* = *ʃã-tsikå*;
Mal. *bantey* « être abattu, découpé (animal) » > anakara (dial. sud-orient.) *vãndzi* = *vãdzi* in *mamãndzi* « couper »;
Mal. *ganteh* « filé » > malg. *hẽndri* = *hẽdri* « action de filer ».

XXVI. Au *-te-* malais de la finale fermée du type *-teḳ*, subséquent à une syllabe ouverte, le malgache répond par *-ti-* > *-tsi-* :

Mal. *pũteḳ*, batak *mutik* « germe d'un fruit, le fruit lorsqu'il est encore petit » > malg. *pũtikå* > *pũtsikå* « petit morceau, miette, mis en pièces ».

XXVII. Au *-tẽ-* malais de la finale fermée *-tẽñ*, subséquent à

une syllabe fermée entravée par *n*, le malgache répond par *-tu* + *n*, *nå* :

Mal. *gēnteŭ* « tuile » > malg. *hēntun*, *hēntunå* = *hētun*, *hētunå*, nom d'une pièce de bois du toit des cases.

ti- INITIAL.

XXVIII. Au *ti-* initial malais à voyelle pure, le malgache répond :

1° Par *te-* :

Mal. *tīti* « pont » > malg. *tēti* « action de passer sur » ;
Mal. *titīan* « pont » > malg. *tetēzanå* ;
Mal. *tītiḳ*, batak *tetek* « goutte » > malg. *tetĕ* ;

2° Par *ti-* :

Mal. *tīpis* « mince » > malg. *tīfi* ;
Mal. *tītir* « bruit » > malg. *titītra* « craquement » ;

3° Par *ti-* > *tsi-* :

Mal. *tiāda* « ne pas » > malg. *tiāri* > *tsiāri* ;
Mal. *tīkam* « être percé » > malg. *tīka* > *tsīka* « action de passer à travers » ;
Mal. *tīkar* « natte » > malg. *tīhi* > *tsīhi* ;
Mal. *tīliḳ* « être regardé avec bienveillance » ; jav. *tilik* « espion » ; batak *tilik* « fixer les yeux sur quelque chose que l'on désire » > malg. *tīlikå* > *tsīlikå* « action de mettre la tête à la porte, à la fenêtre » ;
Mal. *tīmun*, batak *'ansimun* « concombre » > malg. *timūndri* in *timundrimūndri* > *tsimūndri* in *tsimundrimūndri* « espèce d'euphorbiacée » ;
Mal. *tīmur* « est » > malg. *atīmu* > *atsīmu* « sud » ;
Mal. **tināwan* « prisonnier de guerre » > malg. **tināva* > *tsināva* in **ontināva* [1] > *ontsināva* « esclave » ;
Bisaya *tināy* « intestin » > malg. *tināy* > *tsināy* ;
Mal. **tināgal* « seul, unique » > malg. *tināgkanå* [2] > *tsināgkanå* ;

[1] Arabico-malgache أُتِنَوْ.

[2] Cf. ce passage du manuscrit XIII du fonds arabico-malgache de la Bibliothèque nationale de Paris (p. 38) :

اَعَزَنَا يَعَهَرِ بِيِّ تِنُكَنِا

aňaran-dZaňahari be tsinukani « [au] nom de Zaňahari (= Allah), le Grand, l'Unique ». *Tsinukani* traduit ici l'arabe الواحد *al-Wāḥid*, l'un des 99 noms d'Allah.

Mal. *tūyap* «souffle» > malg. **tūukå* [1] > *tsūukå*;

4° Par *tĭ-* > *tsĭ-* :

Mal. *tūruk* «percer avec un bâton ayant une pointe en fer» > malg. **tūndrunå* [2] = *tūdrunå* > *tsūndrunå* = *tsūdrunå* «aiguillon, action de percer avec un objet pointu»;

5° Par *tu-* :

Mal. *tūlor*, jav. *tūru* «sommeil, dormir» > malg. *tūri*, *tūru*;

6° Par *ši-*, **tĭ* > *tsĭ-* :

Mal. *tūyap* «chacun»; *tiyap-tiyap* «tous» > malg. *šīyatr̊i* > *šīatr̊i* «tous»; **tūntr̊i* [3] = *tūtr̊i* > *tsūntr̊i* = *tsūtr̊i* «tous»;

7° Par *di-*, *li-* suivant les dialectes :

Mal. *tūtah* «ordre, commandement» > malg. *dūdi*, *lūli*.

XXIX. Au *tĭ-* initial malais à voyelle nasale devant *n̊*, le malgache répond par *te-*, *tu-* avec voyelle pure; *dĭ-* avec voyelle nasale devant *n̊* :

Tagal *tūnig* «voix» > malg. *tēni* «mot, parole»;
Mal. *tūnkat* «plancher, étage, grenier» > malg. *tūhitrå* «magasin à riz sur pilotis»;
Mal. *tūngi* «haut, élevé» > malg. *dūngi* in *dūngidūngi* «grande hauteur».

XXX. Au groupe initial malais *tĭ* + *m*, *n*, le malgache répond :

1° Par *tu-* :

Mal. *tūmba* «seau, vase pour puiser de l'eau» > malg. *tāvi* «auge»;

2° Par *tu-* :

Mal. *tūmpa* «tombé sur quelque chose, qui tombe sur» > malg. *tūpi* «action de jeter, de lancer»;

3° Par *tri-*, *tre-* :

Mal. *tūmpaň* «estropié, perclus» > malg. *ku-trīfa*, *ku-trēfa* «boiteux, estropié;

[1] Arabico-malgache تِرُكَ.

[2] Arabico-malgache تِرُنَ.

[3] Arabico-malgache تِرِ.

4° Par *tĭ-* > *tsĭ-* :

Mal. *tĭndih* « pressé » > malg. *tĭndri* = *tĭdri* > *tsĭndri* = *tsĭdri* « pression » ;
Mal. *tĭndjaw* « vu, observé d'en haut » > malg. *tĭndzu* = *tĭdzu* > *tsĭndzu* = *tsĭdzu* ;
Mal. *tĭntiŭ* « porté à la main » > malg. *tĭntinå* = *tĭtinå* > *tsĭntsinå* = *tsĭtsinå* « action de porter à la main ».

-ti- MÉDIAL.

XXXI. Au malais *tetĭro* « bécasse », le malgache répond par *ki-titrĭu* « bécassine ». Il s'agit ici non pas d'une équivalence *-ti-* > *-tri-*, mais de la métathèse vocalique de *-tĭru* en *-trĭu*.

Le malgache *hĕlikå* « aisselle » n'est pas directement apparenté au malais *katĭyak* « aisselle », mais au javanais *kĕlĕk* > malg. anc. *hĕlek* [1] > malg. mod. *hĕlikå*. Ces deux cas malais de *-ti-* médial ne sont donc pas à retenir en ce qui concerne l'objet de cette note.

-ti FINAL.

XXXII. Au *-ti* final malais après syllabe ouverte à voyelle pure, le malgache répond par *-ti* et **-ti* > *-tsi* :

Mal. *hăti* « cœur » > malg. *ăti* « foie » ;
Mal. *măti* « mort » > malg. *măti* ;
Mal. *kĕtĭ* « cent mille » > malg. **hĕti* [2] > *hĕtsi*.

A *pĕtĭ* « coffre, caisse, boîte » (cf. tamoul *peṭṭi* avec le même sens), les dialectes malgaches répondent par quatre formes différentes :

Merina *vāta* ;
Autres dialectes *vātra*, *vātri*, *vātsa* [3].

La forme attendue **vāti* > **vātsi* n'existe pas. La langue possède déjà un *vātsi* « provisions de voyage en vivres ou en numéraire » ; on a sans doute voulu éviter la création d'un homophone homographe de même quantité.

XXXIII. Au *-ti* final malais en syllabe fermée après syllabe

[1] Voir *infra*, VII.
[2] Arabico-malgache صِتِ ou صِتِّ.
[3] Arabico-malgache وَتَ.

ouverte des groupes *-tih*, *-tiḳ*, *-tir*, *-tis*, le malgache répond par *-ti* ou **-ti* > *-tsi* :

Tagal *limatik* « sangsue des forêts » > malg. *limātikå* ;
Mal. *gītiḳ* « chatouiller » > malg. *hītikå* in *hitikītikå* « action de chatouiller » ;
Mal. *rĕtíh* « trotter » > malg. *rīti* in *ritirīti* « trot, amble » ;
Mal. *pūtih* « blanc » > malg. *fūti* > *fūtsi* ;
Dayak *bitik* « fourmi » > malg. *vītikå* > *vītsikå* ;
Mal. *būtir* « grain, globule » > malg. **vūti*[1] > *vūtsi* « verrue » ;
Mal. *bĕtís* « jambe, mollet » > malg. *vīti* > *vītsi*.

XXXIV. Au *-ti-* du groupe malais *-tiḳ* subséquent à une voyelle fermée entravée par *n*, le malgache répond par *-ti* après syllabe ouverte à voyelle nasale :

Mal. *sīntiḳ* « huître perlière » > malg. *sēnti* = *sēti* « petite perle noire ».

XXXV. Au *-tī-* du groupe malais *-tĩn* subséquent à une syllabe fermée entravée par *n*, le malgache répond par *-ti*, *-tri-* après syllabe ouverte à voyelle pure ; *-tu-* après syllabe ouverte à voyelle nasale :

Mal. *gūntĩn* « ciseaux » > malg. *hēti* ;
Mal. *būntĩn* « grosse, enceinte (femelle, femme) » > malg. **vūtrika* in *vutrītrikå* « enflure, gonflement » ;
Mal. *antĩn-āntĩn* « pendants d'oreille » > malg. *hantunkāntunå* = *hātūkātunå*.

to-, *tu-* INITIAUX.

XXXVI. Aux *to-*, *tu-* malais initiaux en syllabe ouverte à voyelle pure, le malgache répond par *tu-*, *to-* :

Tagal *tokatoka* « éperon de navire » > malg. *tūha* « chevrons du toit » ;
Tagal *tolot* « permettre, consentir » > malg. *tūlutrå* « présent, offrande » ;
Tontemboan *to'or* « se tenir debout » > malg. *tūetrå* « état, condition, manière d'être, posture » ;
Mal. *tōraḳ* « navette de tisserand, bobine » > malg. *tūlutrå* « petit morceau de bambou servant de bobine, de dévidoir » ;

[1] Arabico-malgache وُبِ.

Tagal *tōsiṅ* «repousser» > malg. *tūinå* «réponse d'un écho»;
Tagal *tūbo* «gain» > malg. *tūvunå* «addition, ajoutage»;
Mal. *tūdju* «être dirigé vers» > malg. *tuzu* «persévérance dans la marche, le travail, malgré la fatigue, les difficultés»;
Mal. *tūduh* «accusé, dénoncé» > malg. *tūru* «indication, action de montrer»;
Mal. *tūhuḳ*, nom d'un poisson > malg. *tūhu*;
Mal. *tūlaḳ* «poussé, repoussé» > malg. *tūlakå* «jeté hors de sa voie, repoussé»;
Mal. *tūlih* «vu, regardé de travers» > malg. *tūlikå* «action de regarder derrière soi»;
Mal. *tūmit* «talon» > malg. *tūmitrå*;
Tontemboan *tumo'or* «se tenir debout» > malg. *tumūetrå* «action de demeurer, résider, séjourner»;
Mal. *tūna* «anguille» > malg. *tūna* «grosse anguille»;
Mal. *tūnu* «rôti, grillé» > malg. *tūnu* «action de rôtir, de griller sur le feu»;
Mal. *tūrut* «imité» > malg. *tūrutrå* «être semblable»;
Mal. *tūtuḳ* «pilé» > malg. *tūtu* «action de piler»;
Kawi *tutuk* «bec d'oiseau» > malg. *totukå*;
Mal. *tūtup* «couvert, fermé» > malg. *tūtutrå* «entièrement couvert, recouvert»;
Mal. *tūwa* «vieux, âgé» > malg. *tūa* in *matūa* «terme de respect employé en s'adressant à l'aîné des hommes ou des femmes»;
Mal. *tūwaḳ* «liqueur fermentée, enivrante» > malg. *tūakå* «rhum, les spiritueux».

XXXVII. Exceptionnellement, à *to-*, *tū-* malais, le malgache répond par *te-*, *ta-*, *re-* :

Mal. *tūbir* «abîme, gouffre» > malg. *tēvanå* «précipice»;
Mal. *tūkar* «échange, troc» > malg. *takālu*;
Mal. *tōrap* «éructation» > malg. *rēzatrå*.

XXXVIII. Au malais *tō-*. *tū-* à voyelle nasale, en syllabe ouverte devant *n̂* + gutturale, le malgache répond par *tu-* avec voyelle pure, *trū-* avec voyelle nasale devant *n̂* + gutturale :

Mal. *tōn̂kaw* «trois pierres servant de trépied» > malg. *tūku*;
Mal. *tūn̂gal* «seul, unique» > malg. *tūkanå*;
Mal. *tūn̂gul* «tronc d'arbre» > malg. *trūn̂ga* «tronc d'arbre flottant sur l'eau».

XXXIX. Au *tu-* des groupes malais à syllabe fermée *tun-*, *tum-*

devant consonne, le malgache répond par *tã-*, *tũ-*, *dũ-* avec voyelle nasale, *tu-*, *du-* avec voyelle pure :

Mal. *tũntun* « amené, conduit » > malg. *tãntanå* = *tãtanů* « action de prendre, de tenir par la main » ;
Mal. *tũmpat* « bouché, obstrué » > malg. *tãmpinå* = *tãpinå* « écluse, barricade » ;
Tagal *tũmbok* « donner un coup de lance » > malg. *tũmbukå* = *tũbukå* « coup de sagaie » ;
Mal. *tũndjuḳ* « indiqué » > malg. *tũndru* = *tũdru* « action d'indiquer avec le doigt, index » ;
Mal. *tũmpul* « émoussé » > malg. *dũmbu* = *dũbu* ;
Mal. *tũmpu* « foulé, aplati » > malg. *tũfutrå* « choc, rencontre de deux objets » ;
Mal. *tũmpul* « émoussé » > malg. *dũmunå*.

-to- MÉDIAL.

XL. Au *-to-* médial malais subséquent à une syllabe ouverte à voyelle pure, le malgache répond par *-tu-* après syllabe ouverte à voyelle pure :

Mal. *patõla* « concombre » > malg. *fatũra*, nom d'arbre.

-to. *-tu* FINAUX.

XLI. Au malais *-tu* ou *-to-*, *-tu-* dans les groupes finaux *-toh*, *-tuh*, subséquent à une syllabe ouverte à voyelle pure, le malgache répond par *-tu* et *-ti* :

Mal. *bãtu* « pierre » > malg. *vãtu* ;
Mal. *bũtuh* « membre viril » > malg. *vũtu* ;
Batak *pĩtu* « sept » > malg. *fitu* ;
Batak *lotoh* « sale » > malg. *lutu* « saleté » ;
Mal. *djãtuh* « tomber », dayak *djato* « tomber (en parlant des fruits) » > malg. *rãti*, écorce légère qui se détache du bananier ;
Mal. *piãtu* « orphelin » > malg. *bũti*.

XLII. Au malais *-tu* ou *-tu-* dans le groupe final *-tuh*. *-tuḳ*, subséquent à une syllabe fermée entravée par *n*, le malgache répond par *-tu*, *-ti-* > *-tsi-*, *-dzi* après syllabe ouverte à voyelle nasale ; *-tŕa-* après syllabe ouverte à voyelle pure :

Mal. *mĕnãntu* « gendre, bru » > malg. *vinãntu* = *vinãtu* ;
Mal. *lũntuḳ*, batak *lontik* « pliant, courbé » > malg. *lãntikå* = *lãtikå* > *lãntsikå* = *lãtsikå* « arqué, cambré » ;

Mal. *bāutu* « aide, secours » > malg. *vūndzi* = *vūdzi*;
Mal. *būtuh* « membre viril » > malg. *bīdzu*;
Mal. *rūntuh* « tomber, s'écrouler » > malg. *rūtŕaka* « écroulé, éboulé ».

XLIII. Au *-tu-*, *-to-* des finales malaises *-tuḳ*, *-toḳ*, *-tus*, subséquent à une syllabe ouverte à voyelle pure, le malgache répond par *-tu-* ou *-tu* :

Mal. *tātuḳ* « pilé » > malg. *tūtu* « action de piler »;
Mal. *rātus* « cent » > malg. *zātu*;
Mal. *ūtus* « envoyé, député » > malg. *ītu* « action d'envoyer quelqu'un comme délégué »;
Mal. *cōtoḳ*, kawi *tūtuk* « bec d'oiseau » > malg. *tōtuka*.

XLIV. Aux *-tũ-*, *-tu-* des finales malaises *-tũñ*, *-tut*, *-tur*, subséquentes à une syllabe fermée entravée par *n*, le malgache répond par *-tu-* après syllabe ouverte à voyelle nasale, *-tru-* et *-du-* après syllabe ouverte à voyelle pure :

Mal. *gāntũñ* « pendu, suspendu » > malg. *hāntuna* = *hātuna* « suspension »;
Mal. *bāntut* « incomplet » > malg. *vāntutra* = *vātutra* « jeune fille formée, mais pas encore mère »;
Mal. *gūntur* « tonnerre » > malg. *kūtruka*, *gūduna*.

-t FINAL.

XLV. Au *-t* final malais, le malgache répond exceptionnellement par *-ti* > *-tsi* :

Mal. *djāhat* « méchant » > malg. *rāti* > *rātsi*.

Dans tous les autres cas, au *-t* final malais le malgache répond par l'une des trois finales *-tra*, *-ka*, *-na* et leurs variantes dialectales. J'ai récemment traité la question en détail dans mon *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches* (notamment p. 202-235).

Les phonèmes malais à *t* initial, médial ou final, utilisés dans cette note, ont en malgache 221 formes équivalentes, qui présentent les concordances et les divergences suivantes, en ce qui concerne exclusivement la dentale :

a. Dans 127 cas, au malais *ta*, *tă*, *te*, *ti*, *to*, *tu*, le malgache

répond par *t* + voyelle de même timbre (*ta*, 69 cas *in* I, II, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XIII, XIV, XV, XVI, XVII: *tĕ*, 9 cas *in* XIX; *te*, 2 cas *in* XXIII, XXIV; *ti*, 9 cas *in* XXVIII, XXXII, XXXIII, XXXIV, XXXV; *to*, *tu*, 38 cas *in* XXXVI, XXXVIII, XXXIX, XL, XLI, XLII, XLIII, XLIV). Comme la dentale est seule en question, je considère comme identiques *ĕ* malais et *e* malgache, *o* et *u* malais et *u* malgache. Il n'en serait naturellement pas ainsi si j'étudiais comparativement le vocalisme des deux langues.

b. Dans 38 cas, au malais *t* + *a*, *ĕ*, *i*, *o*, *u*, le malgache répond par *t* + voyelle de timbre différent (*ta* > *tu*, *te*, *ti*, 9 cas *in* III, XV, XVI, XVIII; *tĕ* > *ta*, *to*, *tu*, 9 cas *in* IX, XX; *te* > *tu*, *ti*, 5 cas *in* XXII, XXIV, XXV, XXVII; *ti* > *te*, *ta*, *tu*, 9 cas *in* XXVIII, XXIX, XXX, XXXV; *to*, *tu* > *te*, *ta*, *ti*, 6 cas *in* XXXVII, XXXIX, XLI).

c. Dans 25 cas, au malais *t* + *a*, *e*, *i*, *u* et *-t*, le malgache répond par *ti* > *tsi* (*ta*, 1 cas *in* VII; *te*, 2 cas *in* XXV, XXVI; *ti*, 20 cas *in* XXVIII, XXX, XXXII, XXXIII; *tu*, 1 cas *in* XLII; *-t*, 1 cas *in* XLV).

d. Dans 5 cas, au malais *ta*, le malgache répond par *ta* > *tsa*, *tu* > *tsu* (*in* II, XVI, XVII).

e. Dans 1 cas, au malais *ti*, le malgache répond par *ši* (*in* XXVIII).

f. Dans 11 cas, au malais *t* + *a*, *ĕ*, *i*, *u*, le malgache répond par *t* + voyelle > *tr*, *tr̊* + voyelle (*ta* > *tr̊a*, 2 cas *in* XII, XVII; *tĕ* > *te* > *tri*, 1 cas *in* XXI; *ti* > *tre*, *tri*, *tr̊i*, *tr̊a*, 5 cas *in* XXX, XXXII, XXXV; *tu* > *tru*, *tr̊a*, *tra*, 3 cas *in* XXXVIII, XLII, XLIV).

g. Dans 2 cas, au malais *ta*, *te*, le malgache répond par *dra* (XV), *dri* (XXV).

h. Dans 3 cas, au malais *te*, *tu*, le malgache répond par *dzi* (XXV, XLII).

i. Dans 8 cas, au malais *t* + *a*, *i*, *u*, le malgache répond par *d* + voyelle (*ta* > *da*, *di*, 3 cas *in* IX, XV; *ti* > *di*, 2 cas *in* XXVIII, XXIX; *tu* > *du*, 3 cas *in* XXXIX, XLIV).

j. Enfin, dans un seul cas, au malais *to*, le malgache répond par *re* (XXXVII).

En résumé :

a.	Mal. *t* > malg. *t*		dans 127 cas
b.	*t*	*t*	38
c.	*ti*	*ti* > *tsi*	25
d.	*t*	*t* > *ts*	5
e.	*ti*	*ši*	1
f.	*t*	*tr*, *tr̊*	11
g.	*t*	*dr*	2
h.	*t*	*dz*	3
i.	*t*	*d*, *l*	8
j.	*t*	*r*	1

Au total, 221 cas.

Les 11 cas de mal. *t* > malg. *tr*. *tr̊* (*f*) comprennent 6 cas à l'initiale et la médiale :

	MALAIS.		MALGACHE.
XXXVIII.	*tũŋgul*	>	*trũŋga*,
XXX.	*tūmpãŋ*		*ku-trīfa*, *ku-trēfa*,
XXXV.	*bũntĩŋ*		*vūtrikå*,
XLII.	*rūntuh*		*rūtr̊akå*,
XXI.	*pětěk*		*fētrikå*.

que je ne suis pas à même d'expliquer. *Fētrikå* n'est pas issu directement du kawi *pětěk*, mais de la forme intermédiaire *fētek*, en malgache sud-oriental ancien, ultérieurement développé en *fētrikå*. L'évolution de *-te-* en *-tri-* est donc un phénomène spécifiquement malgache; mais ce que nous savons de la phonétique de cette dernière langue ne permet pas encore d'indiquer la loi qui régit cette alternance.

Mal. *guntur* > malg. *kūtrukå* (XLIV) ne fait pas difficulté. *Kūtrukå* est évidemment *kūtru* + finale *-kå*; *ku-* répond à *gun-* par chute de l'entrave nasale malaise, et *-tru* au malais *-tur* par métathèse.

Les 4 cas de *t* > *tr̊* à la finale :

	MALAIS.		MALGACHE.
XII.	*lětáh*	>	*lēutr̊å*,
XVII.	*bĩŋkātaḳ*		*bōketr̊å*,
XXXII.	*pětī*		*vatr̊a*, *vatr̊i*,

ne font pas difficulté non plus : la finale attendue **-ta* (elle existe

en merina pour *pĕti* > *vāta*) s'est muée en *-tŏa*, *-tŏi* par analogie avec les variantes dialectales de la finale *-tra*.

Les deux cas (*g*) de malg. *dr* < mal. *t* :

	MALAIS.	MALGACHE.
XV.	*būntar*	> *vūdrakă*,
XXV.	*ganteh*	*hēdri*,

pourraient être le point d'aboutissement de l'évolution suivante : mal. *būntar* > malg. **vūdakă* > **vūrakă* > **vūdrakă*; c'est-à-dire mal. *xynt-* > malg. *xŷd-* > *xŷr-* > *xŷdr-*. Cette courbe phonétique est possible, mais reste cependant conjecturale. Elle est également possible pour le cas de *torap* (*j*), qui serait passé à *rēzatră* par l'intermédiaire de **dēzatră* (XXXVII).

Les trois cas (*h*) de *t* > *dz* :

	MALAIS.	MALGACHE.
XXV.	*bantey*	> *vādzi*,
XLII.	*bāntu*	*vūdzi*,
	būtuh	*bīdzu*,

sont très obscurs. Le troisième est particulièrement déconcertant, car le malgache possède en regard de mal. *būtuh* la forme attendue *vūtu*, qui est usitée dans un grand nombre de dialectes.

Les huit cas (*i*) de passage du *t* malais au *d* malgache, c'est-à-dire de la sourde à la sonore, du type :

	MALAIS.	MALGACHE.
XXVIII.	*tītah*	> *dīdi*, *lili*,
XV.	*klĕntit*	*kīdi*, etc.,

sont nettement attestés, mais on ne s'explique guère cette alternance inattendue.

Dans les 127 cas de *a* et les 38 cas de *b*, le *t* malais s'est maintenu en malgache. Les 25 cas de *c* se divisent, au point de vue de l'accentuation, en quatre catégories :

α. *ti* tonique initial en malais et tonique initial ou médial en malgache :

MALAIS.	MALGACHE.
tīkam	> *tīka* > *tsīka*,
tīkar	*tīhi* > *tsīhi*,
tīlik	*tīlikă* > *tsīlikă*,
tīmur	*atīmu* > *atsīmu*,

MALAIS.	MALGACHE.
tiyup	*tīukå* > *tsīukå*.
tindih	*tīdri* > *tsīdri*.
tindjaw	*tīdzu* > *tsīdzu*.
tintīñ	*tītinå* > *tsītsinå*.
tāndaḳ	*tīdzakå* > *tsīdzakå*,
tīruḳ	*tīdrunå* > *tsīdrunå*.
tiyap	*tītŏi* > *tsītŏi*.

β. *ti* tonique initial ou final en malais, atone prétonique ou posttonique, initial ou final, en malgache :

MALAIS.	MALGACHE.
tīmun	> *timūdri* > *tsimūdri*.
kĕtī	*hēti* > *hētsi*.
bĕtís	*vīti* > *vītsi*.

γ. *ti* atone initial prétonique en malais et en malgache :

MALAIS.	MALGACHE.
tiāda	> *tiāri* > *tsiāri*,
tināwan	*tināva* > *tsināva*.
tináy	*tināy* > *tsināy*.
tinūñgal	*tinūkanå* > *tsinūkanå*.

δ. *ti* atone posttonique final ou en syllabe finale en malais, atone posttonique médial ou final en malgache :

MALAIS.	MALGACHE.
būtir	> *vūti* > *vūtsi*,
djāhat	*rāti* > *rātsi*.
pūteḳ	*pūtikå* > *pūtsikå*.
pūtih	*fūti* > *fūtsi*.
lūtuḳ	*lātikå* > *lātsikå*,
panteḳ	*fātikå* > *fātsikå*.
Dayak *bītik*	*vītikå* > *vītsikå*.

Il résulte de ces 25 exemples que, au *ti* malais, le malgache répond par *ti* et que celui-ci est ensuite passé à *tsi*. Cette dernière évolution ne s'est donc pas produite du malais au malgache; c'est, au contraire, un phénomène dialectal spécifiquement malgache. On a vu précédemment, en effet, que dans

9 cas le *ti* malais est représenté en malgache par *ti*, mais en est resté à ce stade :

	MALAIS.	MALGACHE.
XXVIII.	*tīpis*	> *tīfi*,
	tītir	*titītra*,
XXXII.	*hāti*	*āti*,
	māti	*māti*,
XXXIII.	*limatik*	*limātikå*.
	gītik	*hītikå*,
	rĕtíh	*rīti*,
XXXIV.	*sīntik*	*sēti*.
XXXV.	*gāntūn*	*hēti*.

Aucun des 9 mots précédents n'a de forme à *tsi* < *ti* dans les dialectes de la grande île africaine.

Dans les 25 exemples de mal. *ti* > malg. *ti* > *tsi*, le passage du stade malgache *ti* au stade *tsi* s'effectue aussi bien à la tonique malgache (11 fois) qu'à l'atone prétonique ou posttonique (14 fois) et en toute position; ni l'accentuation, ni la place de ce phonème ne sont donc en cause dans cette évolution phonétique.

Le cas d'alternance mal. *t* > malg. *š* (*e*) peut s'expliquer ainsi : au mal. *tīyap*, le malgache aurait répondu successivement par **tīyatřî* > **tsīyatřî* > *šīyatřî* > *šīatřî*. parallèlement à mal. *tīkar* > malg. *tīhi* > *tsīhi* > créole de l'île de la Réunion *sezí*. Cf. également sanskrit *kārttika*, nom de mois > malg. **hatīha* > *hatsīha* > *hašīha* > *hašīa*; arabe *al-idjtimā'* « la réunion » > malg. **alitimå* > *alitsimå* > *ališimå*, terme de divination.

Les 5 cas de mal. *t* + *a* auquel le malgache répond par *t* + *a*, *u* > *ts* + *a*, *u*, sont :

	MALAIS.	MALGACHE.
II.	*tābur*	> *tābu* > *tsābu*,
	taga	*tāŭgana* > *tsāŭganå*,
XVI.	*lĕtāk*	*lātakå* > *lātsakå*,
XVII.	*gērtak*	*karātakå* > *kavātsakå*.
XVI.	*ūtak*	*tūka* > *tsūka*.

Ici encore, au malais *ta*, le malgache répond régulièrement par *t* + voyelle. Le stade *ts* + voyelle < *ta*, *tu* est, comme précédemment, une évolution phonétique qui s'est produite à l'intérieur du malgache et non le développement d'un thème malais.

En dernière analyse, sur 221 cas étudiés, 195 (*a*, *b*, *c*, *d*) présentent un *t* malgache répondant au *t* malais. Dans 30 (*c*, *d*) de ces 195 cas, le *t* malgache < *t* malais est passé à *ts*; dans

25 (*c*) de ces 30 derniers cas, le *t* malgache qui a abouti à *ts* est vocalisé par *i*. De ces constatations, on peut donc déduire la loi suivante :

Au *t* initial et médial malais, en syllabe tonique ou atone, le malgache répond par *t*, *quel que soit le timbre de la voyelle subséquente*. Le malgache *ti* < *t* malais + voyelle (*c*), aboutit à *tsi* dans certains dialectes; mais 5 cas de malg. *ta*, *tu* < malais *ta* (*d*) aboutissent également à *tsa*, *tsu*. Le mécanisme possible des 26 dernières équivalences (*e*, *f*, *g*, *h*, *i*, *j*) n'est indiqué qu'à titre de conjecture.

Ainsi me paraît devoir être rectifiée et complétée à l'aide des formes dialectales que j'ai utilisées, la loi formulée en 1893 par M. R. Brandstetter.

Le malgache a fait de notables emprunts à quatre langues : le swahili, l'arabe, le français et l'anglais. La forme malgachisée des mots empruntés à ces langues est en pleine concordance avec la loi ci-dessus.

SWAHILI.

Au *ta* swahili en toute position, le malgache répond par *ta* :

SWAHILI.		MALGACHE.
tāa « lampe »	>	*tâ*;
tāṅga « voile de navire »		*tāṅga*;
tāṅgo « concombre »		*tāṅgu* « melon »;
tartību « doucement, avec ordre »		*taratību*;
tāvi « joue »		*tāva* « visage »;
tayāri « prêt »		*tahyāri*;
bustāni « jardin » (1)		*bušitāni*;
karatāsi « papier, lettre » (2)		*karatāsi*;
kitāmbaa « morceau d'étoffe »		*kitāmbi*;
kitāpo « sachet, bourse »		*kitāpu*;
sīta « six » (3)		*tsyūta*.

Au *te* swahili, le malgache répond par *te*, et dans un seul cas par *te* > *tre* :

SWAHILI.		MALGACHE.
tende « datte »	>	*tēndi* > *antrêndre* = *ātrêdre*;
batēla « espèce de barque »		*betēla*;
kilēte « tolletières »		*kilēti*.

(1) De l'arabe بستان *bustān*.
(2) De l'arabe قرطاس *ḳarṭās*.
(3) De l'arabe ستّة *sitta*.

Au *ti* swahili, le malgache répond par *ti* ou *tri* :

SWAHILI.		MALGACHE.
kalafāti « calfater » [1]	>	*kalafāti*;
pāti « étoffe de couleur »		*pātr̊i.*

Aux *to* et *tu* swahilis, le malgache répond par *to*, *tu*, *ta* :

SWAHILI.		MALGACHE.
mōto « amadou »	>	*mōto*, *mutu*;
mtūŋgi « jarre à eau »		*tūŋgi*;
tumbāko « tabac »		*taumbāku* = *tābāku.*

Le *t* swahili s'est maintenu en malgache dans 18 cas sur 20. *Antr̊ēndr̊e* < swa. *tēndi* et *pātr̊i* < swa. *pāti* font seuls exception, mais présentent cependant un phonème identique à celui qui répond quelquefois au *t* malais. Cette rencontre est intéressante, car elle montre que l'alternance *t* malais > *tr̊* malgache n'est pas purement accidentelle. Le *tr̊* de *antr̊ēndr̊e* est à la tonique; celui de *pātr̊i* à l'atone posttonique; l'accentuation n'est donc pas en cause, ainsi que je l'ai fait remarquer déjà. Ces nouveaux cas de *t* > *tr̊* se produisent avec *e* et *i* subséquents; c'est la seule indication — indication importante, il est vrai — qu'ils fournissent.

ARABE.

Au *ta-* ou *ṭa-* initial arabe — les Malgaches confondent la consonne simple ت *t* et son emphatique ط *ṭ*. — le malgache répond par *ta-* :

Ar. تفسير *tafsīr* « explication, commentaire » > malg. *tafašīri* « conversation »;

Ar. طلب *ṭalaba* « demander » > malg. *mi-talāba* (*mi-* est un préfixe verbal);

Ar. طلاسم *ṭalāsim*, plur. de طلسم *ṭilsam* « talisman » > malg. *talašimu*;

Ar. طعام *ta'ām* « nourriture » > malg. *tāmu*;

Ar. الطرف *aṭ-ṭaraf* « 9e mansion lunaire » > malg. *atarāfi* « 9e jour du mois »;

Ar. طريق *ṭarīḳ* « route, chemin, voie spirituelle » > malg. *tarīki.*

[1] De l'arabe قلفط *kalfaṭa.*

Au *-ta-* médial arabe, le malgache répond également par *-ta-* :

Ar. البطن *al-baṭn* « le ventre » > malg. *alibatāni* ;

Ar. البُطَيْن *al-buṭayn* « 2e mansion lunaire » > malg. *alobutāyni* > *alobutīni* « 2e jour du mois » ;

Ar. الحطب *al-ḥaṭab* « le bois » > malg. *buhatāba* « bois à feu » ;

Ar. الكتاب *al-kitāb* « le livre » > malg. *alikitābu* > *alikitsābu* ;

Ar. المطر *al-maṭar* « la pluie » > malg. *alimatāri* ;

Ar. السرطان *as-saraṭān* « l'Écrevisse du zodiaque » > malg. *asaratāni*, terme de divination ; *asurutāni*, nom du 4e mois de l'année ;

Ar. سطر *saṭar* « ligne d'écriture » > malg. *šatāri* ;

Ar. السلطان *as-sulṭān* « roi, souverain » > malg. *asurutāni* ;

Ar. عتبة *'ataba* « seuil » > malg. *taba*, *tabati*, in *taba-dahīla*, *tabati hurūlzi*, termes de divination, de l'arabe عتبة الداخل *'atabat al-dākhil* « seuil de l'intérieur » ; عتبة الخارجة *'atabat al-khāridja* « seuil en dehors » ;

Ar. عطارد *'Otārid* « Mercure » > malg. *Mutarīta*, terme de divination.

L'arabe تمساح *timsāḥ* « crocodile » a abouti en malgache à *tsamitsǎ* < *tsamitsǎha*. Les stades intermédiaires sont vraisemblablement les suivants : **tamisǎha* > **tamitsǎha* > *tsamitsǎha* > *tsamitsǎ*, les deux derniers par assimilation à distance de l'initiale atone *ta-* à la tonique *tsǎ* < *sǎ*.

Au *ti* arabe initial et médial, le malgache répond par *ti* et *ti* > *tsi* :

Ar. طبّ *ṭibb* « magicien » > malg. *tību* « espèce de sorcier » ;

Ar. فاطمة *Fāṭima*, nom de femme » > malg. *Fatīma* ;

Ar. كاتب *kātib* « écrivain » > malg. *katību* ;

Ar. خطيب *khaṭīb* « prédicateur » > malg. *katību* « espèce de sorcier » ;

Ar. الاجتماع *al-idjtimā'* « la réunion, la rencontre » > malg. *alitimǎ* > *alitsimǎ* > *ališimǎ*, termes de divination.

Au *tu* arabe initial et médial, le malgache répond par *ta* et *tu* :

Ar. تُمّة *tumma* « fin » > malg. *tamātsi* ;

Ar. مكتوب *maktūb* « écrit » > malg. *makatūbu*.

Au *t* ou *ṭ* final arabe, le malgache répond par *ti* > *tsi*, *tu* > *tsu*, *ta* > *tsa*, *tŏa* :

Ar. الحوت *al-ḥūt* « les Poissons du zodiaque » > malg. **alahūtu* > *alahūtsi*, nom du 12e mois ;

Ar. السبت *as-sabt* « samedi » > malg. *asabūti* > *asabūtsi*;
Ar. البيت *al-bayt* « la maison » > malg. **alibēti* > *alibētsi*, **alibēta* > *alibētsa*;
Ar. مات *māt* « mort » > malg. **muntu* > *muntsu*;
Ar. خاط *khāṭ* « coudre » > malg. *manu-kātʰa*.

Lorsque la finale arabe ة est vocalisée dans les textes arabico-malgaches, elle prend toujours la voyelle *i* et se prononce **ti* > *tsi*; dans le cas contraire, elle reste une finale graphique sans aucune valeur phonétique :

ARABE.	ARABICO-MALGACHE.
القيامة *al-ḳiyāma* « la résurrection;	اَلْقِيَامَةِ **alikiamāti* > *alikiamātsi*;
قبلة *ḳibla* « de la Mekke »,	قَـبِـلَـةِ **kabilāti* > *kabilātsi* « nord »;
الفضّة *al-foḍḍa* « argent »,	لِفِضَةِ **lefivāti* > *lefivātsi*;
مدينة *Madīna* « Médine ».	مَدِيْنَةِ **Malināti* > *Malinātsi*;
مراة *mrā* « femme »,	مَرَاةِ **marāti* > *marātsi*;
سورة *sūra* « chapitre du Ḳorân ».	سُوْرَةِ **šurāti* > *šurātsi*.

L'arabe عتبة *ʾataba* dans عتبة الخارجة *ʾatabat al-khāridja* « le seuil en dehors » est passé en malgache sous la forme *tabati hurudji*; la finale ةِ de عَتَبَةِ s'est exceptionnellement maintenue au stade *-ti*.

Les exemples de ة resté finale graphique sans aucune valeur phonétique sont beaucoup plus nombreux que les précédents :

Ar. البلدة *al-balda* « 21e mansion lunaire » > malg. اَلْبَلَدَة *alabulāda* « 21e jour du mois »;
Ar. الزبرة *az-zubra* « 11e mansion lunaire » > malg. اَلْزَبَرَة *alazubāra* « 11e jour du mois »;
Ar. الجرادة *al-djarāda* « la sauterelle » > malg. اَلِجَرَادَة *alidzarāda*;
Ar. جمعة *djum'a* « vendredi » > malg. جُمَعَة *dzumă*;
Ar. قميصة *ḳamīṣa* « chemise » > malg. قَمِيْصَة *kamīša*;

Ar. كوفيّة *kūfiyya* «béret» > malg. كُوْفِيَة *kufyā*;

Ar. مقامة *maḳāma* «lieu où l'on tient séance» > malg. مَقَامَة *makāma*;

Ar. شهادة *šahāda* «témoignage» > malg. شَهَادَة *šahāda*;

Ar. شبّابة *šabbāba* «flûte» > malg. شَبَابَة *šabāba*;

Ar. سرّيّة *surriyya* «concubine» > malg. سُرِيَّة *šuriā*;

Ar. زهرة *Zohora* «Vénus» > malg. زُهُرَة *zohōra*, terme de divination.

Cf. également *alahāka*, de l'arabe الهقعة *al-haḳ'a*; *alahēna* < الهنعة *al-han'a*; *alahumūra* < الحمرة *al-ḥomra*; *alizāba* < الجبهة *al-djabha*; *anasūra* < النثرة *an-nathra*; *asarāfa* < الصرفة *aṣ-ṣarfa*; *ašahūla* < الشولة *aš-šaūla*; *ašūra* < الشهرة *aš-šuhra*; *Fatima* < فاطمة *Fāṭima*; *hiāta* < خياطة *khiyāṭa*; *Iša* < عائشة *'Āīša*; *dzalāba* < جلبة *djalaba*; *dzamā* < جماعة *djamā'a*; *dzāna* < جنّة *djanna*; *karūdza* < خارجة *khāridja*; *Katīza* < خديجة *Khadīdja*; *salasa* < ثلاثة *thalātha*; *alikabīa* < الاخبية *al-akhbiya*; *vāraka* < ورقة *waraḳa*.

Dans 21 cas sur 29, au *t* arabe initial et médial, le malgache répond par *t*; dans 4 cas, à l'arabe *ti*, le malgache répond par *ti*. Dans 2 cas, à l'arabe *ti*, le malgache répond par *ta* > *tsa*, *ti* > *tsi* > *ši*. Au *-t* final arabe, le malgache répond 4 fois par *t* > *ts* + voyelle, une fois par *tŏa*. Enfin, au ة, le malgache répond une fois par *ti*, 5 fois par *ti* > *tsi*; dans 30 cas, le ة arabico-malgache est en fonction de simple finale graphique sans aucune valeur phonétique.

FRANÇAIS.

Au *t* français initial et médial, le malgache répond par *t* :

FRANÇAIS.		MALGACHE.
tartrique	>	*taritārikă*,
la table		*latābatră*,
litanie		*lītani*,
la guitare		*lagitāra*,
les épaulettes		*zepulēta*.
Dentelle		*dantēli*,
tabatière		*batēra*,
l'absinthe		*lapusēti*,
la gourmette		*lagurumēti*,

FRANÇAIS.	MALGACHE.
l'omelette	*lamulēti*,
la vente	*lavānti*,
côtelette	*kotilēti*,
échantillon	*santīninå*,
petits pois	*pitipwů*.
L'entonnoir	*latunāra*,
loto (jeu de)	*lotŏ*,
marteau	*marutŏ*.

ANGLAIS.

Au *t* anglais initial et médial, le malgache répond par *t* :

ANGLAIS:		MALGACHE.
pantaloon	>	*patalūha*,
mustard		*musitāritrå*,
testament		*tesitamēnta*,
letter		*litēra*,
beefsteak		*befitēyka*,
baptism		*batīsa*,
elastic (des chaussures)		*lasitīka*,
politic		*pulitīka*,
steam		*sitīmi*,
lecture		*lekitūra*.

Le terme militaire anglais *detachment* est passé en malgache sous la forme *tsatsimēnitrå*, dont le stade intermédiaire **tatsimēnitrå* a abouti à *tsatsimēnitrå* par assimilation de l'initiale à la consonne de la syllabe suivante.

III

Malgache أُنْتُو *ONTSŌA* < bantu *SŌWA*.

« Dans cette Province [d'Anoši, dans le sud-est de Madagascar], dit Flacourt, il y a deux sortes de genres d'hommes, sçavoir les Blancs et les Noirs. Les Blancs sont divisez en trois sortes, sçavoir *Rhoandrian* (faute d'impression pour *Rohandrian*), *Anacandrian* et *Ondzatsi*. Les Noirs sont divisez en quatre sortes, sçavoir en *Voadziri*, *Lohavohits*, *Ontsoa* et *Ondeves*. Les *Roandrian* (*sic*) sont ceux qui sont comme les Princes et de la race des Princes. Les *Anacandrian* sont descendus des Grands, mais ont dégénéré,

et sont comme descendus des bastards des Grands... Les *Ondzatsi* ont la peau rouge aussi (*sic*) et les cheveux lougs comme les *Roandrian* et *Anacandrian*, mais plus vils et plus bas, estans descendus des Matelots qui ont amené en cette terre [de Madagascar] *Dian Raconbe* ou *Racouvatsi* (*Andrian Rakuba* ou *Rakuvatsi*) leur Ancestre. Ceux-ci (les *Ondzatsi*) sont pescheurs pour la plupart et gardiens des cimetières des Grands.

« Les *Voadziry* (*sic*) sont les plus grands et les plus riches d'entre les Noirs et sont maistres d'un ou plusieurs Villages, ayans le privilège dans iceux de couper la gorge aux bestes qui leur appartiennent, [ainsi qu'à celles qui appartiennent] à leur subjets, et à leurs esclaves. Ceux-cy sont de la race des Maistres de cette Terre [du sud-est de Madagascar], avant que les *Zafferamini* y vinssent, et depuis [l'arrivée de ces derniers] leurs Ancestres [des *Voadziri*] se sont soubmis soubs eux [les *Zafi-Ramini*]. Les *Lohavohits* sont grands (lire : Grands) aussi entre les Noirs; mais ils ne peuvent pas coupper la gorge à un bœuf ou une vache qui leur appartienne; il faut qu'ils aillent quérir un *Roandrian* ou *Anacandrian* pour lui coupper la gorge quoy qu'il y en aye qui possède plus de huict cens bestes. Les *Ontsoa* sont au dessoubs des *Lohavohits* et leurs parens. Les *Ondeves* sont les esclaves de père et de mère, acheptez ou pris en guerre... [1]. »

« *Ontsoa*, dit encore Flacourt, c'est le fils d'un Lohavohits, qui n'est pas Riche et n'est pas Maistre de village, qui ne dépend que des *Roandries* (*Roandrian*) ou [des] Riches *Anacandries* (*Anacandrian*) [2]. »

Les Antanōsi (litt. : *an* + *ta* + *Anōsi* « les gens de l'Anosi »), que Flacourt désigne sous le nom de *Blancs*, sont des indigènes à teint clair issus de l'ancêtre éponyme Ramini ou Raminia, originaire de l'Indonésie occidentale et immigré à Madagascar vers le x[e] siècle [3]. *Rohandrian* = *Roha* + *Andrian* et signifie « Sa Majesté le roi ». *Roha* est la forme aphérésée de mal. *pāduka* « Sa Majesté, Son Altesse »; jav. et sund. *paduka*, kawi *pāduka* « chaussure » < skr. *pādukā* « chaussure ». En javanais, *paduka* est employé comme pronom de la deuxième personne par un inférieur s'adressant à un supérieur. *Andrian* = *Ādrīan* est, sans aucun doute, le vieux jav. *Hadyan* « maître, seigneur » > malg. **Arīan* > **Ārīan* > **Ādrīan* > merina *Ādrīanā*, en graphie usuelle *Andrīanā* « souverain, seigneur, noble » [4].

[1] *Histoire de la grande isle Madagascar*, Paris, 1661, in-4°, p. 47.

[2] *Ibid.*, p. XXII.

[3] Cf. mon article sur *Les voyages des Javanais à Madagascar*, in *Journal asiatique*, mars-avril 1910, p. 281 et suiv.

[4] Pour *hadyan*, cf. L. W. C. van den Berg, *De inlandsche rangen en titels op Java en Madoera*, Batavia, 1887, in-8°, p. 2, note 2.

Anacandrian pour *anak'Andrian* = *anaka* + *Andrian*, litt. « fils d'*Andrian* ». « C'est, dit Flacourt, le fils d'un *Roandrian* et d'une femme Noire ou d'[une femme] *Ontzatsi* (*sic*), ou le bastard d'un *Rohandrian* qui est blanc [1]. » D'après cette indication, l'*anak'Andrian* serait donc le fils d'un *Rohandrian* et d'une femme blanche de la troisième caste ou d'une femme de l'une des castes noires.

« *Ondzatsi*, dit Flacourt d'autre part, c'est un pescheur qui est blanc, et est descendu des *Zaferamini* (*Zafi-Ramini*), et qui est moins qu'un *Anacandrian* [2]. » J'ai donné déjà deux explications de ce nom de caste, mais ni l'une ni l'autre ne me paraissent satisfaisante. L'étymologie véritable reste à trouver.

Une gravure de l'*Histoire de la grande isle Madagascar*, qui, dans l'édition de 1661, fait face à la page 46, représente un « *Rohandria* (*sic*) ou Grand et sa femme tous deux blancs » et un « *Lohavohits* ou Maistre de Village et sa femme tous deux Nègres ». Les trois castes de Blancs descendent des Indonésiens occidentaux immigrés à Madagascar vers le x^e^ siècle. Les *Noirs* qui, d'après Flacourt, constituent « la race des Maistres de cette Terre avant que les Zafi-Ramini y vinssent », c'est-à-dire avant l'arrivée de la migration indonésienne du x^e^ siècle; les Noirs sont les descendants des nègres bantous qui peuplaient Madagascar au commencement de notre ère et qui ont adopté la langue, les mœurs et les coutumes d'Indonésiens occidentaux hindouisés, immigrés dans la grande île africaine vers les II^e^-IV^e^ siècles [3]. Le nom de la première caste noire, *Voadziri*, n'est pas encore identifié. Celui de la seconde caste, *Lohavohits* pour *Loha-vōhitsĕ* ou *Luha-vūhitsĕ* (merina *Luha-vūhitrâ*), signifie, comme l'indique Flacourt, *maître de village*, litt. *tête de village*. *Ondeve* pour *ondēvu*, *andēvu* en malgache moderne, signifie *esclave*, litt. article *on-*, *an-* = *ō-*, *ā-* + *lēvu*, merina *lēvunâ* « réduit à rien, anéanti » (par la perte ou la non-possession de la liberté) [1].

La graphie arabico-malgache أُتُوً *peut* représenter en translittération une ancienne forme **ŏntūwău*. La ت arabe transcrivait initialement, en effet, la dentale *t*, et le *tanwīn* de *fatḥa*, la finale *-an*. D'après cette lecture, *ŏntūwăn* = article *on* + *tūwan* et *tūwăn* pourrait être rapproché de son homophone homographe mal. توون *tūwan* > *tūan* « maître, seigneur ». Cf. avec le même sens : jav. et bat. *tuwan*, sund. et day. *tuan*, minaṅkabau تُوَن *tuan*, gayo *tuön*, makassar *tuwaṅ*, tontemboan *tuaṅ*, tobèlo *tuaña*. Si séduisant que

[1] *Ibid.*, p. xx.

[2] *Ibid.*, p. xx.

[3] Cf. mon article sur *L'origine africaine des Malgaches*, in *Journal asiatique*, mai-juin 1908, p. 353-500.

[1] Cf. ma note sur *Le préfixe nominal « on »*, dans le tome XIII de ces *Mémoires*, p. 191 et suiv.

soit ce rapprochement, il ne saurait être proposé pour des raisons phonétiques décisives. Au xvii^e^ siècle, أُنْسُوَ se prononçait *ontsoa* < prononciation ancienne **ontsowa*, au témoignage de Flacourt. Or, dans aucun cas, à ma connaissance, le malais *to* ou *tu* n'aboutit en malgache à *tsu*. Cette constatation suffit pour faire écarter l'étymologie malg. *on-tsoa* < mal., jav., etc., *tūwan*. Comme l'indique la leçon de l'*Histoire de la grande isle Madagascar*, أُنْسُوَ doit être lu *on-tsōwa* = *ō-tsōwa* > *on-tsōa* = *ō-tsōa*. *Ontsowa* est un complexe formé régulièrement, d'après la loi de sandhi malgache, de l'article *on* + *sōwa*, postérieurement passé à *sōa*.

« *Sowa*, *Soba*, or *Sôwa*, dit Burton dans une note de son édition anglaise du voyage de Lacerda à Cazembe en 1798, is equivalent to *Marquis* (*sic*) in Angola : other authors translate it *chefe de uma ou mais povoações*, *regulo*, *chefe mais poderoso* [1]. » En mbundu de l'Angola, *soba* est employé aujourd'hui encore avec le sens de *roitelet*, *roi indigène*. C'est le seul dialecte bantou où l'ait retrouvé le P. Sacleux, qui a bien voulu faire cette recherche à mon intention. Les formes attestées *soba* et *sowa* permettent de remonter à un thème initial **sōwa*, qui est identique au phonème malgache.

L'existence au xvii^e^ siècle d'un titre bantou chez les Malgaches sud-orientaux n'a rien de surprenant, ni même d'inattendu. J'ai montré qu'à la même époque le nom de femme *Kazimambu*, qui a donné le nom tribal *Zafi-Kazimambu* « descendants de Kazimambu », est un titre féminin indiscutablement bantou [2]. Flacourt classe les *Ontsoa* dans la troisième caste des noirs, c'est-à-dire des Malgaches à teint foncé; cette circonstance vient à l'appui de l'étymologie proposée.

IV

Malais *xīxa* > malgache *xīxa* > *xīxi*.

A ne considérer que le vocalisme du malgache moderne, on pourrait poser la loi suivante : à l'-*ă* final atone malais d'un dissyllabe paroxyton ayant *ī* ou *ē* à la tonique, le malgache répond par -*ĭ*. Mais cette loi ne serait pas conforme à la réalité des faits attestés par le malgache ancien et certaines formes de la langue moderne.

[1] *The lands of Cazembe. Lacerda's journey to Cazembe in 1798*, trad. et annoté par le Capt. R. F. Burton, Londres, 1873, in-8°, p. 16, n. *h*.

[2] *L'origine africaine des Malgaches*, in *Journal asiatique*, mai-juin 1908, p. 494-495.

Au mal. *līmă* « cinq », le malgache moderne répond, suivant les dialectes, par *līmĭ*, *dīmĭ*; mais on a pour 50, *dima-n-pulu* = *dimāpulu*, *lima-n-pulu* = *limāpulu*, litt. « 5 dizaines »; pour 500, *dima-n-dzatu* = *dimādzatu*, *lima-n-dzatu* = *limādzatu*, litt. « 5 centaines ». La dizaine et la centaine ont conservé l'ancienne voyelle finale de l'unité, et, dans le cas présent, la nasalisation de l'*a* a contribué à en assurer la survivance.

Au pronom personnel malais de la 3e personne du singulier. *ĭyă*, le malgache moderne répond par *ĭzĭ*; mais le pronom malgache de la 3e personne du pluriel, *izareu* = *iza*, pronom singulier + *reu*, suffixe pluriel, a conservé le vocalisme de l'atone finale malaise.

Au malais *tēmpă* « forger », le malgache moderne répond par *tēfĭ* « action de forger ». Mais les complexes *ompanefa-vi*, litt. « forgeron en fer », *ompanefa-vulamena*, litt. « forgeron en or, orfèvre », que mentionnent certains auteurs du XVIIe siècle[1], attestent l'existence d'un ancien *tēfă* (*ompanēfa* = *on* + *fan* + *tēfa*) qui est ensuite passé à *tēfĭ*.

De ces trois faits linguistiques, on peut déduire la loi suivante :

Au malais *xīxă* ou *xēxă*, le malgache répond par un vocalisme identique qui a ultérieurement abouti à *xīxĭ*, *xēxĭ*, c'est-à-dire mal. *xīxă* > malg. *xīxă* > *xīxĭ*. Aux trois exemples précédents on peut ajouter les suivants :

MALAIS.		MALGACHE.
ĭyă « il, lui, elle »	>	*ĭză* > *ĭzĭ*;
līmă « cinq »		*līmă* > *līmĭ*;
tēfă « forger »		*tēfă* > *tēfĭ*;
dēpă « brasse »		**rēfă* > *rēfĭ*;
tītăh « ordre »		**lilă* > *lĭlĭ*;
Batak *hătă* « gomme, glu »		**lĭtă* > *lĭtĭ*.

Cf. également :

MALAIS.		MALGACHE.
lĕmáh « faible, doux »	>	**lēmă* > *lēmĭ*;
tīkăr « natte »		**tsīhă* > *tsīhĭ*;
Batak *sīwaň* « 9 »		**sīvă* > *sīvĭ*.

[1] Cf. Flacourt, *Histoire de la grande isle Madagascar*, p. 31; O. Dapper, *Eilanden von Afrika*, 1678, *in* A. W. Nieuwenhuis, *Der Gebrauch von Pfeil und Bogen auf den grossen Sunda-Inseln* in *Internationales Archiv für Ethnographie*, Band XIX, 1909, Leiden, p. 71. — *Ompanesavihe* est une faute d'impression originale pour *ompanefa-vi*.

Le passage de *-ă* final à *-ĭ* final s'est donc produit à l'intérieur du malgache et non du malais au malgache.

V

Malais *xīyxă* > malgache *xīy.xă* > *xīyxĭ*.

A certains paroxytons malais du type *xy.xă* avec *ā* ou *ū* à la tonique, le malgache moderne répond généralement par *xy.xĭ* avec la même voyelle tonique qu'en malais; mais le malgache ancien et le merina nous ont conservé deux exemples de vocalisme identique à celui du dissyllabe malais :

Mal. *pānăh* « arc » > malg. anc. *fālă* > malg. mod. *fālĭ*[1];
Mal. *duwă* « deux » > merina *rūă* < *rūwă* > autres dialectes *rūĭ* < *rūwĭ*.

Cf. également :

Mal. *bĕlāṅă* « pot, vase » > malg. **vilāṅa* > *vilāṅĭ*;
Mal. *būṅă* « fleur » > malg. **vūṅa* > *vūṅĭ*;
Mal. *kakaḳ*, terme de respect employé à l'égard d'une personne plus âgée, sœur aînée, frère aîné > malg. **kākă* in **ĭkākă* > *kākĭ* in *ĭkākĭ*;
Jav. *nūsă* « île » > malg. **nūsă* > *nūsĭ*;
Kawi *rāră* « douleur » > malg. **rāră* > *rārĭ*;
Mal. *tānăh* « terre, pays » > malg. **tānă* > *tānĭ*;
Mal. *tiādă* « ne pas, n'être pas » > malg. **tĭāră* > *tĭārĭ*.

VI

Les équivalences malgaches du *ĕ* malais et javanais.

Au *pĕpĕt* malais et javanais à l'initiale ou en syllabe initiale, le malgache moderne répond par *ē*, *ā*, quelquefois par *ī*, *ū* toniques, à l'initiale ou en syllabe initiale d'un dissyllabe paroxyton ou d'un trissyllabe proparoxyton; par *ă*, *ĭ*, *ŭ* atones en syllabe initiale d'un trissyllabe paroxyton ou d'un quadrisyllabe proparoxyton.

Mal. *ĕ* = malg. *ā* :

α. Mal. *bĕrás* « riz décortiqué » > malg. *vātsi* « provisions de voyage » en vivres ou en numéraire;

[1] Cf. *Madagascar or Robert Drury's journal during fifteen years' captivity on that island*, éd. Pasfield Oliver, Londres, 1890, in-8°, p. 319 : arrow, *anucfalla* = *anak fala*, litt. « fils de l'arc ».

Mal. *djĕlâṅ* « attendu » > malg. *dzānunā*;
Mal. *kĕrāḳ* « gratin, brûlé » > malg. *hārakā* « calciné »;
Mal. *lĕkás* « vite, promptement » > malg. *lāki*;
Mal. *lĕmás* « lisse, uni » > malg. *lāmakā*;
Jav. *lĕmbar* « vêtement » > malg. *lāmba*;
Mal. *lĕtaḳ* « posé, déposé » > malg. *lātsakā* « tombé »;
Mal. *mĕntah* « vert, cru (non cuit) » > malg. *mānta*;
Mal. *sĕlát* « détroit » > malg. *sālakā*;
Mal. *tĕmán* « compagnon » > malg. *nāmanā*;
Mal. *bĕlākaṅ* « dos » > malg. *valāhaṅ* « les reins »;
Mal. *kĕtāpaṅ*, nom d'un arbre (*Terminalia cattapa*) > malg. *hatāfanā* « badamier (*Terminalia badamia*) »;
Mal. *pĕlĕpah* « côte de la feuille de palmier » > malg. *falāfa*.

β. Mal. *pĕler* « pénis, verge » > malg. *fālu* « vulve ».

γ. Mal. *pĕniṅ* « qui a des vertiges » > malg. *fāninā*;
Mal. *pĕtī* « coffre, caisse » > malg. *vāta*;
Mal. *tĕlīṅa* « oreille » > malg. *talīñi*.

δ. Mal. *bĕlút* « espèce d'anguille » > *māndutrā* « grosse couleuvre »;
Mal. *bĕroḳ* « espèce de singe » > malg. *vārikā* « lémurien »;
Mal. *kĕbóḳ* « coupe, gobelet » > malg. *kapwāka*;
Mal. *lĕsúṅ* « mortier à riz » > malg. *lānnā*;
Mal. *pĕñu* « tortue de mer » > malg. *fānu*;
Mal. *tĕmú* « safran des Indes » > malg. *tāmu* in *tamutāmu*;
Jav. *tĕmbūla* « bétel » > malg. *tambūru*.

Mal. *ĕ* = malg. *e* :

ε. Mal. *bĕrát* « pesant » > malg. *vēsatrā*;
Mal. *bĕsár* « grand » > malg. *bé* < *bĕy*;
Mal. *dĕmám* « fièvre » > malg. *rēma* in *remarēma* « état où l'on se sent des picotements douloureux » (se dit en parlant de la peau);
Mal. *dĕñar* « entendu » > malg. *rēñi*;
Jav. *ĕlar* « aile » > malg. *ēlatrā*;
Mal. *gĕláḳ* « (rire) aux éclats » > malg. *tu-kēlakā* « action de rire aux éclats »;
Mal. *kĕrás* « fort » > malg. *hēri* « force »;
Mal. *lĕláh* « fatigué, accablé de lassitude » > malg. *rērakā*;
Mal. *lĕmáh* « faible, doux de caractère » > malg. *lēmi*;
Mal. *lĕpás* « relâché, délivré » > malg. *lēfa* « action de s'enfuir »;
Mal. *rĕbáh* « tomber, s'écrouler » > malg. *rēfakā* « chute sur soi-même »;

Mal. *rĕgaṅ* « raidi » > malg. *rāṅga* ;
Mal. *sĕláṅ* « intervalle » > malg. *ēlanā* ;
Mal. *sĕñat* « aiguillon d'un insecte » > malg. **sēnitrā* in *fanē-nitrā* « (l'insecte) qui pique habituellement, guêpe » ;
Mal. *tĕbál* « épais » > malg. *tēvinā* « épaisseur » ;
Mal. *tĕkán* « canne, bâton » > malg. *tēhinā* ;
Mal. *tĕlán* « avalé » > malg. *tēlinā* « action d'avaler » ;
Mal. *tĕrás* « cœur du bois » > malg. *tēza* ;
Mal. *tĕtáḳ* « coupé, fendu » > malg. *tētikā* « incision, coupure » ;
Mal. *ćĕćáp* « léché » > malg. *šēšitrā* « action de sucer ».

ζ. Mal. *ĕnĕm* « six » > malg. *ēninā* ;
Sundanais *gĕgĕl* « mordu » > malg. *kēkitrā* « coup de dent, morsure » ;
Dayak *lĕkĕt* « adhérent, attaché » > malg. *rēkitrā* « attaché, collé » ;
Kawi *pĕtĕk* « pousser avec la main » > malg. *fētrikā* « coup de poing ».

η. Mal. *bĕri* « être donné, concédé » > malg. *vēri*, *vērinā* « retour » ; *mamērinā* = *man* + *vērinā* « rendre, rapporter » ;
Mal. *djĕlíṅ* « regardé » > malg. *zēri* « regard » ;
Mal. *hĕníṅ* « limpide, pur, droit » > malg. *hēni* « licite, légitime » (en parlant des époux) ;
Mal. *kĕtī* « cent mille » > malg. *hētsi* ;
Mal. *pĕdih* « douleur » > malg. *fēri*.

θ. Jav. *bĕrut* « écorcher, dégrader » > malg. *bērukā* « patois, baragouin, langue barbare » ;
Mal. *kĕrút* « ridé » > malg. *hērutrā* « rides » ;
Mal. *ñĕlū* « migraine » > malg. *ma-ñēlu* « souffrir, avoir mal » (ne se dit que de la tête) ;
Mal. *pĕlúḳ* « embrassé, pris entre les bras » > malg. *fēlukā* « action d'entourer » ;
Mal. *rĕbúṅ* « rejeton, jeune pousse » > malg. *trēbunā* « action de bourgeonner » ;
Mal. *rĕpúh* « fragile » > malg. *rēfu* « fragilité » ;
Jav. *tĕlu* « trois » > malg. *tēlu* ;
Mal. *tĕnun* « tisser » > malg. *tēnunā* « action de tisser » ;
Mal. *tĕpúḳ* « frappé avec le plat de la main » > malg. *tēfakā* « coup donné avec le plat de la main ».

Mal. *ĕ* = malg. *i* :

ι. Jav. *rĕṇdĕṅ* « saison des pluies » > malg. *rirīnin* « saison froide » ;

Mal. *sĕnaṅ* « tranquille, paisible » > malg. *sīna* « silencieux »;
Mal. *sĕsaḳ* « forcé, pressé » > malg. *sīsikå* « ce qu'on presse, ce qu'on introduit avec force »;
Mal. *bĕlāṅa* « pot, vase » > malg. *vilāṅi* « marmite »;
Mal. *mĕnāutu* « gendre, bru » > malg. *vināntu* = *vinãtu*.

κ. Mal. *bĕlī* « acheté » > malg. *vīli* « prix, valeur »;
Mal. *bĕtis* « jambe, mollet » > malg. *vītsi*;
Gayo *klĕutit* « clitoris » > malg. *kīnuli* = *kīdi* « vagin »;
Mal. *pĕrĉi* « aspergé, éclaboussé » > malg. *pirītsikå* « jaillissement d'un liquide »;
Mal. *rĕtĭh* « trotter » > malg. *rīti* in *ritirīti* « trot »;
Mal. *tĕpi* « bord, lisière » > malg. *dīfi* « repli fait au bord des chapeaux, des nattes »;
Mal. *pĕlipīsau* « les tempes » > malg. *fihirīfanå*.

λ. Mal. *pĕĉut* « fouet » > malg. *fitsukå* « sifflement du fouet ».

Mal. *ĕ* = malg. *u* :

μ. Mal. *bĕkám* « ventouses » > malg. *fūka* « action de sucer le sang »;
Mal. *tĕkap* « le dedans de la main posé sur la bouche » > malg. *tūhukå* « action de porter quelque chose à la bouche ».

ν. Mal. *dĕrū* « mugissement du vent ou de la mer » > malg. *dūru*;
Mal. *pĕrúu* « action de défricher en incendiant » > malg. *furunå* « brûlé »;
Mal. *rĕbút* « pillé, volé » > malg. *rūba* « action de piller »;
Mal. *tĕlór* « œuf » > malg. *atūli*;
Mal. *tĕluḳ* « baie, golfe » > malg. *tūlikå* « arrivée au port, escale »;
Mal. *sĕnūnuh* « décent, modéré, raisonnable » > malg. *sunūnūka* « mouvement doux et paisible comme celui d'un ruisseau au cours tranquille et régulier ».

Je pensais que la voyelle tonique de la syllabe subséquente malaise pourrait avoir quelque influence sur le choix de la voyelle malgache qui répond au pĕpĕt malais à l'initiale, et c'est dans le but de vérifier cette hypothèse que j'ai divisé les exemples par catégories. Mais les faits ne confirment en aucune façon cette conjecture et l'évolution du pĕpĕt reste obscure. Ainsi, au malais *xĕxa*, le malgache moderne répond :

α. 10 fois par *xaxa*,
2 *xaxi*,
1 *xaxu*,

ε. 9 fois par *xexa*,
10 *xexi*,
1 *xaxa*,
ι. 3 *xixa*,
1 *xixi*,
μ. 1 *xuxa*,
1 *xuxu*.

Au malais *xĕxe*, *xĕxĕ*, le malgache moderne répond :

β. 1 fois par *xaxu*,
ζ. 4 *xexi*,
ι. 1 *xixi*.

Au malais *xĕxi*, le malgache moderne répond :

γ. 2 fois par *xaxi*,
1 *xaxa*,
η. 5 *xexi*,
κ. 7 *xixi*.

Au malais *xĕxu*, le malgache moderne répond :

δ. 6 fois par *xaxu*,
1 *xaxi*,
θ. 8 *xexu*,
1 *xexa*,
λ. 1 *xexu*,
ν. 3 *xuxu*,
1 *xuxa*,
2 *xuxi*.

VII

Les équivalences malgaches du *ĕ* médial javanais.

Au pĕpet médial javanais en finale fermée de dissyllabe, le malgache moderne répond par *i* médial atone, exceptionnellement par *ī* médial tonique :

Jav. *aḍĕp* « vis-à-vis, en face » > malg. *ātrĭkă* ;
Kawi *ḍĕmpĕl* « en grappes, serrés les uns contre les autres »

> malg. *lēfĭtrå* «action de supporter, lieutenant, second»;
Jav. *ĕnĕm* «six» > malg. *ēnĭnå*;
Sundanais *gĕgĕl* «mordu», kawi *gĕgör* «arracher, enlever (avec un instrument pointu et tranchant)» > malg. *kēlĭtrå* «coup de dent, morsure»;
Kawi *hariñĕt* «sueur» > malg. *lĭñĭtrå*;
Jav. *kĕlĕk* «aisselle» > malg. *hēlĭkå*;
Dayak *lĕkĕt* «adhérent, attaché» > malg. *rēkĭtrå*;
Jav. *malĕm* «nuit» > malg. *ālĭnå*;
Jav. *pagĕr* «enclos, palissade» > malg. *fāhĭtrå*;
Kawi *pĕtĕk* «pousser avec la main» > malg. *fētrĭkå* «coup de poing»;
Jav. *rapĕt* «joint, uni, assemblé» > malg. *rāfĭtrå* «ajustage des pièces d'un même objet»;
Jav. *rĕndĕm* «plongé dans un liquide» > malg. *rēndrĭka* = *rēdrĭkå* «chaviré, coulé dans l'eau»;
Jav. *rĕnḍĕñ* «saison des pluies» > malg. *rirĭñĭn* «saison froide»;
Kawi *sĕsĕb* «entassé, amoncelé, mis en pile, en tas» > malg. *sēsĭkå* «ce qu'on presse dans quelque chose pour en être le complément»;
Jav. *sĕsĕp* «léché» > malg. *tsēntsĭtrå* = *tsētsĭtrå* «action de sucer, d'attirer avec la bouche, de pomper, d'aspirer»;
Jav. *tĕkĕn* «canne, bâton» > malg. *tēhĭnå*.

On enseigne dans toutes les grammaires malgaches que l'*ĭ* atone en syllabe médiale de certains trissyllabes proparoxytons à finale *-ka*, *-na* ou *-tra*, alterne avec *ē* à la forme passive à suffixe *-ana* ou *-ina*. Ex. :

> *tēhĭnå* «canne, bâton», passif *tĕhēnĭnå* = *tēhĭnå* + *-ina* «être fait avancer avec une perche (se dit d'une pirogue)».

La langue moderne ne permet pas d'expliquer cette anomalie, car aucune raison physiologique, morphologique ou phonétique n'exige *a priori* l'alternance *i* > *e* à l'intérieur du thème radical. C'est qu'en réalité il n'y a pas alternance; l'*-ē-* tonique de *tehēnina* est bien une voyelle radicale et ne procède pas de l'*i* médial de *tehina*. *Tēhina* et *tehēnina* ne sont pas, en effet, des phonèmes de la même époque. Le verbe passif *tehēnina* à *-ē-* tonique est de formation très ancienne; le substantif *tēhina*, le thème radical moderne, est, au contraire, en ce qui concerne le vocalisme de sa syllabe médiale, de formation relativement récente. Avec un radical du type *tēhĭnå*, on devrait avoir régulièrement au passif : **tĕhīnĭnå* < *tēhĭnå* + suffixe *-ina*, sur le modèle, par exemple,

de *ālĭnå* «nuit»; passif : *ălīnĭnå* «être retardé jusqu'à la nuit» < *ālĭnå* + suffixe *-ina*. C'est le radical *alina* et ses trois passifs que nous a conservés un lexicographe qui vont nous donner la clef de cette apparente énigme.

Le P. Callet cite, sub verbo *alina*, les trois verbes passifs suivants :

ălēmĭnå «être prolongé jusqu'à la nuit»;
ălēnĭnå «être différé jusqu'à la nuit»;
ălīnĭnå «être différé pendant une ou plusieurs nuits (se dit d'une affaire exigeant réflexion, dont l'importance et les conséquences doivent être longuement pesées)» [1].

Ces trois passifs étaient encore usités dans l'Imerina vers le milieu du XIX^e^ siècle, mais, à partir de 1885, les dictionnaires ne donnent plus que le troisième, *ălīnĭnå*; les deux premiers sont tombés en désuétude. Il est bien évident que ni *alēmina* ni *alēnina* ne sont directement apparentés au thème radical moderne *ālinå*. L'un et l'autre sont formés, celui-là du radical *ālem* + suffixe passif *-ina*, celui-ci du radical **ālen* + suffixe passif *-ina*. *Ālem* nous est attesté par le dictionnaire Flacourt sub verbo *nuit*, *halem* pour *ālem*, qui répond exactement au javanais *malĕm* «nuit». Avec ces différents éléments, il est facile de reconstituer les thèmes radicaux auxquels correspondent les trois verbes passifs précédents :

Javanais *malĕm* :

			RADICAUX.	PASSIFS.
Malg.	anc.	I.	*ālem*	*ălēmĭnå*.
		II.	**ālen*	*ălēnĭnå*,
	mod.	III.	*ālĭnå*	*ălīnĭnå*.

Ĕnĕm a subi la même évolution phonétique que *malĕm*, mais l'ancien passif s'est maintenu et les verbes des stades II et III manquent :

Javanais *ĕnĕm* :

			RADICAUX.	PASSIF.
Malg.	anc.	I.	*ēnem*	*ĕnēmĭnå*.
		II.	**ēnen*	
	mod.	III.	*ēnīnå*	

Le javanais *rĕndĕm* a eu une évolution parallèle pour le voca-

[1] *Bull. trimestriel de l'Académie malgache*, vol. II, Tananarive, 1903, p. 122.

lisme de la seconde syllabe, mais différente en ce qui concerne la finale du trissyllabe malgache :

Javanais *rĕndĕm* :

			RADICAUX.	PASSIFS.
Malg.	anc.	I.	**rēndrem*	*rĕndrēmănå*,
		II.	**rēndrek*	*rĕndrēhănå*.
	mod.	III.	*rēndrikå*	

Nous devrions avoir régulièrement :

Javanais *rĕndĕm* :

			RADICAUX.	PASSIFS.
Malg.	anc.	I.	**rēndrem*	*rendrēmanå*.
		II.	**rēndren*	**rendrēnanå*.
	mod.	III.	**rēndrinå*	**rendrīnanå*.

Pourquoi, au stade II, **rēndrena* est-il passé à **rendrek*, que *rendrēhanå* nous permet de restituer à coup sûr? C'est ce que je ne saurais dire. Les finales malgaches *-ka*, *-na*, *-tra* sont, il est vrai, interchangeables; mais la cause de ces changements reste impénétrable, au point qu'aucune conjecture à ce sujet ne peut être encore proposée.

Au javanais *rĕṇḍĕṅ*, le malgache a dû répondre par **rēreṅ* > **rīriṅ* > *rirīṅĭn* > merina *ririnå*. Ce thème radical n'a pas de passif à suffixe; il ne peut donc être étudié comme les précédents. Il y a lieu, cependant, de remarquer que *rĭrīnå* = **rīrina* + *ina*. Il est donc possible qu'il s'agisse ici d'un verbe passif en fonction de substantif. Mais *ririnå* pourrait être également une forme nominale à syllabe initiale redoublée; on trouve d'autres exemples de ce traitement dans la langue.

Javanais *tĕkĕn* :

			RADICAUX.	PASSIFS.
Malg.	anc.	I.	**tēhen*	*tehēnanå*,
		II.		
	mod.	III.	*tēhinå*	*tehēninå*.

Le stade II manque pour les radicaux issus d'un thème indonésien à finale *-ĕn*. Les deux passifs de *tēhinå* sont encore vivants : *tehēnanå* = *tēhen* + suffixe *-ana*, signifie « être appuyé sur quelque chose, comme sur un bâton »; *tehēninå* = *tēhinå* + suffixe *-ina* « être fait avancer avec une perche (pirogue) ». Exceptionnelle-

ment, les deux passifs sont différenciés par le suffixe : *-ana* pour l'un, *-ina* pour l'autre.

Javanais *kĕlĕk* :

			RADICAUX.	PASSIF.
Malg.	anc.	I.	*hēlek*	*helēhinå.*
		II.		
	mod.	III.	*hēlikå*	

Kawi *pĕtĕk* :

			RADICAUX.	PASSIFS.
Malg.	anc.	I.	*fētek*	**fetēhinå*,
		II.	**fētrek*	*fetrēhinå.*
	mod.	III.	*fētrikå*	

Les formes anciennes du stade I, *hēlek* et *fētek*, nous sont attestées par le dictionnaire de Flacourt sub verbis *aisselle* et *poing*. *Hēlika* ne possède que le plus ancien passif, *helēhinå* = *hēlek* + *ina*, et *fētrikå* le passif du stade II, *fetrēhinå*, qui permet de restituer *fētrek* avec certitude.

Javanais *pagĕr* :

			RADICAUX.	PASSIF.
Malg.	anc.	I.	**faher*	*fahēranå.*
		II.	*fāhetrå*	
	mod.	III.	*fāhitrå*	

La forme ancienne *fāhetrå* s'est maintenue dans la langue moderne et constitue une variante dialectale du stade III, *fāhitrå*. Le passif ancien est seul en usage.

Sundanais *gĕgĕl* :

			RADICAUX.	PASSIF.
Malg.	anc.	I.	**kēker*	*kekērinå.*
		II.	**kēketrå*	
	mod.	III.	*kēkitrå*	

Kawi *ḍĕmpĕl* :

			RADICAUX.	PASSIF.
Malg.	anc.	I.	**lēfer*	*lefērinå.*
		II.	**lēfetrå*	
	mod.	III.	*lēfitrå*	

Dans les deux cas, l'*l* final de *gĕgĕl* et *ḍĕmpĕl* est passé à *r* et l'ancien infinitif s'est conservé.

Kawi *hariñĕt* :

			RADICAUX.	PASSIFS.
Malg.	anc.	I.	*liñet*	**liñētanå*,
		II.	*liñetrå*	**liñēranå*,
	mod.	III.	*liñitrå*	*liñīrinå*.

Dayak *lĕkĕt* :

			RADICAUX.	PASSIF.
Malg.	anc.	I.	**rēket*	*rekētanå*.
		II.	**rēketrå*	
	mod.	III.	*rēkitrå*	

Javanais *rapĕt* :

			RADICAUX.	PASSIF.
Malg.	anc.	I.	**rafet*	*rafētanå*.
		II.	**rāfetrå*	
	mod.	III.	*rāfitrå*	

Le passif de **liñet* > *liñitrå* est irrégulier : on attendait **liñētanå* parallèlement à *rāfitrå* > *rafētanå*, *rēkitrå* > *rekētanå*.

Javanais *aḍĕp* :

			RADICAUX.	PASSIFS.
Malg.	anc.	I.	**atref*	*atrēfinå*,
		II.	**ātrek*	*atrēhinå*.
	mod.	III.	*ātrikå*	

Kawi *sĕsĕb* :

			RADICAUX.	PASSIFS.
Malg.	anc.	I.	**sēsef*	*sesēfanå*,
		II.	**sēsek*	*sesēhanå*.
	mod.	III.	*sēsikå*	

Les deux passifs anciens *atrēfinå* et *sesēfanå*, qui se sont maintenus dans la langue, permettent de restituer avec certitude le stade I, **ātrek* et **sēsef*. D'autre part, *atrēhinå* et *sesēhanå* attestent les stades II : **ātrek* et **sēsek*.

Javanais *sĕsĕp* :

			RADICAUX.	PASSIFS.
α. Malg.	anc.	I.	**sēsef*	**sesēfinå*,
		II.	**sēsetrå*	*sesērinå*.
	mod.	III.	*sēsitrå*	
β. Malg.	anc.	I.	**tsētsef*	*tsētsēfinå*,
		II.	**tsētsetrå*	*tsētsērinå*.
	mod.	III.	**tsētsitrå*	

Sēsitrå signifie «action de fumer»; c'est une forme dialectale qui a abouti à *tsēntsitrå* = *tsētsitrå* dans quelques dialectes, dont le merina.

La conclusion qui s'impose est très nette: la tonique -*ē*- des verbes passifs n'a aucune parenté avec l'-*ĭ*- atone du thème radical moderne. Cette voyelle est beaucoup plus ancienne que l'-*ĭ*- en question, qui n'apparaît qu'au stade III.

En résumé, au pĕpĕt malais ou javanais en syllabe finale de dissyllabe ou trissyllabe, le malgache répond au radical par *e* atone en syllabe médiale de trissyllabe; dans certains cas, l'*e* atone radical malgache, en syllabe médiale issu du pĕpĕt, est passé à *i* dans la langue moderne :

Javanais *malĕm* :

Malg.	anc.	I.	*ālĕm*,
		II.	*ālĕn*,
	mod.	III.	*ālĭnå*.

Les trois stades ci-dessus nous sont attestés par la phonétique comparée, par des documents anciens, et surtout par les verbes passifs qui ont conservé intacte l'ancienne vocalisation du thème radical malgache.

Gabriel Ferrand.

NOTES IRANIENNES.

I. Vieux perse *FIRNAU-*.

En regard de zd *x^{v}arənō* «gloire», le vieux perse a *farnah-*. Le mot ne se trouve pas à l'état isolé dans les inscriptions achéménides connues jusqu'ici; mais il figure dans le nom propre *Vi^{n}da-farnā*, plusieurs fois attesté et dont la forme est établie par la comparaison de plusieurs exemples, tous mutilés par hasard en quelque manière; ce nom est du reste attesté aussi par le texte élamite où on lit *mi-in-da-par-na* et par le grec Ἰνταφέρνης; ce nom perse a son correspondant zend : *Vindix^{v}arənə* (*Yt*, XV, 45; la forme est du reste peu correcte et accompagnée de variantes aussi énigmatiques que *Vindix^{v}arənə* lui-même). Le perse *farnah-* semble avoir été fréquent dans les noms propres de grands personnages perses : Φαρνάσπης est déjà le nom du beau-père de Cyrus le Grand, d'après Hérodote, II, 1. Le mot a persisté en perse : *farr* existe encore en persan, et il s'était répandu dans le monde iranien dès l'époque arsacide, puisque l'arménien a emprunté *pharkh* (gén. *pharaç*); le pehlvi manichéen de Tourfan, si remarquablement déchiffré par M. F. W. K. Müller, a *frh* (lire *farrah*) «gloire, éclat», et des noms propres comme *Farnbag* sont aussi attestés à l'époque pehlvie. Le pehlvi de Tourfan *farrah* est la forme qui répond au moderne *farrah*, d'où *farrihī* (voir Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 83).

Ce n'est pas *f-* qui répond en vieux perse à *x^{v}-* de l'Avesta; le cas de *farnah-* est unique. Par ailleurs c'est *uv-* (c'est-à-dire *huv-* ou *xuv-*, puisque *h* et *x* ne sont pas notés devant *u*) qui est la forme perse équivalente à zd *x^{v}-* et qui du reste aboutit à persan *x^{v}-*; par exemple, on a v. p. *uvārazmiya* en face de zd *x^{v}āirizəm-*; cf. gr. Χοράσμιοι et v. p. *uvāipašiyam* en face de zd *x^{v}aēpaiθīm*, pers. *x^{v}ēš*. Dans ces combinaisons du vieux perse, l'*u* de *(h)uva-*, *(x)uva-* était vraiment prononcé, ainsi qu'on l'a montré dans ces *Mémoires*, XVI, 309.

V. p. *farnah-* est évidemment inséparable de zd *x^{v}arənah-*, car l'hypothèse de Fr. Müller, qui séparait v. p. *farnah-* de zd *x^{v}arənō* pour le rapprocher de v. sl. *paliti* (*W.Z.K.M.*, VII, 377), ne peut être soutenue d'aucune manière. Ce n'en est pas le correspon-

dant, car l'hypothèse d'un passage sporadique de x^v à f en perse, que semble admettre M. Bartholomae, *Grundr. d. ir. Phil.*, I, 1, § 89, n. 1, p. 37, est arbitraire. Comme M. Bartholomae l'a justement indiqué, *Woch. f. class. Phil.*, 1897, n° 24, col. 652 et suiv., v. p. *farnah-* et zd $x^varənō$ sont deux aspects dialectaux d'un même mot. Mais les variations d'aspect de deux mots suivant les dialectes peuvent provenir ou de deux développements indépendants ou d'emprunt de l'un des dialectes à l'autre avec les adaptations phonétiques nécessaires. Comme *farnah-* ne s'explique pas par la phonétique du perse, ce ne peut être qu'un emprunt adapté; on rend compte aisément de tout dans cette hypothèse.

Au moment où a été fait l'emprunt, le perse, où **xw-* avait passé à *xuw-* (noté *uv-* dans les inscriptions achéménides), ignorait le groupe *xw-*. On sait d'autre part, par le traitement du groupe iranien qui répond à skr. *śv*, que *w* tendait à s'assourdir après une sourde précédente : à skr. *áśva-*, la langue de l'Avesta avec presque tous les parlers iraniens répond par *aspa-*, représentant un ancien **asfa-*, forme assourdie de **aswa-*; mais le perse a *asa-*; dans le cas particulier de *sw*, l'assourdissement a eu en perse pour conséquence l'amuissement total de *w*. Partout où le *w* s'est maintenu après consonne, et notamment dans le groupe *xw-*, un *u* s'est développé entre la première consonne du groupe et le *w*. Empruntant $x^varnah-$ à la langue avestique, le vieux perse, s'il n'opérait pas la transposition dialectale de x^v- en *(x)uw-*, n'en pouvait faire que *farnah-*, puisque le *w* du groupe x^v était, au moins partiellement, sourd.

Un mot de caractère technique et religieux comme **x^varnah-* est sujet à s'emprunter. Cet emprunt est remarquable, parce qu'il atteste une influence d'un dialecte étranger, pareil à celui de l'Avesta, sur le vocabulaire proprement perse. L'absence du mot *farnah-* sur les inscriptions achéménides n'est peut-être pas fortuite; rien de ce qui est spécifiquement zoroastrien ne se rencontre sur ces inscriptions, où l'on a le mot *magu-* évité dans l'Avesta, mais où l'on n'a pas le terme zd *āθravan-*. Si les faits linguistiques exposés ici montrent que *farnah-* n'est pas un mot perse et doit être tenu pour emprunté à un autre parler iranien, ils n'autorisent pas la conclusion que l'emprunt a été fait précisément à la langue de l'Avesta; mais, comme l'avestique est la seule langue religieuse connue de l'Iran ancien, il y a des chances pour que le mot vienne de là.

Dès l'époque du vieux perse, *hwa-* de l'iranien commun (zd x^va-) est confondu avec *huwa-* (zd *hva-*), les deux étant notés *uva-*; plus tard, l'amuissement de *u* devant *w* a eu pour conséquence le passage de **huwa-* (ou déjà **xuwa-*) à x^va- pour les deux formes anciennes. Par exemple, le mot **huwar-* « soleil » a encore

dans l'Avesta son initiale *huv-*; la métrique atteste qu'il faut lire *huvarə*, dissyllabique, de même que véd. *svàr* est sûrement *s(ú)vàr*; la graphie est [illegible], tandis que *x^v^arənō* s'écrit [illegible]. Mais le persan a maintenant *xōr* (cf. Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 169; Horn, *Grundr. d. iran. Phil.*, I, 2, p. 36); les textes pehlvis manichéens de Tourfan, qui distinguent *x* de *h* (ce que le pehlvi des livres ne fait pas), écrivent déjà *xwr*; toutefois, le nom de l'« Est » est encore écrit deux fois *hwr's'n*, à côté de la forme postérieure *xwr's'n*. Au moment où *x^v^-* se trouvait restitué en perse par l'amuissement de *u* devant *w*, on a pu emprunter *x^v^arnah-* sans difficulté, ce qui n'avait pu se faire exactement en vieux perse; le mot existe en effet en pehlvi et s'est perpétué en persan : *xurrah*. La forme *xorr-* figure de bonne heure dans des noms propres, que les Arméniens et les Grecs ont transmis; voir Hübschmann, *Arm. Gramm.*, p. 42 et suiv.

II. Persan *xudāy*.

Le *d* intervocalique de pers. *xudāy* « seigneur » suppose un ancien *t*, comme l'a vu depuis longtemps Fr. Müller et comme le confirme Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 54; l'étymologie par *x^v^a-dāta-* que proposait, avec une certaine réserve, Horn, *Grundr. d. neupers. Etym.*, p. 104, est sûrement impossible. Le *t* intervocalique est du reste conservé, ici comme partout, par la graphie du pehlvi des livres : [illegible], c'est-à-dire *hwt'y*, et très clairement aussi par une forme des textes sogdiens, *xwt'w*; le pehlvi manichéen de Tourfan a *d*, ce qui est conforme au traitement des intervocaliques dans ces textes : *xwd'y*.

Le *w* du sogdien *xwt'w* concorde avec ce que l'on a dans le pehlvi de Tourfan *xwd'wn*, c'est-à-dire sans doute *xudāwan* « seigneur »; cf. pers. *xudāvand* « prince, seigneur », mot qui ne saurait évidemment être séparé de *xudāy*. C'est donc par **-tāvya-* qu'il faut expliquer la finale pehlvie *-tāy*, pers. *-dāy*; le traitement est le même que dans p. *xāya* « œuf » (et dans p. *sarāyad* « il chante », etc.); voir Hübschmann, *Pers. Stud.*, 166 (et 168).

Dès lors, l'étymologie est évidente; il s'agit de composés dont le premier terme est *x^v^a-* et dont le second est une forme de la racine iranienne *tav-* « être puissant », skr. *tavī-*. Cette racine est largement représentée en iranien : v. pers. *yāvā taumā ahatiy* « tant qu'il y a le pouvoir »; gāth. *tavā* « j'ai la puissance de »; *təvišī* « force » = skr. *táviṣī* (pers. *tōš*), pehlvi de Tourfan *tw'n* « ayant la puissance de » (pers. *tuvān*), etc.

Les composés iraniens fournissent l'équivalent exact de gr. αὐτοκράτωρ : on a l'impression que l'un des mots est la traduction de l'autre. Or il y a tout lieu de croire le gr. αὐτοκράτωρ ori-

ginal en grec. Il s'agit d'un mot attique, attesté dès le début de la littérature à Athènes, mais qui ne se retrouve pas en ionien, et qui, par suite, a peu de chances pour être le calque d'un mot oriental. Du reste, *αὐτοκράτωρ* fait partie d'une série de composés attiques : *ἀκράτωρ*, *ναυκράτωρ*, *θαλασσοκράτωρ* et *θαλατ͡τοκράτωρ*. La formation du mot grec est énigmatique. Un ancien *-κρατητωρ* avec haplologie semble exclu par ce que l'on sait de l'histoire des noms d'agents en grec et par ce que M. E. Fraenkel a mis en évidence dans sa *Geschichte der Nomina agentis* (1re partie, Strasbourg, 1910). L'explication proposée par M. Fraenkel, *K.Z.*, XLII, p. 118 et suiv., est hautement ingénieuse, mais hardie; et notre confrère, M. Boisacq, consulté à ce sujet, hésite à l'admettre; il n'y a, à coup sûr, aucun mot construit exactement comme M. Fraenkel suppose que le serait *-κράτωρ*. Il n'importe ici : tout ce qu'il faut retenir, c'est que le mot attique *αὐτοκράτωρ* est sûrement ancien en grec, comme le montre expressément M. Fraenkel. Et en même temps, bien que la formation en soit énigmatique, l'analyse des deux termes était évidente pour toute personne sachant le grec.

En revanche, l'original de pers. *xudāy* ne figure ni dans les inscriptions achéménides, ni dans l'Avesta; l'absence d'un terme officiel comme celui-ci dans le texte des inscriptions achéménides n'est sans doute pas fortuite. L'arménien, dont le vocabulaire, et en particulier le vocabulaire officiel, doit tant de mots à l'iranien de la période arsacide, sans doute de la période arsacide la plus ancienne, n'a ni emprunté ni calqué les composés iraniens en **x^{v}a-tāv-*. On est donc conduit à se demander si les Parthes de l'époque arsacide n'auraient pas calqué sur le grec un mot nouveau. On sait en effet que l'époque arsacide est, pour la Perse, une période d'éclipse de la civilisation et de la langue indigènes, et que la civilisation grecque a fortement agi alors sur l'Iran. Or *αὐτοκράτωρ* est, sous l'Empire, une traduction courante de lat. *imperator*. On conçoit que des lettrés parthes aient calqué ce mot, de même qu'ils ont emprunté *διάδημα*, qui figure dans le pehlvi de Tourfan sous la forme savante *dydym*, et qui subsiste en persan sous la forme *dīhīm*; le pehlvi de Tourfan a même le dérivé *dydymwr* « roi », formé comme le persan postérieur *tājvar* et comme arm. *thagavor*[1] « roi ». On trouvera une liste de vieux emprunts du perse au grec dans *Grundr. d. iran. Phil.*, I, 2, p. 6 (partie de Horn).

Des composés comme **x^{v}a-tāvya-*, **x^{v}a-tāvan(a)-* ont l'aspect de mots artificiels et savants; et l'on est autorisé à les considérer

[1] Arm. *thag* « couronne » n'est pas emprunté directement au persan, comme l'enseigne Hübschmann, *Arm. Gramm.*, p. 153. Le *th* initial dénonce un emprunt à l'araméen.

comme des fabrications destinées à rendre un terme officiel étranger dont on voulait avoir l'équivalent en iranien [1].

La forme sogdienne *xypθ'wnt* «Seigneur», qu'on lit dans les fragments chrétiens édités par M. F. W. K. Müller, *Sitz. ber. d. pr. Akad. d. Wiss.*, 1907, p. 269 et 270, est énigmatique. On est tenté d'y reconnaître une transposition en sogdien de la forme pehlvie **x*ᵛ*atāvant-*, où l'on aurait vu dans *x*ᵛ*at-* le mot signifiant «lui-même» : pehlvi des livres ꙮ, pehlvi de Turfan *xwd*, persan *xud*, et dans *-āvan(t)* le suffixe que signale M. Salemann, *Manich. Stud.*, I, p. 156 (*Mémoires de l'Académie de St-Pétersbourg*, cl. hist.-phil., VIII, n° 10). En effet, *xypθ* est en sogdien le correspondant du pehlvi-persan *x*ᵛ*ēš*, qui, comme l'a reconnu M. Salemann (*Grundr. d. iran. Phil.*, I, 1, p. 291), repose sur la forme écrite en vieux perse *uvāipašiya-* et qui répond à zd *x*ᵛ*aēpaiθya-*; il s'agit d'une forme d'adjectif, reposant sur l'ancien nominatif, comme p. *pahn* de *paθana-*, *dašn* (écrit *dšn* dans le pehlvi de Tourfan, ce qui exclut la lecture *dašin*) de *dašina-*, etc. Ce mot est iranien commun; les parlers du Pamir l'ont conservé : sariqoli et chigni *xübaθ*, *xubaθ* (Geiger, dans *Grundr. d. iran. Phil.*, I, 2, p. 319); yagnobi *xap*, *xēp* (*ibid.*, p. 339); et l'afghan a *xpal*. Les formes ossètes, en partie peu claires, attestent du moins que le mot signifiant «lui-même» et le mot signifiant «maître» ont été rapprochés dans les parlers du groupe scythique (représenté, pour la période ancienne à dater du début de l'ère chrétienne, par le sogdien et actuellement par les parlers ossètes du Caucase et les parlers du Pamir) : oss. orient. *xīcau* — oss. occ. *xecau* «lui-même», où *c* repose sur *ty* (v. p. *θy*) et où par suite *xīc-* représente **xwaipaθy-*, avec accent sur *xwai-*; oss. occ. *xucau* «Dieu» semble supposer **xwapaθy-*, avec accent sur *xwa-*.

La coupe de **x*ᵛ*atāvant-* en *x*ᵛ*at-āvant-* serait ainsi une étymologie populaire. La forme de Tourfan *xwd'wn*, sans occlusive dentale finale, montre assez du reste qu'à l'origine il ne s'agit pas ici du suffixe *-vant-*. Le passage de **x*ᵛ*atāvan-* à **x*ᵛ*atāvant-* a été le premier pas qui a conduit à cette étymologie populaire.

[1] M. Huart a fait remarquer, à la suite de la communication reproduite ici, que certains auteurs font état d'une forme *xudāt*, *xuddāt*, etc. Le *t* de cette forme ne se concilierait avec aucune des formes iraniennes connues. Mais, ainsi que le constate avec raison M. Huart, la forme à *-t* final qu'offrent ou semblent offrir les textes d'historiens arabes s'explique par les usages graphiques de l'arabe. Quant au *-t* final que Lerch, *IIIe Congrès des Orientalistes* (Pétersbourg), II, 419 et suiv., et, après lui, Drouin (*Journ. asiat.*, 8e série, t. XIX, p. 345 et suiv.), ont cru voir sur des monnaies, ce sont simplement de fausses lectures, et M. Andreas a reconnu dans le caractère final un *w*, et non un *t*. Il n'y a donc pas à faire état de ces formes à *t* final, qui sont du reste invraisemblables *a priori* et ne se situent à aucune place dans le développement de l'iranien.

Il est malheureusement difficile de tirer quelque conclusion de la forme que signale M. Andreas d'après un psautier pehlvi, encore inédit, d'époque sassanide (*Sitzber. d. pr. Akad. d. Wiss.*, 1910, p. 871). C'est un idéogramme *mrwhy*, où *mar-* est manifestement un « idéogramme » sémitique, mais dont la fin *-why* est énigmatique. On se demande si l'élément *mar* « maître » ne rendrait pas *x^{v}ad-* et si le reste n'aurait pas fait l'effet d'un élément suffixal maintenu par conséquent à la suite de l'idéogramme; si le *w* est une simple notation de la voyelle déjà prononcée *ō*, comme le suppose M. Andreas, on voit mal ce que représente *h*; si ce *w* est un reste du *w* étymologique, on est surpris que l'*ā* ne soit pas noté, et le *h* ne devient pas plus clair.

Quoi qu'il en soit de cette difficulté, il semble que la composition supposée ici explique bien à la fois le sens et la forme des mots persans; si l'hypothèse est exacte, on voit quelle en est la portée : il se découvre toute une influence de la Grèce sur le vocabulaire iranien à l'époque arsacide [1].

A. MEILLET.

[1] [Note de correction : Sur les formes du groupe de v. p. *uvāipašiya*, voir maintenant ANDREAS u. WACKERNAGEL, *Die vierte Gāthā des Zuva^{x}thušthro*, p. 32, dans *Nachrichten d. K. Ges. d. Wiss. zu Göttingen*, 1911.]

GREC KÉΛΩP « FILS » ET HOMONYMES.

Le substantif κέλωρ m. « fils, rejeton » nous est connu par Euripide, *Andromaque*, v. 1033; Lycophron, 73 (gén. κέλωρος), 495, 797, 1374; les lexicographes (Pollux, III, 19, et Hésychius : κέλωρ· ἔγγονος, υἱός. ἐκτομίας, γάλλος, σπάδων; κελώριον· παιδίον) et par une inscription funéraire des environs de Memphis, inscription métrique qu'a publiée M. Puchstein, *Epigr. gr. in Aeg. reperta* (*Diss. philol. Argentor.*, IV, 1880, p. 76)[1].

M. Solmsen, dans la *Zeitschrift* de Kuhn, XXXIV (1897), p. 548 et suiv., a rapproché le mot grec de v. norr. *hǫldr*, *halr* « homme libre, propriétaire libre », ags. *hæled*, *hæle* « homme, héros », v. h. a. *helid* « héros », all. mod. *Held*. Il rappelle la même évolution sémantique chez m. h. a. *degen* « héros », angl. *thane* « noble seigneur », vis-à-vis de gr. τέκνον « enfant ».

M. Hirt, dans les *Beiträge* de Bezzenberger, XXIV (1899), p. 238, se demande si le védique *çárīram* « corps » ne serait point parent de gr. κέλωρ.

M. Brugmann, *Indog. Forsch.*, XII (1901), p. 26, note 2, et XIX (1906), p. 213, *Grundriss*. II, 2e éd., 1re partie, p. 58, note 3, a, comme M. Solmsen, rapproché gr. κέλωρ et v. h. a. *helid*, en leur adjoignant v. slav. *člověkŭ*; russ. человѣкъ « homme ». Disons dès maintenant que ce dernier rapport est écarté par M. Berneker en son *Slavisches etym. Wörterbuch*, p. 141.

Quant à skr. *çárīram*, son sens est, d'après les lexiques, « élément solide du corps, charpente, ossature, corps »; il a été rapproché par Friedr. Müller, *Wiener Zeitschr. für die Kunde des Morgenl.*, X, 277, de arm. *šałit*, gén. *šałtoy* « chair de corps vivants ou morts »; le mot sanskrit représenterait donc un i.-e. **kalīlo*-; cette parenté ne va pas sans difficulté; on attendrait arm. *s*- initial; un *š*- au lieu du *s*- attendu n'apparaît que dans *šun* « chien »; Osthoff, *Etym. Parerga*, I, p. 229 et suiv. (avec bibliographie complète), a bien tenté d'expliquer ce mystérieux *š*- de *šun* par l'hypothèse d'un groupe initial i.-e. **pḱ*-, donnant

[1] H. van Herwerden, à en juger par l'absence des mots κέλωρ et τελώριος (glosé par μέγας chez Hésychius), n'a pas utilisé cette inscription pour son *Lexicon graecum suppletorium et dialecticum* (1902; 2e éd., 1910).

en arménien commun **pś-*, d'où, par assimilation, **śś-*, donc **pśun- > *śśun- > šun*. mais si même cette hypothèse était fondée, ce dont on peut douter, elle ne pourrait en aucun cas expliquer le *š-* de *šałił*, pas plus du reste que ne le feraient les tentatives divergentes de M. Holger Pedersen (*Zeitschrift* de Kuhn, t. XXXVIII, p. 197) ou de M. Scheftelowitz (*Beiträge* de Bezzenberger, t. XXVIII, p. 290) pour résoudre ce problème de l'initiale de *šun*. Si d'autre part *-ł* s'explique par le fait qu'il est finale de mot (cf. A. Meillet, *Esquisse d'une gramm. comp. de l'arm. class.*, p. 25), le premier *ł* ne s'explique guère, puisque **-l-* ne s'est pas trouvé devant consonne (type *elu* « cerf » : v. slav. *jelenĭ*, gr. *ἔλα-φος*, etc.) et que la représentation normale de i.-e. *l*, soit à l'initiale, soit entre voyelles, est arm. *l*, à moins qu'on n'admette une assimilation régressive (*l—l > ł—ł*?), ou encore une réaction du gén. *šałłoy* sur un nomin. **šałił*. A tout prendre, le rapprochement skr. *çárīram* : arm. *šałił* n'est pas seulement incertain, « unsicher », comme le disait Hübschmann, *Armen. Gramm.*, I, p. 479, mais invraisemblable, malgré la parenté sémantique qui pouvait jusqu'à un certain point le recommander.

M. Uhlenbeck, *Kurzgefasstes etym. Wörterb. d. Altind. Sprache*, p. 304, après avoir mentionné le rapport hypothétique *çárīram* : *šałił*, ajoute qu'un rapport avec skr. *çṛṇāti* « il brise, il détruit » (: gr. *κεραΐζω* « je pille, je dévaste ») ou encore avec skr. *çaraṇá-ḥ* « qui protège », *çaraṇám* « abri ». *çárma* n. « abri, refuge » [1] (R. **ḱel-*, cf. gr. *καλιά* « hutte ». lat. *cēlō* et *oc-culō* « je cache », etc.) n'est pas impossible; je tiens néanmoins ces deux étymologies pour non avenues.

Pour les mots germaniques, M. Karl Ferd. Johansson, *Wiener Zeitschr. für die Kunde des Morgenl.*, XIX, 237, a rapproché v. h. a. *helid* « héros » de zd *čarāitī-* « jeune femme » et de gr. *κέλης*, *-ητος* m. « cheval de course, coureur; — petit bâtiment léger, brigantin »; *čarāitī-* est en effet dérivé d'un iran. **čarāt-*, représenté dans un dialecte du Pamir, le sarikolī, par *čor* « homme fort, garçon », all. « Bursche », cf. Bartholomae, *Altiran. Wörterb.*, col. 581, et **čarāt-* est formellement identique à gr. *κέλητ-* (dont l'*η* est ancien, cf. lac. *κέλης* « cheval de course », *G.D.I.*, 4416, et *Glotta*, I, p. 353 *passim*). Les thèmes des mots germaniques sont **halēþ-*, **haliþ-*, **haluþ-*; voir aussi Falk u. Torp, *Norwegisch-dänisches etym. Wörterb.*, p. 397, s. v. *helt* I; Torp chez Fick, *Vergl. Wörterb. d. idg. Sprachen*, 4e éd., t. III, p. 84; la racine est **qele-* « pousser » dans gr. hom. **κέλλω* (seul. fut. *κέλσω*, aor. *ἔκελσα*) « je pousse à terre, je fais aborder », hom. *κέλομαι* « je

[1] Étymologie de Lanman, en tant que le corps sert d'enveloppe aux viscères (?); cf. V. Henry, *Manuel pour étudier le sanskrit védique*, p. 308.

pousse vivement, j'excite, j'exhorte, etc.», κελεύω «j'ordonne», propr. «je pousse à», skr. *kālāyati*, *kalāyati* «il pousse», et probablement gr. βουκόλος «toucheur de bœufs», m. irl. *buachaill*, gall. *bugail* «pâtre» et got. *haldan* «faire paître le bétail», v. h. a. *haltan* «garder, tenir»; cf. p. ex. Zupitza, *Die germ. Gutturale*, p. 106, avec bibliogr.; Osthoff, *Indog. Forsch.*, IV, p. 281 et suiv.

Nous nous trouvons donc en présence d'un κέλωρ qui est de nouveau isolé, ou à peu près.

Selon moi, κέλωρ pourrait être dissimilé de *κέρωρ et parent de gr. att. κόρ[F]ος «adulescens», hom. ion. κοῦρος, dor. κῶρος, att., etc. κόρη «jeune fille», hom. κούρητες «jeunes hommes», arm. *ser* «lignée, descendance», *serem* «je procrée, je fais souche», *serim* «je nais, je crois», *seṙ* «race, souche, lignée», *serm* et *sermn* «semence», lat. *creō* «je crée» <*crēyō, dénominatif d'un *crēyā* «croissance», etc., i.-e. R. **ḱer-* «croître»; sur ce groupe, voir Osthoff, *Etym. Parerga*, I, p. 1 et suiv. C'est par la dissimilation qu'Osthoff, *Archiv für Religionswiss.*, VIII, p. 12, a expliqué éol. ϖέλωρ «monstre», issu de *ϖέρωρ, vis-à-vis de τέρας «prodige»; i.-e. *q^{w}erōr. On trouvera d'autres exemples analogues chez Brugmann, *Grundriss*, I, 2^{e} éd., p. 434 et 851; il est inutile de rappeler combien sont fréquents les cas de dissimilation de *r—r* en *l—r* dans les langues romanes, letto-slaves et germaniques; on verra par exemple Grammont, *La dissim. consonantique*, p. 71 et suiv.; Kr. Nyrop, *Gramm. histor. de la langue franç.*, t. I, 2^{e} éd., § 359; soit le type français populaire *colidor*.

κέλωρ a pu être un ancien neutre, cf. hom. τέκμωρ «but», ἐέλδωρ «désir», ἔλωρ «proie», éol. ϖέλωρ «monstre», ὕδωρ «eau», et quelques autres, relevés par Brugmann, *Indog. Forsch.*, XIX, p. 212 et suiv.; le sens premier a pu être «prōlēs, subolēs».

Je me demande enfin si skr. *çárīram* ne pourrait être apparenté à ce κέλωρ issu d'un *κέρωρ, i.-e. *ḱérōr*; un i.-e. *ḱérīro-m «*embonpoint» ne serait pas trop éloigné du sens de la racine *ḱer- «croître».

Le κέλωρ qu'Hésychius interprète par ἐκτομίας, γάλλος, σπάδων, est selon moi, et visiblement, un autre mot, qui s'explique phonétiquement de même. Il s'agit cette fois d'un i.-e. *qérōr, R. *(s)qer- «couper», représentée en grec par κείρω, aor. καρῆναι «couper, tondre, raser», et par un grand nombre de formes soit en latin (*carō* «*morceau de viande», *curtus* «écourté, mutilé», etc.), soit dans les autres langues indo-européennes.

Hésychius nous signale un troisième κέλωρ, qu'il glose par φωνή (cf. κελωρύειν· βοᾶν Photius; κελωρύειν· κεκραγέναι, βοᾶν H.; κελωρύσας· φωνήσας, βοήσας H.) et qui, certes, ne se sépare pas de hom. κελαρύζειν «murmurer, bruire, babiller», en parlant d'une eau qui sourd, d'un liquide qui jaillit; ce κέλωρ va

rejoindre gr. κέλαδος « cri, clameur », v. h. a. *hel* « sonnant clair » et le vaste groupe auquel appartiennent gr. καλεῖν « appeler », lat. *calāre* « convoquer »; voir mon *Dict. étym. de la langue gr.*, p. 397 et suiv. — M. Prellwitz, *Etym. Wörterb. d. griech. Spr.*, 2e éd., p. 215, oublie de nous dire comment κέλωρ I et κέλωρ III pourraient n'être qu'un seul et même mot.

Émile Boisacq.

LA
FAMILLE BETOYA OU TUCANO.

Pour la commodité de l'étude, on peut diviser géographiquement la famille linguistique betoya en trois groupes :

le groupe oriental,
le groupe occidental,
le groupe septentrional.

Les langues du groupe betoya oriental sont de beaucoup les plus connues. Le savant linguiste allemand Koch-Grünberg en a donné la répartition, de courts vocabulaires comparés et la bibliographie dans un travail récent [1], et nous savons qu'il en prépare en ce moment la monographie complète. Aussi nous bornerons-nous à rappeler ici que ce groupe est représenté par un grand nombre de tribus (*Tukáno*, *Uanána*, *Kobéua*, *Uásöna*, *Kueretú*, *Uaíana*, etc.), réparties entre le rio Negro et le rio Yapurá, en particulier dans les bassins des rivières Uaupé (affluent de droite du rio Negro) et Apaporis (affluent de gauche du Yapurá).

Les langues du groupe occidental, parlées par un grand nombre de tribus du Napo et du Putumayo, sont beaucoup moins connues. Jusqu'ici, les documents qui ont été publiés sur ces idiomes sont de courts vocabulaires, disséminés dans des revues ou dans des livres trop souvent inaccessibles aux recherches des linguistes. Aussi avons-nous pensé qu'il serait utile de les réunir et de chercher, autant qu'il était possible, à en tracer une esquisse grammaticale, si incomplète fût-elle. En même temps, nous nous sommes efforcés de préciser l'habitat des tribus qui parlent ces langues.

Quant aux langues du groupe septentrional, parlées par des tribus du haut Orénoque, elles ne sont représentées que par un court vocabulaire de l'idiome betoi, qui a donné son nom à la

[1] Koch-Grünberg (Theodor), *Die Indianerstämme am oberen Rio Negro und Yapurá und ihre sprachliche Zugehörigkeit* (*Zeitschrift für Ethnologie*, t. XXXVIII, 1906, p. 166-205). — Des vocabulaires plus abondants de ces langues ont été publiés par le même auteur in : *Zwei Jahre unter den Indianern*, 2 vol., Berlin, 1909-1910, t. II, p. 323.

famille linguistique entière. Nous en ferons également l'étude et, à cette occasion, nous discuterons la légitimité du rapprochement établi par Brinton entre ce groupe et les deux précédents.

C'est en effet Brinton[1] qui, le premier, a parlé d'un groupe betoya.

Primitivement, cette famille comprenait : les *Airicos*, les *Amaguages*, les *Anibalis*, les *Betois*, les *Correguages*, les *Jamas*, les *Macaguages*, les *Piojes*, les *Quilifayes*, les *Situfas*, les *Tamas* et les *Tunebos*, c'est-à-dire les principales tribus que nous classons dans les groupes occidental et septentrional, tandis que les tribus du groupe oriental : *Cobeu*, *Dace*, *Jupna*, *Jauna* et *Tucano* formaient le sous-groupe tucano, classé dans la famille linguistique tapuya[2].

Toutefois, quelques années plus tard, Brinton reconnut qu'il s'était trompé et fondit en un seul groupe les deux tronçons primitivement séparés[3]. Il donna à cette occasion une liste nouvelle, où l'on trouve, en plus des précédents, les noms des tribus suivantes : *Acanejos*, *Aguaricos*, *Atuaras*, *Avijiras*, *Becuaries*, *Cenceguages*, *Ceonas* ou *Zeonas* ou *Seones*, *Cungies*, *Curetus*, *Eles*, *Encabellados*, *Icahuates*, *Lolacos*, *Magueias*, *Malifilitos*, *Neguas*, *Ocoguages*, *Pararies*, *Payaguas*, *Pequeyas*, *Pouzevaries*, *Seizos*, *Uaupés*, *Yapuas*, *Yehebos*, *Yetes* et *Zenseies*.

La même année, Brinton[4] apporta une nouvelle contribution à l'étude de la famille linguistique betoya; et, à cette occasion, il y fit rentrer les *Quenquehoyos*, les *Payohuates*, les *Genzehuates* et les *Ancoteres*.

Le groupe ainsi constitué ne comprend pas moins de quarante-huit tribus, auxquelles il faut encore ajouter celles qu'énumère la liste nouvelle publiée par Koch-Grünberg dans le travail cité plus haut[5].

Nous étudierons successivement le groupe occidental et le groupe septentrional, laissant de côté, ainsi que nous l'avons dit en commençant, le groupe oriental.

(1) Daniel G. Brinton, *The American Race*, New-York, 1891, p. 273-276.

(2) Brinton, *op. cit.*, p. 240.

(3) Brinton, *Studies in South American native languages. X. On the dialects of the Betoyas and Tucanos* (*Proceedings of the American Philosophical Society*, Philadelphie, t. XXX, 1892, p. 100-105).

(4) Brinton, *Further notes on the Betoya dialects; from unpublished sources* (*Ibid.*, p. 271-278).

(5) Le nombre considérable de ces tribus provient de ce que, très souvent, la même peuplade a été désignée par des noms différents par les voyageurs et les missionnaires, qui appliquent volontiers à des groupes très peu importants, tantôt le nom du rio le plus voisin, tantôt celui du chef. Ce procédé est particulièrement visible dans le travail de Chantre y Herrera.

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE.

I. GROUPE OCCIDENTAL.

Les tribus qui rentrent dans le groupe occidental sont les suivantes[1] :

Abijiras, cf. *Avijiras*.

Acanejos, branche des *Tamas* (Brinton); d'après la carte de Weigel, ils vivent entre le Putumayo et le Caqueta, sur la rive droite de celui-ci, au sud du rio Yacará. Ils correspondent sans doute aux *Acaneos* de Velasco, branche des *Aguaricos*.

Ahives, branche des *Putumayos* (Velasco).

[1] Les auteurs et les documents sur lesquels nous nous sommes appuyés pour établir cette liste sont, outre ceux que nous citons plus loin dans notre bibliographie linguistique, les suivants :

Ouvrages. — Velasco (Juan de). *Historia del Reino de Quito en la América meridional*, 3 vol., Quito, 1841-1844, t. III, p. 251-252.

Hervàs (Lorenzo). *Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas.* Vol. I. *Lenguas y naciones americanas*, p. 262-263, Madrid, 1800.

Villavicencio (Manuel). *Geografía de la República del Ecuador*, New-York, 1858.

Markham (Clements R.). *A list of the tribes of the valley of Amazon, including those in the banks of the main Stream, and of all its tributaries* (*Transactions of the ethnological Society of London*, new series, vol. III, 1865, p. 140). Une deuxième édition du même travail a paru in : *The Journal of the anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, t. XXIV, 1895, p. 236-284).

Hassel (Jorge M. von). *Las tribus salvajes de la región amazónica del Perú* (*Boletín de la Sociedad geográfica de Lima*, 15e année, t. XVII, 1905, p. 47).

Cartes. — Carte du P. Samuel Fritz (1707) in : *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères. Missions d'Amérique*, nouvelle édition, t. VIII, Toulouse, 1810.

Carte du P. Francisco Javier Weigel (1769) in : Chantre y Herrera (voir Bibliographie linguistique).

Carta corógráfica de la República del Ecuador, par Manuel Villavicencio, 1858, impr. de F. Mayer y Cia, New-York.

Carta geográfica del Ecuador, par Theodoro Wolf, au 1/415.000e. Instituto geográfico de H. Wagner et E. Debes, Leipzig, 1892.

Mapa geográfico-histórico de la República del Ecuador, par Enrique Vacas Galindo, au 1/1.500.000e, Quito, 1906; chez Henry Barrère, rue du Bac, 21, Paris.

Aguaricos, branche des *Tamas* (Brinton). Occupent le bassin de l'Aguarico, affluent de gauche du haut Napo. Cf. *Encabellados*.

Amaguages, habitent le haut Caquetá (Brinton).

Ancoteres, *Ancuteres*, *Anguteris*, *Anguteros*. Suivant von Hassel, ces Indiens habitent les rives du rio qui porte ce nom, une partie du Napo et les sources de quelques affluents du Curaray; ainsi, leur habitat se confondrait avec celui des *Avijiras*. Toutefois, Villavicencio les place sur la rive gauche du Napo, en face de l'embouchure du Curaray. Il dit, dans sa *Géographie* (p. 173), qu'ils vivent sur la partie moyenne et inférieure du Napo et qu'ils paraissent être un rameau des Indiens du Putumayo, dont ils parlent la langue, dont ils présentent les traits et possèdent les coutumes et avec lesquels ils entretiennent des relations amicales. Une de leurs tribus, les *Santa-Marias*, vit sur un affluent de gauche du Napo qui porte leur nom et est situé en aval du rio Aguarico (p. 175). Chantre y Herrera semble identifier les *Anguteris* et les *Encabellados*, puisqu'il donne parfois à ces derniers le nom d'*Ancutenas*, et, en effet, les territoires occupés par ces deux tribus coïncident en partie (cf. *Encabellados*). Simson (p. 151) assimile d'ailleurs *Piojes* et *Santa-Marias*, et nous verrons plus loin que *Pioje* est synonyme d'*Encabellado* et d'*Icaguate*. De plus, Simson énumère, parmi les tribus qui composent le groupe *Pioje*, la tribu des *Angoteris*.

Ancutenas, cf. *Ancoteres* et *Encabellados*.

Atuaras, branche des *Tamas* (Brinton); peut-être identiques aux *Azuaras* que Weigel indique sur sa carte comme occupant la rive gauche du Putumayo, à l'opposé du rio Sotoyá.

Avijiras. Vivent sur le Napo (Brinton). Chantre y Herrera dit qu'ils habitent les rives du Curaray; Vacas Galindo distingue les *Avishiris*, qu'il place entre le Napo et le Curaray[1], les *Avishiris bravos*, localisés entre le bas Curaray, le Curiyacu et le Napo et les *Avijiras*, qui vivraient entre le Curiyacu et le Mazán, affluents de droite du Napo. A la place qu'occupent, sur la carte, les *Avishiris bravos* de Vacas Galindo, Villavicencio situe les *Abijiras*; ce même auteur, dans sa *Géographie*, s'exprime en ces termes (p. 175) : « Cette nation [des *Abijiras*] habite la rive méridionale du Napo, à son embouchure, en face des *Orejones* ou *Payaguas*. »

De toutes ces indications, il paraît résulter que les *Avijiras*

[1] Cet auteur marque sur sa carte un rio Avishiri, affluent de droite du Napo, en amont du Curaray.

occupent, à peu près, toute la rive droite du Napo, depuis et y compris le bas Curaray.

Avishiris, cf. *Avijiras*.

Becabas, sur le Napo. Branche des *Aguaricos* (Velasco).

Beocaris, sous-tribu des *Encabellados* (Chantre y Herrera); ils semblent se confondre avec les *Becuaris* et les *Ziecoyas* ou *Ciecoyas*. Cf. *Encabellados*.

Becuaris, branche des *Icaguates* (Brinton), sans doute identiques aux *Beocaris*.

Betocuros, branche des *Payaguas* (Velasco); sans doute identiques aux *Vitocurus*, branche des *Encabellados* (Chantre y Herrera). Cf. *Encabellados*.

Cajucumas, tribu des *Piojes* (Simson), établie sur le Cajucuma, affluent de gauche du Napo, en aval de l'Aguarico. Chantre y Herrera indique les *Cajocumas* comme une tribu des *Payaguas*.

Cenceguajes, sur le haut Putumayo, au sud des *Correguajes* (Brinton). Weigel place, sur sa carte, les *Zenzeguaies* sur la rive gauche de ce fleuve, entre l'embouchure des rios Cobuya et Angusilla.

Ceonas, cf. *Zeonas*.

Ceoqueyos, cf. *Zeoqueyas*.

Chavelos, branche des *Aguaricos* (Velasco).

Chius, sur la rive droite du Putumayo, à peu près au niveau du rio Cobuya (Fritz). Sans doute identiques aux *Zius* (Velasco), aux *Ziyus* (Markham) et, d'après leur habitat, aux *Zeonas*.

Chufias, branche des *Aguaricos* (Velasco).

Ciecoyas, identiques aux *Becoaris* (Chantre y Herrera) et, probablement, aux *Ziecoyas*, donnés par Velasco comme étant une branche des *Payaguas*.

Cieguages, tribu des *Icaguates* (Chantre y Herrera).

Correguages, habitent les sources du Caquetá et du Putumayo (Brinton).

Cuiyacus, vivent entre le Napo et l'Aguarico, en amont des *Encabellados* (carte de Villavicencio).

Cuiyayos, vivent sur la rive droite du Putumayo, en aval de l'embouchure du Sucumbios (carte de Villavicencio).

Cungies ou *Cunjies*, branche des *Avijiras* (Velasco), habitent les rives du rio Cungies, affluent du Putumayo (Brinton). Weigel les place, sur sa carte, entre le Napo et le Putumayo, entre les rios Zani-yacu et Becoya, au nord des Payaguas. Villavicencio les appelle *Curijiès* et leur donne, à peu près, le même habitat.

Curazabas, sous-tribu des *Encabellados* (Chantre y Herrera). Cf. *Encabellados*.

Curijiès, cf. *Cungies*.

Encabellados. Identiques aux *Piojes* (Brinton). Villavicencio les localise entre le Napo et l'Aguarico, tandis que Vacas Galindo leur fait occuper tout l'espace compris entre le Putumayo et le Napo, depuis l'embouchure de l'Aguarico au nord, jusqu'à l'Amazone au sud. Chantre y Herrera, qui les appelle aussi *Ancutenas*, en fait un groupe très étendu, dans lequel il fait rentrer les *Aguaricos*. Voici quelles sont les sous-tribus énumérées par cet auteur, classées, approximativement, d'aval en amont, c'est-à-dire en allant du Napo vers les sources de l'Aguarico :

Les *Paratoas* et *Curazabas*, sur le Guatiguay ou Alpayacu, affluent de droite du Napo, entre l'Aguarico et le Curaray (d'après Weigel, qui le nomme rio Uatinay);

Les *Guayoyamos*, sur le Guayaya, affluent de gauche du Napo, en aval de l'Aguarico (sans doute le Uasayá de Weigel);

Les *Necoyas*, sur le Necóya, affluent du Napo, en aval de l'Aguarico;

Les *Guanzamoyas*, sur le Napo, en aval de l'Aguarico;

Les *Vitocurus*, entre le Napo et le Curaray;

Les *Maqueyes*, sur le rio Tiputini, affluent de droite du Napo, un peu en amont de l'embouchure de l'Aguarico;

Les *Vuencanevies*, à la bouche de l'Aguarico;

Les *Beocaris*, sur le Ciecoya, petit affluent de l'Aguarico;

Les *Zairazas*, sur l'Aguarico;

Les *Guazitayas*, sur le Guazitaya, affluent de l'Aguarico;

Les *Zapuas* ou *Zapuaras*, sur l'Aguarico;

Les *Zancoras*, sur le Zancora, affluent de l'Aguarico;

Les *Yasos*, voisins des *Zancoras*;

Les *Puequeyas*, sur le Puequeya, affluent de gauche de l'Aguarico (sans doute le Purqueya de la carte de Weigel);

Les *Zeoqueyas*, sur le Zeoqueya, affluent de gauche de l'Aguarico;

Les *Mumus*, enfin, qui habitaient la région comprise entre le haut Aguarico et le rio de San Miguel, affluent du haut Putumayo.

Genzehuates. sans doute identiques aux *Cencegnages*.

Guaciguages. sous-tribu des *Icaguates* (Chantre y Herrera); peut-être sont-ils identiques aux *Guasitayas*.

Guajoyas[1], sous-tribu des *Encabellados* (Velasco); sans doute identiques aux *Guayoyanos*.

Guanzamoyas. sous-tribu des *Encabellados*. Cf. *Encabellados*.

Guayoyanos, sous-tribu des *Encabellados*. Cf. *Encabellados* et *Guajoyas*.

Guazitayas ou *Guasitayas*. sous-tribu des *Encabellados*. Cf. *Encabellados*.

Guencoyas, tribu des *Encabellados* (Velasco), sans doute identiques aux *Quenquehoyos*.

Icaguates ou *Icahuates*. Ces Indiens habitent les rives des rios Napo, Putumayo et Caucaya[2] (Brinton). D'après Chantre y Herrera, ils sont situés au nord des *Payaguas*, sur la rive gauche du Napo, dans les montagnes qui occupent l'intervalle entre cette rivière et le Putumayo; suivant le même auteur, ce même peuple habite les deux rives du Napo, en amont et en aval de l'embouchure du Curaray.

Étant donnée cette localisation, on peut croire que les tribus diversement désignées par les auteurs sous les noms d'*Icaguates*, de *Piojes*, d'*Encabellados* et d'*Anguteris* sont plus ou moins identiques.

Kemgeioios, identiques aux *Cungies* (Brinton) et peut-être aux *Quenquehoyos*.

Macaguages. sur les rios Caucaya, Mecaya et Sensella (Brinton); le premier est un affluent de gauche du haut Putumayo, les deux autres des affluents de droite du haut Caquetá.

Magueias, branche des *Icaguates* (Brinton); peut-être identiques aux *Maqueyes*.

Maqueyes, tribu des *Encabellados* (Chantre y Herrera). Cf. *Encabellados*.

Mumus, sous-tribu des *Encabellados* (Chantre y Herrera). Cf. *Encabellados*.

Necoyas ou *Neocoyas*. branche des *Encabellados* (Velasco, Chantre y Herrera). Cf. *Encabellados*.

[1] Ce mot peut être traduit «les mauvais serviteurs», de *coa* «mauvais» et *joya* «serviteur, esclave».

[2] Le Caucaya est un affluent de gauche du Putumayo.

Neguas, branche des *Tamas* (Brinton) ou des *Aguaricos* (Velasco).

Nevas, branche des *Avijiras* (Velasco).

Ocoguages. Vivent sur le Putumayo, près du rio Pineya (Brinton). D'après Weigel et Villavicencio, le rio Pinaya, ou Pinaga, est un affluent de gauche du haut Putumayo. D'après Wolf et Villavicencio, le rio Penega est un affluent de droite de ce fleuve.

Oritos. Vivent côte à côte avec les *Payaguas*, sur la rive gauche du Napo (Villavicencio). Le rio Orituyacu se jette dans le Napo, un peu en amont du Curaray.

Paratoas, sous-tribu des *Encabellados* (Chantre y Herrera). Cf. *Encabellados*.

Paravies, branche des *Zeonas* (Brinton). D'après Weigel, ils habitent entre les rios Unguizia (Angusilla des auteurs récents) et Cobuya, tous deux affluents de droite du Putumayo.

Payaguas, branche des *Icaguates* (Brinton). Le rio Payaguas se jette dans le Napo (rive gauche), un peu en aval du Curiyacu. Suivant Chantre y Herrera, les *Payaguas* vivaient entre le bas Napo et le Putumayo; ils descendaient, au sud, jusqu'au rio Huerari, affluent du Marañon, en aval du Napo.

Payohuates, identiques, sans doute, aux *Payaguas*.

Pequeyas ou *Puequeyas*, tribu des *Piojes* (Brinton), des *Encabellados* (Velasco et Chantre y Herrera). Cf. *Encabellados*.

Piojes [1], identiques aux *Encabellados* (Brinton), aux *Santa-Marias* (Simson).

Pouzevaries, branche des *Icaguates* (Brinton).

Quenquehoyos; la carte de Weigel indique la tribu des *Kegoyos*, sur la rive droite du bas Putumayo, au nord du rio Sotoyá; cette dernière rivière correspond sensiblement au rio Yaguas de la carte de Vacas Galindo. Peut-être s'agit-il des *Quenquehoyos*. Brinton donne le nom de *Kêmgeioios* comme synonyme de *Cungies*.

Santa-Marias, tribu des *Anguteris* (Villavicencio); cf. *Anguteris* Identiques aux *Piojes* (Simson).

Seizos, branche des *Tamas* (Brinton).

Seones, cf. *Zeonas*.

[1] On sait que ce nom vient de l'adverbe de négation *piojé*.

Tamas, sur les rios Yari et Cagua (Brinton), affluents de gauche du haut Yapurá; une autre tribu des *Tamas* appartient au groupe septentrional (voir plus loin).

Vitocurus, tribu des *Encabellados* (Chantre y Herrera). Cf. *Encabellados*.

Vitos ou *Vitoguages*, tribu des *Icaguates* (Chantre y Herrera), sur le Napo, au nord de son confluent avec le Curaray; certainement identiques aux *Vitocurus*.

Vuencanevies, tribu des *Encabellados* (Chantre y Herrera). Cf. *Encabellados*.

Yairazas, branche des *Encabellados* (Velasco); sans doute identiques aux *Zairazas*.

Yapuas, branche des *Encabellados* (Velasco, Brinton); sans doute identiques aux *Zapuas*.

Yasos ou *Yashoes*, tribu des *Encabellados* (Velasco, Chantre y Herrera). Cf. *Encabellados*.

Yehebos, branche des *Icaguates* (Brinton).

Yequeyaes, branche des *Putumayos* (Velasco).

Yetes, branche des *Putumayos* (Velasco), des *Piojes* (Brinton); classés par Hervás dans sa famille linguistique *Lucumbia*.

Yurusnies, branche des *Arijiras* (Velasco), sur le Napo, au sud des *Encabellados* (Markham).

Zairazas, sous-tribu des *Encabellados* (Chantre y Herrera). Cf. *Encabellados*.

Zancoras, sous-tribu des *Encabellados* (Chantre y Herrera). Cf. *Encabellados*.

Zapuas ou *Zapuaras*, sous-tribu des *Encabellados* (Chantre y Herrera). Cf. *Encabellados*.

Zenseies, branche des *Zeonas* (Brinton), sans doute identiques aux *Ceuceguages* et aux *Zenzeguaies*.

Zenzeguaies, cf. *Ceuceguages*.

Zeonas, vivent entre le bas Napo et le Putumayo (Brinton).

Zeoqueyas, branche des *Payaguas* (Velasco), sous-tribu des *Encabellados* (Chantre y Herrera); cf. *Encabellados*; classés par Hervás dans sa famille linguistique *Lucumbia*.

Ziccoyas. branche des *Payaguas* (Velasco), des *Encabellados* (Hervás, Chantre y Herrera). Cf. *Ciecoyas*.

Zias ou *Ziyus*. branche des *Putumayos* (Velasco); vraisemblablement identiques aux *Chius*.

A cette liste on serait tenté. si l'on considère leur habitat, d'ajouter les *Sucumbios*, qui vivent sur le rio de ce nom, affluent de droite du haut Putumayo; les *Cofanes*, des sources de l'Aguarico, sur le rio Cofanes et les *Macos* de l'Aguarico; mais le témoignage d'un voyageur autorisé, Simson (*op. cit.*, p. 193), ne permet pas de souscrire à cette identification; il écrit en effet que les *Piojes* du Napo parlent la même langue que les *Piojes* du Putumayo, ou *Macaguages*, bien qu'ils en soient séparés par des tribus d'idiome différent, les Indiens *San-Miguel*, qui occupent le haut Aguarico, le Santiago et le rio San-Miguel. D'autre part, nous savons par des documents certains que le haut Caquetá est habité par des représentants de la famille caribe, les *Carijonas* ou *Guaques*; par conséquent, il se pourrait que les *Sucumbios*, les *Cofanes* et les *Macos*, bien qu'entourés de peuplades betoyas, parlassent une langue tout à fait différente, le *churoya*, comme le pense Brinton pour les deux dernières de ces tribus [1], ou bien encore le caribe. Ce point ne pourra être élucidé que lorsque l'exploration linguistique de cette contrée encore si mal connue aura été faite.

Les tribus du groupe betoya occupent donc le bassin de l'Aguarico, puis, à partir du confluent de celui-ci et du Napo, les deux rives de ce dernier fleuve, presque jusqu'à son embouchure dans le Marañon; la limite méridionale peut être marquée par le rio Mazán; elles occupent également tout le bassin du Putumayo, depuis sa source jusqu'à son confluent avec le rio Yaguas; entre le Napo et le Putumayo, la limite idéale peut être indiquée par une ligne qui joindrait l'embouchure du Mazán à celle du Yaguas.

Les *Betoyas* occupent aussi le haut Caquetá et ses affluents des deux rives, jusqu'au 74e degré de longitude ouest environ; leur limite orientale serait marquée à peu près par ce méridien, puis par le Putumayo, à moins que les *Azuaras* de la rive gauche de ce fleuve ne soient identiques aux *Atuaras*, que Brinton range dans le groupe betoya.

A l'ouest, les *Betoyas* ont donc pour voisins, en allant du nord au sud, les tribus du groupe *Mocoa*, puis les *Zaparos*; à l'est, des *Miránhas*, le groupe caribe des *Hianakoto-Umauas*, puis les *Ouitotos*; au sud, et en allant de l'est à l'ouest, les peuplades

[1] Brinton, *American Race*, op. cit., p. 276.

riveraines de l'Amazone : *Yaguas*, *Ticunas*, *Orejones* (*Ouitotos*), les *Pebas* et enfin les *Iquitos* (*Záparos*).

Du côté du nord, et en allant de l'ouest à l'est, ils sont en contact avec des tribus *andaquies* et *churoyas*, des Caribes (*Guaques* et *Carijonas* du haut Caquetá) et des peuplades appartenant au groupe arawak du territoire colombien de San-Martin.

En résumé, le groupe betoya occidental est séparé du groupe oriental par des populations parlant des idiomes différents, sauf peut-être au nord-est sur le haut Uaupé, encore mal connu, et au sud-est, où les *Azuaras* de la rive gauche du bas Putumayo viennent en contact avec les *Kueretu* de la rive droite du Yapura. Toutefois il est impossible d'affirmer, ainsi que nous l'avons déjà dit, que les *Azuaras* soient des *Betoyas*.

II. GROUPE SEPTENTRIONAL.

Le groupe betoya septentrional comprend, d'après Brinton, les tribus suivantes :

Airicos, aux sources du Manacacia, affluent de droite du haut Meta, du Ele, affluent de gauche du haut Meta, et du Guainia, origine du rio Negro.

Anibalis, du rio Apure.

Betoyes, du rio Casanare.

Eles, du rio Casanare, au nord des *Betoyas*, et sur le rio Ele, affluent de gauche du haut Meta.

Jamas, du rio Manacacia.

Lolacos, branche des *Betoyes*.

Malifilitos, branche des *Betoyes*.

Quilifayes, du rio Apure.

Situfas, du rio Casanare.

Tamas, du haut Meta, aux sources du Manacacia, au nord-ouest de Giramena [1].

Si l'on s'en rapporte à ces localisations, les tribus qui forment ce groupe sont toutes situées dans les bassins du Meta et de l'Apure, affluents de gauche du haut Orénoque.

[1] Jiramena est une petite localité à l'est de San Martin, sur le rio Humadea, une des branches originaires du rio Meta.

BIBLIOGRAPHIE LINGUISTIQUE.

I. GROUPE OCCIDENTAL.

Les documents que nous possédons sur les langues du groupe occidental proprement dit sont les suivants :

Daniel G. Brinton. *Further notes on the Betoya dialects; from unpublished sources* (*Proceedings of the American Philosophical Society*, Philadelphie, 1892, t. XXX, p. 271-278). Esquisse grammaticale, *Pater noster* et vocabulaire extrait d'un manuscrit intitulé : *Arte de lengua de las Misiones del Rio Napo, de la nación Quenquehoyos, y idioma general de los mas de ese Rio. Payohuates. Genzehuates, Ancoteres. Encabellados. Juntamente tiene la doctrina christiana en dicha lengua y en la del Ynga. Al remate*, daté du 4 mai 1793. Brinton reproduit en outre le *Pater noster* de Teza.

P. José Chantre y Herrera. *Historia de las Misiones de la compañía de Jesús en el Marañón español. 1637-1767*, Madrid, 1901. Quelques mots (*passim*) et exemple de conjugaison de la langue encabellado (p. 93).

J. Crevaux, P. Sagot, L. Adam. *Grammaires et vocabulaires roucouyenne, arrouague, piapoco et d'autres langues de la région des Guyanes* (*Bibliothèque linguistique américaine*, t. VIII, Paris, 1882). Quelques mots de la langue tama, recueillis par le Dr Crevaux, p. 52.

The Indians of Andaqui, New-Granada. Notes of a traveller, published by Jose Maria Vergara y Vergara and Evaristo Delgado, Popayan, 1855. Translated from the Spanish by J. S. Thrasher, Esq., for the American Ethnological Society (*Bulletin of the American Ethnological Society*, vol. I, New-York, 1860-1861, p. 53-72). Le vocabulaire correguage recueilli par le R. P. Albis occupe les pages 66-68 [1].

A. Simson. *Travels in the Wilds of Ecuador and the exploration of*

[1] La revue américaine où a paru ce vocabulaire est introuvable en Europe et d'une rareté extrême, même aux États-Unis. M. Alexander Chamberlain, professeur assistant d'anthropologie à l'Université Clark de Worcester (Mass.), a eu l'obligeance de nous faire, de sa propre main, une copie des vocabulaires, sur un exemplaire appartenant à la bibliothèque du «Boston Athenæum». Nous le prions de vouloir bien agréer ici l'expression de notre vive reconnaissance.

bet Putumayo River. Londres, 1886. Petit vocabulaire pioje, p. 267.

E. Teza. *Saggi inediti di lingue americane. Appunti bibliografici* (*Annali delle Università Toscane*, t. X, Pise, 1868. Parte prima : Scienze noölogiche, p. 117-143). *Pater noster* en langue encabellado, sans traduction, p. 134.

Federico González Suarez. *Prehistoria ecuatoriana. Ligeras reflexiones sobre las razas indígenas que poblaban antiguamente el territorio actual de la República del Ecuador*. Quito, 1904. L'auteur publie, pages 63-64, un texte ecclésiastique sans traduction en langue icaguata, comprenant : le signe de la Croix, le *Pater noster*, l'*Ave Maria*, le *Credo* et les dix premières questions et réponses de la doctrine chrétienne[1].

Enfin l'un de nous a obtenu, en Équateur, un court vocabulaire pioje de M. R. Vázcones.

II. GROUPE SEPTENTRIONAL.

Pour le groupe betoya septentrional, nous sommes malheureusement beaucoup moins riches; nos sources sont les suivantes :

A. Ernst. *Ueber einige weniger bekannte Sprachen aus der Gegend des Meta und oberen Orinoco* (*Zeitschrift für Ethnologie*, 1891, t. XXIII, p. 1-13). Petit vocabulaire tama, p. 12.

L. Hervás. *Idea dell' Universo*. Vol. VII. *Vocabulario poligloto*, Cesena, 1802. Vocabulaire betoi, p. 222.

Fr. Müller. *Grundriss der Sprachwissenschaft*, t. II, p. 361. XXVII : *Die Sprachen der Yaruras und der Betoi*. Esquisse grammaticale du betoi, noms de nombre, sans doute extraits de Hervás, *Saggio pratico*, que nous n'avons pu consulter.

Adelung. *Mithridates oder allgemeine Sprachenkunde*. Berlin, 1812, t. III, dritter Theil, zweyte Abtheilung, p. 645. *Pater noster* en langue betoi, extrait d'Hervás, *Saggio pratico*, n° 27[2].

Disons tout de suite que le *Tama* de Ernst est si voisin du

[1] Le savant historien équatorien ajoute que son manuscrit renferme un catéchisme complet, le *Salve*, la confession générale, le *Yo pecador*, l'acte de contrition et une instruction pour baptiser, le tout par demandes et réponses. Il serait à souhaiter qu'il publiât ces documents, qui sont du plus haut intérêt pour l'étude de la grammaire des langues betoyas occidentales.

[2] Ce petit texte a aussi été reproduit dans Auer, *Oratio dominica* (*Das* Vater unser) *polyglotta*, Vienne, 1847-1851, sous le n° 565.

Tama de Crevaux et des langues du groupe occidental que nous le groupons avec celles-ci et que nous ne réservons, comme langue du groupe septentrional, que le *Betoi*. C'est de cet idiome seul qu'il sera question lorsque nous comparerons, pour rechercher leurs affinités, les langues du groupe occidental à celles du groupe septentrional.

VOCABULAIRES,

TEXTES ET ESQUISSES GRAMMATICALES.

I. GROUPE OCCIDENTAL.

Nous reproduisons d'une part tous les vocabulaires publiés de ce groupe, que nous désignons de la façon suivante :

1. Le *Tama* de Ernst.
2. Le *Tama* de Crevaux.
3. Le *Correguage* d'Albis.
4. Le *Pioje* de Simson.
5. Le *Pioje* de Vázcones.
6. L'*Encabellado* de Teza.
7. L'*Encabellado* de Brinton.
8. L'*Icaguate* de Gonzalez Suarez.
9. L'*Encabellado* de Chantre y Herrera.

Nous donnons d'autre part une traduction revue du *Pater noster* de Brinton et la traduction à peu près complète du *Pater* de Teza et du texte de Gonzalez Suarez.

Nous nous sommes enfin efforcés de tirer de ces éléments quelques données grammaticales qui viendront compléter l'esquisse de Brinton.

A. Vocabulaire.

Achiote (Bixa orellana L.), *punea* (3).

Adieu, *sayé* (4) [cf. aller].

Aimer : j'aime, *ye oye* (7, 8); je t'aime, *e-amo-chic* (3) [espagnol *amo*?]; j'aime la femme, *ye insise nomiŭ* (5) [« je » *ye*, « femme » *nomiŭ*].

Aller, *zaiye* (7); je vais à la montagne, *airo-zaye* (9) [« forêt » *ayro* (7)]; allons!, *sañù* (3); où vas-tu?, *erones sai-co*? (5).

Allumer un feu, *toa-re zoanŭ* (7) [« feu » *toa*, *-re* suffixe de l'accusatif].

Âme. *resco-pué* (1) [cf. esprit]; *joyo* (7) [cf. cœur].
Ami, *maímemai* (1).
Ami (peuple), *voi pain* (7) [cf. peuple, homme, individu et lune].
Ananas. *insí* (4) [cf. soleil].
Appeler, *cuymiane* (7) [cf. nommer].
Ara (guacamayo), *ma* (7). *maà* (3) [cf. rouge].
Arbre. *zonque* (7).
Argent. *rehua* (7), *curi-soco* (3) [quichua *ccuri* «or»].
Argile, *chao* (3) [cf. terre].
Assiette, *totoreagua* (3).
Aujourd'hui, *yure* (7), *jure* (8).
Avant, *yehua* (7), *iehua* (8).
Averse, *ocaraime* (3).
Avocat (fruit), *capai* (3).
Avoir : nous avons, *paíco* (4) [cf. oui et il y a]; avez-vous des hamacs?. *paicó jangré* (4) [«hamac» *jangré*]; il y en a, *paíco* (4).

Bambou, *meca* (3).
Banane. *nuncá*, *öo* (4), *oó* (1), *oo* (3).
Baquet, auge, *choa-choqui* (3) [cf. argile, terre].
Barbe, *séhüe* (4), *zehue*. *zebi* (7).
Bas (En). *ōca*, *ocare*, *huehue* (7).
Bâtir, *euene* (7).
Bâton, *tara-pue* (6. 7, 9) [cf. os]; bâton fourchu, *sara-puul* (3).
Beaucoup : je sais boire beaucoup, *ye hachage uneuge picuricu ne* (5) [«je» *ye*. «savoir» *quachaye*, «boire» *uncusi*].
Beau-frère, *guaneyo* (3).
Biscayen (vizcaino), *chichi* (3).
Blanc, *poo* (7).
Bleu, *pocoro* (7).
Boire. *uncusi*, *cono* (7); je sais boire beaucoup, *ye hachage uneuge picuricu ne* (5) [«je» *ye*, «savoir» *quachaye*].
Bon, *ñamaredeome* (3).
Bouche. *heopo* (7).
Boulette de terre, *jeoni* (3).
Bras, *jente-quechepiu* (3) [cf. main].
Bras longs (Aux) [long-armed], *paimanzo* (3).
Briller : la lune brille, *nàneg mea-gi* (7) [«lune» *nianàg* (7)].
Brûlant, *ngẹ* (7) [cf. chaleur, soleil].
Brûler, *eye*, *eoye* (7).

Cacique, *ejatain* (9).
Caïman, *ocoro-yai* (3).

Calebasse, *oco-pui* (3) [cf. eau].
Caleçon (drawers), *case-gui* (3).
Camerna (?), *cuiña* (3).
Canne à sucre, *canté* (4), *cacté* (1).
Canot, *yogue* (7), *choque* (3), *comu* (7).
Caraguaja, *chara* (3).
Celle-là, *haou*, *aon-pi* (7) [sans doute le *-pi* ablatif].
Celui-là, *ha*, *an*, *haon* (7).
Cendres, *muta* (7).
Chaleur, *nçe* (7) [cf. soleil et brûlant].
Chapeau, *tuiro* (3).
Charognard (Cathartes sp.), *quitasairo* (3).
Chaud, *raca* (7).
Chauve-souris (bat), *ocho* (3).
Chemin, *ma-a* (7).
Chemise, *ente-sará* (3) [cf. main].
Cheveu, *daña* (3), *dañá* (4).
Chevreuil, *ñama* (3).
Chicha, *jeccá* (1), *yoco* (4).
Chien, *jamu-chay* (1, 3), *yay* (7) [cf. jaguar], *ghope* (7).
Ciel, *yemué* (1) [cf. en haut], *queneme* (3).
Cire, *maja* (3).
Clairière (cleared patch), *sio* (3).
Cœur, *ahue* (7), *decocho* (3); cœur d'animal, *zeme* (7) [cf. foie]; cœur d'objets inanimés, *joyo* (7) [cf. âme].
Collier, *ea* (3).
Colline, *chausense* (3).
Combien?, *ezuniba*? (8).
Comment?, *enque-pi*? (8).
Corne, *xexo* (7).
Corne (instrument de musique), *ruruhue* (7).
Corps, *cáneo* (1), *juru* (7).
Coton, *yei*, *yeg-i* (7), *chu* (3).
Cou, *ñayenteca* (3).
Coude, *tocorogua* (3).
Cou-de-pied, *ocopa* (3).
Couper, *ye-re* (7).
Cousin, *chojé* (3) [cf. parent].
Couteau, *huatío* (4), *uati* (2), *ma-guati* (3).
Cru (non cuit), *hua* (7).
Cruche, *qua-curo* (7) [cf. pot].
Cuiller, *cuchari* (3) [espagnol *cuchara*].
Cuit, *qua-co* (7).

Danser, *reroye*, *nanuye*, *nemcaye* (7).

Date, *peto* (3).
Dent, *cojimí* (3).
Dents (Aux grandes) [big-toothed], *ocho-guai* (3) [cf. chauve-souris et viande].
Diable, *guati* (3).
Dieu, *ejeé* (1), *ayreoque* (7) [cf. joli], *dioso* (3) [espagnol].
Dindon sauvage, *ujé* (4).
Doigt, *monó* (7), *miuño* (3).
Donner : je te donne, *insi-jama* (3); donne!, *inci-ge* (8), *inci-gen* (6), *insi-gen* (7).
Dormir, *cane* (7).
Droite (main), *heja* (*gente*) (7), *exa* (*hente*) (8).
Dur, *dea* (3).

Eau, *ocó* (4), *oko* (2), *occo* (1), *ôco* (7), *oco* (3).
Échardes (celui qui extrait les) [one who extracts wood-ticks] (?), *sea* (3).
Éclair, *anameo* (3).
Écureuil, *mayeme* (3).
Elle, *yo* (7).
Elles, *imbue* (7).
Ennemi, *painame* (1), *juajo pain*, *guato pain* (7).
Ennemi (peuple), *guato-pain* (7).
Entendre, *hacha-ye* (7); il entendra, *acha-ribi* (9); entends!, *acha-je* (9); entends bien!, *rerar-acha-je*! (9); il ne veut pas entendre, *acha-co-egi* (9).
Épaules, *ete* (7), *tantatu* (3).
Épine dorsale, *sunquini* (3).
Épouse, *exhe* (7); épouse (ton), *mue-rexo*, *mue-nexo* (7).
Esprit, *resco-pué* (1).
Étoile, *mánioco* (4), *mañe guay* [pluriel] (1), *manôco* (7), *manoco* (3), *mañoco* (8).

Face, *zi-a* (7).
Faire, *yoye*, *nene* (7) [cf. bâtir].
Falaise, *inchi*, *queguate* (3).
Faucon, *jao* (3).
Femme, *romeó* (1), *romio* (7, 8), *nomio* (7), *domi* (3), *nomiú* (5).
Fer, *quena* (7) [cf. pierre].
Fesse, *setegui* (3).
Feu, *táá* (4), *toa* (2, 7), *toá* (1).
Feuille, *jao* (3).
Fil, *cheipué* (3).
Fille (jeune), *romi-meráo* (1) [«femme» *romi-o*], *ziba-o* (7) [cf. garçon]; fille (ma), *e-mamaco*, *ye-zenco* (7).

Fils, *sü* (3), *mamaque* (8); fils (mon), *ye-mamaque*, *ye-zenque* (7).
Fleur, *zaza* (7).
Flûte, *hetuhue* (7), *jeteigachapa* (3).
Foie, *semeñu* (3) [cf. cœur].
Forêt, *ayro* (7), *airo* (9) [cf. montagne], *mue* (7).
Frère, *achi* (3).
Front, *zia-tarapue* (7) [*zia* «face», *tara-pue* «os»], *sia-pue* (3).
Fumée, *pia* (7).
Fumer : il fume (verbe neutre), *pia-gi* (7).
Fusil, *túacapo* (4) [Aguarico].

Garçon, *cimoan* (1), *zin*, *ziba-e* (7).
Gauche (main), *ari* (*gente*) (7).
Genou, *sinca-puid* (3).
Graine, *ca* (7).
Grains, perles, *ñucuáco* (4) [Aguarico], *yiyó* (4) [Putumayo].
Graisse, *uchepe* (3).
Grand-père (Mon), *ye-coe*, *nen-coe* (7).
Grand'mère (Ma), *ye-coe-o*, *nen-coo* (7).
Guaraja (?), *cop* (3).
Guineo (danse nègre [?]), *guetio* (3).

Hache, *súpo* (4), *supo* (2), *supó* (3).
Hamac, *jangré* (4), *ham* (7), *hamxe* (7), *jaore* (3).
Hameçon, *pito* (3).
Haut (En), *emue* (7) [cf. ciel, sur].
Havresac, *turupi* (3) [cf. panier].
Hier, *niamina* (7).
Homme, *emué-me* (1), *emue* = male (7), *emue* (5), *emiud* (3) [cf. mari], *pain* (7, 8), *hain* = man (7) [cf. peuple, individu et lune].

Idole, *toyace* (7).
Il, *pai* (5).
Ils, *paico* [?] (5) [cf. avoir], *imbue* (7).
Individu, *pain* (7) [cf. homme, peuple, lune].
Intestins, *quetateope* (3).

Jaguar, *iái* (4), *ayro-yay* (7), *airo-ya* (9) [*airo* «forêt»], *ma-yay* (7) [*ma* «rouge»], *maca-yaí* (1), *echaï* (2), *chai* (3), *tacha-chai* «petit tigre» (3).
Jambe, *toapi* (3).
Jaune, *zeno*, *zonio*, *paco* (7).
Je, *ye* (5, 7, 8).
Joli, *ayreo*, *aydeoge* (7) [cf. Dieu].

Jour. *ommnce* (6. 7), *mmnce* (8).
Jupon, *jocha-güi* (3).

Lac. *citara*. *copora*. *guayra* (7).
Lait, *oge* (7) [cf. poitrine. mamelle].
Laiteux, *popoai* (3).
Laitier (milkman), *popoai* (3).
Lamentin. *síhuenqué* (4).
Lance. *huy* (7), *hue-huáti* (4) [« couteau » *uati*], *quesene* (3).
Langage. *coca* (7).
Langue, *zemeno*, *zemeyo* (7), *chimenu* (3).
Lettre. *tayáhäua* (4).
Leurs, *imbue* (7).
Lever (Se) : le soleil se lève, *nçe nanta-gi* (7) [*nçe* « soleil »].
Lézard, *toro* (3).
Lieu, *rovue* (7), *quero*[1] (7) [cf. village], *taco* (7) [cf. village]. *rare* (7) [cf. village].
Limpide (Eau), *cositaye* (*oco*) (7).
Loutre, *chao* (3).
Lumière, *toa* [cf. feu], *zeunze toa* (7).
Lune, *ñañé* (4). *nianâg* (7), *ñaña* (8), *païcuši* (2), *panijosá* (1), *paimia* (3), *pain* (7) [cf. homme, peuple, individu]; pleine lune, *nânâ tubetotagui* (7).

Machete, *guaten* (3) [cf. couteau].

[1] Ce mot *quero* rappelle la terminaison *quer* si fréquente, ainsi que l'a fait remarquer Wolf (*Geografía y Geología del Ecuador*, Leipzig, 1892, p. 504), dans les noms de lieux des deux provinces interandines contiguës du Carchi (Équateur) et de Pasto (Colombie) : Tulcan-quer, Mayas-quer, Pupus-quer, Tuquer-es, Cuai-quer, Yaguan-quer, Pi-quer, Ce-quer, etc.

Il existe également sur le versant oriental des Andes une rivière, qui prend sa source à l'est de Tulcan et se jette dans l'Aguarico. appelée Chun-quer.

Peut-être ces indications toponymiques sont-elles en rapport avec une extension ancienne des Betoyas occidentaux jusque dans la Sierra; dans ce cas, les anciens Quillacingas et Pastos, qui habitaient cette haute région au moment de la découverte, se rattacheraient linguistiquement au groupe que nous étudions ici. Il est remarquable que le territoire interandin, que nous avions été amenés, par la toponymie également, à considérer comme appartenant au domaine du groupe barbacoa (cf. H. Beuchat et P. Rivet, *Contribution à l'étude des langues colorado et cayapa* [*République de l'Équateur*]. *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouv. série, t. IV, 1907, p. 31-70), depuis rattaché à la famille chibcha, laissait précisément en dehors de ses limites les provinces du Carchi et de Pasto, où nous pensons retrouver aujourd'hui les traces d'une occupation betoya.

Si nos suppositions sont vraies, les provinces actuelles interandines du Pichincha et de l'Imbabura auraient été habitées autrefois par des populations de souche chibcha; la province du Carchi et la région de Pasto par des peuplades de souche betoya.

Main, *hente* (7, 8), *jete* (3).
Maïs, *hueá* (4), *hueha* (7), *queá* (1), *bea* (7); maïs jeune, *huinia hueha* (7); maïs grillé, *jarose vea* (7), maïs pilé, *cata vea* (7).
Maison, *hue* (7), *guce* (3).
Maître, *paque* (7) [cf. mari].
Mamelle, *oje-cho* (3) [cf. lait, poitrine].
Manger, *anye* (7).
Manioc, *simá-ansó* (4), *jurá* (1).
Manquant, insuffisant (wanting, short), *yuré* (4).
Mari, *eghe* (7) [cf. épouse], *paque* (7) [cf. maître], *yohenne* (7) [cf. homme].
Maté, *ocotei* (3).

(*A suivre.*) H. Beuchat et P. Rivet.

À PROPOS
DES
DIX PREMIERS NOMS DE NOMBRE
EN SOGDIEN BOUDDHIQUE.

Il peut sembler un peu hardi au premier abord d'entreprendre déjà une étude sur les dix premiers noms de nombre, ordinaux et cardinaux, du sogdien. Notre connaissance des documents sogdiens bouddhiques, en particulier, et de leur langue, n'est pas assez avancée, à ce qu'il semble, pour que l'on puisse prétendre donner une image absolument exacte et complète de leur système de numération de un à dix. Aussi bien n'est-ce pas là le but de cette esquisse. On y trouvera, il est vrai, grâce à un heureux concours de circonstances, de quoi compléter la liste des dix premiers noms de nombre sogdiens, restée incomplète après les travaux publiés jusqu'ici de M. F. W. K. Müller : des documents en écriture syriaque que lui et M. Sachau nous ont fait connaître, M. C. Salemann a extrait une courte série de quatre mots : *yw* « un », *δw'tsnw* « douze », *δβtyq* « second » et *pnčmyq* « cinquième » (cf. *Извѣстія* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, 1907, p. 556); les textes en écriture manichéenne en contiennent quelques autres : *ʿēv* « un » (voir F. W. K. Müller, *Handschriften-Reste in Estrangelo-Schrift*, p. 98, l. 2, 3 et 4), *čatfār* « quatre » (*ibid.*, p. 97), *panǰ* « cinq » (*ibid.*, p. 98), *ḷasâ* « dix » (*ibid.*, p. 8 et 97), *čatfàrmîk* « quatrième », *pančamîk* « cinquième », *'aβṭamîk* « septième » (*ibid.*, p. 98); enfin l'on retrouve *čtβâr* en écriture sogdienne tardive sur le document de Qara Balgassoun, où l'a reconnu M. F. W. K. Müller (*Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1909, p. 728), et l'on a, cités en note par le même, *yū* ܝܘ et *ʿīū* ܥܝܘ « un », *dwâ* « deux » et *xūšū* « six » dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin de l'année 1907 (p. 2, note 1). Mais l'objet propre de la présente note est purement linguistique. Les formes qui y sont citées, et dont la lecture est assurée, le sont avant tout à titre de documents, de

témoins de l'état phonétique du sogdien en général et de la langue des bouddhistes en particulier : car c'est elle qui est en cause d'abord. Il n'importe pas tant qu'elles donnent une image complète de la première dizaine en sogdien; il suffit qu'elles soient sûres et caractéristiques pour fournir les éléments d'une étude de grammaire comparée.

D'après l'ensemble, ou peu s'en faut[1], des documents bouddhiques en langue et en écriture sogdiennes qui ont été rapportés d'Asie centrale par la mission de M. P. Pelliot, on peut dresser la liste suivante des noms de nombre cardinaux et ordinaux de un à dix[2] :

CARDINAUX.		ORDINAUX.
ʾywˊ	1	*ʾprtm*, *ʾprtmčyk*, *prtmw*; *sry*;
δwˊ, *ʾδwˊ*; *δwy*, *ʾδwy*	2	*δβty*, *δβtyk*; *δyβty*, *δyβtyk*;
δry, *ʾδry*	3	*ʾčštyk*, *ʾšty*, *ʾštyk*; *ʾtδrty*, *ʾtδrtyk*;
čtβʾr	4	*čtβʾrm*, *čtβʾrmyk*;
pnč	5	*pnčm*, *pnčmyk*;
wγwšw	6	*wγwšmyk*; *wγwšwmy*; *wγšmyk*;
ʾβt, *ʾβtʾ*	7	*ʾβtmy*, *ʾβtmyk*;
ʾšt, *ʾštʾ*	8	*ʾštmy*, *ʾštmyk*;
nwʾ	9	*nwmʾy*, *nʾwmyk*;
δs, *δsʾ*	10	*δsmʾyk*.

Ce tableau appelle immédiatement deux observations de portée générale.

D'abord, il fait apparaître clairement l'unité du développement de l'iranien dans son ensemble. La formation des noms de nombre ordinaux s'est visiblement développée en sogdien dans la même direction que dans les autres dialectes; si l'on met à part le mot qui signifie « premier » et dont la situation est particulière dès l'origine, on se trouve dans tout l'iranien moyen en présence de deux groupes : l'un qui comprend les ordinaux de « quatrième » à « dixième » inclus, où règne le morphème ancien **-ama-* à l'exclusion de tout autre; le second formé des noms pour « deuxième » et « troisième », qui présentent tous deux l'ancien suffixe **-tiya-*. L'opposition entre sogd. *δβty* et *ʾšty*, élargis

[1] Les textes utilisés dans cet article portent les cotes d'inventaire qui suivent : 2020, 2021, 3511[a], 3511[b], 3511[c], 3515, 3516, 3519, 3520, 3521.

[2] Au cours de cet article, tous les mots sogdiens bouddhiques sont transcrits lettre pour lettre, de telle façon qu'il soit toujours possible de rétablir mécaniquement leur graphie première. Les équivalences entre les signes de translitération dont il est fait usage ici et les caractères originaux de l'écriture sogdienne sont indiquées dans le *Journal asiatique*, janvier-février 1911, p. 81 et suiv.

ou non au moyen de *-k-*, et de *ʾtβ'rm*, *pnčm*, etc., est la même que celle qui a existé en pehlvi entre *duδī-gar*, *siδī-gar* d'une part. *čahārum*, *panǰum*. *šašum*, etc.. de l'autre, et qui se reflète aujourd'hui encore en ossète dans la distinction qui sépare *dı̣-kk-ag* et *ärtı̣-kk-ag* de *cippär-äm*, *fänj-äm*, *äxsäz-äm* et suivants[1]. Les autres dialectes modernes ont, on le sait, effacé cette séparation entre les ordinaux : le persan a remplacé plus ou moins complètement *ſratum*, *dīgar* et *si(h)dīgar* par *yakum*, *duyum* et *sayum*; l'afghan a fait *dwayam*[2] et *drēyam* à l'image de *calōram*, etc., *wṛumbai* «premier» restant seul à part; le beloutchi présente partout la finale *-um-ī*, sauf pour «premier», qui est tantôt *pʿēšī* et tantôt *avval*; enfin les dialectes du Pamir, vakhi, chigni, sariqoli, forment indifféremment tous leurs ordinaux au moyen du suffixe *-ao*, le yagnobi au moyen de *-š*, *-iš* (cf. *Grundriss der iranischen Phil.*, t. I, 1, p. 289; *Anhang*, p. 49; t. I, 2, p. 116, 216, 240, 317 et 338).

D'autre part, il est visible qu'en sogdien comme ailleurs les noms de nombre présentent des traitements anormaux parce qu'ils sont placés dans des conditions phonétiques spéciales et qu'ils font partie de séries : *γw*, issu de *ʾγw*, ne surprend pas moins à première vue que le persan يك *yak*, qui lui correspond; si *ʾγwšw* est bien fait pour retenir l'attention, il n'est pas plus mystérieux que pers. شش *šaš*, qui représente le même nom de nombre. C'est que ni les uns ni les autres ne sont des mots ordinaires : ce sont d'une part souvent des proclitiques, des mots secondaires tantôt inaccentués et sujets à des réductions extraordinaires, tantôt frappés d'un accent secondaire qui dépendait de celui du mot principal suivant et dont la place était variable. D'autre part, ce sont des mots soumis à l'action analogique de ceux qui les précèdent ou qui les suivent dans l'ordre d'énumération.

La première question qui se pose à propos du nom de nombre «un» en sogdien bouddhique est celle de la lecture. *A priori*,

[1] Des faits de ce genre montrent clairement que ce que nous appelons «sogdien» est du moyen-iranien, tout comme ce que nous appelons «pehlvi». M. Andreas, qui nomme ce dernier *mittelpersisch*, est amené tout naturellement à dire *mittelsoghdisch*, au lieu de *soghdisch* (cf. *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1910, p. 307, note 2). Si nous ne disons cependant pas «moyen sogdien» en français, c'est pour éviter d'alourdir notre terminologie sans nécessité absolue : comme le remarque M. Andreas lui-même si justement (*loc. laud.*), le mot «sogdien» ne saurait désigner proprement aucun dialecte moderne, pas même le yagnobi.

[2] Nous notons par *w* la sonante qui répond à la voyelle *u*, et par *v* la consonne. Dans le *Grundriss der iranischen Phil.*, M. Geiger, qui sera souvent cité ici, a fait l'inverse (cf. *loc. laud.*, p. 207, 235 et 292).

ʾyw peut être lu **ĕw*, **ĭw* ou bien **ayŭ*. Cette dernière interprétation permettrait de réduire la différence entre sogd. bouddh. **ayŭ* et la forme des documents chrétiens et manichéens en écritures de type syriaque *yw*, c'est-à-dire **yŭ*, à la présence ou à l'absence d'un *ă-* initial. Mais elle soulève par ailleurs de très graves difficultés : le maintien de la diphtongue **ay-* de l'iranien **aiva-* (v. p. *aiva-*, gath. *aēva-*) est inexplicable et le passage du **-w-* à *-u-* à une date si précoce n'est guère plus clair. Ce que l'on attend, c'est bien **ēw*, **ĭw*, qui correspond à pehl. *ēv*. C'est d'ailleurs la forme en faveur de laquelle témoignent les dialectes les plus rapprochés du sogdien. Le *ī* « un » du yagnobi semble bien être le reste de l'abrégement d'un ancien **īw* ou **īv* : le dialecte qui est de beaucoup le plus archaïque de tous les parlers pamiriens connus, le vakhi, présente *īw* à côté de *ī*; de même encore le sariqoli et le chigni, ce dernier avec et sans prothèse de *y-* initial. Le sanglitchi a *wak*, qui est la forme allégée de **ĭwak* inaccentué et proclitique. Le mindjani enfin et son dérivé le yidgah ont *yao* et *yū*, dont il est difficile de faire état à cause de leur ressemblance avec l'afghan *yau*, ainsi que l'a fait remarquer déjà M. Geiger (*Grundr. d. iran. Phil.*, t. I, 2, p. 316).

D'autre part, il n'y a rien que de naturel à ce qu'un ancien **ĭw* soit représenté à date plus récente par **yŭ*; la consonantisation du premier élément et la vocalisation du second dans un groupe de ce genre, surtout dans un mot secondaire inaccentué, sont assez attendues. Elles rappellent celles qui se sont produites dans le latin vulgaire **ĕ̯o* « je » (ital. *io*), devenu en espagnol *yo* et en français *je*, ou encore dans le vieux haut allemand *eo*, *io* (got. *aiw*) « toujours », qui est représenté en allemand moderne par *je*; surtout elles se retrouvent dans le passage de **īw* à *yu* en ossète occidental, que Hübschmann a établi (*Etym. u. Lautl. d. oss. Spr.*, p. 42 et 87), en insistant justement sur la valeur probante de la forme *yeu* du dialecte oriental, où l'ancienne diphtongue a été conservée, avec prothèse d'un *y-* initial, parce qu'un **ay* ancien y apparaît sous la forme *e* et n'évolue pas jusqu'au degré *i*. Ce parallélisme entre le traitement du nom de nombre ossète, où l'on a selon les régions **ēw* conservé ou bien *yu* issu de **īw*, et celui des mots sogdien, yagnobi et pamiriens, où l'on trouve d'une part la forme bouddhique **ēw* ou **īw* écrite *ʾyw* et les mots modernes *īw* et *ī(w)*, d'autre part en sogdien chrétien **yŭ*, est d'une importance toute particulière. On sait, en effet, que les points de contact sont nombreux entre l'ossète, le sogdien, le yagnobi et les parlers du haut bassin de l'Oxus, surtout si l'on prend cette désignation au sens le plus étroit et si l'on écarte légèrement les dialectes de l'Indou-Kouch, le sanglitchi,

le mindjani et le yidgah, qui sont, en une certaine mesure, intermédiaires entre le groupe septentrional tel qu'il vient d'être défini et l'afghan, qui s'y rattache par des traits importants et nombreux. Il n'est pas sans intérêt de noter ici que la forme du nombre « un » est plus claire dans ces langues du Nord ou « scythiques » qu'en afghan et en persan [1]. Car les formes des parlers de la Perse septentrionale et centrale se laissent ramener eux aussi sans difficulté à un original **aiwa-* : partout où le mot de la langue littéraire et commune n'a pas été simplement emprunté, comme en kurde et en beloutchi, on trouve *i* (Geiger, *Grundriss d. iran. Phil.*, t. I, 2, p. 359) ou *ī* (*ibid.*, p. 391) issus l'un et l'autre de **īw*, **īv*.

L'ordinal de *'yw* « un » est ordinairement le correspondant de v. p. *fratamā* (nom. plur.), av. *fratəmō*, pehl. *fratum* (cf. Bartholomae, *I. F.*, t. XXII, p. 95 et suiv.) et est écrit tantôt *prtmw* (par exemple Inventaire, n° 3516) et tantôt *'prtm*. Il y a là une alternance graphique qui répond à une nuance légère dans la prononciation : פרתמו suppose que le groupe de consonnes initial, origine première de tant de difficultés dans tout le moyen et nouvel iranien, était résolu en **f°ratamŭ*, si l'on désigne, comme nous le faisons régulièrement dans notre transcription du sogdien, par ° la voyelle furtive de timbre indécis qui servait à résoudre les groupes; אפרתם indique une prononciation **°fratam*. A côté de ces formes « courtes », on a celles élargies au moyen du suffixe d'adjectif *-čyk* (**-čīk*), par exemple *'prtmčyk*, tout comme, en persan, *nuxustīn* en face de *nuxust*, *avvalīn* en face de *avval*, *duyumīn* de *duyum*, etc. L'ordinal lui-même était répandu dans tout le moyen iranien : le pehlvi le possédait; l'afghan l'a con-

[1] On sait, en effet, que le persan *yak* est tout à fait obscur. L'afghan *yau*, *yō* présente au contraire un traitement qui, quoique spécial, paraît explicable : il est simplement le seul mot afghan où la diphtongue **ay-* aboutisse au même résultat que la diphtongue **aw-* : *yau* de *aiwa-* répond exactement à *waẓai* « épi » de **auša*. Partout ailleurs, l'afghan présente une dissymétrie remarquable entre le sort de **ay*, qui devient *ē*, et celui de **aw*, qui donne *wa*, tout se passant d'ailleurs comme si le groupe **aw* ne poursuivait pas jusqu'au bout l'évolution que **ay* pousse jusqu'à la monophtongaison; car devant des nasales l'un et l'autre groupes, arrêtés au même stade, donnent des résultats exactement pareils : **ay* donne **yay*, **yaˣ* et *ē*, mais devant *n* **yaˣ*, **(y)ē*, *ī* (cf. Geiger, *Etym. u. Lautl. d. Afgh.*, p. 40), tandis que **aw* devient **waw*, **waᵂ* et *wa*, mais devant *n* **waᵂ*, **(w)ō*, *ū* (*loc. laud.*, p. 40), par suite de l'action bien connue de la nasale sur la voyelle précédente qui se ferme (ainsi **ā* en *ō* et *ū*; cf. Geiger, *loc. laud.*, p. 38). Dans le cas de **aiwa-*, on aboutissait à une forme **yaiw* où le groupe anormal de sonantes qui terminait le mot a conduit à un traitement particulier : tandis que l'*i* tendait à disparaître, comme ailleurs, mais peut-être plus rapidement, le *w* tautosyllabique agissait sur l'*a* précédent, dont il conservait le timbre vélaire et empêchait l'assimilation au *y* initial. C'est en vertu de la même tendance que *yau* est devenu ensuite *yō*.

servé jusqu'à aujourd'hui dans *wṛumbai* et le vakhi, si archaïque, dans *pursam*; mais, d'une façon générale, il a disparu dans les dialectes modernes, qui l'ont remplacé de diverses façons et chacun à sa manière. Dans tous, ou peu s'en faut, l'usage de l'arabe *avval* est au moins facultatif; dans un grand nombre, en persan et en beloutchi, dans les parlers pamiriens, le nom de nombre ordinal est tiré du cardinal au moyen de suffixes variés (sur ces points, voir Bartholomae, *I. F.*, t. XXII, p. 101); en beloutchi enfin et en ossète, on fait usage de supplétifs. Ici on trouve *fitcag* à l'occident, *fiṭcag* à l'orient, dont l'explication est difficile, mais qui se rattache au mot qui suit (cf. Hübschmann, *Etym. u. Lautl. d. oss. Spr.*, p. 67; Miller, *Grundr. d. iran. Phil.*, t. I, *Anhang*, p. 49); là on a, dans le dialecte septentrional, *pʿēšī*, qui signifie à l'origine «celui qui est devant» et est tiré de *pʿēš*. Le sogdien bouddhique, s'il n'a pas eu recours, pour autant que nous sachions jusqu'ici, au même terme, s'est servi du moins exactement du même procédé et l'on y rencontre, avec le sens de «premier», le mot *sry*, qui doit se lire **sarĕ*, et qui veut dire «celui qui est en tête» : sogd. *sr.* pers. سَرْ, pehl. *sar*, av. *sarah-*, est l'un des mots les plus clairs et des mieux établis de tout l'iranien.

Enfin il faut noter qu'en sogdien bouddhique *ʾyw* n'est pas seulement le nom de nombre «un», mais aussi l'adjectif «un, l'un», et qu'à ce titre il s'oppose à «l'autre» et au «second», comme «celui-ci» à «celui-là».

Le nom de nombre «deux» apparaît sous les deux formes *δwʾ* et *δwy*, qui ont à côté d'elles les doublets *ʾδwʾ* et *ʾδwy*, bien qu'elles ne commencent pas par des groupes de consonnes. Aussi l'explication de l'alternance entre *δwʾ* et *ʾδwʾ*, entre *δwy* et *ʾδwy* ne saurait-elle être la même que celle qui vient d'être donnée (p. 141) pour celle entre *prtm* et *ʾprtm* : comme *δwʾ* doit être lu **δuʷă* (cf. ci-après), on a dans *ʾδwʾ*, c'est-à-dire **ᵃδuʷă*, une de ces prothèses si fréquentes en sogdien bouddhique, pareille à celle que l'on rencontre par exemple dans *ʾpyštrw* «après», qui figure à côté de *pyštrw*. Par ailleurs les formes terminées en *-ă* n'offrent pas de difficultés : elles répondent sinon au pehlvi *dō*, du moins à l'afghan *dwa*, à l'ossète *duwä* et présentent encore la finale ancienne des masculins védique *d(u)vá*, vieux slave *dŭva*, homérique *δύω*. C'est qu'elles étaient accentuées, sans doute, **δuʷắ* (cf. ossète *duwá*), **ᵃδuʷắ*. Plus surprenants sont *δwy* et *ʾδwy*, dont les finales sont inattendues. Il est vrai qu'ils rappellent les neutres et féminins védique *d(u)vé*, vieux slave *dŭvě*; mais il ne faut pas oublier qu'aucune différence d'emploi n'est perceptible entre *δwʾ* et *δwy* et qu'il ne subsiste en sogdien bouddhique aucune trace de distinction de genres. Il est bien plus probable qu'on se trouve

en présence de représentants plus ou moins directs de la forme du collectif skr. *dvayá-*, v. sl. *dŭvoji*, au moins pour la finale, car l'initiale est la même que dans *δwʾ*, *ʾδwʾ*. Et ceci s'explique de façon très vraisemblable par l'action analogique du nom de nombre «trois», où les formes du cardinal (skr. *tráya-*) et du collectif (skr. *trayá-*) se confondaient naturellement en **θrē*, **θrī* et qui se rattachait à «deux», non seulement par le voisinage immédiat, mais encore par la formation identique, et sans analogue par ailleurs, du nom de nombre ordinal : on avait *δβty* comme *ʾšty* ou *ʾtδrty*; on devait avoir aussi *δwy*, *ʾδwy*, comme *δry*, *ʾδry*. A l'époque actuelle, le parler pamirien archaïque qu'est le vakhi présente même *būi* «deux» en face de *trūi* «trois», c'est-à-dire sans doute le représentant régulier, *initiale comprise*, de **dvaya-* en regard de celui de **θraya-*.

On vient de voir que dans le mot «deux» le *waw* est toujours écrit tel quel, quelle que soit d'ailleurs sa finale. C'est là un fait intéressant au point de vue de l'indo-européen en général et du développement des formes iraniennes, mais particulièrement important pour l'interprétation des graphies sogdiennes. Comme un *waw* ne peut noter absolument qu'une voyelle ou qu'une sonante, c'est-à-dire dans l'espèce que *w* ou bien *u*, il faut que *δwʾ* et *δwy* aient été lus **δuă*, **δuē* avec hiatus intérieur, ou bien plutôt **δuᵂă*, **δuᵂē*; dans le premier cas, *w* serait la *mater lectionis* d'un *u* bref; dans le second, il pourrait être aussi la notation du ᵂ, la voyelle initiale restant inexprimée. En tout cas, il faut que le mot pour «deux» ait été dissyllabique, car à l'ancienne sonante indo-européenne *w* répond en sogdien, non pas *waw*, mais *bēth*, c'est-à-dire une spirante labiale, quand elle forme groupe avec *δ-* : l'initiale de l'ordinal «second» est toujours en sogdien *δβty*, *δβtyk*, ce qui représente i.-e. **dwitiy°/₀-* (véd. *dvitíya-*, av. *bit(i)ya-*) (cf. A. Meillet, *Journ. asiat.*, 1909, I, p. 551 et suiv.).

C'est aussi à une forme dissyllabique **δuᵂa*, **duᵂă* que remontent les formes des dialectes modernes. Comme la place de l'accent dans un proclitique de ce genre est tout naturellement sujette à varier selon la position du mot dans la phrase et la forme phonétique des éléments plus résistants et plus pleins sur lequel il s'appuie, on se trouve forcément en présence de deux originaux possibles **δúᵂă* ou **dúᵂă* d'une part, **δuᵂă̊* ou **duᵂă̊* de l'autre. Le premier est devenu **δuᵂ*, **duᵂ* et est représenté en yagnobi par *du*, en chigni par *δu*, en sariqoli par *δau* avec une diphtongaison toute récente, en sanglitchi par *dū* (avec un allongement secondaire et une occlusive faussement notée; cf. Geiger, *Grundr. d. iran. Phil.*, t. I, 2, p. 316-317) et enfin en persan par *du* (cf. Bartholomae, *l. c.*, t. XXIII, p. 64-67); le second est

conservé sous la forme *dwvā* en ossète et est sans doute à la base du **duᵛā*, *dō* et *dū* du persan.

Ce dissyllabe est indo-européen : c'est en védique *d(u)vā*, en homérique *δύω*, en latin *duo*; et l'opposition ancienne du nom de nombre cardinal en **duᵛ-* aux formes de premier élément de composé, de collectif et d'ordinal à initiale en **dw-* se reflète en sogdien dans la différence nettement tranchée qui sépare *δwʾ* « deux » de *δβty*, *δβtyk* « second ». Si *δwʾ* répond à véd. *d(u)vā*, *δβty* correspond à véd. *dvitíya-*. Dans l'ordinal, le ב intérieur est aussi régulier que l'est le ו dans le cardinal, et le sogdien *δβty*, c'est-à-dire sans doute **δβitē*, n'est pas moins archaïque que le gathique *dᵘibitya-* et l'est beaucoup plus que l'avestique *bitya-*, sinon au point de vue morphologique, du moins pour la phonétique. C'est que le développement du **dw-*, **δw-* initial, pour être parallèle dans les dialectes scythiques dont le sogdien fait partie et dans la langue de l'Avesta, n'en est pas moins fort inégal. Ici comme là l'ancienne sonante *-w-* devient une consonne labiale, spirante ou occlusive; mais, en sogdien, le groupe initial se maintient jusque dans les dialectes manichéen, où *δ* est devenu *l* et où l'on trouve *lβar* « porte », et chrétien, où l'on a רבטיק *δβtyq* : le *δ-* ne disparaît que tard pour laisser seul en place *β-*, *b-*. D'après une hypothèse ingénieuse de M. Bartholomae, qui a étudié la question fort en détail (voir *I. F.*, t. XXIII, p. 61, note), on aurait cependant ce *β-* dès le sogdien en écriture syriaque dans le mot *βyδʾnčyk* « intermédiaire », en yagnobi *bidān*, qui signifierait en réalité le « deuxième sur trois »; mais il est évident que, même si l'on reconnaît une trace du mot « second » dans ce *βyδʾn-*, il n'en est pas moins vrai qu'il ne peut être question que d'une simple trace et, à aucun titre, d'une représentation phonétique pure ni correcte : si *βyδʾn-* ne répond pas à *myδʾn* « milieu », il en a subi l'influence très fortement et le reproduit en grande partie au moins. Surtout il convient de se rappeler que l'ossète dit *dwar* et le yagnobi *dʾwar* « porte ».

D'autre part, il est vrai, on trouve à date moderne en vakhi *būi* issu de **dwaya-*, **δβaya-*, mais le *β-* initial n'y a été découvert par la chute du *δ-* qu'après le passage régulier des **β* anciens à *v* (notés *w* par M. Geiger dans le *Grundriss d. iran. Phil.*), puisqu'on lui a substitué *b-* (cf. p. 150 et 157) comme dans *bār* « porte » (cf. *Grundriss*, p. 301). Plus loin, en afghan, on trouve *bal* « second, autre », de **δβit(i)y-* et *war* « porte », de **δβar-*; car il va de soi que *dwa* « deux » ne représente pas **dwa* (cf. Geiger, *Etym. u. Laut. d. Afgh.*, p. 43), mais **duᵛā*, sauf pourtant le *d-* initial. Enfin les dialectes de la Perse, depuis l'avestique avec *bitya-* (mais *dvar-*, mot persan [?]), le pehlvi du Nord avec *bdyg* (fragment M 34 chez F. W. K. Müller, *Handschriften-*

Reste in Estrangelo-Schrift, p. 44), les parlers septentrionaux modernes avec *bidī* en parsi et *bar* «porte» en semnani, obéissent à la même tendance générale, à laquelle le sud-iranien échappe seul : on a en persan *dar* «porte», en pehlvi *diδīgar* (de **dwitiy-*) et *dit* (cf. Bartholomae, *I. F.*, t. XXIII, p. 63 et suiv., 84 et suiv.), en kurde *därk* «porte» (cf. par exemple O. Mann, *Die Mundart der Mukri-Kurden*, p. L, note 2), en louri *där* (cf. O. Mann, *Die Mundarten der Lur-Stämme*, passim), en tadjik du Fars *dīyä*, *dīä*, qui répondent à pers. دیگر, pehl. *diδīgar*, et enfin en beloutchi *t'i* «autre» de **ditī* (voir Bartholomae, *I. F.*, t. XXIII, p. 63, 71)[1].

Il est permis de se demander d'ailleurs si dans certains parlers sogdiens il n'y avait pas une tendance à esquiver à la fois la conservation du groupe initial *δβ-* devenu *dv-*, et, avec insertion d'une voyelle furtive, *dᵛv-*, et le changement de *δβ-* en **β-* et *b-* : on rencontre en effet dans quelques textes sogdiens bouddhiques les formes *δyβty*, *δyβtyk*, qui doivent être lues **δiβtē*, **δiβtīk*. Le *yod* de la première syllabe de ces deux mots n'indique nullement la présence d'une longue; c'est une simple *mater lectionis* destinée à marquer qu'avant le *-β-* se trouvait une voyelle ferme de timbre défini *-i-*. Cette voyelle, dont la place ne peut s'expliquer que par une métathèse provoquée sans doute par la difficulté que faisait le groupe initial *δβ-*, apporte d'ailleurs un témoignage tout à fait digne d'intérêt; elle vient confirmer ce qu'enseignait la linguistique : les graphies abrégées *δβty*, *δβtyk* doivent vraiment se lire **δβitē*, **δβitīk* (cf. Bartholomae, *I. F.*, t. XXIII, p. 53 et suiv.).

Le mot pour «trois» présente l'un des exemples les plus nets et les plus sûrs de l'emploi en écriture sogdienne de la lettre *δ* pour la sourde *θ* : on a, en effet, *δry* et *'δry*, qui signifiaient respectivement **θ°rē* et **°θrē*, et qui correspondent à av. *θrāyō* d'une part et d'autre part aux formes des dialectes modernes yagnobi *t'rāi* dans le bassin du Zerafchân, vakhi *trūi* dans le Pamir et sanglitchi *trai* dans l'Indou-Kouch, qui ont tous perdu les spirantes et remplacé **θ* par *t* et **δ* par *d*; à quoi il faut ajouter l'ossète *ärtä*, qui présente en plus des dialectes cités la métathèse de *-tr-* en *-rt-*. Ce traitement du groupe **θr-* initial est des plus intéressants : si l'on y regarde de près, on constate en effet que si l'ossète, le sogdien et le yagnobi forment un groupe plus étroit où **θ* > *t* et *r* sont conservés l'un et l'autre, on a d'autre part dans le Pamir, à côté de vakhi *trūi*, *arrai* en chigni et *haroi* en

[1] Sur l'ensemble de la question, cf. Hübschmann, *Persische Studien*, p. 166, et Geiger, *Grundriss der iranischen Philologie*, t. I, 2, p. 414.

sariqoli; dans l'Indou-Kouch, à côté de sanglitchi *trai*, mindjani *šarai* et yidgah *šuroi*[1] (cf. Geiger, *Grundr. d. iran. Phil.*, t. I, 2, p. 316); et l'on est amené à opposer au persan proprement dit, au parler du Fars, tous les dialectes qui conservent l'*r* du groupe **θr-* initial et altèrent plus ou moins le **θ-*. Tel est le cas encore de l'afghan, qui a *drē* pour «trois», avec sonorisation de la consonne initiale, et aussi de la langue du Nord de la Perse, de celle que M. Andreas appelle le dialecte arsacide, où «trois» se dit *hrē*, ainsi que l'attestent un grand nombre de fragments pehlvis retrouvés à Tourfan et édités par M. F. W. K. Müller (voir pour les renvois C. Salemann, *Manichaeische Studien*, II, s. v. תרדיג et תרי). Au persan, qui dit *seh*, *sih* pour «trois», se joignent dans l'extrême Sud le kurde avec *sē* et le beloutchi avec *sai* «trois» (cf. Geiger, *Grundr. d. iran. Phil.*, t. I, 2, p. 240).

Le traitement de **-θr-* intérieur, mieux attesté d'ailleurs, se présente sous un aspect très pareil : l'isoglosse qui sépare les dialectes iraniens où l'ancien groupe est remplacé à l'intérieur par une spirante de ceux où la semi-voyelle **r* a été maintenue plus ou moins longtemps et a laissé quelque trace, suit le même trajet que celle dont il vient d'être question; comme cette dernière, elle isole des parlers nettement méridionaux et relativement restreints de la grande masse des dialectes iraniens; elle met à part le beloutchi, où **āθr-* «feu» est représenté par *ās* et **puθra-* par *pʿus-aγ* (cf. Geiger, *Laut. d. Bal.*, p. 34); le kurde, où *pes* répond à **puθra-*, et enfin le persan proprement dit avec *pus* pour **puθra-*, *pās* «garde» pour **pāθra-*, *dās* «faucille» pour **dāθra-* (cf. Hübschmann, *Pers. St.*, p. 204). Il est naturel qu'une particularité aussi limitée ne se soit pas maintenue d'une façon exclusive dans la *κοινή* à la base de laquelle est le parler de la Περσίς; le traitement *-hr-* de la Perse centrale et septentrionale, de la langue «arsacide», est largement représenté en persan (voir Hübschmann, *loc. laud.*, p. 204-206), où il ne pouvait guère ne pas pénétrer. Il se retrouve aussi dans les anciens emprunts faits par l'arménien, et les deux fois où *parhr* est attesté dans les fragments pehlvis trouvés à Tourfan et publiés par M. F. W. K. Müller (*Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1904), c'est dans des morceaux qui, selon l'ingénieuse division de M. Andreas, appartiennent au dialecte du Nord : dans les fragments M 730 (*loc. laud.*, p. 48) et M 32 (*loc. laud.*, p. 62), où l'on a entre autres *zyrd* pour «cœur» et non pas *dyl*.

A l'est de la zone moyenne persane, d'ailleurs fort large, où

[1] Sans doute les formes chigni et sariqoli *arrai*, *haroi* représentent un ancien **hray* issu de **θray-*, tandis que mindjani *šarai* et yidgah *šuroi* sont pour **šʷray* issu de **šray*, **θray-* [?].

l'*r* du groupe **-θr-* est maintenue et où le **θ* passe à *h* et s'affaiblit ensuite jusqu'à disparaître, on rencontre sur la même latitude à peu près, mais sur un domaine fort différent par ailleurs, en afghan, un traitement semblable : là, en effet, **-θr-* est représenté aujourd'hui par *-r-* et **āθr-* « feu » par *ōr*. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'en kurde, persan proprement dit et beloutchi, tout comme en persan septentrional, le groupe **θr* est traité de la même façon, qu'il figure au début du mot ou à l'intérieur; l'afghan au contraire oppose *dṛē* issu de **θraya-* à *ōr* issu de **āθr-* et fait un sort différent à **θr-* initial et à **-θr-* intervocalique : or, ceci est de règle dans les dialectes iraniens du Nord, sauf, bien entendu, dans ceux qui conservent **θr* partout. Le vakhi, dont le caractère archaïque reparaît ici encore, a *tr-* pour **θr-* : il a aussi *-tr-* pour *-θr-*, par exemple dans *pòtr* de **puθra* (cf. Geiger, *Grundr. d. iran. Phil.*, t. I, 2, p. 303); l'ossète a *-rt-* pour **-θr-* : il a de même encore *-rt-* pour **-θr-*, ainsi dans *furt*ᶜ de **puθra-*, dans *artᶜ* « feu » de **āθr-*. Mais les parlers plus évolués sont tous d'accord : le mindjani et le yidgah (pour le sanglitchi les exemples font défaut), qui appartiennent géographiquement à l'Indou-Kouch et que l'on a déjà vus plus haut occuper une position intermédiaire entre le scythique proprement dit et l'afghan, ont *š-* pour **θr-*, mais, comme leur voisin du Sud, *-r-* pour **-θr-* dans *yur* « feu », dont le *y* est prothétique et qui remonte à **āθr-*. Les dialectes du Pamir, le yagnobi et le sogdien, se rattachent plus étroitement ensemble et ont pour **-θr-* des représentants variés qui s'expliquent le mieux à la lumière des faits sogdiens. Dans la langue des documents bouddhiques étudiée ici, l'ordinal « troisième » présente en effet un **-θr-* intérieur et apparaît *toujours* avec une voyelle initiale notée par un ʾ qui n'est pas le moins du monde mobile comme celui de *ʾprtm*, *ʾδrʾ*, *ʾδrγ*, *ʾδry* et autres, à côté desquels on rencontre, dans le même texte, *prtm*, *δrʾ*, *δrγ* et *δry*; ses formes les plus fréquentes sont d'ailleurs *ʾštγ* et *ʾštγk*, c'est-à-dire *aštē* et *aštīk*, dans lesquelles nous savons que *-tγ*, *-tγk* représentent le morphème *-tiya-* élargi ou non (cf. Brugmann, *Grundriss*, t. II, 2ᵉ partie, p. 54) et que *-š-* figure normalement pour **-θr-*, ainsi que l'a découvert et enseigné M. Andreas (voir par exemple F. W. K. Müller, *Uigurica*, p. 3, note 3, dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1908). On le retrouve régulièrement à l'intérieur dans le nom de mois sogdien *mišβīγ* par exemple, où *miš-* répond à **miθr-* (voir F. W. K. Müller, *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1907, p. 465), dans le mot *wyšpwšy*, dont le second élément *pwšy* représente **puθr-* (cf. F. W. K. Müller, *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1907, p. 264).

L'origine de ce *-š-*, qui est tout à fait bien attesté en sogdien

bouddhique, où l'on a par exemple aussi *p'š* «garde» de **pāθra-*, est éclairée de façon très intéressante par la graphie du mot «troisième» dans l'un des manuscrits de la collection de Paris (Inventaire, 3511[c]) : là on lit, en effet, *'čštyk*, ce qui ne peut guère signifier que **ašt̄ık*, c'est-à-dire l'état phonétique qui a précédé immédiatement celui de la forme courante **aštīk* (*'štyk*) : **āθrtīk* est devenu **ātr-tīk* comme **puθra pötr* en vakhi, puis **atatīk*, si l'on note par une petite majuscule la sonante sourde, enfin **atštīk* et **aštīk*. En chigni et en sariqoli, nous savons que les anciens *č* sont représentés par des *c* (voir Geiger, *Grundriss d. iran. Phil.*, t. I[2], p. 299); dès lors, **puθra* par exemple, qui était devenu **putr* et **putš*, ne pouvait pas y passer à *puš* comme en sogdien, mais se changeait en chigni *puc* (= **puts*) et sariqoli *pöc* (= **pöts*); ainsi ce mot devient aussi clair que chign. *yāc*, sariq. *yuc* «feu», qui sont les représentants corrects de **āθr-*, avec prothèse secondaire et tardive de *y*. Enfin il est probable que l'*l* de yagnobi *āl* «feu» et *pula* «fils, enfant» (voir Geiger, *Grundr. d. iran. Phil.*, t. I, 2, p. 336) est dû lui aussi au développement de **ātr-* et de **putra-* dans la même direction qu'en sogdien, où l'on a eu **putš-*, et qu'en chigni, où l'on a abouti à **puts*; l'**r* qui suivait le **t* a été altéré comme dans les dialectes voisins : mais l'échappement de l'air, qui s'est fait au-dessus de la langue, entre elle et le palais, en sogdien et en chigni, s'est produit latéralement en yagnobi, et l'on a eu **putla*, **pula*, et en fin de compte *pula*.

S'il est vrai que partout en iranien on a, de façon continue, rapproché le nom de nombre ordinal du cardinal et tendu, avec succès d'ailleurs, à réduire le premier à n'être qu'un dérivé du second, c'est bien dans un cas comme celui de *'štyk* répondant à *δry* que ce travail devait s'exercer de préférence en sogdien. Les évolutions phonétiques normales ne laissaient subsister aucun indice d'une relation entre «trois» et «troisième» : un mot prononcé **aštīk* était aussi étranger à un autre prononcé **θ°rē* qu'il était possible; or dans la série qui va de deux à dix l'ordinal est toujours manifestement tiré du nombre cardinal. Aussi voit-on paraître déjà dans un des textes sogdiens bouddhiques de Paris (Inventaire, 3511[b]) un substitut *intelligible* de *'čštyk*, *'šty* et *'štyk* sous la forme *'tδrty*, *'tδrtyk*. C'est là évidemment un mot refait sur *δry*, *'δry* à l'image de *δβty*, *δβtyk*, *δyβty*. *δyβtyk*. Le début *'t-* de l'ordinal en question, au sujet duquel bien des hypothèses sont possibles, est tout à fait curieux. Il est impossible pourtant de ne pas remarquer que *'tδrtyk* ne diffère absolument de *'čštyk*, c'est-à-dire de **'štyk*, que par la substitution du radical *-δr-*, c'est-à-dire **-θri-*, du mot «trois», au *-š-* inintelligible. Mais l'explication ne s'impose pas.

L'examen du nom de nombre «quatre» n'est pas moins profitable au point de vue linguistique que celui des précédents; lui aussi fournit des indications précieuses sur la dialectologie iranienne et sur le tracé des isoglosses qui divisent le vaste domaine dont la Perse propre n'est qu'une portion infime. La forme iranienne commune du mot est bien connue : c'est **čaθwār-* avec le degré long dans la seconde syllabe, c'est-à-dire en somme celle du nominatif dans l'Avesta *čaθwārō*. Cette forme présente des altérations remarquables de la consonne initiale et même de la syllabe première dans son entier, en même temps que du groupe **-θw-*. Dans le dialecte de la Περσίς, **-θw-* est représenté par *-h-*, tout comme **-θr-* l'est par *-s-* et «quatre» s'y dit *čahār* : c'est-à-dire qu'il n'y a pas de différence entre l'aboutissant de **-θ-* et celui de **-θw-*, le **-w-* second élément du groupe étant entièrement sacrifié. Cette réduction de groupe de consonnes n'est pas surprenante : c'est, en effet, dans le Fars que l'on a, dès les premiers documents, *asabār*[a] «cavalier», où *asa-* répond à *aspa-*, et *ušabārim*, où *uša-* représente *uštra-*, comme l'enseigne M. A. Meillet. On ignore, il est vrai, le traitement de **-θw-* en beloutchi, où *čār* «quatre» est un simple emprunt au persan; les dialectes de la Perse centrale et septentrionale ne présentent pas davantage de formes originales pour «quatre», ni d'exemples d'un traitement propre de **-θw-*. Mais le pehlvi de Tourfan, si on l'examine à la lumière des idées de M. Andreas, n'est pas sans fournir des indications dialectologiques intéressantes : on y trouve, en effet, outre *čh'r*, qui est proprement perse, *čf'r*, qui est dialectal et qui apparaît deux fois dans le fragment M 33 (F. W. K. Müller, *Handschriften-Reste*, dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1904, p. 46), dont le caractère septentrional est manifeste, puisqu'on y retrouve, par exemple, *hrysd* pour «trois cents», *ds* pour «dix» (cf. semnani *das*). Comme dans le cas de **-θr-* et de *-sp-*, on retrouve ici l'opposition entre l'extrême Sud, où les premiers éléments de groupe **-θ-* ou **-s-* l'emportent sous la forme *-s-* ou *-h-*, et la grande masse du pays, où les seconds éléments se maintiennent ou triomphent : il est d'ailleurs significatif que le traitement particulier et étroitement local ait été évincé là où des mots isolés se sont trouvés en lutte, ainsi dans le cas de pers. *asp* ou *šutur*, ou bien ait tendu à l'être, comme le montre la coexistence de *pus* et de *pūr* «fils», de *pās* et de *pahra* «garde», et que la forme rare mais centrale l'ait emporté quand il s'est agi de mots qui relevaient de l'administration civile ou militaire, dans le cas de *čahār* «quatre» comme dans celui de *suvār* «cavalier», qui est le vieux perse *asabāra-* et qui a pénétré partout.

L'afghan, qui apparaît comme relativement indépendant et

se rattache au scythique par des liens assez lâches, offre en apparence les traitements les plus divers : on y trouve *calōr* « quatre », c'est-à-dire **čaδār* issu de **čaθār-* ; *cwārlas* « quatorze », avec disparition, non pas du second, mais du premier élément du groupe **-θw-*, **čaθwār-δas* ayant donné **čawār-las*, puis **cwār-las* ; enfin *calwēṣt* « quarante », avec conservation intégrale du groupe **-θw-* devenu **-δw-* et *-lw-*, de façon régulière. Mais en réalité ces formes variées se ramènent aisément à une unité : *calōr* représente un ancien **calwōr* dont le *-w-* a disparu devant une voyelle de timbre vélaire, dans un mot inaccentué ; c'est précisément en afghan que l'on voit par ailleurs alterner *ōrēdᵹl* « pleuvoir » avec *wōrēdᵹl*, *ōṛai* « été » avec *wōṛai* (voir Geiger, *Etym. u. Lautl. d. Afgh.*, p. 43). D'autre part, dans *cwārlas* « quatorze », où la conservation du timbre *ā* est assez surprenante, la disparition de la dentale ancienne est due à une simple dissimilation : **čaθwār-δas* donnait naturellement **caδwārδas* et, par suite de la réduction des voyelles inaccentuées, **cᵃδwārδás* et **cδwārδás*, où le premier *δ*, relativement débile, était condamné à s'amuir. Le traitement ancien se trouve ainsi n'être conservé que dans *calwēṣt* par suite de circonstances favorables : tandis que v. p. **čaθwᵢ́θat-* donnait **čᵃhíhl-* et *čihil*, le mot iranien général **čaθwᵢ́sat-* devenait successivement en afghan **čaδwēṣᵃt* et *calwēṣt*. L'iranien du Nord s'écarte sur un point essentiel de ce traitement ; il maintient lui aussi l'articulation labiale qui termine le groupe **-θw-* ancien, mais il change la spirante **-θ-*, à laquelle l'afghan garde son caractère, en l'occlusive *-t-* dont la présence entraîne toute une série de dissimilations : **-θw-* se change en **-tw-* comme **-θr-* en **-tr-*. Dans l'Indou-Kouch, le mindjani a *čafīr* et le yidgah la forme contracte *čīr* : ce *čafīr* est l'aboutissant de **čatβār* devenu successivement **čatfār* et *čafīr* ; le sanglitchi a *safor*, dont l'*s* initial est aussi surprenant que celui de *sam* « œil », ainsi que l'a fait remarquer M. Geiger (*Grundr. d. iran. Phil.*, t. I, 2, p. 299). Les mots chigni et sariqoli représentent aussi un ancien **čatβār* devenu **čaβār* et ensuite *cavār* et *cavur*. Enfin le vakhi *cabür* représente exactement **čaβār*, si l'on fait abstraction du *c-* initial à la place de qui on attend un **č-* : en effet, ce dialecte, qui a perdu les spirantes anciennes, devait remplacer **β* par *b* du moment qu'il ne s'agissait pas d'un **β* isolé ancien déjà passé à *v* dès la date où **čatβār* est devenu **čaβār*. En chigni et sariqoli, qui sont beaucoup moins archaïques que le vakhi, la simplification du groupe **-tβ-* s'est produite assez tôt pour que le nouveau **-β-* intervocalique subît le même sort que les anciens (cf. Geiger, *Grundriss d. iran. Phil.*, t. I, 2, p. 301). En ossète, à l'autre extrémité du domaine scythique, la prédominance de l'articulation labiale n'est pas moins accusée et l'évolution générale du

groupe est pareille à ce qu'elle est en orient : **čatβār* est devenu **čatʃār* et **čatpār*; puis, le second élément l'emportant ici aussi sur le premier et l'assimilant, on a eu *cippar* à l'Est et *cuppar* à l'Ouest. En somme le nom de nombre « quatre » repose dans tous les dialectes dont il vient d'être question sur un ancien **čatβār* partout altéré de même en **čaβār*, **čaʃār* ou **čappār* par la disparition du *-t-* initial du groupe *-tβ-*.

La forme **čatβār* elle-même, qui est le résultat des équivalences établies entre les dialectes iraniens du Nord, est précisément celle qui nous est attestée en sogdien bouddhique : c'est ainsi qu'il convient de lire le *ʾtβ'r* des textes religieux et aussi celui de l'inscription de Qara Balgassoun (*Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1909, p. 728). Ce *ʾtβ'r* a d'ailleurs commencé en sogdien la même évolution qu'en ossète et dans les parlers de l'Indou-Kouch : le dialecte des chrétiens et des manichéens, noté en écriture syriaque ou manichéenne, nous présente les formes *čatʃār* « quatre » et *čatʃārmīk* « quatrième », avec une labiale sourde *-f-* au lieu de la sonore *-β-* (F. W. K. Müller, *Handschriften-Reste*, p. 97 et 98), substitution que certains documents bouddhiques en écriture sogdienne essayaient déjà de noter. A date moderne, le yagnobi a conservé ce groupe *-tʃ-* et se sert pour dire « quatre » d'un mot *tʃār* qui répond au **čatʃār* ancien réduit à sa dernière syllabe. Il est impossible de ne pas reconnaître dans cette réduction, outre la tendance naturelle à diminuer un mot secondaire et proclitique, l'effet d'une dissimilation : tandis que dans tous les dialectes septentrionaux modernes qui ont été passés en revue, la dentale initiale de **čatβār*, **tšatβār* avait été conservée et l'intérieure dissimilée, le début **ča-*, **tša-* de **čatʃār* disparaît justement en yagnobi, où le groupe *-tʃ-* est maintenu. Tout s'est passé comme s'il y avait eu incompatibilité dans les dialectes modernes entre l'affriquée dentale **tš-* de l'initiale et le *-tʃ-* intérieur : là où la première est encore représentée, la seconde est réduite à la labiale sourde occlusive *-pp-* (ossète), spirante *-f-* (mindjani), ou à la labiale sonore occlusive *-b-* (vakhi), spirante *-v-* (chigni, sariqoli); mais là où la première a disparu, en yagnobi, *-tʃ-* existe encore : **tšatʃār* est devenu **ˢatʃār*, **ᵃtʃār*, **tʃār* et *ᵗʃār*.

L'ordinal « quatrième » est formé du mot *ʾtβ'r* avec le morphème **-ama-*, élargi ou non au moyen du suffixe d'adjectif *-yk*, c'est-à-dire **-īk*, comme tous les ordinaux suivants jusqu'à « dixième » inclus. On a *ʾtβ'rm* et *ʾtβ'rmyk*, qui se lisaient sans doute **čatβāram* et **čatβārmīk* (cf. sogd. manich. *čatʃārmīk*) et répondent exactement à l'ossète oriental *cippärӕm*, occidental *cuppärӕimag*, à l'afghan *calōram*, et, pour la formation, au pehlvi *čahārum*. Il n'apprend rien au point de vue phonétique.

Le mot *pnč*, qui signifie « cinq » et doit être lu **panč*, est l'un des moins instructifs qui soient parmi les dix premiers noms de nombre. Seule la conservation du *-č* final lui donne jusqu'à un certain point une physionomie propre. Encore convient-il de ne pas perdre de vue que le pehlvi écrivait encore *pnč*; que, dans l'Indou-Kouch, le mindjani a encore *panč* et le yidgah *pānš*, avec perte secondaire et fréquente du mouvement d'occlusion entre les deux continues *n* et *š*. Partout ailleurs, le *-č* est devenu sonore : en persan, on dit *panj*; en afghan, *pinja*; en sanglitchi, *pānz*, alors que l'on attend **pānž* issu de **pānj*; en chigni, *pinj*, auquel le sariqoli *pinz* est ce que yidg. *pānš* est à mindj. *panč*; en vakhi, *pānz* au lieu de **panč*, par suite d'une sonorisation exceptionnelle telle qu'elle se produit assez souvent dans des mots secondaires; en ossète enfin, on a *fonj* et en yagnobi *panj*. Le sogdien bouddhique s'oppose lui-même au dialecte manichéen plus évolué, où l'on trouve déjà *panj* (F. W. K. Müller, *Handschriften-Reste*, p. 98).

L'ordinal est *pnčm* (= **pančam*) ou *pnčmyk* (= **panč(a)mīk*), ce dernier attesté aussi en sogdien manichéen (cf. F. W. K. Müller, *loc. laud.*, p. 98; et *Извѣстія* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, 1907, p. 556). Il correspond à pehl. *panjum*, afgh. *pinjam*, oss. or. *fänjäm*, oss. occ. *fänjäimag*.

Le nom de nombre qui offre les aspects les plus surprenants peut-être en iranien est « six ». L'avestique *xšvaš* présente à l'initiale une accumulation de consonnes rare, qui dès le pehlvi est réduite au seul *š-*, v. p. **xšw-* ayant passé évidemment d'abord à **šw-*, puis à *š-*, comme dans *šēb* de **xšvaipa-* (cf. Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 234 et 166); en revanche, le pehlvi comme le persan moderne offrent dans *šaš* « six » un exemple de conservation de *-š* final qui, à vrai dire, s'explique assez mal [1]. Le plus probable est qu'il s'agit d'un traitement de monosyllabe. Car il serait bien risqué d'admettre que *šaš* ne correspond pas à une forme pareille à celle de l'Avesta *xšvaš*, mais à un élargissement du genre de **xšvaša*. *A priori*, ce **xšvaša* pourrait être imputé à une forme fléchie semblable à celles qui ont existé en indo-iranien pour les noms de nombre de « cinq » à « dix »; le fait que dans l'Avesta *xšvaš* apparaît comme indéclinable tient au hasard : tandis que les numéraux voisins se trouvent employés au génitif

[1] Dans cette note, qui traite exclusivement de faits iraniens, il ne sera pas question de l'origine du second *š* de **xšvaš*, qui en fait répond à une forme indo-européenne **sweks*; il suffit pour notre exposé que la valeur et le traitement du *-š* issu de *-*ks* soient établis une fois pour toutes pour l'ensemble de l'iranien et soient les mêmes que celui d'un *š* issu, par exemple, de *s* après *i* ou bien *u*. On ne recherchera pas ici les causes de ce fait.

pluriel, il n'y a pas d'exemple où « six » puisse être mis à ce cas. Ce qui est grave, en revanche, c'est que l'on ne connaît pas d'autre forme fléchie des noms de nombre de « cinq » à « dix » en iranien que le génitif pluriel, et que le correspondant d'un **.xšwašānām* ancien serait en persan non pas *šaš*, mais bien **šašān*. En revanche, il est frappant que **xšwaš* ait été, dans la série des cardinaux qui vont de « cinq » à « dix » inclus, le seul qui, en iranien commun, en avestique, en vieux perse, ne se terminait pas par *-a* : on avait *panča*, *hapta*, *ašta*, *nava* et *dasa* par exemple dans l'Avesta, et il eût été naturel que *xšvaš* fût devenu **xšvaša* par analogie. Ce qui est certain, c'est que ce **xšwaša* semble bien être postulé par un certain nombre de dialectes iraniens. C'est à **xšwaša* que paraît bien remonter l'afghan *špaẓ*, dont le *-ẓ* ne peut représenter qu'un ancien *š* intervocalique (cf. Geiger, *Etym. u. Lautl. d. Afgh.*, p. 51); c'est **xšwaša* que représentent le chigni *xauś*, dont le *-ś* rend la prononciation assourdie à la finale d'un *ẓ* normal qui équivaut exactement au *ẓ* afghan et apparaît dans les mêmes conditions; la présence originelle de ce *ẓ* sonore est attestée par la forme *xel* du sariqoli, où *l* répond à *ẓ*, **ẓ* issu de *š* entre voyelles. On voit que dans tous ces dialectes le traitement de la finale du mot « six » est exactement pareil à celui du *š* qui termine un mot tel que « oreille », v. p. *gauša*, pers. *gōš*, afgh. *gwaẓ*, chigni *γūś*, *γūẓ*, sariq. *γaul*. L'ossète *äxsäz* a aussi conservé l'ancien *š*. Quant à la dentale qui termine *šāδ* en vakhi, il n'est guère possible d'en rendre compte dans l'état actuel de nos connaissances, non plus que de l'*-r* de sangl. *xoar*. A côté de **xšwaša* on attend **xšwaš* dans le mot « seize », en afghan au moins : mais dans *špāṛas* et *špāṛlas* l'*ṛ* fait difficulté. Heureusement les témoignages de l'existence de **xswaš* à côté de **xšwaša* sont assez abondants par ailleurs. C'est en effet à **xšwaš* que remontent les formes pehlvies du nombre « six » à *-ḫ* final que contiennent les documents retrouvés à Tourfan : comme dans **.xšwaš* la consonne finale devait s'amuir, l'on a, dans le fragment M 34, qui est en dialecte du Nord, *šḫwm*, c'est-à-dire **šahum* (F. W. K. Müller, *Handschriften-Reste in Estrangelo-Schrift*, II, p. 44); dans M 177, qui est en dialecte du Sud-Ouest, *šwḫwm* à la ligne 4, contre *ššwm*, soit **šašum*, à la ligne 14 (F. W. K. Müller, *loc. laud.*, p. 80-89); et enfin, dans M 97, qui est rédigé dans la même langue à peu près, *šwḫ* (voir F. W. K. Müller, *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1905, p. 1078) : l'interprétation du *waw* de la syllabe radicale des deux derniers exemples fait seule difficulté. Il est très probable pourtant qu'il faut lire **šuhum* et **šuh* avec un vocalisme pareil à celui de **nuh* « neuf » : l'on a en effet dans M 34 *šḫwm* à côté de *nḫwm*; mais, dans M 177, *šwḫwm* auprès de *nwwm*, avec la même *scriptio plena*.

C'est aussi par un **xšwaš* pareil à celui de l'Avesta que s'expliquent les formes attestées en mindjani et en yidgah, en yagnobi et enfin en sogdien : dans aucune de ces langues, la finale *-aš* n'est conservée, et le mot se termine, sauf altérations secondaires, par le **-w-* de **xšw-* ou par *-š* : l'on a ainsi mindj. *axši*, yidg. *ūxšoh*, yagn. *uxš* et sogd. boud. **ůx^{a}šu*, noté *wγwšw*. Que *wγwšw* soit pour **ux^{a}šu*, c'est ce qui résulte de plusieurs faits indépendants : d'abord la finale a dû être une voyelle, au témoignage du chinois, qui a emprunté le mot sogdien sous la forme *che*, cant. *chō* (cf. Huber, *B.É.F.E.-O.*, t. VI, p. 42 et F. W. K. Müller, *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1907, p. 459, note); ensuite le *w* médial note une voyelle de moindre importance d'après les dialectes modernes les plus proches, dont aucun ne présente de résolution du groupe **-xš-*, et d'après le sogdien lui-même, où l'on lit comme ordinal de *wγwšw*, à côté de *wγwšmyk*, *wγšmyk*; enfin le mot doit commencer par une voyelle, bien que l'on ait un simple *waw* et que l'on soit par conséquent tenté de lire **w(a)-*, car elle est attestée à la fois en yidgah et en yagnobi et que sa graphie spéciale s'explique par sa nature particulière : il s'agit, non pas d'une voyelle normale, mais d'une simple prothèse, qui, il est vrai, s'est développée par la suite, mais qui était tout de même un peu à part et qui n'était pas notée par ʾ parce que son timbre était très nettement défini déjà. En outre la mobilité de l'accent qui a existé pour ce mot comme pour **δuwá* : **δúwa* et qui a abouti au recul de l'intensité dans yagn. *uxš*, se faisait sans doute déjà sentir.

Mais, à côté de la finale de **xšwaš*, il y a l'initiale, dont le traitement n'est pas moins intéressant. Le persan est fidèle à la tendance prononcée qui le pousse à simplifier les groupes consonantiques et présente *š-* pour **xšw-* dans *šaš* et ailleurs (cf. Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 233). Les dialectes du Nord de la Perse sont d'accord ici avec ceux du Sud-Ouest et le beloutchi : celui-ci a *šēp* dans *šēp-mār* «sorte de serpent», tout comme le pehlvi a *šēpāk* «prompt» (cf. Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 82) et le pehlvi septentrional a *šḥ*, comme on vient de le voir. En afghan au contraire, **xšw-* est traité tout comme s'il s'agissait de **šw-* : on a *špaź* «six», *špaṛas* «seize», *špēta* «soixante», sans trace aucune du *x-* ancien. Enfin les dialectes scythiques attestent nettement la réalité de ce même *x-*; les parlers modernes de l'Indou-Kouch et du Pamir ont pour **xšw-*, skr. *ṣ-*, les mêmes représentants exactement que pour **xš*, skr. *kṣ-* : le sanglitchi dit *xoar*, le mindjani *axši*, le yidgah *ūxšoh*, le vakhi *šāδ*, et le sariqoli *xel*, toutes formes auxquelles correspondent les divers aspects du mot «nuit» : mindj. *xšava*, yidgah *xšovoh*, wakhi *šab*, sariq. *xāb*. On attendrait de même en chigni **śauś* «six» en face

de *šab* «nuit»; en fait l'on a *xauś*, qui s'explique très simplement par une dissimilation du premier des deux *š* palataux en la spirante vélaire *x*. Le yagnobi dit *uxš* et l'ossète *äxsäz*.

L'ordinal «sixième» est tiré du cardinal au moyen du même morphème à *-m-* que la plupart des autres; mais la lecture des graphies est douteuse et il est difficile de décider si l'on se trouve en présence de **-u-m-* ou de **-m-*, ou bien si l'un et l'autre alternaient. On a d'une part *ɤγɯšɯmγ*, où le suffixe est évidemment précédé de **-u-*, et d'autre part *ɤγɯšmγk* et *ɤγšmγk*, où il est possible qu'il faille lire un **-u-* bref entre *ɤγɯš-*, *ɤγš-* et *-mγk*, mais où il est au moins possible, sinon probable, qu'il n'y a eu entre le radical et le suffixe aucune espèce de voyelle. Ici, comme partout ailleurs, on se heurte à des difficultés continuelles et insolubles quand il s'agit de restituer la figure exacte de mots indo-européens écrits au moyen d'alphabets sémitiques.

Tandis que d'après le traitement du groupe **xšɯ-* qui commence le nom de nombre «six» on voit se scinder nettement le persan, l'afghan et le scythique, la comparaison des diverses formes de l'initiale du mot «sept» montre à nouveau les dialectes du Midi, le persan et le beloutchi, groupés en face de ceux du Nord, afghan, pamirien, sogdien et ossète. Le *h-* de **hapta* est en effet conservé dans le kurde *haut*, le persan *haft* et le beloutchi *hapt*, tandis qu'il n'apparaît plus ni dans afgh. *ōwa*, ni dans mindj. *oδ*, yidg. *avδoh*, chign. *wūvd*, sariq. *ūvd*, ni dans oss. *avd*, ni enfin dans yagn. *avd*, sogd. *'βt*, *'βt'*. Les exceptions à cette opposition sont apparentes et s'expliquent par des phénomènes particuliers : en persan, le préfixe **ham-*, devenu **han-*, a perdu l'*h-* initial à l'époque sassanide quand il se trouvait en position tout à fait atone, et la préposition **hačā* (*az*), la conjonction **hakara* (*agar*) ont seules fait de même dans des conditions pareilles (cf. Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 216-217). En afghan, l'*h-* de *haγa* «celui-ci» est obscur: s'il est ancien, il s'est maintenu dans un démonstratif, dans un mot-geste de nature spéciale, car on a *j-* pour **hačā* (cf. Geiger, *Etym. u. Lautl. d. Afgh.*, p. 52); mais il peut aussi être récent et prothétique (cf. Geiger, *loc. laud.*, p. 48); quant à *hum-* comme équivalent de v. pers. *ham-*, pers. *an-*, il est douteux et son initiale suspecte. Dans l'Indou-Kouch enfin, en sanglitchi, le mot *haft* est emprunté au persan, comme l'a reconnu M. Geiger (*Grundr. d. iran. Phil.*, t. I, 2, p. 317), et sur le Pamir, en vakhi, l'*h-* de *hüb* est dû sans doute à l'influence de pers. *haft* (cf. Geiger, *loc. laud.*, p. 307).

Le traitement de l'ancien groupe **-pt-* est d'un intérêt moins général que celui de l'initiale **h-*. Le sogdien présente dans *'βt*, *'βt'* les mêmes phénomènes de spirantisation et de sonorisation

que la grande masse des dialectes iraniens et se trouve exactement à l'étage intermédiaire entre **aft* et **awt*, si l'on note par *w* la sonante *u̯* que M. Geiger (*Grundr. d. iran. Phil.*, t. I, 2, *passim*) écrit *v*. N'était le maintien de la sourde *-t*, il est sensiblement au même point que la plupart des parlers de l'Indou-Kouch et du Pamir, qui présentent yidg. *avδoh*, chign. *wūvd*, sariq. *üvd*. Le yagnobi et l'ossète aussi présentent *avd*. En revanche, le mindjani a passé de **aβt* à **avd*, **avδ* et par monophtongaison à *oδ*, tandis que le vakhi remplaçait ici comme plus haut (cf. p. 144) la spirante *β* par l'occlusive *b* à un moment où les *β* anciens étaient déjà tous devenus des *v* (écrits *w* dans le système de notation de M. Geiger), et aboutissait, par suite de la chute de la dentale finale, à *hüb*. L'évolution du mindjani est, sauf la sonorisation de la finale, celle que l'on retrouve, au moins en partie, en kurde, où l'on a *havt* et *hawt*; c'est aussi celle de l'afghan dans *awa*, *ōwa*, où le second élément du groupe **pt* a en outre disparu. Aussi peut-on dire que la conservation de la sourde *-f-* dans *haft* est proprement persane; à l'époque moderne, elle est même due presque exclusivement à l'action puissante de la langue littéraire : comme dans les dialectes de la Caspienne (Geiger, *Grundr. d. iran. Phil.*, t. I, 2, p. 353), dans la plupart de ceux de la Perse centrale (Geiger, *loc. laud.*, p. 420), le groupe *-ft-* se réduit normalement à *-t-* dans la plupart des parlers tadjiks du Fârs (cf. O. Mann, *Die Tâǰik-Mundarten der Provinz Fârs*, p. 13–14) et *häf(t)* n'est plus régulier que sur quelques points dispersés de l'Iran méridional. Enfin l'avestique et le beloutchi sont d'accord pour conserver le groupe **-pt-* dans *hapta* et *hapt* : mais il est impossible de rien conclure de cette coïncidence, étant donnée la différence d'âge entre les deux formes et puisque l'on ignore absolument dans quel sens la langue de l'Avesta aurait ou a évolué.

Un dernier point qui intéresse le nom de nombre « sept » en sogdien est la présence, à côté de *ʾβt* issu de façon régulière d'un **hapta* ancien, de *ʾβtʾ* avec un **-ă* final. Il y a là une alternance qui se retrouve exactement pareille pour « huit », *ʾšt* : *ʾštʾ*, et « dix », *δs* : *δsʾ*. Bien qu'elle n'apparaisse pas dans le cas de « neuf », qui ne nous est attesté jusqu'ici que sous la seule forme *nwʾ*, il n'est pas contestable que les quatre derniers noms de nombre de la première dizaine forment sous ce rapport un groupe : de même qu'à date ancienne on avait sans doute réuni tous les cardinaux de cinq à dix inclus et créé analogiquement un **xšwaša* sur le modèle de **panča* et de **hapta*, de même on a plus tard attribué dialectalement un même élargissement aux nombres qui vont de sept à dix. L'origine de cet élargissement n'est malheureusement pas claire. Il est probable pourtant que

l'on a eu *'βt'*, *'št'*, *nw'*, *δs'*, comme l'on avait *δw'* avec l'accent sur la finale, et que les formes du yagnobi *avd*, *ašt*, *nau*, *das* représentent au contraire tout comme *du* les numéraux à initiales intenses; si l'on ne retrouve pas en sogdien bouddhique le **δw* qui correspondrait normalement à *'βt*, *'št* et *δs*, cela tient sans doute à la forme du nom de nombre «deux» et à la sonante *-w-* qui note sa seconde syllabe : car on n'a pas non plus **nw* «neuf» à côté de *nw'*.

L'ordinal qui répond à *'βt* et qui apparaît sous les formes *'βtmy*, *'βtmyk*, peut être lu indifféremment **aβtamī(k)* ou **aβtmī(k)*.

Le nom de nombre «huit» se présente, comme on vient de le voir, sous les deux aspects *'št* et *'št'* et répond à l'iranien commun **aštă*. Il est tout pareil au persan *hašt*, dont l'*h-* initial est analogique de *haft*, mais il apparaît comme archaïque par rapport aux dialectes qui lui sont le plus proches : en effet, le persan moderne est conservateur pour autant qu'il s'agit du traitement du groupe *-št-*, tandis que les langues scythiques actuelles ont toutes innové sur ce point. Dans les parlers tadjiks du Fârs, le groupe *-št-* apparaît comme très résistant (O. Mann, *Die Tâjik-Mundarten d. Prov. Fârs*, p. 15); par ailleurs, on rencontre seulement en Perse *-st-* pour *-št-* (*Grundr. d. iran. Phil.*, t. I, 2, p. 354 et 387) et, par endroits, l'assimilation de *-st-* en *-ss-* (*loc. laud.*, p. 387); c'est d'ailleurs un phénomène très récent dont on retrouve des traces en kurde (*loc. laud.*, p. 258). Le beloutchi, qui a emprunté la presque totalité de ses noms de nombre, conserve par lui-même *-št-*, comme le font les autres dialectes méridionaux de l'iranien. Les langues scythiques sont bien plus évoluées : l'afghan a *ata*, avec disparition normale de *š* devant *t* (cf. Geiger, *Etym. u. Lautl. d. Afgh.*, p. 50); les parlers de l'Indou-Kouch, intermédiaires entre l'Afghanistan et le bassin de l'Oxus, présentent en partie le même traitement : en sanglitchi on a *hat* et le vakhi, dialecte du haut Pamir, a *hūt*. L'*h-* de ces deux langues coïncide avec celle du persan *hašt* et confirme le caractère étranger du mot sanglitchi *hoft* et de la consonne initiale du vakhi *hüb*. Pour le vakhi d'ailleurs, on a à côté de *-t-* issu de **-št-* dans *hūt* quelques exemples de *-st-* pour **-št-* (cf. Geiger, *Grundr. d. iran. Phil.*, t. I, 2, p. 306). Des mots mindjani *ašká* et yidgah *aščor*, il n'est guère possible de rien dire dans l'état actuel de nos connaissances; et ailleurs le groupe *-št-* ne subit d'altérations que celles qui sont propres à *-š-*. Ainsi l'on trouve en chigni *waśt* (*vaśt* selon la graphie de M. Geiger), avec le *ś* qui répond au *ź* issu de *š* devenu sonore à l'intervocalique, et en sariqoli *woxt*, avec un *x* qui est à *l* dans ce parler ce que *ś* est à *ź* en chigni. On a de même en

yagnobi *aṧt*. parce que *š* n'y est pas altéré, et en ossète *ast*, parce que *š* y passe normalement à *s*.

L'ordinal *'štmy*, *'štmyk* est soit **aštamī(k)*, soit **aṧtmī(k)*.

On a vu plus haut (p. 157) qu'en face de *nw'* il n'y a pas plus de forme **nw* qu'il n'y a de **dw* à côté de *dw'*, bien qu'il existe une alternance de ce type pour les noms de nombre «sept», «huit» et «dix». Il y a là, à ce qu'il semble, un phénomène lié à la présence du *w*, et aussi à une ressemblance relativement ancienne entre les mots «neuf» et «deux»; il n'est pas sûr du tout qu'il ne faille pas lire en sogdien **nuʷa* pour *nw'*, comme **δuʷa* pour *δw'*. D'autre part le persan *nuh*, dont le *-h* final est emprunté à *dah* «dix» (cf. Hübschmann, *Pers. St.*, p. 103), suppose une forme **nu* rigoureusement parallèle à celle de *du*, tandis que **nawa-* «neuf» a donné *nō*. On a de même en ossète oriental *nudäs* «dix-neuf», de **nuw-*, mais en ossète occidental *näudäs*, de **naw-*, car **yava-* donne *yäu* «millet» et **tava* donne *däu* «te, toi» dans l'un et l'autre dialecte. Par ailleurs on se trouve en présence de représentants de **nawa* : en afghan avec *nō*, en sanglitchi et en mindjani avec *nao* (le yidgah *no* est peut-être pris à l'afghan [?]), en vakhi avec *nau*, en chigni et sariqoli avec *nao* et *nēv*, en yagnobi enfin avec *nau*.

D'ailleurs le fait qu'il a existé en tout cas en sogdien une forme **naw-* est attesté par l'ordinal *n'wmyk*, qu'il n'est absolument pas possible de lire **numīk* ni **nōmīk*, et où il faut voir par conséquent une *scriptio plena* pour **nawmīk* ou bien pour **nawa-mīk*. Quant à *nwm'y*, il permet toutes les hypothèses et peut même être interprété par **numē*; le seul fait dont il témoigne est la longue finale.

Le mot *δs*, *δs'* «dix» est doublement significatif : d'abord par son initiale, ensuite par sa finale. La première présente un bel exemple du caractère spirant des sonores, même initiales, qui a été commun à toutes les langues scythiques et qui s'est peut-être étendu à l'iranien dans son ensemble. En fait cependant, tout se passe pour le persan depuis l'époque la plus anciennement attestée comme si les sonores initiales avaient été des occlusives (cf. Hübschmann, *Pers. St.*, p. 198); de même pour le kurde d'une part et pour le beloutchi de l'autre. Mais dans le Nord de l'Iran il n'en est plus de même : l'afghan a *las*, tout *δ* étant devenu *l*; les parlers de l'Indou-Kouch ont yidg. *lus*, avec la même représentation de l'ancienne dentale qu'en afghan, ou sangl. *δas* (cf. Geiger, *Grundr. d. iran. Phil.*, t. I, 2, p. 317); ceux du Pamir ont tous conservé l'ancien *δ-* dans vakhi *δas*, chign. *δīs*, sariq. *δēs*; enfin, si le yagnobi présente *das* et l'ossète *däs*, c'est par suite de

la perte relativement récente dans l'une et l'autre de ces deux langues des spirantes dentales, qui ont été remplacées de façon régulière par les occlusives correspondantes. D'autre part, la finale du mot présente un traitement commun à l'iranien entier, sauf au persan le plus étroit : celui-ci seul répond au *-k_1- indo-européen, au -$ç$- sanskrit intervocaliques par un -h- (v. pers. -θ-). Tout près de lui le kurde a -s-, sinon dans le mot pour « dix », qui semble partout emprunté au persan, du moins dans des mots comme *māsī* « poisson » (*Grundr. d. iran. Phil.*, t. I, 2, p. 258); dans les textes moyens persans de Tourfan, qui ne sont pas, comme les documents en pehlvi des livres, liés à une orthographe archaïsante, on trouve tour à tour *dẖwm*, *ds*. *dswm*, selon qu'il s'agit de fragments en dialecte du Sud-Ouest ou du Nord. Cette distinction est confirmée par les parlers modernes; hors du Fârs, on dit -s- et non -h- : le semnani a *das* en face de pers. *dah* et *kesīn* « petit », de même que les parlers du centre de la Perse ont *kas* en face de pers. *kih* (cf. Geiger, *Grundr. d. iran. Phil.*, t. I, 2, p. 352 et 385); en tâte le petit bétail s'appelle *pas* (Geiger, *loc. laud.*, p. 352), mais en pehlvi tardif *păh* et en tadjik du Fârs *pāh* (voir O. Mann, *Die Tâjik-Mundarten*, p. 55). Il va de soi que plus loin encore l'-s- se rencontre seul : depuis l'afghan *las* jusqu'à l'ossète *däs*, en passant par tous les dialectes de l'Indou-Kouch, du Pamir et des pays sogdiens, dont les mots pour « dix » ont été cités plus haut.

L'ordinal *δsm'yk*, qui peut signifier **δasmīk* ou **δasamīk*, ne donne lieu à aucune observation.

Le résultat de l'examen qui précède de la forme des dix premiers noms de nombre en sogdien bouddhique est, comme on l'a vu, la délimitation plus ou moins provisoire d'une série d'isoglosses qui vont se resserrant de plus en plus étroites autour du domaine sogdien. Il s'agit donc en fait d'un essai sur la dialectologie iranienne qu'il n'est pas sans intérêt de résumer ici en un tableau d'ensemble. L'on a vu d'abord les formes les plus spéciales grouper le sogdien et le yagnobi, et confirmer ainsi l'hypothèse émise dès 1907 par M. Andreas (cf. *Извѣстія* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, 1907, p. 532) : telle est sogd. *nγwšw*, yagn. *uxš*. Les différences qui séparent ces deux langues s'expliquent presque toutes par la différence d'âge. De façon plus générale, les mots attestés en sogdien bouddhique recouvrent à très peu de chose près les formes restituées en comparant entre eux les parlers du Pamir d'abord, de l'Indou-Kouch ensuite. Comme il est assez peu vraisemblable qu'à l'époque où la langue des documents sogdiens bouddhiques a été fixée, les dialectes en question n'aient pas encore été en voie de différenciation, il y a

lieu d'admettre que le sogdien participait du caractère archaïque que possède aujourd'hui encore à un si haut degré le yagnobi, son plus proche voisin. La divergence entre sogd. *wγwšw*, yagn. *uxš*, mindj. *axši*, yidg. *ūxšoh* et vakh. *šāδ*, chign. *xauś*, sariq. *xel*, tient sans doute à une hésitation ancienne entre les deux formes **xšwaš* et **xšwaša*, qui sépare les uns des autres le groupe sogdien, pour autant que nous le connaissons, de celui de l'Indou-Kouch, et divise celui du Pamir. L'ossète se distingue bien par une originalité réelle et des innovations particulières, mais dans son ensemble son évolution est très semblable à celle que le sogdien a suivie, au moins jusqu'au moment où s'est fixée la langue attestée dans les documents bouddhiques : les formes du nom de nombre « un » sont pareilles; celles pour « deux », « trois » et « dix » ne diffèrent que par suite de la disparition des spirantes dentales en ossète, disparition qui s'est produite aussi en yagnobi. Le changement récent des chuintantes en sifflantes et du *p* en *f* a altéré d'autre part la forme de « cinq » et de « huit ». Mais l'isoglosse du passage de **xšw-* à **xš-* embrasse fort nettement les langues qui viennent d'être citées, celles qui constituent le groupe septentrional ou scythique dans l'iranien : c'est à **xš-* que remontent toutes les initiales du mot « six » dans le Nord de l'Iran. L'afghan a réduit **xšw-* à **šw-* et le persan à **š-*.

Un certain nombre d'autres isoglosses se recouvrent avec celle du traitement de **xšw-* initial en partie; elles coïncident avec elle au sud de l'ossète, du sogdien et du yagnobi, qui restent toujours groupés, mais elles suivent des tracés différents dans les régions montagneuses du Pamir, de l'Indou-Kouch et de l'Afghanistan, où elles font éventail et où elles ménagent des transitions entre l'afghan et le scythique occidental. La ligne du passage de **-θr-* intérieur à **-tr-* passe entre les parlers du Pamir, qui ont **-tr-*, altéré ou non par la suite, et ceux de l'Indou-Kouch, qui ont *-r-* issu de **-θr-* comme l'afghan. Pour le groupe **θr-* initial, on a anciennement *θr-* et plus récemment *tr-*; mais déjà sur le Pamir le **θ-* s'altère là où il ne devient pas *t-* et disparaît; dans l'Indou-Kouch, il se change en *š-*, dans l'Afghanistan en *d-* sonore. D'autres lignes englobent le scythique et l'afghan : ainsi la chute du *h-* initial est commune à l'un et l'autre dialecte; de même le passage de **-pt-* à **-βt-*, et la sonorisation postérieure de la dentale *-t-* : en regard la Perse entière et le Beloutchistan maintiennent la sourdité du groupe *-ft-*, *-pt-*. Ajoutons la présence, abolie aujourd'hui par endroits en ce qui concerne la dentale, des spirantes sonores initiales (cf. Geiger, *Grundr. d. iran. Phil.*, t. I, 2, p. 417).

Ensuite viennent les isoglosses qui isolent du sogdien comme de la grande masse des dialectes les parlers de l'extrême Sud,

du Sud-Ouest et enfin du Fârs : le *-*θw*- passe à *-*tβ*-, où tantôt la dentale devient sonore et tantôt la labiale sourde jusqu'aux frontières du Sud-Ouest iranien; l'abolition totale de l'*r* de **θr* et le passage de **dw*- à *d*- sont particuliers à la bande méridionale kurde, perse proprement dite et beloutchie; enfin la conservation de l's iranien issu du $*k_1$ indo-européen unit toutes les langues contre celle du Fârs, qui seule a *h*, représentant le *θ* vieux perse.

Ainsi se précise la position du sogdien, dont le trait le plus marquant est sans doute, au point de vue phonétique, son précieux archaïsme. Ses particularités ne sont pas étroitement restreintes et ses liens avec les dialectes voisins à la fois nombreux et amples. Il apparaît comme soudé étroitement au bloc iranien et s'oppose par là au dialecte très individuel du pays de Fârs, de l'ancienne Περσίς; la position unique et le rôle glorieux de ce petit pays ont en effet assuré à des traitements spéciaux, limités de très près, une extension et une influence sans rapport avec l'étendue de leur région d'origine.

R. Gauthiot.

LA
FAMILLE BÉTOYA OU TUCANO.
(SUITE.)

MAUVAIS, *cuá-co* (4), *coa* (7), *coa-mi* (3), *cua* (6, 8); c'est mauvais, *qua-gi* (7).
MAUVE (malva), *eco* (3).
MÈRE, *aco*, *huc-aco*, *haco-ma*, *jaco-re* (7) [sans doute *-re* accusatif], *beca-haco* (8); mère (ma), *ye-aco*, *huc-aco*, *aco-ma* (7).
MIROIR, *naicagua* (3).
MON, *ye-pi* (7) [exactement «à moi»; *-pi* datif].
MONTAGNE, *yaïro* (2) [cf. forêt].
MORT (adjectif), *juyncique*, *junçe* (7).
MOT, parole, *caye* (7).
MÛR, *chajio* (3).
MUSIQUE, *signa-ye* (7).

NATTE, paillasson, *punti* (7).
NEUF, nouveau, *mama* (7).
NEZ, *uncue-pue*, *un-eye* (7), *jinque-pui* (3), *aqueeze* (7).
NOIR, *neaque*, *neaxaye* (7), *siguati* (3).
NOM, *mami* (6, 7, 8).
NOMBRIL, *cumju-pue* (7).
NOMMER, *cuymiane* (7) [cf. appeler].
NON, *piojé*, *piocó* (4), *pañe* (8).
NOTRE, *yeque*, *yeque-pi* (7) [«à nous»; *-pi* datif], *may* (6, 7, 8).
NOUS, *yeque*, *yeque-pi* (7) [datif], *may* (7, 8).
NUIT, *nâmi* (7).

ŒIL, *naccoca* (1), *nañqua* (7), *nañcoca* (7), *ñancoca* (3).
ŒUF, *jezia* (7), *tsía*, *curá* (4) [cf. poule, oiseau], *cuejepí* (3).
OISEAU, *curá* = fowl (4) [cf. poule], *pi-ha* (7).
ONCLE (Mon), *ye-pereque* (7).
ONGLE, *coo* (7).
OR, *choa-curi* (3) [quichua *curi* «or», *choa* «terre»].
ORANGE, *narajá* (3) [espagnol *naranja*].
OREILLE, *caxoro* (7), *cajoroso* (3).

Os : d'animal, *huay tara-pue* (7) [cf. bâton et viande]; d'homme, *pain tara-pue* (7).
Où, *enore* (8); où (vas-tu)? *erones* (*saico*)? (5).
Oui, *paíco* (4) [cf. avoir, il y a].

Paille, *taya juinze* (7).
Pain, *haun* (7). *aun* (6. 8).
Panier, *turupui* (2) [cf. havresac]. *jie* (3).
Papaye, *uje-pui* (3).
Parce que : parce que j'aurai peur, *qere care pare aine* (5).
Pardonner, *huaneyeye*, *tauye* (7); pardonne! *huaneye-yen* (7), *guaniyeni-gen* (6). *huaneye-ge* (8).
Parent, *xoyque* (7) [cf. cousin]. *majapai* (3); parente, *xoyco* (7).
Parler, causer, *n-caye*. *coca-caye* (7) [cf. mot].
Pauvre, *yehui* (7).
Pays, *yexa* (7) [cf. terre].
Pécari (petite espèce), *sensé* (4); (grande espèce), *tayasó* (4).
Péché, *coa-yoye* (7) [cf. mauvais et faire].
Perdrix, *aca* (3).
Père, *jaque* (3. 7). *vac-aque* (7), *aque* (6, 7). *haque* (8); père (mon). *ye-aque*, *huc-aque*, *aq-ma* (7).
Père (spirituel), *pairi* (7), *paire* (6, 9).
Périr, *chaye*, *xuxu-chaye* (7).
Perroquet, *huee* (7), *gueco* (3).
Peser, *cuencuesi* (7).
Petit, *arimania* (7).
Petit-fils, *naje* (3).
Peuple, *pain* (7). *pai* (3) [cf. homme, individu, lune].
Peur : parce que j'aurai peur, *qere care pare aine* (5).
Pied, *nenye*, *nen-caye* (7). *coapi* (3).
Pierre, *quiduá* (1). *quena* (7) [cf. fer]. *cata* (3).
Piment, *icá* (4); (petit), *pio* (3).
Pléiades (Les), *vze po* (7).
Pleuvoir : il pleut, *ócooi* (7); il va pleuvoir, *ocó rajé* (4) [cf. venir].
Pluie, *ocó* (4). *ôco* (7) [cf. eau].
Plume, *ca* (7).
Poids, *requexi* (7).
Pointu, *ñonse* (3).
Poison, *sima* (3).
Poisson : alose (Clupea alosa L.). *mayuaso* (3); bagre (Siturus bagre L.). *ognai* (3); boca-chica, *joja* (3); pirarucu, *tentó* (4).
Poitrine, *cutihue* (7). *oje* (3) [cf. mamelle, lait].
Pomme, *cagui* (3).
Porteur de havresac, *umu* (3).

Pot, casserole, *icúru* (4) [cf. cruche]; pot rond en terre, *sotoro* (3); petit pot de terre, *sotoquiquichó* (3).
Potable (Eau), *oco-raca* (7) [cf. chaud].
Potiron, courge, *anoco* (3).
Poule, *cura* (3) [cf. oiseau].
Poumons, *chipo* (3).
Pourquoi? *maene-cique?* (8).
Prédire par la magie, *vinia-re caye* (7) [cf. parler et sorcier].
Prendre (take), *scajeu* (3).
Prier, *ufaie* (9).
Puant, *cuátsinco* (4).

Queue, *incocho* (3).
Qu'est-ce? (what is it?), *quimamí* (4) [« nom » *mami*].
Qui? *nea-ne?* *enquea-ne?* (8).

Revenir : reviens vite! *esa-raige muí* (5) [*muí* « toi », *raige* « viens »].
Rhume, *huairahué* (4).
Rivière, *siacha* (3).
Rond, *cahua* (7).
Roseau, *sinsi* (3).
Rouge, *ma* (7), *malay* = bright red (7).
Ruana (poncho de hilo), *sueno* (3).

Saler, *anzi pegenaye* (7) [*anzi* « sel »].
Salive, *co-o* (7).
Salsepareille, *paúcuo* (4).
Sang, *zi-e* (7).
Sardine, *uje* (3).
Savoir, *quachaye* (7, 8) [1]; je ne sais pas, *ye guay sico* (5); je sais (boire beaucoup), *ye hachage* (*uncuge picuricume*) (5).
Scorpion, *puny* (7).
Sel, *ansí* (4), *anzy*, *hazi* (7), *oá* (1), *oa* (7), *ua* (3), *quena ocha* (7) [*quena* « pierre »], *teve* (7).
Sentir, *yeye-ye* (7); percevoir une odeur, *ye ezi* (7); dégager une odeur, *ye huazi* (7).
Serpent, *ana* (3).
Serviteur, esclave, *joya* (7).
Singe mico, *tanque* (3); singe churrucu, *naso* (3); singe à grosse gorge (big-throated monkey), *emuri* (3); singe volant (flying monkey), *guao* (3).
Soleil, *ensé* (4), *insi* (2), *enesé* (1), *nee*, *ense* (7), *ense* (3), *enze* (8) [cf. ananas].

[1] S'emploie aussi dans le sens de « croire ».

Sorcier, *vinia-pain* (7) [cf. prédire et homme].
Souhaiter, *yeye* (7).
Source, fontaine. *oco renia* (7).
Sourcils, *ñacountigue* (3) [cf. œil].
Suc de canne, *canté-payó* (4).
Sucer (suck), *seme* (3) [cf. langue].
Sur (préposition), *emue* (7) [cf. ciel, en haut].

Tabac, *mentó* (4), *mueto* (7); tabac en poudre, *xea*, *xena mueto* (7).
Tante (Ma), *ye-pueco* (7).
Tapir, *huenqué* (4). *queque* (3).
Temps, *rem* (7).
Terre, *chijá* (1), *yexa* (6, 7), *yeja* (8) [cf. pays], *choa* (3).
Tête, *sijo-pe* (3), *jijo-pué* (1), *zium-bue* (7).
Tibia, *tuapi* (3) [cf. jambe].
Tien, *mue* (7).
Toile, *caá* (3).
Toile de coton, *húi-cá* (4).
Toi-même, *mue-repa* (7) [littéralement « toi-seul »].
Ton, *mue* (6, 7, 8).
Tonne (Il). *mumu-gi* (9).
Tonnerre, *mumu* (9), *ocucurume* (3).
Tortue (turtle), *cóhu* (4), *cohne* (7), *coe* (3), *taxeya*, *puca* (7).
Tourterelle (turtle-dove), *uncupo* (3).
Tout, *zia*, *zia-ye*, *zea* (7), *zia* (8).
Tremblement de terre, *mecó* (3).
Tromper (gull), *tea* (3).
Tu, *mué* (5), *mue* (7, 8).
Tuer, *huaye* (7).

Unique, *tei-repa* (7, 8) [litt. « un-seul »].
Urine, *cone* (7).

Vase, coupe, *tecoqueti* (3).
Vautour. *sui* (3).
Venir, *raye*, *rayge*, *mane* (7); il vient, *daimue* (3); je suis venu, *rai-e* (9); viens! *rai-ge*! (9); es-tu venu? *rai-que*? (9).
Vent, *tutú* (4), *tutu* (3, 7, 9); il vente, *tutu-gi* (9).
Ventre, *a-pue*, *eta-pue* (7). *a-pue* (8).
Ver. *ana* (3) [cf. serpent].
Vert, *huaxe* (7).
Vètement (Mon), *ye-ca* (7) [cf. toile].
Viande, *huay* (7), *gnai* (3).
Vieillard (masculin), *aypue* (7); (féminin), *ay-o*, *puuq-yo* (7).

Vieux (en parlant des choses). *punca* (7) [cf. vieillard].
Village. *quero*. *taco*, *rari-pue* (7) [cf. lieu].
Violet. *cariri* (7).
Vite : reviens vite! *esa-raige mué* (4) [*mué* «tu», *raige* «viens»].
Vivant. *huaje* (7).
Voir. *inaye* (7).
Voleur. *nauque* (7).
Volonté. *yeye* (6. 7. 8).
Vôtre. *musa* (7).
Vous. *musa* (7).

Yuca. *ansó* (4), *auto-jé* (1). *anzo* (3).

Un. *moñó* (4) [cf. doigt], *téhé* (2), *teyo* (1), *tey* [masculin]. *teo* [féminin] (7).
Deux. *tsamuncuá* (4), *cachapa* (2), *cáyapa* (1), *cayapa* (7).
Trois, *tsamun-huente-cuá* (4), *cho-teyo* (1), *toazumba* (7, 8).
Quatre, *taje-secá* (4). *caje-paria* (1). *caje-zea* (7).
Cinq. *tesera-puí* (4), *cia-jenté* (1) [*cia* «tout», *hente* «main»], *te-ente* (7) [*tey* «un», *hente* «main»].
Six. *tequena-tequí* (4), *yaque-jenté* (1) [*hente* «main»], *tey-ente-tey* (7) [une-main-un].
Sept. *tequena-tsamuncuá* (4) [cf. deux], *uncuá-neco* (1), *tey-ente cayapa* (7) [une-main-deux].
Huit. *tequena-tsamun-huente-cuá* (4) [cf. trois], *yecqui-nico* (1). *tey-ente toazumba* (7) [une-main-trois].
Neuf. *tequena-tajesecá* (4) [cf. quatre]. *teáme* (1), *tey-ente caesea* (7) [une-main-quatre].
Dix, *tsëäúnya*. *chan-teserá* (4) [cf. cinq], *jargueseme* (1), *caya ente* (7) [deux mains], *caya huenā* (7).
Onze. *carebama* (1), *caya-ente-tey* (7) [deux-mains-un].
Douze. *uncua-cayere* (1) [cf. sept].
Quinze, *toazumba-ente* (7) [trois mains].
Seize, *toazumba-ente-tey* (7) [trois-mains-un].
Vingt, *caesea ente* (7) [quatre mains].

B. Textes.

Pater noster (Brinton) [1].

May aque matemo-te payque; *mue mami oisique pae*; *mue*
Notre père ciel-dans étant (?): ton nom aimé soit; ton

[1] Nous avons apporté diverses corrections à la traduction de Brinton.

pay-quero vauyena; *mue yeye nezique paye*, *omaje santo-guay*
royaume vienne; ta volonté faite soit, comme les-Saints-(par)

matemo-te nesique paye; *aun-re yure omunse-pi may-ni*
ciel-dans faite soit; pain-(accusatif) maintenant le-jour-pour nous-à

insigen; *may coa-yo-sere huaneyeyen*, *omaje may huanienun*
donne; nous mauvaises-actions pardonne, comme nous pardonnons

tin-huati main-re coa-yo-sere; *coa-yoye-te main-re tanta-he*;
autres (des) nous-avec mauvaises-actions; mauvais-désir nous-dans enlève;

zea coa-ye-te main-pi pirahe.
toute mauvaise-action nous-de écarte (?).

Pater noster (Teza) [1].

May ake matemo-te payque; *mue mami oysique paye*; *mue*
Notre père ciel-dans étant (?); ton nom aimé soit; ton

pay-kero may-ni raygen; *mue yeye nezique paye exanie yexa-na*
royaume nous-à vienne; ta volonté faite soit de-même terre-sur

matemo-te paygi [*yoygi*]; *zia omunce-pi aun-re may-ni*
ciel-dans elle-est; tous les-jours-pour pain-(accus.) nous-à

incigen; *may qua-yeyo-cere guaniyenigen exanie may qua-yeyo-ce-*
donne; nos offenses pardonne de-même nous offenses-

huati-re guaniyenichañu; *qua-yeyo-te may-pi piraygen*; *zia*
autres-(des)? pardonnons; mauvais-désir nous-de écarte (?); toutes

qua-quacha-cere may-ni rebaygen.
mauvaises-pensées nous-à évite (?).

Texte de Gonzalez Suarez [2].

LE SIGNE DE LA CROIX.

Santa Cruz-te toyaque-na [3] *sanaun-toa guati-re main-pi*
Sainte Croix le-signe-par enfer-feu diable-(accus.) nous-de

[1] Texte non encore traduit.

[2] Texte non encore traduit. Le manuscrit, très détérioré et d'une lecture difficile, a présenté des difficultés de transcription considérables. Nous avons mis entre crochets les mots du texte original où il nous semble qu'il y a eu des erreurs commises par le transcripteur.

[3] *toyace* «idole» (7).

[*maimpi*] *pirac* : *mai haque*, *Dios haque*, *mamaque* [*manaque*],
écarte (?) : notre père, Dieu père, fils,

Espiritu Santo mami-re [*manire*].
esprit saint nom-au.

PATER NOSTER.

Mai haque matemo-te [*maremote*] *pae*; *mue mami oicique* [*oirique*]
Notre père ciel-dans soit; ton nom aimé

pae; *mue pay-quero kiño-rayge* [*rauge*]; *mue yeye necique*
soit; ton royaume ?-vienne; ta volonté faite

pae zia yeja-re, *cuineje* [*euineje*] *santo-guay matemo-te mue*
soit toute terre-sur, comme les-saints-(par) ciel-dans ton

necique paigi [*paige*]; *zia nunce aun-re yure* [*pire*]
faite elle-est; tout jour pain-(accus.) maintenant

nunce-pi mai-ni incige [*iuige*]; *mai qua-ye-cere* [*uayecere*]
le-jour-pour nous-à donne; nos mauvaises-actions

huaneyege [*humyege*], *cuinege mai guaneyeniu ten-huaiti main-re*
pardonne, comme nous pardonnons autres-des (?) nous-avec

qua-ye-cere; *mai cua-ye-te necique pequena tantae*; *zia*
mauvaises-actions; notre mauvaise-action fait ? enlève; toute

cua-ye-te main-pi pirac.
mauvaise-action nous-de écarte (?).

AVE MARIA.

Ye oye mue-re Maria, *Dios gracia-re mue* [*mae*]
Je aime toi-(accus.) Marie, Dieu grâce-avec tu

bicicos-ae; *may haque Dios mue-re paigi*; *zia romio-*[*remio*]-
pleine(?)-es; notre père Dieu toi-avec est; toutes femmes

huati iehua mue reoco [*resco*]*-ae*; *ty reoque-pi mue apue-pi*
avant tu bénie-es; aussi (?) béni-est ton ventre-de

etacique Jesus. Santa Maria, *Dios becahaco*, *mai qua-guati-pi*
né Jésus. Sainte Marie, (de)-Dieu mère, nous mauvais-pour

verge mue mamaquen jure juin-enha.
demande ton fils maintenant mort-dans.

CREDO.

Ye quachaye Dios haque-re, matemo-te zia je...pare [1]
Je sais-(crois) Dieu père-(accus.). ciel-dans tout ?

necique-te. Ye quachaye [quacheye] Jesu-Christo-re... haque
créateur. Je sais-(crois) Jésus-Christ-(accus.) père

repa tei mamaque-te [namaque-te] iuipi... gracia-re pain-
seul unique fils ? la-grâce-avec homme-

reoto, Santa Maria Virgen apue-pi eta-pi; Poncio Pilato
se-fit (?). Sainte Marie Vierge ventre-du il-naquit; Ponce-Pilate

quañee-na ayaci-pi; cruz tupue-na he oncique aziyi-pi yeja-nate;
ordre-par il-souffrit (?): croix ? mort-(adj.) alla (?) terre-dans;

uineje [uneyeja] sanau-na cage-pi; toazumba munce-na
ensuite (?) l'enfer-à il-descendit; trois jours

cuinege huaye-pi, huage-ni; matemo-na muengipi [muengiji];
après-que (?) il-fut-tué (?), il-vécut; ciel-au il-monta (?);

eto jure in Dios haque exa hente-na nuin paigi
là (?) maintenant son Dieu père droite main-dans assis (?) il-est;

[paige]; ete-pi uinege yeja-na cage-cipi reo-huati-ni
là-de (?) ensuite terre-sur il-descendra bons-aux

qua-guati-ni imbue ye-cere zeni acha-sique; ye cuachaye
mauvais-aux leurs actions ? entendre-pour; je sais-(crois)

Espiritu Santo-te, Santa Iglesia catolica-te; ye cuachaye
Esprit Saint, Sainte Église catholique; je crois

Santo-guai-ave tei-neye-te; ye coachaye may cua-yo-cere
Saints-avec réunion; je crois nos mauvaises-actions

Dios-pi huaneyegi; zia-huati iye beña chajato mayurue tinyapue
Dieu-par pardon; tous ce ? ? ? ?

huageñeni, reo-guati-cea matemo-na zazija-cique, cia coa-guati
vivront (?), bons-tous ciel-au aller-pour, tous méchants

zanaun-toa-n(a) cage-cique.
enfer-feu-dans descendre-pour.

[1] Sans doute *yeja-re* «terre-sur».

DOCTRINE CHRÉTIENNE.

D. *Mamahe, ye-ni queaé : Dios pai-que?*
Fils! moi-à dis : Dieu est-il?

R. *Ehe, padre, Dios paigi.*
Oui, père, Dieu est.

D. *Enquea-ne Dios?*
Qui-(est) Dieu?

R. *Matemo-te, yeja-re, cia-mañare nesique exa-ci-repa-ique* [1]
Ciel-dans, terre-sur, toutes-choses-(de) créateur chef-seul

a-pi Dios.
celui-là-est Dieu.

D. *Enque-pi ye-cia-mañare Dios ne-que-ne* [*nequea-ne*]?
Comment ces-toutes-choses Dieu fit-il?

R. *In caye-pi cia-mañare reo-pi.*
Sa parole-par toutes-choses il-créa.

D. *Enore Dios pai-que-ne?*
Où Dieu est-il?

R. *Matemo-te, yeja-re, cia-huĩña-re Dios paigi.*
Ciel-dans, terre-sur, tous-lieux-dans Dieu est.

D. *Ezuniba Dios paye-ne?*
Combien Dieu y-a-t-il?

R. *Tei-repa Dios paigi.*
Unique Dieu est.

D. *Enze, ñaña, mañoco* [*mañaco*]*-guay Dios-ae-ne?*
Soleil, lune, étoiles Dieu-sont-ils?

R. *Pañe, ye-ziaye Dios nece-ae.*
Non, cela-tout Dieu ne-pas-est.

[1] *eja-*(*tain*) «cacique», *repa* «seul», *cique* terminaison substantive (ex. : *ne-cique* «créateur»).

D. *Maene-cique ye-zia-mañare Dios ne-que-ne?*
Quoi-pour ces-toutes-choses Dieu fit-il?

R. *Pain-ni [ne] oi in-reoye-ni zia-mañare*
Homme-pour aimé (?) son-bonheur (?)-pour toutes-choses

[ñanare] Dios nee-pi.
Dieu fit.

D. *Pain-te mene-cique Dios neque-ne?*
Homme-(accus.) quoi-pour Dieu fit-il?

R. *Dios-repa-te yeye-cique, in-quañe-cere reine-cique*
Dieu-seul-(accus.) vouloir-pour, ses-ordres observer-pour

iye guage tegique-na, matemo-na zia-cique.
cette vie passagère (?)-dans ciel-dans aller-pour.

D. *Nea-ne Dios?*
Qui Dieu?

R. *Dios haque [uaque], Dios mamaque, Dios Espiritu Santo,*
Dieu père, Dieu fils, Dieu Esprit saint,

toazumba persona yeque-na [pequena] tei-repa Dios-ae.
trois personnes ces (?) unique Dieu-sont.

D. *Ye toazumba persona toazumba Dios ae-ne?*
Ces trois personnes trois Dieux sont-elles?

R. *Pañe, ye toazumba persona tei-repa Dios-ae, Santa Trinidad*
Non, ces trois personnes unique Dieu-sont, Sainte Trinité

mamiquei [maniquei].
appelé.

C. Esquisse grammaticale.

Classification. — D'après Brinton, les langues betoyas indiquent les êtres animés raisonnables par le suffixe *-pi*, tant au singulier qu'au pluriel. Ex. : *pain-pi raye* «quelques personnes viennent». Nos textes ne nous ont fourni aucun exemple de cet emploi du suffixe *-pi*.

Genre. — Les langues betoyas occidentales distinguent très nettement le masculin et le féminin. Ex. :

	MASCULIN.	FÉMININ.
mon aïeul	*ye-co-e* ou *nen-co-e*	*ye-coe-o* ou *nen-co-o*
un	*te-y*	*te-o*
ceci	*ii-e*	*i-o*
cela	*he-y*	*he-co*
béni	*reo-que*	*reo-co*
mon oncle (ma tante)	*ye-pere-que*	*ye pue-co*
mon enfant	*ye-mama-que*	*e-mama-co*
	ye-zen-que	*ye-zen-co*
mon père (ma mère)	*ye-a-que*	*ye-a-co*
celui-ci	*ha*	*ha-on*
il prie	*ufa-gi*	*ufa-co*
il priera	*ufa-cibi*	*ufa-ci-o*
il pria	*ufa-pi*	*ufa-o*
mauvais	*qua-que*	*coa-co*
enfant	*ziba-e*	*ziba-o*
parent	*xoy-que*	*xoy-co*

Il faut peut-être rapprocher de ceci les deux formes données par Simson pour le mot « oui » : *piojé* servirait pour les hommes, *piocó* pour les femmes. Dans ces conditions, la distinction entre les deux genres proviendrait de l'existence, à l'origine, de deux vocabulaires distincts, l'un usité par les hommes, l'autre par les femmes, fait qui a été signalé dans le dialecte caribe parlé autrefois dans les petites Antilles.

La distinction des genres dans les langues betoyas avait déjà été notée par Brinton, et c'est un fait d'autant plus important que les groupes linguistiques voisins l'ignorent totalement : tel est le cas des langues caribes, ouitotos, zaparos, arawakes, tupi-guaranies et enfin des langues chibchas. Toutefois, en paez, idiome apparenté à ce dernier groupe, on trouve, pour les pronoms personnels de la première et de la deuxième personne du singulier, la distinction générique très nettement indiquée :

	MASCULIN.	FÉMININ.
je	*anqui*	*ocu*
tu	*ingui*	*icha*

Pour les autres personnes, la distinction s'est perdue, ou bien elle n'a pas été notée par les auteurs.

Nombre. — Le pluriel est indiqué, suivant Brinton, par les

suffixes *-guati*, *-huati*, *-guay* ou *-huay* pour tous les êtres animés (hommes ou animaux), masculins ou féminins, tandis que le suffixe *-na* est réservé aux objets inanimés.

Suivant le même auteur, la notion de pluralité est parfois aussi indiquée par réduplication, ou encore par la suffixation de *-zea* ou *-cea*, qui signifie «tout». De ces divers cas, il cite les exemples suivants :

Quito-huati[1] «le peuple de Quito», *romi-huati* ou *nomio-guay* «le peuple des femmes»;
zonque-na «les arbres»;
siguaye-zea «les musiques».

Dans nos textes, nous avons trouvé fréquemment le premier suffixe; ex. : *santo-guay* «les saints», *romio-huati* «les femmes», *qua-guati* «les mauvais», *reo-huati* «les bons», *zia-huati* «tous»: mais nous l'avons trouvé s'appliquant également à un objet inanimé : *mañoco-guai* «les étoiles». Il se peut toutefois que les Betoyas considèrent l'étoile comme un être doué de vie.

Par contre, nous n'avons pu trouver qu'un seul cas où le pluriel fût formé par suffixation de *-na* et encore cet exemple est-il douteux : *toazumba munce-na* «trois jours». De même, les mots composés avec *-zea* peuvent tous s'expliquer par le sens ordinaire de ce mot, «tout», sans qu'on ait à y voir un suffixe pluriel. Ex. : *cia-mañare* «toutes choses», *cia-hueñare* «tous lieux», *ye-zia-mañare* «ces-toutes-choses».

D'après Brinton, il existerait d'autres formes du pluriel, formées irrégulièrement. Peut-être celle en *-cere* rentre-t-elle dans cette catégorie. Ex. : *ye-ye* «volonté», *ye-cere*, *yo-cere* «actions», *qua-ye yo-cere*, *coa-yo-cere* «mauvaises actions, péchés»; *quañee-na* «par ordre», *quañe-cere* «ordres»; *ye quachaye* «je sais», *qua-quacha-cere* «mauvaises pensées».

Déclinaison. — D'après Brinton, il existe cinq déclinaisons semblables des noms masculins et féminins, avec quelques variations pour le neutre. En voici le tableau :

	1.	2.	3.	4.	5.
Génitif	*co*	*que*	*ye*, *que*	*ye*	*he*
Datif.	*ni*	*ni*	*ni*, *pi*	*ni*	*ni*
Accusatif. . .	*nam*	*te*	*te*	*te*	*te*
Ablatif.	*pi*, *pio*, *nam*	*pi*, *pio*	*pi*, *pio*, *ani*	*pi*, *are*, *ani*	*pi*, *na*

[1] Un assez grand nombre de noms de tribus sont composés à l'aide du suffixe *-huati*, plus ou moins altéré, auquel certains voyageurs ont ajouté

Voici, d'autre part, le paradigme de la première déclinaison :

sigua-ye «musique».

	SINGULIER.	PLURIEL.
Nominatif..	*sigua-ye*	*sigua-ye-zea*
Génitif.....	*sigua-co*	*sigua-qu-na-zea*
Datif.....	*sigua-co-ni*	*sigua-ni-zea*
Accusatif...	*sigua-co-nam*	*sigua-te-zea*
Vocatif.....	*sigua-ye*	*sigua-quena-zea*
Ablatif.....	*sigua-ye-pi*	*sigua-pi-zea*

Nos textes montrent, de façon très apparente, l'existence d'une déclinaison. Toutefois, les suffixes qui indiquent les différents cas ne sont pas toujours identiques à ceux fournis par Brinton.

Nous n'avons trouvé qu'un exemple du *vocatif* : *mamahe* «ô fils!», *mamaque* «fils».

Aucun des exemples de *génitif* que renferment nos textes n'est formé par suffixation; cette relation se marque toujours par la position des mots, le subordonné venant en premier lieu. Ex. : *Dios becahaco* «de Dieu mère»; *Poncio-Pilato quañee-na* «de Ponce-Pilate ordre-par»; *Dios haque exa hente* «de Dieu père droite-main».

L'*accusatif* porte tantôt le suffixe *-re*, tantôt le suffixe *-te*. Ex. :

Suffixe *-re* : *aun-re insi-gen* «pain donne-nous»; *ye oye mue-re* «j'aime toi»; *ye quacha-ye Dios haque-re, Jesu-Cristo-re* «je sais Dieu père, Jésus-Christ».

Suffixe *-te* : *qua-yeyo-te piray-gen!* «mal écarte!»; *ye quacha-ye Dios haque-re, neeique-te, Jesu-Cristo-re tei mamaque-te* «Je sais Dieu père, créateur, Jésus-Christ unique fils»; *Pain-te nee-pi* «l'homme il-fit»; *Dios repa-te yeye-eique* «Dieu seul vouloir-pour».

Le *datif* est indiqué par les suffixes *-pi* et *-ni*. Ex. : *may-ni incigen* «nous-à donne»; *pain-ni zia-mañare Dios neepi* «l'homme-pour, toutes-choses Dieu fit»; *mai qua-guati-pi ver-ge!* «nous mauvais-pour demande!».

L'*ablatif* s'exprime de diverses façons : 1° Par le suffixe *-pi* ou *-pio*, qui est souvent instrumental, comme l'indique Brinton. Ex. : *in caye-pi eia-mañare reo-pi* «sa parole-par toutes-choses il-fit»; *mue apue-pi eta-eique* «ton ventre-de né»; *enque-pi?* «com-

par pléonasme, le pluriel espagnol. Nous avons ainsi : les *Genze-huat-es* ou *Zenze-guai-es* ou *Cence-guaj-es* «les pécaris» (*sensé* «pécari»), qui devient *Zense-ies*, par suppression de la particule du pluriel betoya, remplacée par le pluriel espagnol; les *Ica-guat-es* «les piments» (*ica* «piment»); les *Maca-guag-es* «les jaguars» (*maca-yaí* «jaguar»); les *Oco-guag-es* «ceux de l'eau» (*oco* «eau»); les *Ama-guag-es* «ceux du serpent» (*ana* «serpent»); les *Corre-guag-es*; etc. Ces noms de tribus sont peut-être d'origine totémique.

ment, par quel moyen ?»; 2° Par le suffixe *-na*, qui est également instrumental : *quañee-na* «l'ordre-par»; *toyaque-na* «le signe-par»; 3° C'est, le plus souvent, une préposition de lieu qui sert à marquer ce cas; le suffixe *-na* indique, en plus de la relation logique et grammaticale, un sens de mouvement, ainsi que Brinton l'a déjà signalé : *matemo-na zia-cique* «ciel-au aller-pour»; *yeja-na cage-cipi* «terre-sur il-descendra»; les suffixes *-re* et *-te* indiquent la même relation, mais dépourvue de mouvement : *matemo-te*, *yeja-re*, *cia-hueña-re Dios paigi* «ciel-dans, terre-sur, tout-lieu-dans Dieu est».

Il semble, toutefois, que cette distinction n'ait pas toujours été respectée par les missionnaires qui ont écrit les textes qui servent de base à cette étude.

Brinton a signalé que le suffixe *-re* ou *-are* indique aussi l'accompagnement; nous en avons en effet trouvé quelques exemples : *Dios haque*, *mamaque*, *Espiritu Santo mami-re* «de Dieu père, fils, Saint-Esprit nom-au»; *Dios mue-re paigi* «Dieu toi-avec est»; *ye cuacha-ye Santo-guai-are tei-ueye-te* «je crois Saints-avec réunion(?)».

On intercale le suffixe marquant le pluriel entre la racine et le suffixe de déclinaison. Ex. : *reo-guati-ni* «aux bons»; *quaguati-ni* «aux mauvais».

Classification. — Les suffixes *-pue*, *-bue*, *-puid*, *-pui*, *-pe* servent à former les substantifs se rapportant aux diverses parties de l'homme. Ex. : *tara-pue* «os», *sia-pue* «face», *sinca-puid* «genou», *uncue-pue*, *jinque-pui* «nez», *zumju-pue* «nombril», *ziumbue*, *jijo-pue*, *sijo-pe* «tête», *eta-pue*, *a-pue* «ventre», *resco-pue* «âme, esprit». On retrouve toutefois ces suffixes dans des mots qui n'ont aucun rapport avec les parties du corps de l'homme, et sans qu'il soit possible de voir quel rapport peut exister entre l'une et l'autre des catégories. Ex. : *tara-pue* «bâton», *sara-puid* «bâton fourchu», *oco-pui* «calebasse», *chei-pué* «fil», *turu-pui* «panier», *uje-pui* «papaye».

Composition des mots. — Le betoya connaît la composition par simple juxtaposition. Ex. : *zia-tarapue* «front» (de *zia* «face» et *tara-pue* «os»); *ayro-yay* «jaguar» (de *ayro* «forêt» et *iái* «jaguar»); *ma-yay* «jaguar» (de *ma* «rouge» et *iái* «jaguar»); *choacuri* «or» (de *choa* «terre» et *ccuri* [quichua] «or»); *vinia-pain* «sorcier» (de *vinia* «magie» et *pain* «homme»).

Nous connaissons un exemple de composition avec apocope : *pay-quero* «royaume» (de *pain* «homme, maître» et *quero* «lieu»); mais cet accident est peut-être d'origine purement euphonique.

Dérivation. — Il semble que certains verbes, pris à l'infinitif,

puissent être employés comme substantifs. Ces verbes sont alors soumis aux exigences de la déclinaison. Ex. : *n-caye* «parler», *caye* «la parole»; *yeye* «souhaiter», *yeye* «volonté»; *quachaye* «savoir», *quachaye* «pensée»; *yoye* «faire», *yoye* «action». Ces noms abstraits paraissent former exclusivement leur pluriel en *-cere*.

Par contre, certains substantifs et adjectifs servent à former, par la suffixation de *-gi*, des verbes neutres et unipersonnels. Ex. : *pia* «fumée», *pia-gi* «cela fume»; *mumu* «tonnerre», *mumu-gi* «il tonne»; *tutu* «vent», *tutu-gi* «il vente»; *qua* «mauvais», *qua-gi* «c'est mauvais».

Autres affixes. — *-cique*. Ce suffixe paraît répondre au sens de «pour, dans le but, en vue de». Nous le trouvons le plus souvent, dans nos textes, ajouté à une racine verbale. Ex. : *hacha-ye* «entendre», *acha-cique* «pour entendre»; *cage-pi* «il descendit», *cage-cique* «pour descendre»; *yeye* «souhaiter», *yeye-cique* «pour souhaiter»; *zaiye* «aller», *zia-cique* «pour aller». Nous le voyons entrer également dans la composition de l'adverbe «pourquoi?» : *macne-cique* ou *mene-cique*.

-hua; d'après Brinton, ce préfixe indique une action de cause à effet. Ex. : *ye ezi* «je sens, je perçois une odeur»; *ye hua-zi* «je sens, je dégage une odeur».

-eagi exprime, d'après Brinton, le désir. Ex. : *cono* «boire», *cono-eagi* «je veux, je désire boire». Notre vocabulaire nous en fournit deux autres exemples : *acha-co-egi* «il ne veut pas entendre» (*hacha-ye* «entendre», *co* négation, *egi* «vouloir»); *panzi e-agi* «je ne ferai pas ce que tu m'ordonnes» (sans doute : «je ne veux pas obéir — ou faire»).

-repa, suffixe qui indique l'isolement. Ex. : *mue-repa* «toi-même = toi seul»; *tei-repa* «un seul»; *Dios-repa-te yeye-cique* «Dieu-seul désirer-pour». Ce dernier exemple montre que, comme l'indice du pluriel, le suffixe *-repa* s'intercale entre le substantif et l'indice de déclinaison.

-caye, suffixe indiqué par Brinton, aurait le sens impératif; ce n'est en réalité autre chose que le verbe «dire», *n-caye*. Ex. : *yere* «couper», *yere-e-caye* «ordonner de couper» [litt. : «dire de couper»].

Négation. — D'après Brinton, la négation est exprimée par l'infixation de *-mapay-*. Ex. : *rayge* «il vient», *ray-mapay-ge* «il ne vient pas». Nos textes ne fournissent aucun exemple de cette infixation; elle y est remplacée par le suffixe ou l'infixe *-co-*, qui semble jouer un rôle négatif. Ex. : *acha-co-egi* «il ne veut pas entendre»; *hua* «cru», *qua-co* «cuit, non cru».

D'autres fois, la négation se marque par l'infixation de *-nece-*.

Ex. : *Dios-ae* «ils sont Dieu», *Dios-nece-ae* «ils ne sont pas Dieu».

Forme interrogative. — L'interrogation se marque par diverses particules; la plus employée est le suffixe *-ne* ou *-ni*. Ex. : *enquea-ne Dios*? «qui est Dieu?»; *exuniba Dios paye-ne*? «combien de Dieux y a-t-il?»; *Dios-ae-ne*? «sont-ils Dieu?».

Viennent ensuite les suffixes *-que* et *-co*. Ex. : suffixe *-que* : *Dios pai-que*? «Dieu est-il?», *rai-que*? «es-tu venu?»; suffixe *-co* : *erones sai-co*? «où vas-tu?». Étant donnée l'intensité que le betoya donne à la distinction générique, il est possible que le suffixe *-co* soit employé lorsqu'on s'adresse à une femme, et *-que* lorsque l'interpellé est un homme.

Parfois, on combine les formes *-que* et *-ne* et on fait usage du suffixe *-quene*. Ex. : *enore Dios pai-que-ne*? «où Dieu est-il?»: *mene-cique Dios ne-que-ne* «pourquoi Dieu fit-il?».

Pronoms. — Brinton nous a fourni le tableau suivant des pronoms personnels :

je....	*ye*, *ye-pi*	nous (masc. et fém.)	*ye-que*, *yeque-pi*. *may*
tu....	*mue*	vous (masc. et fém.)	*mu-sa*
il....	*ha*, *an*, *haon*, *heque*, *yan*	ils, elles.....	*an-guati*, *imbue*
elle..	*haon*, *aon-pi*, *yo*		

Les pronoms possessifs semblent être les mêmes que les pronoms personnels. Toutefois, nous trouvons dans nos textes le monosyllabe *in*, qui paraît signifier «son» ou «ses»; il ressemble d'ailleurs d'assez près à *an*, l'un des pronoms personnels de la troisième personne, d'après Brinton. Cependant, quelques formes, données par ce dernier auteur, semblent indiquer une construction particulière du possessif, au moins pour la première personne. Ex. : «mon père», *ye-aque*, *huc-aque*, *aq-ma*; «ma mère», *ye-aco*, *huc-aco*, *aco-ma*. Il se peut que la forme *ye-aque* soit celle réservée aux hommes, tandis que *huc-aque* serait le doublet à l'usage des femmes. Les mots *aq-ma* et *aco-ma* signifient peut-être «notre père» et «notre mère», *-ma* représentant le suffixe pronominal *-may* «notre».

Signalons enfin une autre forme mentionnée par Brinton : «mon grand-père» *nen-co-e*, «ma grand'mère» *nen-co-o*.

Les pronoms personnels semblent se décliner de la même façon que les noms :

Nominatif.	*ye* «je»	*mue* «tu»	*mai* «nous»
Datif	*ye-ni* «à moi»		*may-ni* «à nous»
Accusatif..		*mue-re* «toi»	
Ablatif...		*mue-re* «avec toi»	*main-pi*, *may-pi* «de nous, par nous» *main-re* «avec nous, dans nous»

Par contre, les adjectifs possessifs paraissent être invariables : c'est le substantif qu'ils accompagnent qui porte le suffixe de déclinaison.

Le verbe. — Verbe substantif. — Au contraire de beaucoup de langues de l'Amérique du Sud, le betoya semble posséder un verbe substantif, permettant d'émettre le concept d'existence par un verbe complet, une forme pleine. Ex. : *pai-gi* «il est», *pae* «qu'il soit», *pai-ne*? «est-il?», *paye-que*? «y a-t-il? [existe-t-il quelque chose]». Cependant l'idée d'existence se marque le plus souvent par la suffixation de *-e* ou *-ae*. Ex. : *yeque ĝiva-e* «c'est mon fils», *mue reoco-ae* «tu es bénie», *Dios-ae* «il est, ils sont Dieu»; *tarapue-ae* «c'est un bâton».

Conjugaison. — Nous reproduisons ici malgré son peu de netteté l'exemple de conjugaison que nous fournit Brinton :

Verbe *oye* «aimer».

INDICATIF PRÉSENT.

Sing.	1re pers.	*ye oy-e*
	2e pers.	*oy-e mue*
	3e pers.	*an oy-ni*
Plur.	1re pers.	*may o-niă*
	2e pers.	*musa oy'-ye*

IMPARFAIT.

Sing.	1re pers.	*ye ou-ha*
	2e pers.	*mue ou-hue*
	3e pers.	*heque ou-ha*

Plur. 1re pers. *may ou-ahue*
2e pers. *musa oy-ci seaha-e*
(cf. 3e pers. plur. du prétérit).
3e pers. *an-guati ou-huapa*

PRÉTÉRIT.

Sing. 1re pers. *ye ohu-e*
2e pers. *mue oy-sique-co*
3e pers. *ian oy-sique-ae*

Plur. 1re pers. *may oy-sique-ae*
2e pers. *musa oy-sique-ae*
3e pers. *an-guati oy-sisea-e*

PLUS-QUE-PARFAIT.

Sing. 1re pers. *ye oy-paa*, etc.

FUTUR.

Sing. 1re pers. *oy-si ye*
2e pers. *oy-gen mue*
3e pers. *oy-sipi yan*

Plur. 1re pers. *o-nui yeque*
2e pers. *oi-ni musa*
3e pers. *oy-cipi yan-guati*

IMPÉRATIF.

oy-ni-mue

Chantre y Herrera nous a fourni un exemple précieux de conjugaison, limité malheureusement à quelques temps. Nous donnons ci-dessous les paradigmes qu'il fournit et dont l'intérêt principal est de montrer que la dualité, que révèle le vocabulaire entre le parler des deux sexes, se continue jusque dans la conjugaison :

ufaie « prier ».

ufa-gi « il prie »	*ufa-co* « elle prie »
ufa-cibi « il priera »	*ufa-cio* « elle priera »
ufa-pi « il pria »	*ufa-o* « elle pria »

Nos textes nous fournissent quelques faits intéressants relativement à la conjugaison.

Tout d'abord, et c'est là un fait important, le sujet est toujours exprimé.

Il est certain que la première personne du présent de l'indicatif se termine par *-ye*. Ex. : *ye cuacha-ye* «je sais», *ye o-ye* «j'aime».

La première personne du pluriel s'indique par la suffixation de *-niu*, *-ñu*, *-nuu*. Ex. : *may o-niŭ* «nous aimons», *may huaniennu*, *may guaniyenicha-ñu*, *may guaneye-niu* «nous pardonnons».

La troisième personne du passé défini se forme en *-pi*, comme l'indique Chantre y Herrera. Ex. : *eta-pi* «il naquit», *cage-pi* «il descendit», *reo-pi* «il créa», *nee-pi* «il fit».

Comme le même auteur nous l'indique, la troisième personne du futur se forme en *-sipi*. Ex. : *cage-cipi* «il descendra», *oy-sipi yan* «il aimera» (Brinton), *acha-cibi* «il entendra».

L'impératif se forme de façon très régulière, en suffixant à la racine *-ge*, *-gen*, *-he*, *-je*, *-yen* ou *-e*. Ex. : *inci-gen*, *inci-ge* «donne!»; *huaneye-yen*, *guaniyeni-gen*, *huaneye-ge* «pardonne!»; *pira-he*, *piray-gen* «écarte!»; *rai-ge* «viens!»; *tanta-he*, *tanta-e* «enlève!»; *acha-je* «écoute!». Cette forme correspond à la deuxième personne du singulier du futur dans la conjugaison de Brinton : *oy-gen mue* «tu aimeras».

Enfin, le participe passé se fait par suffixation de *-cique* à la racine. Ex. : *juyn-cique* «mort», *oy-sique* «aimé», *ne-sique* «fait», *eta-cique* «né». Ces formes participiales peuvent être employées comme substantifs. Ex. : *ne-cique* «fait», *ne-cique* «créateur». Accompagnées du verbe substantif, elles servent à former des temps composés. Ex. : *ne-cique pae* «qu'elle soit faite», *ne-cique paigi* «elle est faite».

Le prétérit de la conjugaison de Brinton est formé de la même façon.

Syntaxe. — Nous avons pu découvrir les quelques particularités syntactiques qui suivent : la proposition semble suivre généralement l'ordre suivant : sujet, régime et ses compléments, verbe. Toutefois, dans un certain nombre de cas, l'ordre logique est : régime et ses compléments, sujet et verbe. Ce dernier ordre semble avoir été surtout employé pour attirer l'attention sur le régime et ses compléments.

II. GROUPE SEPTENTRIONAL.

Nous reproduisons ci-dessous le court vocabulaire betoi de Hervás et le *Pater noster* de Adelung.

A. Vocabulaire.

âme	*mamelu.*
animal	*ubadoi.*
année	*ocasù.*
blanc	*cocosiajo.*
bois	*ucaca ajabò.*
bouche	*ra-fubò* (cf. front, visage, lèvre).
bras	*dafucà.*
cheveu	*ru-buca.*
ciel	*teo-tucu.*
cœur	*jijiba.*
corps	*re-jibosi.*
cuisse	*ru-dube.*
dent	*ro-xoki.*
dessous	*umenanù.*
dessus	*ubomi.*
diable	*memelu-fofei* (cf. âme).
dieu	*memelù* (cf. âme).
doigt	*umucurrù.*
doux	*olisa.*
eau	*ocudù.*
épaule	*telisà.*
étoile	*silicò.*
femme	*ró.*
feu	*futui.*
foudre	*bumì.*
front	*ra-fubà* (cf. visage).
gorge	*emalafadà.*
homme	*umasoi.*
jambe	*re-mocà.*
jour	*munità.*
lac	*ocù.*
langue	*inecà.*
lèvre	*ra-fubé.*
lune	*teó-ro.*
main	*ru-m-ocosi.*
maison	*tucui.*
mère	*mamá.*
miel	*alalaba.*
mois	*teo-ró* (cf. lune).
nez	*iusaca.*
œil	*ufonibà.*
oiseau	*cosiù.*

père	*babi.*
pied	*re-m-ocà* (cf. jambe).
pierre	*inaki.*
pluie	*ofacù.*
poisson	*dujiduca.*
rue	*manù.*
soleil	*teo-umasoi.*
terre	*dafibù.*
tête	*ro-sucu.*
vent	*fafuala.*
ventre	*ru-tucù.*
visage	*ra-fucà.*
un	*edoχoχoi.*
deux	*edoi.*
trois	*ibutu.*
quatre	*ibutu-edoχoχoi.*
cinq	*ru-mokoso* (cf. main).

B. Texte.

Pater noster.

Raufisucà babi teo-ubo-nu juida; odija ubuje-numa bola-
Notre père d'en-haut-lieu-dans sois; que partout

numa omeabicaju; uju ajabo-ia cofaja-nuto; uju ojaca oami mai
ton pays-dans appelle-nous; ta volonté comme ainsi

umenami uju ajao-nu farrocafada sadianú; duiji ije-numa
ici-bas ton pays-dans soit-de-même faite; nécessaire quotidien

ju-mu-a-nuto maidda; ibutu raufisaca fofei- ju-su-ca-nuto raufisaca
donne-nous aujourd'hui; aussi notre mauvais pardonne-nous notre

oanú iarola fofei ru-su-maica; ibitu jitebometú memelu
comme leurs mauvais nous pardonnons; aussi ne-laisse-pas diable

olea-nuto; uita bage-numa fofei cu-mi-ja-nuto; mamiaje!
nuire-nous; mais tout mauvais délivre-nous; bien!

C. Esquisse grammaticale.

Nous donnons ici, d'après Friedrich Müller, une esquisse grammaticale, très courte et très incomplète, du betoi [1].

Pronom. — *Pronoms personnels* :

	SINGULIER.	PLURIEL.
1re pers.	*rau-*	*rau-fisuka-*
2e pers.	*uχu-*	*uχu-rau-*
3e pers.	*yairi-*	*yaro-rola-*

Pronoms possessifs. — Les pronoms du singulier sont formés avec les racines des pronoms personnels, tandis que ceux du pluriel sont identiquement les mêmes :

	SINGULIER.	PLURIEL.
1re pers.	*re-*	*rau-fisuka-*
2e pers.	*χe-*	*uχu-rau-*
3e pers.	*u-*	*yaro-rola-*

Ex. : *re-moka* «mon pied», *χe-moka* «ton pied», *u-moka* «son pied»; *rau-fisuka-babi* «notre père», *uχurau-moka* «votre pied», *yarorola-moka* «leur pied».

Verbe. — Dans la conjugaison, les pronoms paraissent être toujours exprimés; ce sont, au moins pour le singulier, les pronoms possessifs qui sont employés; ils restent les mêmes pour tous les temps.

Le verbe auxiliaire obéit à la règle générale, mais la racine change, suivant le temps, de place et de forme :

PRÉSENT.

je suis.	*ru-ka*	nous sommes. .	*ru-uai-ka*
tu es.	*χu-ka*	vous êtes.	*χu-χai-ka*
il est.	*u-ka*	ils sont.	*u-bi-ka*

IMPARFAIT.

j'étais.	*ua-ru*
tu étais. . . .	*ua-χu*
etc.	

[1] Friedrich Müller. *Grundriss der Sprachwissenschaft*, Vienne, 1882, vol. II, 1re partie, p. 360-363.

FUTUR.

je serai.... *fa-ru*
tu seras.... *fa-χu*
etc.

Cet auxiliaire joue le rôle capital dans la conjugaison de tous les verbes. Tous les temps sont formés à l'aide de la racine du verbe, qui est invariable, et du temps correspondant de l'auxiliaire. Exemple :

Verbe « mourir » *χu*.

PRÉSENT.

je meurs.....	*ri-χu-ka*	nous mourons.	*ri-χu-mai-ka*
tu meurs.....	*χi-χu-ka*	vous mourez..	*χi-χu-χai-ka*
il meurt.....	*i-χu-ka*	ils meurent...	*i-χu-bi-ka*

IMPARFAIT.

je mourais.. *ma-ri-χu*
tu mourais. *ma-χi-χu*
etc.

FUTUR.

je mourrai.. *fa-ri-χu*
tu mourras. *fa-χi-χu*
etc.

CONCLUSIONS.

Si l'on compare les vocabulaires, les textes et les grammaires des langues du groupe septentrional et du groupe occidental, le rapprochement que Brinton a fait entre les unes et les autres paraît bien risqué, et, si l'on se reporte aux arguments d'ordre purement lexicographique qu'il a donnés pour le légitimer, on ne peut que les trouver bien insuffisants; nous les reproduisons ici :

	BETOI.	GROUPE BETOYA OCCIDENTAL.
homme.	*nmasoi*	*emiud* (3), *emuéme* (1), *emne* (5, 7).
feu....	*fu-tui*	*toa* (1, 2, 4, 7).
eau....	*ocu-dú*, *ocú* « lac »	*okó* (1, 2, 3, 4, 7).

Si nous ajoutons la ressemblance constatée entre *rumocosi* « main » et *nmoca* en tucano, nous avons épuisé la liste des con-

cordances signalées par le linguiste américain. C'est en vain que nous avons cherché par la comparaison de nos vocabulaires à en augmenter le nombre.

Nous pensons donc que ces quelques concordances, dont toutes ne sont pas évidentes, sont dues à des emprunts.

La preuve en est que nous retrouvons dans le betoi un nombre égal de mots dont la racine est nettement d'origine caribe :

	BETOI.	LANGUES CARIBES.
doigt.	*nmucurrú*	*mucure* «petit doigt» (roucouyenne);
étoile.	*silicó*	*siriko* (galibi, carijona, macusi, pianacotó);
feu	*futui*	*fotó* (opone);
langue.	*inecá*	*yinyíko* (hianakoto-umaúa).

Ceci montre une fois de plus combien il faut être prudent lorsque l'on cherche à classer les langues uniquement d'après quelques ressemblances lexicologiques.

Poursuivant nos recherches sur le betoi, nous avons trouvé que cette langue présentait des affinités fort nettes avec les différents dialectes chibchas. Voici le résultat de nos comparaisons [1] :

	BETOI.	LANGUES CHIBCHAS.
au.	*ocasú*	*zocam* (chibcha);
animal.	*uba-doi*	*himba* (paniquita);
blanc.	*cocosiajo*	*cuasaya* (sinsiga);
bouche.	*ra-f-ubó*	*uba* «face» (chibcha);
front.	*ra-f-ubá*	
lèvre.	*ra-f-ubé*	
cheveu.	*ru-b-uca*	*oga* (dorasque);
cœur.	*jijiba*	*jija* «ventre» (aruak);
corps.	*re-jibosi*	*yba* (chibcha);
cuisse	*ru-dube*	*dábu-kása* «mollet» (dorasque);
dent	*ro-xoki*	*hyco*, *sica* (chibcha);
homme	*nmasoi*	*yuma* «mâle» (guaymi);
jambe, pied.	*re-m-oca*	*goca* «jambe» (chibcha);
lune	*teó-ro*	*turú* (cabecar);

[1] La présence dans ce vocabulaire comparatif de mots moguex et paniquita, idiomes considérés jusqu'ici comme indépendants, s'explique par ce fait que, dans un mémoire récent, nous avons montré que ces idiomes doivent rentrer dans le groupe chibcha : H. Beuchat et P. Rivet, *Affinités des langues du sud de la Colombie et du nord de l'Équateur* (*groupes paniquita, coconuco et barbacoa*) [*Le Muséon*, nouv. série, t. XI. 1910, p. 33].

	BETOI.	LANGUES CHIBCHAS.
main.	*ru-m-ocosi*	*kose*, *kusä* (paez); *kusséh* (paniquita); *koze* (moguex); *kuse* (guaymi); *köso* « pied » (guamaka);
maison	*tu cui*	*u-tóku* « village » (guatuso); *hót-töka* « campement » (chimila); *aú-taka* (chimila); *tankuá* « toit » (köggaba); *jud-dugno* « toit » (guaymi); *huku* « toit » (bribri);
mère	*mamá*	*mammá* (paniquita); *naná* (dorasque);
miel	*alalaba*	*χála*, *ala* (dorasque);
mourir.	*χ^{u}*	*ó* (paez); *hu-úk* « mort » (paez);
nez	*iu-saca* (très vraisemblablement : *χ^{u}-saca* « ton nez »).	*saca* (chibcha); *θakai* (dorasque);
œil	*ufoniba*	*uba* (köggaba, sinsiga); *ubanaba* « cils » (sinsiga);
oiseau	*cosiú*	*sue* (chibcha);
père	*babi*	*pabi*, *paba* (chibcha); *pap* (cuna);
pierre.	*inakí*	*hyca* (chibcha);
terre	*dafibu*	*θabbo*, *θabo*, *θóbo*, *dabo-gati*, *débbi* (guaymi); *tap* (brunca); *θábi-kula* « boue » (dorasque);
tête	*ro-saca*	*sakuku* (bintukua); *chagla* (cuna); *zisquy* (chibcha);
un.	*eloχoχoi*	*étku* (cabecar);
ventre	*ru-tucú*	*tukólo* « ombilic » (guaymi); *tuksóh* (terraba);
visage	*ra-fucá*	*voqui* (bribri); *bokwó* (terraba); *uáka* (köggaba).

Sur les soixante mots betoi dont se compose notre vocabulaire, trente ont donc une racine chibcha.

Malgré le peu de renseignements que nous possédons sur la

grammaire betoi, ces affinités sont confirmées par des ressemblances grammaticales, fort nettes en particulier avec le chibcha.

Comme le chibcha, le betoi possède deux séries de pronoms, une série pleine et une série raccourcie, avec cette seule différence que cette dernière série ne semble exister que pour les trois personnes du singulier, anomalie qui peut être attribuée à l'insuffisance de notre documentation [1] :

	SÉRIE PLEINE.		SÉRIE RACCOURCIE.	
	CHIBCHA.	BETOI.	CHIBCHA.	BETOI.
je	*hycha*	*rau*	*ze-*	*re-*
tu	*mue*	*uχu*	*um-*	*χe-*
il	*asy*	*yairi*	*a-*	*u-*
nous	*chie*	*rau-fisuka*	*chi-*	*rau-fisuka-*
vous	*mie*	*uχu-rau*	*mi-*	*uχu-rau-*
ils	*asy*	*yaro-rola*	*a-*	*yaro-rola-*

Comme en chibcha, la série des pronoms raccourcis sert comme pronoms possessifs en betoi, au moins pour les trois personnes du singulier [2] :

CHIBCHA.	BETOI.
ze-boi « ma manta »	*re-m-oka* « mon pied » ;
um-boi « ta manta »	*χe-m-oka* « ton pied » ;
a-boi « sa manta »	*u-m-oka* « son pied » ;
chi-boi « notre manta »	*rau-fisuka-babi* « notre père » ;
mi-boi « votre manta »	*uχu-rau-m-oka* « votre pied » ;
a-boi « leur manta »	*yaro-rola-m-oka* « leur pied ».

En betoi, comme en chibcha, il existe un verbe substantif; mais, tandis que, pour le conjuguer, la seconde de ces langues a

[1] On pourrait reconstruire hypothétiquement les trois personnes du pluriel, d'après la conjugaison du verbe auxiliaire, où, comme nous l'avons vu, la série des pronoms raccourcis joue un rôle capital. On déduirait ainsi :

de *ru-ka* « je suis »	*ru-* ou *re-* « je »
χu-ka « tu es »	*χu-* ou *χe-* « tu »
u-ka « il est »	*u-* « il »
ru-mai-ka « nous sommes »	*ru-mai* « nous »
χu-χai-ka « vous êtes »	*χu-χai* « vous »
u-bi-ka « ils sont »	*u-bi* « ils »

Dans cette hypothèse, aux suffixes employés pour la formation du pluriel de la série pleine : *-fisuka*, *-rau*, *-rola*, correspondraient, pour la série raccourcie, les suffixes : *-mai*, *-χai*, *-bi*.

[2] Il se peut qu'il existe des formes possessives pluriel formées avec les pronoms raccourcis hypothétiques que nous avons indiqués :

ru-mai-m-oka « notre pied »
χu-χai-m-oka « votre pied »
u-bi-m-oka « leur pied ».

recours aux pronoms pleins, la première emploie les pronoms raccourcis :

	CHIBCHA.	BETOI.
je suis.	*hycha-gue*	*ru-ka*
tu es.	*mue-gue*	*χu-ka*
il est.	*as-gue*	*u-ka*
nous sommes.	*chie-gue*	*ru-mai-ka*
vous êtes.	*mie-gue*	*χu-χai-ka*
ils sont.	*as-gue*	*ubi-ka*

Dans les deux idiomes, le radical change avec le temps, les pronoms restant toujours les mêmes; c'est ainsi que nous avons vu en betoi le radical *ka* du présent se changer en *ma* pour l'imparfait, en *fa* pour le futur. De même, en chibcha, le radical *gue* du présent devient *nga* au futur (*hycha-nga* «je serai», *mue-nga* «tu seras», etc.), *san* ou *ngabe* au subjonctif futur (*hycha-san* ou *-ngabe* «si j'étais», *mue-san* ou *-ngabe* «si tu étais», etc.), *nganan* au subjonctif présent (*hycha-nganan* «que je sois», *mue-nganan* «que tu sois», etc.), etc.

Le parallélisme est parfait entre le betoi et le chibcha pour la conjugaison des verbes, non seulement parce que l'auxiliaire joue dans les deux langues un rôle prépondérant, la racine du verbe conjugué demeurant invariable, mais parce que le chibcha, tout en employant toutes les formes temporales du verbe auxiliaire *gue*, leur adjoint, comme pronoms, les pronoms raccourcis :

CHIBCHA.	BETOI.
Verbe «faire», radical *bki*.	Verbe «mourir», radical *χu*.
INDICATIF PRÉSENT.	
Auxiliaire *ze-gue*.	Auxiliaire *ru-ka*.
je fais. . . . . *ze-bki-s-kua*	je meurs. . . . *ri-χu-ka*
tu fais. . . . . *um-bki-s-kua*	tu meurs. . . . *χi-χu-ka*
il fait. . . . . *a-bki-s-kua*	il meurt. . . . . *i-χu-ka*
nous faisons. . *chi-bki-s-kua*	nous mourons. *ri-χu-mai-ka*
vous faites. . . . *mi-bki-s-kua*	vous mourez. . *χi-χu-χai-ka*
ils font. . . . . *a-bki-s-kua*	ils meurent. . . *i-χu-bi-ka*
FUTUR.	
Auxiliaire *ze-nga*.	Auxiliaire *fa-ru*.
je ferai. . . . . *ze-bki-nga*	je mourrai. . . . *fa-ri-χu*
tu feras. . . . . *um-ki-nga*	tu mourras. . . *fa-χi-χu*
etc.	etc.

Ce sont là les seuls temps dont nous ayons les correspondants

en chibcha et en betoi. Mais l'une et l'autre langues emploient pour toute la conjugaison le même procédé. C'est ainsi que l'imparfait du verbe «mourir» *χu* en betoi est composé de la façon suivante :

je mourais..... *ma-ri-χu* (auxiliaire *ma-ru*)
tu mourais..... *ma-χi-χu*
etc.

Voici de même quelques exemples empruntés au chibcha :

hycha-san «si j'étais»
hycha-ngabe «si j'étais»
hycha-nganan «que je sois»
hycha-san-nohocan «bien que je fusse»
etc.

ča-ki-asan «si je faisais»;
[*ze*]-*nga-ibgu-be* «si je tuais» («tuer», rad. *ibgu*);
ze-bki-nganan «si je dois faire»;
či-ki-asan-nohocan «bien que je fisse»;
etc.

Il n'est pas jusqu'à l'assimilation des voyelles, si fréquente en chibcha, dont on ne retrouve des traces en betoi.

Ainsi, en chibcha, quand le mot commence par *h*, la voyelle du pronom préposé peut changer :

zu-huina «en mon pouvoir», au lieu de *ze-huina*;
zy-hyzegoscua «j'aime», au lieu de *ze-hyzegoscua*.

Un procédé d'euphonie semblable se retrouve en betoi dans : *ru-dube* «ma cuisse», au lieu de *re-dube*; *ro-roki* «ma dent», au lieu de *re-roki*.

C'est à une raison de cette nature qu'il faut sans doute attribuer la mutation de *u* en *i* que l'on relève dans l'auxiliaire employé pour la conjugaison.

Ex. : *ma-ri-χu* «je mourais», au lieu de *ma-ru-χu*; *ri-χu-ka* «je meurs», au lieu de *ru-χu-ka*; *fa-ri-χu* «je mourrai», au lieu de *fa-ru-χu*; etc.

Ces concordances grammaticales, venant à l'appui des similitudes lexicologiques que nous avons signalées, nous conduisent à classer le betoi parmi les dialectes chibchas. Le fait est intéressant, car c'est le premier cas signalé jusqu'ici de pénétration de la langue chibcha à l'est de la Cordillère; il prouve donc que les langues dites *andines* ont fort bien pu s'introduire dans les régions basses de l'Amazone et de l'Orénoque, ou, si l'on veut, que des mouvements de populations ont pu exister entre le haut plateau des Cordillères et les plaines tropicales.

Autant les affinités des groupes occidental et septentrional du

groupe betoya de Brinton étaient sujettes à discussion et à revision, autant les ressemblances entre le groupe occidental et le groupe oriental paraissent évidentes. Il suffira pour s'en convaincre de comparer notre vocabulaire aux listes de mots publiées par Koch-Grünberg. Nous ne doutons pas un seul instant que ces concordances lexicographiques ne soient confirmées par des concordances d'ordre grammatical, lorsque cet auteur aura publié le résultat complet de ses études sur les langues betoyas orientales.

Après ce que nous avons dit ici à propos du betoi, la question se pose de savoir si l'on doit conserver à la famille betoya un nom qu'elle tient précisément d'une langue qui s'en trouve éliminée et que nous rattachons à un groupe linguistique différent. Nous ne le pensons pas, car le maintien de cette appellation pourrait devenir pour l'avenir une source de confusions.

Nous proposons donc d'appeler désormais la famille betoya «famille tucano», parce que le tucano est la langue la plus anciennement connue du groupe oriental et que ce groupe était désigné sous ce nom par Brinton, avant qu'il l'eût fusionné avec les groupes occidental et septentrional, ainsi que nous l'avons rappelé au début de ce travail.

H. Beuchat et P. Rivet.

LE GÉNITIF DU VIEUX PERSE.

Le vieux perse a perdu toutes les formes du datif indo-iranien, tandis que ces formes sont exactement conservées dans l'Avesta; les anciennes formes du génitif y cumulent les emplois du génitif avec ceux du datif. Si le cas régime s'est fixé en moyen iranien sous la forme du génitif, et si finalement cette forme est presque toujours la seule subsistante en pehlvi, c'est-à-dire dans le moyen iranien du Sud-Ouest (Perse proprement dite), c'est que ce génitif-datif avait pris une importance particulière.

En dépit de la forme, qui est celle du génitif, il semble que le sens du datif avait bien persisté. Avec le parfait composé du participe et éventuellement de l'auxiliaire, le génitif ne peut avoir d'autre valeur que celle d'un datif: *manā* ne peut être pour le sens qu'un datif dans une phrase du type *ima tya manā kṛtam* «voici ce que j'ai fait»; cf. le type latin *mihi indicatum est*, dont le caractère ancien ressort des indications de M. Brugmann, *Grundr.*, II², 2, § 491, p. 558 et suiv. Ce qui montre que le génitif était senti comme un datif dans les phrases de ce genre, c'est que les «idéogrammes» sémitiques qui servent en pehlvi à rendre les pronoms régimes perses ont été fixés sous la forme : לי, לו, להם, להן. c'est-à-dire la préposition *l* «à» suivie du pronom suffixe araméen. J. Darmesteter, *Études iraniennes*, I, p. 159, a déjà bien marqué que ces «idéogrammes» répondent au cas régime; il est intéressant de préciser que le cas régime indiqué a le caractère particulier du datif: *man* était senti comme valant «à moi», et non pas «de moi» dans le groupe *man kart* «à moi il a été fait», c'est-à-dire «j'ai fait».

Quant à la confusion du génitif et du datif en vieux perse, les rares exemples où en védique le génitif est employé avec valeur du datif (voir Delbrück, *Ved. Syntax*, p. 162) sont loin d'en rendre compte. L'Avesta offre des cas nombreux où le génitif a valeur de datif (Reichelt, *Avestisches Elementarbuch*, § 495, p. 255); mais seuls les exemples, rares et limités à une construction particulière, des gāthās peuvent passer pour autonomes; la date des textes de l'Avesta récent est incertaine, et

l'on ne sait jamais si l'on n'est pas en présence d'un texte d'époque arsacide ou sassanide, écrit par des hommes dont la langue courante était déjà le moyen iranien. On ne voit guère qu'un type de phrases qui ait pu servir de point de départ à la confusion : ce sont celles où figurent les pronoms enclitiques *maiy*, *taiy*, *šaiy* du vieux perse et **na*, **va* qui n'y sont pas attestés par hasard; ces cinq formes ont la double valeur du génitif et du datif depuis l'époque indo-européenne. Ceci suffirait à déterminer l'emploi de *manā*, **tavā*, *amāxam*, etc., avec valeur double de génitif et de datif; et l'importance prise par le type verbal *tya manā kṛtam* « ce que j'ai fait » aidant, tous les génitifs ont pris la même double valeur. Dans ce type, la forme tonique *manā* domine; mais on trouve aussi la forme atone *maiy* : Xerxès, Pers. b. 23 *tya manā kṛtam idā utā tyamaiy apataram kṛtam ava visam vašnā auramazdāha akunavam mām auramazdā pātuv hadā bagaibiš utāmaiy xšaθ'am utā tyamaiy kṛtam* « Ce que j'ai fait ici et ce que j'ai fait ensuite, tout cela je l'ai fait par la volonté d'Ahuramazdā; qu'Ahuramazdā me protège, moi et mon royaume et ce que j'ai fait. » Toutefois on doit noter que, dans les inscriptions de Darius, il ne se rencontre rien de pareil; *maiy*, qui sert à la fois de datif et de génitif atones, ne se trouve pas près du parfait en *-ta-*; si on a Beh., IV, 46, [*ap*]*imaiy aniyašĉiy vasiy astiy kṛtam*, avec *maiy*, c'est sans doute que, comme l'indique la présence d'*astiy* « il existe », qui ne se rencontre pas dans une simple phrase nominale sans indication du sens d'existence, le sens est : « de plus il existe beaucoup d'autres choses faites par moi »,— et que *kṛtam* est construit comme un adjectif apposé à *aniyašĉiy*; cet exemple montre du moins que, à toute époque, *maiy* s'est construit avec les participes tels que *kṛtam*. On a donc le droit de supposer que la confusion du génitif et du datif est partie du pronom enclitique, où elle a existé de tout temps; qu'elle a passé de là au pronom tonique, et que celui-ci a servi de modèle pour les substantifs; la raison particulière qui a favorisé cette influence en vieux perse est le fait que dans la construction *tya manā kṛtam* qui se développait rapidement, le sujet logique se présentait au cas oblique génitif-datif, et que le pronom était employé ainsi d'une manière naturellement fréquente.

Il convient du reste d'ajouter que génitif et datif sont deux cas qui offrent des points de contact. Dans la langue des brāhmaṇas, le génitif des thèmes sanskrits en *-ī-*(*-yā-*) est remplacé constamment par le datif en *-yai*. En arménien, le datif ne se distingue du génitif que dans la flexion des démonstratifs, interrogatifs, indéfinis, etc. au singulier et dans celle des pronoms personnels au singulier et au pluriel; le fait est tout différent de celui qu'offre le vieux perse; car il s'agit en arménien d'une confusion toute

formelle, propre au substantif, et non, comme en vieux perse, d'une confusion syntaxique. Chose plus caractéristique : en français populaire, le type *la maison à mon père* tend à remplacer le type *la maison de mon père*. Le magyar n'a pour le génitif et le datif qu'une seule et même forme. On ne saurait donc être surpris que, dans des conditions favorables, le génitif et le datif se soient confondus; ç'a été le premier moment de la grande réduction des distinctions casuelles qui a eu lieu en iranien et qui a abouti à l'élimination de toute flexion casuelle en perse, dans la période qui suit immédiatement l'époque achéménide.

A. Meillet.

DE QUELQUES FORMATIONS DE PRÉSENTS EN INDO-EUROPÉEN.

Il arrive souvent qu'une racine indo-européenne ait possédé plusieurs présents, dont chacun exprimait quelque nuance particulière. Toutefois, le nombre de ces présents est toujours assez limité et, d'ordinaire, l'une des formes est le présent principal de la racine. Il y a, on le sait, des racines qui fournissent des présents radicaux du type athématique, comme celle de skr. *émi*; ces présents tendent à s'éliminer au cours du développement des diverses langues de la famille; ainsi le vieux slave a déjà *jidǫ* «je vais»; d'autres racines fournissent des aoristes radicaux du type athématique, comme celle de skr. *ádhāt*, et alors le présent est obtenu par un procédé détourné, forme à redoublement, comme dans skr. *dádhāti*, ou dérivés variés, tels que arm. *dnem*, lat. *faciō*, v. sl. *dějǫ*, v. h.-a. *tuom*. Les présents radicaux les plus stables sont ceux des racines qui ont au présent le type thématique : des formes comme skr. *ájati*, *pácati*, *sácate*, *váhati*, *bhárati*, *bódhati*, *vártate*, *óṣati*, etc. trouvent chacune des correspondants nombreux dans les autres langues; et le type est largement représenté partout parmi les verbes forts; il est en germanique le type même du verbe fort; il a reçu presque partout un plus ou moins grand accroissement, et le sanskrit classique par exemple ou les prākrits offrent nombre de présents thématiques dont il n'y a pas d'original indo-iranien ou védique. Mais en revanche celles des racines qui en indo-européen ne comportaient pas de présent du type thématique — et elles semblent avoir été nombreuses — faisaient difficulté, et la survie de leurs formes verbales est devenue incertaine dans la plupart des langues.

On s'explique par là que certaines racines, dont l'importance était grande en indo-européen et dont les représentants sont répartis de telle sorte que leur caractère indo-européen commun soit certain, soient peu ou ne soient pas représentées sur plusieurs domaines. Quelques exemples montreront l'effet de cette absence ancienne de formes thématiques.

La racine **bhendh-* «lier» est sûrement indo-européenne commune; elle est représentée par des formes nominales en latin : *offendimentum*, *offendix*; en irlandais : *buinne*; en grec : πεῖσμα, πενθερός; en lituanien : *beñdras*. Mais il n'y a de formes verbales qu'en indo-iranien et en germanique. Or, le sanskrit n'avait pas à date ancienne un présent *bandhati*; les quelques formes de ce genre qu'offre le sanskrit classique proviennent de l'extension progressive du type thématique et ne sont que des sanskritisations de formes telles que prākr. *bandhai*. Le présent védique de *bandh-* est *badhnâti*, qui demeure la forme ordinaire en sanskrit classique; mais ce présent est encore rare en védique; le Ṛgveda n'a que *badhnáte*, I, 28, 4 et *ábadhnāt*, *ábadhnan* au maṇḍala x; l'Atharvaveda connaît *badhnāmi*, *badhnīmaḥ*; or, comme la racine **bhendh-* n'est pas dissyllabique, le thème skr. *badhnā-*, dont on n'a le correspondant nulle part, ne peut remonter à l'indo-européen; c'est une forme créée secondairement en sanskrit pour fournir un présent qui manquait; le modèle a peut-être été skr. *sināti*, dont la formation n'est malheureusement pas claire, cf. skr. *sitáḥ*, zd *hita* «les (deux chevaux) attelés». L'Avesta a *bandaya-*; mais le présent *bandāmi*, dont on fait souvent état, n'est pas sûrement attesté : on n'en a qu'un exemple *Yt*, IV, 5, où la vocalisation flotte suivant les manuscrits entre *banadāmi* et *bandāmi* et où le mètre, mal établi, ne donne pas le moyen de décider; si même l'ἅπαξ *bandāmi* doit être admis, la forme ne prouve pas plus pour l'existence indo-iranienne du thème verbal **bhandha-* que le prākr. *bandhai*. La forme germanique, got. *binda*, etc., est l'un des exemples qui attestent le développement germanique du type thématique. Les autres langues où le type thématique ne s'est pas ainsi développé à date plus ou moins tardive, comme il l'a fait en indo-iranien et en germanique, n'ont aucun présent de **bhendh-*, et il en résulte que seules ont subsisté des formes nominales de la racine; car, sauf quelques formes supplétives très employées, un verbe indo-européen dénué de présent ne peut se maintenir.

Le sens n'explique pas que le présent ordinaire de *nij-* «laver» soit en sanskrit l'intensif *nenikté*, déjà dans le Ṛgveda, et que la seule forme verbale attestée dans l'Avesta soit aussi l'intensif *naēnižaiti*. La racine i.-e. **neigᵘ-* était de celles qui fournissent un aoriste radical athématique attesté par véd. *ánijam*, *ánijan*, *nijā-*

náḥ et dont l'existence ancienne explique celle de l'ἄπαξ véd. *ninikta* comme forme d'imparfait. On comprend ainsi pourquoi le grec connaît seulement le présent dérivé en *-ye-*, *νίζω*, où, sous une forme qui a subi l'influence des autres thèmes, *νίπτω*; c'est sans doute le même thème qu'on a dans v. irl. *nigid*. Faute d'un ancien présent, la racine s'est éliminée dans plusieurs langues; le germanique n'en conserve que la forme nominale qui désigne les esprits des eaux : v. isl. *nykr*, v. angl. *nicor*, v. h.-a. *nihhus*; un verbe manifestement secondaire y a pris la place des anciennes formes de **neigʷ-* : v. isl. *vaska*, v. angl. et v. h.-a. *wascan*. La racine ne comportait peut-être pas de parfait : l'indo-iranien n'en a pas; le germanique n'a sans doute pas hérité d'un parfait; sinon il aurait pu, sur ce parfait, refaire un présent, comme il a fait *bindan* sur *band*, cf. skr. *babándha*; le grec a dès l'époque homérique *νένιμμαι*, qui peut être une formation hellénique, mais il n'a pas la forme active qui offrirait de meilleures garanties d'antiquité; l'irl. *fonenaig* (*Hymn.* III, 5) peut être aussi une formation nouvelle du celtique.

Il n'existe pas de présent skr. *náçati* «il périt», comme l'a indiqué Bergaigne, *M.S.L.*, VIII, 357, note. Le seul présent indo-iranien sûrement attesté est skr. *náçyati* = zd *nasyeiti* «il périt»; il y a un parfait skr. *nanāça* = gāth. *nənāsā*; le thème de causatif est skr. *nāçáya-* = v. perse *nāθaya-* (*Bh.*, IV, 66; *Nr. b.*, 20, d'après la lecture de M. Weissbach et l'interprétation de M. Tolman), persan *nāsīdan* «maigrir». Le latin a deux verbes bien séparés et où l'unité ancienne de la racine n'apparaît plus : le causatif-itératif employé absolument *noceō* et le transitif *necō* (*necāuī*), parf. *necuī* (*ēnecuī* est la forme ordinaire, mais *necuī* est remplacé d'ordinaire par *necāuī*), partic. *nectus*; le verbe *necāre* n'est pas dénominatif et se comporte exactement comme *secāre*. Faute d'avoir eu un présent thématique, la racine **nek₁-* n'a fourni de formations verbales qu'à ces deux langues. Les formations nominales, de type assez peu courant, n'ont pas eu non plus une grande vitalité : le nom à suffixe zéro **nek₁-* s'est maintenu d'une manière remarquable dans le lat. *nex* (et peut-être dans le dérivé *per-niciēs*, avec suffixe secondaire; cf. *prō-geniēs* en regard de skr. *prajāḥ*), sans doute aussi dans gr. *νέκ(-ταρ)* et dans le dérivé *νῶκαρ*; un autre thème se trouve dans gr. *νέκυς* = zd *nasuš*.

De même. **sek-* «couper» n'est représenté par des formes verbales qu'en slave, dans *sěką* «je coupe», et en italique, dans lat. *secāre* (*secuī*), ombr. p r u s e k a t u (partic. p r u s e ç e t u). Les formes ne concordent pas, et la voyelle longue radicale de v. sl. *sěkǫ* (en regard du substantif *sekyra* «hache») suffit à indiquer qu'il ne s'agit pas d'un ancien présent thématique, mais bien plutôt d'un présent radical athématique **sěk-*.

De **leubh-*, le sanskrit a *lúbhyati* «il désire» et *lobháyati* «il éveille le désir», mais n'a pas de présent thématique (Whitney ne signale qu'un exemple isolé de skr. class. *lobhase*, ce qui ne prouve pas l'existence réelle de la forme dans la langue); or, la racine n'est pas représentée en iranien, et elle ne l'était sans doute même pas dans le Nord-Ouest de l'Inde; car elle n'existe qu'avec la forme *l*, qui n'est pas celle des parlers de cette région, et le Rgveda ne connaît qu'une fois le causatif *pratilobhâyantī*, x, 103, 12; la racine skr. *lubh-* provient d'un de ces dialectes orientaux de l'Inde qui avaient maintenu partiellement la distinction de *r* et *l* abolie dans le dialecte du Nord-Ouest sur lequel repose la langue des parties anciennes du Rgveda. On n'a de formes verbales sûrement non dénominatives qu'en italique : lat. *lubet* (*libet*) répondant au skr. *lúbhyati*, comme *uidet* répond au sl. *viditŭ*, et osq. *loufir* «ou», forme fixée issue du passif d'une forme qui répond peut-être à skr. *lobháyati*. Quant au germanique, got. *us-laubjan*, *ga-laubjan*, v. isl. *leyfa*, v. h.-a. *ir-louben*, *gi-louben* peuvent répondre à skr. *lobháyati*, mais peuvent aussi être des dérivés du substantif conservé dans v. h.-a. *ur-loub*, etc., cf. got. *ga-laufs* «ϖολυτελής, de valeur»; et v. isl. *lofa*, v. h.-a. *lobōn*, *lobēn* «louer» peuvent être dérivés du substantif v. isl. *lof*, v. h.-a. *lob* «louange». En slave, *ljubiti* «aimer» est manifestement dérivé de *ljubŭ* «cher» = got. *liufs*, etc. Le lit. *liáupsinti* «louer» a sans doute une forme à élargissement *-s-* de la racine.

Il serait aisé de multiplier les exemples de ce genre : quand une racine verbale indo-européenne terminée par consonne ne comportait pas un présent thématique, elle a malaisément fourni des formes de verbes forts aux diverses langues. Là où l'on a des présents de ces racines, ils sont de types souvent divergents d'une langue à l'autre. M. Vendryes a montré, dans son article sur les verbes en **-sk$^{e}/_{o}$-* de l'indo-iranien, *Mélanges d'indianisme S. Lévi*, p. 173 et suiv., l'un des effets de l'embarras où s'étaient trouvées les langues là où manquait le présent thématique.

Il arrive par exception que le type à infixe nasal ait été préféré au type thématique; c'est ce que l'on observe dans skr. *rinákti* et lat. *linquō*, par exemple; et ceci tient sans doute à ce que, dans ces cas, le présent thématique tendait à prendre des sens particuliers (cf. ces *Mémoires*, XV, 255). Mais c'est surtout quand le présent thématique n'existait pas que le présent à infixe nasal a été généralisé. Ainsi on ne cite pas de présent thématique de la racine qui a fourni skr. *yunákti*, lat. *iungō*, lit. *jùngiu*; ceci explique que le grec, où le type à infixe ne s'est guère maintenu, ait dû former le présent nouveau ζεύγνῡμι, et que le germanique, le slave, l'arménien n'aient pas de formes verbales de **yeug-*. On ne cite pas de présent thématique en regard de

skr. *pinášṭi*, lat. *pinsō*; le slave a *pĭxajǫ* et *pĭxnǫ*, qui sont deux formes dérivées; toutefois les dictionnaires de Miklosich et de Sreznevskij fournissent des exemples d'un participe présent passif *pĭxomŭ*. Les faits sont parfois compliqués : le védique présente *tundānáḥ*, et, avec passage au type thématique, *tundate*, et le latin *tundō*; cf. aussi v. angl. *styntan*; la racine offre des formes thématiques, mais discordantes : en sanskrit, le type à vocalisme radical zéro *tudáti*; en germanique, le type à vocalisme *o*, got. *stauta*; la conservation du type à nasale infixée en latin n'est pas fortuite.

D'une manière générale, il importe donc que les étymologistes tiennent grand compte des formes de présent qui peuvent être attribuées à l'indo-européen pour chaque racine; ce n'est qu'en les déterminant d'une manière exacte qu'on peut s'expliquer les différences de formes offertes par les langues et la conservation ou la disparition de certaines racines, ou des formes verbales de ces racines.

A. Meillet.

À PROPOS
DU
SUBJONCTIF DU VERBE LATIN *FERO*.

Dans les présents radicaux athématiques conservés par le latin, l'ancien optatif a subsisté en principe et constitue la forme dite subjonctif présent : *sit* de *est* a subsisté jusqu'à l'époque actuelle dans des langues romanes; *uelit* de *uolt* s'est maintenu durant toute la latinité, grâce au fait que, le vocalisme *e* n'ayant pas été altéré par *l* suivi de *i*, la forme était bien isolée de celle de *uolō*; *edit* de *ēst* (plutôt que *est*) est encore courant à l'époque archaïque et n'a définitivement cédé devant *edat* appelé par *edō* qu'à la fin de la période républicaine. S'il n'existe pas de traces de l'ancien optatif de *it* (*eō*) et si *eat* est généralisé dès le début de la tradition, c'est que la caractéristique *-ī-* de l'optatif était incommode à employer après un thème terminé par *-i-*; la même difficulté a conduit le grec à la même élimination de l'ancien optatif athématique, et l'attique a recouru pour l'optatif de εἶμι à une forme empruntée au type thématique, ἴοι, tandis que d'autres parlers se servaient d'une forme un peu singulière, ἰείη, qui apparaît déjà chez Homère.

Dès lors, l'absence de tout reste d'un optatif en *-ī-* auprès de *fert* est significative; on n'en peut rendre compte que par le fait que le latin n'a jamais hérité de pareille forme indo-européenne.

Et en effet, si *fert* trouve dans véd. *bhárti* et *fertis* dans hom. φέρτε un correspondant, si les gāthās de l'Avesta ont l'impératif *barətū*, nulle part le thème **bher-* n'offre de subjonctif ni d'optatif du type athématique; tout au plus Whitney signale-t-il un précatif *bhriyāsam* dans les brāhmaṇas. Le présent radical normal sans redoublement de **bher-* est thématique : skr. *bhárati*, zd *baraiti* (3e pers. sing. imparf. v. p. *abara*), v. sl. *beretŭ*. arm. *berē*, gr. φέρει, v. irl. *berid* (1re pers. *biru*; voir Thurneysen, *K.Z.*, XLIV, 113), got. *bairiþ*; l'optatif est du type thématique partout : skr. *bháret*, zd *barōiṭ*, gr. φέροι, v. sl. *beri*. La forme athématique n'existe qu'à l'indicatif présent, et, sauf en latin, seulement à l'état de traces. Il ne s'agit pas d'un de ces cas où la forme indo-européenne était athématique et a été remplacée par des formes thématiques au cours du développement particulier de certaines langues. La forme thématique, partout identique à elle-même, domine trop évidemment, même en indo-iranien, pour n'être pas indo-européenne commune. On est donc ici en présence du cas très rare de la coexistence d'un présent thématique et d'un présent athématique dans les mêmes dialectes à l'époque indo-européenne. Ce n'est du reste pas la seule anomalie que présente la racine **bher-* : on y observe aussi la coexistence irrégulière de formes du type monosyllabique **bher-* et de formes dissyllabiques du type **bhero-*, **bhrē-*.

L'absence de l'ancien optatif en *-ī-* attestant la limitation du type athématique *fer-* au seul indicatif-impératif même en latin, on se demandera si la généralisation du type athématique, qui est particulière au latin, ou plus exactement à celles des formes de l'indicatif-impératif latin où se maintient le type athématique, n'aurait pas été beaucoup aidée par les chutes de voyelle après *r*. Ces chutes sont chose courante en latin, et des types comme les nominatifs *ager*, *puer* ou *ācer* leur doivent l'existence. Une forme *fers*, où en tout cas *-s* est dû à une restitution analogique, peut remonter tout à la fois à **bheres(i)* et à **bhers(i)*. Même sans tenir compte de l'obscur *fere* du chant des frères Arvales, rien n'empêche de considérer, avec Pauli, *fer* comme une forme du type de *fac*, *duc*, *dic*, *em* (d'après Stowasser et M. Skutsch; voir en dernier lieu Walde, *Et. Wört.*[2], s. v.) et *inger* (ce dernier chez Catulle). Les dialectes italiques autres que le latin n'enseignent rien; ombr. fertu est ambigu; le marrucin *feret*, que cite M. Brugmann, *Grundr.*, II[1], p. 903, n. 1, se trouve sur une inscription mutilée dont l'interprétation est incertaine, et l'on en ignore la valeur.

Pour apprécier exactement l'antiquité du doublet **bhere-*/**bher-*, il suffit de comparer un cas tout semblable où la forme du

présent radical athématique était sûrement la seule en indo-européen, celui du thème **ed-*. Les traces directes du type athématique sont beaucoup plus importantes, et de plus l'existence ancienne du présent athématique se traduit par les innovations divergentes de plusieurs langues. Le sanskrit a constamment le type athématique *átti*, et de même le vieux slave *jastŭ* (ancien **ĕstĭ*), le latin *ēst;* le lituanien offre *ėst(i)*. La langue homérique a l'infinitif ἔδμεναι dont la forme métrique était commode, et le futur attique ἔδομαι est sans doute l'ancien subjonctif du thème ἐδ- conservé dans ἔδμεναι, comme ϖίομαι est le subjonctif de thème ϖῑ- conservé dans ϖῖθι (voir Brugmann, *Gr. Gr.*[3], § 398, p. 333). Sans doute, la tendance générale à éliminer les présents thématiques a fait créer, sur la 3e pers. plur. ἔδουσι = lat. *edunt* (et skr. *adanti?*), un présent ἔδω, qui se rencontre dès l'époque homérique; mais le présent ordinaire est un dérivé compliqué, ἐσθίω, ou plus simplement ἔσθω (à part le groupe de mots ϖῖνε καὶ ἤσθε, qu'on lit quatre fois, le texte homérique ne connaît que des formes où le type ἐσθίω serait impossible : ἔσθουσι, ἔσθων, ἐσθέμεναι, ἔσθειν). L'arménien, qui n'a plus rien du type athématique, atteste cependant l'élimination préhistorique du présent **ed-* par son présent *utem*, dont l'*u* reposant sur **ō* appelle le rapprochement avec le causatif skr. *ādayati*; on ne saurait partir du parfait, parce que la voyelle initiale en était *ē-* : got. *-et*, lat. *ēdī*, hom. ἐδηδώς, ἐδήδοται et les participes v. sl. *jadŭ* (*-ĕdŭ*), lit. *ėdęs*, dont l'existence a dû contribuer à la généralisation de *ē-* dans les formes slaves et baltiques (irl. *-doid*, *-duaid* n'a rien à faire ici; voir Thurneysen, *Hdb. d. Altir.*, § 687, p. 395); cf. le type du parfait de **ēs-*, gr. ἦσθα, ἦεν; on ne voit d'ailleurs pas comment l'arménien aurait été amené à recourir au parfait. Le celtique a purement et simplement éliminé le présent **ed-*, et l'irlandais par exemple a une autre racine dans *ithim* (voir Thurneysen, *loc. cit.*, § 806, p. 446). L'iranien a de même éliminé le correspondant de skr. *átti* aussi bien que celui de *píbati* et recourt à une forme thématique d'une autre racine : zd *xᵛaraiti*, pers. *xᵛarad* « il consomme » (des objets solides ou liquides). Seul le germanique, qui a complètement aboli le présent athématique, a généralisé ici, comme en beaucoup de cas, le type thématique et présente dans tous ses dialectes des formes telles que got. *ita*; mais on sait que *im* est le seul présent athématique conservé nettement en germanique. — Le cas de **ed-* est donc tout différent de celui de **bhere-*/**bher-*, où le type thématique dominait en indo-européen et où le type athématique ne coexistait avec **bhere-* qu'à l'état d'exception, dans des circonstances qui ne se laissent plus déterminer.

A. Meillet.

DEUX CAS
DE
DÉTERMINATIF EN MALGACHE.

En malais, les êtres et les choses sont divisés en plusieurs catégories qui ont chacune un nom spécifique : *oraṅ* «homme, personne», pour les êtres humains; *ikor* «queue», pour les animaux; *buwah* «fruit», pour les fruits; *bidji* «graine», pour les graines et les petits objets plus ou moins ronds; etc. Exemples :

pĕrampuan lima oraṅ, litt. «femmes cinq personnes» = cinq femmes;
kuda tiga ikor, litt. «chevaux trois queues» = trois chevaux.

Les déterminatifs qui existaient également en malgache ne sont plus usités dans la langue moderne. Le deuxième volume de *Tantara ny Andriana eto Madagascar*[1] «Histoire des rois de Madagascar» nous en a conservé deux exemples :

P. 689 : *umbi rua rambu maṅgaru fadi* «deux bœufs (litt. «bœufs deux queues) qui mêlent les tabous». Amende que devait payer celui qui commettait l'inceste (p. 1220 du même volume).

P. 785 : *dia amunuana umbi rua rambuni* «qu'on tue deux bœufs (litt. «bœufs deux queues»).

P. 838 : *andruṅgu rua rambuni* «deux lézards» (litt. «lézards deux queues»).

Cf. également le premier volume de la publication précitée[2] :

P. 155, l. 7-8 : *amunuana umbi rua rambu*; l. 17 : *amunuan' umbi rua rambuni* «qu'on tue deux bœufs» (litt. «bœufs deux queues»). Le déterminatif *rambu* est tantôt employé avec le pronom personnel suffixe de la 3e personne, tantôt sans pronom suffixe.

Gabriel Ferrand.

[1] Tananarive, 1908, in-8°, 2e éd. Ces textes indigènes ont été recueillis par le Père Callet et publiés pour la première fois en 1878.
[2] *Ibid.*

ÉTUDES

SUR LA LANGUE ANNAMITE.

I

MORPHOLOGIE.

Dans la plupart des études et des grammaires qui ont été publiées jusqu'à présent sur la langue annamite [1], on s'est efforcé de faire entrer de force cette langue dans les cadres généralement admis pour l'exposition grammaticale des langues européennes, en particulier du français et du latin. C'est-à-dire qu'on y trouve des chapitres sur l'article, sur le substantif, sur l'adjectif, sur le pronom, sur le verbe, sur le genre, sur le nombre, etc. Cette méthode peut rendre quelques services à l'Européen qui veut apprendre très superficiellement un peu d'annamite et arriver à traduire en annamite quelques mots de sa langue en les remplaçant par des mots annamites plus ou moins équivalents. Elle n'a évidemment ni intérêt ni portée pour qui veut apprendre l'annamite à fond, ni surtout pour le linguiste qui étudie la structure d'une langue et cherche à dégager les caractères qui lui sont propres.

Nous nous proposons d'exposer ici les principaux phénomènes de la morphologie annamite, en essayant d'éviter toute transposition et de leur laisser leur caractère indigène.

Il n'y a pas en annamite d'article, ni de nom, ni de pronom, ni de verbe, ni de genre, ni de nombre; il y a simplement des mots, tous monosyllabiques, qui sont d'une manière générale invariables, et dont la signification fondamentale est modifiée et précisée par ce qui les précède ou les suit, c'est-à-dire par le rôle qu'ils jouent et la place qu'ils occupent dans la phrase.

[1] Citons parmi les plus importantes: P. J. B. Trương-Vĩnh-Ký, *Grammaire de la langue annamite*. Saigon, 1884; — A. Dirr. *Theoretisch-praktische Grammatik der Annamitischen Sprache*. Wien, Pest, Leipzig (Bibliothek der Sprachenkunde); — H. Lauxe, *Notions pratiques de langue annamite*, Paris, 1890.

Ainsi le mot *xe* peut signifier «rouler, roule» (verbe), «roulé, roulant» (adjectif), «char» (substantif); le mot *thương* peut signifier «aimer, amoureux, amour»; le mot *trên* peut signifier «sur» (préposition), «au-dessus» (adverbe), «supérieur» (adjectif), etc.

Si je dis *mèo ăn chuộc*, ces trois mots signifient «les chats mangent les souris», ou «le chat mange la souris», ou «un chat mange une souris», à condition de prendre les termes «le chat, la souris, un chat, une souris» dans le sens le plus général et le plus indéterminé. Mais cette phrase ne peut pas signifier «les souris mangent les chats», ce qui indique pour la disposition des mots un ordre déterminé. D'autre part, dans le cas où la phrase française: «le chat mange la souris» désignerait un chat et une souris particuliers, à savoir ceux qu'on aurait devant les yeux, la phrase annamite n'en serait plus la traduction; il faudrait dire: *con mèo ăn con chuộc*.

1. Composés génériques.

Les mots simples n'ayant d'ordinaire par eux-mêmes qu'un sens assez imprécis, une phrase composée uniquement de monosyllabes risquerait fort d'être inintelligible ou, ce qui aboutirait au même résultat, de prêter à plusieurs significations très différentes. Un mot simple ne se présente donc isolément dans une phrase que si ceux qui l'entourent ne permettent aucun doute sur le rôle qu'il joue. Une phrase ne peut être composée tout entière de mots simples que si elle est très générale et indéterminée.

Pour éviter toute ambiguïté et prévenir toute hésitation de la part de l'auditeur, on l'avertit de l'ordre d'idées dont il va être question; c'est-à-dire qu'au lieu d'énoncer directement et simplement le mot spécifique qui est le signe propre de l'idée à exprimer, on se sert d'un composé dont les premiers éléments annoncent à quelle catégorie d'idées appartient le mot spécifique qui va suivre. Les éléments du composé sont classés par ordre de généralité décroissante; on énonce d'abord le genre, puis l'espèce. Nous appellerons donc ces mots des composés *génériques*.

Ainsi *trai* signifie «garçon»; c'est le mot propre et spécifique. Il est en somme suffisant; mais la phrase où il se trouvera pourrait n'être pas claire, car *trai* signifie aussi «jeûner, jeûne, — pur, chaste, — coquille perlière, — petit, rabougri». Le plus souvent donc on annoncera de quel *trai* il s'agit en faisant précéder ce monosyllabe d'un autre qui le détermine en marquant à quelle catégorie de mots ou d'idées il appartient. On dira donc *con trai* «enfant-garçon», qui désignera le garçon. Mais *con*

n'annonce pas d'une façon certaine un être humain, car il s'applique aussi aux petits des animaux : *ngựa con* «cheval-enfant, poulain». On évitera donc toute ambiguité en annonçant de quelle catégorie d'êtres il s'agit, au moyen du mot *đứa* «individu», ou du mot *người*, qui est le nom générique de l'homme : *đứa con trai* «individu-enfant-garçon», ou *người con trai* «homme-enfant-garçon», le tout signifiant simplement «le garçon, un garçon».

De même[1] :

người đờn ông «homme-adulte-monsieur, l'homme, un homme»;
người đờn bà «homme-adulte-dame, la femme, une femme»;
người nam «homme-homme, l'homme, un homme» (*người*, c'est l'homme d'une manière générale, en all. *Mensch*; *nam*, c'est l'homme par opposition à la femme, en all. *Mann*).
người nữ «homme-femme, la femme, une femme».

Les deux monosyllabes les plus usités comme mots génériques sont *cái* et *con*. Le premier signifie «chose» au sens le plus large du mot, et le second «être (substantif)». Le premier peut s'appliquer à tout ce qui existe, le second seulement à ce qui vit, ou au moins semble vivre et est capable d'activité. Leur emploi est tellement fréquent et tellement automatique que leur sens précis est en quelque sorte usé. On peut l'apercevoir encore assez nettement dans des phrases comme celles-ci :

lấy ba cái «prendre trois choses, prendre trois objets»;
anh bắt cá được mấy con «frère-aîné prendre poisson obtenant combien (d')êtres? combien de poissons avez-vous pu prendre?»;
dao mua mấy cái «couteaux acheter combien (d')objets? combien faut-il acheter de couteaux?»;
bầy bò một trăm con «troupeau (de) bœufs un cent (d')êtres, un troupeau de cent bœufs»;
đánh bá cái «frapper trois frappements (*cái* indiquant ici la *chose* qui est désignée par le mot à idée verbale), frapper trois coups»;
chém một cái «couper une coupure, couper une fois, donner un coup de sabre»;
đâm một cái «percer une fois, donner un coup de lance».

[1] Nos exemples sont tirés pour une bonne part des publications de Trương-Vĩnh-Ký.

C'est ce qui explique l emploi nettement distinct de *con* et *cái* comme génériques. *Con* ne peut apparaître que devant des noms d'êtres animés, ou d'objets assimilés à des êtres animés :

1° *Êtres animés :*

con chó « être-chien, le chien, un chien » ;
con voi « être-éléphant, l'éléphant, un éléphant » ;
con chim « être-oiseau, l'oiseau, un oiseau » ;
con cá « être-poisson, le poisson, un poisson » ;
con rắn « être-serpent, le serpent » ;
con người đờn ông « être-homme-adulte-monsieur, l'homme » ;
con đờn bà « être-adulte-dame, la femme » ;
con đàn anh « être-troupe-frère aîné, l'ensemble des aînés, de ceux qui sont supérieurs en rang ou en âge » ;
ba con chó « trois êtres-chiens, trois chiens » ;
nó bắn được sáu con mổ nhác « lui tirer obtenant six êtres-bec-pourri, il a pu tuer six bécassines ».

2° *Objets doués de mouvement ou de vie apparente :*

con mắt « être-œil, l'œil, un œil » ;
con nước « être-eau, la marée, une marée » ;
con quay « être-quenouille, la quenouille » ;
con quây « être-tourner, une manivelle » ;
con dao « être-couteau, le couteau » ;
con cò « être-chien de fusil, le chien de fusil » ;
con ốc « être-vis, la vis » ;
con dấu « être-cachet, le cachet ».

Cái est le générique ordinaire des objets inanimés et des parties d'êtres animés :

cái áo « chose-habit, l'habit » ;
cái cửa « chose-porte, la porte » ;
cái đầu « chose-tête, la tête, une tête » ;
cái tay « chose-main, la main » ;
cái bàn « chose-table, une table » ;
cái nhà « chose-maison, la maison » ;
ba cái trứng gà « trois choses-œufs (de) poule, trois œufs de poule ».

Mais sa signification est tellement générale (*chose existante*), qu'elle lui permet de figurer comme générique même devant un nom d'être animé, même devant *con*. Ceci n'a lieu du reste que si le nom spécifique doit être suivi d'un mot ou d'un membre de

phrase qui le localise ou le qualifie de manière à le distinguer d'un autre :

cái con chó nầy « chose-être-chien ici, ce chien-ci » (*cái* générique de tout ce qui existe, *con* générique restrictif désignant parmi les choses qui existent seulement celles qui sont animées ou actives, *chó* mot spécifique);
cái con chó mực nó đi đâu rồi « chose-être-chien (d')encre, lui aller où (d'une manière) terminée? où est allé ce chien noir? »;
tôi không có biết cái ngươi ông nói đó « serviteur pas avoir connaissance chose-homme-monsieur parler là, je ne connais pas le monsieur dont on parle-là, je ne connais pas la personne dont vous parlez ».

D'ailleurs, même dans ce cas, *con* peut suffire :

con ngựa ấy chứng « être-cheval là vicieux, ce cheval-là est vicieux ».

Un mot pris dans un sens général et indéterminé n'est naturellement précédé d'aucun mot déterminatif :

đờn bà yếu hơn đờn ông « (la) femme (est) faible dépassant (l')homme, la femme est plus faible que l'homme »;
nhà Annam thấp « (les) maisons (de l')Annam (sont) basses ».

Mais l'emploi d'un générique (le plus souvent *con* ou *cái*) est obligatoire quand le mot est employé dans un sens précis, comme par exemple lorsqu'il est précédé d'un nom de nombre :

Nó cầm một cây dù « lui tenir un arbre-parapluie, il tient un parapluie »;
Hai cái con ngựa « deux chevaux ».

Si l'on considère que *cái* et *con* ne sont pas employés devant les mots spécifiques pris dans un sens très général et indéterminé, mais seulement devant les mots désignant quelque chose de précis et de déterminé, on sera peut-être frappé de l'analogie qu'il y a entre l'emploi de ces monosyllabes et celui de notre article défini, et l'on concevra qu'il ne faudrait pas une évolution très considérable pour qu'ils devinssent de véritables articles, employés l'un pour les choses et l'autre pour les êtres. Mais actuellement cette évolution n'est pas accomplie; ces mots restent de simples génériques, comme *ngươi* est celui des êtres humains, *cây* celui des plantes et des objets cylindriques, etc.: *cái* et *con* ont seulement une signification plus générale.

II. Composés collectifs.

Dans les composés cités précédemment, les mots sont placés de telle sorte que le premier a le sens le plus général et le dernier le sens le plus particulier. Chacun précise et restreint le sens du précédent.

Il y a des composés dans lesquels les divers éléments ont même sens, ou sens voisins et également étendus. Dans ce cas les éléments du composé, au lieu de se préciser l'un l'autre, s'additionnent l'un à l'autre.

L'addition peut se faire de deux manières :

1° Au point de vue du sens, et il y a alors deux cas à considérer :

α. Il résulte de cette addition une idée collective embrassant les deux idées particulières, et en même temps, s'il y a lieu, les idées intermédiaires ou analogues. Ainsi :

trâu bò «buffle-bœuf, c'est-à-dire buffles et bœufs», signifie en réalité «bestiaux» et embrasse par conséquent non seulement les buffles et les bœufs, mais encore les animaux plus ou moins analogues;
áo quần «habit-pantalon (habits et pantalons), vêtements»;
cách thể «procédé-manière (procédés et manières), méthode»;
chén bát «tasse-écuelle (tasses et écuelles), vaisselle»;
lề luật «usage-loi, les lois»;
ngày tháng «jour-mois, le temps»;
ngày giờ «jour-heure, le temps»;
mưa gió «pluie-vent, mauvais temps, orage»;
ông bà «monsieur-madame, grands parents»;
cha mẹ «père-mère, les parents»;
chị em «sœur aînée-frère cadet, sœurs»;
anh em «frère aîné-frère cadet, l'ensemble des frères, les frères en général, les camarades»;
buôn bán «vendre-acheter, faire du commerce»;
gần xa «près-loin, partout»;
ăn uống «manger-boire, faire un repas»;
chon tay «pieds (et) mains, des serviteurs, (aussi) les membres».

C'est à la même catégorie qu'appartient *Chúa Bà* «seigneur-dame» que l'on a coutume de traduire par «Dieu, le Seigneur» et qui en réalité signifie «les Dieux».

Naturellement dans ce cas l'ordre des éléments est parfois indifférent :

cỏ hoa « herbe-fleur, plante » ou *hoa cỏ* « fleur-herbe, plante ».

Pourtant le plus souvent l'ordre est fixe, parce que les composés sont des mots tout faits et établis par un long usage.

β. Le second terme ajoute au premier une simple nuance, qui le complète, le précise, l'étend ou le renforce :

canh giữ « veiller-garder, surveiller » ;
nhơn dân « homme-population, les habitants » ;
hỏi dọ « demander-explorer, se renseigner » ;
hun hít « baiser-aspirer, baiser en aspirant, baiser (avec le nez, selon l'usage annamite) » ;
chạy bay « courir-voler, courir avec la rapidité d'une flèche qui vole, d'un oiseau » ;
học hành « étudier-se surmener, étudier avec acharnement » ;
đĩ thả « courtisane-lâchée (les autres femmes sortent très peu), fille de joie » ;
cờ bạc « jeton-argent, jeux (d'argent), jouer de (l'argent) » ;
che đậy « cacher-couvrir, masquer, cacher (en couvrant) » ;
bày bố « étaler-arranger, exposer » ;
leo trèo « monter-grimper, monter en grimpant » ;
coi sóc, *xem sóc*, *săng sóc* « regarder-observer, surveiller, soigner » ;
soi xét « illuminer-examiner, scruter ».

2° L'addition peut se faire seulement au point de vue numérique, et alors le second terme sert uniquement à donner au premier l'idée de pluralité. L'usage seul fait rentrer un composé dans la 2e classe ou dans la 1re. et la limite entre les deux n'est pas nettement déterminable. Tel composé appartient tantôt à l'une tantôt à l'autre :

gà vịt « poule-canard, basse-cour (addition sémantique : poules et canards), — poules (addition numérique) » ;
gươm giáo « épée-lance, armes (addition sémantique), — sabres, épées (addition numérique) ».

Dans la seconde classe, l'ordre des éléments est absolument fixe, car en le modifiant on changerait totalement le sens :

tôm cá « crevette-poisson, crevettes » ;
cá tôm « poisson-crevette, poissons » ;
thịt cá « viande-poisson, de la viande (plusieurs pièces de viande, comme à l'étal d'un boucher) » ;
tay chơn « main-pied, les mains » ;

sông biển « fleuve-mer, rivières »;
chó mèo « chien-chat, chiens »;
hoa quả « fleur-fruit, fleurs »;
vua chúa « roi-seigneur, les rois »;
quan quyền » mandarin-dignitaire, mandarins »;
giày dép « soulier-sandale, souliers »;
núi non « montagne-forêt, montagnes »;
ghe cộ « bateau-char, des barques »;
cây trái « arbre-fruit, arbres »;
xe ngựa « voiture-cheval, voitures »;
mền chiếu « couverture-natte, couvertures »;
chiếu gối « natte-coussin, nattes »;
đũa bát « baguette-écuelle, baguettes »;
kim chỉ « aiguille-fil, aiguilles »;
ngựa voi « cheval-éléphant, chevaux »;
gạch ngói « brique-tuile, briques »;
ngói gạch « tuile-brique, tuiles ».

III. Composés euphoniques.

Les composés euphoniques sont tous constitués par allitération, c'est-à-dire que le second mot commence par les mêmes initiales que le premier. Il y en a deux catégories :

1° Composés de deux mots existant isolément. Le second terme ne joue aucun rôle dans la signification totale et sa signification propre peut être quelconque, voisine ou éloignée de celle du premier terme. Ces mots composés sont fixés par l'usage. On les emploie pour donner au mot qui constitue le premier terme plus d'ampleur et plus d'individualité dans la phrase et surtout pour empêcher l'incertitude au sujet d'un mot qui a des homophones. Ainsi :

trái veut dire « contre, à l'envers, à faux, à gauche, — dépérissement, — fruit ». Le composé *trái trăng* (mot à mot: fruit-lune) ne veut dire que « fruit » (ou plutôt « fruits », car souvent, comme dans la catégorie précédente, la composition entraîne l'idée de pluralité);
của cải « richesse-chou, richesses »;
cây cối « arbre-mortier en bois, arbres »;
màu mè « couleur-sésame, de la couleur »;
la lối « crier-sentier, crier, gronder »;
thách thức « provoquer-s'éveiller, provoquer »;
chia chác « partager-acheter, partager »;
trồng trặc « planter-se déboîter un membre, planter »;
vội vàng « s'empresser-or, s'empresser »;

vội vả « s'empresser-giffler, s'empresser »;
mời mọc « inviter-croître, inviter »;
cãi cọ « disputer-limer, disputer »;
sảng sốt « délirer-chaleur, délirer »;
mặt mũi « visage-nez, le visage ».

2° Composés artificiels et purement euphoniques. Le second élément n'a aucune signification par lui-même; il est constitué par la consonne initiale du premier suivie d'un élément *-iếc* qui subit à l'occasion diverses modifications euphoniques :

sách siếc « livre »;
ván viếc « planche »;
giấy giếc « papier »;
kinh kiếc « prière »;
dất diếc « terre »;
biển biếc « mer »;
sông siếc « fleuve, rivière »;
ban biếc « rougeole »;
dã diếc « champs, campagne ».

Règles d'euphonie :

1° Si le premier mot est affecté du *bình thinh* (ton égal, sans accent), du *sắc* (accent aigu), du *hỏi* (point interrogatif), ou du *ngã* (tilde), le deuxième prend le *sắc*, comme dans les exemples précédents;

2° Si le premier est du *nặng* (point sous la voyelle) ou du *huyền* (accent grave), le deuxième prend le *nặng* :

cặn kiệc « lie, dépôt »;
bọn biệc « bande »;
ghè ghiệc « vase en terre cuite »;
chì chiệc « plomb ».

3° En outre, il y a lieu de noter que l'initiale du second terme doit toujours avoir même point d'articulation que celle du premier, d'où un certain nombre de phénomènes qui sont surtout orthographiques : *g* est remplacé devant *i* par *gh*, *c* par *k*; en outre *-iếc* est remplacé par *-uyếc* quand la consonne initiale du premier terme est suivie de *-oa-*, *-ua-*, *-ue-*, *-ui-*, *-uy-* :

gang ghiếc « fonte »;
cóc kiếc « crapaud »;
canh kiếc « soupe »;
toán tuyếc « calcul »;
huyền huyệc « jais ».

Les composés collectifs et euphoniques s'emploient surtout dans un sens général et indéterminé, et par conséquent sans être précédés d'aucun générique.

IV. Composés complétifs.

Nous appellerons *composés complétifs* des locutions complexes dont le second élément est le complément grammatical ou le qualificatif du premier, et dont l'usage a fait une unité en leur donnant une signification spéciale où chaque élément ne retrouve pas exactement la sienne propre. Ainsi en français *gueule-de-loup* est un des noms vulgaires d'une plante, le muflier; il n'y a là ni *gueule* ni *loup*, mais une comparaison suggérée par la forme de la fleur; le mot *loup* est le complément grammatical de *gueule*. Nous appellerons cette locution un composé complétif. Mais si nous disons : *ce chien a une gueule de loup*, *gueule* et *loup* gardent leur valeur propre, nous ne dirons pas qu'il y a un mot composé. Nous n'en verrons pas non plus dans : *ouvrier en bâtiment* ou dans : *maître d'école*.

De même en annamite nous n'appellerons pas composés des locutions comme :

thợ mộc « ouvrier (en) bois, menuisier, charpentier »;
thầy thuốc « maître (en ce qui concerne) le tabac, maître (en ce qui concerne) les médicaments, médecin »;
thuốc ăn « tabac à chiquer »;
thuốc hút « tabac à fumer »;
thuốc hít « tabac à priser ».

La distinction entre les exemples de ce genre et les composés génériques est parfois délicate. Ainsi, dans la phrase : *mày bưng đồ ăn đây* « toi apporter chose manger ici », *đồ ăn* est un composé générique, *đồ* indiquant simplement que *ăn* est employé nominalement. La bonne traduction ne sera donc pas : « apporte ici les choses à manger », mais « apporte ici le manger ».

Avec notre définition, les composés complétifs se distinguent en général aisément et des composés génériques et des locutions dont nous venons de citer quelques-unes. Voici quelques composés complétifs :

bánh xe « pain roulant, roue » (anciennement les roues annamites étaient pleines, d'où cette comparaison avec une miche de pain, ronde et plate);
bánh lái « pain (de) poupe, gouvernail » (arrondi à l'origine);
bánh sáp « pain de cire, tablette de cire »;
móng tay « ongle (de) main, fleur de balsamine », et avec un

générique : *cây móng tay* « arbre-ongle (de) main, balsamine »;
bản đờn « planche (pour) instrument de musique, morceau de musique (écrit) »;
bàn tọa « table (pour) s'asseoir, partie ronde et plate pour s'asseoir, les fesses »;
cánh tay « aile (de la) main, bras »;
bắp chơn « pomme (du) pied, mollet »;
cổ tay « cou (de la) main, poignet »;
mắt cá « yeux (de) poisson, chevilles des pieds »;
ống chơn « tuyau (du) pied, jambe »;
hàm ếch « mâchoire (de) grenouille », et avec un générique : *giày hàm ếch* « soulier-mâchoire (de) grenouille, babouche »;
nhà tiêu « maison-digérer, local (pour les produits de la) digestion, latrines »;
răng cửa « dents (à la) porte, incisives »;
đinh ốc « clou-coquillage, vis »;
ruột gà « boyaux (de) poulet », et avec un générique : *cái ruột gà* « objet-boyaux (de) poulet, tire-bouchon »;
trái tai « fruit (de l') oreille, c'est-à-dire partie ronde de l'oreille, lobe de l'oreille »;
trái cật « fruit (du) dos, rein »;
mặt trời « visage (du) ciel, soleil »;
cây rơm « arbre (de) paille, meule de paille (cylindrique comme un arbre) »;
rửa tội « lavage (du) péché, baptême »;
chơn vịt « patte (de) canard, hélice », *tàu chơn vịt* « navire à hélice »;
bạc đầu « argent (de) tête, ou argent (sur la) tête, cheveux blancs ».

V. Les périphrases.

L'annamite, ne disposant pas d'éléments de formation qui lui permettent de faire des dérivés, est obligé de recourir très fréquemment à des périphrases, qui sont parfois de véritables définitions, là où nous avons d'ordinaire un mot unique :

nghề thợ mộc « (le) métier (d') ouvrier (en) bois, la menuiserie »;
nghề làm vườn « (le) métier (de) faire (les) jardins, l'horticulture, le jardinage »;
sự học « (l') action (d') étudier, l'étude »;
sự vui « (la) chose (de) se réjouir, la joie »;
sự xấu « chose-mauvais, le mal »;

loài người « catégorie homme, l'humanité »;
loài cỏ cây « catégorie herbe arbre, les végétaux »;
loài kim thạch « catégorie métal pierre, les minéraux »;
việc học « (l') action (d') étudier, le travail d'étudier, l'étude »;
việc làm ăn « (le) travail fait (pour) manger, l'industrie, le gain »;
cái đồ uống « objet (à) boire, boisson »;
cái bề ngoài « chose-côté dehors, l'extérieur »;
cái bề trong « chose-côté dedans, l'intérieur »;
người thợ vẽ « homme-ouvrier peindre, le peintre, un peintre »;
của uống « chose (à) boire, la boisson »;
thứ sáu « rang six, c'est-à-dire sixième », et de même pour tous les nombres ordinaux : *câu thứ mười bốn* « verset (de) rang 14, verset 14 »;
cách nấu ăn « manière (de) cuire (pour) manger, la cuisine, l'art culinaire »;
cái tính vui « chose-caractère se réjouissant, la gaieté, le caractère gai »;
cái tính mê ăn uống « chose-caractère aimant passionnément (à) manger (et) boire, gourmandise »;
đồ chó chết « chose-chien mort, tas de chiens crevés, c'est-à-dire chenapans »;
tiếng nói « voix parlant, la parole »;
tiếng kêu « voix appelant, l'appel, le cri de douleur »;
tiếng la « voix criant, le cri »;
tiếng khóc « voix pleurant, le pleur »;
tiếng van « voix gémissant, le gémissement, le sanglot »;
tiếng dội « voix revenant en arrière, écho »;
phép rửa tội « rite lavant (le) péché, le baptême »;
phép toán « (la) méthode (de) compter, l'arithmétique »;
thằng hút « individu fumant, le fumeur ».

Les mots périphrastiques de ce genre ne se distinguent pas toujours bien nettement des composés génériques.

II

SYNTAXE.

I. Les mots complétifs et déterminatifs.

Nous venons de voir dans nos études de morphologie que le mot qui précise ou restreint la signification d'un autre se place

toujours après (composés génériques), c'est-à-dire qu'on passe toujours du général au particulier, et nous avons noté aussi (composés complétifs) qu'un mot qui est le complément grammatical ou le qualificatif d'un autre se place encore après.

Ces deux faits reposent sur un principe général que l'on peut énoncer ainsi : Tout mot ou membre de phrase qui en complète un autre, le qualifie, le précise, le localise, se place après :

giàu lắm « riche beaucoup, très riche »;
nói mau « parler vite »;
nói mau lắm « parler vite beaucoup, parler très vite »;
khéo dữ « habile cruellement, très habile »;
mệt chết « fatigué mourir (c'est-à-dire à en mourir), extrêmement fatigué »;
xa hết sức « éloigné finir forces, éloigné à épuiser ses forces, extrêmement éloigné »;
hết sức xa, même sens, litt. « (qui) épuise les forces (en ce qui concerne) l'éloignement », ou « qui a épuisé ses forces en ce qui concerne l'éloignement »;
hộp thuốc « boîte (à) tabac »;
thợ mộc « ouvrier arbre, ouvrier en bois, menuisier, charpentier »;
thợ mai « ouvrier coudre, tailleur »;
bình trà « pot (à) thé »;
nhà in « maison (où l'on) presse, imprimerie »;
nhà thờ « maison (pour) prier, temple »;
chủ nhà « maître (de la) maison »;
cột nhà « colonne (de) maison »;
cái vườn của vua « chose-jardin chose (du) roi, le jardin du roi »;
nhà gỗ « maison (de) bois »;
cán dao « manche (de) couteau »;
nút áo « boutons (d') habit »;
lá chuối « feuille (de) bananier »;
chúa trời « maître (du) ciel, Dieu »;
tượng bạc « statue (d') argent »;
lá sách « feuille (de) livre »;
nước sông « eau (de) rivière »;
nước mưa « eau pleuvoir, eau de pluie »;
nước ăn « eau (à) manger, eau pour la cuisine »;
nước uống « eau (à) boire »;
nước mắt « eau (d') œil, larmes »;
nước lạnh « eau froide »;
hộp vàng « boîte (en) or »;
cá sông « poisson (de) rivière »;
hẹp bụng « étroit (de) ventre, égoïste »;

bụng hẹp, même sens, litt. «(qui a le) ventre étroit»;
phép thuốc «règle (des) médicaments, thérapeutique»;
thầy thuốc «maître (en fait de) médicaments, le médecin»;
cách ăn ở «manière (de) manger-rester, manière de vivre»;
thơm danh «sentir-bon (quant à la) renommée, avoir bonne réputation»;
ngwòi nam «homme masculin, l'homme»;
ngwòi nữ «homme femme, la femme»;
ngựa con «cheval enfant, poulain»;
bò cái «bœuf femelle, vache»;
bò đực «bœuf mâle, taureau»;
con gà trống «être-gallinacé mâle, le coq»;
con gà mái «être-gallinacé femelle, la poule»;
nai cái «cerf femelle, biche»;
con mèo đực «être-chat mâle, le chat»;
con mèo cái «être-chat femelle, la chatte»;
một ngwòi có tội «un homme ayant faute, un homme coupable»;
kẻ có tội «celui ayant (le) péché, le pécheur»;
tôi cao hơn anh «serviteur (est) grand dépassant frère-aîné, je suis plus grand que vous»;
vợ có tình «femme ayant affection, femme affectueuse»;
ngwòi hay nói «homme ayant-l'habitude (de) parler, un bavard»;
kẻ đau «celui souffrant, le malade»;
kẻ bất tài «celui sans science, l'ignorant»;
đấng làm vua «être faisant roi, celui qui remplit les fonctions de roi, le roi»;
nhà lớn «maison grande, grande maison»;
chuông nhỏ «cloche petite, sonnette»;
tàu lớn «barque grosse, navire»;
bánh khô «pain sec, biscuit»;
bánh xe «pain roulant, roue»;
con này «fille ici, cette fille-ci»;
con kia «fille autre, cette autre fille, cette fille-là»;
mấy con trâu tôi mua mập «combien êtres-buffles serviteur acheter gras, les buffles que j'ai achetés sont gras»;
ngày hai mwơi ba tháng hai năm một ngìn tám trăm chín mwơi bốn «(le) jour deux dix trois (du) mois deux (de l') année un mille huit cent neuf dix quatre, le 23e jour du 2e mois de l'année 1894».

Un mot qui en qualifie un autre n'est donc jamais placé devant (sauf dans quelques expressions rares traduites directement du chinois, où c'est l'ordre régulier; ces expressions ne se trouvent

guère que dans les livres et ne nous intéressent pas ici). Il en résulte que :

lớn tiếng ne veut pas dire «grande voix» ni «qui a une grande voix», mais «grand (de) voix, qui est grand de voix, braillard»;
to xương, non pas «gros os», mais «gros d'os, vigoureux, bien charpenté»;
lớn gan «grand (de) foie, courageux»;
lớn ruộng «grand de rizières, riche propriétaire»;
nhỏ thó «petit (de) taille, de petite taille»;
nhỏ con «petit (d') être, petit (en parlant des animaux)»;
nhỏ người «petit (en tant qu') homme, petit (en parlant d'un homme)»;
nặng tai «lourd (des) oreilles, dur d'oreille»;
nặng đũa «lourd (des) baguettes, glouton»;
nhẹ giá «léger (de) prix, bon marché»;
non gan «tendre (du) foie, poltron»;
ráo túi «sec (de la) poche, pauvre, sans ressources»;
đáng khen «digne (d'être) loué, louable»;
vội tin «prompt (à) croire, crédule»;
ngon ăn «bon à manger, savoureux»;
thật giàu «vrai (en ce qui concerne la) richesse, c'est-à-dire vraiment riche»;
thật mệt «vrai (en fait de) fatigue, c'est-à-dire vraiment fatigué»;
rất khéo «supérieur (en fait d') habileté, extrêmement habile, ou très artistement fait»;
rất nói mau «supérieur (en fait de) parole rapide, qui parle extrêmement vite»;
con gái này rất tốt «cette jeune fille (est) supérieure (en) beauté, cette jeune fille est extrêmement belle».

Notre traduction littérale de ces trois derniers exemples où figure le mot sino-annamite *rất* est conforme au génie de la langue annamite et partant acceptable. Aussi comme ce mot, qui désigne «le suprême degré», présente cette particularité qu'il n'est jamais placé après un mot à valeur d'adjectif, de nom ou de verbe avec lequel il est lié, mais toujours devant, il est bien possible que son mode d'emploi soit un emprunt au chinois et que les traductions littérales soient celles que nous avons données en second lieu.

Il faut mettre à part :

1° Les mots à valeur adverbiale qui se joignent couramment aux mots à valeur verbale pour rendre la notion des temps. Ils

précèdent immédiatement le mot à valeur verbale et cette position est due vraisemblablement à l'influence du chinois. Voir plus bas *Sémantique*, III, les temps.

2° Les mots faisant fonction d'adjectifs numéraux indéfinis, qui se placent devant le mot qu'ils déterminent, de la même manière que les numéraux cardinaux. On dit :

các con chó « tous êtres-chiens, les chiens », tout comme *một con chó* « un chien »;
chúng tôi « tous serviteurs, nous »;
mọi ngày « tous jours, les jours »;
những người « tous hommes, les hommes ».

Cette construction ne nous paraît rien présenter de surprenant en annamite même, et bien qu'elle soit la même en chinois il ne nous semble pas probable que l'annamite l'ait empruntée.

II. Les mots conjonctifs.

Tout mot qui marque un rapport entre deux autres se place entre les deux, et naturellement devant celui des deux qui est destiné à compléter, qualifier, préciser l'autre :

sấu ăn cá « crocodiles manger poisson, les crocodiles mangent des poissons ».

Cette observation s'applique non seulement aux mots à idée verbale, mais à tout mot qui marque une relation entre deux autres :

chữ bằng vàng « lettre d'or »;
quan trong triều « mandarins dans cour, les mandarins de la cour »;
láy rượu cho nó « prendre vin donner lui, donnez-lui du vin »;
nó nghịch cùng Nhà nước « lui ennemi envers maison (du) royaume, il est l'ennemi du Gouvernement »;
nấu với cá « cuire avec (du) poisson »;
ăn cơm với muối « manger du riz-cuit avec (du) sel »;
ốm vì rầu « maigrir à cause chagrin, maigrir de chagrin »;
làm bởi sợ « agir à cause crainte, agir par crainte »;
ăn bằng đũa « manger avec des baguettes »;
đánh trên đầu « frapper sur tête, frapper à la tête »;
ăn trên bàn « manger sur table, manger à table »;
đau dưới bàn chơn « souffrir sous table (des) pieds, avoir mal à la plante des pieds »;
nói cùng cha « parler avec (le) père »;

cái nút bằng vàng « chose-bouton en or, le bouton d'or »;
tôi mập không bằng nó « serviteur gras non égal (à) lui, je suis moins gras que lui ».

III. L'inversion.

Quelquefois pour produire un effet ou attirer l'attention, on place en tête de la phrase un complément circonstanciel, ou même un complément direct. Naturellement si ce complément est accompagné d'un mot qui en marque le rapport avec le reste de la phrase, ce mot le précède. Ce tour est rare, mais, employé à propos, il constitue une élégance :

tay nó cầm một cái cây « (à la) main lui tenir un objet-arbre, il tient un bâton à la main »;
trong cái bánh tôi lấy bốn phần ba « dans chose-pain moi prendre (de) quatre parties trois, je prends les trois quarts du pain »;
đám ruộng nầy tôi có mua ba phần trong năm « (de) cette rizière moi avoir acheté trois parties dans cinq, j'ai acheté les trois cinquièmes de cette rizière »;
cha mẹ ta, ta phải thương yêu hơn kẻ khác « père-mère (de) nous, nous devons aimer surpassant les autres, nos parents, nous devons les aimer plus que les autres »;
cờ bạc, đừng có mê sa « (le) hasard (de l')argent, interdiction (d'en) avoir (la) passion, le jeu, n'en soyez pas passionné ».

IV. Disjonction des composés.

Les composés collectifs et euphoniques peuvent être disjoints par l'intercalation d'un autre mot :

ăn cơm ăn cháo « manger du riz »;
mặc áo mặc quần « se revêtir, s'habiller »;
uống rượu uống trà « boire de la liqueur »;
trên núi trên non « sur les montagnes »;
trau cung chuốt náː « raboter son arc (= *trau chuốt cung náː*) »;
ơn cha ngãi mẹ « bienfaits des parents (= *ơn ngãi cha mẹ*) »;
cách ăn thói ở « manière de vivre, conduite (= *cách thói ăn ở*) ».

III

SÉMANTIQUE.

I. Les mots usés.

1° *Mots à idée nominale.*

Nous avons eu l'occasion dans nos études sur la morphologie de signaler deux vocables particulièrement usés, les mots *cái* et *con*. En voici quelques autres :

cây « arbre » est devenu un générique pour tout objet allongé et cylindrique, et même simplement allongé :

cầm một cây gậy « tenir un arbre-bâton, tenir un bâton » ;
cây dù « arbre-parapluie, parapluie » ;
cây quạt « arbre-éventail, éventail » ;
cây súng « arbre-fusil, fusil » ;
cây gươm « arbre-sabre, sabre » ;
cây giàng « arbre-arc, arc » ;
cây giáo « arbre-lance, lance » ;
cây kim « arbre-aiguille, aiguille » ;
cây mực « arbre-encre, bâton d'encre » ;
cây lụa « arbre-étoffe de soie, une pièce d'étoffe de soie » (elles sont roulées).

trái « fruit » arrive à signifier un objet rond, une boule :

trái lăn « fruit-roulant, bille de billard » ;
trái đất « fruit-terre, globe terrestre ».

họ « assemblée » devient une sorte de pronom indéfini signifiant « on » :

tôi nghe họ kiêu tôi « moi entendre on appeler moi, j'entends qu'on m'appelle ».

nơi « endroit » est devenu une sorte de préposition locative :

bị đâm nơi ngực « percé endroit poitrine, percé à la poitrine » ;
rắn cắn nó nơi cổ « le serpent l'a mordu au cou » ;
dán nơi cửa « collé à la porte, ou sur la porte ».

đàng «chemin» est aussi devenu une sorte de préposition marquant la direction, l'endroit :

đi đàng kia «aller chemin là, aller par là»;
đàng đầu ngón tay «chemin tête doigt main, au bout du doigt»;
đánh con rắn đàng đầu «frapper le serpent à la tête»;
bắt lươn đàng đuôi «prendre une anguille par la queue».

khi «temps» est devenu une sorte de conjonction ou d'adverbe signifiant «quand, alors» :

tôi còn ngủ khi thầy đi tập «serviteur encore dormir temps maître aller s'exercer, je dormais encore quand vous êtes allé à l'exercice»;
khi nảy «naguère, il n'y a qu'un moment»;
khi nào có thì tôi sẽ mua «quand il y en aura, alors j'en achèterai»;
khi nào mới có «quand y en aura-t-il?»;
khi không «temps rien (quand il n'y a rien), sans motif, subitement»;
khi ít, khi nhiều «tantôt peu, tantôt beaucoup».

sau «dos» devient une sorte de préposition ou d'adverbe signifiant «derrière, après, plus tard» :

sau lưng «derrière le dos»;
ngày sau «dans l'avenir»;
sau sẽ hay «plus tard on saura, on verra plus tard».

Il serait facile de multiplier les exemples isolés de ce genre, car l'annamite est très riche en termes dont la signification originaire est plus ou moins obscurcie. Mais il nous semble plus à propos d'attirer l'attention sur une catégorie particulière de mots dont le sens est usé; nous avons en vue ceux que l'on emploie pour se désigner soi-même quand on parle de soi, ou pour désigner les autres quand on leur adresse la parole ou qu'on parle d'eux; ce sont presque tous des mots plus ou moins usés et ils sont plus nombreux peut-être en annamite que dans aucune autre langue.

Au surplus, on dispose de deux procédés pour désigner une personne. L'un, qui est moins usité, consiste à se servir de mots locatifs qui désignent la personne en question par le fait qu'ils indiquent où elle se trouve :

đó với đây «là avec ici, là et ici, vous et moi»;
đàng nầy «direction ici, moi, nous»;
đàng ấy «direction là, toi, vous»;

nó đến, nó lấy, nó đi; dàng này có thấy ở đâu « il est venu, il a pris, il est parti; je ne l'ai pas vu du tout (direction ici avoir vu rester où?) ».

Dans ces locutions, ces mots locatifs gardent en somme leur sens propre, et on peut à la rigueur les considérer comme des réductions d'expressions plus développées, telles que :

cái ngwòi này « cet homme-ci » ;
cái ngwòi áy « cet homme-là ».

L'autre procédé consiste à employer des mots exprimant une qualité et qui naturellement varient suivant le rang ou la classe sociale à laquelle appartient la personne dont il s'agit. Ils se sont usés par un emploi trop fréquent, comme beaucoup de termes de politesse dans la plupart des langues. En français quand on dit : « Monsieur » au premier venu et quelquefois à une personne que l'on juge méprisable, on n'a pas l'intention de lui dire : Mon seigneur » ou « Mon aîné »; quand l'Espagnol dit à un *mendigo* qui l'importune : « ¿ Que quiere usted? », il n'a pas conscience de lui dire : « Que désire votre Grâce? ».

Le nombre des mots de ce genre est considérable en annamite. Nous ne citerons que les plus intéressants.

Il y a lieu de noter d'abord que, puisqu'on a coutume de désigner les personnes par leur qualité, les mêmes termes se présentent pour désigner la personne qui parle, celle à qui l'on parle et celle de qui l'on parle. Par exemple :

cha « père », *mẹ* « mère », *chú* « oncle paternel, cadet du père », *bác* « oncle paternel, aîné du père », *cậu* « oncle maternel, aîné ou cadet de la mère », *cô* « tante paternelle cadette », *dì* « tante quelconque », *anh* « frère aîné », *chị* « sœur aînée », *bậu* « camarade », *em* « frère cadet, sœur cadette », *con* « enfant », *cháu* « neveu, petit-fils », *ông* « monsieur », *bà* « dame ».

Ces mots sont tous plus ou moins usés en ce sens que la qualité propre qu'ils désignent, si elle est fréquemment appliquée avec exactitude, n'est souvent que fictive :

ông chả sợ « monsieur non craindre, moi je n'ai pas peur ». Cette phrase irait bien dans la bouche d'un mandarin parlant à ses administrés, d'un grand-père à ses petits-fils, d'un personnage ayant une haute situation à des inférieurs, d'un homme en colère. Elle peut signifier aussi : « Monsieur n'a pas peur, vous n'avez pas peur » en renversant l'ordre des interlocuteurs.

Une phrase comme : *bà thwong cháu* « madame aimer neveu »,

proprement «moi ta grand'mère je t'aime mon neveu», se prête aux mêmes interprétations.

anh thương em quá «frère-aîné aime sœur-cadette trop, je t'aime trop» se dira particulièrement d'un amant à sa maîtresse, mais aussi d'un frère aîné à un frère cadet, d'une personne plus âgée à une plus jeune, d'un supérieur à un inférieur. Cette phrase ne signifiera pas moins bien : «Vous m'aimez trop».

bậu thương qua, thì qua thương bậu «camarade aimer aîné, alors aîné aimer camarade, si tu m'aimes je t'aimerai, si tu m'aimais je t'aimerais» se dira surtout d'un amant à sa maîtresse.

cô cho cháu cái nầy «tante-paternelle donner neveu chose ici, je te donne ceci, vous me donnez ceci».

mẹ nói mẹ có gởi bạc cho con, mà mẹ đưa cho ai «mère dire mère avoir envoyé argent pour enfant, mais mère remettre à qui?» peut se traduire : «Ma mère, vous dites que vous m'avez envoyé de l'argent, mais à qui l'avez-vous remis?» ou bien : «j'affirme que je vous ai envoyé de l'argent, mon enfant, mais à qui l'ai-je remis? (je l'ai oublié)».

Naturellement ces ambiguïtés de traduction n'apparaissent que dans les textes écrits; dans la conversation tout est rendu clair par le fait qu'on voit quelle est la personne qui parle et qu'elle peut joindre le geste à la parole.

Pour parler de soi-même, au lieu de *ông*, un supérieur emploie quelquefois une expression plus modeste : *ở nhà* «rester à la maison, c'est-à-dire chez moi, chez nous» :

ở nhà muốn mua cá «chez-moi vouloir acheter poisson, je veux acheter du poisson».

D'autres fois il se sert de *mình* «corps»; comparez l'expression française : «parlant à notre personne» :

nó có nói với mình, mà mình không có cho «lui avoir dit avec corps, mais corps non avoir donné, il m'en a parlé, mais je ne le lui ai pas accordé».

Mais le plus usité de tous les mots de ce genre est *tôi*, vulgairement *tui*, «serviteur» (comparez en français : «votre serviteur»), dont le sens propre est assez usé pour qu'il puisse être employé à peu près par tout le monde, en s'adressant à ses supérieurs, à ses égaux et même à ses inférieurs :

tôi thương anh, mà anh không có thương tôi «serviteur aimer frère-aîné, mais frère-aîné pas avoir amour pour serviteur, je vous aime, mais vous ne m'aimez pas».

Lorsqu'il s'agit de plusieurs personnes, on dit : *chúng tôi* «nombreux serviteurs, nous tous», *máy tôi* «autant qu'il y a (de) serviteurs, tous tant que nous sommes, nous tous».

Pour s'adresser à quelqu'un, outre les noms de qualités qui sont usités pour parler de soi-même, il y en a quelques-uns qui n'apparaissent guère qu'ici, tels que : *bệ hạ* «dessous du trône» que l'on emploie en parlant au roi (parce qu'on ne doit pas lui adresser la parole directement, pas plus qu'il n'est permis de le regarder en face); *bề trên* «côté dessus, supérieur»; *hoàng thượng* «prince suprême»; *ông lớn* «grand monsieur»; *quan lớn* «grand mandarin»; *bà lớn* «grande dame»; *thầy* «maître».

Mais le plus usité de tous, c'est *anh* «frère aîné» (comparez en français : *monsieur* qui signifie étymologiquement : *mon aîné*), qui est aussi usé de son côté que *tôi* du sien.

Au pluriel on dit : *các anh* «tous frères-aînés, vous», *các chị* «toutes sœurs aînées, vous», *anh em* «frère aîné (et) frère cadet, vous», etc.

De cette usure particulière des mots *tôi* et *anh*, jointe au maintien de leur sens propre, peuvent résulter des phrases bizarres :

tôi muốn đánh tôi của tôi «serviteur vouloir battre serviteurs de serviteur, je veux battre mes serviteurs»;

anh kiếm anh anh sao «frère-aîné chercher frère-aîné (de) frère-aîné comment? Cherchez-vous votre frère-aîné?»

On peut en rapprocher la phrase suivante que j'ai entendu dire par un valet de chambre à son maître au sujet d'une personne qui était venue à la maison la veille : «Le monsieur de monsieur est revenu demander monsieur».

Lorsqu'on parle de quelqu'un, les termes dont on se sert ne prêtent généralement à aucune ambiguïté. Naturellement on désigne d'ordinaire la personne dont on parle par ses titres honorifiques, mais on a coutume de les faire suivre d'un mot locatif ou déterminatif. Ainsi souvent, surtout quand il s'agit d'un grand personnage, on fait suivre immédiatement ses titres du mot *ngươi* «homme, personne, personnage» devant le vocable qui exprime l'action qu'on lui attribue, ou bien ce mot *ngươi* sert à remplacer ces titres, là où il y aurait lieu de les répéter devant d'autres vocables exprimant des actions :

tôi có xin với hoàng đế, hoàng đế ngươi không có cho «j'ai demandé à l'empereur, l'empereur personnage pas avoir accordé, j'ai demandé à l'empereur, S. M. ne me l'a pas accordé»;

vua thwòng hay đi choi, mà ngwòi se đa, ngwòi ở nhà, ngwòi uống thuốc « roi habituellement souvent aller se promener, mais (ce) personnage être indisposé, (ce) personnage rester maison, (ce) personnage absorber médicaments, le roi va souvent se promener, mais en ce moment il est souffrant, il reste à la maison et se soigne ».

Une expression curieuse pour dire : « ma femme » est *ở nhà tôi* « (l'être) restant à la maison (de) moi » (les femmes annamites ne sortent pas).

Les titres ordinaires, ceux que nous avons déjà rencontrés lorsqu'on parle de soi-même et lorsqu'on parle à quelqu'un, sont généralement suivis du mot locatif *ấy* « là » :

ông ấy « (ce) monsieur-là » ;
bà ấy « (cette) dame-là ».

ou bien on leur donne l'accent *hỏi* par une sorte de contraction de leur tonalité avec celle de *ấy* : *ổng*, *bả*.

Cette sorte de contraction est de rigueur lorsqu'il y aurait lieu de répéter l'expression :

tôy tới thăm ông ấy, ổng đau, ổng thèm thịt thỏ, ổng biểu tôi mua giùm cho ổng một con « serviteur aller visiter monsieur-là, ce monsieur être malade, ce monsieur avoir-envie viande (de) lapin, ce monsieur commander serviteur acheter (en) rendant service donner ce monsieur un être; Je suis allé le voir, il est malade, il a envie de manger du lapin, il m'a prié de lui rendre le service d'aller lui en acheter un ».

De même :

anh ấy « frère aîné-là » ou *ảnh* ;
chị ấy « sœur aînée-là » ou *chả* ;
cậu ấy « oncle maternel-là » ou *cẩu* ;
cô ấy « tante paternelle cadette-là » ou *cổ* ;
thầy ấy « maître-là » ou *thẩy*.

Quand il s'agit de plusieurs personnes on fait précéder ces expressions de *các* « tous » :

các ông ấy ou *các ổng* « eux » ;
các bà ấy ou *các bả* « elles » ; etc.

Si l'on considère, pour terminer, le degré d'usure atteint par quelques-uns des mots cités dans cette étude, particulièrement *tôi* et *anh*, on reconnaîtra qu'il faudrait une bien petite évolution

pour en faire de véritables pronoms personnels signifiant le premier : «je» et le second : «tu». Cette évolution serait d'autant plus facile que l'annamite possède déjà quelques pronoms personnels, qui ne paraissent pas, il est vrai, appartenir à son vieux fonds, mais qu'il a sans doute empruntés à d'autres langues. C'est *tao* «moi», *ta* «nous» (singulier ou pluriel), *mày*, *mi* «toi», *bay* «vous», *nó*, *nghỉ*, *y*, *va* «lui», etc. Ces formes ont toutes des correspondantes dans les langues chinoises ou munda-polynésiennes, et leur emploi même semble indiquer qu'elles ont été introduites en Annam par des étrangers venus en conquérants ou en dominateurs. Elles ne sont en effet usitées que pour parler à des inférieurs, à des domestiques, à des enfants, à des personnes qu'en français on tutoierait, soit par mépris, soit par familiarité. Ainsi *tao* est le pronom arrogant par lequel se désigne un chef, un maître, un père, un homme en colère :

lại đây, tao biểu «venir ici, moi commander; viens ici recevoir mes ordres»;

mày đi tắm đi, rồi tao cho ăn bánh «toi aller te baigner, finir moi donner manger pain; va te baigner, ensuite je te donnerai à manger du gâteau».

2° *Mots à idée verbale.*

Les mots à idée verbale, par le fait qu'ils expriment une action, un mouvement ou un état, sont tout naturellement propres à devenir par l'usure des sortes de particules indiquant un mouvement, une direction, une manière d'être, c'est-à-dire ce que nous appelons dans nos langues des prépositions ou des adverbes de manière.

En voici quelques exemples :

cho «donner» est couramment employé encore avec son sens propre :

cho tôi bạc «donner» (à) serviteur argent, donnez-moi de l'argent»;

tôi cho nó sách «serviteur donner (à) lui livres, je lui ai donné des livres».

Mais le plus souvent il n'est plus guère qu'une préposition constituant avec le mot qui suit une sorte de datif, et pouvant se traduire par «à» ou «pour» :

Của anh, anh muốn bán cho ai thì bán «chose (de) vous, vous vouloir vendre à quelqu'un alors vendez; c'est à vous, vous pouvez le vendre à qui vous voudrez»;

nói cho dân biết «dire au peuple (pour qu'il) sache; porter à la connaissance du peuple»;
uống thuốc cho lành «prendre des médicaments pour se guérir».

Le sens propre reste d'ailleurs presque toujours plus ou moins transparent :

cắt cho tôi một miếng bánh «coupez-moi un morceau de pain», c'est-à-dire au fond : «coupez, pour me le donner, un morceau de pain».

khỏi «dépasser» ne signifie guère en général que «de, hors de» :

chun ra khỏi lỗ «sortir d'un trou»;
trốn khỏi tù «s'évader de prison»;
linh hồn ra khỏi xác «l'âme sortie du corps»;
cứu khỏi chết «sauver de la mort».

vào «entrer» :

tàu đã vào cửa «le navire est entré dans le port»

devient une sorte de préposition signifiant «dans» :

đem vào nhà «porter dans la maison»;
đem vào sổ «porter dans le registre, immatriculer, inscrire au catalogue».

tới «arriver» :

tới nhà «arriver à la maison»

devient une sorte de préposition signifiant «jusqu'à» :

nó đi tới cái nhà «il va jusqu'à la maison».

Les deux mots *hơn* et *quá* «dépasser, surpasser» ne signifient souvent que «plus» ou «trop» :

người này tốt hơn người kia «homme ici bon dépassant homme autre, cet-homme-ci est meilleur que celui-là»;
mạnh quá cọp «fort dépassant tigre, plus fort qu'un tigre»;
ngon quá «bon-à-manger surpassant (l'ordinaire), très bon à manger»;
yếu quá «faible dépassant (c'est-à-dire dépassant la mesure), trop faible».

đến «arriver» signifie parfois «suffisamment» :

giàu đến «riche arrivé (au point), suffisamment riche».

Les trois mots très usités *có*, *là* et *phải*, qui ont souvent des

emplois à peu près semblables, demandent une mention spéciale :

có signifie proprement «avoir, posséder» :

nó giàu, nó có nhà cửa, có vườn có đất, có xe có ngựa, có lúa có gạo, có tôi có mọi «il est riche, il a des maisons, des propriétés, des terres, des rizières, des voitures, des chevaux, du paddy, du riz, des domestiques, des esclaves».

Mais il signifie aussi «être», parce que le fait d'*avoir*, de *posséder* est un état : *có dại* «avoir sottise, être sot». Le même flottement de sens existe en français, où *il y a* signifie *il est*, *il existe*, où *avoir* et *être* servent également pour la formation des temps passés : *je suis passé à travers la campagne* ou *j'ai passé à travers la campagne*, où l'on trouve enfin *je suis été malade* et *je suis eu malade* comme équivalents dialectaux rigoureux de *j'ai été malade* :

có sương «il y a de la rosée»;
có người... «il y a des gens qui...».

Placé devant un autre mot à idée verbale, *có* n'a pas, comme on l'enseigne partout, la même valeur qu'en français *avoir* devant un participe passé (*j'ai pris*) et n'exprime pas le passé. Il garde sa signification propre de «avoir» et marque la possession bien que d'une manière affaiblie. Ce que l'on possède, c'est l'action ou l'état exprimé par le mot à idée verbale. C'est le contexte, le tour de la phrase ou les circonstances générales de la conversation qui indiquent si cette possession doit être localisée dans le passé, dans le présent, ou même dans le futur :

1° *Passé* :

tôi có thấy nó hôm qua «je possède l'action de voir lui hier», c'est-à-dire «je l'ai vu hier»;
tôi có gặp anh anh sớm mai nầy «je possède l'action de rencontrer votre frère aîné ce matin», c'est-à-dire «j'ai rencontré, etc.»;
nó có đi ngang qua đây hồi nãy «il possède l'action de passer par ici tout à l'heure», c'est-à-dire «il est passé, etc.»;
tuần trước, tôi có cỡi ngựa đi chơi «la semaine passée, je possède l'action de me promener à cheval», c'est-à-dire «j'ai été me promener, etc.»;
tháng trước tôi có được thơ nó «le mois passé je possède réception de sa lettre», c'est-à-dire «j'ai reçu sa lettre le mois passé»;

về việc ấy tôi có nói với cha anh rồi «cette affaire, je possède l'action d'en parler à votre père terminée», c'est-à-dire «cette affaire, j'en ai parlé à votre père».

Dans ces exemples, ce sont les mots signifiant «hier, ce matin, tout à l'heure, la semaine passée, le mois passé, terminé», qui marquent le passé; ce n'est nullement *có*. Il faut remarquer aussi que dans ces phrases c'est *có* qui est le verbe et que le mot qui suit joue en réalité le rôle d'un nom abstrait et ne peut être traduit exactement que comme tel :

tôi có đi bên Tây «je possède l'action de voyager en Europe»;
tôi có tới thành Roma, tôi có ra mắt đức Giáo tông «je possède l'action d'arriver à Rome, je possède l'action de voir le pape».

Il est évident que si ces deux dernières phrases sont prononcées en Annam elles ne peuvent pas signifier : «Je voyage actuellement en Europe, — J'arrive à Rome et je vois le pape». Il n'est pas moins clair que s'il s'agissait d'actions futures, on ajouterait quelque chose indiquant qu'il n'est question que d'un projet ou d'une intention. C'est donc, sans aucune hésitation, à des faits accomplis qu'il est fait allusion : «J'ai voyagé en Europe, — J'ai été à Rome et j'ai vu le pape». Ce sont des phrases de ce genre, dans lesquelles toute indication spéciale du temps est superflue, qui ont fait croire que le mot *có* donnait cette indication :

mầy thuật truyện gì với nó? — tôi có thuật truyện gì ở đâu? «qu'est-ce que tu lui as donc raconté? — Moi avoir l'action de raconter histoire quoi restant où? Est-ce que je lui ai raconté quelque chose quelque part? Que voulez-vous que j'aie pu lui raconter? Je ne lui ai rien raconté du tout».

Ici encore c'est le contexte et les circonstances qui indiquent qu'il s'agit du passé; le mot *có* n'y est pour rien.

2° *Présent* :

nó có ở nhà bây giờ «il possède l'état de rester à la maison maintenant, il est chez lui maintenant»;
nó có ăn được, thì cho nó ăn «lui avoir l'action de manger possible, alors donnez-lui à manger, s'il peut manger, donnez-lui»;
anh có thương kẻ nghèo hay không? «vous avez l'amour des pauvres ou non? Aimez-vous les pauvres?»;
có muốn uống hay không? «avoir volonté de boire ou non? voulez-vous boire?»;

mầy có thấy không? «toi avoir action de voir, non? Vois-tu?»;
anh có biết ngwòi nầy không? «vous avoir connaissance de cet homme-ci (ou) non? Connaissez-vous cet homme?»;
vợ nó có mang «sa femme a portement, sa femme est grosse».

3° *Futur* :

tối nay có hát «ce soir il y a action de chanter, ce soir il y aura théâtre»;
nó có sẽ đi hay không? «il possède l'action de prochainement aller ou non? Ira-t-il? Partira-t-il?»;
anh có sẽ làm rồi hay khộ? «vous possédez l'action de prochainement faire terminée, ou non? Aurez-vous fini?».

Quand le mot *có* est placé après une négation, on enseigne d'ordinaire qu'il fait corps avec elle et la renforce légèrement; en réalité il garde là comme dans les cas précédents sa valeur propre de «avoir», et le mot à idée verbale qui suit est employé avec la valeur d'un nom abstrait :

tôi khộ có muốn «moi pas avoir volonté, je ne veux pas»;
chớ có làm hại cho ai «n'ayez pas l'action de faire tort à quelqu'un, ne faites tort à personne»;
đừng có đi đến đó «n'ayez pas l'action d'y aller, n'y allez pas».

Il peut même avoir le mot *có* pour complément :

không có có «on n'a pas possession (de cela), il n'y a pas possession (de cela), on n'en a pas, il n'y en a pas».

Par suite de leur emploi extrêmement fréquent l'un à côté de l'autre, les deux mots *không có* se contractent souvent dans la conversation en *khổng*, par le même procédé que nous avons signalé dans les mots servant à désigner la personne de qui l'on parle.

Placé entre le mot à valeur verbale et son complément direct naturel, *có* prend pour lui ce complément direct et indique alors le résultat de l'action. Par le fait il donne la notion du passé : l'action est forcément terminée, puisqu'on en connaît le résultat :

tôi láy có một cái «moi prendre ayant un objet», c'est-à-dire «j'ai pris, et comme résultat de mon action j'ai un objet».

Ce tour de phrase, qui est très fréquent tel quel, est une abréviation de :

tôi láy có một cái mà thôi «moi prendre ayant un objet mais

cesser», c'est-à-dire «j'ai pris et quand j'ai eu un objet j'ai cessé», simplement : «je n'ai pris qu'un objet».

La meilleure traduction en français de *có* ainsi placé c'est «ne... que», même quand *mà thôi* n'est pas exprimé, parce qu'alors ces deux mots sont sous-entendus :

nó ăn có hai chén cơm «il n'a mangé que deux bols de riz»;
chúng tôi lời có ba trăm đồng bạc «nous avons gagné seulement 300 piastres»;
tôi đi đó có ba chuyến «je n'y ai fait que trois voyages».

Un autre mot qui, placé dans les mêmes conditions, exprime aussi la notion du passé, c'est *được*, sur lequel il y a lieu d'entrer dans quelques détails.

Ce mot signifie proprement «obtenir» :

tôi đã được bạc «j'ai obtenu de l'argent, j'ai reçu de l'argent»;
anh sẽ được quờn «vous obtiendrez le pouvoir, vous parviendrez au pouvoir».

Ce sens explique les diverses acceptions avec lesquelles il apparaît lorsqu'il est joint à un autre mot à idée verbale, et qui dépendent de sa place, c'est-à-dire du rôle grammatical qu'il joue :

1° Placé immédiatement devant un autre mot à idée verbale, qui devient alors un nom abstrait, *được* joue le rôle de verbe. Il garde sa signification de «obtenir»; mais obtenir une action, c'est obtenir la faculté de la faire, c'est pouvoir la faire, en avoir la permission; exactement le sens de allemand *dürfen* :

họ không được đi qua đây «assemblée pas obtenir l'action de passer ici», c'est-à-dire «on ne peut pas passer ici, il n'est pas permis de passer ici»;
bây giờ trò nầy được chơi «maintenant cet élève peut s'amuser».

2° Placé immédiatement après un mot à valeur verbale et devant le complément naturel de celui-ci, il se comporte exactement comme le mot *có* dans la même position. Il marque le résultat de l'action exprimée par le mot précédent; il s'ensuit par contre-coup que cette action est terminée, passée :

nó bắt được hai con thỏ «lui s'emparer obtenant deux lapins», c'est-à-dire «il s'est emparé, et comme résultat de son action il a eu deux lapins», en français «il s'est

emparé de deux lapins». Ici pas d'idée restrictive parce qu'il n'y a rien de sous-entendu.

3° Placé à la fin de la phrase et après le complément éventuel du mot à valeur verbale, il est attribut et exprime la «possibilité matérielle»:

thằng nầy là ngoại quốc, nó không hiểu đwợc «cet individu est étranger, lui pas comprendre (est) obtenu», c'est-à-dire «il est impossible qu'il comprenne»;
ngwòi nầy là bệnh, khộ dậy đwợc «cet homme est malade, pas se lever (est) obtenu, est le résultat», c'est-à-dire «il lui est donc impossible de se lever»;
họ đi qua đây khộ đwợc «assemblée passer ici n'(est) pas obtenable (c'est-à-dire pas réalisable), il est impossible de passer ici (parce qu'il n'y a pas de pont, de chemin, etc.)».

là «être» n'est pas employé, comme en français «être», entre le sujet et l'attribut :

lửa nóng, nwớc lạnh «le feu (est) chaud, l'eau (est) froide».

Sa valeur propre est d'affirmer la réalité de quelque chose :

ấy là mọn dạ «c'est là un esprit étroit»;
ông nầy là ai? «ce monsieur est qui? qui est ce monsieur?»;
bà ấy là gì? «cette dame est quoi? Quelle est cette dame?»;
bà ấy là hoàng hậu «cette dame est la reine»;
anh là ngwòi thông thái «vous êtes un homme instruit».

De là son emploi possible dans toutes les phrases où l'on veut insister quelque peu sur l'état ou la qualité de quelque chose, dans toutes les phrases où l'on affirme quelque chose :

nó giàu hơn là tôi «lui riche dépassant l'état de moi, il est plus riche que moi».

Après *hơn*, l'emploi de *là* est toujours facultatif; c'est dire que la nuance qu'il peut ajouter est souvent tout à fait nulle :

ngwòi nầy tốt hơn (là) ngwòi kia «cet homme est meilleur que cet autre»;
làm ruộng chắc hơn (là) đi buôn «l'agriculture est plus sûre que le commerce».

phải «falloir» garde souvent son sens propre :

tôi phải đi chợ «il faut que j'aille au marché»;

biểu phải làm «faire savoir qu'il faut faire, ordonner de faire»;
tôi ở đây, anh phải đi «moi rester ici, vous falloir aller, puisque je reste ici, il faut que vous partiez»;
ngwòi nầy xấu, khộ phải đi chơi với nó «cet homme est malhonnête, n'allez pas vous promener avec lui»;
tao tha mầy, mà phải ro khỏi Nwớc tao «je te pardonne, mais falloir sortir de mon royaume», c'est-à-dire «mais sors de mon royaume» ou «à condition que tu sortes de mon royaume».

Suivi de *mà* ou *chi*, *phải* constitue avec ces mots une sorte de conjonction conditionnelle :

phải mà tôi có sắn bạc, thì tôi đã mua con ngựa ấy rồi «falloir pourtant moi avoir de l'argent, alors j'aurais acheté ce cheval-là», c'est-à-dire «si j'avais de l'argent»;
phải chi bỏ tù nó, thì anh mầng «falloir quelque chose : jeter en prison lui, alors vous êtes content», c'est-à-dire «si on le jetait en prison, vous seriez content».

Parfois *phải* devient une sorte d'adverbe signifiant «d'une manière juste, adéquate». Comparez l'expression française «comme il faut» :

tính phải «calculer juste»;
phải lắm, phải lắm «comme il faut très, comme il faut très, c'est tout à fait cela»;
nói phải «dire avec raison»;
phải đó «comme il faut là, c'est cela même».

Dans les phrases interrogatives et négatives où *là* a sa signification propre «être», il est toujours précédé de *có phải* «avoir nécessité», qui est explétif :

anh có phải là thầy thuốc hay khộ? — Khộ có phải «êtes-vous médecin? — Non»;
ngwòi nầy có phải là bà con với anh khộ? «cet homme est-il votre parent?»;
tôi khộ có phải là tiên tri «je ne suis pas prophète»;
mầy chẳng có phải là nghèo «tu n'es pas un pauvre»;
chúng nó khộ có phải là dại «ils ne sont pas des sots».

Le mot *ăn* «manger» a souvent perdu sa signification propre dans des composés dont il est le premier terme; il devient alors

une sorte de générique indiquant que l'action exprimée par le second terme du composé dure ou est habituelle :

ăn cwớp « manger-piller, vivre de pillage, piller »;
ăn trộm « manger-voler, vivre de vol, voler (même *voler une seule fois*) »;
ăn làm « manger-faire, agir, se conduire »;
ăn năn « manger-se repentir, se repentir »;
ăn ở « manger-demeurer, vivre, se conduire »;
ăn nằm « manger-coucher, se coucher ».

Enfin il y a un certain nombre de mots à idée verbale, particulièrement usités comme second terme de composés, qui dans cet emploi perdent en grande partie leur signification propre et ne jouent guère qu'un rôle adverbial. On a vu dans nos études sur la morphologie certains composés dont le second terme, créé artificiellement est dépourvu de toute signification propre, et d'autres dans lesquels le second terme, pourvu d'une signification propre à l'état isolé, perd toute signification en composition et n'ajoute rien au premier terme ou ne lui apporte qu'une notion étrangère à sa signification propre, telle que la notion de pluralité. Ceux-ci ressemblent particulièrement à ceux des composés collectifs que nous avons placés dans la catégorie β, et dans lesquels le second terme ajoute une nuance au premier; ils ne gardent de leur sens propre que l'essence et n'ajoutent guère au premier terme que l'idée d'un mouvement ou d'une direction. Naturellement ce second terme, étant donné son rôle quasi adverbial, ne peut pas avoir de complément; s'il y a un complément dans la proposition, il est régi par le premier terme, et le second se place à la fin de la proposition. Cette construction rappelle involontairement certains tours allemands avec une particule rejetée à la fin.

Voici les principaux de ces mots employés comme second terme de composés :

đi « aller », qui exprime un mouvement quelconque :

láy « prendre », *láy đi* « ôter, ravir »;
láy cái đĩa này đi « enlevez ce plat »;
đem « porter », *đem đi* « apporter, amener »;
bỏ « jeter », *bỏ đi* « rejeter, abandonner »;
ăn « manger », *ăn đi* « avaler (un aliment) »;
uống « boire », *uống đi* « avaler (un liquide) »;
đi đi « va-t'en ».

láy « prendre » exprime le mouvement d'amener à soi »;

kéo « traîner, tirer », *kéo láy* « attirer à soi »;

bắt « prendre, saisir », *bắt lấy* « s'emparer de ».

theo « suivre » exprime l'idée de « à la suite » :

đem « porter », *đem theo* « apporter avec soi »; comparez en français l'expression méridionale « faire suivre quelque chose » qui veut dire « l'apporter avec soi »;
đi theo « suivre »;
chạy « courir », *chạy theo* « courir après »;
làm « faire », *làm theo* « imiter ».

lên « monter », idée générale : « en haut, sur » :

đi lên « aller en haut, monter »;
nhảy « sauter », *nhảy lên* « sauter sur »;
ném « lancer », *ném lên* « lancer en l'air »;
kéo « tirer », *kéo lên* « hisser »;
để « laisser », *để lên* « mettre sur », *để cuốn sách lên trên cái bàn* « mettre un livre sur la table »;
nổi « nager », *nổi lên* « surnager »;
ngó « voir, regarder », *ngó lên* « regarder en haut ».

xuống « descendre », idée générale : « bas, en bas » :

ngó xuống « regarder en bas »;
kéo xuống « tirer en bas »;
để xuống « déposer »;
cất cái nón ở trên đầu xuống « mettez bas le chapeau qui est sur votre tête ».

ra « sortir », idée générale : « de, hors de, dehors » :

đi ra « aller dehors, sortir »;
ngó ra « regarder dehors »;
mở cửa ra « ouvrir la porte »;
đưa nó và anh em nó ra khỏi cửa « accompagnez (les), lui et ses amis jusqu'en dehors de la porte ».

vào « entrer », idée générale : « dans » :

đi vào « aller dans, entrer »;
đem « porter », *đem vào* « introduire ».

lại « revenir », idée générale : « de nouveau » :

lấy « prendre », *lấy lại* « reprendre »;
cầm « tenir », *cầm lại* « retenir »;
lập « établir », *lập lại* « rétablir »;
đóng « fermer », *đóng cửa lại* « refermez la porte ».

Souvent le composé avec *lại* s'oppose immédiatement à un

composé avec *đi*, ce dernier exprimant un mouvement dans un sens et l'autre le mouvement en retour :

làm đi làm lại « faire et refaire » ;
nói đi nói lại « dire et redire, répéter » ;
nghĩ đi nghĩ lại « penser et repenser, réfléchir » ;
tính đi tính lại « compter et recompter, bien calculer, réfléchir » ;
đi đi đi lại « aller et revenir » ;
đi đi lại lại « faire des allées et venues ».

qua « passer, traverser », sens général : « à travers » :

đi qua « traverser » ;
đem « porter », *đem qua* « faire passer à travers » ;
nói qua « dire en passant » ;
gởi « envoyer », *gởi qua* « envoyer quelque chose d'un pays à un autre en passant par mer ou par rivière ».

lui « reculer », idée générale : « en arrière » :

đi lui « aller en arrière, reculer » ;
ngó lui « regarder en arrière » ;
bước lui « marcher en arrière, reculer » ;
nghĩ tới nghĩ lui « penser en avant, penser en arrière, réfléchir ».

II. La Numération.

Le système de numération annamite présente des particularités qui sont bien d'accord avec les habitudes de classification de la langue. Ainsi pour désigner « un chien » on peut dire *cái con chó*, *cái* indiquant la catégorie générale des choses qui existent, *con* une catégorie plus restreinte, à savoir parmi les choses qui existent celles qui sont animées, enfin *chó* restreignant cette catégorie à l'espèce chien. En somme après avoir énoncé le nom d'une certaine classe on a coutume d'énoncer celui de la classe qui vient immédiatement après, par ordre de restriction croissante.

D'une manière analogue le mot *một* « un » placé après un autre nom de nombre, ne signifie pas « un », mais une unité de l'ordre décimal immédiatement inférieur à celui auquel appartient le mot précédent.

Il change alors d'intonation et devient *mốt*. Ainsi :

hai trăm mốt ne signifie pas « 201 » mais « 210 » ;
một ngàn mốt « un mille un cent, 1,100 » ;
một muôn mốt « un dix-mille un mille, 11,000 » ;

một vạn một « un cent-mille un dix-mille, 110,000 »;
một triệu một « un million un cent-mille, 1,100,000 ».

Mais :

101 : *một trăm một.*

Cette manière de compter s'emploie couramment et indifféremment, que le nombre soit abstrait, concret ou ordinal. On peut aussi traduire 10, 100, etc., à la fin d'un nombre par leur mot propre, mais on le fait rarement.

De même le mot *tư* (forme inaccentuée de *tứ* « 4 ») placé à la fin d'un chiffre cardinal abstrait désigne 4 unités de l'ordre décimal inférieur à celui du chiffre précédent :

một trăm tư « 140 »;
một ngàn tư « 1,400 »;
hai muôn tư « deux dix-mille quatre (mille), 24,000 ».

Ce mot ne peut pas être employé quand les nombres sont concrets ou ordinaux :

một trăm bốn mươi binh « un cent quatre dix (d')armée, 140 soldats »;
một ngàn bốn trăm quít « un mille quatre cents mandarines, 1,400 mandarines »;
thứ hai muôn bốn ngàn « ordre deux dix-mille quatre mille, vingt-quatre millième ».

Le mot *rưỡi* « demi » placé à la fin d'un nombre désigne 5 unités de l'ordre décimal immédiatement inférieur à celui auquel appartient le chiffre précédent. Dans les nombres abstraits son emploi est obligatoire comme celui de *tư*; mais dans les nombres concrets son emploi est facultatif tandis que celui de *tư* est exclu :

sáu muôn rưỡi « six dix-mille moitié (de dix-mille), soixante-cinq mille »;
ba trăm rưỡi đồng ou *ba trăm năm mươi đồng* « 350 piastres ».

Dans un chiffre concret le mot *mươi* « 10 » est fréquemment remplacé par *chục* « dizaine » :

một trăm ba chục cây đèn mỡ « un cent trois dizaines (d')arbres-lampes-(de)-graisse, cent trente chandelles ».

III. Les Temps.

Il n'y a pas de verbe en annamite et par suite pas de conjugaison. Un mot comme *xe* veut dire « rouler, roule, roulait, a

roulé, roulera, roulant, char, etc.», ou plutôt il n'a aucune de ces significations précises, il exprime simplement «l'idée de rouler». C'est le contexte seul qui détermine sa valeur dans la phrase où il apparaît. Quand donc il est utile de localiser avec précision une action dans le temps, c'est au moyen de mots accessoires qu'on le fait :

tôi học «serviteur étudier», veut dire, suivant la phrase, «j'étudie, j'ai étudié, j'étudierai, etc».

Si je veux préciser que c'est *maintenant* que j'étudie, je dirai :

tôi học bây giờ «j'étudie à l'heure actuelle», ou bien *tôi đang học* «j'étudie présentement», c'est-à-dire simplement «j'étudie».

De la même manière :

tôi đã học «serviteur déjà étudier» signifie en somme «j'ai étudié» (*đã* = «déjà, avant»);
tôi sẽ học «serviteur prochainement étudier, j'étudierai».

On peut de cette façon rendre toutes les nuances les plus délicates :

tôi mới ăn «serviteur récemment manger, je viens de manger»;
tôi đương ăn «serviteur actuellement manger, je suis en train de manger»;
khi ông gõ cửa, khi ấy tôi ngủ «moment monsieur frapper porte, moment là serviteur dormir; quand vous avez frappé à la porte, je dormais»;
tôi có thấy nó hôm qua «serviteur avoir vu lui jour passé, je l'ai vu hier»;
khi tôi sẽ đã coi cuốn sách của anh rồi, thì tôi sẽ nói thiệt tình với anh tôi tưởng làm sao «lorsque serviteur prochainement déjà lire volume-livre chose frère-aîné fini, alors serviteur prochainement dire vérité (de) sentiment à frère-aîné serviteur penser faire pourquoi; lorsque j'aurai fini de lire votre livre je vous dirai sincèrement penser comment; lorsque j'aurai lu votre livre, je vous dirai franchement ce que j'en pense»;
phải chi tôi có bạc thì tôi sẽ mua một con ngựa «si (litt. falloir quoi?) serviteur avoir argent alors serviteur prochainement acheter un être-cheval; si j'ai de l'argent j'achèterai un cheval»;
phải chi tôi có bạc thì tôi mua một con ngựa «si j'avais de l'argent j'achèterais un cheval»;

phải chi đi đặng, thì tôi sẽ đi «si partir (est) possible, alors serviteur prochainement partir; si je peux partir, je partirai»;

phải chi đi đặng, thì tôi đi «si je pouvais partir, je partirais»;

phải mà tôi có sẵn bạc, thì tôi đã mua con ngựa ấy rồi «si serviteur avoir prêt argent, alors serviteur déjà acheter être-cheval là (d'une manière) terminée; si j'avais de l'argent j'aurais acheté ce cheval».

On aura remarqué dans cette étude sur les moyens de rendre la notion de temps une particularité syntaxique assez frappante. Tandis qu'en règle générale le mot à valeur adverbiale se place après le mot à idée verbale qu'il précise, on a ici un certain nombre de mots accessoires désignant un certain moment de la durée, toujours les mêmes, qui se placent immédiatement avant le mot à idée verbale. On dit *tôi đang học* ou *tôi đương học* «serviteur présentement étudier, j'étudie», *tôi đã học* «j'ai étudié», *tôi sẽ học* «j'étudierai», *tôi mới ăn* «je viens de manger», *tôi hòng ăn* «je vais manger», etc. Mais on dira *tôi học bây-giờ* «j'étudie maintenant» ou *bây-giờ tôi học* «maintenant j'étudie», avec la construction ordinaire des mots adverbiaux en annamite. Cette construction particulière avec le mot adverbial placé immédiatement avant le mot verbal rappelle le chinois où elle est régulière, et la coïncidence est sans doute moins fortuite que due à un emprunt. En tout cas par le fait qu'elle est fixe dans sa forme et son emploi, elle constitue un embryon de conjugaison. Si en français on appelle des futurs les phrases comme : *je pars demain*, *je pars bientôt*, les phrases annamites : *đến mai tôi đi* ou *tôi hòng đi* sont des futurs au même titre. De même si on fait entrer dans la conjugaison sous le nom de passé indéfini une périphrase verbale comme : *je l'ai vu*, il n'y a pas d'obstacle sérieux à considérer de la même manière la phrase annamite : *tôi có thấy nó hôm qua*. Il est bien vrai qu'en annamite une indication accessoire de temps est en principe indispensable (voir plus haut, p. 226); mais comme il arrive souvent que par les circonstances et l'ensemble de leur conversation les interlocuteurs sont déjà fixés sur le temps, cette expression adverbiale du passé peut être sous-entendue, et il semble bien qu'alors les indigènes ont comme un vague sentiment que c'est *có* qui marque le passé. On peut en juger ainsi du moins d'après les ouvrages que des Annamites ont écrits sur leur propre langue.

IV. Les mots formés par redoublement.

Un certain nombre de vocables sont formés par répétition d'un même monosyllabe, qui la plupart du temps est usité aussi sans

redoublement. Parmi ces sortes de dissyllabes il faut mettre à part les noms d'animaux, qui ne présentent rien de particulier à l'Annamite. Ils sont ou onomatopéiques, comme fr. *cri-cri*, ou enfantins, comme fr. *dada* :

sẻ sẻ « moineau » ;
nhện nhện « araignée » ;
châu châu « sauterelle » ;
le le « sarcelle » ;
kền kền « vautour » ;
quạ quạ « corbeau » ;
bướm bướm « papillon ».

Dans les autres mots redoublés, le redoublement apporte une nuance sémantique qui varie selon l'emploi et la valeur grammaticale du mot, selon la circonstance dans laquelle il apparaît, selon la rapidité ou l'intensité avec laquelle il est prononcé (sans jamais changer l'intonation), enfin selon qu'il fait l'impression d'une unité ou d'une dualité, c'est-à-dire selon que les deux syllabes sont suffisamment serrées l'une contre l'autre pour être senties comme un mot unique, ou au contraire assez écartées pour être comprises comme indépendantes et par conséquent comme un même mot dit deux fois. Comme la plupart des mots n'ont pas une valeur grammaticale fixe et que les autres conditions qui viennent d'être signalées varient à l'infini, il est singulièrement difficile de formuler ici des règles générales :

Quant le mot redoublé a une valeur nominale, le redoublement suscite d'ordinaire la notion d'accumulation ou de pluralité :

người người « homme-homme, les hommes, tous les hommes » ;
nơi nơi « endroit-endroit, partout » ;
đêm đêm « nuit-nuit, toutes les nuits » ;
lần lần lần « empiéter fois-fois (c'est-à-dire toutes les fois, chaque fois), empiéter peu à peu » ;
nhà nhà « maisons, familles » ;
non non « les montagnes ».
tượng signifie d'ordinaire « statue » ; redoublé il veut dire « semblable, égal » ; ce mot simple paraît avoir pour signification fondamentale « ressemblance » ; dire d'un homme qu'il est *tượng tượng* d'un autre, c'est dire qu'il en a toutes les ressemblances, qu'il lui est semblable, égal.

Quand le mot exprime une qualité, une action ou un état,

c'est-à-dire quand il a une valeur adjectivale ou verbale, le redoublement produit au point de vue de l'idée une atténuation :

đỏ đỏ « rougeâtre » (*đỏ* « rouge »);
ngọt ngọt « douceâtre » (*ngọt* « doux »);
vàng vàng « jaunâtre » (*vàng* « or, jaune comme l'or »);
run run « trembloter » (*run* « trembler »);
mảng mảng « se réjouir un peu » (*mảng* « se réjouir »);
nhảy nhảy « sautiller » (*nhảy* « sauter »);
đi xa xa « éloignez-vous un peu » (*xa* « éloigné ») ou simplement « écartez-vous »;
lại gần gần « venir près-près, approchez-vous un peu, approchez-vous » (*gần* « près »);
đi mau mau « allez un peu plus vite, pressez-vous » (*mau* « vite »);
nói chậm chậm « parlez un peu lentement » (*chậm* « lent »);
chạy rần rần « courir avec bruit » (*rần* « bruyant »).

Dans ces deux derniers exemples l'atténuation n'est pas sensible, parce que le sens du mot ne varie guère si on l'atténue un peu.

Quand les deux monosyllabes sont détachés l'un de l'autre, ils sont en général dits d'un ton pressant ou intensif et il y a augmentation, exactement comme en français dans les mêmes circonstances. Dans ce cas nous les séparerions volontiers par une virgule :

đi mau, mau « allez vite, vite »;
đi xa, xa « allez loin, loin »;
nói chậm, chậm « parlez lentement, lentement », c'est-à-dire « parlez très lentement ».

IV

PHONÉTIQUE.

I. Dissimilation.

Le mot *năm* « 5 » devient *lăm* lorsqu'il est placé après *mười* « 10 », sans doute par dissimilation :

mười lăm « 15 »;
hai mươi lăm « 25 »;
năm mươi lăm « 55 ».

II. Changement d'intonation.

Le mot *mươi* « 10 » perd son accent grave lorsqu'il est précédé d'un mot qui le multiplie, cf. les ex. précédents.

Le mot *một* « un » prend l'accent aigu lorsqu'il termine un nombre et signifie « une unité de l'ordre décimal inférieur à celui du mot précédent », cf. p. 234 :

hai mươi một « 21 » ;
bảy mươi một « 71 » ;
một trăm một « 110 ».

Le mot *này* « ici » se place après un mot pour le localiser :

cái nhà này « chose-maison ici, cette maison-ci ».

Quand il est placé après un mot marquant le temps pour indiquer le temps présent, il perd ses accents :

hôm nay « crépuscule ici, aujourd'hui » ;
ngày nay « jour ici, ce jour-ci » ;
bữa nay « cette journée-ci » ;
sớm mai nay « ce matin » ;
đêm nay « cette nuit » ;
năm nay « cette année » ;
đời nay « ce temps-ci, cette époque-ci » ;
xưa nay « (depuis) autrefois (jusqu'à) maintenant ; jusqu'à ce jour ».

Il prend le *ngã* lorsqu'il est placé après un mot marquant le temps pour exprimer le temps passé relativement récent :

hồi nãy « tout à l'heure » ;
khi nãy « récemment ».

Il prend l'accent circonflexe dans :

ở bên nầy qua bên kia « restant côté ici traversant côté autre ; de ce côté-ci à l'autre ».

Il prend l'accent aigu lorsqu'il renvoie au sujet de la proposition ou détermine un mot qui est déjà exprimé dans la proposition précédente :

ai lo phận nấy « chacun s'occupe de son sort » ;
ai mạnh đàng nào, đi đàng nấy « quiconque trouve avantage à une direction va dans cette direction » ;
đi đàng nào về đàng nấy « aller par un chemin, revenir par ce chemin », c'est-à-dire « revenir par le même chemin qu'on a pris pour aller » ;

mwớc nào thói nấy « chaque pays a ses mœurs ».

Tous ces changements d'intonation paraissent être purement artificiels et destinés uniquement à indiquer que le mot qui les subit est pris dans une acception particulière. Seuls ceux que nous avons rencontrés dans les composés euphoniques sont déterminés par l'intonation du mot précédent.

D'autres changements d'intonation qui sont purement phonétiques, et en l'espèce dus à un phénomène de dissimilation, apparaissent dans les mots à redoublement. Nous ne les avons vus signalés nulle part, mais ils sont bien nets dans la prononciation courante de M. Lê Quang Trinh et de M. Nguyễn Thanh Khiết, qui est aussi cochinchinois :

chim se sẻ « moineau » (au lieu de *sẻ sẻ*) ;
nhền nhện « araignée » (au lieu de *nhện nhện*) ;
nhay nhảy « sautiller » (au lieu de *nhảy nhảy*) ;
châu chấu « sauterelle » (au lieu de *chấu chấu*) ;
bwơm bwớm « papillon » (au lieu de *bwớm bwớm*) ;
đo đỏ « rougeâtre » (au lieu de *đỏ đỏ*) ;
đơm đóm « ver luisant » (au lieu de *đóm đóm*) ;
twờng twợng « ressemblant » (au lieu de *twợng twợng*).

Dans tous les cas où il y a répétition les deux mots se prononcent différemment, mais il n'y a que dans les mots très courants que la différence est suffisante pour pouvoir être notée par un changement d'accent. Dès qu'un mot à répétition est un mot livresque pour le sujet parlant, ou simplement ne lui est pas familier, la nuance est moindre qu'une différence d'accent.

(*A suivre.*)

Maurice Grammont et Lê Quang Trinh.

SUR LES MOTS IRANIENS EMPRUNTÉS PAR L'ARMÉNIEN.

Depuis la conquête par les souverains achéménides jusqu'aux débuts de sa littérature, l'Arménie n'a guère cessé de subir, plus ou moins fortement, des influences iraniennes. L'action de l'Iran est devenue particulièrement forte quand, après la ruine des royaumes macédo-helléniques, il s'est constitué des royautés nationales. Tigrane, le contemporain du grand Mithridate, porte un nom iranien; et, à partir de Tiridate (51 ap. J.-C.), l'Arménie est gouvernée par une dynastie arsacide (voir Халатьянцъ, *Очеркъ исторіи Арменіи*, I, Moscou, 1910).

L'influence grecque ou romaine semble avoir été très faible durant toute cette période. Les emprunts que l'arménien classique a faits au grec sont tous de caractère chrétien et savant; ils paraissent pour la plupart peu anciens; et l'on verra plus loin que ceux qui semblent relativement anciens n'ont pas été faits directement. L'absence de monuments arméniens de caractère grec ou romain remontant à cette époque confirme du reste l'insignifiance de l'influence occidentale.

En revanche, l'aristocratie parthe a exercé une action considérable dont la langue porte le témoignage. Le regretté Hübschmann a examiné, dans son *Armenische Grammatik*, la plupart des emprunts si nombreux et si importants que l'arménien a faits à l'iranien avant l'époque sassanide.

L'étude de ces emprunts par Hübschmann a beaucoup contribué à éclaircir l'histoire de la phonétique perse. Mais, au moment où Hübschmann publiait ses *Persische Studien* (1895), on n'avait pas encore le moyen de bien distinguer les parlers du Sud-Ouest de ceux du centre et du Nord, au moins en ce qui concerne les formes anciennes de ces dialectes. L'étude des dialectes a fait des progrès depuis; M. Andreas a reconnu que le « chaldéo-pehlvi » représente le type linguistique parthe. La belle publication de textes iraniens manichéens de Tourfan par M. F. W. K. Müller a fourni deux séries de documents : les uns

en langue du Sud-Ouest, à peu près identique (sauf l'emploi des idéogrammes, qui est évité, et sauf l'absence d'archaïsmes dans l'écriture) au pehlvi des inscriptions sassanides et des textes mazdéens, les autres en un dialecte manifestement septentrional, ou du moins plein de formes septentrionales. La différence entre la forme du Sud-Ouest *dyl* (*dil*) et la forme du Nord-Ouest *zyrd* (*zird*) du nom du «cœur» illustre le contraste des deux dialectes qu'offrent les textes pehlvis manichéens de Tourfan, contraste qui a été exactement défini par M. Andreas. Le scepticisme que manifeste M. Salemann, *Manichäische Studien*, I, p. 150, sur la répartition des fragments entre les deux dialectes est exagéré. Sans doute les textes de caractère septentrional ne sont pas purs; mais le départ est souvent facile, comme le montrent les exemples cités ci-dessous. Sur tous ces faits dialectaux, voir maintenant l'article de M. Gauthiot dans ces *Mémoires*, XVII, p. 143 et suivantes.

L'influence qui s'est exercée en Arménie étant parthe, c'est sous la forme du Nord que les mots doivent apparaître, et les particularités des emprunts s'expliquent alors d'une manière saisissante. Chacune des caractéristiques phonétiques notables du pehlvi manichéen du Nord se retrouve dans les anciens emprunts de l'arménien à l'iranien.

Le *θ* intervocalique du vieux perse, qui répond à zd *s*, skr. *ç*, passe à *h* au Sud-Ouest; les autres dialectes, et notamment celui du Nord-Ouest, ont *s* qui persiste; ainsi on a dans le pehlvi manichéen : *xrwh* «cri» dans les textes en pehlvi du Sud-Ouest, *xrws* dans ceux en dialecte du Nord[1]. Or, l'arménien a *vnas* «dommage» en regard de pers. *gunāh*, pehlvi manichéen du Sud-Ouest *wn'h*. Le mot arm. *handēs* «indication, examen, spectacle», dont le caractère iranien est éclatant, n'a pas de correspondant exact en pehlvi mazdéen ou en persan; c'est que, comme l'indique le traitement phonétique, iran. **handēs* était un mot du Nord; les textes publiés de Tourfan ne livrent par hasard pas **hndys*, qu'on pourrait s'attendre à y rencontrer; mais on y lit plusieurs fois *dysyl* «il montre» dans les textes en langue du Nord, et même une fois, par emprunt, dans l'un des fragments où la langue du Sud-Ouest est employée le plus purement. De même encore l'arménien a *patuhas* «punition» en regard du mot perse (emprunté au pehlvi) *pādafrāh*. Le passage de v. perse *θ* à *h*, étant sans doute lié à la position intervocalique, doit être ancien; et c'est parce que les mots arméniens sont pris aux parlers du Nord, et non parce qu'ils ont été empruntés très anciennement, qu'ils ont

[1] Les passages sont aisés à retrouver à l'aide de l'excellent glossaire de M. Salemann, *Manichäische Studien*, I, dans *Mémoires de l'Acad. de Saint-Pétersbourg*, VIII, 10 (1908).

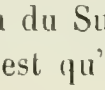
s et non *h*. Ce passage de *θ* à *h* n'atteint naturellement pas le *s* vieux perse issu de **sč* = skr. *ç*c, qui n'a jamais été *θ* ; ainsi l'on a *pas* en pehlvi manichéen et mazdéen et en persan, en regard de v. p. *pasā* « après », cf. skr. *paçcā*, où le *ç*c au lieu de *cch* est dû à une restitution secondaire.

Le trait le plus original de l'iranien du Sud-Ouest, réalisé dès avant la période achéménide, est le traitement *d* de la prépalatale sonore; ce traitement, qui du reste est parallèle au traitement v. p. *θ* de la prépalatale sourde dont on vient de parler, ne se retrouve nulle part en iranien. On n'a guère occasion d'observer le contraste entre les formes perses à *d* et les formes des autres dialectes à *z* dans les emprunts arméniens. Le mot *azat* « libre » a aussi le type avec *z* dans la forme du Sud-Ouest; la forme locale à *d* a été éliminée, sans doute parce que la racine *zan-* « naître » (pers. *zādan*) a pu ainsi être différenciée de la racine signifiant « connaître » (pers. *dānistan*); cette différenciation était déjà faite à l'époque achéménide, à en juger par v. p. *paru-zana*. Le persan a de même *gurāz* en regard d'arm. *varaz* « sanglier », et ainsi de plusieurs autres exemples. La forme à *z* s'est largement introduite en perse, et le type local avec *d* ne subsiste que dans quelques mots; on sait que, en revanche, la forme proprement perse *dasta-* du nom de la « main » a été empruntée par presque tous les parlers iraniens, même par le sogdien, et par suite l'emprunt de *dast-* en arménien n'est pas surprenant. On a toutefois un bel exemple du traitement *z* en regard de pers. *d* dans arm. *parzem* « je filtre, je purifie », *parz* « pur », que Fr. Müller a rapproché avec raison de p. *pālūdan* « filtrer, purifier » (voir Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 36). La forme *p'rwd* « purifié » du pehlvi manichéen du Sud-Ouest a l'*r* attendue en face de *l* du pehlvi et du persan et atteste que pehlvi et persan *-l-* sort bien ici de *-rd-* (voir Bartholomae, *I.F.*, XIX, *Beiheft*, p. 36). — Un autre bon exemple est fourni par arm. *barj* « coussin » en face de zd *barəziš*, mais p. *bāliš*; le mot ne peut être tenu pour original en arménien, puisque iran. *r* ɣ répond à i.-e. *l* : v. pruss. *pobalso*, *balsinis*, serbe *blàzina*, etc. Le traitement arm. *j* de *z* après *r* est fréquent dans les emprunts, cf. *varj*, *derjak*, etc. — Enfin il faut signaler *yazem* « je sacrifie » (la racine de zd *yazaiti* avait *d* en perse, à en juger par v. p. *yadātai(y)* « qu'il sacrifie » et par *āyadanā* « lieux de sacrifice ») et *apaharzan* « séparation », cf. les formes telles que l'impératif *hyrz* (*hirz*) « lâche », fréquentes dans le pehlvi manichéen du Nord, en face de pers. *hilam*; il est même difficile, malgré l'absence de *h* à l'initiale, de ne pas expliquer par un iran. septentrional **harzak-* l'arm. *arjak* « lâché, libre », *arjakem* « je lâche, j'envoie ».

Le *d* (spirant) intervocalique de l'iranien est rendu régulière-

ment par *r* en arménien; ceci est malaisément conciliable avec le traitement *y* du Sud-Ouest, mais concorde bien avec la graphie *d* des textes en dialecte du Nord. Ainsi arm. *boyr* «odeur», de iran. **bauδi-* concorde avec le *bwd-* du pehlvi septentrional manichéen de Tourfan; cf. de même arm. *burastan* «jardin» et *bwdyst'n* dans ces textes. — Le mot arm. *marax* «sauterelle» est curieux; il repose sur une forme du type de zd *maδaxa-*, bal. *maδax*; l'emprunt p. *malax* repose sur une forme pareille de quelque dialecte oriental; le mot propre du Sud-Ouest est *mayg* (voir déjà le *Vendidad* pehlvi, I, 14), qui repose sur **madaka*, avec la forme *-ka-* et non *-xa-* du suffixe. — La finale *-rar* des mots comme arm. *naxarar* «grand-chef, satrape» repose sur iran. *-dār* et se retrouve dans le type, fréquemment attesté dans les textes manichéens de Tourfan, *šhrd'r* (*šahrdār*) «souverain», en regard de la forme méridionale *šhry'r* (*šahriyār*), qui a pénétré aussi dans des textes du type septentrional. — M. Bartholomae, *I.F.*, XIX, *Beiheft*, p. 43, n. 1, a déjà indiqué discrètement que le *r* arménien issu de *δ* peut provenir de ces formes dialectales, telles qu'elles sont attestées à Tourfan.

Le traitement *l* de iran. *rd* dans le Sud-Ouest n'est pas représenté dans les anciens emprunts de l'arménien : le nom de la «rose» est *vard*, cf. p. *gul*; et le «nouvel an» s'appelle *nawasard*, cf. p. *nausāl*. Un mot comme *salar* «général» (avec *l*) a donc été emprunté à la langue officielle des Sassanides; la forme *spasalar* est plus récente encore, avec son *l*.

Le groupe *θr* a été ramené de bonne heure en perse à une prononciation simple, comme le montre la graphie au moyen d'un signe unique dans les inscriptions achéménides; il est représenté en persan par *s*, pour autant que le persan conserve les formes propres à la Persis. Les emprunts arméniens ont au contraire *rh*, reposant sur *hr*, et ceci concorde avec le *hr* des parlers septentrionaux, tels qu'on les trouve dans le type du manichéen septentrional de Tourfan (cf. Gauthiot, dans ces *Mémoires*, XVII, p. 146). Ainsi, arm. *parh*, *pah* «garde» repose sur iran. sept. **pāhr*, et non sur p. *pās*; dans les textes de Tourfan, on lit dans des documents en langue du Sud-Ouest *p'hrgbyd* (*pāhragbed*) «chef de la garde», qui doit être un titre arsacide, et, dans des documents en langue du Nord-Ouest, *p'sb'n* (*pāsbān*), qui doit être un mot officiel sassanide; le mot arsacide **pāhrak* (arm. *parhak*, *pahak*) s'est du reste maintenu en persan *pahra*; mais, en regard de p. *pāsbān*, l'arménien a gardé la vieille forme parthe *pahapan*. — Le nom du dieu *Miθra* est conservé en persan sous la forme septentrionale *Mihr*, et c'est *Myhr* qu'on trouve, même dans les textes en pehlvi manichéen du Sud-Ouest; la forme  (*Mitri*) du pehlvi mazdéen n'est qu'une transcription savante; or,

l'importance du culte de *Mihr* dans le Nord, à l'époque arsacide, est attestée par le fait que le nom du «temple» en est en arménien un dérivé : *mehean*. — Le mot arm. *šnorh* «faveur», cf. zd *xšnaoθra-*, n'a pas de correspondant connu au Sud-Ouest; mais l'un des textes septentrionaux du pehlvi manichéen de Tourfan a le dérivé *šnwhrg*, avec le *hr* attendu.

Le groupe initial *dw-* donne *d-* en persan et *b-* dans les parlers du Nord; la forme du nom de la «porte» est donc p. *dar*, mais semnani *bar* (voir Gauthiot, dans ces *Mémoires*, XVII, p. 144-5); et c'est pour cette raison que l'arménien a *barapan* «gardien de la porte», *barapet*, *barawor*. D'après l'interprétation de M. F. W. K. Müller, admise par M. Bartholomae, *I.F.*, XIX, *Beiheft*, p. 54 et suiv., mais repoussée par M. Salemann, on aurait même le mot *bar* «porte» dans le fragment manichéen 4 de Tourfan; or, ce morceau est l'un de ceux qui présentent le type septentrional. En tout cas, on a l'ordinal *bdyg* dans l'un des morceaux de Tourfan le plus sûrement septentrionaux (cf. Bartholomae, *I. F.*, XXIII, p. 60); et l'explication de la forme méridionale *hmbdyč* «conformément à» par **bitiya-*, que propose M. Salemann, ne concorde pas avec ce que l'on sait du dialecte du Sud-Ouest. Si, à côté de *barapan*, l'arménien connaît aussi *darapan*, c'est que la forme perse du mot *dwar-* s'est étendue de bonne heure hors de ses limites; bien que le traitement phonétique de *dw-* initial dans l'Avesta soit gâth. *db-*, zd *ṯb-*, *b-* (voir *Journal asiatique*, 1909, I, p. 551 et suiv.), on n'y lit que *dvarəm*, plusieurs fois dans l'Avesta récent. — On remarquera que c'est sous la forme méridionale *dahlič* «galerie» que l'arménien offre le mot qui est en persan *dahlīz*, cf. v. p. *duvarθim* «portique» (à l'accusatif); les Arméniens ont emprunté ici un mot technique que les Iraniens du Nord avaient eux-mêmes reçu des Perses; le traitement *-hl-* du groupe *-rθ-* est aussi une particularité perse.

La tendance de *-št-* à passer à *-st-* qu'on observe déjà dans les inscriptions achéménides et qui caractérise le perse n'est pas représentée dans les emprunts de l'arménien d'époque arsacide. En regard de pers. *firista* «messager» et de *firišta* «ange» (ce dernier peut-être par influence savante), l'arménien n'a que *hreštak* (ou *hrštak*, variante fréquente dans les anciens manuscrits) «messager, ange».

On a vu, par quelques-uns des exemples cités, notamment par *šnorh* et par *handēs*, que les mots arméniens sont en partie empruntés à des mots septentrionaux qui n'ont pas de représentants connus en perse. Là même où la phonétique n'avertit pas que les mots sont propres au Nord, la seule répartition des formes attestées fournit quelques indications. Le mot arm. *hawa-*

sar «pareil» n'a trouvé son étymologie que le jour où M. F. W. K. Müller a eu publié les fragments manichéens du Nord où figure l'original *h'ws'r* (*hāvasār*); le second terme de ce composé n'est pas *sardah-* «manière», comme on l'a supposé; le mot arménien suffirait à écarter cette hypothèse, qui ne concorde pas avec la phonétique du Nord; celle-ci exigerait arm. **hawasard* (cf. ci-dessus, p. 245). Si l'on avait plus de textes septentrionaux, on rencontrerait sans doute les originaux de termes tels que arm. *bažak* «coupe», *bažin* «part», *hačim* «je me plais à» (cf. *patšač* «convenable»), *partkh* «dette», *mišt* «toujours», etc. La partie iranienne du vocabulaire arménien ne s'explique souvent pas par les formes perses, et il suffit de jeter les yeux sur l'*Armenische Grammatik* de Hübschmann pour constater que l'original exact d'une grande partie des emprunts de l'arménien à l'iranien n'est pas attesté dans les textes pehlvis mazdéens, c'est-à-dire dans le dialecte du Sud-Ouest. Dans le cas de *mišt*, par exemple, il se trouve que l'Avesta comble la lacune, car on y a *mišti* «constamment». Le mot *karmir* «rouge», dont le caractère iranien est encore mis en doute par Hübschmann, *Arm. Gramm.*, p. 167, se retrouve maintenant en sogdien sous la forme *krm'yr* (dans les textes de la mission Pelliot, d'après une communication de M. Gauthiot). On sera donc conduit à se demander si certains mots arméniens, d'aspect iranien, mais dont on n'a signalé l'équivalent dans aucun dialecte iranien, ne seraient pas empruntés à ces parlers du Nord, dont les formes anciennes sont si peu connues. Par exemple, il n'est guère douteux, à en juger par l'aspect du mot, que arm. *hraparak* «place» soit pris à l'iranien; on doit donc supposer que les parlers du Nord ont connu un mot **frapāδaka-*, cf. zd *paδa-* et *pāδa-*. — Le mot arm. *hražarem* dont traite Hübschmann, *Arm. Gramm.*, p. 181, prêterait à des remarques analogues. — Le nombre des cas de ce genre est très grand.

S'il n'est pas un emprunt direct, un composé comme arm. *arewelkh* «Orient» (litt. «montée du soleil») est le calque d'un mot iranien. Or, c'est sans doute dans les parlers septentrionaux que le composé iran. *x^{v}ar-āsān* s'analysait le plus clairement; le second terme ne se trouve pas isolément en perse, tandis que le fragment manichéen du Nord n° 4 (édit. F. W. K. Müller) a par exemple *'syd* (*āsēd*) «levez-vous». Le mot se retrouve dans bal. *āsay* «se lever», on le sait.

Le mot arm. *hrasax* (mesure de longueur), aussi écrit *xrasax*, par assimilation sans doute (à moins qu'il ne s'agisse d'une graphie dialectale arménienne), ne répond pas à la forme perse, qui est attestée depuis le pehlvi sous la forme *frasang* et dont Hérodote indique l'existence ancienne par son παρασάγγης. C'est un mot d'un autre dialecte, qui ne peut être que celui du Nord, auquel

sont pris les mots déjà signalés. Or, c'est cette même forme **frasax* qui a passé au syriaque et à l'arabe. Cette observation est importante pour aider à déterminer l'origine exacte des emprunts iraniens de l'araméen et de l'arabe. — Il faut noter aussi à ce propos que le mot v. p. *xauda-* (sorte de coiffure), emprunté par le syriaque et par l'arabe, y a la consonne intervocalique *d*; il s'agit d'un mot qui a dû avoir à l'époque parthe un grand rayonnement; car il a aussi passé à l'arménien, où l'on a *xoyr* (sur le *r*, cf. ci-dessus, p. 245), et même en perse : Firdousi a la forme dialectale *xōd* (voir Hübschmann, *Arm. Gramm.*, p. 160). — Des mots comme arm. *despak* «voiture», qu'on retrouve en araméen, et *despan* «ambassadeur», qu'on retrouve en arabe, semblent iraniens (voir Hübschmann, *Arm. Gramm.*, p. 140), sans qu'on les rencontre dans les documents pehlvis connus, faute sans doute de connaître les dialectes du Nord à l'époque parthe.

A cette époque, le grec a dû fournir à l'iranien, et particulièrement à l'iranien du Nord, quelques éléments de vocabulaire (cf. ces *Mémoires*, XVII, p. 110). Et c'est sans doute par l'intermédiaire de l'iranien septentrional qu'ont passé les plus anciens emprunts de l'arménien au grec. Le mot λαμπλήρ, qui se retrouve dans arm. *lapter*, figure en effet dans l'un des fragments manichéens du type septentrional, le fragment 32 de M. F. W. K. Müller. Et le mot arm. *lampar*, qui remonte à λαμπάς, λαμπάδος, présente le traitement *r* du *δ* intervocalique qui caractérise les emprunts à l'iranien septentrional; il y a de grandes chances pour que **lampaδ* ait aussi existé dans ce dialecte. — On sait que certains autres emprunts de l'arménien au grec, comme *philisophay* et *zoyg*, ont passé par le syriaque. L'influence grecque sur l'arménien s'est d'abord exercée par des voies indirectes.

Il y a témérité à attribuer à l'iranien du Nord une forme **jand*, **žand*, à côté de *gand* «mauvaise odeur», cf. zd *gaintiš*. Mais on ne voit pas comment l'on pourrait sans cela expliquer le mot *žandahot* «puant», que Eznik, II, 1 (p. 114), oppose à *anušahot* «bien odorant»; l'emprunt iranien *žand-* s'oppose à l'emprunt iranien *anoyš*.

M. Marr a toujours tenu, évidemment avec raison, arm. *sepuh* «noble» pour un emprunt à l'iranien; la finale doit reposer sur la forme septentrionale *puhr* du mot *puθra-*. Le premier terme demeure obscur, car il est impossible d'y retrouver *vis-* comme le veut M. Marr, et seule la connaissance de l'iranien du Nord pourrait sans doute l'éclairer.

A en juger par les emprunts arméniens, l'iranien du Nord présentait une influence des voyelles prépalatales sur la voyelle d'une syllabe précédente qui ne se retrouve pas au même degré en perse. On sait que devant consonne suivie de *y*, la voyelle *a*

a été infléchie en perse, et que *dahyu-*, *vahyah-* sont représentés par pers. *dih*, *bih*; en pareil cas, l'arménien a *e* : *deh*, *veh*. Cette inflexion apparaît dans les textes manichéens de Tourfan — ceux du Sud-Ouest comme ceux du Nord — même là où la consonne est suivie d'un simple *-i-*, et, au second terme des composés, le mot *pati-* (zd *paitiš*) «maître» y est représenté par *-byd*, c'est-à-dire *-bed*. C'est l'un des traits par où le pehlvi manichéen de Tourfan (même le méridional) se distingue du pehlvi des livres (M. Bartholomae en a signalé un autre assez énigmatique, le traitement *-ār-* de *-ard*; voir *I.F.*, XIX, *Beiheft*, p. 35 et suiv.). Or, c'est sous la forme *-pet* que le mot iran. *pati* apparaît en arménien, on le sait; voir Bartholomae, *loc. cit.*, p. 41. Et M. Bartholomae a déjà rapproché de ce cas le nom de divinité arm. *Spandaramet*, dont la seconde partie repose sur iran. **aramati-*, quadrisyllabe mal orthographié dans l'Avesta : *ārmaiti-*. L'épenthèse de *i*, qui est le trait le plus frappant de l'orthographe avestique, indique les origines de cette inflexion de l'*a* sous l'influence d'un *i* suivant. — Il est plus malaisé de déterminer d'où vient l'*e* de arm. *derjak* «tailleur», *handerj* «vêtement»; le persan a des mots de même famille, mais non pas les mêmes (voir Hübschmann, *Arm. Gramm.*, p. 140).

Le nom araméen de l'«enfer», *džoxkh* (gén. *džoxoç*), repose sur **dužoxᵐa-* (avec *a* infléchi en *o* par le ᵐ suivant), tandis que pers. *dōzax* repose sur **daužaxᵐa-*, sans doute issu d'une forme à vṛddhi **dāužahwa-*. La forme de Tourfan, à la fois septentrionale et méridionale, *dwšwx*, c'est-à-dire **dušox* ou **dōšox*, laisse voir l'altération de l'*a* qu'on retrouve en arménien; il n'y en a pas trace dans la forme du pehlvi des livres : ۱۳۵۵۲, c'est-à-dire *dwšhw(w)*, sans doute *dušaxᵐ* ou *dōšaxᵐ*.

Les emprunts arméniens conservent nettement la trace de la voyelle caractéristique du thème en arménien, au moins dans nombre de cas : *act* est thème en *-i-*, *gah* et *xrat* sont thèmes en *-u-*, *azat* est thème en *-a-*. Or on sait que le chaldéo-pehlvi a encore trace du pluriel en *-īn*; et les textes manichéens septentrionaux de Tourfan ont d'assez nombreux exemples de *-īn* (voir Salemann, *Manichäische Studien*, I, p. 158 et suiv.); mais déjà ces anciens pluriels n'étaient plus compris, comme l'a montré M. Bartholomae. On conçoit donc que les emprunts arméniens n'aient pas tous exactement la forme des thèmes attendus. La question attend une étude de détail.

On commence donc à entrevoir à quels parlers iraniens ont été faits les emprunts arméniens d'époque arsacide et quel était l'aspect de ces parlers.

Ces emprunts de l'arménien à l'iranien de l'époque arsacide, à la langue des Parthes, sont assez anciens pour la plupart. Il

serait intéressant de savoir s'il n'en existe pas de plus anciens encore, si le perse de l'époque achéménide n'a pas laissé quelques restes en arménien. S'il en existe, le nombre en doit être assez restreint; il y a eu, à l'époque achéménide, domination politique, mais le pays n'a pas encore été iranisé à cette date comme il l'a été à demi plus tard. Il y a cependant au moins un cas où l'on est tenté de poser la question : le nom des parcs que les chefs perses aimaient à posséder s'est répandu dans les langues voisines; il a passé à l'araméen et même au grec, où, dès l'époque attique, sous la forme *παράδεισος*, il a fait à son tour une grande fortune; le persan l'a encore sous la forme *pālēz*, où le *l* traitement moyen iranien de *-rd-*, est perse, mais dont le *z*, traitement iranien ancien de i.-e. g_1h, atteste que l'institution ne vient sans doute pas de la Persis (on sait que le traitement phonétique de la gutturale de la racine de ce mot est attesté dans le mot v. p. *didā* «forteresse»). On ne serait donc pas surpris de trouver le mot emprunté en arménien dès l'époque achéménide; et c'est sans doute ce qui est arrivé; car, au lieu de subsister, comme dans tous les autres mots, sous la forme *d*, le *d* iranien a subi la mutation consonantique arménienne et a abouti à *t*. On comparera le nom du pays des *Valtikh*, les *Χάλδοι* des Grecs, où *d* a aussi passé à arm. *t*. Le cas de *partēz* est isolé et, dans l'ensemble, on doit admettre que les anciens emprunts de l'arménien à l'iranien appartiennent à l'époque parthe, et sans doute à diverses périodes de l'époque parthe; mais ce n'est encore là qu'une date très vague; car cette période a duré plusieurs siècles et s'étend jusqu'à la fondation de l'empire sassanide et peut-être plus pour l'Arménie, qui a conservé, même au temps des Sassanides, une dynastie arsacide.

A. Meillet.

NOTES

SUR

DES VERBES ET DES ADJECTIFS AMHARIQUES.

I. Sur quelques formations verbales dépendant de conditions phonétiques.

Dans les *Proben aus Amharischem Volksmunde* (*Mitteilungen des Seminars für Orient. Sprachen*, Berlin, 1907, Abt. II, p. 193), M. Mittwoch a fait observer que le contraste entre la première et la quatrième voyelle amharique est moins de *ă* à *ā* que de *ä* (*a* fermé de la région palatale) à *a* (*a* pur, quelquefois tendant à se fermer dans la région vélaire, soit *å*). Armbruster, *Amharic Grammar*, p. 11, fait une observation dans le même sens. Cette manière de voir est justifiée, comme le montrera la suite de cette note, par certains détails orthographiques et même morphologiques.

Cependant il y a des réserves à faire : tout d'abord un timbre *a* pur ou même *å* se rencontre fréquemment pour la première voyelle, même en dehors de l'influence d'arrière-vélaires ou de labiales (voir les transcriptions d'Armbruster, *ouvr. cité*, et plus loin quelques exemples); de plus, tandis que la première voyelle n'est longue qu'exceptionnellement, la quatrième l'est en principe, abrégée toutefois sous certaines conditions (en syllabe inaccentuée et devant une géminée).

Malgré ces réserves, le contraste qualitatif étant pris pour base de l'observation, on constate qu'après les consonnes prépalatales, si nombreuses en amharique, un *a* : 1° exagère son caractère palatal s'il est *ä*, et 2° prend une nuance palatale s'il est *a* (sous réserve de certaines exceptions).

1° Pour le premier fait, M. Mittwoch a noté (*ouvr. cité*, p. 195) qu'il amène la confusion orthographique de *ä* (première voyelle) et *i͡ĕ* ou *i̯ĕ* (cinquième voyelle de l'amharique, *e* étant un *e* moyen plutôt tendant vers *ę*. *e* ouvert) : en effet, le *i̯* de la cinquième voyelle s'absorbe dans la consonne prépalatale précédente (comme

fait aussi *i* final, par exemple dans አንቺ *anči* ou አንች *anč* «toi [fém.]»), et d'autre part *ä* devient très proche de *e*.

Ainsi, dans les œuvres d'Afevork, le seul auteur abyssin qui se fasse actuellement imprimer, le gérondif à la première personne, qui se termine régulièrement en -^{i}e, est constamment orthographié -*ä* pour les verbes où la consonne précédente est prépalatale; ex. : መጥችቶ *mäṭčäčä* «moi étant venu». Des exemples analogues sont extrêmement fréquents dans les manuscrits (livres et lettres) abyssins.

Les exemples inverses (^{i}e pour *ä*) se rencontrent aussi (voir Mittwoch, *ouvr. cité*, p. 195), mais beaucoup plus rarement, ce qui est important pour la suite de cet article.

La confusion complète n'est pas seulement orthographique; elle se rencontre aussi sporadiquement dans la prononciation, ainsi *mäšše* pour *mäššä* መሸ «faire soir».

2° Étant donné le second fait signalé, on doit s'attendre à trouver après des consonnes prépalatales des graphies par la première voyelle au lieu d'une quatrième voyelle étymologiquement justifiée.

Le but de cette note est double : rechercher, à propos de la première confusion observée, si elle a abouti à des confusions morphologiques; puis, à propos de la seconde, prouver, s'il y a lieu, son existence, et en poursuivre également les conséquences morphologiques.

Les formes de bilitères usuelles en amharique sont les suivantes (enregistrées dans les grammaires, qui en donnent la conjugaison) :

a. Première consonne à voyelle longue *a*, *o* ou *e*, deuxième consonne à voyelle brève *a* :

ጣፈ *ṭäfä* «écrire», ሆነ *h^{u}ōnä* «être», ሐደ *ḥędä* «aller».

b. Première consonne à voyelle brève *a*, deuxième consonne géminée à voyelle *a* long ou bref :

ጠፋ *ṭäffā* «disparaître», ቀረ *qärrä* «manquer, rester en arrière».

Quand l'-*a* final est bref, pour les verbes où l'étymologie est connue, il y a toujours eu perte d'un ancien *u* ou *i* final. Si donc la seconde consonne est prépalatale, palatalisée par *i* disparu, on doit s'attendre à trouver toujours une voyelle brève finale, ainsi መሸ *mäššä* «faire soir». Le seul verbe à ma connaissance qui ait la deuxième consonne palatale suivie d'un -*ā* final confirme la règle : ተኛ *täññā* «se coucher, dormir»; en effet, il reporte à un radical *tnhi* où le *i* a amené la palatalisation de l'*n*, et le *h* la

présence de la voyelle longue. Comme on le voit, dans ce cas, la palatalisation de l'-*ā* final, très sensible à l'oreille, n'a pas amené une confusion orthographique avec *ä* et le verbe se conjugue régulièrement comme les autres verbes à longue finale.

Une forme rare de bilitère comporte deux consonnes à *a* bref et sans gémination; ainsi **ሸጠ** *šäṭa* «vendre».

Les verbes de cette forme sont peu nombreux, et presque tous intéressent la question traitée ici : il n'y a à écarter que **ተወ** *tâ̂ua* «laisser» (sur sa conjugaison, voir Armbruster, *ouvr. cité*, p. 274); Guidi (*Vocabulario Amarico-Italiano*) le met avec vraisemblance en rapport avec la racine ge'ez **አተወ** *ataua*, comportant l'idée de «retour»; la perte, peut-être pas très ancienne (sur ce point on n'a pas de documents), de la syllabe initiale justifierait la forme anormale du verbe. Je ne connais aucune autre perte analogue.

Deux bilitères de cette forme sont d'abord à étudier pour la confusion *i-e-ä*.

C'est en premier lieu **ሸጠ** *šäṭa* «vendre» (avec un *ä* d'ailleurs assez prolongé); d'après le ge'ez **ሤጠ**, on attend **ሼጠ** *šēṭa* et en effet cette forme est indiquée par Guidi; mais je ne la connais pas dans l'usage; elle n'est pas indiquée non plus pour le parfait par Armbruster (*ouvr. cité*, p. 220).

Pour l'imparfait (ou présent-futur) simple et avec auxiliaire, Armbruster donne les formes que j'ai moi-même recueillies et qui font ressembler le verbe à un verbe du type **ቀረ** *qärrä* (où la gémination de la deuxième consonne ne se rencontre qu'au parfait) : **ይሸጥ** : (**ዘንድ**) *i-šäṭ* (*zänd*) «(afin qu')il vende», **ይሸጣል** *i-šäṭal* «il vend ou vendra». Si le verbe était *šēṭa* conjugué régulièrement, la forme serait ***ይሼጥ** : ***ይሼጣል** : **i-šēṭ*, **i-šēṭal*; mais, vu la confusion habituelle de *šä* et *šē*, ce temps ne donne pas la preuve d'une modification de la conjugaison; tout au moins peut-il montrer qu'ici la confusion n'est pas seulement orthographique, mais complète à l'audition. Des indications plus précises sont données par d'autres formes.

L'infinitif **መሸጥ** *mäšäṭ* est encore ambigu, puisqu'il peut représenter ***መሼጥ** **mäšēṭ*; à observer qu'en admettant la confusion *ä-ā*, il peut aussi se rapprocher de la conjugaison de type **ጣፈ**; mais j'ai entendu d'un Gouragué, parlant bien l'amharique, non point toutefois comme sa langue maternelle, la précieuse faute **መሽጠት** *mäšṭät* prouvant l'assimilation au type **ቀረ**.

Pour le participe, Guidi et Armbruster donnent **ሻጭ** *šāṭ*; c'est bien aussi ce que j'entends; on pourrait rapprocher cette forme de la prononciation *hāğ*, à côté de *haāğ*, pour **ሐያጅ**

«allant» (voir Armbruster, *ouvr. cité*, p. 199), mais elle se rapproche plus aisément du participe de ጣፊ : ጣፌ *ṭāfi* «écrivain», c'est-à-dire du type de bilitère à première voyelle *ā* (voir ci-dessous pour le gérondif).

Pour l'impératif et le jussif, Armbruster donne ይሽጥ : ሽጥ : *iəšiṭ*, *šiṭ*, ce qui serait les formes régulières de ሸጠ; mais il transcrit par *i̯*, au lieu de *i*, ce qui correspond dans sa transcription à la sixième voyelle, qui ici est notée *ə*, soit *iəšṭ*, *šəṭ*; ce sont les formes que j'ai en effet recueillies; or elles ressemblent à celles de ቀረ. Il est d'ailleurs à observer que *ə* près des consonnes prépalatales tend à prendre un timbre *ĭ*, encore que cette tendance soit moins marquée qu'au contact des dentales.

Enfin, pour le gérondif et le passé indéfini (parfait avec auxiliaire) qui en est tiré, Armbruster donne ሺጠ *šiṭʷo* et ሺጧል *šiṭo͡al* (avec *i̯* pour *i*, c'est-à-dire avec la même incohérence que pour l'impératif), mais, pour le Šoa, ሼ- (prononcé *šä-*) au lieu de ሺ- *ši-*. J'ai recueilli également les deux séries de formes indiquées, non par l'orthographe abyssine, mais par la transcription d'Armbruster : *šəṭʷo*, *šəṭual*, et la forme plus spécialement šoanaise *šäṭʷo*, *šäṭual*; ces vocalisations ont toutes deux leurs parallèles dans d'autres verbes dont il sera question ci-dessous. Voir ተሸጥዋል *täšəṭual* dans Afevork, *Roman en amharique*, p. 30, l. 1 du bas.

Le verbe ሼጠ transformé en ሸጠ a donc une conjugaison composite qui ne correspond entièrement à aucun paradigme régulier (non plus d'ailleurs qu'à celle de ተወ *täua*).

La situation pour le représentant du verbe geʿez ሜነ «pisser» est également, mais différemment, incohérente. Guidi donne ሸነ, qui peut être *šana* ou *šanna*, et le participe *šāñ*, qui, lui, ne saurait reporter à une forme *šanna* régulièrement conjuguée sur ቀረ, non plus d'ailleurs qu'à une forme du type ጠፋ *ṭaffā*. Armbruster donne une forme ሸነ, imparfait ይሸን : ይሸናል, impératif et jussif ሽን : ይሽን, gérondif et passé indéfini ሸንዶ : ሸንዷል, infinitif መሸንት, avec la transcription (modifiée ici pour la mettre d'accord avec la mienne) *šånnå*, *iəšån*, *iəšånal*, *šən*, *iəšən*, *šåntʷo*, *šåntual*, *måšnät* ou *måšnåt*, et pas de participe. Toutes les formes données correspondent à un verbe régulier du type ቀረ; le timbre constamment vélaire de *å* est remarquable : il n'y a plus de souvenir de l'origine *e*. Mais, à côté de መሸንት, Armbruster donne un autre infinitif መሸን *måšån*, vocalisé comme መሸጥ «vendre» qui a été vu plus haut.

La forme que j'ai personnellement observée au Šoa est la suivante : ሸና *šännā*, ይሸና *iəšänā*, ይሸናል *iəšänal* (aussi, m'a-t-il semblé entendre, quelquefois *iəšännal*; mais je n'ai pu obtenir cette forme avec certitude), ሸና *šənā*, ይሸና *iəšnā*, ሸንዶ *šäntʷo*,

ሸንቷል *šäntu̯al*, **መሸናት** *mäšnāt*, **ሸን** *šāñ* (*ā* se rencontrant aussi au lieu de *ä*, ce qui confirme l'indication d'Armbruster), c'est-à-dire une conjugaison sur le type **ጠፋ** (sauf le participe).

Mais un informateur lettré interrogé a attribué cette forme aux provinces du Nord, donnant pour le Šoa la conjugaison suivante, peut-être particulière à la région de Dabra-Libanos, d'où il est originaire : **ሸነ** *šänä* (à l'audition plutôt *šānä*), **ይሸን** *i̯əšän*, **ይሸናል** *i̯əšänal*, **ሸን** *šən*. **ይሸን** *i̯əšən*, **ሸኖ** *šänᵘo*, **ሸንቷል** *šäntu̯al*, **መሸን** *mäšän*, **ሸን** *šāñ*, c'est-à-dire une conjugaison parallèle à celle vue plus haut pour **ሸጠ** (sauf les variantes du gérondif).

En résumé, la confusion *ā*-*ä*, semblant révéler ainsi une assez grande antiquité, a amené le trouble dans la conjugaison de deux verbes très usuels, et ce n'est que très partiellement qu'ils ont réussi à se conformer à une autre conjugaison de type connu.

Deux autres verbes font quelque difficulté dans leur interprétation : **ሸተ** *šätä* « être presque mûr » et **ጐለ** *ǧälä* « être laid ».

ሸተ apparaît comme un dénominatif de **ሽሽት** *əšät* (avec *ä* prolongé) « épi presque mûr, épi avant le moment de la moisson (appliqué aussi aux légumineuses : pois chiches, lentilles, etc.) », dont Guidi donne la variante **ሽሼት** *əšēt*, aussi dans Mittwoch, *Abessinische Erzählungen* (*Mitt. des Sem. für Or. Spr.*, Berlin, 1911), p. 39, n. 6; l'origine en est le geʿez **ሠዊት** *sau̯āt*, du verbe **ሠወየ** *sau̯aia*. Le verbe **ሸተ** se rencontre aussi quelquefois avec un *ə*-prothétique. Son participe *šāč* indiqué par Guidi suffit à prouver qu'il ne se conjugue pas régulièrement suivant le paradigme de **ቀረ**.

La conjugaison qui m'a été donnée est la suivante : **ሸተ** *šätä* (avec *ä* prolongé), imparfait **ይሸት** *i̯əšät*. **ይሸታል** *i̯əšätal*, jussif (sans existence réelle) *i̯əšt*, gérondif **ሸቶ** *šätᵘo*, passé indéfini **ሸትቷል** *šätu̯al*, infinitif *mäšät*, participe inconnu, c'est-à-dire une conjugaison parallèle à celle de **ሸጠ** donnée plus haut.

L'adjonction du *t* est ce qui me fait admettre que le verbe est dénominatif du substantif, et non représentant de **ሠወየ**. La forme **ሽሼት** du substantif, sans doute la plus ancienne, m'incline à croire que l'histoire du verbe est parallèle à celle de **ሼጠ**, **ሸጠ**.

ጐለ est de même un dénominatif, tiré de **ጕል** *ǧəl* « laid », dont j'ignore l'étymologie; sa qualité de dénominatif ne saurait se conclure avec certitude de son aspect, puisque ce pourrait être, en vertu de la confusion de la première voyelle avec la quatrième, un ancien **ጓለ* **ǧālä* de forme parfaitement normale, mais elle me paraît à peu près prouvée par la rareté de son emploi et l'état fragmentaire et indécis de sa conjugaison : Guidi n'en indique pas de participe à côté du parfait, comme il le fait pour tous les verbes; Armbruster (*ouvr. cité*, p. 369) donne **ጐለ**

ğälä, gérondif ጌሎ *ğäl*ʷ*o* et entre parenthèses ጌሎ *ğəl*ʷ*o*, passé indéfini ጌዓል *ğälu̯al* et entre parenthèses ጌዓል *ğəlu̯al*. Le lettré que j'ai interrogé m'a donné un imparfait ይጌዓል *iğğälal* et un jussif ይጌል *iğğəl*, qui est fictif. J'ai obtenu confirmation par ailleurs de cet imparfait, plus le gérondif avec son passé indéfini ጌዓል *ğälu̯al* ou ጌዓል *ğəlu̯al*, infinitif መጌል *mäğäl*, soit des formes parallèles à celles de ሸጠ et de ሸተ avec, comme le premier de ces verbes, un double gérondif.

L'hypothèse d'une forme *ጋለ est difficile à étayer. Un *ā* ancien subsiste régulièrement après prépalatale dans ቻለ *čālä* «pouvoir», ጫነ *ṭānä* «charger (une bête de somme)»; de même dans le verbe ሸጠ cité plus loin.

La prononciation très proche de *ę* du premier *ä* de *ğälä* rendrait plutôt vraisemblable une histoire semblable à celle de ሸተ, avec un primitif *ጌለ *ğēlä*.

D'autre part, — quoique aucun analogue ne permette d'induire que le dénominatif de ጌል ait été formé, en tant que tel, avec l'aspect qu'il présente actuellement, sur une forme anomale en amharique, — il ne faut pas exclure l'hypothèse que ጌለ se soit formé tel quel, à époque récente, mais avec intervention de l'analogie de ሸጠ, ሸነ, ሸተ.

Ceci amènerait à supposer que la langue a acquis, grâce à l'existence de ces verbes, le sentiment d'un type possible de conjugaison bilitère sans géminée ni voyelle longue au parfait.

Pour la confusion *ā*-*ä*, les documents certains font défaut : deux verbes seulement sont à citer d'après le dictionnaire de Guidi :

ሸረ *šārä* «guérir» à côté duquel Guidi cite la forme «incorrecte» ሸረ *šärä*, que pour mon compte je n'ai pas rencontrée.

ሳጠ *sāṭa* «insérer un morceau de bois entre d'autres dans la construction du toit», à côté duquel ሸጠ *šaṭa* serait la forme du Šoa. Par conséquent, le remplacement de *s* par *š*, si fréquent en amharique (voir አሽከር *äškär* «garçon, serviteur-soldat» en face de arabe عسكر *ʿaskar* «soldats» et plus loin ተልካሳ-ተልኮ), s'accompagnerait d'une confusion de la quatrième et de la première voyelles. A l'information dans le Šoa, je trouve ሳጠ en effet complètement inconnu (même d'un informateur au courant des langages septentrionaux); mais de même ሸጠ; la seule forme employée est ሸጠ *šāṭa*. La forme šoanaise de Guidi est donc quelque forme purement orthographique, mais n'ayant aucune valeur morphologique spéciale, le verbe se conjuguant régulièrement sur le type ጣፈ.

A propos des verbes précédents, et incidemment, on peut com-

parer deux autres bilitères qui présentent aussi une conjugaison aberrante par suite d'un détail phonétique :

Le verbe መላ *mällā*, devenu ሞላ *mᵘollā* dans le Šoa, par exagération du timbre vélaire de *a* au contact de *m*; les autres temps présentent le même contraste *o-u* que les verbes du type ሆነ, à ancien *u̯* comme seconde radicale, mais avec un *-ā* final étranger à ce type.

Puis le verbe ቦካ *bᵘokkā* «fermenter», dont la conjugaison est exactement parallèle à celle de ሞላ.

Quelques trilitères jouent par rapport aux quadrilitères le même rôle que les bilitères jouent par rapport à eux; c'est-à-dire qu'ils représentent d'anciens quadrilitères ayant perdu une radicale, ou sont des verbes nouveaux formés sur le modèle du quadrilitère réduit; ils se reconnaissent soit à la présence d'un *ā*, d'un *ō* ou d'un *ē* après la première radicale, cas qui n'a pas à intervenir ici, soit à la non-gémination de la deuxième radicale, cependant que la troisième est géminée; dans ce cas, la voyelle finale peut être soit longue soit brève, par un contraste exactement parallèle à celui des types ጠፋ et ቀረ dans les bilitères.

Là-dessus il y a à remarquer que, tandis que la longue se rencontre avec des consonnes quelconques en dehors des prépalatales : ዘነጋ *zänäggā* «oublier» (geʿez ዘንግአ *zangəʾa*), ዘረጋ *zäräggā* «étendre», ፈነዳ *fänäddā* «éclater», les prépalatales s'accompagnent toujours de la voyelle brève.

Un certain nombre de ces verbes étant nettement dénominatifs, on peut étudier leur formation : or il semble bien résulter de cette étude que le type à finale *prépalatale* + *voyelle brève* est assez bien constitué pour attirer à lui tous les dénominatifs de substantifs à dernière consonne prépalatale, même suivie de longue : dans ces substantifs au contraire, la longue est préservée par des tendances morphologiques inverses. Ex. : ገበያ ou ገቢያ *gäbẏā* «marché», ገበየ *gäbäẏẏä* «faire une affaire au marché»; ጉበኛ *guəbäññā* «éclaireur, espion» (où apparaît ou semble apparaître — l'étymologie ne m'est pas connue — le suffixe de dérivation nominale *-äññā*), ጎበኘ *guåbäññä* «éclairer, espionner, garder»; ምቀኛ *məqqäññā* «envieux» (d'une racine geʿez ቀንአ *qanəʾa*), አስመቀኘ *asmäqäññä* «rendre envieux», ተመቀኘ *tämäqäññä* «ressentir de l'envie»; ቈነጨ *quånäččä* «fourmiller de puces», de ቍንጫ *qunəččā* «puce»; **ቀረሸ[1] *qaräššā* «vomir», de ቅርሻ *qəršā* «vomissement» donné par d'Abbadie dans son dictionnaire de l'amharique, mais ignoré de Guidi (voir *Voc. Am.-It.*,

[1] Le double astérisque indique un mot ou un sens non signalé par Guidi; s'il se trouve signalé ailleurs, la référence est donnée.

col. 257) et de moi; mais on m'a donné **ቀርሻት *qaršāt* «vomissement de lait des bébés»; ጐፈየ *guåfāi̯i̯ä* «être maigre», de ጉፋያ *gufāi̯ā* «maigre». — De substantifs sans longue finale : መነጨ *mänäčča* «sourdre», de ምንጭ *mənč* «source»; ወረጨ *u̯äräčča* «faire de la rosée», de ወርጭ *u̯ərč* «rosée»; (አ)መነሸ *(a)mänäšša* «vanner le grain», de መንሽ *mänš* «van» (c'est le sens donné par Guidi; mais le መንሽ que je connais au Šoa étant une fourche en bois à trois ou quatre dents, il faudrait dire plutôt «faner»; cette fourche sert, m'a-t-on dit, soit à retourner les épis coupés à terre, soit à les jeter en l'air pour séparer le grain de la paille); ጨቀየ *čäqäi̯i̯ä* «être boueux», de ጭቃ *čəqā* «boue»; ici le substantif a bien une longue finale, mais seulement deux consonnes, et pas de prépalatale; le *i̯* semble agir comme un suffixe de dérivation; de même **ጮመየ *čomäi̯i̯ä* «être gras» (voir Afevork, *Guide du voyageur en Abyssinie*, p. 173), de ጮማ «**graisse».

En dehors des dénominatifs, je trouve à citer : ጐመጀ *guåmäǧǧä* «avoir appétit de», ሰለቸ *säläččä* «dégoûter (nourriture)», ዘገየ *zägäi̯i̯ä* «être en retard, se mettre en retard», l'hypocoristique ፈገየ *fagäi̯a* donné par Guidi avec le sens de «ne pas voir, ne pas distinguer, fuir par peur» (inconnu des gens que j'ai interrogés), ገረኘ *garäñä* «lier fortement, empêcher», d'après Guidi, mais, d'après mes informateurs, ***garäññä* «mettre à sa place, pour faire un mauvais coup, un complice inconscient et le faire ou laisser prendre».

Une contre-épreuve est fournie par les verbes suivants : **ተገነባ *tägänäbbā* «être construit (maçonnerie en pierre et glaise)», de ግንብ *gəmb* «maçonnerie»; le substantif trilitère n'étant pas terminé par une prépalatale, le verbe dénominatif comporte une longue finale; ከነዳ *kanäddā* «mesurer (à la coudée)», de ክንድ *kənd* «coudée»; ጠነባ *ṭanäbbā* «puer», de ጥምብ *ṭəmb* «charogne».

Le geʿez possédait une forme de quadrilitère à voyelle longue après la deuxième radicale; si la dernière consonne est sujette à tomber, on doit obtenir en amharique un trilitère à deuxième voyelle longue et troisième radicale géminée; c'est ce que donne régulièrement, avec une brève finale après prépalatale, le verbe geʿez ተዘጋደየ *tazagādai̯a*, de sens mal établi «convenir (act.) ou préparer», amh. ተዘጋጀ *täzägāǧǧä* «être préparé, être prêt» (le *ta* initial étant la formative du passif).

De ce type existe un autre verbe amharique dont l'étymologie remonte au geʿez : ተመካኘ *tämäkāññä* «être donné comme excuse», አመካኘ *ammäkāññä* «donner comme prétexte», c'est comme dit Guidi un dénominatif de geʿez et amharique ምክንያት *məknyāt* «prétexte, cause», au Šoa ምክኛት *məkäññāt*; en effet le verbe geʿez ተመካነየ *tamakānai̯a*, qui correspond pour la forme, a le sens

différent de «ourdir un piège contre quelqu'un», et «donner un prétexte» s'y dit avec une autre forme **አመኽነየ** *amakənaiạ*, sans voyelle longue.

Les verbes de cette forme sont assez fréquents en amharique, le plus souvent sans que l'origine en soit claire; mais ils apparaissent constamment avec une préformative **ተ-** *ta* ou **አ-** *a-*, ainsi **ተቈናዳ** *täquânāddā* «cheminer avec pompe», **ተፈናዳ** *täfänāddā* et **ተወላዳ** *täwålāldā* «se vanter», **ተቀናጣ** *täqänāṭṭā* «s'enorgueillir», **ተቀናጀ** *täqänāǧǧä* «être réunis sous le joug (deux bœufs non habituellement compagnons)», **ተሰረጨ** *täsärāč̣(č̣)ä* et ****ተሰረጨ** *täsäräč̣(č̣)ä* (Afevork, *Roman*, p. 17), ****ተሰረጫጨ** *täsäräč̣āčč̣ä* (Afevork, *Gramm.*, p. 284) «disparaître en se dispersant», **ተሰማራ** *täsämārrā*, à côté de **ተሰመረ** *täsämärrä* «aller au pâturage».

La même forme se trouve avec la préformative **አን-** *an-* dans le verbe **አንቀራጨ** *anqarāč̣č̣a* «grignoter, manger du bout des lèvres, **se mordre les lèvres par colère, en méditant la vengeance», et simplement «**repasser en esprit» (voir Afevork, *Grammatica della lingua amarica*, p. 297, l. 3).

Dans les deux groupes de dénominatifs qui restent à citer, la voyelle longue était appelée tout naturellement par la forme du substantif, cependant que la consonne finale se géminait pour répondre au type constitué; la voyelle finale est constamment brève après prépalatale.

Ce sont d'abord les dérivés de **ክራይ** *krāi* «loyer» (emprunté à l'arabe كِرَاء *kirā'*) : **አከራየ** *akkärāiä* «donner en location», **ተከራየ** *täkärāiä* «être pris en location», sens donné par Guidi, auquel il faut ajouter celui plus récemment apparu de «**prendre en location», signalé par Armbruster (*ouvr. cité*, p. 272); son usage n'est pas général et on entend encore au sens de «louer (une maison)» **በግንዘብ ፡** ou **በክራይ ፡ ገባ** *bägənzäb* ou *bakrāi gäbbā* «entrer (ou entrer en possession) moyennant argent ou loyer». Il semble bien que l'usage régulier du loyer soit d'extension récente, d'où l'apparition du mot d'emprunt et de ses dérivés néologiques. De même on emploie pour «prix du loyer» (quelquefois aussi pour «gages») un autre emprunt à l'arabe : ** **ኢሳብ** *isāb*, ar. حِسَاب *ḥisab*.

Sont à joindre aux verbes précédents les dénominatifs de **በላሽ** *bəlāš* «ne valant rien» et «gratis»; c'est ainsi en effet que je considère **ተበላሸ** *täbälāššä* «être abîmé», **አበላሸ** *abbalāšša* «abîmer». L'absence d'étymologie par l'éthiopien ancien et l'étymologie très claire par l'arabe بِلَاش *bilāš* ou *bəlāš*, mot à mot «pour rien», c'est-à-dire «gratis», employé par les Arabes d'Aden aussi bien que par les Maghribins, me font admettre un emprunt à l'arabe.

Pour rendre compte de la dérivation nombreuse en amharique (voir le Dictionnaire de Guidi), on est simplement amené à considérer cet emprunt comme assez ancien.

De ces observations sur quelques dénominatifs, il est à retenir qu'ils se rangent tous sous certains types définis et ne restent pas aberrants. On peut étayer ainsi l'opinion donnée plus haut que le verbe ፎለ n'aurait pas pu être créé sur une forme aussi anomale sans une circonstance phonétique particulière, et l'influence analogique de quelques autres verbes.

La conclusion de cette étude est que les confusions de voyelles après consonnes prépalatales qui en formaient le point de départ ont influé sur la forme d'un certain nombre de verbes, soit en les faisant se ranger sous certains types lors de leur formation, soit en amenant la création d'une conjugaison nouvelle et aberrante.

II. Sur des adjectifs intensifs.

L'expression de l'intensité (resp. de l'atténuation) et de la fréquence par la répétition de sons ou de mots entiers se rencontre un peu partout dans le langage humain. Pour le français, V. Henry, *Antinomies linguistiques*, p. 73, n. 2, a donné un excellent exemple occasionnel : *magnimagnimagnifique* pour *extrêmement magnifique*.

L'amharique fait un usage très étendu du procédé de la répétition de mot; ex. : ብዙ ፡ ብዙ *bəzu bəzu* « beaucoup, beaucoup = énormément, en très grande quantité ».

Il emploie aussi beaucoup la répétition d'une consonne dans la formation des mots; à ce propos, quelques indications de rappel précéderont l'étude sur certains adjectifs qui fait l'objet propre de cette note.

L'amharique connaît la formation quadrilitère constituée par la répétition de deux éléments donnés, si fréquente en arabe pour les verbes onomatopéiques; ex. : ሽብሽብ *šəbšəb* ou **ሽንሽን *šənšən* « robe à fronces ».

Il applique le même procédé de double répétition à la formation de quinquilitères par la répétition des second et troisième éléments consonantiques d'une racine trilitère, ou de sexilitères, si la racine servant de base est quadrilitère. Ainsi, à côté de አንተላከሰ *antälākkäsä* « vagabonder », ተልካሳ *talkāssā* « vagabond » (au Šoa j'ai recueilli **ተልካሻ *talkāššā*), se rencontrent ልክስክስ *ləkəskəs* « désordonné, vaurien », አልከሰከሰ *alkäsäkkäsä* « agiter dans tous les sens »; à côté de ሰመጠ *sämmäṭä* « pénétrer », ተሰመጠመጠ *täsmäṭämmäṭä*, même sens; à côté de ሰነተረ *sənattara* « déchirer »,

**ሰንተርተር *səntərtər* ou **ሸንተርተር *šəntərtər* (voir ce dernier dans Afevork, *Grammatica della lingua amarica*, p. 23) «coupé en tout petits morceaux»; **ቈርጣሚ *quärəṭṭāmi* ou **ቈርጥምጣሚ *quärṭəmṭāmi* «matière réduite en petits fragments, comme du sel en barre pilé, du café broyé, etc.» (voir Afevork, *Guide du voyageur en Abyssinie*, p. 247).

Il peut aussi y avoir répétition d'une seule consonne. Ce peut être, dans une racine trilitère, une quelconque des trois.

La répétition de la troisième radicale donne des formes comme **አቀራራ *aqrārrā* «chanter un chant de guerre», **ሞልቃቃ *mōlqāqqā* «mal habillé, mal fichu, qui ne travaille pas», mots d'ailleurs d'origine obscure.

La répétition de la première radicale se trouve par exemple dans **ጓጓጠ *guāgguāṭä* «mettre le doigt dans l'œil» et «faire un signe de dérision avec le doigt dressé vers l'individu à insulter». D'où rapprocher አጓጠጠ *aguāṭṭaṭa* et አሽጓጠጠ *ašguāṭṭaṭa* «rire ironiquement» donnés par Guidi; le premier a aussi le sens de «**faire un signe de dérision avec le doigt», le second n'était pas employé par les individus que j'ai interrogés.

Dans les deux catégories ci-dessus, il s'agit moins d'intensifs que de mots simplement «expressifs», plus ou moins argotiques en partie.

Tous les cas précédents concernent aussi bien des verbes que des adjectifs et substantifs. Le cas suivant et le dernier à envisager, celui de la répétition d'une deuxième radicale de trilitère ou bilitère (ou troisième de quadrilitère) est surtout important pour les verbes.

En effet, il fournit une forme de la conjugaison amharique qui se rencontre dans un grand nombre de verbes : la deuxième radicale est accompagnée d'une longue et suivie de la même consonne géminée (resp. la troisième radicale dans un quadrilitère), ex. : ተናነሰ *tänānnäsä* «aller en diminuant progressivement», ሰባበረ *säbābbärä* «mettre en pièces», ፈጃጀ *fağāğğä* «détruire de fond en comble», ገለባበጠ *gäläbābbäṭä* «renverser sens dessus dessous».

Cette forme, comme les autres du verbe, comporte un passif et un causatif (voir Armbruster, *Amh. Gramm.*, p. 94).

Le même procédé de répétition de la deuxième radicale se rencontre dans des adjectifs désignant des qualités corporelles ou des couleurs.

Les plus importants et qui seront étudiés tout d'abord sont : ትልቅ *təlləq* ou ታላቅ *tālläq* «grand», ትንሽ *tənnəš* ou ታናሽ *tānnāš* «petit».

Pour ces mots, Guidi dit simplement qu'à côté des pluriels

ordinaires ታላቆች *tāllāqʷōč*, ትልቆች *təlləqʷōč*, ታናሽች *tānāšʷōč*, ትንሾች *tənnəšʷōč*, on trouve aussi les pluriels ተላላቅ *talāllāq*, ትል ልቅ *tələlləq* (pas dans le Šoa), ታናንሽ *tānānnāš*, ትንንሽ *tənənnəš*. Armbruster, *English-Amharic Vocabulary*, n'indique rien pour ትልቅ sous *large* et *big*, mais est plus explicite, sous *small*, pour ትንሽ (il ne donne pas ታናሽ); d'après lui, on a les pluriels *intensifs* suivants : ትንንሽ *tənənnəš*, **ትንንሾች *tənənnəšʷōč*, **ትትንሽ *tətənnəš* et **ትትንሾች *tətənnəšʷōč*.

En réalité, d'après mes observations personnelles dans le Šoa, toutes les formes à répétition d'une radicale et sans finale *-ōč* citées ci-dessus sont des *intensifs*, qui peuvent servir de pluriel, mais servent plus fréquemment de *singulier intensif*, d'où l'adjonction nouvelle de la terminaison ordinaire du pluriel *-ōč* pour obtenir un *pluriel intensif*.

Je fais observer en passant que ces formes à redoublement n'ont rien à faire avec aucun des pluriels internes connus du geʿez.

Voici le résultat détaillé de mon enquête : ayant entendu des formes ትልልቅ, ትንንሽ accompagnant des singuliers et constatant la discordance avec l'indication de Guidi, j'ai interrogé le lettré dont il a déjà été question plusieurs fois dans cet article : il a alors confirmé pleinement l'indication de Guidi, niant formellement l'emploi de ትልልቅ comme singulier et affirmant que si je l'avais entendu, ce ne pouvait être qu'avec des mots désignant une collection d'objets, comme ፍሬ *fərīʿ* « fruit(s) », ምስር *məssər* « lentilles », etc. — Les lettrés consultés par Guidi lui ont donc donné cette indication reposant sur quelque tradition de bon langage.

Mais ayant de nouveau observé le même emploi avec des singuliers, plus le ትልልቆች confirmé ensuite par le vocabulaire d'Armbruster paru dans l'intervalle, j'ai réinterrogé le même lettré à quelques mois d'intervalle et le résultat a été tout à fait autre, comme il arrive souvent dans l'information orale.

Questionné sur la manière de dire « grands » et « petits », mon lettré m'a donné cette fois *uniquement* les formes en *-ōč* : ታላቆች *tāllāqʷōč*, ትልቆች *təlləqʷōč*, **ታላላቆች *tālāllāqʷōč*, **ትልልቆች *təlləlləqʷōč*, ታናሽች *tānnāšʷōč*, ትንሾች *tənnəsʷōč*, **ታናናሽች *tanānnāšʷōč*, **ትንንሾች *tənənnəšʷōč*, les formes à répétition comportant une nuance d'intensité.

Ce n'est qu'ensuite, lui ayant rappelé la forme ትልልቅ, qu'il m'en a parlé en donnant *à la fois comme singulier et comme pluriel intensifs* : ትልልቅ *təlləlləq* et ታላላቅ *talāllāq*. ትንንሽ *tənənnəš* et ታናናሽ *tanānnāš*.

Dans l'usage, je ne connais que les formes en *ə* : *təlləlləq*, etc., non celles avec deux *ā* : *talāllāq*, etc. Au reste, le singulier ordi-

naire en *ā* lui-même ne s'emploie au Šoa que dans le sens de «frère (sœur) aîné(e)» pour ታላቅ, «frère (sœur) plus jeune» pour ታናሽ, et aussi comme terme de boucherie (grand et petit muscle de la cuisse du bœuf; voir Guidi).

Vérifier l'emploi de ትልልቅ dans Afevork, *Roman*, p. 28, et de **ትልልቆች dans Mittwoch, *Abessinische Kinderspiele* (*Mitt. des Sem. für or. Spr. Berlin*, 1910), p. 26 du tirage à part.

J'ai aussi recueilli un abstrait **ትልልቅነት *tələlləqənnät* «le fait d'être très grand».

Mais il existe encore un intensif avec un seul *ā* très usité : **ትላልቅ *tələlläq* et **ትናንሽ *tənännəš*; il correspond à un simple **ትላቅ *təllāq* qui existe au Šoa (d'après un informateur, ce serait même la vraie forme dialectale); pour **ትናሽ *tənnāš*, j'ai obtenu sur interrogation la réponse, sujette à caution, que «certains» le disent, mais je ne l'ai pas entendu employer dans la conversation.

Dans l'usage courant, je n'ai jamais entendu toutes les formes sans *-ōč* que comme singuliers.

Reste à traiter des formes à répétition de la première radicale, qui n'a pas échappé à Armbruster, soit **ትትልቅ *tətəlläq* «très grand», **ትትንሽ «tout petit», avec leurs pluriels **ትትልቆች *tətəlläqu''ōč*, **ትትንሾች *tətənnəš''ōč*. Elles m'ont été confirmées sans indication géographique spéciale par le lettré interrogé à ce sujet, et je les ai entendu employer au lieu d'autres formes par certains Šoanais.

Mais pour expliquer leur origine il faut considérer le fait suivant : Viterbo, *Grammatica e dizionario della lingua oromonica*, II, p. VIII, indique comme procédé de formation du comparatif en galla la répétition de la première syllabe : ainsi *titinnà*, comparatif de *tinnà* «petit»; *gurguddà*, comparatif de *guddà* «grand» (*r* étant produit de dissimilation de *d*).

Ainsi je crois pouvoir attribuer la forme amharique à une influence galla. Mais, si les emprunts au lexique galla sont nombreux en amharique, et surtout au Šoa, je ne connais pas d'autre exemple d'emprunt d'une formation grammaticale.

Quelques autres adjectifs ont aussi de ces intensifs à répétition. Le schème dominant, mais non général, est le type *tələlläq*. Au reste, la forme de l'intensif dépend de la forme du simple.

A la série «grand-petit» se rattache ትቍቊኝ *təqūqqən* «tout petit, menu», bien indiqué par Guidi comme singulier; il existe aussi **ትቅቅኝ *təqəqqən*. Un simple *ትቅኝ *təqqən* n'est pas attesté, mais la variante avec ጠ *ṭa* indiquée par Guidi (ጥቍቊኝ *ṭəqūqqən*, plur. suivant le *Vocabulario*, col. 814, mais **sing. dans *Historia Regis Sarṣa Dengel*, trad. C. Rossini, p. 187, et les verbes

አጠቃቀነ *aṭaqāqqana* et **ተጠቃቀነ** *taṭaqāqqana*) met sur la voie d'une étymologie : il s'agit d'une forme à métathèse de la racine *qṭn* « être mince, maigre », née et modifiée ensuite (*ṭ* passant à *t*) sous l'influence de *tənnəš*.

En effet, l'information m'a fait rencontrer **ቀጥጥን *qəṭəṭṭən* et **ቀጣጥን *qəṭāṭṭən* qui correspondent à un simple inusité comme adjectif, mais qui se trouve dans **ቅጥን ፡ አለ ፡ *qəṭṭən ālä* « être maigre », à côté duquel on dit aussi **ቀጠን ፡ አለ ፡ *qaṭann ālä*.

L'adjectif réellement usité au sens de « mince, maigre », **ቀጭን** *qaṭṭ̌ən*, comporte la formation **ቀጫጭን** *qaṭ̌āṭ̌ṭ̌ən*, **singulier et pluriel (voir l'emploi comme pluriel dans Mittwoch, *Abess. Kinderspiele*, p. 30), et **ቀጫጭኖች** *qäṭ̌āṭ̌ṭ̌ənōč*, tous deux signalés comme pluriels par Guidi. Enfin j'ai recueilli encore un **ቀጫጫ *qaṭ̌āṭ̌ā* où manque l'*n* final.

L'opposé **ወፍራም** *ʷofrām* connaît une formation **ወፍራራም** *ʷofrārām* (sans consonne géminée; voir ci-dessus **ቀጫጫ** et ci-dessous **መልካካም**) et **ወፍራራሞች** *ʷofrārāmōč*, le premier signalé par Guidi comme pluriel « incorrect ». Armbruster (*Eng.-Amh. Voc.*, sous *fat*) donne un pluriel **ወፋፍራም** *ʷofāffərām*, que j'ai également rencontré, ainsi que **ወፋፍራሞች** *ʷofāffrāmōč* (je n'entends pas d'*ə* après *ff*). Au reste, mes informateurs šoanais emploient bien plutôt la répétition de mot : **ወፍራም ፡ ወፍራም**.

L'adjectif « long, grand de taille », **ረጅም** *rāǧǧəm* (forme plus spécialement šoanaise **ረጋም** *rāžžəm*) a une forme intensive **ረዣዥም** (...ሞች) *rāǧāǧǧəm(ōč)*, non signalée par Guidi et Armbruster; mais *rāǧāǧǧəm* est donné, comme singulier intensif, par Alone, *A short Manual of the Amharic language*, p. 7.

Son opposé « court, petit de taille », **አጭር** *āṭ̌ṭ̌ər* a de même **አጫጭር** (...ሮች) *aṭ̌āṭ̌ṭ̌ər(ōč)*, non encore signalés.

L'adjectif « beau », **መልካም** *mälkām* a **መልካካም** *mälkākām*, signalé par Guidi et Armbruster comme pluriel, mais comme singulier par Alone (*endr. cité*), et **መልካካሞች** *mälkākāmmōč* ou *mälkākāmōč*; j'ai trouvé ces formes sur interrogation; mais, au moins au Šoa, c'est **መልካም ፡ መልካም** qu'on emploie usuellement pour intensifier.

Voir encore, à côté de **አጉል** *agul* « indécis, **malaisé, **gênant », la forme **አጓጉል** *agʷāgʷul*, bien donnée comme singulier par Guidi (comme terme grammatical « [verbe] **neutre »), avec son abstrait **አጓጉልነት** *agʷāgʷulənnät*.

Pour les adjectifs de couleur :

ጥቁር *ṭəqur* « noir » a **ጥቋቁር** (...ሮች) *ṭəqʷāqqur(ōč)*.

ነጭ *näṭ̌ṭ̌* « blanc » a **ነጫጭ** *näṭ̌āṭ̌ṭ̌* (signalé comme pluriel par Guidi) et **ነጫጮች** *näṭ̌āṭ̌ṭ̌ōč*.

ቀይ *qäyy* « rouge » a **ቀያይ** *qeāyy* et **ቀያዮች** *qeāyyōč*.

Ainsi le groupe des adjectifs de qualité corporelle et de couleur comporte une formation d'intensif bien caractérisée; la forme en est légèrement différente pour certains schèmes de l'adjectif simple; elle comporte un certain nombre de variantes pour les adjectifs les plus usités de la série «grand-petit».

Pourtant, à côté de ce groupe d'adjectifs, quelques substantifs ont aussi la forme à répétition de la deuxième radicale :

ደበል *dabbōl* «jeune bête domestique», pluriel ደበሎች *dabbōlōč* et aussi, dit Guidi, ደባቡል *dabābul*; à l'information, on me dit que ce pluriel a une nuance intensive.

Pour ወይፈን *ʔäi̯fən* «veau», Guidi donne un pluriel ወይፋፍን *ʔäi̯fāfən*, sur lequel je n'ai pas informé.

Pour ወይዘሮ *ʔäi̯zäro* «dame», il ne donne que le pluriel ወይዛዝር *ʔäi̯zāzər*; dans l'usage, je ne connais que **ወይዘሮች *ʔäi̯zärōč*.

Il est probable que d'autres substantifs encore connaissent des pluriels analogues; mais, au contraire des formes intensives des adjectifs, ils me semblent n'avoir aucune vitalité dans l'usage.

M. Cohen.

[Dans les deux notes qui précèdent, aucune liste ne prétend à être exhaustive; ont été étudiés tous les mots des catégories indiquées que j'ai rencontrés après quelques mois de séjour en Abyssinie, ou connus par un certain nombre de lectures et un dépouillement hâtif du dictionnaire de Guidi et de la liste de verbes qui clôt la grammaire d'Armbruster.]

NOTES

SUR

LA FIXATION DU LATIN CLASSIQUE.

Au cours des deux derniers siècles de la République, le latin subit peu d'altérations essentielles; l'influence perturbatrice de l'intensité initiale a cessé d'agir, le rhotacisme est un fait accompli. Cependant les Romains de l'époque classique avaient conscience que leur langue était encore en mouvement; Cicéron constate à plusieurs reprises des changements récents : restitution de l'*s* final caduc, des aspirées...; Velius Longus (VII, 49, 21 *K.*) note que le son même de la langue s'est modifié : l'ancienne langue était, dit-il, «plenioris soni», tandis que le parler de son temps se distingue par ce qu'il appelle «exilitas sermonis».

Sur différents points, l'usage ne sera fixé tant bien que mal que vers le début de l'Empire, et il le sera à la suite de tâtonnements que ne suffit pas à expliquer l'évolution spontanée de la prononciation. Aussi a-t-on dû, pour nombre d'anomalies, recourir à des explications particulières, de caractère historique, qu'on trouvera éparses dans les ouvrages généraux les plus récents : O. Weise, *Charakteristik der latein. Spr.*, 4e éd., 1909; E. Norden, *Die antike Kunstprosa*, 2e éd., 1909; F. Skutsch, *Die Latein. Spr.* [Hinneberg, *Die Cultur der Gegenwart*, VIII, 1, 412-451], 1905; Fr. Stolz, *Geschichte der latein. Spr.* [*Sammlung Göschen*, 492], 1910.

Le fait qui, semble-t-il, domine tous les autres, c'est que le latin devient dans cette période une *κοινή* littéraire; or, en tant que langue de la littérature, il se trouve soumis à des actions conscientes : travail des grammairiens, des écrivains, des orateurs, imitation du grec. Quand Cicéron nous parle d'affectations et d'imitations (*De Orat.*, III, 12, 46), de vices de prononciation voulus, «quae nonnulli de industria consectantur» (*ibid.*, 11, 42), il s'agit principalement d'hellénismes ou d'affectations pédantes.

Il n'est pas probable que l'influence du grec sur la prononcia-

tion ait été générale et dominante. Cependant, dans un pays où le grec apparaissait comme une langue de civilisation supérieure, dans une ville où affluaient les provinciaux de pays grec, où les gens cultivés achevaient leur éducation à l'étranger, où les enfants de bonne famille parlaient grec parfois avant de parler latin (cf. J. Brenous, *Ét. sur les hellén. d. la synt. lat.*, Introd.), il pouvait arriver que l'on adoptât des hellénismes même dans la prononciation : «hoc enim accidunt et oris plurima uitia in peregrinum sonum corrupti, et sermonis», dit Quintilien (I, 1, 13). Après une période où les emprunts avaient été oraux et directs, où l'on avait appliqué aux mots grecs les flexions et la phonétique romaines, on commença, à partir d'Accius, à respecter les formes grecques et à emprunter les mots avec leur orthographe, en adoptant les caractères dont on manquait, Z, Υ, ou en cherchant des équivalents : *ph*, *ch*, *th*. Tandis qu'Ennius disait *Burrus*, *Fruges*, on se piqua de dire et d'écrire *Pyrrhus*, *Phryges*. On peut se demander dès lors si ce souci de la transcription littérale n'a pas conduit à consolider d'abord dans l'écriture, puis dans la prononciation, des phonèmes menacés en latin, mais stables en grec, tels que les diphtongues (au moins dans l'écriture), l'aspirée ou l'*s* final.

Mais c'est surtout la constitution d'une langue littéraire, la diffusion de la culture et de la langue écrite, la pratique courante de l'éloquence et de la récitation qui devaient contribuer à fixer l'aspect du latin. L'observation de certaines règles d'euphonie, la proscription de l'hiatus, l'adoption des règles de la prose métrique, conduisaient à affecter une prononciation constante et scrupuleuse; et surtout il ne faut pas oublier que c'est l'orateur qui a fait la langue latine; or on exige de lui une prononciation étudiée : il doit conserver aux mots leur forme intégrale, «quorum pars deuorari pars destitui solet... plerisque extremas syllabas non perferentibus, dum priorum sono indulgent» (Quint., XI, 3, 33; cf. I, 11, 8); il va sans dire que plus d'un affecte trop d'exactitude et reproduit dans son débit tout ce qui apparaît dans l'écriture, d'autant plus que l'habitude de parler en plein air le conduit à prononcer avec une insistance excessive; d'où le conseil que donne Cicéron : «nolo exprimi litteras putidius» (*De Orat.*, III, 40). Du reste, avant que l'orateur aille donner au Forum le modèle du beau parler, le maître d'éloquence et le «grammaticus» lui ont enseigné à respecter l'intégrité du langage : «iudicium... suum grammaticus interponat» (Quint., I, 7, 30). Les écrivains, les poètes, qui sont souvent grammairiens eux-mêmes, s'intéressent aux minuties de la phonétique et de l'orthographe, depuis Ennius, Accius et Lucilius jusqu'à Varron et César; des grammairiens ne craignent pas de composer des

traités entiers sur un mot, sur une lettre, comme le Messala dont parle Quintilien (I, 7, 23 et 35). En dépit des habitudes d'orthographe individuelles et de la prétention qu'ont certains d'écrire comme ils prononcent (Quint., I, 7, 30; Suét., *Aug.*, LXXXVIII), il tend à s'établir une orthographe officielle que Suétone (*ibid.*) définit : « formulam rationemque scribendi a grammaticis institutam ». Et l'on sait que si l'orthographe prétend d'ordinaire suivre la prononciation, il est assez fréquent aussi qu'elle la détermine : encore une influence conservatrice, dont nous pouvons par exemple observer les effets dans le français moderne.

Il se forme ainsi à Rome un idéal de la bonne prononciation, que tentent de définir les maîtres d'éloquence. Mais on sait que leurs élèves sont bien souvent des provinciaux : « confluxerunt. . . in hanc urbem multi inquinate loquentes ex diuersis locis » (*Brut.*, 74, 258); en devenant la langue commune de toute l'Italie, le latin a rencontré dans son expansion des parlers locaux fortement caractérisés; M. Ernout a fait ressortir « l'influence qu'ont dû avoir sur le dialecte romain les dialectes absorbés, à une époque où nulle tradition littéraire ou grammaticale n'avait fixé le bon usage » (*Les éléments dialectaux du vocab. lat.*, p. 21). Mais d'une part il va sans dire que les emprunts dialectaux intéressent plus le vocabulaire que la phonétique : on peut bien emprunter des mots avec leur forme d'origine, on n'emprunte guère un type de prononciation. D'autre part, il faut noter que l'influence dialectale est surtout de date ancienne : « hanc rem (recte loqui) deteriorem *uetustas* fecit » (Cic., *Brut.*, 74, 258); ce sont des provinciaux comme Accius ou Pacuvius (*ibid.*) qui ont pu donner l'exemple du mauvais langage; mais, après eux, la notion de « provincialisme » s'est précisée, à mesure que le parler de Rome devenait dominant, et il vint un jour où la langue ancienne apparut comme « rustique », « plane rusticanum » (Vel. Longus, VII, 49, 21, et Cic., *De Orat.*, III, 11, 42), si bien que pour se donner un air archaïque, Cotta et Sulpicius n'avaient qu'à parler comme les ouvriers des champs (Cic., *ibid.*, 12, 46) : « *Rustica* uox et *agrestis* quosdam delectat, quo magis *antiquitatem*, si ita sonet, eorum sermo retinere uideatur » (*ibid.*, 11, 42). C'est là le défaut contre lequel Cicéron s'insurge le plus vivement.

Il apparaît en effet à la fin de l'époque républicaine un idéal nouveau, que Cicéron appelle « urbanitas ». Ce terme désigne d'ordinaire une qualité générale de la langue : « illa est urbanitas in qua nihil absonum, nihil agreste, nihil inconditum, nihil peregrinum neque sensu neque uerbis neque ore gestuue possit deprehendi, ut non tam sit in singulis dictis quam in toto genere dicendi » (Quint., VI, 3, 107; cf. encore VIII, 1, 3; XI, 3, 30).

Mais Cicéron applique l'« urbanitas » surtout à la prononciation : « illud est maius quod in *uocibus* nostrorum oratorum recinit quiddam et resonat urbanius » (*Brut.*, 46, 171). C'est la prononciation de la ville : « ut apud Graecos Atticorum, sic in latino sermone huius est urbis maxime propria » (*De Orat.*, III, 11, 42); elle n'est pas nécessairement l'apanage des gens cultivés : « nec hoc in oratoribus modo, sed etiam in ceteris » (*Brut.*, 46, 171); « ex istis quos nostis *urbanis in quibus minimum est litterarum* nemo est quin litteratissimum togatorum omnium, Q. Valerium Soranum, lenitate uocis atque ipso oris pressu et sono facile uincat » (*De Orat.*, III, 11, 43). Il ne faut donc pas confondre l'« urbanitas » dont parle Cicéron avec la prononciation des gens distingués ou des savants; elle se définit non pas par la théorie, « ratio aut scientia », mais par le bon usage, « bona consuetudo » (*Brut.*, 74, 258); pour un Romain du I^er^ siècle, comme pour un Parisien du XX^e^, bien parler, c'est s'exprimer avec le vocabulaire et la syntaxe des gens cultivés, mais avec la prononciation de la capitale.

C'est seulement au I^er^ siècle, semble-t-il, que l'on commence à opposer la ville à la campagne pour caractériser les manières ou le langage; le terme même de « urbanus », comme le remarque déjà Quintilien, serait nouveau dans une certaine acception, si l'on en croit la phrase de Cicéron : « hominem non solum sapientem, uerum etiam, *ut nunc loquimur*, urbanum » (Quint., VIII, 3, 34). Varron note (*R.R.*, I, 2, 1) : « ab aeditimo, ut dicere didicimus a patribus nostris, ut corrigimur a *recentibus urbanis*, ab « aedituo » (cf. encore *L.L.*, VIII, 18). L'adverbe « urbane » lui-même semble nouveau, puisque L. Pomponius (p. 226, 7, Ribb.) est amené à forger la forme « urbanatim » :

At ego rusticatim tangam, [nam] *urbanatim* nescio.

Il y aurait donc quelque nouveauté dans cette affectation du ton de la capitale, et l'on doit se demander quelle a pu être sur la langue littéraire commune l'influence de cet idéal récent que Cicéron définit avec précision : « cum sit quaedam certa uox *Romani generis urbisque* propria, in qua nihil offendi, nihil displicere, nihil animaduerti possit, nihil sonare aut olere peregrinum, hanc sequamur, neque solum *rusticam* asperitatem, sed etiam *peregrinam* insolentiam fugere discamus » (*De Orat.*, III, 12, 44).

Les principales anomalies à propos desquelles on peut invoquer une des influences ici mentionnées se rencontrent dans le traitement de certains phonèmes instables, tels que : diphtongues, voyelles brèves intérieures, consonnes finales, aspirées. Sur ces différents points, on trouvera dans la dernière édition de la *Latei-*

nische Grammatik de M. Fr. Stolz la mention des principales explications proposées.

I. Le latin classique occupe, pour ce qui est des diphtongues, une situation intermédiaire entre l'osque, qui les conserve, et l'ombrien, qui, avec la plupart des dialectes italiques, les réduit : il a perdu *ou*, *oi*, *eu*, *ei*, *ai* et n'a conservé que *au*, *ai* (sous la forme *ae*) et *oi* (partiellement et sous la forme *oe*). Ce compromis est l'aboutissement d'une longue hésitation. Dans les premières inscriptions du IIe siècle, toutes les graphies anciennes sont conservées; puis, sur le tombeau des Scipions, apparaissent les graphies *Lucius*, *aetate*; Plaute joue sur la ressemblance de *ludus* (issu de *loidos* > *loedus*) et de *Lydus* (*Bacch.*, 129). Le prêteur contemporain de Lucilius s'appelait *Cecilius pretor*, et le Claudius de l'époque de Cicéron changeait son nom en *Clodius*. Cicéron lui-même dit comme tout le monde *sodes* et semble confondre *plaudo plodo*, *lautus lotus* (Diom., I, 382 *K.*).

Aucune des diphtongues n'est donc restée intacte à la fin de l'époque républicaine. Et cependant elles vont presque toutes continuer de vivre, au moins dans l'écriture, à tel point que les grammairiens en feront la théorie jusqu'au Xe siècle. Même dans la prononciation, *au* était encore si clair à l'époque de Cicéron que le mot *Cauneas*, prononcé à Brindes par un homme du peuple, sonnait comme *cauc ne cas* (cf. l'anecdote sur le départ de Crassus, Cic., *De Diu.*, II, 40, 84). L'altération de *auscultare*, *Augustus*, en *ascultare*, *Agustus*, le passage de *causa* à *chose*, attestent que la diphtongue a survécu jusqu'à l'extrême limite de la latinité, et elle s'entend encore dans certaines langues romanes (Zauner, *Rom. Sprachw.*, I, 44). Dans *ae*, Quintilien (I, 7, 18) et Terentius Scaurus (VII, 16, 9-10 *K.*) trouvent encore le moyen d'isoler le second élément, et l'allemand *Kaiser* nous rappelle même aujourd'hui la longue survivance de la diphtongue.

Cette conservation des diphtongues a pu être favorisée par diverses causes : dans l'écriture, par une manie persistante d'archaïsme, encouragée peut-être par l'exemple du grec, et, dans la prononciation, par la diffusion du parler de Rome.

Les rédacteurs d'inscriptions affectent d'écrire les diphtongues qui ne se prononcent plus : dans la première moitié du IIe siècle, à côté de *Lucius*, *aetate*, on trouve *Loucanam*, *sei*, *quairatis*. Bien que Quintilien atteste la prononciation *ae*, on se permet sous Claude d'écrire *Caisar*, et, à la même époque, quand on refait l'inscription de Duilius, on reconstitue l'archaïsme *claseis Poenicas*.

Ce sont les documents officiels et tout particulièrement les textes juridiques qui conservent le plus longtemps les formes abolies (Fr. Stolz, *H. Gr.*, I, p. 215) : on garde encore à l'époque

d'Auguste l'habitude d'écrire avec l'ancienne orthographe la formule traditionnelle *faciundum coeravuerunt* (*C.I.L.*, I, 1252); c'est dans les termes de la langue officielle que se conserve l'archaïsme à deux degrés (si l'on peut dire) *oi* : *foideratei*, *foidere*, *moinicipium*, *coirare loidos*; les mots *ious* et *ioudicium* se rencontrent ainsi orthographiés jusqu'à la fin de la République; quand Cicéron s'amuse dans le *De Legibus* à reconstituer un texte de loi, il y introduit les graphies *oenus*, *ploera* (III, 6 et 9).

D'autre part les poètes, Lucrèce, Virgile, que Quintilien déclare à ce propos «amantissimus uetustatis» (I, 7, 18) affectent de faire vivre des formes comme *moenera* (Lucrèce, I, 29, 32, etc.), *moerus* (Virg., XI, 382, etc.), et les génitifs en *-ai*.

Enfin les grammairiens trouvent un intérêt à sauver parfois les graphies anciennes; elles leur fournissent des doublets pour distinguer entre des formes interchangeables, ainsi : *ai*, pour distinguer, dans la première déclinaison, soit le génitif du datif (cf. Aulu-Gelle, XIII, 26, 4), soit ces deux formes du nominatif pluriel (Velius Longus, VII, 57, 20 et suiv.); *ei*, pour départager les désinences de deuxième déclinaison; cf. les théories différentes d'Accius et de Lucilius (IX, 12 et suiv. *M.*), de Varron et de Nigidius (Gell., XIII, 24, 6), enfin de Quintilien, qui finit par condamner cette graphie (I, 7, 15 et suiv.). Le grammairien Florus (Suét., *Vesp.*, 22) rappelait Vespasien à la prononciation correcte de *plaustrum*.

Puis, avec les grammairiens, ce sont les reviseurs qui se mêlent de réintroduire les graphies archaïques dans les textes (cf. *Mélanges E. Chatelain*, p. 150) et c'est si bien une affectation de demi-savants qu'on va jusqu'à remplacer par *ei* des ī anciens authentiques (cf. Aulu-Gelle, XIX, 14, 8). Très tard dans l'histoire du latin, la diphtongue gardera si bien son prestige de graphie savante que le grammairien Agroecius; distinguant entre *pretium* et *praemium* (VII, 115, 1-2 *K.*), fait cette déclaration suggestive : «ueteres maioris rei sermones cum diphtongo, et quadam dignitate scribi uoluerunt».

Pour ce qui est des diphtongues *ae* et *oe*, les théoriciens de la langue avaient peut-être aussi des raisons phonétiques de les maintenir dans l'écriture. De bonne heure, semble-t-il, *ae* servit à noter un *e* ouvert, ce qui expliquerait les graphies *scaena*, *scaeptrum* attestées par Varron et les génitifs grecs en *-aes* que présentent certaines inscriptions, et l'on sait que sur une partie du domaine roman *ĕ* ouvert aboutit à une prononciation diphtonguée, d'où la remarque de Sergius (*Comm. Don.*, IV, 520, 28 *K.*) : «quando *e* correptum est, sic sonat quasi diphtongus», et les graphies tardives *baene*, *braeuis* (cf. L. Havet, *Man. crit. verb.*, 909).

Quant à *oe*, peut-être servit-il aussi à noter un son spécial,

intermédiaire entre le *oi* ancien et le *ū* récent, voisin à la fois du *υ* grec et du *ö* de l'allemand *Römer*; ainsi s'expliqueraient des graphies telles que *Cluilius* = *Clylius* = *Cloelius* (cf. Solmsen, *Lat. Lautg.*, p. 143 et suiv.), *lagoena* = *λάγυνος* (cf. J. Vendryes, *Int. init.*, 284), *goerus* = *γῦρος*, la forme *Hoelas* donnée par un manuscrit de Marius Victorinus (VI, 196, 5 *K.*), et l'hésitation qui a duré jusqu'à l'époque classique dans l'orthographe de certains mots : Plaute (*Ps.*, 229) joue sur la ressemblance de *Phoenicium*, qui restera tel, et de *poeniceus*, qui deviendra *pūniceus*. Le manuscrit *A* nous atteste les formes *moenia* pour classique *mūnia* (*St.*, 695), *moenire* (*Bac.*, 926; *Per.*, 559; *Ps.*, 384) à côté de *munitum* (*Ep.*, 531; *Per.*, 554); *punica* (*Poen.*, 977) à côté de *poeniceo* (*Ps.*, 229) et *Punior* (*Poen.*, 981) à côté de *Poenus*. Il semble bien qu'on prononce *moenia* comme *munit* : magna munit moenia (*Mil.*, 228), et aussi comme *amoenus* : amoenis moenibus (*Tru.*, pr. 2). Varron (*L.L.*, V, 32, 141 et suiv.) explique les uns par les autres les mots *munus*, *moenia*, *murus*, *munire*, et pour chacun d'eux les manuscrits présentent les deux orthographes; cf. encore (*L.L.*, V, 177) : « *poena* a *poeniendo* ».

Si *oe* est la notation inexacte d'un phonème instable qui tend à aboutir tantôt à *ū*, tantôt à la diphtongue reconstituée, on s'explique mieux aussi la répartition bizarre des mots à *oe* (*poena*) et des mots à *ū* (*pūnire*). Car cette répartition ne semble pas pouvoir être purement phonétique : l'influence d'une labiale ou *f* initiale peut bien rendre compte de *poena*, *Poenus*, *foedus*, *foetor*, *moechus*, mais à condition qu'on néglige *mūrus*, *mūnus*, *fūcus*; la présence d'un *i* dans la syllabe qui suit peut expliquer *pūnire*. *mūnire*, *pūnicus*, *commūnis*, mais non pas *foeditas*, *foetidus*, *moechissare*, *pomoerium*. Peut-être faut-il admettre ici qu'une influence accessoire s'est exercée à la faveur d'une ambiguïté de prononciation. Si l'on prend l'ensemble des mots pour lesquels la question pouvait se poser, il apparaît que les mots à *ū* appartiennent au parler courant : *mūrus*, *fūcus*, *ūtor*, *cūro*, *mūnio*, *pūnio*, *pūnicus*, *commūnis*, tandis que les mots en *oe* sont soit des mots d'emprunt : *moechus*, *comoedia*, *poena*, *Poeni*, *lagoena*, *goerus*, peut-être aussi l'obscur *proelium* (cf. M. Bréal, *M.S.L.*, XV, 346) et le *noegeum* que signale Festus (174), soit des termes de la langue officielle : *foedus*, *poena*, *moenia*, *pomoerium*, ou des noms propres : *Coelius*, *Cloelius*, *Boelius*, soit enfin quelques mots rares et particulièrement recherchés comme expressifs par les écrivains : *amoenus* « exquis », et en sens contraire *foedus* « hideux », *foetor* « fétidité ». Les types *foedus*, *Cloelius* seraient à rapprocher des types *ious*, *Caisar* déjà étudiés, et la graphie *poena* = *ϖοίνη*, des graphies abusives *coelum*, *coena*. La conservation de la diphtongue pourrait donc être un trait de la langue savante. Mais peut-être aussi

cette graphie *oe*, comme *au* et comme *ae*, trouvait-elle un soutien dans la prononciation réelle sur une partie du domaine latin. Le principe qui domine toute l'histoire des diphtongues latines, c'est la répartition entre prononciation romaine et prononciation rustique : Varron et Lucilius d'une part, Festus de l'autre, attestent respectivement *ē* (issu de *ai*) et *ō* (issu de *au*) comme rustiques, et c'est par des mots ruraux que ces réductions se sont introduites en latin (cf. Ernout, *Élém. dial. du vocab. latin*, p. 51 et suiv.). Pour les diphtongues définitivement réduites en latin même (*ou* > *ū*, *ei* > *ī*), il y a encore opposition entre la réduction romaine : *ū*, *ī* et certaines réductions dialectales : *ō*, *ē* (Ernout, p. 45 et suiv., 55 et suiv.).

On peut donc se demander si *oe* ne représentait pas, dans certaines positions au moins, un aboutissant de *oi*, distinct de *ū*, et caractéristique du parler de Rome; *oe* se justifierait alors comme *ae* pouvait se justifier pour noter un *ē* ouvert, aboutissant de *ai*, ou comme *y* en certains cas pour noter le phonème intermédiaire entre *ĭ* et *ŭ*; menacée par la réduction envahissante, cette graphie se serait maintenue dans certains mots de caractère spécial, au moment où le développement de la langue littéraire favorisait du reste la conservation des archaïsmes et l'affectation des hellénismes (cf. sur cette dernière interprétation Thurneysen, *K.Z.*, XXVIII, 157; J. Wackernagel, *ibid.*, XXX, 55, et les ouvrages généraux; M. F. Sommer, fidèle à sa méthode, tient pour une explication purement phonétique).

II. Les vicissitudes de l'aspiration latine avaient frappé les anciens eux-mêmes : « cuius ratio mutata cum temporibus est saepius ». dit Quintilien (I, 5, 19); l'aspiration apparaît très rare à date ancienne : « parcissime ea ueteres usi etiam in uocalibus » (Quint., *ibid.*); l'*h* initiale n'empêchait pas l'élision, et l'on trouve dans les inscriptions les plus anciennes des *h* omis; cf. la correction ΗANC OSTIAM (*C.I.L.*, I, 819) sur une inscription de Rome; à l'intérieur, elle n'empêche pas le rhotacisme (*diribeo* = *dirimo*); NIL se trouve écrit ainsi dans des inscriptions romaines (*C.I.L.*, I. 1027) et c'est la seule forme qu'atteste la métrique plautinienne (Spengel, *T. M. Pl.*, p. 73), comme *prendo* et *reprendo* sont les seules formes usitées dans Térence.

Cependant le même Térence se permet parfois de scander *mihi*, *nihil* en fin de vers (*Ph.*, 940; *Ht.*, 896), et à partir de ce moment on note un progrès de l'aspirée dont Quintilien (*loc. laud.*) note la soudaineté : « erupit breui nimius usus ». Si nous en croyons Annaeus Cornutus, cité par Cassiodore (VII, 153, 7-10 *K.*), Cicéron écrivait *prehendo*. *uehemens*, *nihil*, indifféremment avec ou sans aspirée; au temps de Quintilien, on disait

aussi *comprehendere*, *uehementer*, *mihi*, et même *haue* (Quint., I, 6, 21); l'aspirée s'introduit même là où elle n'a que faire : Aulu-Gelle signale les formes, qu'il juge illicites : *ahenum*, *incohare*, *helluari*, *halucinari*, *honera*, *honustum* (II, 3, 1-4); l'Arrius dont se moque Catulle prononçait *hinsidias* (Cat., 84), «et tum mirifice sperabat se esse locutum» !

En présence de cette affectation, les grammairiens durent réagir; Aulu-Gelle (II, 3, 4) s'applique à démontrer que *aeni*, *aena* sont les formes des meilleurs manuscrits de Virgile, contemporains de l'auteur, et surtout on proscrit l'*h* entre deux voyelles semblables : pour Aulu-Gelle (II, 3, 4) et Quintilien (I, 5, 21), *reprehendo* est une forme théorique et vieillie.

Dans le temps où l'aspiration vocalique semblait sur le point de disparaître, le latin n'avait aucun signe pour noter les consonnes aspirées : «diu... seruatum ne consonantibus adspirarent, ut in *Graccis* et *triumpis*», dit Quintilien (I, 5, 19), et Cicéron : «cum scirem ita maiores locutos esse ut nusquam nisi in uocali adspiratione uterentur» (*Or.*, 48, 160). Il semble bien que pour Plaute il n'y ait pas de différence entre l'initiale de *Phoenicium* et celle de *poenicio* (*Ps.*, 229), de *Charinus* et de *carere* (*Ps.*, 736), de *Thales* et de *talentum* (*Cap.*, 274). On trouve sur les inscriptions, même dans les noms grecs, au milieu du IIe siècle : PILIPPVS (*C.I.L.*, I, 354), CORINTO (I, 541) et, à la fin du siècle, CILVS (I, 345). Cependant, dès le milieu du siècle, la graphie nouvelle apparaît à côté de l'ancienne : *C.I.L.*, I, 541 : ACHAIA CAPTA CORINTO DELETO ROMAM REDIEIT TRIVMPHANS. Tel est le texte de la première dédicace de Mummius; la forme CORINTHO apparaît dans la seconde (I, 546); à la fin du siècle, on a PHILIPPVS (I, 355), et enfin, dans des mots latins, PVLCHER (I, 380) et SEPVLCHRVM (I, 1107). Varron cherche une graphie rationnelle pour représenter ces aspirées (ap. Cassiod., VII, 154, 1); Cicéron consentira à dire *pulchros*, *Cethegos*, *triumphos* (*Or.*, 48, 160); l'Arrius de Catulle prononcera *chommoda*, et Quintilien (I, 5, 20) trouve sur des inscriptions les formes : *choronae*, *chenturiones*, *praechones*. Il faut ici encore une intervention des grammairiens pour fixer l'usage : Varron protestait déjà contre *pulcher* et *Gracchus* (Ter. Scaurus, VII, 20, 1-2 *K.*).

Le cas des consonnes aspirées et celui de l'aspiration vocalique semblent donc parallèles, et en fait les deux sont confondus dans les témoignages des anciens; il y a de part et d'autre restitution d'une graphie et d'une prononciation menacées, et cette restitution, comme les précédentes, est contemporaine des deux derniers siècles de la République.

Il est difficile, en présence de ce succès rapide d'un phonème

caduc en latin, stable en grec et dans quelques dialectes italiques, de ne pas songer à une influence étrangère, et Aulu-Gelle dit positivement de cette habitude d'aspirer : «id uidentur (ueteres nostri) fecisse studio et exemplo linguae atticae» (II, 3, 1-4). Les consonnes aspirées apparaissent d'abord en effet dans des transcriptions de noms grecs (*Corintho*, *Achaia*, *Bacchus*, *Philippus*, *Philus*) et au moment même où l'on affecte de rendre leur forme d'origine aux mots empruntés; ainsi s'explique *amphora* à côté de *ampulla*. Il suffit qu'un mot rappelle par sa sonorité quelque original grec pour qu'on le pourvoie d'une aspirée : *lumpa*, rapproché de *νύμφη*, devient *lympha*; *χορός*, qu'on transcrivait *chorus*, peut avoir influé sur *chorona*; il arrive que des mots grecs sans aspirée reçoivent l'aspiration en latin : *anchora*, *lachruma*. Mais pour tel de ces mots et pour quelques autres comme *pulcher*, *triumphus*, les bizarres *lurchinabundus* et *tuburchinabundus*, on peut songer à des emprunts indirects ou dialectaux. L'étude des noms propres a montré que ceux où l'aspiration est bien attestée, comme *Otho*, *Cethegus*, doivent être des transcriptions étrusques (W. Schulze, *Zur Gesch. latein. Eigennamen*, p. 111, 173, 202, etc.).

Enfin il est permis de penser que l'adoption de l'aspiration consonantique a été favorisée par la conservation de l'aspiration vocalique. Nous savons que celle-ci s'était maintenue sur plusieurs points du domaine italique : outre l'osque et l'ombrien, le falisque, qui s'était perpétué en territoire étrusque et résistait encore au latin vers le début de notre ère, possédait l'aspirée (Ter. Scaurus, VII, 13, 9 *K.*); le sabin, en regard de l'aspirée latine initiale, avait un *f*, et les grammairiens ont conscience de la correspondance : sabin *f*/latin *h*; Velius Longus s'autorise des formes sabines pour recommander la prononciation *harena* (VII, 69). *hordeum*, *hircus*, *haedus* (*ibid.*, 81).

Le phonème avait donc gardé sa vitalité sur plusieurs points du domaine où le latin devenait au I^er^ siècle la langue commune. Mais, s'il est difficile de ne pas songer à ces influences étrangères, on ne peut cependant croire qu'elles auraient pu suffire à imposer au latin un phonème aussi peu assimilable que l'aspirée. Il est plus vraisemblable de penser que ce phonème s'était maintenu tant bien que mal dans le latin de Rome tout comme dans plusieurs autres dialectes, et que son extension est un exemple du triomphe de la prononciation urbaine.

En effet, ce n'est pas proprement à l'influence des lettrés et des théoriciens que semble dû ce succès de l'aspirée : les grammairiens se contentent de réglementer l'usage; la graphie *h* leur paraît commode pour distinguer certaines formes confondues : *mi* vocatif et *mihi* datif (Caper, VII, 98, 12), pour rappeler une

étymologie : « *coortes* a *cooriendo*... *cohortes* a mutua *hortatione* » (Vel. Longus, VII, 69, 13); ils font appel parfois pour justifier l'aspiration à des motifs qui relèvent du sentiment populaire bien plus que du jugement des lettrés : l'*h* leur paraît avoir une valeur expressive et convenir par suite à des mots significatifs (Aulu-Gelle, II, 3, 1-4); Festus pense que l'on aspire *helluo* « ut aviditas magis exprobetur » (Th. de P., 70). On peut songer à ce genre d'explication pour des mots tels que *halo*, *halucinor*, *haridus*... C'est la même tendance qui a pu aider à faire adopter en français des formes telles que *haut*, *haler*. La nature même des mots où l'aspiration s'est introduite indûment fait souvent penser à une influence populaire : il est difficile de croire qu'il n'y a pas eu dans certains cas un rapprochement entre mots semblables : *humor* et *humus*, *hinnus* et *hinnio*, *herus* et *heres*, *honustus* et *honestus*, *harundo* et *hirundo*..., de même qu'en français la faute fréquente *(h)ardu* s'explique par la ressemblance avec *hardi*. Enfin Cicéron atteste que s'il consent à adopter l'aspiration consonantique dans des mots où jadis il ne l'admettait pas, c'est parce qu'il l'entend prononcer autour de lui et que la prononciation sans *h* choquait l'oreille (conuicio aurium); il se donne la satisfaction de savoir que c'est la forme sans *h* qui est rationnelle : « scientiam mihi reseruaui », et il obéit à l'usage populaire en adoptant l'autre : « populo concessi ».

Ainsi la mode de l'aspiration n'est pas imputable aux lettrés; d'autre part, si elle a son point de départ dans le peuple, ce n'est pas dans la population des campagnes, car ce sont des mots ruraux qui ont conservé la forme sans *h* : *anser*, *olus*, *aedus*, *ircus*, *orneum*, *ortus*... (cf. Ernout, *Élém. dial.*, p. 86), et les paysans avaient la réputation, quand ils aspiraient, de le faire à contresens : « rusticus fit sermo, si adspires perperam » (Aulu-Gelle, XIII, 6, 3). Il reste que ce soit un trait de la prononciation urbaine, qui, contrariée depuis longtemps par l'influence des parlers ruraux du Latium, fut remise en honneur au moment où le latin se pénétrait d'hellénisme et surtout où le parler de Rome commençait à se défendre contre le latin rustique; Cicéron dit dans l'*Orator* (composé en 46) qu'il a cédé à l'usage nouveau après de longues hésitations, « aliquando, idque sero »; cette remarque incidente date avec assez de précision le triomphe de la prononciation urbaine.

III. C'est surtout le cas de l'alternance *ĭ/ŭ* à l'intérieur qui fournit, semble-t-il, un exemple probant du triomphe de la prononciation urbaine.

La théorie généralement admise est que, en dehors de l'initiale, les voyelles brèves anciennes tendent à aboutir, devant *p*,

b, *m*, *f*, et surtout devant *l*, à un phonème ambigu que les Latins notent tantôt par *i*, tantôt par *u*.

On a cru trouver dans les formes attestées des traces d'une alternance phonétique telle que *i* se serait développé dans le voisinage d'une voyelle claire, *u* dans le voisinage d'une voyelle sourde, mais c'est à condition de se borner à considérer trois ou quatre formes telles que *regimen*, *documen*; *occupo*, *accipio*; *optumus*, *minimus*. On a surtout tiré parti de ce que *minumus* serait sans exemple; mais n'est-ce pas un simple hasard, explicable en somme par une raison de sens, que le superlatif de *magnus* soit fréquent dans les inscriptions et que celui de *paruos* y soit rare? *Minimus* y est lui-même à peine représenté. Et du reste, Ann. Cornutus (ap. Cassiod., VII, 150 *K.*) prétend avoir trouvé dans des manuscrits bien plus anciens que l'époque de César la forme *minume*, ainsi du reste que *intumus*, qui n'est pas moins probant. Au IIe siècle, on a *parisuma* (*C.I.L.*, I, 30). *facilumed* (I, 196); *infumo* se trouve plusieurs fois à côté de *infimo* dans la *Sent. Minuciorum* (I, 199).

S'il y a eu une alternance phonétique, il faut la faire remonter beaucoup plus haut; on en aurait des exemples dans les très vieilles formes citées par Festus (52, 426, 502) : *dextimus*, *sinistimus*, *sollistimus*, *plisima* à côté de *pluruma*, et surtout peut-être dans l'alternance IOVI OPTVMO MAXIMO qui se conserve très longtemps dans les inscriptions (I, 1109; VI, 81, 411; XIV, 23). Il est donc possible qu'il y ait eu très anciennement une alternance phonétique *i*/*u*; mais, à l'époque historique, il s'est fait une généralisation de *u* : « adnotandum... illis fere placuisse per *u* talia scribere et enuntiare » (Vel. Longus, VII, 49, 18 et suiv.). « In antiquiorum multo libris quam G. Caesar est per *u* pleraque scripta inuenio » (Ann. Cornutus ap. Cassiod., VII, p. 150). A partir de César, on substitue *i* à *u* dans les superlatifs (Quint., I, 7, 22), dans les mots *mancipium*, *aucipium*, *manibiae* (Vel. Longus, VII, 6, 3 et suiv.); Licinius Calvus écrit aussi *optimus*, *maximus* (Mar. Victor, VI, 9, 3 et suiv.). Messala, Brutus, Agrippa vont jusqu'à écrire *simus* pour *sumus* (*ibid.*).

Pourtant *u* reparaît au temps d'Auguste, « ut testes sunt eius inscriptiones » (Vel. Longus, VII, 67, 4), et, à partir de ce moment, on se sert de l'alternance des graphies *i*, *u* pour distinguer entre des formes amphibologiques : *artibus* et *artubus*, *partibus* et *partubus*, *arcibus* et *arcubus* (Ter. Scaurus, VII, 24-25 *K.*) ou pour rappeler l'étymologie des mots : Velius Longus préfère *alimentum* à cause de *alere* (VII, 77); on écrira *contumelia* ou *contimelia*, selon qu'on pense à *tumeo* ou à *contemno* (Vel. Long., VII, 75-76). Mais, d'une façon générale, en écrivant *u* on fait une concession : « pinguitudo *u* litterae *decentius* seruatur », dit Velius

Longus à propos de certains mots, tandis qu'en écrivant par *i* on se donne un air d'élégance : « per *i elegantius* scribimus. . . *i* iam uidetur *elegantior* » (VII, 75-77 et 63).

Ceux qui emploient *u* subissent l'influence du parler rustique ou cèdent à la mode de l'archaïsme : « antiquorum uolontates sequuntur », dit Velius Longus (VII, 49).

Cet *u* archaïque se conservera dans la langue du droit : *legitumus* se trouve dans les inscriptions jusqu'au IV^e^ siècle; *postumus* est seul usité; *testumonium* apparaît (*C.I.L.*, I, 197, 3) malgré *testis*; *mancupium*, *surruptum* sont encore dans le Digeste. On le trouvera encore dans la langue de l'administration et de la religion : *decuma* « la dîme », *quadragensuma* (sur une monnaie de Galba), *decumarius*, *uicensumarius* (*C.I.L.*, VI, 5623), *aucupium*, *recuperator* (forme constante dans le *Veronensis* de Gaius à côté de *reciperare*, cf. Stolz, *H. Gr.*, I, 178), ou dans des noms propres : *Septumius*, *Septumanus*, *Decumius*.

Il faut noter qu'à l'évolution dans l'orthographe correspond une évolution réelle dans la prononciation.

Les témoignages anciens portent plus souvent sur l'orthographe que sur la prononciation; cependant, si l'on en croit Cassiodore, qui fait rapporter par Ann. Cornutus un témoignage de Varron, la prononciation *i* fut adoptée à partir de César : « Terentius Varro tradidit Caesarem per *i* eiusmodi uerba solitum esse *enuntiare* et scribere; inde propter auctoritatem tanti uiri consuetudinem factam » (Cassiod., *Orth.*, p. 150, 10). Velius Longus (VII, 49, 18 et suiv. *K.*) dit qu'on prononçait anciennement *u* : « adnotandum. . . illis fere placuisse per *u* talia scribere et *enuntiare* », tandis que son contemporain Terentius Scaurus croit qu'il n'y avait entre *u* et *i* qu'une différence de graphie (VII, 24-25 *K.*) : « artibus » et « artubus » quidam uariauerunt, et per *i* quidem datiuo et ablatiuo plurali *scribi* putauerunt, quotiens ab « arte » dicerent. . . « artubus » autem per *u*, quotiens ab eo quod essent « artus » . . ., nemo autem unquam tam insulse per *u* « artubus » *dixerit* ».

Au commencement du II^e^ siècle, on peut choisir pour la prononciation, dit Velius Longus, entre *u* et *i* (VII, 67, 3 et suiv.); des grammairiens admettent la prononciation *u* (putauerunt superlatiua per *u* enuntiari, VII, 49); mais pour son compte il ne l'adopte pas : « concedamus talia nomina per *u scribere* iis qui antiquorum uoluntates sequuntur, ne tamen sic *enuntient* quomodo *scribunt* », et il ajoute : « ita tamen existimo *enuntiandum* ut nec nimis *i* littera exilis sit, nec, *u* litteram si scripseris, enuntiationis sono nimis plena » (VII, 68, 3 et suiv.).

En effet, la graphie *i* n'est qu'une approximation destinée à représenter un son ambigu. M. Parodi (*Studi ital. d. filol. cl.*, I,

1893), qui étudie longuement la question, croit pouvoir admettre qu'il s'agit, non pas d'un son *ü* intermédiaire entre *ĭ* et *ŭ* fermé, mais d'un son *ö* (*ë*) intermédiaire entre *ĭ* et *ŭ* ouvert (cf. déjà cette hypothèse dans Dietrich, *De uocalium quibusdam in l. latina affectionibus*, Hirschberg, 1855, p. 8 : $^{i}/_{u}$ représenterait le son commun à angl. *but*, *much*, *bird*, *diction*, *member*).

On a songé aussi à l'assimiler au son de l'υ grec. Mais Quintilien dit formellement (XII, 10, 27 et suiv.) que les Latins ne possèdent pas ce son : «iucundissimas ex graecis litteras non habemus, uocalem alteram, alteram consonantem, quibus nullae apud eos dulcius spirant; quas mutuari solemus, quoties illorum nominibus utimur. Quod cum contigit, nescio quomodo uelut hilarior protinus renidet oratio, ut in *zephyris* et *zophoris*. Quae si nostris litteris scribantur, SURDUM quiddam et barbarum efficient, et uelut in locum earum succedent tristes et horridae, quibus Graecia caret». C'est Marius Victorinus, qui, pour la première fois, compare à *y* le son en question (VI, 19-20 *K.*) : «sunt qui inter *u* quoque et *i* litteras supputant deesse nobis uocem...; sed pace eorum dixerim, non uident *y* litteram desiderari : sic enim, *gylam* + *myserum*, *Syllam*, *proxymum* dicebant antiqui». Mais c'est là une vue personnelle à notre auteur, et d'autant plus suspecte que, de son propre aveu, la prononciation en question avait disparu de son temps : «sed nunc consuetudo paucorum hominum ita loquentium euanuit, ideoque uoces istas per *u* uel per *i* scribite». Puis c'est Priscien, au VI^e^ siècle, qui dit de *i* alternant avec *u* : «sonum *y* graecae uidetur habere» (I, 6). Mais, pour enlever toute autorité au témoignage de Priscien, il n'est pas même nécessaire de supposer, avec M. Parodi (p. 105, n. 1), que υ grec ne se prononçait peut-être pas *ü* (c'est la prononciation qu'il a gardée jusqu'au X^e^ siècle); Priscien ne parle dans le passage cité que du cas où *i* est précédé de *u*, et Velius Longus dit de ce cas tout à fait spécial : «*i* scribitur et paene *u* enuntiatur».

Le son du phonème qui nous occupe n'est, d'après Velius Longus (*l. l.*), ni *u*, ni *i*, ni *e*; il est moins *pinguis* que le premier, moins *exilis* que le second, moins *latus* que le troisième. C'est le son pour lequel Claude essaya d'introduire une graphie nouvelle, le signe d'aspiration ⊢.

Ce qu'il est essentiel de noter, c'est que cette prononciation a dû être encore un trait de la prononciation urbaine. Velius Longus dit positivement à propos de la prononciation *u*, qui a été celle des anciens et qui est aujourd'hui celle de la campagne : «adnotandum antiquum sermonem plenioris soni fuisse, et, ut ait Cicero, *rusticanum*» (Vel. Longus, VII, 49, 18 et suiv.), et ailleurs encore il note : «mihi uidetur nimis *rusticana* enuntiatio

futura, si per *u* extulerimus» (VII, 68, 3 et suiv.). On peut enfin remarquer que c'est César, né Romain, qui affecte d'employer la graphie *i*, avec les orateurs de ce cercle fameux qui possédaient le «purus sermo», Brutus, Agrippa, Calvus; tandis que c'est Auguste, né provincial, qui persiste à employer *u*.

IV. D'autres faits, mieux élucidés peut-être, sont de nature à faire apparaître encore les influences qui viennent d'être observées. Un des plus significatifs est la restitution de l'*s* caduc, dont le processus a été maintes fois étudié (cf. Fr. Leo, *Plautin. Forschungen*, p. 229 et suiv.; L. Havet, *Mélanges G. Paris*, p. 303 et suiv.; et en dernier lieu G. Proskauer, *Das auslautende* -s *auf den lat. Inschriften*, Strassburg, 1910). On sait que l'amuissement de l'*s* apparaissait à l'époque de Cicéron comme un trait du parler rustique (*Orat.*, 161); sa restauration, dit J. Mohl (*Introd. à l'étude du latin vulg.*, p. 181), est «une tentative partie de l'idiome littéraire; l'épigraphie montre très clairement que la réforme est venue de Rome et tend à se répandre de là dans le Latium et l'Italie». Il n'est pas niable en effet que la constitution de la prose oratoire et la fixation de l'orthographe ne soient pour quelque chose dans le maintien de l'*s*; nous savons que la question préoccupait les théoriciens (le Messala dont parle Quintilien, I, 7, 23, avait écrit tout un traité sur la lettre *s*); peut-être aussi (?) l'habitude de prononcer les finales grecques en *-os* a-t-elle pu aider à la restitution (J. Mohl, p. 177). Mais ni l'une ni l'autre de ces influences, semble-t-il, n'aurait suffi à consolider si fortement même dans la langue vulgaire et pendant toute la durée de la latinité un phonème depuis longtemps condamné.

S'agirait-il ici encore, comme dans les cas précédents, d'une prononciation qui se serait maintenue intacte dans le parler de la ville même de Rome, jusqu'au jour où des circonstances historiques (fixation du latin littéraire vers la fin de la République) l'imposèrent définitivement à la langue commune?

J. Marouzeau.

LES NOMS DE NOMBRE EN TOKHARIEN B.

Les documents que j'ai pu mettre à la disposition de M. Meillet et qui ont fourni les éléments de son étude appartiennent à deux collections : l'une rapportée par M. Pelliot de l'Asie centrale, l'autre recueillie par M. Hoernle grâce à son long séjour dans l'Inde. Toutes ces pièces sont fragmentaires, souvent réduites à de menus morceaux. Toutes sont d'origine bouddhique; les unes contiennent des textes religieux, philosophiques ou littéraires; les autres sont les débris encore nombreux d'une comptabilité de couvent. Naturellement, c'est cette catégorie de pièces qui a fourni le plus grand nombre de données d'ordre numérique. J'ai reçu aussi en communication une autre pièce du même genre, dans un admirable état de conservation, qui a été rapportée de l'Asie centrale par le comte Otani, et qui m'a été transmise par mon collègue et ami le professeur R. Sakaki de Kyoto.

Sylvain Lévi.

La longue série de noms de nombre du dialecte tokharien B que fournissent les lectures et les interprétations déjà faites de M. S. Lévi permet d'entreprendre dès maintenant l'examen de ces mots; et cet examen est rendu en une certaine mesure possible par le fait que l'on a ici presque au complet les faits des deux dialectes et que même, comme on le verra, il transparaît à l'intérieur du dialecte B des différences dialectales et chronologiques assez notables. Les noms de nombre du dialecte A sont donnés par MM. Sieg et Siegling, p. 924 et suiv.[1]; les noms de

[1] Dans tout l'article, l'abréviation SS. désignera la brochure de MM. Sieg et Siegling, d'après laquelle sont cités tous les faits du dialecte A (*Sitzungs-*

B sont donnés *ibid.*, p. 925 en note, de manière moins complète. Les relevés de M. S. Lévi offrent un grand nombre de données nouvelles, sur lesquelles repose avant tout le présent article. Tous les faits du dialecte B cités ici, ainsi que les mots tirés de textes inédits, proviennent, sauf indication contraire, de documents déchiffrés par M. S. Lévi; ils concordent pour la plupart avec les indications données sur les noms de nombre en tokharien B par MM. Sieg et Siegling, qui fournissent malheureusement peu de chose sur ce dialecte. Ces faits sont empruntés à des manuscrits de types très divers, et il va sans dire qu'on ne doit pas voir dans la liste suivante un ensemble normalisé; on n'y trouvera que les faits bruts, tels que les livrent les textes étudiés par M. S. Lévi.

	CARDINAUX.	ORDINAUX.
1	*ṣeme*, *ṣe* et *nai*	"
2	*wī*, *wi*	*wate*, *wite*
3	*trai*, *traiy*; *traiyä*; instr. *traiysa*, *treysa* *tarya*	*trite*
4	*ṣtwer* *ṣtwār*, *ṣtwāra* *ṣwer*, *ṣwer*; *ṣwera*; instr. *ṣwersa* *ṣwar*; instr. *ṣwarsa*	*ṣtarte* *ṣtarce* *ṣwerte*
5	*piś* *piç* (devant *c*, *t*, *y*)	(*pi*)*ñkte* *piñkce*, *pikce*
6	*ṣkas*, *ṣkass* *ṣkaṣ*, *ṣkaś* (devant *k*); *ṣkaṣa* *ṣkaç* (devant *c*, sporadiquement)	*ṣkaste*, *ṣkasdhe* *ṣkaçce*, *ṣkacce*, *ṣkace* *ṣkañce*
7	*ṣukdh* *ṣuk*; *ṣuk*	*ṣuktante* *ṣuktañce*; *ṣukdhañce* *ṣukte*
8	*okdh* *ok*, *ok*	*oktacce* *oktante* *oktañce*, *oktaçe* *okaṃtte*

berichte de l'Académie de Berlin, 1908, p. 915-934), et l'abréviation Br. le chapitre du *Grundriss* de M. Brugmann sur les noms de nombre, où tous les travaux antérieurs relatifs aux noms de nombre indo-européens sont utilisés (*Grundriss*, II, 2e édit., 2, p. 1 et suiv.). — Toutes les formes tokhariennes citées sont du dialecte B, sauf indication contraire.

	CARDINAUX.	ORDINAUX.
9	*ñu*	*ñuweṃte*, *ñweṃte* *ñunte* *ñuñce*
10	*çak*, *çak̲*	*çkante* *çkañce*, *çkaçe*
11	*çakṣe*	*çakṣete*
12	*çakwi*	*çakwite*
13	*çak dharya*	*çak̲ trayte*, *çak̲ traiyte*, *çak trayte*, *çak treyte* -- *çak traiwe*
14	"	*çak̲ çwerte*, *çak çwer̲te* *çak̲ çwerce*
15	*çak piś*	"
16	*çaṣkaṣ*	*çkaṣkaṣte*, *çaṣk̲aste*, *çakṣaste*
17	"	*çakṣukte*, *çakṣuk̲kte*
18	"	*çakokte*, *çakok̲te*; *oktaçkete*
19	*çak ñu*, *çak ñyu*	*çakñute*
20	*ĭk̲aṃ* [1]	*ik̲aṃte*
21	*ik̲aṃ ṣe*	*ik̲aṃ ṣete*
22	*ik̲aṃ wi*	*ik̲aṃ wite*
23	*ik̲aṃ tarya*, *ik̲aṃ trai*	*ik̲aṃ traiyte*; *ik̲aṃ treyte*
24	*ik̲aṃ çwer̲*	*ik̲aṃ çwerte*
25	*ik̲aṃ piś*	*ik̲aṃ piçte*
26	"	*ik̲aṃ ṣkaste*
27	*ik̲aṃ ṣuk̲*	*ik̲aṃ ṣukte*
28	"	*ik̲aṃ okte*
29	*ik̲aṃ ñu*	*ik̲aṃ ñute*
30	*dharyāka*	
32	*dharyāka wi*	
39	*dharyāka ñu*	
40	*çwārka*	
42	*çwārka wi*	
50	*pçāka*	
54	*pçāka çwār*	
60	*ṣkaska*	
70	*ṣuktaṅka*	
80	*oktaṅka*	
81	*oktaṅka ṣe*	
90	*ñumka*, *ñuṅka*	
100	*k̲ante*	
101	*k̲ante ṣe*	
200	*wi k̲ante*	

[1] A la fin des mots tokhariens, le signe *ṃ* de l'anusvāra note *n*.

CARDINAUX.

300	*tarya kante*
400	*çwāra kante*
500	*piç kante* (*piç kantsa* instr.)
700	*ṣuk kante*
1000	*yaltse*, *yältse*, *yiltse*
1002	*yiltse wi*
1400	*yiltse çwāra kante*
3000	*taryaltse*
5000	*piç yältse*
6000	*ṣkas yaltse*
8250	*ok yiltse wi kaṃnte p(ç)āka*
10000	*tumane*, *tmāne*
11000	*tumane ṣe yā(l)ts(e)*
16000	*tumane ṣkas yaltse*
20000	*wī tmane*
30000	*tarya tumane*
40000	*çtwāra tmane*
84000	*okt tmane çtwār altse*

1. — Les noms pour «un» appartiennent à deux groupes : d'une part, *ṣe* et *ṣeme*, et de l'autre *nai*.

La forme *ṣe* est la forme brève, et *ṣeme* est la forme intense correspondante, celle à laquelle on recourt notamment quand le nombre est exprimé isolément, sans substantif suivant; comme on l'a vu par le tableau, *ṣe* est la forme employée en groupe, ainsi *çakṣe* «onze»; A a en regard *ṣa* et *ṣom* (SS., p. 927). L'*o* de A *ṣom* doit représenter le vocalisme ancien; la forme ne concorde exactement ni avec gr. εἷς, ἕν, ni avec arm. *mi*, gr. μία, tout en appartenant à la même racine. Le passage de *o* à *e* a été déjà signalé *Journ. asiat.*, 1911, I, p. 451; il y en a d'autres exemples en B, comme les participes en *-emane*, cf. gr. *-ομενος*, lat. *-ummus*, etc., et, avec un autre suffixe, v. sl. *-omŭ*, lit. *-amas*; le mot B *were* «odeur» en regard de l'infinitif *warssi* «sentir» et de la 3e personne singulier *warṣṣaṃ* «il sent (bon)» rappelle le contraste du type λόγος : λέγω, ou lat. *toga* : *tegō*; le mot *eçane*, qu'on lit dans le fragment publié *Journ. asiat.*, 1911, II, p. 121, *a*, l. 3-4, signifie «œil», à en juger par la comparaison avec d'autres passages; l'*e* y répond donc à celui de lat. *oculus*, hom. ὄσσε, etc.; l'hypothèse de M. Smith, *Tocharisch*, p. 29, que, dans ces cas, B *e* représenterait le timbre ancien, et que l'*e* de B *ñem*, en regard de A *ñom* «nom», représenterait l'état primitif, est peu vraisemblable. Mais on lit *o* dans *somokalymi* traduisant skr. *ekānta-*, qui est cité *Journ. asiat.*, 1911, I, p. 456 et

suiv. — Sur l'absence de nasale dans A *ṣa*, B *ṣe* et sur le vocalisme de ces formes, il est actuellement impossible de rien enseigner. — L'*s* du type ordinal A *saṣ*, B *seṃṣe* (d'après SS., 925), doit s'expliquer par le fait que le vocalisme de ces formes différait à l'origine de celui de l'ordinal; peut-être avait-on ici le vocalisme zéro. C'est en tout cas ce vocalisme qu'on a dans B *sām* « égal », cf. got. *sums*, gr. *οὐδ-αμο-*, pour la forme et skr. *samáḥ*, gr. *ὁμός*, v. sl. *samŭ*, pour le sens. — Le mot *ṣek* « toujours » indiqué *Journ. asiat.*, 1911, I, p. 461, est un dérivé de *ṣe* « un ».

La forme *nai* rappelle sl. **ĭno-* (Br., 7) et aurait subi la chute d'un *i* initial; on sait que les chutes de voyelles sont fréquentes en tokharien, ainsi dans *pçāka* « cinquante » en regard de *piç* « cinq », et il semble bien y en avoir eu à l'initiale, par exemple dans *pi* « aussi » en regard de skr. *ápi*, gr. *ἔπι*, arm. *ew*.

De plus, en dehors de la série des noms de nombre, on trouve avec valeur adverbiale *parwe*, *yparwe* « d'abord », évidemment apparenté à skr. *pūrváḥ*, *pūrvyáḥ*, v. p. *paruvam*, v. sl. *prŭvŭ*, alb. *i-parε* (Br., 51). Le *y* de *yparwe* est énigmatique; peut-être est-ce simplement la notation d'une mouillure de la consonne *p*; on a de même *yçāmna* à côté de *çāmmă* « hommes » (au pluriel), cf. lat. *hemōnem*, *nēmō* (**ne-hemō*) et *homō*, got. *guma*, lit. *žmū̃*; l'*ā* de *çāmmă* doit reposer sur un ancien *e*, comme l'indique le traitement *ç* (resp. *yç*) de la gutturale. Si vraiment *yparwe* indique une prononciation *p'arwe*, il résulterait de là que le *ár* représentant **r̥* aurait passé par un intermédiaire **er* et ne devrait pas être rapproché du traitement gr. *αρ*, arm. *ar* de i.-e. **r̥*.

2. — Quand M. Smith, *Tocharisch*, 19, a enseigné la doctrine — assez surprenante en elle-même — que A *we*, B *wī* « deux » représenterait à l'état isolé la forme du nom de nombre « deux », connue jusqu'ici seulement par le nom de nombre « vingt », dor.-béot. *Fίκατι*, etc., il ignorait que le correspondant de A *wiki* « vingt » est en B *ĭkaṃ*; du reste, l'élément i.-e. **w-* « deux » n'est bien attesté que dans **wĭkṃtĭ* « vingt », où l'absence de dentale initiale s'explique peut-être par une dissimilation, et tous les autres exemples cités (Br., 11) sont hypothétiques et très incertains. On sait maintenant que B répond en partie par *y* à un *w* initial, et que B a par exemple *yaltse*, *yältse* en regard de A *wälṭs* « mille », et *yente* (*Journ. asiat.*, 1911, II, p. 121 et suiv.; *yette* est une fausse lecture, due à la confusion des signes de *t* et de *n*, le plus souvent indiscernables) en regard de A *wändḥ* « vent ». Toutefois le *w* initial n'est pas rare en B, et l'on a *wek* « voix », cf. lat. *uōx*, skr. *vāk*, zd *vāxš*, gr. *ὄψ*, v. pr. *wackis* « cri » et arm. *goçem* « je crie », et skr. *vácaḥ*, zd *vačō*, gr. *Fέπος*; on a de même *weñ-* « dire » en B comme en A. — La forme *ikaṃ* de « vingt »

conduit à se demander si le *w* initial de *wĭ* «deux» ne reposerait pas sur **dw-* tout simplement. Alors A *we*, B *wĭ* répondraient à la forme féminine et neutre véd. *d(u)vé*, v. sl. *dĭvě*, lit. *dvì*, v. irl. *dī*, à moins qu'on n'y cherche une généralisation inattendue de la forme i.-e. **dwi-* employée dans les composés et les dérivés (Br., 10).

L'ordinal est dérivé du cardinal, ce qui pour «deux» est exceptionnel dans les langues indo-européennes; cf. cependant skr. *dvitíyaḥ*, gāth. *daibitīm*, zd *bityō* (voir Bartholomae, *I.F.*, XXIII, 44 et suiv. et 313 et suiv.), et arm. *erkrord*.

Le suffixe caractéristique des ordinaux est le suffixe à dentale qu'on a dans gr. τέταρτος, lat. *quartus*, lit. *ketvirtas*, etc.; il se présente en A sous la forme *-dh* (c'est-à-dire *-ṭ*) et en B sous la forme élargie *-te*. Cet élargissement *-e* se retrouve dans les noms pour «cent», «mille» et «dix mille», comme on le verra ci-dessous, et il est, d'une manière générale, fréquent dans la langue.

De plus les ordinaux de «quatre» à «dix» comprennent en B des formes collatérales dont le suffixe est *-ce*; le *c* pourrait s'expliquer par *-ty-* et rappellerait alors le type de lat. *tertius*, got. *þridja*, v. pruss. *tīrtian*, *tirtien* (acc.), lit. *trẽczas*, skr. *tṛtíyaḥ*, etc., à côté de gr. τρίτος.

Aucun des ordinaux à partir de «deuxième» n'a de suffixe sans dentale.

Pour exprimer «les deux», A a *āmpi*, *āmpe*, d'après une communication personnelle de M. Sieg; on y reconnaît immédiatement gr. ἄμφω, lat. *ambō*; la lecture *attapi* du *Journal asiatique*, II, 122, apparaît dès lors impossible; et, comme les caractères pour *n* et *t* sont à peu près indiscernables le plus souvent, il vaut mieux, comme le suggère avec réserve M. Sieg, lire *annapi* ou *antapi* (ou *antpi*), dont la forme est du reste singulière; et la lecture *antapi* (*antpi*) semble en effet confirmée par les manuscrits les plus clairs que M. S. Lévi ait pu examiner.

3. — B *trai*, *traiy* semble remonter à **treyes*, cf. skr. *tráyaḥ*, etc.; *traiyä* et *tarya* en représentent deux élargissements, comparables à *ṭwāra*, *ṭwera* en regard de *ṭwār*, *ṭwer* et à *ṣkasa* en regard de *ṣkaṣ*. La conservation du *y* intervocalique se retrouve par exemple dans *soyä* «fils» (A *se*), cf. gr. υἱός. — Le développement de voyelle entre *t* et *r* qu'on observe dans *tarya* se retrouve dans le nom de nombre «trente» : A *taryāk*, B *dharyăka*; cf. à ce sujet Smith, *Tocharisch*, p. 24.

L'ordinal A *tridh*, B *trite* repose sur **tri-*, comme gr. τρίτος et zd *θrityō*, v. pers. *θ'itiya*, et non sur **tṛ-*, comme skr. *tṛtíyaḥ*, v. pr. *tīrts*.

4. — Les formes munies de *t*, *ṣtwer*, *ṣtwār*, *ṣtwāra*, sont celles qu'offrent en général les textes littéraires; les formes sans *t*, *ṣwer*, *ṣwer̲*, *ṣwar*, sont régulièrement employées dans les pièces de comptabilité, qui présentent un type de langue plus courant, et aussi une graphie assez inconstante où transparaît sans doute en quelque mesure la prononciation usuelle des moines. — Le *ṣ* initial représente le traitement de la gutturale *k* (de toute origine) devant *e*; l'*e* lui-même s'est amui en A (*ṣtwar̲*) comme en B; on est devant un correspondant du type skr. *catvâraḥ*, dor. τέτορες, ion. τέσσερες, att. τέτταρες, béot. πετταρες. Il est encore impossible de dire si l'*e* de B *ṣtwer*, *ṣwer* repose sur *e* ou sur *o*; le timbre *o* est de beaucoup le plus fréquent au nominatif de ce nom : skr. *catvâraḥ* et zd *čaθwārō* (dont l'*ā* suppose le timbre *o*), dor. τέτορες, lat. *quattuor*, v. gall. *petguar*, got. *fidwor*, arm. *č'orkh*; l'ε de l'ion. τέσσερες est dès lors suspect, comme le note M. Brugmann (Br., 13). L'*ar* de *ṣtwār*, *ṣwar* (A *ṣtwar̲*) peut reposer sur **-er-* ou sur **-°r-*; la seconde hypothèse est la plus probable; car la forme à degré vocalique prédésinentiel zéro est fréquente dans la flexion du nom de nombre «quatre», et c'est à cette forme qu'est dû le nominatif att. τέτταρες, qui est sûrement secondaire.

L'ordinal A *ṣd̲hard̲h* (*ṣtärd̲h*, *ṣd̲härd̲h*), B *ṣtarte*, *ṣtarce* est comparable à gr. τέταρτος, lit. *ketvirtas*, v. sl. *četvrŭtŭ*; l'absence de toute trace du *w* après le *t* radical rappelle gr. τέταρτος d'une manière singulière. — *ṣwerte* est un dérivé de *ṣwer* qui remplace la vieille forme; *ṣwerce* ne s'est par hasard pas rencontré isolément, mais on a *ṣak̲ṣwerce* «quatorzième».

5. — L'ordinal (*pi*)*ñkte*, *piñkce* montre que, si le passage de *e* à *i* est dû à la nasale suivante, la chute de la nasale qu'on observe dans *piś*, *piṣ* provient de l'action de la sifflante; cf. *misa* «viande» (*Journ. asiat.*, 1911, II, p. 145). Le passage de *e* à *i* devant nasale n'a pas lieu en A, à en juger par *pand̲h* «cinquième», cf. lit. *peñktas*, gr. πέμπτος, etc. — La forme *pikce* est refaite sur *piś*, *piṣ* et semble indiquer que l'alternance *k*/*ṣ* était sentie par la langue. Le *ś* de *piś* est une forme prise secondairement par *ṣ*; devant un ancien **ĕ*, c'est *ṣ* qui apparaît, comme on le voit par *pṣāka* «cinquante» en regard de gr. πεντήκοντα.

6. — A la différence de A, où *ṣak̲* «six» s'oppose à *ṣk̲aṣd̲h* «sixième», B a parallèlement *ṣkas* et *ṣkaste*, *ṣkaṣce* (*ṣkace*). Il faut partir de **seks* (lat. *sex*, got. *saihs*, skr. *ṣáṭ*, en regard de gr. ϝέξ, gall. *chwech*, zd *xšvaš*, et de arm. *veṣ*), qui a passé à **ṣaks*, d'où **ṣakas*, **ṣkas* (cf. Smith, *Tocharisch*, p. 24). Ici comme dans *okso* «bœuf» (SS., 927), on a après *k* la sifflante *s*, et non *ṣ*; en

revanche, c'est *ṣ*, et non *s*, qui représente i.-e. **s* devant un ancien *e*.

La forme d'ordinal *ṣkañce* est manifestement due à l'imitation de *ṣuktante*, *ṣuktañce* et de *çkante*, *çkañce*, qui ont aussi provoqué la formation de *oktante*, *oktañce*; cf. v. isl. *áttande*, v. fris. *achtunda*, lit. *aßtuñtas*, qui sont de nouvelles formations obtenues par le même procédé; l'extension du procédé à un nom de nombre qui précède est un fait remarquable; une extension plus grande encore des nasales dans les ordinaux s'observe, sous des formes différentes, en iranien (voir Gauthiot, *M.S.L.*, XVII, p. 138 et suiv.) et en celtique (voir Pedersen, *Vergl. Gramm. d. kelt. Spr.*, II, p. 135).

7. — La vieille forme est *ṣukdh*; *ṣuk*, *ṣuk* est une forme abrégée, qui est ordinaire dans la rédaction familière de la comptabilité; *ṣukdh* s'était réduit à *ṣuk* dans la prononciation; de là est sorti l'ordinal *ṣukte*, propre aussi à ces textes relativement vulgaires. La vieille forme de l'ordinal est *ṣuktante*, *ṣuktañce* (*ṣukdhañce*).

La forme *ṣukdh* est surprenante. Ici comme partout, la nasale voyelle finale a disparu dans les deux dialectes. Mais A conserve *ṣpadh* «sept», *ṣapdhandh* «septième», tandis que B a une forme beaucoup plus évoluée. Il faut partir de **sept-*; **s* est devenu *ṣ* devant *e*; **pt* a passé sans doute à quelque chose comme *ıpt*, cf. arm. *ewthn* «sept»; et la diphtongue *eu* a passé à *u*; cf. *ñu* «neuf» de **new-*, en regard de lat. *nouem*, gr. *ἐννέ(ϝ)α*, etc. L'élément labial qui subsistait devant *t* s'est changé en gutturale, ce qui rappelle le passage, du reste assez différent, de *pm* à *km* en lituanien dans *sẽkmas* «septième» (cf. Brugmann, *Grundr.*, I², p. 521).

Les formes de l'ordinal A *ṣapdhandh*, B *ṣuktante*, *ṣuktañce* répondent à véd. *saptáthaḥ* (forme du Ṛgveda; les textes postérieurs ont *saptamáḥ*, sans doute aussi ancien, mais d'un autre dialecte), gāth. et zd *haptaθō*, lit. *septiñtas* (à côté de *sẽkmas*, cf. v. pruss. *septmas*), v. h.-a. *sibunto*, forme qui a tendu à remplacer, peut-être dès l'indo-européen, le dérivé d'aspect anomal que représentent gr. *ἕβδομος* et v. sl. *sedmŭ*.

8. — La forme complète est *okdh*, qui est claire; la prononciation l'a simplifiée en *ok*, *ok*, graphies ordinaires des pièces de comptabilité. Le maintien de l'*o* initial devant un groupe de consonnes est remarquable. On notera que le groupe final *-kdh* n'entraîne pas le développement d'une voyelle intercalaire dans le dialecte B, comme dans le dialecte A, où l'on a *okadh*; le *k* de A *okadh* suppose naturellement un ancien *okdh*, tel qu'on l'a en B.

L'ordinal *oktacce*, *oktaçe* conserve peut-être la forme ancienne, bien que le timbre *a* de la voyelle médiane soit embarrassant. Les formes *oktante* et *oktañce* ont déjà été expliquées. Quant à *okaṃtte* (ou plutôt *okaṃnte* : on sait que *n* et *t* sont indiscernables dans l'écriture, presque toujours, et surtout dans la graphie cursive des pièces de comptabilité), c'est un dérivé de la forme vulgaire *ok*, avec introduction de l'élément nasal qui tendait à se généraliser. La graphie *-aṃ-* devant *n* est curieuse et montre que la voyelle qui précédait *n* tendait à se nasaliser.

9. — L'ancien **newm̥* (**m̥* admis d'après A *nmuk̲* « quatre-vingt-dix » et B *ñumka*) a abouti à *ñu* en B comme en A; cf. ci-dessus, p. 288. — L'*e* de *ñuweṃte*, ou, avec une chute de *u* qui a beaucoup d'analogues (cf. *Journ. asiat.*, 1911, II, p. 148). *ñweṃte*, est en désaccord avec l'*a* des autres ordinaux à la même place, et la nasale a aussi une forme divergente *ṃ*, au lieu de *n*. L'autre forme de l'ordinal *ñunte*, *ñuñce* n'est pas moins aberrante. MM. Sieg et Siegling n'ont pas indiqué la forme pour « neuvième » en A. Mais A *nmuk̲* (de **ñumuk̲*?) est constitué tout autrement que *ṣaptuk̲* « soixante-dix »; B *ñumka*, *ñuñka* « quatre-vingt-dix » a une structure comparable à celle de *ñunte*, *ñuñce*. — Les formes tokhariennes indiquent une nasale labiale à la fin de « neuf », contrairement au lat. *nōnus* qui, par contraste avec *septimus*, *decimus*, indique une dentale; *-m* est ici une innovation du tokharien (voir Br., p. 20).

10. — A *çak̲*, *çäk̲*, A *çak*, *çak̲* répond à lat. *decem*; mais le *ç* initial fait difficulté. En A comme en B, il ne manque pas d'exemples où une ancienne dentale est représentée par *c*; mais un *ç* ne s'est rencontré jusqu'à présent que comme forme prise par une ancienne gutturale; on est donc conduit à se demander si le *ç* ne s'expliquerait pas par une assimilation à la gutturale finale de *çak* d'un *c* représentant normalement i.-e. **d* devant *e*. On ne doit jamais oublier que *ç* alterne avec *k* et fait en quelque sorte partie de la série gutturale; on conçoit ainsi qu'un *c* ait pu passer à *ç* sous l'influence d'un *k*; comme le fait est commun aux deux dialectes, rien n'empêche de croire qu'il s'est produit en un temps où *ç* était encore assez voisin de *k*. Les ordinaux *çkaçe* « dixième » et *oktaçe* « huitième » présenteraient peut-être le même fait d'assimilation; on ne peut les séparer de *çkañce* et *oktañce*; la nasale est tombée devant *ç* comme dans *piś̲*, *piç* et comme devant *s* dans *misa* « viande ». — On observe peut-être aussi une assimilation dans le nom de la « fille » en A, *ckācar̲*, cf. skr. *duhitár-*, gr. Θυγάτηρ; si le passage de la dentale initiale à *c* ne s'explique pas par la prononciation *ü* de *u*, le *c* initial proviendrait d'une assimilation au *c* intérieur; en B on a *tkācer̲*.

L'*a* de *çak* s'amuit dans le dérivé ordinal A *ṣ̈kandh*, B *ṣ̈kante*, *ṣ̈kañce*; le même amuissement a eu lieu dans le composé *ṣ̈ka-maiyya* valant skr. *daça-bala-*. — Ce type répond à celui de v. sl. *desętŭ*, lit. *deßim̃tas*, gr. *δέκατος*, got. *taihunda* et s'oppose à celui de skr. *daçamáḥ*, lat. *decimus*, qui est aussi ancien.

Noms de 11 *à* 19. — En B, les noms de «onze» à «dix-neuf» s'obtiennent par simple addition du nom de chaque unité à *çak*; cf. gr. *δέκα εἷς*, etc. (Br., 26). Un ordre différent n'apparaît que dans l'ordinal *oktaçkete* en regard de *çakokte* «dix-huitième». On a le même ordre après les noms des diverses dizaines; ainsi *ikam ñu* «vingt-neuf». Il n'y a pas, comme en A, addition de la particule *pi* «aussi» ou de quelque élément équivalent.

Les ordinaux sont tirés des cardinaux correspondants, et la forme de l'ordinal simple n'y est pas conservée; le tokharien B procède comme le français dans les cas tels que *vingt et unième*; on a ainsi *çakṣete* «onzième», *çakokte* «dix-huitième», *çakñute* «dix-neuvième», et de même *ikam ṣete* «vingt et unième», *ikam piçte* «vingt-cinquième», *ikam okte* «vingt-huitième», *ikam ñute* «vingt-neuvième».

On notera la chute de *k* par dissimilation dans *çakṣaste* de *ṣ̈kaṣkaste* «seizième» et la métathèse consécutive dans *çaṣkaste*.

Noms des dizaines. — Il y a ici une grosse difficulté. Des formes comme *piś*, *ṣukdh*, *okdh*, etc. attestent la chute des finales indo-européennes; mais on sait aussi par *ṣuktante*, *oktacce*, etc., que les pénultièmes subsistent. Et en effet l'on a *ikam* «vingt» (ou avec *ī* dans le composé *meṅkīkampikwalamñe* «qui a moins de vingt ans» ou plutôt «fait d'avoir moins de vingt ans») en face de zd *vīsaiti*, arm. *khsan*, dor.-béot. *Ϝίκατι*, lat. *uīgintī*; mais la nasale finale manque dans *dharyāka* «trente» en face de arm. *eresun*, gr. *τριάκοντα*, lat. *trīgintā*, et de même tous les autres noms de dizaines, avec *-ka* final. Le dialecte A, non moins énigmatique, a *wiki* «vingt», mais *taryāk* «trente», etc. On ne peut donc rapprocher aucune des formes telles que gr. *τριάκοντα*, arm. *eresun*, lat. *trīgintā*. M. Smith, *Tocharisch*, p. 17, part de **triək$_1$m̥t* et rapproche skr. *triṃçát*, sans s'expliquer sur le détail. Mais il y aurait une discordance entre l'emploi de **wīkm̥tī*, d'une part, que représente B *ikam*, et l'emploi de **triyəkm̥ts* de l'autre, que représenterait B *dharyāka*; d'ailleurs le pluriel neutre **triyə-*, qui figure au premier terme du juxtaposé, fait attendre le type de gr. *τριάκοντα*, lat. *trīgintā*. Le type, manifestement archaïque, de dor.-béot. *Ϝίκατι*, gr. *τριάκοντα*, etc. représente sans doute un état indo-européen commun; le slave, le baltique et le germanique ont supprimé ces vieilles formes et les ont remplacées par des

expressions nouvelles : deux dizaines, trois dizaines, etc.; le celtique et l'indo-iranien tendent à remplacer les anciens neutres du type *Fίκατι*, *τριάκοντα* par des formes féminines, fléchies au singulier, du type *τριᾱκάς*; mais la forme même de *τριᾱκάς* atteste qu'elle est dérivée de *τριάκοντα*, dont elle garde intact le premier élément; zd *vīsaiti*, m. gall. *ugeint* sont encore, en indo-iranien et en celtique, des débris exactement conservés du type *Fίκατι*, *τριάκοντα*; et, comme le remarque M. Brugmann (*Gr.*, 34), il en est de même de skr. *catvāriṃçát* par exemple. Le caractère récent de ces dérivés ressort de la non-concordance des langues qui les présentent : le sanskrit a dans toute la flexion, y compris le nominatif, le degré prédésinentiel zéro : *triṃçát*, acc. *triṃçátam*, etc.; l'Avesta oppose au contraire le nominatif *θrisas* à l'accusatif, de forme anomale, *θrisatəm*. Quant au celtique, l'antériorité du type *Fίκατι*, *τριάκοντα* y ressort du fait que v. irl. *fiche* et *tricha*, tout en étant des féminins fléchis au singulier, ont gardé le contraste de vocalisme entre *Fίκατι* et *τριάκοντα* (voir Pedersen, *Vergl. Gramm. d. kelt. Spr.*, II, § 474, p. 129 et suiv.). En fait, il est probable que le type *τριᾱκάς* s'est répandu là où s'était généralisée dans les noms des dizaines la forme du nominatif-accusatif pluriel neutre sans **-ə* final; là où **-ā/ə* s'était maintenu, à savoir en latin, en grec, en arménien, le type lat. *trīgintā*, gr. *τριάκοντα*, arm. *eresun* a subsisté. Mais la caractéristique **-ə* était sujette à tomber dès l'indo-européen, et l'on a en védique une forme telle que *dīrghaçrút* au pluriel neutre; *-å* (ancien **-ās*) est le pluriel neutre normal de *manah-* dans l'Avesta; etc. On conçoit donc qu'il y ait eu des formes telles que **triyəkˌomt* ou **trīkˌomt*, exactement équivalentes à *τριάκοντα*, et ce sont ces formes qui ont été remplacées en indo-iranien et en celtique par le type *τριᾱκάς*. Il est actuellement impossible de déterminer si tokh. A *taryāk̲*, B *ṯaryāka* reposent immédiatement sur **triyəkˌomt*, ou s'il y a eu un intermédiaire comparable à l'abstrait skr. *triṃçát*.

L'absence de *w* dans B *ikaṃ* « vingt » en regard de A *wiki* s'explique par le passage de *w* initial à *y* en B, dans des conditions qui restent à définir exactement (cf. ci-dessus, p. 285). — L'*ā* de A *taryāk̲*, B *ṯaryāka* (*ṯaryaka*) « trente » rappelle gr. *τριάκοντα*, arm. *eresun* (de **ereasun*). Mais l'*ā* de A *pñāk̲*, B *pçāka* « cinquante » peut répondre à l'*ē* de skr. *pañcāçát*, gr. *πεντήκοντα*, arm. *yisun*.

Dans *ṣuktañka* « soixante-dix » et dans *ñumka*, *ñuñka* « quatre-vingt-dix », la nasale propre des noms de nombre « sept » et « neuf » se retrouve; et la nasale de *ṣuktañka* a été étendue à *oktañka* « quatre-vingts », tout comme à l'ordinal *oktante*, *oktañce*. L'*m* de *ñumka* est la forme ancienne, conservée dans un texte littéraire,

tandis que *ñuṻka* représente une prononciation courante postérieure, notée dans les pièces de comptabilité. La forme de «soixante», *ṣkaska*, est empruntée aux premiers textes tokhariens publiés par M. Hoernle. Le dialecte A procède autrement : il a étendu à *ṣaptuk̲* et à *nmuk̲* un *u* qui ne paraît pouvoir s'expliquer que dans *oktuk̲* et sur l'origine précise duquel on ne peut du reste encore rien affirmer.

100. — B *k̲ante*, *kante* est à A *k̲andh̲* ce que B *trite* est à A *tridh̲*; cf. de même *yältse* «mille» et *tumane* «dix mille» en face de A *wälṭs* et *tmāṃ*. Mais on ne saurait rien dire de la nature de cet *-e*, qui paraît être une addition faite à l'intérieur du dialecte. Cette addition de *-e* en fin de mot est fréquente en tokharien, et notamment en tokharien B, cf. ci-dessus, p. 286.

A *k̲andh̲* et B *k̲ante* n'admettent pas de marque du pluriel; il en est de même de *yältse* «mille» et de *tumane* «dix mille», comme le montrent les formes citées; cf. A *wewälṭs* et *wetmāṃ*.

1000. — Le **wel-* de A *wälṭs*, B *yaltse*, *yältse*, *yiltse* «mille» est apparenté à la racine qui signifie «grand»; cf. sur *walke* «de longue durée» *Journ. asiat.*, 1911, II, p. 149. Sur ce nom, cf. Br., 47 et suiv. et Smith, *Tocharisch*, p. 19. — Le suffixe *-ts-*, qui représente sans doute un suffixe à dentale, dans des conditions inconnues, se retrouve souvent par ailleurs. L'*i* de *yiltse* est une altération de la voyelle réduite *ä* sous l'influence du *y* précédent. — L'explication de *taryaltse* «trois mille» par *tarya yaltse* est évidente.

10000. — Comme le persan moderne, le tokharien a emprunté le mot turc *tuman*, à moins que l'emprunt ne soit le fait du turc : A *tmāṃ*, B *tumane* (avec conservation de l'*u* qui est tombé en A). Il est remarquable qu'on ne rencontre aucun autre emprunt dans toute la série des noms de nombre; le tokharien n'est pas de ces langues qui sont fortement sujettes à l'emprunt; le vocabulaire est indigène pour la plus grande partie, autant qu'on puisse le voir par les faits déjà connus. Or, d'après une remarque de MM. Deny et Huart faite lors de la présentation du présent mémoire à la Société, il ne semble pas que *tuman* s'explique en turc de manière à ce qu'on soit obligé d'y voir un mot indigène. D'après une indication de M. Gauthiot, le mot se trouve dans les plus anciens textes turcs : M. Thomsen le relève dans son lexique des inscriptions de l'Orkhon, et il se trouve aussi dans le *Qutadγu Bilig*; mais ceci ne conduit pas au delà de la fin du VII^e^ siècle de l'ère chrétienne. La forme des inscriptions de

l'Orkhon et du *Qutadyu Bilig* est *tümän*, avec *ü*; ceci se concilierait avec la prononciation *ü* de l'*u* tokharien qu'on a été amené à supposer, sous toutes réserves, *Journ. asiat.*, 1911, I, p. 463. Le sens ancien de turc *tümän*, *tuman* devait être «grand, beaucoup, innombrable»; il se trouve dans le *Qutadyu Bilig*, et M. Radlov l'a observé en teleute; *tumanmaq* signifie «devenir riche» en jagatay (cf. W. Radlov, *Versuch eines Wörterbuches...*, s. v.). Donc *tuman* serait simplement le grand nombre. Mais il est impossible de ne pas voir que le mot tokharien s'explique aisément par l'indo-européen, et par suite de ne pas soupçonner que le turc aurait fait un emprunt au tokharien. Car, de même que le nom tokharien de «mille» est le grand nombre, comme on vient de le voir, on explique got. *þusundi*, v. sl. *tysǫšta*, etc. par la racine de skr. *tavâḥ* «fort», *táviṣī* «force», lit. *túlas* «maint», etc., qui fournit précisément une forme en *-m-* dans v. angl. *þúma*, v. h.-a. *thūmo* «pouce», et, malgré l'*u* bref énigmatique, dans v. sl. *tŭma* «μυριάς, μύριοι», skr. *túmraḥ* «abondant», lat. *tumeō*, gall. *twf* «accroissement». Ainsi tokh. B *tumane*, *tmāne*, A *tmāṃ* peuvent s'expliquer directement; rien ne fait attendre un emprunt au turc. On ne peut encore que poser la question; mais il y aura lieu de se demander si le tokharien ne figurerait pas parmi les idiomes qui ont fourni des mots au turc.

Un dérivé en -r. — Outre les formes énumérées ci-dessus, les pièces de comptabilité présentent plusieurs fois certains dérivés en *-r-* dont la valeur n'est pas déterminée et qui d'ordinaire servent de sujets à la 3e personne du pluriel du prétérit de sens inconnu *plaṅkāre*, tandis que *ṣeme* ou *ṣe* «un» est accompagné du singulier correspondant du prétérit *plaṅka* dans des passages exactement parallèles. On a ainsi *çwerār* «groupe de quatre» et *piçār*, *piçor* et *pçor* «groupe de cinq», et aussi *yāltsar*, dans le groupe *yāltsar piç kante* «un millier cinq cents». Ces dérivés rappellent v. irl. *cōicer* «groupe de cinq» (voir Pedersen, *Vergl. Gramm. d. kelt. Spr.*, II, 51), le type de collectifs lit. *penkerì* (et lit. orient. *pinkelì*), qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer par l'influence de *ketverì*, comme on le fait d'ordinaire, et v. sl. *pętori*, *pętoro* (voir A. Meillet, *Études sur l'étym. du v. sl.*, p. 231 et 410), et les adverbes tels que v. sl. *sŭtoricejǫ* (voir *ibid.*, p. 346), qu'il n'en faut pas séparer, enfin ombr. pumpeřias, osq. púmperias, pumperias, lat. *decuria* et *centuria*, que M. Brugmann, *Die Distributiven*, p. 26 (*Abhand. d. phil.-hist. Kl. d. sächs. Ges. d. Wiss.*, XXV, 5) n'arrive à interpréter par l'influence de «quatre» qu'au moyen d'hypothèses arbitraires. Le tokh. B *çwerār* se concilierait mal avec l'hypothèse d'une influence dialectale du nom de nombre «quatre», hypothèse que la présence de ces formations sur plu-

sieurs domaines indépendants suffit à rendre invraisemblable. Il n'y a aucune bonne raison pour contester l'existence en indo-européen d'une forme de dérivés en *-r-* à valeur de collectifs des noms de nombre. Le rapport de l'*-r-* de ces formations avec le type des ordinaux arm. *erir* «troisième», *erk-r-ord* «second» et avec le mot got. *figgrs* «doigt» demeure obscur.

A. MEILLET.

NOTE DE CORRECTION. — M. S. Lévi a reconnu que le second terme *-kalymi* du composé *somokalymi*, cité ci-dessus, p. 284, se retrouve ailleurs et signifie «côté»; il en faut donc rapprocher sans doute le groupe de mots arm. *kołt* (gén. *kołiç*) «côte» et *kołmn* (gén. *kołman*) «côté», groupe de mots qui n'avait trouvé jusqu'ici aucune étymologie.

ÉTUDES
SUR LA LANGUE ANNAMITE.

(SUITE.)

V
LA PHRASE.

I. La phrase nominale.

Les phrases ne contenant que des mots à valeur nominale sont très fréquentes en annamite :

cọp dữ « (le) tigre (est) féroce » ;
lửa nóng, *nước lạnh* « le feu (est) chaud, l'eau (est) froide » ;
nó sói « lui chauve, il est chauve ».

Même lorsqu'une notion de temps doit intervenir, l'emploi d'un mot à valeur verbale n'est pas utile, car il n'est pas apte à exprimer cette notion puisqu'il n'y a pas de conjugaison en annamite :

trò nầy năm ngoái còn nhỏ xiẽu « cet élève (était) encore tout petit l'année dernière » ;
khi anh còn nhỏ, tôi đã lớn như anh bây giờ « quand vous (étiez) encore petit, j'(étais) déjà aussi grand que vous maintenant » ;
chắt con chó nầy sẽ dữ lắm « assurément ce chien deviendra très méchant » (*sẽ* signifie « à l'avenir ») ;
giấy nầy đã đen thùi rồi, cách hai bửa vầy nó còn trắng nỏn « ce papier (est) déjà tout noir, il y a deux jours il (était) encore tout blanc ».

II. La phrase verbale.

Les mots à idée verbale ne pouvant exprimer ni la personne, ni le temps, ni le mode ne sauraient constituer une phrase à eux

seuls qu'exceptionnellement, quand la situation et le geste indiquent qu'il s'agit d'un ordre bref :

lại « viens » ;
đi « va » ;
ở « reste ».

Une phrase verbale est en somme celle qui contient un mot à valeur verbale, lequel peut être accompagné d'autres mots qui lui servent de sujet ou de complément :

cọp sợ heo rừng « les tigres craignent les sangliers ».

Mais la distinction entre les mots à valeur verbale et les mots à valeur nominale n'a rien de net en annamite, puisqu'il n'y a en somme ni noms ni verbes dans cette langue, mais seulement des mots qui sont susceptibles de remplir suivant les cas telle ou telle fonction. Ainsi la phrase précédente contient deux désignations d'êtres réunies par l'idée de crainte : « tigre crainte sanglier » ; rien de plus. Au reste c'est suffisant si l'on a un moyen de savoir quel est celui qui éprouve la haine et celui qui la subit, quel est le sujet et le complément. A cet égard l'annamite ne donne lieu à aucune incertitude, car il place les mots dans un ordre fixe. Sans cela d'ailleurs cette langue serait inintelligible.

nó vui signifie « lui joyeux, lui joie, lui se réjouir », c'est-à-dire « il (est) joyeux, il (éprouve) de la joie, il se réjouit », trois traductions qui n'en font qu'une.

Pourtant le mot à idée verbale peut précéder le sujet quand il n'y a pas de complément, parce qu'alors aucune hésitation n'est possible :

cháy nhà et *nhà cháy* signifient « le feu est à la maison » ou « la maison brûle », ce qui revient au même.
nổi gió « se lever vent, le vent se lève ».

Chacun des éléments de la phrase peut être accompagné de déterminatifs, qualificatifs et complétifs :

cái nhà này tốt hơn cái nhà kia « cette maison-ci (est) belle dépassant cette maison autre, cette maison est plus belle que l'autre » ;
cái con kéc của tôi biết nói « le perroquet chose de moi sait parler, mon perroquet sait parler » ;
nó hối một cách khó chịu « il sent d'une manière insupportable » ;
cái người này nói xí xô xí xào « cette personne-là parle tumultueusement ».

Ils peuvent être multipliés, et alors l'annamite dispose de trois procédés :

1° Il les réunit par un mot copulatif ou disjonctif :

nó cũng không ăn cũng không uống « lui aussi ne mange pas, aussi ne boit pas, il ne mange ni ne boit »;
bắt và cha và con, và vợ và chồng « arrêter et le père et le fils et la femme et le mari »;
chó và mèo ngon thịt « le chien et le chat sont bons à manger ».

2° Il les énumère sans lien :

nó bán lúa, gạo, vải, lụa, muối, đwờng, gà, vịt, đầu, mỡ « il vend du paddy, du riz, de l'étoffe de coton, de la soie, du sel, du sucre, des poules, des canards, de l'huile, de la graisse ».

3° Il répète le mot qui les introduit; ce dernier procédé est le plus fréquent et le plus caractéristique :

tôi có nhà, có đày tớ, có đất, có ruộng, có trâu, có bò, có tiền, có bạc « j'ai des maisons, des domestiques, des terrains, des rizières, des buffles, des bœufs, des sapèques, de l'argent »;
cái nào tốt hơn? cái của anh, cái của nó, cái của tôi hay là cái của ông quan phủ ta? « laquelle est la plus jolie ? Celle de vous, celle de lui, celle de moi ou celle de notre préfet? »;
phần thì đánh bạc, phần thì hút nha phiến, lấy đâu mà nuôi vợ nuôi con « partie alors jouer de l'argent, partie alors fumer de l'opium, prendre où pour nourrir femme, nourrir enfants? », c'est-à-dire « si d'une part on joue et que d'autre part on fume de l'opium, où prendra-t-on pour nourrir sa femme et ses enfants? ».

III. Les phrases négative et interrogative.

Les phrases négatives ne présentent rien de particulier. La négation ordinaire est *không* ou *chẳng*, qui se placent immédiatement devant le mot à valeur verbale (le plus souvent *có*, voir plus haut) :

tôi không có hiểu « je ne comprends pas »;
em chúng nó sẽ chẳng có thấy chúng nó « leur frère cadet ne les verra pas ».

Un grand nombre de langues ayant des négations spéciales pour les phrases prohibitives ou les propositions subordonnées, il y a lieu de remarquer qu'il en est de même en annamite. Au lieu

de *không* ou *chẳng*, on emploie *đừng* ou *chớ*. (Originairement *đừng* signifie «cesser», mais il ne reste rien ici de cette signification et ce mot est une simple négation) :

đừng hà tiện, cũng đừng xa xỉ «ne soyez ni avare ni prodigue»;
đừng có ngó nó «ne le regardez pas»;
chớ sợ «n'ayez pas peur»;
chớ có giết người «ne tuez personne»;
làm sao cho nó đừng có đi «faire en sorte qu'il ne parte pas»;
nói sao cho nó đừng có giận «parler de façon qu'il ne se fâche pas»;
biểu nó đừng có đi «lui dire de ne pas (y) aller».

Souvent on ajoute à la fin de la proposition prohibitive les deux mots *làm chi* «faire quoi?» :

chớ có sợ làm chi «n'ayez pas peur (à quoi bon?)».

Quand la négation porte sur l'avenir, on ajoute à la fin de la proposition *nữa* «davantage», ce qui montre bien que *đừng* n'a pas gardé sa signification de «cesser» :

đừng có làm như vậy nữa «ne faites pas ainsi davantage, ne le faites plus, n'y revenez pas»;
người buộc nó đừng có tới nhà đó nữa «il l'oblige à ne plus fréquenter cette famille».

L'annamite possède quelques locutions interrogatives qu'il place au commencement de la phrase avec une construction tout à fait analogue à la construction française :

vì làm sao mầy đánh con chó của tao? «pour faire comment toi frapper le chien de moi? pourquoi frappes-tu mon chien?»;
ai đó vậy? «qui est là?»;

Plus souvent il met les mots interrogatifs dans l'intérieur de la phrase :

hai cây dù này, anh tưởng cây nào tốt hơn? «de ces deux parapluies vous trouvez lequel le plus beau? Lequel trouvez-vous le plus beau de ces deux parapluies?»;
hai trái quít đây, cái trái nào ngon hơn? «de ces deux mandarines, laquelle est meilleure?»;
anh có mấy con ngựa «vous avez combien de chevaux? Combien de chevaux avez-vous?».

Mais le type le plus fréquent et le seul vraiment caracté-

ristique de phrases interrogatives consiste à mettre le mot interrogatif à la fin, tout ce qui le précède étant construit comme une phrase positive :

máy đứa con nít nầy, mầy muốn chơi với cái đứa nào? « voici des enfants, tu veux t'amuser avec lequel? Avec lequel de ces enfants veux-tu t'amuser? »;

cái nầy bán máy? « cela se vend combien? combien cela se vend-il? »;

hôm nay là ngày máy? « aujourd'hui est le jour combien? Quel jour est-ce aujourd'hui? Quel quantième avons-nous? »;

giờ thứ máy? « heure de rang combien? Quelle heure est-il? ».

C'est ce tour qui est employé dans la phrase interrogative par excellence, celle qui est de beaucoup la plus courante. Elle est construite comme une phrase positive et suivie d'une négation signifiant « non? ou non? ». Elle correspond exactement au type français : « Vous faites ceci, oui ou non? » :

anh có muốn hay không? « Vous avez volonté, ou non? Voulez-vous? ».

Le mot *hay* « ou » est le plus souvent supprimé dans la conversation :

các anh có bánh khộ? « tous frères-aînés avoir pain, non? Avez-vous tous du pain? ».

Comparez en français la façon de parler : « Vous avez du pain, non? » et cette autre qui est plus familière : « Vous avez du pain, pas? » (c'est-à-dire : « n'est-ce pas? »). Mais la correspondance n'est absolument exacte ni avec l'une ni avec l'autre, car la première suppose plutôt une réponse négative et la seconde une réponse affirmative, tandis que la phrase annamite ne préjuge en rien du caractère de la réponse.

Au lieu de *không* on peut employer la négation *chăng* (*hay chăng* « ou non », *hay là chăng* « ou est-ce non? ») exactement de la même manière (*chăng* est vraisemblablement le même mot que *chẳng*, mais il perd ici son accent *hỏi*).

Mais quand la proposition est négative on remplace *không*, *hay khộ*, *chăng*, *hay chăng* par *sao* « comment? », *hay sao* « ou comment? », sans doute par simple élégance, pour ne pas répéte deux fois la même négation :

anh khộ có thấy nó hay sao? « ne le voyez-vous pas? »;

bạc, anh khộ có có sao? « de l'argent, vous n'avez pas pos-

session (ou) comment?», c'est-à-dire «n'en avez-vous pas?».

L'annamite dispose encore de quelques expressions négatives analogues qu'il place à la fin des phrases interrogatives; leur énumération serait ici sans intérêt.

L'annamite a une prédilection marquée pour les tours interrogatifs. En particulier, il remplace couramment dans le langage familier la négation pure et simple par une interrogation qui donne à la phrase un aspect moins brutal :

ai dám? «qui oser? qui ose? qui oserait?», c'est-à-dire «je n'ose pas»;

ai thèm? «qui en a l'appétit?», c'est-à-dire «on n'en veut pas, personne n'en veut»;

có ở đâu? «il y en a restant où? où y en a-t-il?», c'est-à-dire «il n'y en a pas»;

anh mượn bạc của tôi, bạc ở đâu có «vous voulez m'emprunter de l'argent, de l'argent où en ai-je?», c'est-à-dire «je n'en ai pas»;

ai nói gì ở đâu? «qui dit quoi où? qui dit quelque chose quelque part?», c'est-à-dire «personne ne dit rien» ou «je ne dis rien»;

thịt vịt có ngon gì «la viande de canard est bonne en quoi? la chair de canard n'est pas des meilleures»;

ai khộ có lương tâm? «qui n'a pas la conscience? Tout homme a sa conscience».

IV. Juxtaposition des phrases et des propositions.

Les phrases viennent à la suite l'une de l'autre sans être jamais unies l'une à l'autre par un mot spécial.

Il en est de même des propositions d'une même phrase toutes les fois que cela est possible, c'est-à-dire essentiellement toutes les fois qu'il n'y a pas opposition ou subordination :

buôn bán là việc may rủi, có lời có lỗ «le commerce est affaire de hasard, il y a gain, il y a perte», c'est-à-dire «on peut y trouver la perte comme le gain»;

trai năm thê bảy thiếp, gái chính chuyên một chồng «l'homme (peut avoir) cinq femmes, sept concubines, la femme honnête (ne peut avoir) qu'un seul mari»;

quần annam rộng ống lớn lai, quần khách lai lá hẹ «les pantalons annamites sont larges et doublés en bas, les pantalons chinois sont simplement ourlés»;

di nói với nó bà không có đến nhà nó được «allez lui dire (que) madame ne peut pas aller chez lui»;

mầy đi coi cha mầy có ở nhà hay không «va voir le père de toi être à la maison ou non, va voir si ton père est à la maison»;

con nầy, mầy có biết mẹ mầy đi đâu khộ? «enfant ici, toi savoir la mère de toi aller où, ou non?», c'est-à-dire «eh! petite, sais-tu où est allée ta mère?»;

thơ thới ác liệng về non «poésie finie, le corbeau (d'or) planait vers la montagne», c'est-à-dire «le soleil allait se coucher quand j'ai terminé ces vers»;

ta đi tới đây mà học; bây giờ trời mưa ta đi về làm sao được, ta ở lại đây nói chuyện chơi, hết mưa ta hãy về «nous sommes venus ici pour étudier; voilà qu'il pleut, nous ne pouvons pas nous en aller, nous restons ici à causer, la pluie finie nous partirons»;

trời mát tao đi ra cày ít đàng, mầy ở nhà nấu cơm rồi tao về tao ăn «le temps est frais, je sors pour labourer quelques sillons, toi reste à la maison (et) prépare le repas, de retour je mangerai»;

ông đi chợ ông thấy cái áo tốt ông mua cho cháu, đây nầy «grand père aller au marché, grand père voir bel habit, grand père acheter pour petit-fils, ici celui-ci», c'est-à-dire «je suis allé au marché, j'ai vu ce bel habit, je l'ai acheté pour toi, le voici»;

qua đụng em một chút không có hề gì, bậu nín đi, qua cho tiền ăn bánh «moi (plus âgé) heurter toi (moins âgé) un petit peu, pas avoir importance quelconque, toi faire silence, moi donner argent manger gâteaux», c'est-à-dire «je t'ai à peine heurté, mon ami, mais je ne t'ai pas fait mal, ne pleure donc pas et je te donnerai de l'argent pour acheter des gâteaux»;

bẩm ông, chúng tôi nghe ông đòi, chúng tôi đến hầu «monsieur, nous avons entendu que vous nous appeliez, (alors) nous arrivons à l'appel»;

tôi mượn anh mần, anh mắc không mần được, tôi phải mướn người ta mần «je vous ai prié de le faire, (mais) vos occupations vous ont empêché de le faire, (alors) il m'a fallu louer des gens pour le faire».

V. Coordination des propositions.

L'annamite possède un certain nombre de mots qui lui servent à coordonner les propositions. Ce sont souvent des mots usés dont la signification primitive est parfois encore transparente :

cha biểu tôi làm, thì tôi làm «vous me dites de le faire, alors je le fais», c'est-à-dire «puisque vous me dites de le

faire, je le fais», ou «si vous me dites de le faire, je le le ferai» (*thì* signifie primitivement «temps, moment, occasion»);

kẻ thì cwời, ngwời thì khóc «les uns rient, les autres pleurent»;

nó giàu mặc lòng, cũng khổ swóng «il est riche selon le cœur (comme on voudra), pourtant il n'est pas heureux», c'est-à-dire «quoique riche à la vérité, il n'est pas heureux»;

dầu không có lời, tôi cũng làm «même pas avoir de bénéfice, moi pourtant faire», c'est-à-dire «je le ferais même sans aucun bénéfice»;

phải chịu, không vậy thì phải mất nwớc «il faut accepter, pas ainsi alors il faut perdre le royaume», c'est-à-dire «il faut accepter, sinon on perd le royaume»;

nó có biểu ở nhà đi với nó mà ở nhà không có chịu đi «il m'a engagé à aller avec lui, mais je n'y ai pas consenti»;

anh thwơng em quá, mà không biết em có thwơng anh hay không «frère-aîné aimer sœur-cadette trop, mais pas savoir sœur-cadette avoir amour pour frère-aîné ou non», c'est-à-dire «je t'aime trop, mon amie, mais je ne sais pas si toi tu m'aimes ou non»;

nó muốn thi cho đậu, có một điều nó làm biếng «il voudrait être reçu à son examen, il y a une chose : il est paresseux», c'est-à-dire «il voudrait bien être reçu à son examen, seulement il est paresseux»;

dầu anh có muốn, thì cũng chẳng đặng «même vous avoir volonté, alors aussi pas pouvoir», c'est-à-dire «quand même vous le voudriez, vous ne le pourriez pas»;

tôi cho nó tiền lời đi, mà phải nó trả cái vốn cho tôi «je lui ferai remise de l'intérêt, mais il faut qu'il me paye le capital», c'est-à-dire «à condition qu'il me paye le capital»;

phải chi tôi có bạc thì tôi sẽ mua một con ngựa «falloir une chose : moi avoir de l'argent, alors moi prochainement acheter un cheval», c'est-à-dire «si j'avais de l'argent, j'achèterais un cheval»;

tôi có tiền thì tôi mua tức thì «moi avoir de l'argent, alors moi acheter tout de suite; si j'avais de l'argent, je l'achèterais tout de suite».

VI. Subordination des propositions.

On a vu par les exemples précédents, que nous avons donnés nombreux pour qu'ils s'éclairent les uns les autres et puissent se passer presque de tout commentaire, que le mode essentiel

d'énonciation des propositions en annamite est la juxtaposition. On énonce les propositions l'une après l'autre, sans aucun lien matériel, dans l'ordre que demande la succession chronologique ou logique des idées. Toutefois la coordination de deux propositions est fréquente, surtout lorsqu'il y a lieu de marquer une opposition ou une conséquence.

Quant à la subordination proprement dite, elle est encore à proprement parler embryonnaire. La démarcation entre la coordination et la subordination reste souvent incertaine :

tôi không lãnh vì tôi biết tôi làm không đượ̣c «je ne m'en charge pas, la cause : je sais que je ne peux pas le faire» (coordination), ou bien «je ne m'en charge pas parce que je sais que je ne peux pas le faire» (subordination);

nhơn vì mầy theo ngụy, ta làm án chém mầy đi «motif cause : toi suivre les rebelles, nous te condamnons à être décapité» (coordination), ou bien «par la cause que, puisque tu as suivi les rebelles, nous te condamnons...» (surbordination).

Dans les phrases de ce genre, dont il serait facile de multiplier les exemples, il y a subordination au sentiment actuel des Annamites. La subordination est encore plus nette dans les suivantes :

nó nghèo cho đỗi khộ̂ có áo mà mặc «il est pauvre à atteindre le point de n'avoir pas un vêtement pour s'habiller», c'est-à-dire «il est pauvre au point de...», ou «il est tellement pauvre que...»;

con chó sủa, tôi sợ cũng bằng như nó cắn tôi vậy «le chien aboie, j'ai peur aussi également comme lui mordre moi ainsi; j'ai peur tout comme s'il me mordait»;

đi thi cho đượ̣c làm quan «subir l'examen pour obtenir de faire le mandarin, pour être nommé fonctionnaire»;

đi nhúc nhắc như hình đau chơn «marcher en boitant, semblablement à l'aspect d'avoir mal au pied, comme si l'on avait mal au pied»;

chó hễ đẻ thì dữ «toutes les fois qu'une chienne met bas, elle est méchante»;

nó phải ở đó, cho đến khi nó trả hết nợ «il doit y rester, pour atteindre le moment lui payer toutes ses dettes, jusqu'à ce qu'il ait payé toutes ses dettes».

Le mot *cho* est quelquefois bien difficile à traduire. Nous avons vu (p. 224) que sa signification originaire est «donner», d'où par usure le sens de «à» devant un mot à valeur nominale et de «pour» devant un mot à valeur verbale. Souvent il ne fait guère

qu'annoncer le développement de l'idée contenue dans le mot à valeur verbale qui le précède :

cấm khẳ cho ăn thịt « interdire, (interdiction consistant à) ne pas accorder de manger de la viande; interdire de manger de la viande »;
ngăn trở khẳ cho làm... « empêcher, (empêchement consistant à) ne pas accorder de faire..., empêcher de faire... ».

C'est le même tour que nous avons dans :

sợ khẳ dám đi ra « craindre, (crainte consistant à) ne pas oser aller dehors, craindre de sortir ».

Ces exemples font comprendre par quelle dégradation *cho* devient dans certains cas une sorte de conjonction de cause ou d'effet, un mot, parfois difficilement traduisible, qui sert à introduire la proposition subordonnée ;

nói cho nó đừng có giận « dire de façon qu'il ne se fâche pas »;
làm cho nó đừng có đi « faire en sorte qu'il ne parte pas »;
xin để cho tôi nói... « permettez que je vous dise... »;
tôi muốn cho nó làm tức thì « je veux qu'il le fasse à l'instant »;
đợi cho tạnh mưa « attendre qu'il cesse de pleuvoir »;
chọn một người đờn bà cho khôn « choisir une femme qui soit intelligente ».

mà sert fréquemment à introduire une proposition subordonnée marquant le but; on peut alors le traduire par « pour »; la signification originaire de ce mot ne nous est pas connue :

láy cột cái nhà này mà làm cái nhà khác « prendre des colonnes de cette maison pour en faire une autre »;
ông phải đến mà thăm tôi một hai khi « venez me voir de temps en temps ».

VII. Propositions enclavées.

L'annamite n'a pas de propositions relatives proprement dites, puisqu'il ne possède pas de pronom relatif. Les propositions qui dans nos langues sont relatives sont énoncées en annamite à la suite du mot qu'elles servent à préciser, sans être unies à lui par aucun lien :

« La femme que vous cherchez » *cái người đờn bà anh kiếm* (litt. : la femme vous chercher);
« La personne dont vous parlez » *cái người ông nói đó* (litt. : la personne monsieur dire là).

Quelquefois, pour plus de clarté, on répète en tête de cette proposition secondaire le générique du mot qu'elle détermine :

nó bắt trộm cái con bò là con anh đã mua cho tôi «il a volé le bœuf que vous avez acheté pour moi», litt. : «il a volé un être bœuf, à savoir l'être que. . . »;

nó lấy cái cây dù là cái cây tôi để trên bàn, chớ khg phải là cái cây anh để ở dưới đâu «il a pris le parapluie que j'avais mis sur la table et non pas celui que vous aviez mis dessous», litt. : «il a pris un objet-arbre-parapluie à savoir l'objet-arbre moi mettre sur la table, et non pas certes à savoir l'objet-arbre vous mettre dessous».

Ces propositions jouent exactement le même rôle que n'importe quelle locution ou quel mot servant à déterminer, localiser ou qualifier un mot à valeur nominale. Comme ces mots et ces locutions, elles viennent immédiatement après le mot nominal qu'elles précisent, et comme eux elles exigent que le mot nominal soit précédé de génériques. Ces génériques marquent précisément que le mot est pris dans un sens déterminé, c'est-à-dire qu'il va être suivi d'un mot, d'une locution ou d'une proposition qui le détermine. De même que l'on emploie le générique *cái* devant *người* lorsqu'on veut dire : «l'homme dont vous parlez», de même «cet homme-ci» se dira *cái người này*, et «l'homme chauve» se dira *cái người sói đầu*.

Il résulte de là que l'annamite, bien qu'il ne possède aucune flexion permettant de reconnaître le rôle grammatical des mots, est susceptible d'avoir des propositions enclavées. Mais les seules qu'il puisse admettre sont celles dont nous parlons ici, qui équivalent à une épithète ou à un déterminatif quelconque. De même qu'il dit :

cái người này đi ra «cet homme-ci sort», ou *cái người sói đầu đi ra* «l'homme chauve sort»,

il peut dire :

cái người anh kiếm đi ra «l'homme que vous cherchez sort»;

cái con chó tôi nuôi khôn lắm «le chien que j'élève a beaucoup d'instinct»;

cái cây gậy anh cầm dài quá «le bâton que vous tenez est trop long».

On conçoit combien des phrases de ce genre risquent d'être obscures dans une langue qui n'a pas de flexions. Aussi il arrive souvent que pour plus de clarté on répète après la proposition

enclavée le mot qu'elle détermine en le faisant précéder de *là* « être » :

cái cuốn sách anh nói với tôi đó, là sách hay lắm « le livre dont vous me parlez est très intéressant », litt. : « le livre dont vous me parlez, c'est un livre très intéressant »;

cái luật mỗi người đều giữ, là luật tự nhiên « la loi que chaque homme observe, c'est la loi naturelle ».

VI

LES COUPES ET LE RYTHME.

La phrase annamite ne se dit pas d'une traite, mais est coupée en un certain nombre de fragments constitués par de petits groupes de mots. C'est le sens qui détermine les groupements. Chaque monosyllabe est nettement distinct de ceux qui l'entourent et il n'y a pas liaison de l'un à l'autre[1], mais le sens serre l'un contre l'autre ceux d'un même groupe. Chaque groupe est séparé du suivant par une coupe, rendue d'autant plus sensible que la dernière syllabe du groupe est généralement un peu plus intense que les précédentes. Le retour à intervalles assez réguliers de ces coupes précédées d'une augmentation d'intensité, faible mais sensible, constitue le rythme de la phrase annamite, rythme assez monotone d'ailleurs. La coupe qui disjoint deux groupes est un léger arrêt dans l'émission des sons, qui peut être utilisé pour reprendre un peu de souffle soit par le nez soit par la bouche. Cette reprise de souffle est trop faible pour être sensible à l'observation directe, mais elle est notée par les appareils enregistreurs. Il n'y a respiration proprement dite qu'à la fin d'une phrase ou d'une longue proposition. Pendant la respiration, qui est normalement de courte durée, le mouvement rythmique est suspendu, et il reprend son cours aussitôt après.

Pour ne pas rester dans des généralités, nous donnerons ici avec un commentaire un petit récit que nous empruntons à *Truyện chơi văn chương, Chrestomathie cochinchinoise* par Abel des Michels (Paris, 1872). Nous avons fait lire plusieurs fois ce morceau par MM. Lê Quang Trinh et Nguyễn Thanh Khiết, tantôt sans enregistrer la lecture tantôt en l'enregistrant. Presque toujours, dans les diverses lectures et chez les deux lecteurs, les coupes

[1] Dans certaines locutions très usitées et dans quelques cas déterminés (nous en avons cités plus haut, p. 215), il y a fusion de deux monosyllabes en un seul, ce qui ne va pas à l'encontre du principe. Lier un monosyllabe avec un autre ou en contracter deux en un sont choses fort différentes.

sont apparues aux mêmes endroits. A un ou deux points pourtant il y a eu quelque flottement, le lecteur ayant rattaché au groupe précédent un ou deux monosyllabes qu'il avait réunis au suivant dans une autre lecture. Pour l'oreille, le mouvement rythmique n'en a pas été sensiblement modifié; car la prononciation générale des groupes varie légèrement de vitesse selon qu'ils contiennent un plus ou moins grand nombre de monosyllabes; elle est un peu plus rapide lorsqu'il y en a davantage, un peu plus lente lorsqu'il y en a moins. Nous marquons les coupes par un trait vertical, les respirations par deux :

Học phép hà tiện.

Anh kia đi tìm thầy | dạy học phép hà tiện. ‖ Tới nhà thầy | hỏi thầy phải mua chi | má làm lễ cúng tổ. ‖ Thầy mới biểu đi mua | một cái bánh tráng | mà thôi, ‖ đừng có mua gì nữa | mà tốn tiền. ‖ Nó mới đi chợ | mua cái bánh tráng, ‖ lại có mua một con gà | ôm về. ‖ Thầy nó thấy gà, | thì la : | « cái thằng dại! ‖ Ai biểu mua gà | làm chi | cho uổng của? » ‖ Học trò mới thưa với thầy : | « Tôi tính làm vậy, | nên mới mua gà : ‖ Là khi bẻ bánh tráng, | mà ăn, | thì làm sao cho khỏi rớt | vụn vằn xuống | cũng uổng; ‖ nên mua gà | để phòng khi nó có rớt mảnh mún, ‖ thì nó lượm nó ăn, | lớn lên thì bán, | được lời. » ‖ Thầy nghe nói lý ấy | thì nói; ‖ Thôi! | Mầy hà tiện quá cha tao đi rồi! ‖ Còn đi học gì nữa?

Étude de l'économie.

Un homme était allé chercher un maître pour apprendre l'économie. Il va chez le maître lui demander ce qu'il faut acheter pour accomplir la cérémonie du sacrifice aux génies (de l'économie). Le maître lui conseille d'aller acheter une galette mince, et rien de plus; ce serait gaspiller l'argent. Il va alors au marché acheter la galette, et il achète en plus une poule qu'il apporte à la maison du maître. Son maître aperçoit la poule et lui crie qu'il est un sot : « Qui t'a conseillé d'acheter une poule? pour quoi faire? pour gaspiller l'argent? » L'élève répond alors au maître : « J'ai fait le calcul suivant, en achetant la poule : En cassant la galette pour la manger, on ne peut éviter de faire tomber des miettes; c'est dommage; voilà pourquoi j'ai acheté la poule : quand il tombera des miettes, elle les ramassera et les mangera, elle grossira et alors je la revendrai avec bénéfice. » Le maître entendant ce raisonnement, répond : « C'est assez! tu es déjà plus économe que mon père; qu'irais-tu étudier davantage? »

Notre traduction, sans être absolument littérale, suit le texte

d'assez près pour que l'on remarque sans explication comment les coupes coïncident avec la séparation des éléments sémantiques de la phrase.

Les coupes durent en moyenne $\frac{1}{4}$ de seconde; c'est le chiffre le plus fréquent; elles peuvent avec cette durée comporter ou non une rentrée imperceptible de souffle; mais généralement lorsqu'il y a rentrée de souffle, on dépasse un peu le $\frac{1}{4}$ de seconde pour aller au maximum jusqu'à $\frac{1}{3}$; d'autre part la coupe sans rentrée de souffle baisse parfois un peu au dessous du $\frac{1}{4}$ et peut tomber jusqu'au $\frac{1}{6}$.

Les coupes avec respiration proprement dite, soit à la fin des phrases soit dans l'intérieur d'une phrase un peu longue, sont le plus souvent d'environ $\frac{1}{2}$ seconde, plutôt même un peu moins ($\frac{4}{9}$ de seconde); elles tombent quelquefois à $\frac{1}{3}$ et montent à $\frac{2}{3}$.

Les groupes de mots, d'une coupe à l'autre, durent en moyenne un peu plus d'une seconde ($\frac{5}{4}$), mais il n'est pas rare qu'ils atteignent presque deux secondes. Quand ils dépassent deux secondes, c'est généralement que deux groupes ont été réunis en un, la coupe qui les sépare étant affaiblie jusqu'à zéro. Lorsqu'en sens inverse le groupe tombe à $\frac{1}{2}$ seconde, c'est d'ordinaire qu'il ne contient qu'un mot, deux au plus, que l'on a des raisons spéciales de détacher. Dans ce cas l'oreille n'est pas choquée par la brièveté du mot ou du groupe, pour deux raisons: l'une matérielle, c'est qu'une partie du repos qui précède et de celui qui suit se joignent à la durée réelle pour l'augmenter; l'autre intellectuelle, c'est que l'attention est attirée par autre chose.

Après ces données générales, voici quelques exemples précis. Les chiffres ici ne sont plus des moyennes; ce sont les chiffres réels, qui sont revenus bien souvent les mêmes (à quelques centièmes de seconde près) dans les diverses lectures que nous avons obtenues de nos deux indigènes. Nous leur avions toujours recommandé de lire de la manière la plus simple et la plus naturelle, en se rapprochant autant que possible de l'allure de la conversation; il en est résulté que fréquemment les lectures des deux sujets en des séances diverses se recouvraient exactement, non seulement comme coupes, mais comme durées.

La première phrase comprend deux membres de cinq mots chacun, durant, le premier, un peu plus d'une seconde et demie ($\frac{16}{10}$) et le second un peu moins ($\frac{14}{10}$); pratiquement les deux groupes ont la même durée. Ils sont séparés par une coupe qui dure environ $\frac{1}{3}$ de seconde ($\frac{31}{100}$) et suivis d'une coupe avec respiration qui dure $\frac{1}{2}$ seconde ($\frac{53}{100}$).

Pour la seconde phrase la fragmentation la plus naturelle est celle que nous avons indiquée dans le texte. Elle comporte

trois groupes durant respectivement 1 seconde, 1 $\frac{1}{4}$ et 1 $\frac{1}{4}$, et deux coupes durant chacune $\frac{1}{4}$. Au lieu de faire un groupe des trois premiers mots *Tới nhà thầy* «il va à la maison du maître», on peut y joindre les deux mots suivants *hỏi thầy* «il va à la maison du maître interroger le maître». Les valeurs deviennent alors 1 $\frac{1}{2}$, 1, 1 $\frac{1}{4}$ (avec deux coupes de $\frac{1}{4}$); on peut enfin faire deux groupes seulement, le premier jusqu'à *phảy* exclu = 1 seconde $\frac{1}{2}$; le second, depuis *phảy* à la fin = 2 secondes; entre les deux une coupe de $\frac{1}{3}$ (avec une reprise d'air). On voit par l'analyse de cette phrase que l'allure des groupes augmente ou diminue légèrement de vitesse selon qu'ils sont plus ou moins longs.

La plupart des phrases n'appellent aucune observation. Lorsqu'il y a lieu de faire une remarque, elle est toujours du même ordre : ou bien une coupe est déplacée, ou bien il apparaît une coupe de plus, ou bien deux groupes se réunissent pour n'en faire qu'un.

La dernière phrase mérite peut-être une mention. On peut la lire en trois groupes : de *Thầy* à *nói*, de *Thôi* à *rồi*, de *Còn* à *nữa*. Ils durent respectivement $\frac{5}{3}$, $\frac{7}{3}$ et $\frac{7}{6}$ de seconde. Les deux coupes avec respiration qui les séparent durent, la première, $\frac{2}{5}$ de seconde et la deuxième $\frac{2}{3}$.

Mais le premier groupe peut être coupé après *áy*, et c'est plus normal; on obtient ainsi deux groupes valant le premier, $\frac{4}{3}$ de seconde et le deuxième $\frac{1}{2}$ seconde; ils sont séparés par une coupe de $\frac{1}{6}$. Le dernier, qui est matériellement inférieur à la normale, s'augmente, grâce à l'idée qu'il exprime, d'une partie de la pause qui le suit; au point de vue du sens en effet, ce dernier groupe fait attendre des paroles; l'attente distrait l'oreille et compense dans une certaine mesure ce qui manque à l'élément rythmique. Il est important de remarquer, pour l'appréciation du rythme par l'oreille, que cette dernière est difficilement frappée par une irrégularité quand l'attention est attirée ailleurs. Dans cette seconde lecture, le mot suivant, *Thôi*, est aussi mis à part; il dure à peine $\frac{1}{3}$ de seconde, mais il est suivi d'une coupe de $\frac{1}{2}$ seconde; c'est un mot exclamatif qui fait attendre une explication. En sa qualité de mot isolé précédé et suivi d'une attente, sa brièveté est en quelque manière compensée pour l'oreille par les deux pauses qui l'entourent. La durée du groupe qui suit ce mot n'est pas sensiblement modifiée par le fait qu'on l'en a détaché, et la dernière proposition reste ce qu'elle était dans la première lecture.

Une troisième lecture donne le maximum de coupes :

Thầy nghe nói lý áy | thì nói; ‖ Thôi! | Mầy hà tiện | quá cha tao đi rồi! ‖ Còn đi học | gì nữa?

Jusqu'à *Thôi* inclus, les durées sont sensiblement les mêmes que dans la deuxième lecture. Les deux groupes suivants sont séparés par une coupe de $\frac{1}{6}$ de seconde et durent respectivement $\frac{5}{6}$ et $\frac{8}{6}$ de seconde. Les deux groupes de la dernière proposition ont aussi une coupe de $\frac{1}{6}$ et durent respectivement $\frac{5}{6}$ et $\frac{3}{6}$ de seconde.

Maurice Grammont et Lê Quang Trinh.

LE WOLOF
ET LES PARLERS BANTOUS.

Parmi toutes les questions que soulève l'étude des idiomes africains, une des plus importantes est celle des rapports des langues parlées au Soudan avec celles du groupe bantou.

Les hypothèses les plus diverses ont été émises.

Lepsius a réuni toutes les langues soudanaises en un seul groupe, car, pour lui, toutes sont des croisements de parlers bantous et de parlers chamitiques.

Cust a distingué dans le groupe unique de Lepsius le groupe nouba-foulah et le groupe nègre; il pense que les langues nègres représentent l'idiome des aborigènes altéré par des emprunts aux langues chamitiques, foulbé et bantoues.

M. Reinisch est d'avis que les langues soudanaises, bantoues, chamitiques et sémitiques représentent les étapes successives de l'évolution d'un idiome rudimentaire commun.

M. Meinhof pense que le bantou commun était une langue nègre avec un système morphologique et des mots empruntés à un autre groupe linguistique dont le peul serait le représentant moderne.

Tant que l'on ne sait pas distinguer ce qui est commun à plusieurs groupes africains de ce qui constitue les caractéristiques propres de chacun, toutes les hypothèses sont également vraisemblables. Fort heureusement ces groupes commencent à être connus. Le bantou a été beaucoup étudié et on a pu en reconnaître les lois phonétiques et restituer les formes morphologiques les plus importantes.

Dans un travail récent, M. Westermann étudie un groupe auquel il a donné le nom de *soudanais* et qui comprend le dinka, le chillouk, le kredi, le banda, le sara, le teda, le kanouri, le yorouba, le noupé, le bamana, le wolof et la presque totalité des idiomes parlés entre ceux-ci et les parlers bantous.

Parmi ces dernières langues, il en est plusieurs qui présentent des ressemblances plus ou moins grandes avec les parlers bantous.

Bleek déjà avait dit que le temne et le tšwi étaient bantous;

Krause (*Zeitschrift f. Afrikanische u. Oceanische Sprachen*, 1895, p. 250 et suiv.) a essayé de démontrer la parenté du temne et du bantou, mais sa méthode est mauvaise.

Ayant eu l'occasion de constater que le wolof présentait quelques correspondances phonétiques régulières avec les parlers bantous, nous avons comparé sommairement les vocabulaires et les morphèmes et nous avons réuni ici les faits communs; nous espérons qu'il se trouvera un linguiste compétent qui voudra bien compléter le travail que nous n'avons fait qu'ébaucher faute d'avoir les connaissances nécessaires pour le mener jusqu'au bout.

Nous exposerons successivement :

A. Les faits phonétiques communs.

B. Un certain nombre de correspondances attestées par plusieurs exemples.

C. Les faits morphologiques communs.

A. Phonétique.

Les voyelles étant souvent mal notées par les étrangers et les documents indigènes faisant défaut, nous ne les étudierons pas.

Le wolof a les consonnes suivantes :

vélaires . . . . . *k*, *g*, *x*, *h*;
linguales . . . . . *t'*, *d'*, *t*, *d*, *y*, *r*, *l*;
labiales . . . . . *p*, *b*, *f*, *w*;
nasales. . . . . *ñ*, *n'*, *n*, *m*;
sifflante . . . . . *s*.

Voici un tableau des consonnes bantoues et des phonèmes qui les attestent entre voyelles ouvertes en quelques dialectes :

BANTOU.	SOTHO.	HERERO.	SOUAHELI.	GANDA.	SOUBIYA.
—	—	—	—	—	—
**k*	*h*	*k*	*k*	*k*	*k*
**g*	', *y*	*y*		*g*	*z*
**k'*	*hl*	*h*	*č*	*s*	*s*
**g'*	*tl*	*y*	*ž*	*y*	
**t*	*r*	*t*	*t*	*t*	*t*
**d*	*l*	*r*	*l*, *zéro*	*l*	*l*
**p*	*f*	*p*	*p*	*p*	*h*
**b*	*b* (ou *w*)	*v*, *w*	*w*, *zéro*	*b*	*b*

Les quatre nasales *ñ*, *n'*, *n*, *m* se rencontrent en tous les parlers.

Les particularités phonétiques communes au wolof et aux parlers bantous sont les suivantes :

1° Les nasales seules peuvent précéder immédiatement les consonnes autres que *y*, *w*.

2° Les nasales assimilent leur point d'articulation à celui de la consonne qui les suit.

3° Une nasale dentale ou labiale ne se rencontre pas (sauf de rares exceptions dialectales) devant une mi-occlusive.

4° Les alternances suivantes sont régulières à l'initiale en fonction des phonèmes en contact :

WOLOF.	HERERO.	SOTHO.	MPONGOUÉ.	GANDA.
—	—	—	—	—
	ng–k	*nkh–h*		
nk–y, *w*, *zéro*	(*ng–y*), rare	*nk–y*, *zéro*	*k–g*	*nj–'y*
nt'–s	*nd'–t*	*ntlh–hl*		
	nd'–y		*j–y*	*nz–g'* ou *'*
t–r	*nd–t*	*nth–r*	*t–r*	
(*d–l*), rare	*nd–r*	*nt–l*	*d–l*	*nd* ou *n–l*
mp–f	*mb–p*	*mph–f*	*p–v*	*mp–w*
b–w	*mb–v*, *w*	*mp–b*	*b–w*	*mb* ou *m–b*

Le wolof ne présente donc aucune alternance qui ne se retrouve dans le groupe bantou. On voit qu'*une mi-occlusive alterne régulièrement avec une occlusive* et que r *est la mi-occlusive qui alterne avec* t.

5° *ñ*, *n'* peuvent être des variantes dialectales. Ex. :

wolof *ngul* ou *nyul* « casse-tête » ;
sotho *hlong* = xosa *hloni* « honte ».

6° *d*, *l*, *r* peuvent être des variantes dialectales. Ex. :

kimboundou *rima*, *rinda* ou *dima*, *dinda* ;
wolof *tedal*, *sîlo* ou *teral*, *siro*.

7° Une occlusive sonore nasalisée peut alterner avec une occlusive sourde non nasalisée. Ex. :

wolof *tax* « être cause que », *ndax* « cause » ;
herero *okatana* « le petit veau », *ondana* « le veau » ;

mais de telles alternances sont rares en wolof et dans l'ensemble du groupe bantou.

8° Lorsque deux syllabes consécutives ont une dentale sonore, la deuxième peut disparaître si la voyelle précédente est fermée. Cette loi est attestée en wolof par le traitement de certains verbes avec *d* initial après la particule *di* et en sotho par le passé des verbes avec *l* (< **d*) comme consonne finale du radical. Ex. :

wolof *fô di dem* ? « où vas-tu ? » > *fô dyem* ;
sotho *ke a bolela* (< **bodeda*) « je parle » ;
ke boletse (< **bodedide*) « j'ai parlé » [1].

[1] *ts* atteste **dy*.

9° Pour prononcer un mot étranger qui comprend un groupe de consonnes, les indigènes introduisent des voyelles anaptyctiques. Ex. :

torop < *trop*;
Kirisiti < *Christ*.

Avant de passer à l'examen des correspondances, il convient de signaler certains faits dialectaux wolofs :

a. Devant une voyelle palatale fermée, on entend *d'* ou *g*. Ex. :

d'is ou *gis* « voir »;
nd'endi ou *ngendi* « ville ».

b. A l'intérieur de certains mots, on entend une occlusive pure ou nasalisée ou bien une occlusive ou la mi-occlusive correspondante. Ex. :

wolof *nd'ombor* ou *nd'obo* « lièvre, lapin »;
sagor ou *savor* « moineau ».

c. Une dentale placée entre deux voyelles labiales peut être amuie. Ex. :

wolof *lul*, *mox* < *lu dul*, *motox*.

d. Une consonne finale sonore peut subir une diminution de sonorité. M. Rambaud dit que dans le dialecte de Saloun un *l* final se prononce souvent comme *t*; puisque *l* < **d* (voir les correspondances), ceci atteste *d* > *t*.

Les mots bantous ayant toujours une voyelle finale, le cas de *d* ne peut se présenter, mais les autres faits s'observent dans les correspondances interdialectales du groupe bantou, sans toutefois être régulières. Ex. :

yao *jenda* « aller » = mpong. *genda*;
ganda *e'tabi* « branche » = soukouma *tambi*;
shambala *nguluwe* « porc » = taveta *nguwe* (*l* < **d*).

Il n'y a donc pas de différences notables entre les consonnes wolofs et bantoues.

B. Les correspondances phonétiques.

Les études de linguistique bantoue étant assez avancées pour qu'on ait pu attribuer une valeur définie à la plupart des correspondances, nous donnons ci-dessous le mot wolof et la forme

reconstituée du bantou commun qui nous paraît attester le même thème commun antérieur; cette disposition nous dispense d'expliquer les formes sothos que l'on trouvera à la suite de la forme bantoue. Lorsque le thème bantou n'est pas attesté en sotho (à notre connaissance) et qu'il l'est en tlapi ou en pedi (qui appartiennent comme le sotho au sous-groupe tchouana), on trouvera la forme entre ( ). Quelques autres formes dialectales empruntées autant que possible à des parlers nettement différents les uns des autres sont indiquées à la suite des formes tchouanas.

Le mot *africain* employé dans les tableaux suivants désigne la langue commune attestée par les correspondances du wolof et du bantou; nous expliquerons le choix de ce nom à la fin de cette étude.

Africain **m* > wolof *m* = sotho *m* < bantou **m* :

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
moda [1] « avaler »	**meda*	*metsa*. Cf. thonga *mita*, yao *mila*, nganja *mwetsa*;
mén'a [2] « boutonner »	**mèda* « croître »	*mela*. Cf. soub. *mena*, nganja *mera*;
men, *măn* « savoir, être intelligent »	**man-*	Cf. soub. *mano* « ruse »; ganda, yao, etc. *manya* « savoir, être habile »;
matal « finir, achever »	**mada*	Cf. yao *mala*, soub. *mana*, nganja *mala*;
mélax « reluire »	**modeka*	Cf. mbound. *muika*, her. *munina*, bondei *umuli* « éclair ».

Africain **n* > wolof *n* = sotho *n* < bantou **n* :

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
ne « dire »	**nena*	Cf. nganja *nena*, koua *lela*;
nana « boire » / *nandalu* « arroser »	**na* « mouiller »	*na* « pleuvoir » et *noa* « boire »;
nit « homme »	**mo-nto*	*motho*. Cf. soub. *muntu*, siha *nru*, etc.;
noi « être mou, tendre »	**nodo*	*nolofala*. Cf. nyanyembe *nonu*, konde *nunu* « bon ».

[1] La présence de la voyelle labiale en wolof et en nganja doit attester un fait commun.

[2] *n'* et non *l'* par assimilation à la nasale précédente.

Africain *p > wolof p, f = sotho ph, f < bantou *p :

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
fet « fendre »	**pa*	*fatsa*. Cf. her. *paura*, kimbound. *batula*;
fên' « paraître, être dévoilé »	**pen-*	*fenena* « éclaircir des faits », *phenyèkè* « personne chauve ». Cf. louba *pena* « éclairer », hehe *penya* « regarder »;
fäs « nouer »	**pak'-*	*fasa*. Cf. souah. *pasua* « déchirer »;
fasâlé « séparer »		
falarey « croupe, hanches »	**pada* « monter sur une bête »	*phàlama*. Cf. souah. *paa*;
fen « mentir »	**po-* « tromper »	*phoma*. Cf. fiote *vuna*, mpong. *fwena*, kimb. *fumba*;
fexa « se lever » (lune)		*fehoha* « monter, se lever »;
fènka « se lever » (soleil)		
pâka « couteau »	**-panga*	(pedi *mphaka*). Cf. souah. *upanga*, yao *lupanga*, kimb. *mpoko*;
mpègĕ « limites »	**paka*	Cf. souah. *paka*, kamba *muvaka* « jusqu'à », konde *umpaka*;
mpax [1] « caverne, trou »	**mpadango*	Cf. souah. *paango*, yao *mbanga*, mpong. *ompulungo*;
mpès ou *mbeṭ* « gifle »	**pe*	*lehofi*;
mpurit « écume d'eau »	**de-pûdo*	*lefulo*. Cf. nyoro *ifuro*, her. *ẹsuzu*;
fe (*fi*, *fa*), particule locat.	**pa*	*fa*. Cf. her., souah., etc. *pa*.

Africain *b > wolof b, w = sotho p, b < bantou *b :

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
won « montrer »	**bona* « voir »	*bona*. Cf. her. *muna*, souah. *ona*, tchag. *vona*;

[1] La disparition de la dentale primitive est régulière en wolof entre voyelles semblables (cf. p. 4 *c*).

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
woi « chanter, louer »	**bonga*	*boka*. Cf. zoul. *bonga*;
wet « côté »	**-bad-*	*lebali* « mur de côté ». Cf. ganda *ébali* « côté », yao *luvalati* « côte »;
bérèng « rouler »	**bîrînga*	*bilika*. Cf. ganda *wiringa*;
bir, *bemur*, *butit* « ventre, entrailles »		*popelo*. Cf. xosa *imbila*, mpong. *iwuño*, mbound. *kibu*, ganda *olubuto*;
mbes ou meset « lait »; *mew*[1] « lait doux, frais »	Cf. **ma-bêde* « lait, mamelles »	*lebese*. Cf. her. *omaere* « lait »; *lebeo* « crème »;
melô « couleur »	**?-bada*	*mala*. Cf. her. *otyivara*, ganda *amabala*;
mbaga « épaule »	**de-bêga*	(Cf. pedi *peka* « porter sur l'épaule ».) Cf. souah. *mabega*;
mbab « pêcher »		Cf. zoul. *bamba* « pêcher », xosa *bamba* « prendre, saisir »;
mbèi « chèvre »	**mbodî*	*poli*. Cf. souah. *mbuzi*, kamba *mbui*.

Africain **p*, **b* > wolof *d*, *d'* = sotho *f*, *j*, *b* < bantou **p*, **b* :

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
dike « arriver »	**pîka*	*fihla*. Cf. souah. *fika*, nyany. *shika*;
ndige « rein »	**-pîgo*	*phio*. Cf. souah. *figo*, ganda *ensigo*.

(*t'os* < français « pioche »).

Note. *t'* < franç. *py* atteste une palatalisation de la labiale; on peut rapprocher de ce fait wolof latin *py* > français *ch*. Ex. : latin *apium* > français *ache*. Wolof *s* < français *ch* atteste la tendance à remplacer une chuintante par une dentale et explique *di* < *t'i* < *py* + *voyelle palatale*. Le passage de palatale à dentale devant une voyelle palatale est d'ailleurs un phénomène facile à comprendre.

[1] Sotho *-beo* atteste **bego* et wolof *mew* atteste *m* + **beg* + voyelle labiale.

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
d'i « semer »	**bîeka* « mettre dans la terre » ; **bîgada* « semer »	*jala*. Cf. her. *zika* « semer », ganda *zika* « enterrer », thonga *byala*, ganda *byala* « planter » ;
d'ura « engendrer, enfanter »		*tsoala*. Cf. mbound. *vwala*, nganja *bala*, mpong. *bola* « mettre bas » ;
d'iu « semence »	**mbêgo*	*peo*. Cf. yao *mbeju*, souk. *mbeyu*, souah. *mbegu*, ganda *ensigo*.

Note. La forme bantoue attestée par les correspondances de wolof *d'ura* n'est pas claire, mais il y a lieu d'admettre ou un suffixe différent de celui du verbe qui signifie « semer », ou bien la contraction de thèmes distincts avec le verbe **gada* « répandre ». Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable, mais nous ne pouvons la discuter ici. On remarquera ganda *ensigo* (« rein, semence »), *zika* = wolof *ndige*, *d'iu*, *d'i*.

Africain **t* > wolof *t* = sotho *th*, *r* < bantou **t* :

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
taxa « être malpropre »	**-taka* « fesse » et « boue »	*lerao* « fesse ». Cf. yao *litaka* « terre, boue », nyoro *itaka*, m. s., mpong. *orâi* ;
t ană « choisir »		*rata* « aimer ». Cf. fiote *tonda*, mpong. *randa*.
t ali « s'étendre, se redresser en long »	**tade*	Cf. konde *thali*, lolo *tali* ;
tanduay « extrémité »	**tanda* « être premier »	Cf. yao *tanda*, ganda *tandika* ;
tem ou *ten* « couper la cime d un arbre »	**têma* « abattre avec une hache »	*rema*. Cf. ganda *tema*, souah. *tema*, louba *tema* ;
tagat « dompter »	**tûga*	(pédi *ruva*). Cf. bisa *teka*, souah. *fuga*.
tag « s'accrocher aux branches »	**-tagi* / **-tabi* « branche »	Cf. nyoro *itagi*, soub. *mutabi*, her. *urutavi* ;
tit ou *ret* « avoir peur »	**tetema*	*tetema*. Cf. yao *tetemela*, mpong. *teria* ;
tim « être obscur »	**tîma* « éteindre »	*tima*. Cf. nganja *tima*, souah. *zima* ;

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
tomba « coque »		Cf. yao *liwumbi* « œuf », bisa *itumbe* « sac ».
tombe « gousse »		
tunda « montagne »		*leloti* (tlapi *lerota*). Cf. nyany. *itunda*, mbound. *mulunda*, gogo *letunda*;
toga « porter en croupe »	**togada* « porter un fardeau »	*roala*. Cf. zoul., soub., etc. *twala*, souah. *twaa*.
tuti « petit, peu »	**tu-* « peu »	pref. dim. Ex. : nyoro *otuizi* « un peu d'eau ».

Africain **t* > wolof *r* = sotho *th*, *r* < bantou **t* :

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
raba « tresser, corder »		*thapo* « corde »;
robu « être enseveli »	**-tombo* « cadavre »	*setopo* « cadavre ». Cf. thonga *nthumbo*, nganja *ntembo*, kagourou *mutufi*;
râf « dessécher, dépérir »		Cf. her. *topa*.

Africain **d* > wolof *d* = sotho *t*, *l* < bantou **d* :

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
di « être » (aux.)	**de*	*le*. Cf. her. *ri*, yao *li*, lolo *le*;
dès « rester »	**dèka*	*lesa*. Cf. yao *leka*, ganda *leka*;
dis « être lourd »	**dito*, *digû*	Cf. nyam. *dito*, her. *zeu*, lolo *jitu*, souk. *miligo* « fardeaux »;
ndâma « espèce de petit bœuf »	**ndama* « veau »	*namane*. Cf. *namahali* « vache adulte »;
ndox « eau »	**-dongo* « rivière »	*noka* « fleuve ». Cf. koua *moloko*, ndonga *omulonga*;
dex « rivière »	**-denga* « eau »	Cf. mpong. *iningo* « eau », gogo *ilenga*;
d'ente « soleil »	**de-dang-*	*letsatsi*. Cf. xosa *ilanga*, fiote *ntangwa*, ndonga *etanga*;

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
dene « sein »	**ma-da* « entrailles »	*mala*. Cf. tonga *bula*, louba *ndia*, her. *omaura*, souah. *nda* « sein » ;
diu « substance grasse »	**di*	*tiri* « graisse pour roues ». Cf. fiote *mazi*, kundi *amazigwa*, mbamba *maji* ;
daâba « lion »	**-dagû*	*tau*. Cf. thonga *mulavu* ;
dum « cendres »	**de-dû*	*leupa*. Cf. yao *liu*, ganda *évu* ;
dói « pleurer, gémir »	**deda*	*lla*. Cf. soub. *dida*.

Africain **d* > wolof *l* = sotho *t*, *l* < bantou **d* :

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
lake « brûler »	**-dang-* « flamme »	*lelakabe*. Cf. fiote *nlaku*, mbound. *mulengu* ;
lemba « être courbé »	**dêma*	Cf. souah. *lemea*, nyan. *demya*, mpong. *dembia* ;
lèndem « complètement obscur »	**dema* « ténèbre »	Cf. nganja *ndima*, ndonga *onulema*, lolo *wilima* ;
leb « avoir des dettes »	**depa* « payer une dette »	*lefa*. Cf. nganja *lipa*, thonga *ḍiha* ;
lapa « être maigre, exténué »	**damba* « avoir faim »	*lapa* ;
lèm « plier »		Cf. bisa *lema* « presser sur », siha *lamya* ;
lumba « grumeau de sang »		*lupa* « scarifier ». Cf. bisa *umulopa* « sang » ;
lâu pêcher au filet »	**dûba*	*luba*. Cf. lolo *duba* ;
lèka « manger »	**dêga* « lécher, goûter »	*leka*. Cf. ganda *lega* ;
lonka « enlacer, accrocher »	**dônga*	*lokeletsa*. Cf. her. *rongera* ;
lameñ « langue »	**do-deme*	*leleme*. Cf. fiote *ludimi*, thonga *rireme*, nganja *lilume* ;
laka « langue, idiome »	**danga* « parler » **-laka* « langue »	*latsua* « goûter ». Cf. louba *loka* « parler », her. *eraka* « langue » ;
langal « ranger »	**donga*	*loka*. Cf. nganja *lunga*, xosa *lungira* ;

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
lal « lit, couche »	**dada* « se coucher »	*lala*.

Africain **k'* > wolof *t'*, *s* = sotho *tlh*, *hl* < bantou **k'* :

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
san'aral « se hérisser »		*hlanya*;
sun'el « hérisson »	**k'on'*	*hlong*;
sas « être chauffé au rouge » (des métaux)	**k'ak'*	*hlena*. Cf. *hlasa* « étincelle », ganda *ensasi*, m. s.;
sod' « rhume »	**-k'odi* « larmes »	Cf. her. *ehoze*, souah. *machozi*;
soxor « être cruel »		*hlokofatsa* « torturer »;
sô « se coucher (soleil) »		*ho-hloa* « soir ». Cf. souah. *chwa*;
sat « pointe »	**-k'a*	*ntlha*. Cf. souah. *ncha*,
nt'at « sommet »		ganda *omusa*;
sax-ami « mâcher »	**k'ak*	*hlafuna* (pour **hlahuna*); *mohlahare* « mâchoire ». Cf. nyan. *dakuna*, fiote *kavuna*;
salèn' « sable »		Cf. souah. *changa*, nyoro *musenyi*, her. *eheke*, senga *chisanga*;
sofle « ennuyer en caquetant »		*hlopha*;
sôr « s'élever par degrés »	**k'oed-*	*hloella*. Cf. ndonga *uusŭilo* « l'orient », nyoro *rusozi* « colline »;
sos « créer »		*hlola*;
sanga « baigner »		*hlatsua*. Cf. souah. *chachaga*, soub. *sanza*;
soxla « avoir besoin »		*hloka*. Cf. nganja *sauka* « être pauvre ».

Africain **g'* > wolof *n'*, *d'* = sotho *tl*, *j* < bantou **g'* :

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
n'am « manger »	**g'a*	*ja*. Cf. zoul. *dhla*, her. *ria*; *nyabela*;

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
n'ax (*mi*) « herbe »		*jo-ang*. Cf. mbound. *iangu*, souah. *jani*, pah. *me-yaṅ*;
t'ax (*bi*) « jeune herbe »		
n'èi « éléphant »	**ng'ôgû*	*tlou*. Cf. her. *ondyou*;
n'ewăl « viens »		(tlapi *ntlo*). Cf. her. *indyo*, pokomo *ndsoo*.

Africain **g'* > wolof *d'* (*g*)[1], *s* = sotho *ts* < bantou **g'* :

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
nd'endi « ville »	**mo(?)-g'e*	*motse*. Cf. souah. *mji*, douala *mundi*, tonga *munzi*;
d'eri « continent, campagne »	**n-g'e*	*fatse* « à terre », her. *e-hi*;
señt'a « bâtir »	**gênga*	Cf. souah. *jenga*, souk. *zenga*;
d'og « se lever »	**g'oka*	*tsoha*. Cf. her. *yeuka*, nganja *uka*;
d'er « être malade »		*tsèra* « maigrir », *tsēta* « être maigre, faible ».
d'er « passage »	**ng'eda* « chemin »	*tsela*. Cf. souah. *njia*, her. *ondyira*, nganja *njira*.

Africain **k* > wolof *x* = sotho *kh*, *h* < bantou **k* :

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
xat « ancêtres »	**kadê*	*khale* « autrefois, jadis »;
xòs « racler, décrasser en raclant »		*hohla* « frotter » et *hohlela* « polir »;
xad'alé « disperser »		*hasa*;
xad' « fente, séparation »	**kate* « milieu »	*hare*;
xasau « sentir mauvais » (*sau* « urine »)	**nunka*	*nkha*. Cf. yao *nunga*, her. *nuka*;
xal « braise »	**de-kada*	*leshala*. Cf. her. *ekara*, bisa *ikala*;
xar « mouton »		*khatala* « bélier ».

[1] Cf. *supra*, *p-a*.

Africain **k* > wolof *s*, *x* = sotho *tš*, *s* < bantou **k* :

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
sexa « enfoncer une écharde »		*seka* « percer (un abcès) » ;
sel « couper de la viande »		*tšela* ;
sën « découvrir, apercevoir »	**kèn* ou *keng*	*senōla*. Cf. ganda *ke'nēnya* « chercher » ;
sega « se baisser, s'incliner »		*sekama* « être baissé, incliné » ;
sew « mince »	**kè*	*sèsèfala* « devenir mince ». Cf. ganda *kenena*, m. s. ;
ses « appuyer, caler »		*setla* ;
xīr « ombrager »	**kìta*	*sira*. Cf. yao *sitisya* ;
xîx « soupirer, être essoufflé »		*sisa*.

Africain **g* > wolof *k*, *g*, *w* = sotho *k*, *zéro* < bantou **g* :

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
wou « être sec »	**goma*	*oma* ;
wuli ou *uli* « courroie »	**-godi*	Cf. koua *mkoi*, kimbound. *ngoji* « corde », teke *iwini* ;
we « ongle »	**-gada*	Cf. ganda *oluyala*, kamba *wa*, her. *onyara* ;
wad'a « rôtir »	**gadika*	Cf. her. *yarika*, koua *arika* ;
wer « lune » ?	**mo-gèdî*	*ngoeli*. Cf. her *omueze* = nyoro *kwezi* ; *leèta* « clair de lune » ;
gada « inciser les chairs »	**ma-gadî* « sang »	*mali*. Cf. thonga *ngati* = nyan. *magazi* ;
gan « un étranger »	**mo-gèni*	(pedi *moeñ*). Cf. souah. *mgeni*, ganda *mugenyi* ;
wèr « étendre, exposer »	**gada*	*ala*. Cf. ganda *gala*, her. *yara*, soub. *zala* ;
kou « sommet »	**-godo* « le dessus, le ciel »	Cf. pok. *dsuu*, bangi *nkulu*, mpong. *igōnu*.

Africain $^*g >$ wolof *d'*, *y*, *g* = sotho *k*, *zéro* < bantou $^*g$:

WOLOF.	BANTOU.	SOTHO.
d'ina « faire l'appel »	**de-gîna* « nom »	*leina*. Cf. souah. *jina* = kouan. *edina*;
gis ou *d'is* « voir »	**de-gîk'o* « œil »	*leihlo*. Cf. kagour. *igiso*, her. *eho*;
yégal « enseigner »	**geg-*	*eletsa* « conseiller ». Cf. yao *jiganya*, nyoro *yegesa*, pah. *yeghèle*;
yég « savoir »	**ge*	*leele* « sagesse ». Cf. her. *i*, kimbound. *ijira*, ganda *gezi* « intelligent »;
yéy « broyer avec les dents »	**de-gégo* « molaire »	Cf. her. *eyo*, ndonga *eyego*, pok. *gego*, ganda *gaya* « mâcher »;
yérèt « verser, répandre »	**geteda*	Cf. louba *itila*, yao *jita*, mpong. *jira*;
yoka ou *d'oka* « ajouter, amplifier »	**geng-*	*eketsa*. Cf. yao *jonjechesya*, zoul. *engeza*, konde *ongela*;
yâ [1] « être large, spacieux (cf. peul *yad'i*)	**gang'a*	*atla* « prospérer », *leoatle* « la mer », ganda *gazi* « large ».

Ces exemples permettent de dresser le tableau suivant :

WOLOF.	SOTHO.	SOUBIYA.	HERERO.	GANDA.	AFRICAIN.
m	*m*	*m*	*m*	*m*	< $^*m$;
n	*n*	*n*	*n*	*n*	< $^*n$;
p	*ph*	*p*	*b*	*p*	< $^*p$;
f	*f*	*h*	*p*	*w*	< $^*p$;
b, *zéro*	*p*, *zéro*	*b*	*b*	*b*, *zéro*	< $^*b$;
w	*b*	*b*	*v*, *w*	*b*	< $^*b$;
d	*f*		*s*	*s*	< $^*p$ (devant *î*);
d'	*j*, *b*		*z*	*z* (*s*)	< $^*b$ (devant *î*);
t	*th*	*t*	*d*	*t*	< $^*t$;
t, *r*	*r*	*t*	*t*	*t*	< $^*t$;
d	*t*	*d*	*d*	*d*, *zéro*	< $^*d$;
d	*l*	*d*	*r*	*r*	< $^*d$ (devant *e*, *i*),
l	*l*	*l*	*r*	*l*	< $^*d$;
t'	*tlh*				< $^*k'$;
s	*hl*	*s*	*h*	*s*	< $^*k'$;

[1] Wolof *â* < **anga*.

WOLOF.	SOTHO.	SOUBIYA.	HERERO.	GANDA.	AFRICAIN.
n'	*tl*		*d'*	*nz*	$<$ **g'*;
g'	*ts*	*z*	*y*		$<$ **g'* (devant *e*);
x	*kh*	*k*	*g*	*k*	$<$ **k*;
x	*h*	*k*	*k*	*k*	$<$ **k*;
x	*s*	*s*	*s*	*s*	$<$ **k* (devant *i*);
s	*s*	*ch*	*t'*	*k*	$<$ **k* (devant *e*);
k, *g*	*k*	*g*	*g*	*g*	$<$ **g*;
g	' (*zéro*)		*z*		$<$ **g*;
w	'	*zéro*	*zéro*	*zéro*	$<$ **g* (devant *i*);
y	*y*, *zéro*	*z*	*y*	*y*, *g*	$<$ **g* (devant *a*, *e*).

Les lois phonétiques suivantes résument les faits certains qui se dégagent d'une étude attentive des correspondances que présentent les vocabulaires; elles sont vraisemblablement incomplètes, car les exemples reconnus ne sont pas assez nombreux pour qu'on puisse formuler des règles précises, mais elles mettent en lumière les traits principaux de l'évolution des consonnes en wolof.

Première loi. — Le wolof a une mi-occlusive sonore en correspondance avec bantou sonore à l'initiale d'un thème verbal, lorsque la voyelle radicale du thème est *a*, *o* en sotho ($<$ bant. *a*, *o*, *o*), et une occlusive sonore lorsque la voyelle radicale est *i* en sotho ($<$ bant. *i*). Ex. :

WOLOF.	SOTHO.
gis « voir »	*leihlo* « œil »;
wou « être sec »	*oma*, m. s.;
bérèng « rouler »	*bilika*;
won « montrer »	*bona* « voir ».

Deuxième loi. — Le wolof a une occlusive pure ou nasalisée à l'initiale d'un thème nominal lorsque le thème correspondant bantou s'emploie avec un préfixe nasal. Ex. :

wolof *ndox* = koua *moloko* « rivière »;
gan = pedi *moeñ* « étranger »;
pega = konde *umpaka* « limites ».

Troisième loi. — Les occlusives sourdes africaines *k*, *k'*, *p* sont attestées par wolof *x*, *s*, *f* = sotho *h*, *hl*, *f* à l'initiale d'un thème verbal, lorsque la voyelle radicale est *a*, *o* en sotho.

Quatrième loi. — La vélaire sonore africaine est attestée régulièrement par wolof *w* = sotho *zéro*, lorsque la voyelle suivante

est *o* en sotho, et par wolof *w* ou *y* = sotho *zéro* en fonction de la consonne suivante, lorsque la voyelle est *a* en sotho. Ex. :

wolof *wad'ă* « rôtir » = her. *yarika* < bant. **gadîka* ;
yâ[1] « être large » = sotho *atla* < bant. **ganga*.

Cinquième loi. — Lorsque la voyelle radicale d'un thème verbal wolof correspond à sotho *e* < bant. **é*, **e*, le degré d'occlusion de la consonne initiale varie selon son point d'articulation. Les labiales et les vélaires sont régulièrement mi-occlusives, les dentales et les palatales peuvent être occlusives. Ex. :

WOLOF.		SOTHO.		SOUBIYA.		BANTOU.
de	=	*le*	=	*di*	<	*di*
dèka		*lesa*		*leka*		*dèka*
mais						
lapa		*lapa*				*damba*

Sixième loi. — Les vélaires africaines *k*, *g* peuvent être attestées en wolof par les représentants réguliers de afric. *k'*, *g'*, lorsque la voyelle suivante = sotho *e* < bant. *é*, *e*. Ex. :

wolof *sën*, cf. sotho *senola* = ganda *kéninya* < bant. **ken-*.

Septième loi. — A l'intérieur ou à la fin d'un mot après une voyelle ouverte (*a*, *o*), c'est une occlusive wolof qui correspond généralement à sotho *p*, *t*, *k* = herero *mb*, *nd*, *ng* ou à une sonore intervocalique (sotho *b*, *l*, *zéro* = her. *v*, *r*, *y*). Ex. :

wolof *mbaga* « épaule » = pedi *peka* « regarder par-dessus l'épaule » ;
mbaba « pêcher » = zoul. *bamba* ;
wet « côté » = sotho *lebali* « mur de côté » ;
ndox « eau » = sotho *noka* « rivière ».

Lorsque la consonne est finale en wolof, on peut avoir une sourde (cf. ci-dessus, p. 4, *d*).

Ces lois sont identiques à celles qui ressortent des correspondances interdialectales du groupe bantou.

Puisque les phonèmes, les lois phonétiques et les lois de l'évolution phonétique sont semblables en wolof et dans le groupe bantou, on peut affirmer qu'il y a une phonétique commune.

Il nous reste à examiner la morphologie. Si celle-ci est commune, le wolof et les parlers bantous représentent un même

[1] Wolof *á* atteste **anga*.

idiome commun, sinon un même idiome a fourni une partie importante de leurs vocabulaires à deux langues distinctes en leur imposant son système phonétique.

C. Faits morphologiques communs.

Les catégories suivantes sont communes au wolof et aux parlers bantous.

Première catégorie. — Le thème nominal.

a. En wolof et dans les parlers bantous, un thème nominal s'oppose généralement à un thème verbal. Ex. :

WOLOF.	SOTHO.
mpöt « lessive »	*mpha* « don »
föt « laver »	*ho-fa* « donner »
nt'ub « couleur »	*(n)tlhoeli* « espion »
sub « teindre »	*ho hloela* « épier »
nkanyan « jalousie »	*(n)kano* « serment »
anyan « être jaloux »	*ho-ana* « jurer »
ngiste « regard »	
gis « voir »	

b. Le thème nominal se distingue du thème verbal par la particule préfixée et en certains cas par une alternance consonantique.

c. Le nom d'action opposé au nom verbal (infinitif) est caractérisé par une nasale préfixée et une occlusive en wolof et dans les parlers bantous; le nom verbal peut avoir une occlusive ou une mi-occlusive.

On rencontre quelques verbes avec une nasale préfixée en wolof, ex. : *mbet'* « soufflet » et « souffleter », mais ce sont certainement des dénominatifs de formation récente.

Lorsque le nom d'action et le nom verbal commencent tous les deux par une occlusive, il est à prévoir qu'il y a eu amuissement dialectal d'une nasale en wolof ou bien que la voyelle radicale atteste une voyelle africaine fermée (cf. p. 22, *première loi*).

Lorsque le nom d'action et le nom verbal commencent tous les deux par une mi-occlusive, il s'agit presque toujours d'emprunts récents à une langue étrangère. Ex. :

wolof *sâbu* « savon, savonner ».

Deuxième catégorie. — Le nom déterminé.

a. Le nom déterminé s'oppose au nom indéterminé. Ex. :

wolof	*gur gi* « l'homme »	*ăg gur* ou *gur* « un homme » ;
	fas u « le cheval »	*u fas* ou *fas* « un cheval » ;
	nkan mi « la caverne »	*ăm nkan* « une caverne » ;
sotho	*tšimo e* « le jardin »	*tšimo* « jardin » ;
	motse o « le village »	*motse* « village » ;
	sefate se « l'arbre »	*sefate* « arbre ».

b. En wolof et dans les parlers bantous, le nom déterminé est caractérisé par des particules postposées.

c. Ces particules sont considérées comme des pronoms relatifs ou démonstratifs par les grammairiens bantouistes, mais en fait tout substantif déterminé sous-entend une proposition relative, et en wolof la particule déterminative s'emploie aussi comme relatif.

La particule déterminative est une voyelle ou une consonne suivie d'une voyelle.

Les substantifs indéterminés peuvent être précédés d'une particule ou non. Nous reviendrons sur cette question avec plus de détails à la fin de cette étude, car, pour la comprendre, il faut auparavant être certain que les faits wolofs et bantous s'expliquent mutuellement.

Troisième catégorie. — Les classes nominales.

a. Les radicaux employés pour désigner une classe de personnes ou de choses s'opposent aux mêmes radicaux désignant une autre classe. Ex. :

WOLOF.			
gör gă « l'homme »		soubiya	*umuntu yo* « cet homme » ;
gör sa « le jeune homme »			*kantu ka* « ce petit homme » ;
sorans gi « l'oranger »		sotho	*moloi eo* « cet empoisonneur » ;
sorans bi « l'orange »			*boloi bo* « ce poison ».

b. Les classes sont caractérisées par le phonème initial des particules de détermination postposées.

c. Les phonèmes caractéristiques des classes nominales en wolof sont : *k*, *g*, *w*, *d'*, *s*, *l*, *b*, *m*.

Or *k* atteste **ng*; *w* atteste **g* devant *a*, *o* ou bien *b*; *s* atteste

**k'* ou **k* devant *e*; *d'* atteste **g'* ou *dy* < *de* + *voyelle*; *l* atteste **d*; *g* atteste **ng* ou **g* + *palatale fermée*.

Les formes antérieures étaient donc :

**ng-*, **ge*, **go* ou **ga*, **g'* ou **de*, **k'* ou **ke*, **d-*, **b-*, **m-*.

Les particules caractéristiques des classes nominales du bantou commun étaient :

**ge*, **go*, **ga*, **gyo*, **de*, **ke*, **do*, **bo*.

Il est facile de voir que les particules wolofs et bantoues attestent des formes antérieures communes.

Y a-t-il correspondance entre les classes déterminées par ces particules? Comme les particules avec *b* tendent à se substituer aux autres en wolof, et que dans les parlers bantous il y a souvent eu changement de classe à la suite de l'évolution phonétique, ex. : sotho *selepe se* «la hache» = soukouma *lugembe* < **dogembe do*, il est assez difficile de démontrer que toutes les particules déterminaient les mêmes classes.

Voici les correspondances certaines :

Les noms d'action et les dérivés sont déterminés par wolof *g-*, sotho *ye* < bantou **ge*. Ex. :

wolof *men* «être capable de»	*menmen gi* «la capacité»;
sotho *aba* «partager»	*nkabo ye* «le partage».

Les noms de parenté sont déterminés par wolof *d'*, bantou *gyo*. Ex. :

wolof *dom d'i* «l'enfant», *ndey d'i* «la mère», *nad'ay d'i* «l'oncle», *d'abar d'i* «l'épouse», *rake d'i* «frère cadet».

Un démonstratif **gyo* pour les noms désignant des personnes considérées comme êtres indépendants est attesté dans tout le groupe bantou; dans la plupart des langues cette particule s'emploie pour tous les noms qui désignent des êtres animés lorsqu'on ne veut point exprimer d'idée accessoire (mépris, petitesse, etc.). Mais dialectalement (en fiote, en souahéli, par exemple), les noms qui désignent des individus considérés comme organe ou comme chose sont déterminés par la particule *go*. Ex. :

souah. *mtu* «l'homme»;
mtume «l'envoyé» (du verbe *tuma* «envoyer»).

On peut rapprocher de cette distinction wolof *wa d'i* «l'homme, l'individu» et *gur gi* «l'homme, le mâle».

Ces faits certains de correspondance entre les classes nomi-

nales laissent prévoir que, puisque toutes les particules se correspondent phonétiquement, leur valeur primitive se trouvera aussi être identique, mais il est impossible de dire si c'est en wolof ou dans les parlers bantous que les formes primitives et le mode d'emploi ont été le mieux conservés.

Signalons en terminant que wolof *k* < *ng* ne détermine que les deux mots *nit* « homme », *kef* « chose »; les mots sothos homonymes sont *motho*, *nto* < bantou **mo-nto*, *n-nto*, qui sont déterminés en sotho par *e*, *ee* < bantou **gy*, **ge*. Le groupe *nasale* + *t* étant tout à fait exceptionnel en bantou et ce thème étant le seul qui le présente à l'initiale, il est probable que cette nasale et celle de la particule wolof sont identiques et qu'elles attestent une nasale dont la valeur nous échappe encore.

Quatrième catégorie. — Le pluriel.

a. Le duel ne se rencontre aujourd'hui ni en wolof ni dans le groupe bantou.

b. Les particules caractéristiques ou classificateurs du pluriel sont différentes de celles du singulier. Ex. :

wolof	*u fas* « un cheval »	*i fas* « des chevaux » ;
sotho	*khomo* « bœuf »	*likhomo* « bœufs » ;
	lepheo « aile »	*lipheo* « ailes ».

Il peut y avoir une alternance à l'initiale du radical nominal. Ex. :

wolof	*wa* « homme »,	pluriel	*ga* ;
	pan « jour »	—	*fan* ;
	borom « maître »	—	*worom* ;
sotho	*tšimo* « champ »	—	*masimo* ;
	lesiba » plume »	—	*litšiba*.

Le radical verbal n'est pas modifié en fonction du nombre grammatical du sujet. Ex. :

wolof	*gis nâ* « j'ai vu »	*gis nănu* « nous avons vu » ;
sotho	*kea rata* « j'aime »	*rea rata* « nous aimons ».

c. En wolof, pour réunir un substantif à son complément, on emploie la voyelle *u* pour le singulier et *i* pour le pluriel. Ex. :

fas u bur « cheval du roi » ;
fas i bur « chevaux du roi ».

Toutes les particules avec *y-* initiale indiquent le pluriel et

i placé devant un nom indique le pluriel, tandis que *u* ne s'emploie qu'au singulier. Ex. :

mpita «oiseau», *i mpita* «des oiseaux»;
fas u bûr bă «le cheval du roi»;
fas i bûr yă «les chevaux des rois».

Comme certaines particules avec *i*, *a* s'emploient au singulier, on ne peut dire que le singulier soit caractérisé par *u* et que *i* soit la marque du pluriel. Ce qui est vrai, c'est que le pluriel est caractérisé par *i* et que *u* indique le singulier.

Les particules bantoues du pluriel sont **ba*, **bî*, **dî*, **ga*, **ge*, qui s'opposent aux particules du singulier **gyo*, **ke*, **do*, **de*, **go*.

Le bantou présente donc aussi *o* employé seulement au singulier et *î* employé seulement au pluriel.

Comme bantou **bî*, **dî*, **ge* peuvent être en correspondance avec wolof *d'i*, il est possible que *i* ou *y* < *d'i* < afr. **bi*, **di*.

Cinquième catégorie. — Les démonstratifs.

a. Les langues wolof et bantoues ont au moins trois démonstratifs distincts : un pour désigner un objet rapproché, un pour désigner un objet éloigné et un sur la valeur duquel les Européens n'arrivent pas à se mettre d'accord. Pour éviter toute erreur, nous les désignerons par les chiffres 1, 2, 3 : 1 = celui-ci; 2 = celui-là; 3 = celui qu'on ne sait comment traduire exactement.

b. Le démonstratif est généralement postposé au substantif. Ex. :

wolof 1 *ker gi* «cette case-ci»;
2 *ker gă* «cette case-là»;
3 *ker gu* «cette case»;

soub. 1 *muntu uzu* «cet homme-ci»;
2 *muntu zuna* «cet homme-là»;
3 *muntu uzo* «cet homme»;

mais ils peuvent les précéder.

Les démonstratifs sont composés de la particule caractéristique de classe et d'un suffixe qui varie selon la position.

c. Le suffixe du démonstratif 1 est *i* en wolof, *e* en sotho, *i* en ndonga, herero, etc.

Le suffixe du démonstratif 2 est *ă* ou *e* en wolof, *ane* en sotho, *a* en herero, *na* en soubiya.

Le suffixe du démonstratif 3 est *u* en wolof, *o* dans tous les parlers bantous.

En wolof et dans le groupe bantou, les demonstratifs peuvent être renforcés par des syllabes entières placées avant ou après la voyelle qui indique la position, mais nous ne pouvons comparer ces formes ici.

Sixième catégorie. — Les noms de nombre.

b. En wolof et dans les parlers bantous on compte par dizaines, mais les cinq premiers nombres seuls sont désignés par des mots à part.

c. Le tableau suivant permet de comparer les nombres 2, 3, 4, 5 :

	DEUX.	TROIS.	QUATRE.	CINQ.
wolof.	*n'âr*	*n'etă*	*n'anent*	*d'urom*
sotho.	*beli*	*raro*	*'ne*	*hlano*
soubiya. . . .	*bili*	*tatwe*	*ne*	*sanwe*
herero.	*vari*	*tatu*	*ne*	*tanu*
ganda.	*biri*	*satu*	*na*	*tano*
mpongoué. .	*wani*	*raro* ou *t'aro*	*nai*	*tani*
louyi.	*iri*	*atu*	*nne*	*tanu*

Le wolof a évidemment un préfixe *n'*; ceci posé, il est facile de voir que les radicaux de 2, 3, 4 sont communs.

Les correspondances du mot qui désigne l'unité dans les parlers bantous n'étant pas très claires, nous ne rechercherons pas ici si le mot wolof est semblable ou non.

Les catégories nominales suivantes sont donc communes au wolof et au groupe bantou :

1re	catégorie. . .	le substantif;
2e	—	le nom déterminé;
3e	—	les classes nominales;
4e	—	le nombre;
5e	—	les démonstratifs;
6e	—	les premiers noms de nombre cardinaux.

Le procédé employé pour les exprimer et les morphèmes qui les caractérisent attestent des formes communes.

Une morphologie du nom commune au wolof et aux parlers bantous se trouve donc clairement attestée.

Les pronoms personnels du wolof ne sont pas très clairs;

pour les comprendre, il faudrait connaître les formes pronominales des parlers voisins, nous n'essayerons donc point de les rapprocher aujourd'hui des pronoms bantous.

Les thèmes qualificatifs manquent en wolof et dans les parlers bantous; ces derniers ont, il est vrai, une dizaine de mots qui répondent à nos adjectifs, mais tout indique qu'il s'agit d'une formation récente et que le bantou employait les noms verbaux comme qualificatifs. (Il est évidemment possible que la forme que nous considérons comme thème verbal soit un participe, mais, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut l'affirmer.)

Nous n'essayerons point de déterminer les formes verbales qui exprimaient les catégories du mode et du temps en africain, car, dans les parlers bantous modernes, ces formes varient beaucoup et sont très difficiles à analyser. Elles sont composées en wolof et en bantou du thème verbal (qui atteste presque toujours un radical de la forme *consonne* + *voyelle* + *consonne*) et de particules autonomes qui indiquent le temps, le sujet et quelquefois le mode (d'après certains auteurs).

Les formes du verbe négatif sont distinctes de celles du verbe affirmatif. Ex. :

wolof	*gisal* « vois »	*bul gis* « ne vois pas » ;
	gis na « j'ai vu »	*gis u ma* « je n'ai pas vu » ;
sotho	*rata* « aime »	*se rate* « n'aime pas » ;
	ke ratile « j'ai aimé »	*ha kea ka ka rata* « je n'ai pas aimé ».

Le sens du radical verbal peut être modifié en wolof et dans les parlers bantous par des voyelles ou des particules suffixées. Certains de ces suffixes paraissent se correspondre. Nous les signalons ici sans toutefois affirmer d'une façon absolue leur origine commune.

1° Wolof et bantou *-e* caractérisent le subjonctif.

2° Wolof *-al*, bantou **-a* caractérisent la 2e personne singulier de l'impératif.

3° Wolof *-len*, bantou **-ani* caractérisent la 2e personne pluriel de l'impératif. Ex. :

wolof	*gisal* « vois »	*gislen* « voyez » ;
sotho	*rata* « aime »	*ratang* « aimez ».

4° Bantou **-ga* indique la répétition habituelle et correspond régulièrement au suffixe wolof *kat*, qui figure dans les noms

dérivés qui désignent un ouvrier ou quelqu'un qui a l'habitude de faire une action. Ex. :

souah. *mchun gadyi* «le berger» < **chungaga* < *chunga* «paître»;
wolof *samekat* «le berger» < *same* «paître».

5° Wolof *-al*, bantou **-ed* donnent un sens attributif aux verbes neutres. Ex. :

wolof	*leb* «raconter une fable»	*lebal* «raconter à»;
sotho	*araba* «répondre»	*arabela* «répondre à».

6° Wolof *-ul* marque le négatif et bantou **-od-* l'inversif. Ex. :

wolof	*xam* «savoir»,	*xamul* «il ne sait pas»;
sotho	*tlama* «lier»	*tlamolla* «délier»,
	apara «vêtir»	*apola* «découvrir».

7° Il est facile de reconnaître dans les exemples wolofs suivants le suffixe **gu*, qui est régulièrement attesté par les formes du passif des parlers bantous :

	sopi «changer»	*sopiku* «être changé»;
	hamé «reconnaître»	*hamèku* «être reconnu»;
	sopă «aimer»	*sopu* «être aimé»;
cf.	sotho *rata* «aime»	*ratoa* «sois aimé»;
	konde *papa*	*papigwa*;
	xosa *ba* «voler»	*biwa* «être volé».

Ces concordances de formes et de sens ne peuvent être dues au hasard; il s'agit certainement de correspondances attestant des formes verbales antérieures communes.

Il existe donc un système phonétique, un système morphologique et un vocabulaire assez considérable (comprenant les verbes d'action les plus usuels) qui sont communs au wolof et aux parlers bantous.

Or le groupe bantou comprend la presque totalité des idiomes parlés au sud du Soudan et le wolof a été classé par M. Delafosse dans la famille guinéenne, qui comprend les langues non chamitiques du Soudan occidental. Il s'ensuit que la langue commune dont l'existence est attestée par les correspondances wolofs-bantoues peut à bon droit être nommée *africaine*, car elle a fourni des morphèmes et des thèmes aux langues qui se sont le plus répandues en Afrique. Ces éléments communs ont évolué et ne sont pas employés aujourd'hui d'une façon identique dans tous les idiomes; mais ce fait est normal, et on peut espérer que

les formes de l'africain seront bientôt aussi bien déterminées que celles de l'indo-européen et du sémitique.

L'existence de l'africain étant démontrée, il reste à en rechercher les traces dans tous les groupes linguistiques actuellement admis. Ce travail permettra de déterminer la valeur primitive des morphèmes et des thèmes communs et d'expliquer leur emploi actuel dans les dialectes, mais déjà les faits bantous suivants se trouvent expliqués par ceux reconnus au cours de cette étude.

Le thème nominal bantou accompagné du seul préfixe nominal est indéterminé parce que le classificateur (particule déterminative de la classe nominale), lorsqu'il est préfixé seulement, indique précisément que le nom est indéterminé; pour que le thème nominal soit déterminé, il faut qu'il soit accompagné d'un élément déterminant, c'est-à-dire d'un démonstratif ou d'une proposition relative.

La nasale des préfixes nominaux bantous est la nasale caractéristique des thèmes nominaux opposés aux thèmes verbaux. Il est vraisemblable que la nasale a été assimilée par la voyelle du classificateur préfixé. Ex. :

sotho *mo* < **gomo* < **go* + nasale;
n < **gene* < **ge* + nasale.

Une particule bantoue **to* est attestée par le préfixe *tu* d'un grand nombre de parlers; ce préfixe est employé comme pluriel des diminutifs et comme diminutif des liquides. Ex. :

nyoro *maizi* « eau »;
otuizi « un peu d'eau ».

En wolof, *tut* signifie « être petit » et *tuti* « peu ». Le thème a donc conservé sa valeur concrète en wolof, alors qu'il n'a plus qu'une valeur abstraite dans la plupart des parlers bantous [1]. Son emploi dans ce dernier groupe comme pluriel est donc un fait de sémantisme : c'est un singulier primitif et il n'y a pas lieu d'y voir une exception à la règle que **o* caractérise le singulier.

Signalons en terminant deux hypothèses suggérées par cette étude :

A. Les morphèmes qui jouent actuellement le rôle de pronoms sont issus des démonstratifs; les formes actuelles de ces derniers attestent la contraction d'un morphème classificateur, d'un morphème de nombre et d'un élément démonstratif.

[1] Il est probable que sotho *mo-roa* « bochiman » se rattache à ce thème.

B. L'africain avait trois classificateurs : *g* (choses animées ou personnifiées); *k* (choses inanimées); *d* (choses immatérielles, idées abstraites, etc.); ces classificateurs s'employaient avec vocalisme *zéro*, mais ils pouvaient se combiner avec les voyelles caractéristiques de nombre, qui étaient *o* (singulier), *e* (duel), *î* (pluriel). Ces combinaisons avaient lieu en fonction de la signification de la racine du thème et de la nature de la chose désignée.

Il est certain que les classificateurs attestant **go*, **ko*, **do* expriment toujours l'unité dans les parlers bantous, et que ceux qui attestent **ba*, **bî*, **dî* expriment la pluralité, mais **ge* est attesté pour le singulier et pour le pluriel et **de* pour le singulier et le duel. La voyelle *e* étant la voyelle anaptyctique des linguales, il est probable que **ge*, **de* étaient tantôt les classificateurs africains *g*, *d* à vocalisme primitif *zéro*, tantôt ces mêmes classificateurs avec le vocalisme du duel. Lorsque le classificateur duel s'opposait à un classificateur singulier avec *o*, il a été conservé comme pluriel, mais, lorsqu'il s'opposait à un classificateur à vocalisme **zéro* > *e*, il a été confondu avec celui-ci et considéré comme un singulier.

L. Homburger.

LA PLACE DU VERBE EN CELTIQUE.

Un des faits les plus caractéristiques de la syntaxe celtique est la place du verbe en tête de la phrase. En vieil-irlandais, la règle est absolue. Toute phrase peut s'y ramener au type : *beoigidir inspirut incorp* «l'esprit vivifie le corps» Wb. 13 d 7; voir Thurneysen, *Hdb.*, I, p. 308 et Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, p. 303. Lorsqu'on veut pour une raison quelconque renverser cet ordre en jetant en tête de la phrase un autre mot que le verbe, l'usage est alors de faire précéder ce mot du verbe copule : *isóinfer gaibes buáid* «[c'est] un seul homme [qui] obtient la victoire» Wb. 11 a 4. Il y a ainsi deux propositions; et, lorsque le mot qui précède le verbe est sujet ou régime direct, la seconde des propositions subit d'ordinaire certains traitements spéciaux caractéristiques de la phrase relative et qui subsistent alors même que la copule est simplement sous-entendue : *tol cholno forchanat* «[c'est] la volonté charnelle [qu']ils enseignent» Wb. 20 c 20; voir Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 238, § 547.

Le brittonique pratiquait à cet égard le même usage que l'irlandais. En moyen-gallois, comme l'enseigne Strachan (*Introduction to Early Welsh*, p. 50, § 85), il y a deux ordres possibles : *y kymerth y marchawc e varch* «le chevalier prit son cheval», *y gwelei ef y gweisson yn kyuodi* «il voyait les valets se lever» R. B., I, 221, 15, *y kerdawd Peredur racdaw* «Peredur s'en alla» R. B., I, 237, 5, ou bien *e varch a kymerth y marchawc* W. B., col. 122, 9, *ef a welei wr du yn dyuot* «il voyait un homme noir venir» R. B, I, 221, 17, *Peredur a gerdawd racdaw* R. B., I, 236, 4. Dans le second cas, la copule n'est pas exprimée, comme en irlandais; mais l'emploi de la particule *a* est un de ces traitements caractéristiques qui supposent l'existence primitive de la copule en tête de la phrase, à défaut du verbe principal.

Cet usage celtique ne se retrouve pas dans les autres langues indo-européennes et notamment dans les deux langues les plus

étroitement apparentées au celtique, le germanique et l'italique. Si le verbe a dans la phrase latine une place propre, c'est à la fin, après tout autre mot; du moins cette règle répond-elle à une tendance naturelle de la langue. L'usage germanique est plus compliqué et présente des variétés assez grandes suivant les époques et les pays. En allemand moderne, le verbe peut au choix, d'après la nature de la proposition, occuper deux places dans la phrase, la seconde et la dernière; il n'est jamais normalement placé en tête. Cet usage remonte-t-il à la période du germanique commun, comme l'enseignait M. Wackernagel (*Indog. Fschg.*, I, 426)? S'il faut en croire M. Delbrück dans sa dernière étude sur la question (*Zur Stellung des Verbums*, dans les *Abhandlungen der phil.-hist. Klasse der kön. sächs. Gesellsch. der Wissenschaften*, t. XXVIII, n° vij, p. 74; Leipzig, 1911), le verbe en germanique commun occupait habituellement la fin de la phrase, mais il tendait déjà à reculer à la seconde place en proposition principale, tandis qu'il se maintenait à la finale en proposition subordonnée. En lituanien aussi, le verbe est le plus souvent dans la phrase à la dernière place (Berneker, *Die Wortfolge in den slavischen Sprachen*, p. 58).

Il ne faudrait naturellement pas conclure de ces langues à l'indo-européen. L'usage indo-européen comportait assurément une grande liberté; les mots n'y avaient pas en principe de place fixe et se rangeaient surtout d'après leur importance sémantique (voir Meillet, *Introduction*, 2e édit., p. 330). Conséquemment, la phrase pouvait commencer par un verbe. On sait d'ailleurs que cette disposition, fréquente en grec (cf. Kieckers, *Die Stellung des Verbs in griechischen*, I, p. 50, 58, 64, 74), est attestée dans maint exemple du sanskrit (Delbrück, *op. cit.*, p. 70), du latin, et même du lituanien et du germanique (notamment dans les textes en prose du vieil-islandais); elle n'est en fait inconnue à aucune langue (voir Kieckers, *op. cit.*, p. 62, 66). Mais la position du verbe en tête de la phrase n'était en indo-européen qu'une possibilité. L'originalité du celtique est d'avoir généralisé un ordre occasionnel en faisant de cette possibilité une nécessité.

Toutefois la position du celtique se modifie si l'on fait entrer le gaulois en ligne de compte (cf. d'Arbois de Jubainville, *R. Celt.*, III, 248). Les renseignements que fournit le gaulois se réduisent à peu de chose, mais ce peu est instructif.

Nous ne connaissons guère du gaulois que trois ou quatre formes verbales. La plus fréquente, sinon la plus sûre, est cet énigmatique *ieuru*, qui est en tout attesté dix fois[1] (dont une en

[1] Des neuf exemples de *ieuru* donnés par M. Holder, *Altcelt. Sprachsch.*, II, 29, il faut retrancher le sixième, donné comme provenant d'une inscrip-

caractères grecs, εἰωρου); il faut y joindre *legasit*, dont il n'y a qu'un exemple, *dede*, qui figure cinq fois sur des inscriptions de la Narbonaise et où d'Arbois de Jubainville ne voulait voir que de l'italique, enfin *karnitu* (*karnitus*), trois fois attesté, dont la valeur est peu claire. Cela fait en tout dix-neuf phrases gauloises contenant un verbe; dans aucune d'entre elles le verbe n'est en tête. Il s'agit toujours de signatures ou de dédicaces; ces formules comportent essentiellement trois termes, le nom du fabricant ou donateur, le nom du destinataire ou donataire, le nom de l'objet fabriqué ou donné. L'ordre des termes est généralement celui que nous venons de dire, et le verbe est le plus souvent introduit au milieu de la phrase; type : *Martialis Dannotali ieuru Ucuete sosin celicnon* (*C.I.L.*, XIII, 2880). C'est le cas du moins dans quinze phrases sur dix-neuf, les n^os^ ij, iij, iv, v, vj, vij, xvij, xviij. xxiv, xxiv^b^, xxv, xxxj^a^, xxxij, xxxiij et xxxvj de Sir John Rhys (*Celtic Inscriptions of France and Italy*). Dans quatre phrases seulement, le verbe est à la fin (J. Rhys, n^os^ xiv, xxvj, xxxiij^a^ et xxxiv).

La proportion des phrases où le verbe est au milieu semble révéler un procédé habituel au gaulois; et l'on ne peut s'empêcher de comparer l'ordre des mots des dédicaces grecques où le verbe est généralement au milieu de la phrase, rarement à la fin; type Πύρρος ἐποίησεν Ἀθηναῖος *C.I.A.*, I, 335 (cf. Wackernagel, *Indog. Fschg.*, I, 430; Kieckers, *Die Stellung des Verbs*, I, 80). Certains faits sanskrits, latins et germaniques ajoutent à la comparaison et permettent de croire qu'il s'agit d'un usage ancien que le grec et le gaulois auraient tous deux conservé (cf. Wackernagel, *ibid.*, 434 et Kieckers, *op. cit.*, 87, 97 et 98).

On pourrait l'interpréter de diverses façons. Mais étant donné que l'ordre des mots dépendait du sens en indo-européen, il est naturel de chercher à cet usage une explication sémantique. Les deux places prépondérantes dans la phrase sont la première, puis la dernière; c'est là que les mots sont mis particulièrement en vedette. Or, dans une dédicace ou une signature, le terme le moins important est évidemment le verbe; il peut même manquer sans nuire à la clarté, comme sur l'inscription gauloise de l'inscription d'Apt (Rhys, n° viij); cf. pour le grec Kieckers, *op. cit.*, p. 77. Il est donc naturel que l'on commence et termine une dédicace par tout autre mot que par le verbe, et que ce dernier soit intercalé au milieu. C'est ce qui se produit ordinairement

tion de Guéret, d'après le *Bulletin épigraphique de la Gaule*, t. I (1881), p. 38. En se reportant au passage de ce dernier périodique, on n'y trouve que l'inscription de Sazeirat, qui est donnée sous le n° 7 dans la liste de M. Holder; il y a donc eu méprise et double emploi. Il faut en revanche augmenter d'un exemple la liste de M. Holder, celui qu'a découvert Sir John Rhys sur l'épaule du Mercure de Lezoux (*Celtic Inscriptions*, n° xxxiij, p. 56).

dans les dédicaces grecques. On pourrait ainsi supposer en gaulois la conservation d'un ordre des mots spécial aux dédicaces ou signatures. Mais que cet ordre soit ancien ou non, le témoignage du gaulois suffit à prouver que le celtique n'a pas de toute antiquité placé le verbe en tête de la phrase et que l'usage attesté dans les dialectes insulaires ne remonte même pas au celtique commun. Il n'en est que plus intéressant de chercher à en démêler l'origine.

On aura remarqué qu'en gaulois, dans les phrases précitées, nous n'avons affaire qu'à des verbes simples. Or, c'est dans les verbes composés que l'ordre des dialectes insulaires semble avoir pris naissance, et d'abord dans les verbes composés qui comprenaient un pronom infixe. La discussion qui suit a pour objet de le démontrer.

Le pronom infixe a en vieil-irlandais une importance considérable; en brittonique, il joue encore un certain rôle dans les vieux textes.

On sait qu'il n'y a infixation qu'en apparence, et qu'en réalité le pronom est simplement suffixé au préverbe. Ainsi les formes irl. *fomgaib* «il me trouve» (de *fogabim*), v. gall. *ritpucsaun* «je t'avais désiré» (de *rhybucho*) comprennent deux termes : un préverbe suivi de pronom infixe, *fo-m*, *ri-t* et un verbe *-gaib*, *-pucsaun* (Vendryes, *Gramm.*, p. 269). Il y a simplement entre le préverbe et le verbe ce qu'on appelle en grammaire grecque une tmèse. Aussi, comme l'a montré d'Arbois de Jubainville (dans ces *Mémoires*, X, 283), rencontre-t-on dans la langue grecque l'exact correspondant des formes celtiques citées plus haut :

A 442 : Ὦ Χρύσῃ, πρό μ' ἔπεμψεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
Soph., *Phil.*, 817 : ἀπό μ' ὀλεῖς, ἣν προσθίγῃς
Eurip., *Hippol.*, 1357 : διά μ' ἔφθειρας
Arist., *Acharn.*, 295 : κατά σε χώσομεν τοῖς λίθοις
Alcée, 95 : ἔκ μ' ἔλασας ἀλγέων

M. Windisch (*Indog. Fschg.*, XIV, 420) a de même rapproché l'usage irlandais de l'usage védique. Dans les phrases suivantes, tirées du Ṛg-Veda, le pronom-régime s'intercale entre le préverbe et le verbe :

II, 33, 6 : *ún mā mamanda vṛṣabháḥ* «le taureau m'a réjoui»
I, 105, 8 (=X, 33, 2) : *sám mā tapanty abhítaḥ sapátnīr iva párçavaḥ* «les côtes me tourmentent tout autour comme des épouses»

Et c'est également le cas du latin dans *ob uos sacro*, *sub uos placo*, comme l'a rappelé M. Gaidoz (*Rev. Celt.*, VI, 89). En plaçant son pronom-régime entre le préverbe et le verbe, le celtique

a donc adopté un ordre de mots dont l'indo-européen lui fournissait le prototype.

Mais, en indo-européen, le pronom enclitique n'était placé qu'accidentellement entre préverbe et verbe; il pouvait figurer entre deux mots quelconques de la phrase :

R. V., IV, 17, 5 : *satyám enam ánu víçve madanti* «tous l'acclament, lui l'efficace»

ibid., I, 36, 4 : *devásas tvā Váruṇo Mitró Aryamā́ sáṃ dūtám pratnám indhate* «les dieux Varuṇa, Mitra, Aryaman l'allument, toi l'antique messager»

Δ 350 : Ἀτρεΐδη ϖοῖόν σε ἔπος Φύγεν ἕρκος ὀδόντων!

E 815 : *γιγνώσκω σε Θεά Θύγατερ Διὸς αἰγιόχοιο*

Même précédé d'un préverbe, il pouvait être suivi d'un mot quelconque et séparé du verbe par un plus ou moins grand nombre de mots :

R. V., I, 24, 3 : *abhí tvā deva savitar íçānaṃ váryāṇām sádāvan bhāgám īmahe* «vers toi, ô dieu Savitar, le maître des richesses, ô toujours secourable, nous allons en vue de la part»

Soph., *OEd. C.*, 1689 : *κατά με Φόνιος Ἀΐδας ἕλοι*

Le fait capital en celtique a été d'unir par un lien très étroit le préverbe, le pronom enclitique et le verbe, et de constituer un groupe de ces trois éléments.

Tout d'abord, le celtique a restreint le nombre des mots sur lesquels pouvait s'appuyer un pronom enclitique. En dehors des préverbes, le vieil-irlandais n'admet devant le pronom infixe en proposition indépendante que la négation et la particule *no*; ces deux éléments sont restés à cet égard assimilés aux préverbes : *no-b-guidet* «ils vous prient» Wb. 7 b 21, *ní-m-charat* «ils ne m'aiment pas» Wb. 5 c 6; cf. skr. *ná mā garan nadyaḥ* «les fleuves ne sauraient m'engloutir» R. V., I, 158, 5 ou gr. *μή μ' ἐρέθιζε* Hom., A 32. Le celtique s'est ensuite interdit d'intercaler quelque mot que ce soit entre le pronom et le verbe. Si l'on trouve encore isolément dans la poésie du vieil-irlandais un exemple comme *nom-choimmdiu cóima* «que le Seigneur me protège» Sg., p. 204, on sait du moins que c'est là une pure survivance, autorisée par les nécessités du mètre. La prose en a perdu l'usage; et le seul ordre correct serait dans la langue des gloses *nom-chóima coimmdiu*.

Ainsi le celtique a bien diminué le nombre des combinaisons possibles dans l'ordre des mots. Il a conservé les tours gr. *ϖρό μ' ἔπεμψεν ἄναξ* ou skr. *úṃ mā mamanda vṛṣabháḥ*, mais il s'est interdit les tours *abhí tvā bhāgám īmahe* ou *κατά με Φόνιος Ἀΐδας ἕλοι*, auxquels il substitue définitivement *abhí tvā | īmahe bhāgám* ou *κατά μ' ἕλοι Φόνιος Ἀΐδας*.

Ce faisant, il a obéi à une tendance générale des langues indo-européennes, qui a consisté à rattacher de plus en plus intimement le préverbe au verbe. Cette tendance est indépendante de l'accent. M. Meillet a établi (*Indog. Fschg.*, XXI, 339) qu'au point de vue de l'accentuation des préverbes, les diverses langues se répartissaient en deux groupes présentant de notables différences; mais toutes semblent s'accorder à faire perdre aux préverbes leur autonomie pour les rattacher au verbe.

La tendance est déjà sensible en sanskrit védique : la liberté dont jouit le préverbe par rapport au verbe se restreint quand on passe du Ṛg-Veda à l'Atharva-Veda, et plus encore de l'Atharva-Veda aux Brāhmaṇas (cf. Cuny, dans ces *Mémoires*, XIV, 330); plus tard, en sanskrit classique, le préverbe est soudé au verbe. En slave, en arménien, la soudure est un fait accompli dès les plus anciens textes (Meillet, *Indog. Fschg.*, XXI, 341). En grec, le procédé de la tmèse disparaît avec le temps. Le latin dit encore avant notre ère *disque tulissent* (Plaute, *Trin.*, 833) et *cunque globata* (Lucrèce, II, 154); mais de pareilles tmèses sortirent vite de l'usage, et de très bonne heure *ob uos sacro*, *sub uos placo* furent remplacés par *obsecro uos*, *supplico uos*. Si l'on rencontre encore dans le gotique de Wulfila, qui en est à cet égard au même point que le latin de Plaute ou de Lucrèce, des tours comme *uz-uh-þan-iddja* «ἀνεϑὴν δέ» Gal., II, 2 (de *us-gaggan*) ou *diz-uh-þan-sat* «εἶχεν δέ» Marc, XVI, 8 (de *dis-sitan*), du moins les préverbes sont-ils devenus inséparables en vieux-haut-allemand. Seul, le lituanien a admis jusqu'à nos jours l'insertion du pronom entre préverbe et verbe (Kurschat, *Grammatik der littauischen Sprache*, p. 299, § 1150), et il la pratique encore normalement comme procédé morphologique de l'expression du réfléchi : *at-si-guliu* «je me couche». C'est donc avec le lituanien que le celtique aurait le plus de ressemblance. Mais d'ailleurs le pronom régime peut être placé en lituanien après le verbe, même en cas de préverbe; et au surplus il y a entre les deux langues une différence essentielle qui devait empêcher le lituanien de donner à l'infixation l'importance qu'elle a prise en celtique. C'est que le préverbe lituanien communique au verbe un «aspect» spécial et que par suite le composé n'a jamais la même valeur que le simple. En irlandais au contraire, on a le même «aspect» dans *alid* «il nourrit» et *no-t-ail* «il te nourrit», ou, question de sens à part, dans *berid* «il porte» et *d-am-beir* «il se donne».

Le celtique, qui a conservé longtemps aux préverbes une certaine autonomie, devait un jour aussi la leur faire perdre. Le balancement d'accent qui détermine en vieil-irlandais l'opposition des formes prototoniques et deutérotoniques tend à disparaître dès le début du moyen-irlandais. Il se constitue peu à peu

pour chaque verbe composé une forme unique qui est prototonique; à l'opposition de *do-moiniur -toimniur*, *as-renaim -érnaim* ne survivent plus que *toimniur* «je pense», *érnaim* «je concède», en toute position. Dans les textes religieux du Leabhar Breacc, copié au XIV^e^ siècle, l'évolution est déjà très avancée; elle est achevée en irlandais moderne. En même temps que le préverbe devient inséparable du verbe, le pronom infixe est éliminé et remplacé par un pronom indépendant rejeté dans la phrase après le verbe : *in lá thucussa thu* «le jour où je t'ai pris» L. L. 53 b 16 (Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 154). Les deux faits sont connexes. Dès l'année 1099, les Annales d'Ulster présentent un exemple de pronom indépendant (T. O'Máille, *The Language of the Annals of Ulster*, p. 180); Strachan a montré dans *Ériu*, I, 153, comment le procédé de l'infixation était peu à peu sorti de l'usage en moyen-irlandais. La même évolution s'est produite en gallois, plus tôt même qu'en irlandais (voir Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 252); on n'y trouve plus comme préverbes séparables que *dy-*, *er-* et *rhy-*, ce dernier maintenu par sa valeur grammaticale (Pedersen, *ibid.*, II, 156); les pronoms infixes s'y appuient surtout à des particules (Strachan, *Introd.*, p. 36) et l'usage s'en restreint de plus en plus. Ainsi, vers le milieu du moyen âge, les langues celtiques ont terminé l'évolution qui avait abouti en latin archaïque à substituer *obsecro uos* à *ob uos sacro*. Dans leurs plus anciens textes, elles admettent encore l'insertion du pronom entre préverbe et verbe; le préverbe y jouit encore de l'autonomie, mais d'une autonomie restreinte, puisque la séparation n'est permise qu'au profit du seul pronom.

Par une conséquence naturelle, la valeur casuelle du pronom ainsi inséré s'est restreinte en même temps. En indo-européen, on pouvait mettre après un préverbe une forme pronominale enclitique à un cas quelconque (le nominatif naturellement excepté). Nous avons un génitif en sanskrit dans *ā́ no niyúdbhiḥ çatinībhir adhvarā́m sahasríṇībhir úpa yāhi* «viens vers notre sacrifice (*adhvarā́m naḥ*) avec cent, avec mille attelages» R. V., I, 135, 3 et un datif dans *prá no yacchatād avṛkám pṛthú chardíḥ* «accorde-nous une protection sûre et large» *ibid.*, I, 48, 15.

En celtique, il n'est plus question de placer un génitif entre préverbe et verbe, car le celtique n'a conservé le génitif que comme régime de nom. Mais le génitif des pronoms personnels y est devenu l'adjectif possessif, et l'irlandais possède certains tours spéciaux, où l'adjectif possessif de la 3^e^ personne est inséré entre préposition et verbe (cf. *Rev. Celt.*, XXXII, p. 449); voir ci-dessous, p. 345 [1]. Le pronom au datif s'est maintenu en britto-

[1] Dans des textes anciens du moyen-irlandais, le pronom infixe des deux premières personnes du pluriel a pris la forme de l'adjectif possessif correspon-

nique devant certains verbes (Strachan, *Introd.*, p. 37; Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 158) : gall. *y perffeith garyat hwnnw a-n rodho yr yspryt glan* «que le Saint-Esprit nous donne cet amour parfait» Elucidar., 103; *a-n gunel iechid* «qu'il nous fasse la santé» B. B. C., p. 40, 9[1]; *ry-m dywod huimleian chuetil am echrin* «une sorcière m'a dit une nouvelle qui m'épouvante» *ibid.*, p. 55, 13 (cf. p. 55, 7); *ry-m rotes* «il m'a donné», *ry-m lloues* «il m'a accordé» *Myv. Arch.*, 2e édit., 160 a 14, 202 b 46. Dans le vieil-irlandais des gloses, le datif n'est plus attesté qu'avec le verbe substantif (Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 143) : *ro-sm-bia lóg* «ils auront une récompense» (mot à mot : «une récompense leur sera») Wb 6 a 5. Un texte récemment publié, *The Monastery of Tallaght*, fournit, il est vrai, un exemple de datif avec le verbe «donner» : *do-t-berae eislis dianderne aithrigi dó* «il te donnera de la négligence si tu fais pénitence pour lui» (cf. *Rev. Celt.*, XXXII, p. 480). Mais cet exemple est isolé; en règle générale, l'irlandais refuse à ses pronoms infixes la valeur de datif (Pedersen, *op. cit.*, 144). L'explication du fait se devine aisément. L'irlandais n'a guère conservé le datif que comme régime de préposition (Vendryes, *Gramm.*, p. 141); il est naturel qu'il distingue *do-t-beir* «il te donne, toi» de *dobeir deit* «il te donne, à toi» puisque le régime indirect s'exprime toujours par la préposition : *dobeir lóg dopetar* «il donne une récompense à Pierre». La curieuse phrase suivante du Black Book, où le régime indirect est repris au moyen de la préposition, conduit à la même conclusion pour le brittonique : *ry-m-divod gwyllan opell ymi* «une sorcière m'a dit à moi de loin» B. B. C., p. 61, 13.

C'est ainsi, par une série de restrictions à l'ancienne liberté dans l'ordre des mots, que le celtique est arrivé à se constituer un groupe étroitement uni, comprenant le préverbe, le pronom régime et le verbe. Il reste à prouver que le groupe ainsi constitué devait naturellement se placer en tête de la phrase.

L'observation a été faite depuis longtemps qu'en sanskrit védique les formes enclitiques des pronoms, ainsi que certaines particules, occupaient le plus souvent la deuxième place dans la phrase (cf. Delbrück, *Synt. Fschg.*, III, 47; Bartholomae, *Ar. Fschg.*, II, 3). Il en est de même dans les gāthās de l'Avesta (Bar-

dant : *cid nach-ar-cobrai* «pourquoi ne nous aides-tu pas?» Saltair na Rann, 3759; *arnách-bar-accaister* «afin que vous ne soyez pas vus» L. U. 85 a 4 (le texte correspondant du Yellow Book of Lecan porte *arnach-ab-accastar*, avec l'ancienne forme). Mais il n'y a probablement rien à tirer ici de ce fait, qui n'est pas attesté en vieil-irlandais et se laisse aisément expliquer en moyen-irlandais par l'analogie (cf. J. Strachan, *Ériu*, I, 158).

[1] Cité d'après l'édition en fac-similé de M. J. Gwenogvryn Evans, Pwllheli, 1906.

tholomae, *ibid.*, 11) et M. Wackernagel a établi que tel était aussi l'usage des inscriptions en vieux-perse (*Indog. Fschg.*, I, 403). Le germanique présente quelques réminiscences de la même règle (voir Kluge, *K. Z.*, XXVI, 80), dont on retrouve en latin, et surtout en grec, de nombreuses survivances. Dans le magistral article qu'il a consacré à cette question (*Indog. Fschg.*, I, 333-436), M. Wackernagel a conclu qu'en indo-européen les enclitiques se plaçaient normalement après le premier mot accentué de la phrase, c'est-à-dire à la deuxième place. Cette loi, enseignée par M. Delbrück dans sa *Vergleichende Syntax*, t. III, p. 49, a été depuis corrigée par M. Meillet (dans ces *Mémoires*, XIV, 22), qui a substitué avec raison le terme de « mot accessoire » au terme d'« enclitique »; c'est sous cette forme qu'elle sera acceptée ici.

Si on l'applique au celtique, on constate que la présence du pronom infixe à l'intérieur du groupe verbal, constitué comme il a été dit ci-dessus, entraînait fatalement le groupe en tête de la phrase. Or, trois faits attestent que l'irlandais maintenait essentiellement le principe ancien qui fixait le pronom enclitique, mot accessoire, à la deuxième place.

A. Le premier est relatif à la place de l'adjectif possessif dans certains tours destinés à rendre le relatif au génitif (cf. *Rev. Celt.*, XXXII, p. 449). Dans des phrases comme *asa caini clu* « dont la gloire est plus belle » L. U. 55 b 41, ou *ata ṅ-aidble bríga* « dont les vigueurs sont vastes » Fél. Ep. 34, comme *foambiat mám* « sous le joug desquels ils sont » Ml. 59 d 7, ou comme *asa tái oc báig* « à qui tu prétends » L. L. 84 a 15, l'adjectif possessif, ancien génitif de pronom personnel, est, contrairement à l'usage, séparé du substantif auquel il se rapporte, mais il occupe la deuxième place.

B. On sait ce qui se produit quand le verbe a deux ou plusieurs préverbes : le second porte l'accent et forme avec les autres préverbes et le verbe enclitique un composé inséparable : *con-gairim* « j'appelle » L. U. 128 b 44, mais *for-congrim* « j'enseigne » Wb. 9 d 30. Il y a ainsi entre le premier préverbe et les suivants une coupure, qui permet même exceptionnellement dans des textes en vers l'insertion d'un autre mot : *as-runa rimaid* « vous proclamez les mystères » Félire, 12 janvier (de **ess-ind-fédim* au prétérit parfait). Certaines particules et notamment la négation comptent ici dans le nombre des préverbes : *dobiur* « je donne », *ní-tabur* « je ne donne pas ». Cette règle est étroitement liée à l'usage des pronoms infixes; car, s'il y a un pronom infixe, c'est toujours après le premier préverbe (ou la particule) qu'il est placé : *do-mm-imchomartatar* gl. coartarunt me Ml. 39 c 32 (préverbes *to*, *im* et *com*); *ni-n-fortéit* « il ne nous aide pas » Wb. 4 a 27

(préverbe *for*). Le point de départ de cet usage est sans doute ancien; le sanskrit dit : *úpa náḥ sutám ā gahi* «viens vers notre soma» R. V., I, 16, 4, *ā́ mā pūṣann úpa drava* «ô Puṣan, hâte-toi vers moi» *ibid.*, VI, 48, 16; cf. l'observation de M. Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, p. 258-259, sur le russe *vos-prí-njal* «il reçut». Il n'en est pas moins caractéristique que l'irlandais l'ait conservé. On en rencontre quelques exemples aussi en brittonique : *ry-m-artuad* «j'ai été noirci» B. B. C., p. 23, 1 (de *ar-dduo* «noircir»), *ry-m dirwaen duw*, *ry-m dirwy*, *ry-m dirwnaeth rann hiraeth rwy* «Dieu m'a poursuivi, m'a puni; il m'a fait une trop grande part de chagrin» *Myv. Arch.*, 2e édit., 254 b 15. Surtout avec une particule devant le pronom (Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 276) : *duw a-n ryamwc* «Dieu nous protège!» (*B. of Taliessin*, ap. Skene, *F.A.B.*, II, 149, 3); *y-m rylygrwys* «il m'a maltraité» R. B., I, 115, 21; *y-th rygereis* «je t'ai aimé» R. B., I, 118, 3; *kyn ny-s rywelhei eiroet* «bien qu'il ne l'eût jamais vue» W. B., col. 454, 22.

C. L'impératif subit en celtique un traitement spécial. Le préverbe y est toujours inséparable du verbe, ce qui tient à ce que l'accent frappe toujours la première syllabe du groupe verbal : de irl. *dobiur* «je donne», *tabair* «donne» L. U., 108 a 21 à côté de *beir* «porte» L. U., 128 b 28 (voir Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 249); de gall. *dyredu* «accourir», *tyred* «accours» (voir Loth, dans ces *Mémoires*, VI, 339, n. 3). Lorsque l'impératif était accompagné d'un pronom-régime, il fallait choisir entre deux solutions qui toutes deux violaient une règle de la langue : séparer le préverbe du verbe pour maintenir à la deuxième place le pronom régime ou bien maintenir le groupe verbal inséparable en rejetant le pronom à la troisième place. C'est le premier parti que l'irlandais adopta, et l'on rencontre ainsi dans la langue des gloses l'opposition étrange de *tomil* «mange» Wb. 6 c 7 (de *do-melim*) et de *du-m-em* «protège-moi» Ml. 72 d 11, *do-n-eim* «protège-nous» Ml. 110 d 9 (de *do-emim*); de *dénid* «faites» Wb. 23 c 11 et de *do-sn-gniith* «faites-les» Wb. 24 b 12 (de *do-gnú*). En brittonique les exemples sont rares. Il arrive que le pronom soit simplement suffixé au verbe : gall. *gordercha hi* «courtise-la» R. B., I, 195, 22; corn. *dylyr vy* «délivre-moi» (Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 155). Mais un vers du poète gallois Llywarch ap Llywelyn fournit l'équivalent des faits irlandais : *duw ren dy-m-ryt kymwynas* «Seigneur Dieu, donne-moi une faveur» *Myv. Arch.*, 2e édit., 212 b 1 (cf. 205 b 21).

Les deux derniers cas qui viennent d'être étudiés soulèvent une question délicate en faisant, comme on l'a vu, intervenir l'accent; il importe de fixer les idées à cet égard.

D'après la loi ci-dessus énoncée, tout mot accessoire, tel le pronom enclitique, se plaçait en indo-européen après le premier

mot accentué de la phrase; et de fait, en sanskrit, les préverbes sur lesquels s'appuient des pronoms enclitiques portent toujours l'accent. Si l'hypothèse présentée ici est exacte, il faut qu'il en ait été de même en irlandais. Or, les grammaires de l'irlandais enseignent que le pronom infixe est toujours placé devant l'accent du groupe verbal; que, lorsqu'il y a un préverbe, c'est le verbe qui porte l'accent; qu'en cas de deux ou plusieurs préverbes, le second seul est accentué. Et la phonétique donne raison à cette doctrine. Il y a là une contradiction qui repose sur la valeur équivoque du premier préverbe. Mais cette contradiction peut se résoudre.

Tout d'abord c'est un fait connu que l'addition d'un enclitique confère la valeur de mot accentué à des mots généralement dépourvus d'accent, à des proclitiques par exemple. Le grec dit *περί μου* et *πρός με*. A s'en tenir aux règles d'enclise que pratique le grec, on pourrait donc justifier l'accentuation du préverbe irlandais suivi de pronom enclitique. L'irlandais lui-même présente l'existence d'un accent secondaire sur les prépositions suivies d'adjectif possessif (voir Pedersen, *Aspir.*, 118). Mais cette comparaison même n'est pas nécessaire, et, vu la différence de nature entre l'accent grec et l'accent irlandais, on pourrait la récuser. L'équivoque dont on souffre ici tient à la confusion de deux notions qu'il faut avoir soin de distinguer, car elles ne se recouvrent pas : l'accentuation et l'autonomie des mots. Le préverbe placé en tête était en celtique originellement autonome et indépendant du verbe ou des autres préverbes qui suivaient, toute question d'accent mise à part. Cela ressort de certains faits de phonétique (Pedersen, *K. Z.*, XXXV, 340) et de la forme même du préverbe *com* qui, devant le verbe accentué, change son *m* en *n* suivant la loi des finales (voir Thurneysen, *Hdb.*, I, 458). Cela est prouvé surtout par les tours *nom-choimmdiu cóima* (voir p. 341) ou *as-ruma rimmaid* (voir p. 345), auxquels on peut joindre *fordon-itge Brigte bet* «que la prière de Brigitte soit sur nous» *Thes.*, II, 290, 11. Enfin, certaines habitudes de graphie dans les manuscrits du vieil-irlandais justifient la même conclusion (voir Vendryes, *Gramm.*, p. 317).

Il est d'ailleurs un cas tout à fait comparable dont on peut tirer un enseignement précieux. C'est celui du verbe-copule. En celtique, la copule est proclitique et fait corps avec le mot qui suit : irl. *is-écen* «il est nécessaire». Mais l'addition d'un pronom enclitique confère à la copule une valeur autonome; et ainsi s'est constituée en irlandais et en brittonique une flexion nouvelle dont le sens était d'abord «j'ai (est à moi)» et ensuite simplement «je suis» : irl. *issum écen* «il m'est nécessaire» Wb. 10 d 24 (*isam écen* L. L. 71 b 50; *isim écen* L. U. 57 a 39); *isa*[*t*] *dilmain* «il

t'est légitime», *isim senóir* «je suis un vieillard» *Death Tales*, p. 24, l. 9, etc. (Thurneysen, *Hdb.*, I. 257); gall. *yssim ediuar* «j'ai regret» B. B. C., p. 101, 2, *ysym argluyd* «je suis seigneur» *Myv. Arch.*, 2e éd., 176 a 9 (Strachan, *Introd.*, p. 102).

Dans les deux cas, la question d'accent est secondaire; le fait essentiel est l'autonomie. Mais l'explication des deux cas est la même. C'est le pronom enclitique qui a été en celtique, sinon la cause (car le sanskrit accentue ses préverbes), du moins la sauvegarde de l'autonomie du préverbe. Ainsi se manifeste plus nettement encore le rôle prépondérant qu'a joué le pronom enclitique dans la constitution de la phrase.

Il n'a été question ci-dessus que des pronoms infixes dits en irlandais «de la première classe». Mais on sait que toute la syntaxe du pronom est dominée en irlandais par la distinction des deux classes de pronoms infixes.

La seconde classe est essentiellement caractérisée par la présence devant le pronom d'un élément *d*, qui se fait suivre lui-même, quand le pronom commence par une consonne, d'une des voyelles *a*, *i*, *o*, *u*; le timbre de la voyelle varie suivant les textes, et aussi suivant les pronoms (voir Sommer, *Zeitsch. f. celt. Phil.*, I, 184 et suiv.); ainsi, pour la première personne du singulier, on aura *-dam-* (*-dom-*, *-dum-*); pour la seconde, *-dat-* (*-dit-*, *-dot-*), etc.

Les pronoms infixes de la seconde classe sont généralement employés dans les propositions relatives; aussi appelle-t-on parfois cette seconde classe «classe relative», par opposition à la «classe non relative», qui est la première, étudiée ci-dessus. Mais il s'en faut que toutes les propositions relatives aient toujours les pronoms infixes de la seconde classe (cf. Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 146, § 486, Anm. 2). Et inversement l'élément *-d-* est souvent attesté en dehors de la position relative. Trois faits sont particulièrement significatifs à cet égard.

a. On rencontre régulièrement l'élément *-d-* après certains préverbes en toute position[1] (Pedersen, *op. cit.*, 147) : *atob-cí* «il vous voit» Wb. 25 a 26 (de **ad-dob-cí*; *ad-cíu* «je vois»), *fritum-chomart* «j'ai été offensé» (de **frith-dum-*) Wb. 33 a 12, *for-dob-moinetar* «ils vous jalousent» Wb. 19 d 27. Le *t* de *atobcí*, *fritum-chomart*, issu régulièrement des groupes *-dd-* ou *-thd-*, a été substitué au *d* après d'autres préverbes : *for-tan-roichan* «tu nous as instruits» Ml. 22 c 3.

[1] Contrairement à l'opinion exprimée ici, M. Thurneysen (*Hdb.*, I, 246 et 272) soutient qu'il s'agit d'une troisième classe de pronoms infixes caractérisée par un *t-* et tout à fait différente de celle dont le *-d-* est la marque.

b. Après le verbe-copule (voir ci-dessus, p. 347), le pronom infixe a toujours la forme de la deuxième classe à la troisième personne, par opposition aux deux premières personnes, qui ont la forme de la première classe : *issid n-aithrech* «il a regret» Ml. 90 d 12 par opposition à *issim écen* «j'ai besoin».

c. Au *-d-* irlandais semble correspondre la particule *(y)d-* du brittonique. Or, cette particule, qui se rencontre parfois en position relative, est plus fréquente encore en position non relative (voir Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 232). Elle est entrée en lutte avec la particule *a* et, suivant les textes ou les époques, la limite entre les deux n'est pas nettement tranchée.

Ces trois faits prouvent que l'élément *-d-* ne porte en soi aucune marque particulière de relation. Il n'est pas douteux que sous ce *-d-* ne se cache une ancienne particule indépendante du pronom. C'est l'opinion de M. Thurneysen, *Hdb.*, I, § 452 et 507. C'était déjà celle de d'Arbois de Jubainville (dans ces *Mémoires*, X, 286), qui y voyait l'équivalent du grec *δέ* (cf. Sommer, *Z. f. celt. Phil.*, I, 228). M. Windisch (*Indog. Fschg.*, XIV, 424) songeait à un rapprochement avec le sanskrit *tú* «mais» (par exemple dans *á tú na úpa gantana* «venez à moi» R. V., VIII, 7, 11). M. Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 221 et 233, compare le sanskrit *ihá* «ici»[1]. De toute façon, on aboutit à cette conclusion que les pronoms infixes de la deuxième classe sont séparés du préverbe par une particule et se trouvent ainsi dans la phrase à la troisième place : *no-do-n-fírianigedar* «qui nous justifie» Wb. 19 a 14.

Ici encore l'irlandais maintient un usage ancien. Il est de règle en indo-européen de mettre tout mot accessoire à la deuxième place dans la phrase; mais, quand la phrase comportait plusieurs mots de ce genre, les pronoms cédaient le pas aux particules. C'est l'usage en sanskrit : *vy ù no rāyó akhyat* «elle nous fit voir des richesses» R. V., I, 113, 4; et en grec les exemples sont innombrables (Wackernagel, *I. F.*, I, 341, 361; Monro, *Hom. Gramm.*, 2e édit., p. 335) :

Hom., Γ 367 : . . . ἐκ δέ μοι ἔγχος
ἠίχθη παλάμῃφιν
Soph., *Phil.*, 1177 : ἀπό νύν με λείπετ' ἤδη

[1] On pourrait opposer à M. Pedersen que *ihá* n'est pas enclitique en sanskrit. Mais l'objection ne vaudrait pas; comme l'enseigne M. Delbrück, *Vgl. Synt.*, III, p. 54, le pronom enclitique pouvait être repoussé de la seconde à la troisième place par certaines particules même accentuées : skr. *ví vāí te mathiṣyāmaha imāḥ prajāḥ* «nous ravirons ces créatures tiennes» (*Çat. Brāhm.*, II, v, 1, 12), *pátiṃ nú me púnaryuvānaṃ kurutam* «rendez la jeunesse à mon époux» (*ibid.*, IV, 1, 5, 10); gr. *καί δή μοι γέρας αὐτὸς ἀφαιρήσεσθαι ἀπειλεῖς* (A, 161), *καὶ λίην σε πάρος γ' οὔτ' εἴρομαι οὔτε μεταλλῶ* (A, 553), *ἕσπετε νῦν μοι* (II. 112). Ces particules font partie des mots accessoires de la phrase (Meillet, dans ces *Mémoires*, XIV, 22).

Soph., *Antig.*, 432 : *σὺν δέ νιν θηρώμεθα*
Arist., *Guêpes*, 784 : *ἀνά τοί με πείθεις*

On observe la même règle en gotique dans *ga-u-hva-sēhvi* « *εἴ τι βλέπει* » Marc, VIII, 23, où se trouvent après le préverbe *ga* la particule *u* et le pronom indéfini enclitique *hva* (Streitberg, *Got. Elem.*, 3e-4e édit., p. 158-159).

Si le *-d-* irlandais n'est que le reste d'une ancienne particule enclitique, on comprend qu'il ait pu originellement figurer indifféremment dans une proposition quelconque, car il n'y avait pas en indo-européen de particule relative. Mais on comprend aussi que l'irlandais ait tenté de l'utiliser pour aider à l'expression du relatif. L'absence de pronom relatif a obligé les langues celtiques à marquer la relation par un certain nombre de moyens de fortune; mais elles n'ont jamais réussi à se constituer pour marquer la relation un système homogène et définitif. Le brittonique moins encore que le gaélique; ainsi le gallois n'a pas comme l'irlandais utilisé la différence des négations *ni* et *na* pour les répartir d'après le caractère relatif ou non de la phrase (Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 260); et l'on a vu plus haut que la particule *yd* y flotte encore entre les deux types de phrases. L'irlandais au contraire a tendu, sans y réussir d'ailleurs complètement, à spécialiser la particule *-d-* dans les phrases relatives.

Il trouvait encore en indo-européen le point de départ de cette tendance. Les particules jouent un rôle très important dans les langues les plus anciennes, comme le sanskrit védique ou le grec homérique, parce qu'elles servent à la liaison des propositions et que particulièrement elles permettent de conserver la parataxe. Les particules *δέ* ou *τε* équivalent souvent chez Homère à l'indication d'un rapport de relation :

K 245 : *φιλεῖ δέ ἑ Παλλὰς Ἀθήνη*

signifie « lui que Pallas Athéné aime », et on peut traduire

X 9 : *. . . οὐδέ νύ πώ με*
ἔγνως ὡς θεός εἰμι, σὺ δ' ἀσπερχὲς μενεαίνεις

par « tu ne sais pas que je suis dieu, toi qui t'emportes avec violence »; ou :

K 185 : *. . . πολὺς δ' ὀρυμαγδὸς ἐπ' αὐτῷ*
ἀνδρῶν ἠδὲ κυνῶν · ἀπό τέ σφισιν ὕπνος ὄλωλεν

par « hommes et chiens, que le sommeil a quittés, mènent grand tapage après lui » (cf. Kühner-Gerth, II, 2, 2e édit. [1904], p. 267 et 432). La langue d'Hérodote abonde en phrases de ce genre (Kühner-Gerth, *ibid.*, p. 230).

Sans prétendre à l'exactitude du rapprochement de la particule δέ du grec et de l'infixe *-d-* de l'irlandais, il est permis d'utiliser la comparaison des phrases grecques précitées pour expliquer la formation du groupe verbal en celtique; la phrase *no-d-n-ail* « toi qui le nourris » Wb. 5 b 28 aurait un équivalent en grec dans νῦν δέ ἑ τρέφεις[1]. Bien loin de compromettre l'hypothèse proposée ici, le cas des pronoms infixes de la seconde classe ne peut donc au contraire que la fortifier, en l'élargissant : le rôle décisif dans la question qui nous occupe a été joué par les mots accessoires, particules aussi bien que pronoms.

On peut conclure ainsi la discussion qui précède :

L'originalité du celtique est dans les deux faits suivants : 1° il a maintenu l'usage indo-européen de mettre les mots accessoires à la deuxième place de la phrase; 2° il a obéi à une tendance, qui s'est manifestée au cours du développement de tous les dialectes indo-européens, à grouper le préverbe et le verbe pour en faire un composé inséparable. Étant donné qu'il conservait par ailleurs les formes enclitiques des pronoms, cela le conduisait fatalement à appuyer le pronom-régime sur le préverbe et à faire suivre le pronom-régime directement du verbe (ou d'un autre préverbe au cas où la phrase en comportait plus d'un). Mais cette double nécessité stéréotypait pour ainsi dire le début de toute phrase, dans laquelle le verbe était composé et avait pour régime un pronom; ensuite pouvaient venir, dans un ordre d'ailleurs indifférent, le sujet et les autres régimes (Vendryes, *Gramm.*, p. 305). Or, l'irlandais a une énorme proportion de verbes composés, et la prolepse y augmente sérieusement le nombre des pronoms infixes (Thurneysen, *Hdb.*, § 420, p. 254). On comprend donc que l'usage de placer le verbe en tête se soit aisément étendu à toutes les phrases : *no-t-ail dia* « Dieu te nourrit » a entraîné *alid dia infer* « Dieu nourrit l'homme » et d'après *for-dom-chain dia* « Dieu m'instruit » on a dit *forcain dia infer* « Dieu instruit l'homme », etc. Cet usage a été si fortement établi qu'il a survécu même à la disparition des pronoms infixes et des préverbes séparables. Il est enseigné aujourd'hui encore dans les grammaires de l'irlandais (O'Donovan, p. 357; Molloy, p. 142).

J. Vendryes.

[1] L'infixe *-d-* n'est d'ailleurs pas la seule particule à figurer dans les formes verbales relatives. On sait qu'après la négation en cas de pronom infixe s'ajoute un élément *-ch-* qui doit représenter aussi une ancienne particule, peut-être le *ca* du sanskrit, le τε du grec; en substituant οὔτε à οὐδέ dans le vers d'Homère οὐδέ τοι ἐκτελέουσιν ὑπόσχεσιν (B, 286), on aurait donc l'équivalent de l'irlandais *nachat toscelfat* (Ml. 107 c 11, gl. non te experituri), c'est-à-dire : négation + particule τε (*-ch-*) + pronom enclitique + préverbe + verbe.

PERSICA.

I. La 3e personne du pluriel de l'imparfait.

Pour rendre une même idée « ils m'ont apporté tribut », on trouve trois formes différentes de l'imparfait de *baratiy* dans les inscriptions de Darius : *manā bājim abara* à Persépolis, e, 10; *aba[ra]ha* à Naxš-i-Rustam, a, 19-20 (d'après la nouvelle édition de M. Weissbach, *Die Keilinschriften am Grabe des Darius Hystaspis*, *Abh. d. phil.-hist. Kl. d. sächs. Ges. d. Wiss.*, XXIX, 1); *abaratā* (c'est-à-dire *abarantā*) à Behistun, I, 19.

La forme *abaraha* résulte de l'extension de la finale de la 3e personne du pluriel de l'aoriste en *-s-*, extension comparable à celle de *-σαν* en ionien-attique. La même extension a déjà été constatée sous une autre forme dans *adurujiyaša* de Behistun, IV, 34-35 (voir J. Schmidt, *K.Z.*, XXVII, 326 et suiv.). Une extension pareille fournit la 3e personne du singulier de l'imparfait *akunauš*. Il est même probable que tout le groupe de *āiš*, *āiša* est secondaire et remplace l'ancien imparfait de *aitiy* « il va », dont on n'a d'autre trace que *āyatā* à Suez. La racine **ei-* n'avait pas d'aoriste en indo-européen, et le sanskrit n'indique pas qu'il en ait été créé un en indo-iranien : *éti* n'a pas d'aoriste dans le Ṛgveda.

Pour la forme, *abaratā*, Beh., I, 19, est au moyen; mais le sens n'a rien de moyen; et la raison qui a fait recourir au moyen à Behistun est la même que celle qui a fait choisir la forme nouvelle *abaraha* à Naxš-i-Rustam. Cette raison est l'ambiguïté de *abara*, qui signifiait à la fois « il portait » et « ils portaient ». Le singulier *abara* est issu de **abharat*, et le pluriel *abara* de **abharant*; mais rien ne prouve qu'une distinction se maintenait dans la prononciation. Comme une *n* finale de syllabe n'est pas notée en vieux perse, on peut admettre que le pluriel noté *abara* se prononçait **abaran*; ce n'est qu'une possibilité, et la graphie n'indique rien. Les tentatives faites pour différencier le pluriel du singulier, soit par le procédé employé dans *abaraha*, soit par celui employé dans *abaratā*, donnent en effet lieu de croire que le pluriel *abara* tendait à se confondre avec le singulier *abara* dans la prononciation.

Ce n'est pas seulement dans *abaratā* que la désinence secon-

daire moyenne de la 3e personne du pluriel a remplacé la désinence active correspondante, devenue trop peu nette. Tandis que Behistun a seulement *āiša*, on lit à Suez, c, 11, *āyatā* (c'est-à-dire *āyantā*); or, pas plus en perse que dans l'Avesta ou en sanskrit, le présent de **ai-* n'admet les désinences moyennes.

Les formes du verbe «être» montrent comment la désinence moyenne secondaire de la 3e personne du pluriel sert de substitut à la désinence active. Au singulier, on n'a que *āha*, qui est fréquent. Au pluriel, on a également *āha* dans des formules, d'abord dans la formule des dates : Beh., I, 38, XIV *raučabiš θakatā āha*, et de même 42, 56, 90, 96; II, 27, 36, 42, 47, 56, 70, 98; III, 19, 40, 47, 63, 69, 89; et aussi dans la formule : Beh., I, 7 = Beh., a 16, VIII *manā taumāyā tyaiy paruvam xšāyaθiyā āha*, et à peu près de même Beh., IV, 50, *tyaiy paruvā xšāya[θiyā y]ātā āha*. Quand l'imparfait de «être» est employé d'une manière plus autonome, c'est *āhatā* (c'est-à-dire *āhantā*) qu'on rencontre : dans le même passage de l'inscription de Behistun où l'on a signalé *ābaratā*, on trouve aussi : I, 18, *imā dahyāva . . . manā badakā āhatā*; on lit I, 57, *tyaiyšaiy fratamā martiyā anušiyā āhatā* (et de même II, 77; III, 75 et 91; ou, avec une orthographe qui indiquerait un souvenir de *āha*, la forme *āhata* III, 49 et 51); IV, 80, *imaiy martiyā tyaiy adakaiy avadā [ā]hatā yātā* . . . . Or, le présent de i.-e. **es-* n'admet pas les désinences moyennes, et le vieux perse se comporte à cet égard comme toutes les autres langues indo-européennes.

Cet emploi des pluriels *abaratā*, *āyatā*, *āhatā* est remarquable; car les désinences moyennes ont ailleurs en vieux perse toute leur signification ancienne. Par exemple, en regard de *akunava* «ils ont fait», qui se distinguait bien de *akunauš*, on a *akunavatā* (c'est-à-dire *akunavantā*) Beh., III, 12 = V, 6, *avam maθištam akunava* «ils ont fait de lui leur chef», et *ăgrbāyatā* signifie «il a pris pour lui-même» Beh., I, 42, 43, 81; III, 82. Toutefois *akunavayatā* (c'est-à-dire sans doute *akunavayantā*) Beh., I, 21 et 24, a la désinence d'un moyen sans en avoir le sens; mais la forme est assez mystérieuse avec son *y*.

Du reste, l'ancienne désinence secondaire active de la 3e personne du pluriel n'est pas inconnue du vieux perse; elle est normale lorsque l'opposition du singulier et du pluriel demeure nette, comme dans *aja* «il a tué» : *ajana* «ils ont tué», et elle se rencontre aussi dans des cas où la confusion est complète dans la graphie, et l'était peut-être dans la prononciation : Beh., II, 12 et suiv. *atrsa* «ils ont eu peur» (cf. Pers., e, 9) et *ăgrbāya* «ils ont pris» (cf. aussi Beh., III, 48 et 49); Beh., I, 76 *abava* «ils sont devenus» (de même II, 7, 93; III, 78; IV, 34; Beh., I, 76 *ašiyava* «ils sont partis»).

L'hésitation entre les types *abarantā*, *abaraha* et *aduruǰiyaša* montre que l'élimination de l'ancienne forme de la 3e personne du pluriel de l'imparfait était en train de se faire à l'époque de Darius Ier. L'usage littéraire n'était pas fixé dans un idiome qu'on commençait seulement d'écrire, et les inscriptions traduisent en quelque mesure les flottements de l'usage sur les points où la langue était en voie de transformation.

II. *Vašnā.*

Contrairement à l'Avesta, qui présente gāth. *vasnā*, zd *vasna* «par la volonté de», le vieux perse n'a jamais que *vašnā*, et la forme est fréquente. On s'explique aisément que le perse ait gardé l'ancien état phonétique *-šn-*, tandis que la langue de l'Avesta remplaçait le *š* par un *s* analogique : le *s* se retrouve dans gāth. *vasəmī*, *usəmahi-*, zd *vasmi* et dans zd *vasō*; si, au contraire, la racine était attestée en perse autrement que par *vašnā*, elle se présenterait en vieux perse avec *θ*, en persan avec *h*, et par suite le point de départ de l'action analogique manque. — C'est pour la même raison que l'Avesta remplace l'ancien **yašna-* par *yasna-* sous l'influence de *yazaiti*, mais que le perse a conservé **yašna-*, représenté par *yašn* en pehlvi, par *jašn* en persan : la racine se présente en perse sous la forme *yad-*, par exemple dans v. p. *yadātaiy*, *āyadanā*, et par suite rien ne conduisait à éliminer le *š* de **yašna-*. — Le *š* de v. p. *ašnaiy* Beh., II, 11-12 a persisté dans les mêmes conditions si l'on admet le sens hypothétique de «en marche» proposé par M. Bartholomae et assez généralement admis, et si l'on rapproche zd *azaiti*. — Au commencement du mot, le vieux perse conserve de même *xšnāsātiy* «qu'il reconnaisse», à Behistun, I, 52 et *xšnāsāhy* «tu reconnaîtras» à Naxš-i-Rustam, a, 42, et le persan a *šināsad* «il reconnaît», en regard de v. p. *adānā* «il connaissait» Beh., I, 51 et du persan *dānad* «il sait». Dès l'époque du vieux perse, le *d* de *dānā-* avait séparé ce thème de présent du thème de *xšnāsa-*, et tout sens de la parenté de ces deux thèmes avait disparu.

La langue de l'Avesta n'est pas la seule où *-sn-* ait remplacé *-šn-*, là où l'analogie était possible. Ce n'est pas *vašna-*, c'est *vasna-* qui se trouve dans les parlers du Nord-Ouest. Deux des morceaux manichéens publiés par M. F. W. K. Müller, les nos 102 et 177, offrent plusieurs fois chacun *wsn'd* «à cause de». Or, le morceau 177 est de ceux où se trahit l'influence du parler du Nord-Ouest : le nom de nombre «trois» y apparaît sous la forme *hry*, et l'on y lit *fryštg*, avec *št*; le morceau 102, moins net, a aussi *fryštg*. L'arménien, qui doit au dialecte du Nord-Ouest ses anciens emprunts (voir ces *Mémoires*, XVII, p. 242 et suiv.), a

vasn «à cause de», cf. Pedersen, *K.Z.*, XXXVIII, 194 et suiv. et Bartholomae, *I.F.*, XIX, *Beiheft*, 220; et si Hübschmann, *Arm. Gramm.*, p. 494 et suiv., a repoussé l'explication de *vasn* par un emprunt, c'est parce qu'il tenait les emprunts de l'arménien pour faits en principe au dialecte perse proprement dit, où *vašnā* subsistait; du reste *vašnā* n'a sans doute pas survécu dans le parler du Sud-Ouest, où «à cause de» était exprimé par *rādiy*, devenu en pehlvi *rāi*, mot propre à ce dialecte (cf. Hübschmann, *I.F.*, *Anz.*, X, 46). On ne rencontre le *-sn-* analogique en perse que dans un mot d'origine avestique, le pehlvi *mzdysn*, qui représente zd *mazdayasna-*; l'emprunt arménien *mazdezn*, *mazdēzn* marque mieux encore l'influence savante, avec son *z* (voir Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 224).

Le traitement iranien *-šn-* de i.-e. **-k_1n-* est du reste commun au perse et à la langue de l'Avesta, comme on le voit par zd *frašna-* = skr. *praçna-*; le présent zd *pərəsaiti*, trop différent, n'a pas agi. De même le génitif zd *ašnō* de *asman-* «pierre» a subsisté, parce que les formes à *-s-*, telles que *asmanəm*, sont très différentes; le nominatif pluriel *asānō*, qui désigne des armes, était, pour les sujets parlants, un autre mot; et c'est en effet un autre mot indo-européen, cf. skr. *áçan-* «pierre de fronde», *açánih* «pierre de foudre» et «pointe de flèche», gr. ἄκων, ἄκαινα; toutefois il a pu y avoir contamination avec **akmen-*, **akn-* (cf. J. Schmidt, *Sonantentheorie*, p. 88 et suiv.).

En revanche, les formes du mot «jour» telles que zd *asni*, *asne*, *asnąm* supposent un locatif **azan*, **azani* (et sans doute un nominatif-accusatif **azar*, non attesté), en regard de skr. *áhan*, *áhani*, *áhar*. Le locatif *asni*, *asne* a un vocalisme anomal qui se retrouve dans le mot qui forme paire : zd *a-xšafni*, *xšafne* «de nuit». Il n'y a pas d'importance à attacher à la différence des finales *-i* et *-e* dans ces formes; le texte original portait seulement *-y*, et il n'y a pas lieu de croire que les vocalisateurs aient eu sur ce point une tradition certaine. Les formes aussi anomales *a-xšafni*, *xšafne* s'expliquent par deux circonstances : d'une part, le *p* du locatif **xšapani* s'harmonisait mal avec *f* des autres cas obliques : gén. *xšafnō-*, etc., de même que *z* de **azani* avec *s* de *asnąm*; de l'autre, la langue n'avait pas de tradition pour ce mot; car le thème en *-n-* y est dû à l'influence de *azan-*, qui forme paire avec *xšap-*; le thème ancien, encore bien conservé, est *xšap-* = skr. *kṣap-*. La forme *xšapar-* se trouve être un reflet de la forme supposée **azar*, non attestée par hasard. Il y a eu entre les thèmes **azar-* : **azan-* et *xšap-* tout un enchevêtrement compliqué d'actions et de réactions.

Le groupe *-št-* issu de **-k_1t-*, qui est commun à tout l'indo-iranien, n'a pas été altéré; tandis que l'on a *vasna-*, les formes

verbales à *-šṭ-* subsistent dans l'Avesta : gāth. *vāštī* « il veut », *uštā* « vous voulez ». Sans doute même les formes telles que *vašna-* n'ont jamais existé dans les dialectes qui présentent *vasna-*; les formes à *-s-* (resp. *-z-*) ont empêché le passage nouveau de **-k'n-* à *-šn-*, propre à l'iranien, tandis que la forme indo-iranienne *-šṭ-*, solidement fixée dans la langue depuis longtemps, n'était pas ébranlée. En tout cas, l'action analogique s'est exercée avant que le passage à *-šn-* ait été complet; sinon *vašnā* aurait sans doute subsisté dans l'Avesta, tout comme *vaštī*.

A. Meillet.

ARMÉNIEN *AṙAC*.

On a rapproché arm. *asem* (aor. *asaçi*) de la famille de lat. *aiō* (reposant sur un plus ancien **agyō*; voir Brugmann, *Grdr.*, I², 672), *ad-agium*, etc. On a supposé pour cela que le *s* de *asem* est altéré d'un plus ancien *c*, comme dans le pronom *es*. Mais jusqu'ici on n'a pas trouvé en arménien la trace du *c* que l'étymologie fait supposer. Cette trace se rencontre sans doute dans le substantif *aṙ-ac* (gén. *aṙaci*) « proverbe », qui figure déjà en plusieurs passages de l'Ancien Testament, et qu'il paraît naturel de couper *aṙ-ac*; le mot arm. *aṙ-ac* fournirait ainsi le pendant à peu près exact de lat. *ad-agium*; sur la forme latine, voir Walde, *Lateinisches etym. Wörterb.*², p. 16.

M. Maksoudiantz.

LE SŪTRA
DU RELIGIEUX ONGLES-LONGS.
TEXTE SOGDIEN ET TRADUCTION.

INTRODUCTION.

Le texte que nous publions ici du sūtra des questions du religieux Ongles-Longs, *Brz-n'γ'n* en sogdien, *Dīrghanakha* en sanskrit et 長爪 *Tch'ang-tchao* en chinois, provient de Touen-houang, d'où il a été rapporté par M. P. Pelliot. Il comprend les 88 premières lignes d'un rouleau, mutilé il est vrai, mais qui compte en tout environ 110 lignes de texte. Il est donc complet et, comme la version chinoise du même texte nous a été conservée dans le Tripiṭaka, il est pour nous fort précieux.

Le manuscrit est très lisible et nous nous contentons d'en donner ici la transcription[1]. Il n'est pas très soigné et l'on verra qu'il présente de petites lacunes, dues à des négligences du copiste. L'encre s'est bien conservée, mais le papier, de couleur brune, est effiloché sur les bords, heureusement assez éloignés des extrémités des lignes d'écriture, qui sont pourvues de marges suffisantes, et légèrement fendillé ou déchiré par endroits. Ce n'est pas que le papier lui-même, qui est chinois, soit mauvais, mais, comme il a paru trop léger pour supporter le calame au lieu du pinceau, on l'a doublé et on s'est servi pour réunir les deux feuilles d'une matière collante qui a durci, a enlevé au rou-

[1] Cette transcription est faite selon le système exposé dans le *Journal asiatique*, janvier-février 1911, p. 81 et suiv. (cf. en particulier la 1re planche) et dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1912, p. 349 et suiv. Ce système permet de retransposer le texte dans l'alphabet original sans aucune difficulté. Le *z* a été distingué de l'*n* dans la mesure du possible; dans les cas trop douteux, on a écrit *n*; quant à *ẓ*, il représente la lettre qui vaut à la fois *n* et *z*, là où sa valeur *z* (ou *ž*) est spécifiée dans le manuscrit original par un petit crochet diacritique souscrit. On n'a nulle part distingué entre *z* et *ž*. Bien entendu, on a reproduit scrupuleusement les particularités de l'original, traits, barres, etc.

leau la souplesse nécessaire et l'a, par suite, rendu fragile. Cette colle paraît d'ailleurs avoir été étendue avec négligence ou maladresse et a visiblement formé des paquets.

L'écriture est médiocre et d'un type assez tardif, et la langue est, au point de vue de la tradition, un peu négligée. Si le scribe a laissé échapper des mots et des membres de phrases, il a aussi laissé passer des inconséquences dans l'orthographe, comme *k'wδ'm'* à côté de *k'wt'm'* (cf. *Journ. asiat.*, janv.-févr. 1911, p. 93-94, note) et il use de formes telles que *kδ'r'y* « tu lis », « tu as fait » pour **krt δ'r'y* ou **'krt δ'r'y* (cf. sogdien chrétien קתארט, qui serait en graphie sogdienne **kδ'rt*, et qui est la 3e personne du singulier correspondante, fréquente dans les *Neutestamentliche Bruchstücke* publiés par M. F. W. K. Müller dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin en 1907).

Au texte sogdien et à la traduction en français on a joint la version chinoise dont on a reproduit le texte d'après l'édition du Tripiṭaka de Kyôto; M. P. Pelliot a bien voulu nous prêter à cette fin l'exemplaire qui lui appartient. Notre sūtra s'y trouve *t'ao* 15, 1, fol. 39 v° en bas et 40 r°. Dans l'édition de Tôkyô, il figure *t'ao* 14, 7, fol. 74 r° (cf. Nanjio, *Catalogue*, n° 734). Il a été traduit par Yi-tsing. On se rendra compte, sans peine, que, sauf pour les passages où sont formulés les çikṣāpadas, qui sont mis en stances en chinois, tandis qu'ils figurent en prose dans le texte sogdien, la concordance entre les deux versions est tout à fait frappante.

Je n'oserais cependant affirmer que l'une soit traduite de l'autre; cela est seulement très probable. Ce qui est hors de doute, c'est la relation étroite entre les deux textes; l'on peut dire, sans crainte d'erreur, que s'ils ne reposent pas l'un sur l'autre, si le sogdien n'est pas traduit du chinois, par exemple, ils reproduisent tous deux des originaux très sensiblement identiques, ou même un seul et même modèle. A en juger d'après le manuscrit, le texte sogdien que nous avons n'est en outre pas antérieur à Yi-tsing. Quoi qu'il en soit, on a comparé constamment et jusque dans le détail le sogdien et le chinois.

Pour finir, qu'il soit permis d'insister sur le fait que cette publication est, avant tout, un travail préliminaire, et, en quelque sorte, documentaire. Les notes ont été réduites et ne portent que sur le texte proprement dit et son contenu; le commentaire linguistique a été réservé en entier pour un travail d'ensemble, destiné à paraître assez prochainement, où seront étudiés la grammaire et le vocabulaire, non seulement de ce sūtra, mais encore de quelques autres textes sogdiens.

TEXTE.

[1] *pwty prβ'yrtk βrz n'γ'n δynδ'ry wp'rs pwstk 'yw prw'rt*

[2] *кγн ny my ptywšty pr 'yw zmnw 'γw pk'β'm 'skw'z 'wy r'čkry* кβk' *knδy 'wy* [3] *kr'ytkwty γry' rm pwrsnkt 'nw'n'k 1* LPw *'δwy 100 50 nrtγm't pr'yw 'Pny* [4] *rm 'nyw šmny ny šmn'nčh ny 'wp's'k ny 'wp's'nčh 'Pny rm n'βδ'r γwt'wt* [5] *ny rm mz'yγ myδβt' ny čw šmny čw pr'γmn rm βykδyn'yt 'nt'č 'Pny* ZNH [6] *βγ'yšt ny n'kt 't ykšt' ny* ZNH *nrtγm'yt rm n' nrtγm'yt "trδ'n* ZKw [7] *pwtty tyk'wš'nt 'skwn rty nwkr wyδ'γty 'γw 'βč'npδ'y γwyštr pr'γ'z 'w γwty* [8] *kwm'ry pr'ys'y nβγy ny p'r'γz δrm prβ'yrt*[1] ZKny *wβyw čnn "γ'z'y 'Pny myδ'ny 'Pny* [9] *ms 'kw "y'm prm s't šyr'k 'ky' ny 'γw n'm'k*

TRADUCTION.

[1] Sūtra des questions du religieux Ongles-longs (Dīrghā-nakha) exposé par le Buddha, un rouleau.

[2] Voici ce que j'ai entendu : une fois Bhagavan séjournait dans la grand'ville de *Rājagri[2], sur le mont *Grīdakūta[3] en compagnie d'une assemblée de moines d'un mille deux cent cinquante hommes, et en compagnie d'autres bhikṣus et bhikṣuṇīs[4] et upāsakas et upāsikās, et en compagnie de rois maîtres de peuples [5] et en compagnie de grands ministres, et avec ce qu'il y a de šamanes et de brahmanes avec les divers hérétiques et les devas et les nāgas et les yakṣas; et ces hommes avec les non-hommes et le reste (?) contemplaient le Buddha. Et alors.....le Vénérable du Monde commença à exposer la loi d'elle-même attestée, subtile et excellente, tout entière bonne, à la fois depuis le début et au milieu et jusqu'à la fin, dont la lettre et le sens sont fins et excel-

[1] Le sogdien recourt à un simple relatif là où le chinois tourne par 謂 *wei* «appeler, être appelé». La phrase sogdienne est embarrassée et M. Pelliot me confirme que la chinoise l'est aussi un peu. On dirait presque que l'original a été une période un peu difficile qui a gêné les deux traducteurs.

[2] C'est ce que donne le sogdien comme transcription de skr. *Rājagṛha.*

[3] L'*r* de la seconde syllabe de skr. *Gṛdhrakūṭa* manque en sogdien (par dissimilation?); il en est de même en iranien oriental.

[4] D'après le chinois 苾芻苾芻尼; en effet, en sogdien, *šmn* et *šmn'nč* répondent normalement à la fois à *çramaṇa* et à *bhikṣu*, à *çramaṇikā* et à *bhikṣuṇī.*

ny nšk'rt γwpw ny p'r'γ: ny [10] *'ywp'r'yk γwrs ny pwrny 'ws'wγty ny zp'rt*(1) *'sp'ytk 'pw ''m'yk zp'rt* [11] *'krtyh prγnh rty wyδ zmnyh 'yw βrz n'γ'n βykδyn'k*(2) *pr'mn ''ys ptr'β''y* [12] *ny't'y 'wyn pwty pt'yčy p'δy w'št rty 'wp'rs 'prs' m'δ w'β k'wt'm'* [13] *tyw ny pyrnmstr ''mt'yč w'n'w prβ'yrt δ'r'y* KγH *ny* ZXH *δ'ny čnn γypδ 'krty* [14] *'γw p'rny 'krtyh* ZK *'kyty pčγ'zt ms 'krtyh* ZK *'kyty ''z'yt*(3) *nyms 'krtyh* [15] ZK *'kyty γwtmt γnt ny ms 'krtyh 'γw pr čw 'nwth 'skw'nt rty wyδ'γty k'w* [16] *pr'mn* KγH *w'β 'ywznk' 'γw '*IKny *'zw prβ'yrt δ'r'm* KγH *ny* ZKH *δ'mh* [17] *čnn γypδ 'krtyh βwt ms 'krtyh 'γw 'kyny pčγ'zt ny ms 'krtyh* ZK *ky ''z'yt* [18] *ms 'krtyh 'γw ky ny γwt'mt βnt ms 'krtyh* ZK *pr ky' 'nwth 'skw'nt ny ms* [19] KγH *'prs'*(4) *'*IKny *'ywznk' γ't šrmn k'wt'm' rty tyw pyrnmstr čw 'krtyh* [20] *kδ'r'y m't 'kδry βz'yryn'y 'pw w'wry γwzky čwrh βyrt δ'r'y rtyšw pwty m'δ*

---

lents, et [10] toute unie, sphérique et pleine, nette et pure, blanche, avec le signe d'une conduite pure et sans tache. En ce temps-là un brahmane hérétique aux ongles longs vint, muni d'un bâton(5), s'approcha du séjour du Buddha, l'interrogea et parla ainsi : « O Gautama, tu as exposé auparavant de façon réelle que ce monde [résulte] de ses propres actes, car les actes c'est ce qui prend, les actes c'est ce qui donne naissance, les actes [15] c'est les parents, les actes c'est ce sur quoi on s'appuie. » Alors il dit au brahmane : « C'est cela que j'ai exposé, que ce monde résulte de ses propres actes; les actes c'est ce qui prend, et les actes c'est ce qui donne naissance, et les actes c'est les parents, et les actes c'est ce sur quoi on s'appuie. » Et puis il demanda : « S'il en est ainsi, ô Šramana Gautama, quelle action as-tu antérieurement [20] accomplie que maintenant tu as obtenu un corps ferme, sans brisure, adamantin(6)? » Le Buddha lui parla ainsi :

(1) Sauf pour 純 — *chouen yi*, on voit qu'aux termes chinois composés de deux caractères répondent deux mots en sogdien. Cela est fréquent et incite, au premier abord, à voir dans la version sogdienne un calque du chinois. Mais le procédé n'est pas régulier; l'usage d'adjectifs couplés est, d'autre part, fort répandu en iranien; enfin l'on trouvera plus bas deux phrases sogdiennes qui répondent de façon analogue à une proposition chinoise. — Notons de suite que sogd. *zp'rt* « pur », employé à traduire « saint » en sogdien chrétien, répond régulièrement à chinois 淨 *tsing*.

(2) Le chinois n'a pas ici le correspondant de ce mot, qui signifie « hérétique ».

(3) Le chinois dit 生處 *cheng tch'ou* « le lieu de naissance » et non « ce qui donne naissance ».

(4) Le sujet du verbe, qui manque en sogdien, est exprimé en chinois : 婆羅門 *p'o-lo-men*.

(5) Il ne s'agit pas du *khakkhara* 錫杖 *si tchang*, mais bien d'un bâton pour s'appuyer.

(6) Il s'agit de l'un des lakṣaṇas, et, sans doute, de celui qui dit que le

[21] pr'm'y pr'mn' 'zw 'rny pyrnw ''ẓ'wny č'wn w'tδ'rty ptγwnk' ny čnn ẓw''n [22] zr'yš'y[1] *δwr p't'y wm't'ym rty čnn čyw'nt 'krtyh z'wry 'kδry mwn'kw ptwrw [23] βyrtδ'rm rty ms šrmn k'wt'n' tγw pyrnm ny čw 'krtyh kδ'r'y ny m't 'kδry [24] zkn δsty zkh 'nkwštyt ẓam ny βrz'yt 'rny 'wy wγr'yt myδ'ny 'γw [? β'n]tk 'nβ[25]'stk nγšnh βyrtδ'ry rty šy zk pwty m'δ pr'm'y pr'mn' 'zw pyrnm ''ẓ'wny [26] čm 'nyw γypδ γr'm'y čβ''y δwr p'ty wm't'ym rty čnn čyw'nt 'krtyh z'wry 'kδry [27] mwn'kw ptwry βyrt δ'r'n rty ms šrmn k'wt'n' tγw pyrnmstr 'čw 'krtyh [28] kδ'r'y m'δ ny 'kδr'y 'mw 'sptk γwnč z'wr*

« Ô brahmane, dans mon existence antérieure je me suis gardé de loin de tuer des êtres vivants et de porter atteinte à l'existence[2] et c'est par la vertu d'une telle action que j'ai obtenu actuellement cette récompense. » — « Et ensuite, ô Šramana Gautama, quelle action as-tu antérieurement accomplie que maintenant tu as obtenu des doigts de main déliés et longs et le signe du lien attaché entre les phalanges (?)[3]. » [25] Le Buddha lui parla ainsi : « Ô brahmane, dans mon existence antérieure je me suis gardé de loin de voler le bien d'autrui[4] et c'est par la vertu d'une telle action que j'ai obtenu actuellement cette récompense. » — « Et ensuite, ô Šramana Gautama, quelle action as-tu accomplie antérieurement, que tu as obtenu une force corporelle[5] com-

Buddha est *nyagrodhaparimaṇḍala*; cf. *T'oung-pao*, 1896, p. 366. D'ailleurs ce sūtra est consacré surtout à mettre en relation un certain nombre de lakṣaṇas et d'anuvyañjanas, avec l'observance de çikṣāpadas.

[1] La version chinoise n'a qu'une phrase pour répondre à deux du sogdien : 殺害有情命根 *cha hai yeou ts'ing ming ken*. Tout se passe comme si la première proposition sogdienne correspondait à un chinois **cha yeou ts'ing* et la seconde à un chinois *hai ming ken*; sogd. *w'tδ'rty* « êtres animés, êtres doués de souffle » répond assez bien à *yeou ts'ing* « doués de sentiments » et *ẓw''n* « vie » à *ming ken* « racine de vie ».

[2] C'est le premier commandement.

[3] Il s'agit ici de deux lakṣaṇas réunis : le Buddha est *dīrghāṅgulī* et *jālabaddhahastapāda*. Si l'on se reporte au *Vocabulaire bouddhique sanscrit-chinois* publié dans le *T'oung pao*, 1896, par M. de Harlez, on verra que les traductions de ces deux termes sanskrits (p. 365 et 367) sont faites exactement dans les termes dont use Yi-tsing dans sa version du présent sūtra. M. P. Pelliot me confirme que la valeur de 縵 *man* est insolite ici. Quant au sens, il n'est pas douteux : il s'agit bien, ainsi que l'a montré M. Senart (*Essai sur la légende du Buddha*, p. 145), d'une épithète signifiant « palmipède ». Le manuscrit sogdien est malheureusement un peu abîmé en cet endroit; mais l'on peut reconnaître qu'il est d'accord avec le chinois.

[4] Ceci est le deuxième commandement.

[5] Sogd. *γwn* « couleur, façon, forme » répond rigoureusement à chin. 色 *sö* et traduit de façon excellente skr. *rūpa*.

wyspw ’nδm”y pwrny ’t mrγ’y βyrt [29] *δ”r’y rtyšy* ZK *pwty* KγII *pr’m’y pr’mn’ ’zw ny pyrnm ”z̲’wnyh č’wn* [30] *wyspn’čw ”βrγs’k*(1) *δwr p’tk wm’t’ym rty čnn čyw’nt ’krtyh z’wr”y* [31] *kδry mwn’kw ptwrw βyrtδ”rm* ‖ *rtyms šrmn k’wt’m’ tγw pyrnmstr čw* [32] *’krtyh kδ”r’y ny ’kwδ” zkw pδn’y βrz’y ’zβ’k nšk’w’y rty zkw ryt* [33] *’nγtk ptγwzt rtyšy ’γw pwtty* KγII *pr’m’y pr’mn’ ’zw ny pyrnm ”z̲wny* [34] *čnn z̲γmh ny čnn βn’s δwr p’tk m’t’ym rty čnn čyw’nt ’krtyh z’wry* [35] *kδry mwn’w ptwrw βyrt δ”rm* ‖ *rtyms šrmn k’wt’m’ pyrnmstr tγw ’čw* [36] *’krtyh kδ”ry* KγII *ny ’w ”δh ny prn šw’m’ntk βyrtδ”ry m’yδ ’YKny* [37] *’γw šrγw γr’mt*(2) *rtyšy* ZK *pwty* KγII *pr’m’y pr’mn’ ’zw ny pyrnm* [38] *”z̲’wny čnn wyspw wkry mstk”ry*(3)

---

plète, tous tes sens pleins et accomplis(4) ?» Le Buddha lui parla ainsi : «Ô brahmane, dans mon existence antérieure je [30] me suis gardé de loin de toute lubricité(5) et c'est par la vertu d'une telle action que j'ai obtenu à présent cette récompense.» ‖ — «Et ensuite, ô Šramana Gautama, quelle action as-tu accomplie antérieurement, que tu tires une langue large et longue et que, appliquée, elle recouvre ta figure(6) ?» Le Buddha lui parla ainsi : «Ô brahmane, dans mon existence antérieure je me suis gardé de loin du mensonge et de la calomnie(7) et c'est par la vertu d'une telle action [35] que j'ai obtenu à présent cette récompense.» ‖ — «Et ensuite, ô Šramana Gautama, quelle action as-tu accomplie antérieurement, que tu as obtenu d'aller à la façon d'un chef et d'un maître, ainsi que marche le lion(8) ?» Le Buddha lui dit : «Ô brahmane, dans mon existence antérieure

(1) Ici un seul mot sogdien, de sens bien établi d'ailleurs, répond à la longue expression composée du chinois : 女人欲染之事 *niu jen yu jan tche che* «la chose de la souillure et concupiscence de la femme».

(2) L'accord avec le chinois est parfait, mais à chaque groupe de caractères du chinois ne répond en sogdien qu'un mot : 威儀 *wei yi* d'une part et 庠序 *siang siu* de l'autre n'ont qu'une expression unique en face d'eux. Je dois à M. P. Pelliot la traduction de *siang siu* par «solennel, majestueux» ; mais il m'a signalé que telle n'est pas l'interprétation de Legge, *The travels of Fâ-hien*, p. 78. *Wei yi* se retrouve tel quel dans le *Vocabulaire* publié par M. de Harlez, *T'oung-pao*, 1896, p. 368, dans la traduction précisément du 11e anuvyañjana.

(3) L'équivalent de ce mot, qui signifie «enivrant», manque dans la version chinoise.

(4) Ceci ne répond pas, à ce qu'il semble, à un signe particulier.

(5) Troisième commandement.

(6) Le Buddha est *prabhūtatanujihva*. Si l'on se reporte au *Vocabulaire* déjà cité de M. de Harlez (*T'oung-pao*, 1896, p. 365), on y trouvera au 13e lakṣaṇa exactement les mêmes expressions chinoises que dans notre texte.

(7) Quatrième commandement.

(8) Il s'agit de l'anuvyañjana n° 11 du *Vocabulaire* publié par M. de Harlez (*loc. laud.*, p. 368 : *siṃhavikrāntagāmin*).

čš'ut 'ʀny čnn γz̲t' [1] *δwr p't'k* [39] *m't'ym rty čnn čywant 'krtyh z'wry kδry mwn'w ptwrw βyrt δ'r'm* ‖ [40] *rtyms šrmn k'wt'm' tγw pyrnmstr 'čw 'krtyh kδ'r'y* κγн *ny kδry* [41] *nβγw ny p'r'γz prn ny šyr''č'y pr čwrh py'tyh* [2] *βyrt δ'r'y rtyšw γw* [42] *pwty* κγн *pr'm'y pr'mn' 'zw ny pyrnm ''z̲'wny čnn nntyh ny z̲wβty'kh* [43] *ny čnn zk'nyh sβr'čk' δwr p'tk wm't'ym rty čnn čyw'nt 'krtyh* [44] *ny čnn z̲'wry kδry mwn'kw ptwrw βyrt δ'r'm* ‖ *rty ms šrmn k'wt'm'* [45] *tγw pyrnmstr čw 'krtyh 'kδ'ry m'δ ny mw srčy p'r'γz βwδn βr''n* [46] *βyrtδ'ry ny 'w čwrh βrβwδn* [3] *rty šw zĸ pwty* κγн *pr'm'y pr'mn'* [47] *'zw pyrnm ''z̲'wny č'wn βwδyh čnn 'sp'rym'y ny čnn nywr* [4] *py'tyh δwr p'tk* [48] [*wm't*]*'ym rt čnn čyw'nt 'krtyh z'wry kδry mwn'*

---

je me suis gardé de loin de toute sorte de boisson enivrante [5] et des lieux de plaisir, et c'est par la vertu d'une telle action que j'ai obtenu à présent cette récompense.» ‖ [40] — «Et ensuite, ô Šramana Gautama, quelle action as-tu accomplie antérieurement, que tu as obtenu maintenant d'avoir les ornements raffinés et excellents, principaux et magnifiques sur ton corps [6]?» Le Buddha lui parla ainsi : «Ô brahmane, dans mon existence antérieure je me suis gardé de loin du chant et de la danse et des musiciennes d'amour [7] et c'est par une telle action et par sa vertu que j'ai obtenu à présent cette récompense.» ‖ — «Et ensuite, ô Šramana Gautama, [45] quelle action as-tu accomplie antérieurement, que tu as obtenu une haleine parfumée, supérieurement excellente et que ton corps est tout parfumé [8]?» Le Buddha lui parla ainsi : «Ô brahmane, dans mon existence antérieure je me suis gardé de loin des parfums, des fleurs et des ornements et colliers [9]; et c'est par la vertu d'une telle action

[1] Ici, à nouveau, le chinois a, pour un mot sogdien, deux caractères : 放逸 *fang yi* «libertinage, débauche».

[2] La version chinoise a en plus de la sogdienne 相 *siang* «lakṣaṇa», ce qui permet de préciser le sens et de distinguer entre les *siang* = lakṣaṇas et les 好 *hao* = beautés ou anuvyañjanas.

[3] Le chinois a pour ce mot deux caractères : 芬馥 *fen fou* «parfumé».

[4] Pour «collier», le sogdien oppose à nouveau un terme unique au composé chinois 瓔珞 *ying lo*; de même pour «ornement, parure» 莊飾 *tchouang che*.

[5] Cinquième commandement.

[6] Il s'agit des lakṣaṇas et des anuvyañjanas en général. La version chinoise le confirme. Deux des adjectifs se rapporteraient aux lakṣaṇas, deux aux anuvyañjanas. Cf. le texte.

[7] Sixième commandement (ordinairement le septième).

[8] Ce caractère ne répond pas à un attribut classé parmi les 32 principaux ou les 80 secondaires. Mais c'est une particularité bien connue.

[9] Septième (respect. huitième) commandement.

kw ptwrw βyrtδ'rm ‖ [49] *[rt]y ms šrmn k'wt'm' tγw pyrnmstr čw 'krtyh kδ'r'y m'δ ny mw βẕ'yr* [50] *yn'k p'r'γ: 't šy'tr w'δ*(1) *nyδ'm'nty βyrt δ'r'y rty šw zĸ pwty m'δ* [51] *pr'm'y pr'mn' 'zw ny pyrnm ''ẕ'wny čm 'sk' ny mz'yγ w'δ ny čnn γwr'kh* [52] *nym'ntyh 'yδčw p'tk wm't'ym rty č'wn čyw'nt 'krtyh z'w'ry 'kδry* [53] *mwn'w ptwrw βyrtδ'rm* ‖ *rtyms šrmn k'wδ'm' tγw pyrnm str 'čw 'krtyh* [54] *kδ'ry m'δ ny 40 δntk*(2) *šyr 'sp'yt ny nwγ'y pts'γtk*(3) *βyrtδ'ry rtyšw 'γw pwty* [55] *m'δ pr'm'y pr'mn' 'zw pyrnm ''ẕ'wny čm trzmn'yčk' wyspw wkry γwrt* [56] *čš'nt δwr p'tk m't'ym rty čnn čyw'nt 'krtyh z'wry kδry mwn'w ptwrw βyrt* [57] *δ'r'm* ‖ *rtyms šrmn k'wδ'm' tγw pyrnmstr čw 'krtyh 'kδ'ry m'δ ny βy pr'w* [58] *t'r 'sky zĸ y'tmynč wšn'yš γwrs pwrny šyr'kw βyrtδ'ry rtyšy 'γw pwtty* [59] *m'δ pr'm'y*

---

que j'ai obtenu maintenant cette récompense.» ‖ — «Et ensuite, ô Šramana Gautama, quelle action as-tu accomplie antérieurement de sorte que [50] tu as obtenu ce lit adamantin, excellent et beau pour t'y reposer?» Le Buddha lui parla ainsi : «Ô brahmane, dans mon existence antérieure je me suis gardé d'un lit haut et grand(4) et de tout mépris orgueilleux; et c'est par la vertu d'une telle action que j'ai obtenu à présent cette récompense.» ‖ — «Et ensuite, ô Šramana Gauδama, quelle action as-tu accomplie antérieurement de sorte que tu as obtenu 40 dents, belles, blanches, disposées de façon accomplie(5)?» Le Buddha lui [55] parla ainsi : «Ô brahmane, dans mon existence antérieure je me suis gardé de loin de toute sorte de boisson et de nourriture intempestives(6); et c'est par la vertu d'une telle action que j'ai obtenu maintenant cette récompense.» ‖ — «Et ensuite, ô Šramana Gauδama, quelle action as-tu accomplie antérieurement, que tu as obtenu sur le sommet du crâne cet uṣṇīṣa charnu, rond, plein, beau(7)?» Le Buddha lui parla ainsi : «Ô brahmane, dans mon existence antérieure j'ai fait hommage, avec grand

(1) Ici le chinois a 座 *tso* «siège»; dans la réponse du Buddha il a au contraire 高牀大牀 *kao tch'oang ta tch'oang* «lit élevé, lit grand». Le sogdien présente partout *w'δ* et, dans la réponse, une seule fois.

(2) «Les dents» répond exactement au composé chinois 牙齒 *ya tch'e* «molaires-incisives», c'est-à-dire «dents».

(3) Il s'agit de l'égalité des dents. Le même 齊 *ts'i* qui figure dans ce sūtra sert à traduire *samadanta* dans le *Vocabulaire* de M. de Harlez (*T'oung-pao*, 1896, p. 365).

(4) Huitième (respect. neuvième) commandement.

(5) Un des principaux lakṣaṇas, souvent répété. Le Buddha est : *catvariṃçadanta*, *samadanta*, *aviraladanta*, *suçukladanta* (cf. de Harlez, *Vocabulaire*, *T'oung-pao*, 1896, p. 365, lakṣaṇas 7-8 et p. 371, anuvyañjanas 55-58).

(6) Neuvième (respect. sixième) commandement.

(7) Premier lakṣaṇa : le Buddha est *uṣṇīṣaçiraska*.

pr'mn' 'zw pyrnm ''z̲'wny ZKn *'δry rttny ny δyβnw γwyštr*[1] *'pny* [60] *šmnty' ny m'th 'βyw 'pny prwn'tr 'ky' 'tny s'č'y* ZK *p'š` p't rty šy pr*[2] [61] *pnč mntr kw z'yh prm čnn pw nym'n p'zn prw γr'n p'š nm'čyw βrtδ'rm rtty* [62] *č'wn čyw'nt 'krtyh z'wry pyδ'r kδry mwn'kw ptwrw βyrt δ'rm rty nwkr wyδh* [63] *zmnw* 'YK' ZK *pr'mn* ZKw *pwty wyn* 'YKny ZKw *'nβ'nt ptwrw ''ntyč pr'yβr rtyšw* [64] *m'δ pt'yškwy k'wt'm' ywn'y ny čw pwny'nyh n'mt rty pr č'γwn'k prγnh* [65] *s'št*[3] *pčγrβ't ny nγty rty šy* ZK *pwty* KYn *w'β ywn'y ny 'št pty'p 'zp'rt* [66] *škš'pt n'mt rty šy ky 'yw myδ 'yw 'γšph kt'r ny pr γrβ zmnw č'wn mwčk'* [67] *s'r pčγrβ't ny δ'r't rty mw 'ywznk' ptwrw βyrtk'm* ‖ *rty wyδ'γty* 'YK' *'γw* [68] *βrz n'γ'n δynδ'r čnn pwt'*[4] *'mw 'št pty'p 'yw myδ 'yw 'γšph zp'rt škš'pt* [69] *wyδβ'γ pt'yγwš* 'YKny *č'wn pyrnm ''z̲'wny β'*[5] 'YK' *ny γnt'k krtyh δwr'h* [70] *pw'rt'y pyδ'r kδry*

---

respect, d'un cœur sans irrespect, avec les cinq rondeurs[6] jusqu'à terre, aux trois joyaux, et au double maître [les brahmanes][7] et [60] les šamanes, à mère et père, au vénérable et à qui il convient de témoigner du respect. Et c'est à cause de la vertu d'une telle action que j'ai obtenu maintenant cette récompense.» Là-dessus, en ce temps-là, comme le brahmane vit le Buddha comme il exposait les causes et effets réellement, il répondit ainsi : «Ô Gautama, quel mérite cela a-t-il pour nom? Dans quelle signification [65] convient-il que cela soit reçu et tenu?» Le Buddha lui parla ainsi : «Cela s'appelle le saint çikṣāpada aux huit branches; et celui qui d'un maître les reçoit et les observe un jour, une nuit ou pour longtemps obtiendra une récompense du même genre.» ‖ Et au moment où le religieux Ongles-longs entendit énoncer par le Buddha ce saint çikṣāpada d'un jour, d'une nuit, aux huit branches, comme il était d'une existence antérieure où il s'était écarté loin des mauvaises actions, il obtint maintenant cet orne-

(1) L'un des deux maîtres manque évidemment ici : il se trouve dans la version chinoise, c'est le brahmane.

(2) La version chinoise a ici une indication de lieu 處 *tch'ou*.

(3) Le correspondant du mot «il faut», «faut-il» ne se retrouve pas en chinois.

(4) Le sogdien dit simplement «du Buddha»; le chinois porte 佛所 *fo so* «la place du Buddha».

(5) Cette proposition n'a pas d'équivalent dans la version chinoise, qui dit simplement : «parce qu'il s'était écarté antérieurement de...».

(6) La traduction de sogd. *mntr* est assurée. Le chinois a 五輪 *wou louen* «cinq roues», également «jusqu'à terre». Il s'agit en tout cas de la forme d'hommage mentionnée par St. Julien, *Hiouen-thsang*, t. I, p. 86.

(7) Rétabli d'après le chinois (cf. la note du texte). Nous avons mis le pluriel d'après le sogdien *šmnty'*.

mwn'kw nβγw ny šy'tr py'tyh βyrt rtšw prw nγy pyr p'zn (1) [71] *pčyγrβ rty č'wn wγšy k'δy š't'wγ β'* (2) *rty ywn'yδ zkn pwty pt'yč zkw* [72] *'sk' ny nym'ntyh p'zn p'spy rty zkw ptr'β'k pr z'yh p'š'y ny 'nčn* [73] *δstw pr p'š 'myn pwty δyβnw p'δy nm'čyw βr' rtyšw kγn pt'yškwy βč'npδ'y* [74] *γwyštr' 'zw ny kδry 'prw γrβ'm* ■ *'skwn 'myn šyr γnt'k 'w 'krtyh 't* [75] *'w ptwrw rtyšw čnγwy čm'ny k'm'nty 'ym pw zγm'* (3) *rty 'zw čnn nwr myδ 'ty* [76] *wyt'wr 'kw 'yw ''yh* (4) *prm mw pwty 'nwθ* (5) *pčy'z'm 'ky ny 'wy δyβp'δ'yt myδ'ny* [77] *'yw γwyštr zk rty 'zw mw 'št' pty'p zp'rt wp's'k škš'pt pčy'z'm rty* [78] *'zw nwr kδry zmnw ny βr'k kw wy'ws prm 'w wyspw w'tδ'r ''z'wnt l' ptyw'y'n* [79] *l' 'nyw γypδ γr'm'k čβ''n* ‖ *l' ''βrγs'k wn'n* ‖ *l' zγm' w'β'n* ‖ *l' čnn* [80] *mstk'ry čš'nt γwr'n kγn ny γzt' w'č'w*

---

ment subtil et beau, et dans la profondeur de son cœur il reçut la foi, [71] il fut tout comblé de joie, devant le Buddha il rejeta l'esprit de hauteur et d'orgueil et jeta son bâton à terre et fit hommage aux deux pieds du Buddha en joignant les mains par respect et il s'adressa à lui ainsi : « Ô Bhagavat, je connais à partir de maintenant le bien et le mal pour ce qui est des actions et [75] des récompenses et j'attends d'elles joie et châtiment sans faute (?). A partir du jour présent et au delà jusqu'à la vieillesse je reçois ce çaraṇa du Buddha, qui est un maître parmi les bipèdes (6) et je reçois le saint çikṣāpada des upāsakas aux huit branches; depuis le temps présent actuel et tôt jusqu'au matin (7) je ne tuerai aucun être vivant, je ne volerai aucunement les biens d'autrui; ‖ je ne forniquerai pas; ‖ je ne dirai pas de mensonge; ‖ je ne [80] boirai pas de boisson enivrante et ainsi

(1) L'ordre des mots paraît différent dans le texte chinois; on y lit : 深心信 *chen sin sin*, ce qui serait en sogdien *prw nγy p'zn pyr*... Mais il est tout à fait possible aussi que *pyr p'zn* réponde à 信 « foi »; auquel cas *p'zn* serait sous-entendu une première fois après *nγy*.

(2) Le texte sogdien ne parle pas du « trépignement » de joie caractéristique du chinois, où on lit 踊躍.

(3) Il y a ici un membre de phrase sans correspondant en chinois; celui-ci dit simplement 感報不虛 *kan pao pou hiu* « rémunérations non vides ».

(4) En chinois, il s'agit de l'épuisement de la forme : 盡形 *tsin hing*.

(5) Le sogdien a le même mot « appui » que ci-dessus (cf. p. 360). Le chinois aussi, mais il a ici en plus la désignation du *çaraṇa*.

(6) Il y a ici une lacune évidente : des trois membres du triçaraṇa, un seul est nommé, le Buddha; il faut y ajouter le dharma et le saṃgha, qui figurent correctement dans la version chinoise.

(7) A partir d'ici, la comparaison avec le chinois devient impossible. Les commandements sont introduits en chinois de façon propre et ils sont mis en vers; en sogdien, ils sont rédigés en prose. Ils ne sont donc pas formulés de même.

ʟ' ẓn'n ʟ' ẓwβ'n ʟ' nnt w'β'n ‖ [81] *ʟ' ċnn βwδh 'sp'rγmy ny nywr mw čwrh py'tn ʟ' pr 'sk' w'δ nyδ''n* ‖ *ʟ'* [82] *trzmnyh γwrt γwr'n* ‖ *rty 'zw 'kδry čym'nt wyspw δwr pw'rtn* ‖ *'ᴘny mw 'št* [83] *pty'p zp'rt škš'pt pčγrβ'n ny δ''r'n* ‖ *rty ms 'ẇ δyβty ny čšty 'ywγwnčyδ w'β* [84] *rty nwkr ᴢᴋ pwty m'δ w'β s'δw s'δw pr'mn' p'rny pr'ymyδ prγnh s'čt*(1) *'krty* [85] [*m*]*s 'ywγwnčyδ s'št nyty rty wyδ''yty 'ᴠᴋ' 'γw βč'npδ γwyštr 'mw ywn'k δrm* [86] *pr'yβyr rty wyδ zmnw' 'γw pr'γmn rm pwrsnk' 'nw'n'k 'ᴘny βγ'yšt rm mrtγmyt* [87] *''m'rδ''n wyspw k'δy wγšy*(2) *βnt rty prw pyr p'zn pčyγrβ'nt*(3) *'ᴘny pr βr'γ'z'nt* [88] / / *'st* ‖ *βr*[*z n'*]*γ'n δynδ''r wp'rs pwstk 'yw prw'rt*))

---

je ne fréquenterai (?) pas les lieux de débauche, je ne danserai pas et ne dirai pas de chants; ‖ je n'ornerai pas ce corps de parfums, de fleurs ni de colliers, et je ne me mettrai pas sur un lit élevé; ‖ je ne mangerai pas de nourriture intempestivement; ‖ je m'écarterai maintenant loin de toute chose de ce genre; ‖ et je recevrai et observerai ce saint çikṣāpada à huit branches.» ‖ (4) Puis il parla ainsi une deuxième et une troisième fois. Là-dessus le Buddha dit ainsi : «Sādu! Sādu! ô brahmane, car c'est dans cette signification qu'il faut agir, [85] c'est ainsi qu'il faut tenir.» Et lorsque le Vénérable du Monde eut exposé ce dharma actuel, alors le brahmane avec l'assemblée des moines, et les dieux avec les hommes et immortels (?) tous furent très joyeux, et ils reçurent avec foi, et ils commencèrent / / / / — Sūtra des questions du religieux Ongles-longs, un rouleau (5).

R. Gauthiot.

(1) Ici le chinois présente une version plus courte et dit simplement 如是應作 *jou che ying tso* «c'est ainsi qu'il faut faire».

(2) Répond au composé chinois 歡喜 *houan hi* «joie».

(3) Il n'y a ici dans la version chinoise qu'une seule proposition : 大歡喜信受 *ta houan hi sin cheou* «se réjouissant grandement, reçurent avec foi».

(4) Le parallélisme des deux versions reprend à partir d'ici.

(5) La répétition du titre est commune au chinois et au sogdien. Mais la formule sogdienne, avec l'addition «un volume», ne se retrouve pas exactement en chinois.

SUR
LES GROUPES DE CONSONNES
EN VIEUX PERSE.

Le groupe indo-iranien *dru-* se trouve à l'initiale de deux mots vieux perses attestés; dans les deux, il est résolu en *duru-* : on a, d'une part, *duruvā*, une fois, en regard de skr. *dhruvá*, et, de l'autre, plusieurs formes de la racine *duruj-* signifiant « tromper » : *adurujiya* (plusieurs fois), *adurujiyaša* (une fois), *duruxtam* (deux fois), en regard de v. sax. *-driogan*, v.-h.-a. *triogan* et de skr. *drúhyati*. Il se trouve par malheur qu'aucun autre groupe comparable n'est attesté : ni *dri-*, ni *gri-* ou *gru-*, ni *bri-* ou *bru-*, ni *fri-* ou *fru-*, ni *xri-* ou *xru-*. En revanche, à l'intérieur du mot, on a une fois *Arakadriš*, sans que *-dr-* soit dissocié par l'insertion d'un *i*, et sans même que l'on ait devant *r* mis le signe de d^i; le *d* employé est le d^a. On a de même *Gaubruva* plusieurs fois, avec *-bru-* intérieur, et non *-buru-*; le *b* n'admettant pas de forme spéciale devant *u*, il n'y a pas lieu de faire de remarque sur la graphie de *-bru-*; M. Weissbach lit *Gaubaruva*, évidemment d'après les graphies élamite et babylonienne; le gr. Γωβρύας au contraire indique plutôt *Gaubruva*.

Les deux exemples *duruvā* et *duruj-* sont les seuls sur lesquels on puisse s'appuyer pour supposer que l'insertion d'une voyelle réduite entre les deux éléments d'un groupe de consonnes initial tel qu'on l'observe en persan avait lieu déjà en vieux perse. Mais il n'y a pas d'exemple contraire. On a coutume d'écrire *drauga*, *draujana*, *draya*; mais la graphie autorise tout aussi bien les lectures : *darauga*, *daraujana*, *daraya*; on peut de même lire *fara-*, *barātā*, etc., tout aussi bien que *fra-*, *brātā*, etc. Et M. Weissbach lit *Zara^{n}ka* le nom de la Drangiane, que d'autres lisent *Zra^{n}ka*. La graphie *durujiya-*, *duruxtam* donne lieu de tenir *darauga*, *daraujanam* pour plus autorisés que *drauga*, *draujanam*. C'est dire que la dissociation des groupes de consonnes initiaux, telle qu'on l'observe en persan (voir Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 171 et suiv.), était déjà pratiquée en perse à l'époque de Darius. Un

mot comme v. p. *framānā*, qui était destiné à devenir pers. *farmān*, se prononçait sans doute déjà *fʰramānā* à l'époque achéménide. Le *hr* de l'emprunt arm. *hraman* «commandement» repose, comme les autres particularités des emprunts arméniens, sur une prononciation du Nord-Ouest, différente de la prononciation perse.

Au moment où a été fixé par écrit le vieux perse, l'insertion d'une voyelle réduite entre les deux éléments d'un groupe de consonnes initial n'était sans doute pas un fait ancien. Car la réduction de l'iran. commun *θr* à un phonème un, noté par un signe unique, qui est un fait proprement perse, suppose l'absence de toute voyelle entre *θ* et *r* au moment où s'est produite la réduction. Quand il a été fixé par écrit par les Achéménides, le perse était, pour la prononciation comme pour la grammaire, au début du développement qui a conduit au pehlvi et au persan.

Même à l'intérieur du mot, les groupes d'occlusives ont eu tendance à se dissocier en perse, à en juger par le nom de la Sogdiane : à Behistun et à Naxš-i-Rustam, on lit *Sugᵘuda*, à Persépolis *Sugᵘda*; la graphie *Sugᵘda* atteste l'extrême brévité de l'*u* furtif introduit entre *g* et *d*. La forme grecque Σόγδοι (et Σογδιανή) n'a pas trace de la voyelle furtive insérée entre *g* et *d*; mais rien ne prouve que le nom de ce pays de l'Iran septentrional ait été pris par les Grecs aux Perses du Sud; le nom a passé anciennement en grec, et Σόγδοι est déjà deux fois chez Hérodote; le cas n'est pas pareil à celui du nom de la Drangiane, Δραγγιανή, qu'Hérodote n'emploie pas et qui n'a sans doute été connu que sous la forme perse (bien que Darius l'appelle *Zaraⁿka*); la voyelle a d'ailleurs pu être trop brève pour être reproduite par les Grecs.

Dès lors la résolution en *-iy-*, *-uv-* de *y* et *v* consonnes après consonne, telle qu'on l'observe dans des mots comme *hašiyam* ou *paruvā*, cesse d'être un fait isolé, pour entrer dans un développement d'ensemble. La résolution des groupes a été plus générale et plus complète dans le cas de *y* et de *v* que dans les autres; elle a toujours lieu à l'intérieur du mot comme à l'initiale; mais elle n'est pas d'une autre espèce. Ici aussi, du reste, la résolution des groupes est peu ancienne : l'altération, proprement perse, de *θ* en *š* dans le type *hašiyam*, *uvāmršiyuš* et de *č* en *š* dans le type *ašiyavam* suppose un contact de *θ* et de *č* avec *y* dans le dialecte même de la Persis et exclut la prononciation *-iy-* qui est celle du perse à l'époque des textes.

En ce qui concerne le traitement des groupes de consonnes, on constate donc dans le développement du perse deux moments : l'un préhistorique — mais déjà proprement perse — où les groupes tendent à s'altérer, où *θr* s'unifie, où *sv* (*sf*) se réduit à

s (dans *visa* « tout » et dans *asa* « cheval »), où *-štr-* se réduit à *-š-* (dans *uša-* « chameau »), où **θy* et **čy* passent à **šy-*; et un autre moment, plus récent, tout voisin du début de l'époque historique, où les groupes tendent à se dissocier par l'intercalation de voyelles brèves, où *drug-* passe à *durug-* et sans doute *sugda-* à *suguda-*.

A. Meillet.

LES PRÉTÉRITO-PRÉSENTS EN FRANCIQUE.

INTRODUCTION.

Il est relativement facile d'expliquer pour quelles raisons certains verbes, quoique ne possédant que les formes du passé, ont pu servir à l'expression du temps présent. Delbrück l'a fait longuement (*Vergl. Synt.*, II, p. 330-331). Le parfait indo-européen n'est pas à ce point éloigné du présent qu'il ne puisse en prendre le sens. Mais, en ancien-haut-allemand, le parfait étant devenu un prétérit, n'exprimant plus le résultat présent d'une action passée, mais uniquement cette action passée en elle-même, il y eut contradiction entre la forme des prétérito-présents et le temps que ces formes prétendaient exprimer. Le sort de cette catégorie de verbes, surtout dans une langue comme l'allemand, niveleuse et ennemie de l'exception, devait à bon droit sembler précaire.

D'autres causes rendaient l'emploi de ces verbes fort incommode. On leur avait bien créé de toutes pièces un parfait faible analogique, mais ils n'avaient en général ni participes ni infinitifs. De là, bientôt, difficulté pour créer leur futur périphrastique ou leur passé indéfini.

Aussi voit-on au cours de l'histoire et jusqu'au XVII^e^ siècle le nombre des prétérito-présents décroître : *ganah* disparaît le premier. En vieux-haut-allemand, il n'est plus représenté que par une forme; on ne trouve cette forme unique qu'une seule fois dans tout le domaine francique. *Eigun* cède bientôt la place à un synonyme de sens plus riche et de forme plus régulière.

A l'époque suivante, peut-être sous l'influence de la langue savante, plus sûre d'elle-même dans l'emploi des formes, donc plus conservatrice, on voit les autres prétérito-présents se maintenir pendant plusieurs siècles. Les uns végètent plus ou moins :

tar est abandonné enfin pour *wage*; *toug* et *gan* se trouvent encore jusque dans Opitz, puis sont transformés en verbes faibles. Les autres jouissent au contraire d'une faveur grandissante et subsistent aujourd'hui encore : ce sont *mag*, *darf*, *kann*, *muss*, *soll* et *weiss*.

Si l'on excepte *weiss*, dont la situation dès le début est très particulière, tous les prétérito-présents non disparus sont devenus des auxiliaires de mode. Là est le secret de leur durée.

Non seulement, en devenant auxiliaires de mode, ils on vu leur emploi s'accroître, ils ont acquis cette popularité qui suffit à assurer la persistance des formes les plus exceptionnelles (fr. *aller*), mais leur anomalie elle-même est devenue caractéristique de leur emploi grammatical. Quand *uuillu* devint auxiliaire de mode, il dut prendre l'aspect d'un prétérito-présent.

Inversement, on peut dire que ceux des prétérito-présents qui n'ont pas pu se plier au rôle d'auxiliaire de mode ont tous disparu, *weiss* excepté.

C'est Grimm qui, le premier (*Geschichte d. deutschen Sprache*, 1868, t. II, p. 892), a formulé la théorie suivante, reprise et complétée depuis par les études de MM. Monsterberg-Münckenau (*Z. f. d. Ph.*, t. XVIII, p. 1-60) et Kahl (*Z. f. d. Ph.*, t. XXII, p. 1 et suiv.).

Les verbes prétérito-présents n'étaient pas à l'origine auxiliaires, ni même capables de remplir cette fonction; c'étaient des verbes à sens concret : *scal* signifiait par exemple, d'après Grimm, «j'ai tué»; partant de là, «je dois le wehrgeld»; enfin, abandonnant de plus en plus son sens concret, «je dois payer», «je suis redevable», «il faut que je....», etc. Les étymologies données par Grimm pour les prétérito-présents n'ont plus aujourd'hui qu'un intérêt historique, mais dans l'ensemble sa théorie semble bien exacte : Delbrück a montré (*Vgld. Synt.*, II, 468-470) que pour devenir auxiliaires les verbes devaient perdre quelque chose de leur sens; c'était une première condition à remplir.

D'autre part, avant de devenir auxiliaire de mode, tout verbe doit franchir une étape intermédiaire, celle où il a habituellement pour complément direct un infinitif. Certains verbes admettent facilement un complément de cette sorte : ce sont ceux qui expriment la possibilité d'une action future (*muoz*), sa nécessité (*tharf* et, à un certain point de vue, *scal*), la volonté d'accomplir cette action (*uuillu*), etc. D'autres verbes, qui n'indiquent au contraire qu'un état durable ou qu'une action se suffisant à elle-même, ne s'accommodent qu'exceptionnellement d'un infinitif comme complément. C'est donc en vertu de leur *signification* que les prétérito-présents sont restés des verbes ordinaires ou devenus des auxiliaires de mode.

D'ailleurs d'autres conditions ont pu exercer leur influence sur l'évolution de chaque verbe en particulier, par exemple une alternance incommode (*eigun*), l'existence d'un synonyme (*muaz*), la fréquence d'une tournure négative (*tharf*). Nous examinerons à propos de chaque verbe ces circonstances particulières. Dans l'ensemble, les deux conditions énumérées ci-dessus suffisent à rendre compte de l'évolution des prétérito-présents allemands considérés comme formant un groupe. La disparition des uns éclaire la persistance des autres et s'explique par les mêmes causes [1].

I. WEIZ.

Weiz occupe dans le groupe des prétérito-présents une place tout à fait à part. Seul il a subsisté sans devenir auxiliaire de mode. C'est que, d'une part, désignant une connaissance d'ordre purement intellectuel, il s'accommode assez mal d'un infinitif comme complément direct [2] (cf. au contraire *kan*). D'autre part *uueiz* est tellement fréquent dans les plus anciens textes, que son existence est par là-même assurée. On peut dire même que son emploi est encore plus large en vieux-haut-allemand qu'en allemand moderne. Le seul verbe qui restreindra cet emploi, *kennen*, n'est pas encore né. Il n'existe encore chez Tatien et chez Otfrid que dans le composé *inkennen*, dont le sens est nettement différent de celui de *uuizzan*.

Nous pouvons donc nous expliquer que les lois qui ont déterminé l'évolution syntaxique des autres prétérito-présents, et que nous avons provisoirement définies dans notre introduction, ne

[1] Je me suis borné à dépouiller les textes franciques, non que je considère que mes conclusions ne puissent s'étendre à d'autres dialectes, mais le francique à lui seul est suffisamment probant. J'ai donné ci-dessous la totalité des exemples des prétérito-présents en francique, exception faite toutefois pour Otfrid. Pour Otfrid en particulier, étant donné l'existence du glossaire de l'édition Piper, j'ai cru pouvoir adopter la règle suivante : citer la totalité des exemples pour *eigun*, *an*, *doug*, *kan*, *darf* et *gidar*, et me borner pour les autres verbes à un choix très large comprenant environ la moitié des exemples.

Toutes les fois que cela m'a semblé nécessaire, j'ai traduit ou commenté les citations. Quand les textes se répètent, j'ai cité par chiffres.

J'ai employé les abréviations suivantes :

O. = Otfrid (cité par livres, chapitres et vers);
Tat. = Tatien (cité par chapitres et versets);
Is. = Isidore (cité par chapitres et lignes);
Mons. Fr. = Monsee Fragmente (cité par chapitres et lignes);
Will. = Williram (cité par chapitres et lignes).

Les petits textes sont cités d'après leur numéro dans le *Lesebuch* de Braune (abrégé *Leseb.*) ou dans les *Denkmäler* (*Denk.*), avec le numéro de la ligne.

[2] Sauf dans un passage (Tat., 217, 4), que nous discuterons.

s'appliquent pas à *uueiz*. Nous nous bornerons, dans les pages suivantes, à relever les passages où ce verbe se rencontre en francique, et à distinguer à propos de Tatien et d'Otfrid les principaux emplois auxquels il se prêtait.

Weiz dans Isidore.

II, 2. Noh angil gotes ni *uuista* (ne reconnut pas).
XII, 6. Dhu *ueist* dhazs uuerodheoda druhtin sendida mih zi dhir. — Scies quia dominus exercituum misit me ad te.
III, 6. Zi *uuissanne* ist nu uns chiuuisso, dhazs fater einemu ist dhurahchunt huueo ir sunu chibar, endi suniu huueo ir chiboran uuard fona fater. — Scire autem manifestum est solum patrem quomodo genuerit filium, et filium quomodo genitus sit a patre.
XIII, 17. *Unbiuuizsende* sindun huueo in dhero dhrinissu sii ein gotfater... — Ignorantes in trinitate unum esse deum patrem...

Remarque. — On voit par les deux précédents exemples qu'à l'encontre de la plupart des prétérito-présents, *uuizzan* possède un infinitif et peut avoir un participe présent (l'analogie de *unbiuuizsende* nous le donne à penser). Cette particularité doit être considérée à la fois comme la conséquence de l'emploi fréquent de *ueiz* et aussi comme une des raisons de la faveur dont il jouit : on créa par analogie ces formes qui n'existaient pas régulièrement, parce que l'emploi fréquent de *uueiz* en faisait sentir le besoin; puis, ces formes une fois créées, on eut d'autant moins de raisons de trouver l'emploi de *ueiz* incommode.

Weiz dans les Monsee Fragmente.

XX, 20. Ni *uuez* ih iu. — Nescio vos.
XXIII, 12 et 16. Aer laucnita... daz aer den man ni *uuisti*. — Negavit quia non noui hominem.
V, 22. Jhesus auh *uuissa* iro gadanchâ.
XXIX, 21. (Diu gotes minnî)...ni *ueiz* desses aerdlîhhin habênnes einîga abanst. — L'amour de Dieu ignore la certaine disgrâce inhérente aux biens de ce monde.
V, 2. Jhesus auh *uuista* iz.
XL, 21. Daz ih quedan scal *uuizut*. — Quid dicturus sum nostis.
XXIII, 8. Ni *ueiz* ih huuaz du sages.

IV, 14. Ibu ir auh *uuistit* huaz ist «armhaerzîn uuillu enti nalles gelstar».

XL, 11. *Uuissa* daz er solih magan fona imo haben ni mahta. — Sciens hoc se a se habere non posse.

XXXI, 16. *Uuizit* ir daz after zueim tagum... — Scitis quia post biduum.

I, 17. Daz ir auh *uuizit*, thaz... — Ut sciatis autem...

XIX, 15. *Uuizit* danne daz... — Scitote quia...

XX, 21. Ir *niuuizzut*... — Nescitis (exemple mutilé).

Weiss dans Tatien et Otfrid.

Tatien et Otfrid nous donnent une moisson d'exemples beaucoup plus riche que les textes précédents. Il suffira de ranger ces exemples dans un ordre méthodique pour avoir une idée complète des différents emplois auxquels se prêtait *ueiz* en francique [1].

Weiz *employé absolument* (?).

Sievers, dans son glossaire de Tatien, considère *ueiz* comme employé absolument dans l'exemple suivant :

Tat., 217, 4. Ait illis Pilatus : habetis custodiam; ite, custodite sicut scitis. — Tho quad in Pilatus : ir habet bihaltera, faret inti bihaltet soso ir *uuizzit*.

Je crois que l'interprétation de Sievers demande à être précisée ou discutée : sauf en cet endroit, *ueiz* n'est jamais employé en francique dans le sens de «pouvoir», *können*. Ne faudrait-il pas voir ici un latinisme du traducteur de Tatien, soit qu'il ait entendu «scitis» comme un verbe pris absolument, soit qu'il ait sous-entendu «custodire» = *bihaltan*?

L'exemple suivant est aussi rangé par Sievers dans la même catégorie : *weiss* employé absolument :

Tat., 135, 12. Sed et nunc scio, quia quaecumque poposceris a deo dabit tibi. — Oh ih nu *ueiz*, so uuelihu so thu bitis fon gote, gibit thir.

Cette tournure est assez fréquente chez Otfrid; elle n'est pas comparable cependant à la précédente. Il semble en effet que la proposition indépendante qui suit *ueiz* soit dans la conscience de l'écrivain complément de ce verbe :

O., I, 27, 69. Ih *ueiz* thie boton rietun.

[1] Les listes d'exemples précédentes sont ordonnées d'après les mêmes principes; on y retrouvera donc sans peine les mêmes emplois de *ueiz*.

II, 11, 65. *Uuizist* àna bâga ni uuas imo thurft thera frâgà.
III, 18, 15. *Uuizit* ni habên ih then diufal.
V, 20, 101. Giuuisso *uuizzit* ir thaz : themo diufele ist iz garauuaz.
III, 16, 13. Thisu lêra mînu, *uuizzit*, nist si mînu.
V, 11, 12. Sô uuemo ir... ir suntâ mo bilâzêt, giuuisso *uuizzit*..., ist mîna halbûn gidân [1].

Dans son glossaire d'Otfrid, Piper donne de *uueiz*, employé sans complément, les exemples suivants :

O., I, 25, 23. Gisah er queman gotes geist fon himilriche, sô thu *ueist*.
I, 26, 8. Thar sprah ther fater so thu *ueist*.
II, 7, 50. Sô thu *ueist*.
II, 9, 98. Sô thu *ueist*. — *Id.*, II, 12, 34; IV, 9, 7; IV, 33, 24; V, 5, 3; V, 11, 9; V, 12, 34; V, 12, 58; V, 12, 66; V, 12, 91.
III, 17, 36. Sô man *ueiz*. — *Id.*, III, 20, 97; IV, 5, 45; IV, 13, 49.
II, 15, 20. Sô er *uuesta*. — *Id.*, III, 11, 1.
IV, 31, 2. Sô man *uuizzi*.
III, 7, 26. Sô ih forn iu *uuesta*.

On voit par cette liste d'exemples que nous avons affaire ici à une formule dont la rigidité n'est brisée qu'une fois (III, 7, 26). Peut-être pouvons-nous supposer qu'un pronom neutre à l'accusatif est sous-entendu. En tout cas, nous ne pouvons constater ici aucune différence profonde entre cet emploi de *uueiz* et les suivants, et la formule «sô thu *ueist*» dans Otfrid n'est pas comparable à Tat., 217, 4.

Weiz + *complément à l'accusatif.*

Weiz se rencontre le plus souvent accompagné d'un complément à l'accusatif. Ce complément peut être un nom de personne ou un nom de chose, et nous remarquerons d'abord que si le francique dit comme l'allemand moderne «ih *ueiz* iz», l'allemand moderne répond habituellement à «ih *ueiz* then man» par «ich *kenne* den Mann». Dans la liste des exemples où *ueiz* est employé avec un accusatif, je distinguerai donc les cas où il correspond à l'allemand moderne «kennen» de ceux où il peut se rendre par «weiss».

[1] Les deux derniers exemples sont rangés par Piper parmi les emplois «absolus» de *uuizzan*. Ils ne se distinguent des précédents (dont Piper fait une catégorie à part) que par la place différente que *uuizzan* occupe dans la phrase.

I. *Wizzan* = kennen.

1° Avec nom de personne :

Tat., 67, 8. Nioman ni *ueiz* then sun nibi thie fater, noh then fater ni *ueiz* nioman nibi thie sun.

82, 8. Eno nist these Jhesus... thes uuir *uuizumes* fater inti muoter.

131, 6. Noh ir mi *uuizut*, noh minan fater, oba ir mih *uuestit*, odouuân ir minan fater *uuestit*.

188, 3. Uuanta ih ni *ueiz* then man.

171, 3. Sie ni *uuestun* minan fater.

O., IV, 18, 16. Er suar — thaz er then man ni *uuestî*.

IV, 18, 30. Thô bigonder suerien... thaz er then man ni *uuessi*.

IV, 18, 10. Ni *uuestî* uuiht thes mannes.

2° Avec un pronom remplaçant un nom de personne :

Tat., 131, 24. Ih uuârlîhho *ueiz* inan; inti ob ih quidu thaz ih man ni *uuizzi*, thanne bim...luggi.

186, 4. Ni *ueiz* ih inan.

104, 8. Ih *ueiz* inan.

79, 3. Hêrôdes uuollenti inan arslahan forhta imo *uuizzanti* inan rehtan man.

104, 8. Inti mih *uuizzut* ir inti...her uuár ist, ther mih santa, then ir ni *uuizzunt*. Ih *ueiz* inan...inti oba ih quido thaz ih ni *ueiz* inan...thanne bin ih...luggi.

14, 16. Ih ni *uuesta* inan.

17, 5. Uuanan *ueistú* mih.

131, 6. Oba ir mih *uuestit*.

104, 8. Mih *uuizzut* ir.

42, 3. Bithiu uuanta ih nio in altere iuuih *uuesta*.

87, 5. Uuir betomes daz uuir *uuizzumes*...ir bettot daz ir ni *uuizzunt*.

170, 3. Sie ni *uuizzun* then ther mih santa.

O., III, 18, 47. Ih *ueiz* inan giuuisso. Cf. III, 16, 65.

V, 8, 37. Bî namen *ueiz* ih thih al... ih *ueiz* thih bî namen.

V, 8, 40. Ih *ueiz* thih suntaringon.

I, 27, 53. Uuiht ni *uuizzut* ir sìn.

II. *Wizzan* = weiss.

1° *Weiz* avec un nom de chose (allemand moderne *kennen*, *erkennen* « distinguer, connaître précisément ») :

Tat., 133, 7. Siu *uuizzun* sina stemma.

87, 3. Oba thu *uuessis* gotes geba.
127, 3. Ir irrot ni *uuizzenti* giscrib.
220, 5. Noh thanne ni *uuestun* sie giscrib.
104, 4. Uuo thesêr buohstabâ *ueiz*?
69, 3. Her *uuesta* iro githanca.
180, 2. *Uuesta* Judas. . . thia stat.
162, 1. Then uuec *uuizzut* ir.
162, 2. Vvuo mugun uuir then uuec *uuizzan*.
74, 4. In ist gigeban zi *uuizzanne* girunu.
148, 8. Ir ni *uuizzut* then tag noh thia zit.

O., I, 19, 28. Thoh mag man *uuizzan* thiu iâr, uuio man siu zelit thar.
III, 17, 19. Thaz uuir *uuizîn* — then thines muates githank.
III, 20; 138. Ni *uuizun* uuir, — sînes selbes fuara.
V, 4, 41. Ih *ueiz* iua herafart.
IV, 7, 62. Ir ni *uuizut* thia zît.
V, 8, 32. Ih thinan namon *ueiz*.
V, 15, 32. Thu *ueist* thia mîna minna zi thir.
I, 2, 23. Thaz herza *ueist* thû filu báz.
I, 11, 22. Thar man *uuestî* thero forderôno festî.
III, 13, 22. Thu thes girâtes ni *ueist*.

2° Avec un pronom remplaçant un nom de chose :

Tat., 184, 1. Ther heilant. . . *uuesta* allu thie dar uuarun zuouuert ubar inan.
135, 29. Ir ni *uuizzut* iouuiht.
147, 8. Thaz *uuizzut*.
156, 4. Ob ir thisu *uuizzut*, thanne birut ir salige.
147, 12. In theru ziti the her ni *ueiz*.
119, 10. Thu ni *ueist* thiz.
90, 4. Ni *ueist* thiu thiu gotes sint.
187, 3. Thie *uuizzun* thiu ih in quad.
155, 3. Thu *ueist* iz after thisiu.
76, 1. Mit thiu her iz ni *ueiz*.
60, 17. Gibot in, thaz iz nioman ni *uuesti*.
69, 8. Ther heilant *uuizenti* thaz fuor thanana.
89, 5. Daz *uuizzanti* der heilant quad.
138, 5. *Uuizzenti* thaz ther heilant quad in.
2, 8. Uuanan *ueiz* ih thaz.
155, 3. Thaz ih tuon thaz ni *ueistu* nu.
176, 2. Thu allu *ueist*.
238, 3. Trohtin thu *ueist* alliu.
61, 3. Gisehet thaz iz uuer ni *uuizi*.

Il faut rapprocher de la catégorie précédente cet exemple, unique dans Tatien :

146, 6. Fon themo tage inti ziti nioman ni *ueiz*.

Il est probable en effet qu'il faut ici sous-entendre un pronom comme *iouuiht*...

O., V, 9, 27. Fora gote uuas iz meist, thu iz ni *ueist*.
V, 11, 39. Iz mag man *uuizzan*.
III, 4, 40. Quad, es uuiht ni *uuestî*.
II, 3, 61. Thaz thu iz *uuessîs*.
II, 2, 15. Ih sagên thir, thaz thu iz baz *uuizîst*.
III, 13, 11. Sô pêtrus thaz thô *uuista*...
II, 21, 4. Giuuisso *uuizîst* thu thaz... thanne ir betôt, *uuizît* thaz.
III, 14, 40. Thaz er ni *uuestî*.
V, 15, 31. Thu... druhtîn alles bist ioh *ueist* al.
IV, 18, 18. Ih uuiht sulîches ni *ueiz*.
I, 22, 48; III, 13, 11; II, 2, 15; V, 8, 17; II, 20, 13; 21, 15; 23, 21; etc.[1].

Weiss *suivi d'une proposition*.

Weiss peut avoir pour complément une proposition entière.

A. Proposition interrogative :

a. Introduite par *uuer*, *uuas*, etc. :

Tat., 156, 7. Her *uuesta* uuer daz uuas thie inan salta.
88, 4. Her ni *uuesta* uuer daz uuas.
132, 12. Uuer gioffonoti sino ougun uuir ni *uuizunnes*.
112, 2. Ir ni *uuizzut* uuaz ir bitet.
156, 2. *Uuizzut* ir uuaz ih in teta. Cf. 202, 4; 168, 3.
174, 2. Uuir ni *uuizun* uuaz er quidit. Cf. 186, 4; 188, 5.
108, 2. Ih *ueiz* uuaz.
33, 3. Ni *uuizze* iz thin uuinistra, uuaz thin zesuua tuo.
34, 4. *Ueiz* iuuar fater uues iu thurft ist.
159, 5. Thaz ni *uuesta* nioman... Zi uuiu er thaz quad.

O., V, 9, 12. Sie *uuestîn* uuer er uuâri.
II, 6, 56. Uuir *uuizzun* uuaz ther scado uuas.

[1] Aux divisions précédentes se rattachent les exemples suivants de *ueiz* + double accusatif, dont Piper a fait une catégorie spéciale :

O., H., 11. Firdânan *ueiz* ih filu mih. Cf. III, 20, 108.
IV, 12, 21. Thoh sie sih *uuestîu* reinan.
II, 12, 55. Thaz uuir *uuizzun* alauuâr. Cf. II, 14, 65.

III, 6, 20. *Uuest* er uuaz er duan uuolta.
III, 22, 9. Ni *uuestun* uuaz si fuartun.
II, 21, 13. *Ueist* thu uueih thir redinôn.
IV, 23, 35. Ni *ueistu*, uuaz ih sagên thir.

b. Introduite par *uuanan*, *uuara*, *uuane*, etc. :

Tat., 104, 7. Ni *ueiz* nioman uuanan her ist. Cf. 132, 18; 45, 7; 104, 8; 113, 1; 104, 7.
131, 3. Ni *uuizut* uuanan ih quimu. Cf. 119, 4.
219, 2. Ni *ueiz* uuara sie inan tatun.
221, 2. Ni *ueiz* uuara sie inan legitun.
162, 1. Uuara ih faru, thaz *uuizzut* ir.
132, 7. Uuar ist her? Tho quad her : ni *ueiz*.
162, 2. Trohtin, uuir ni *uuizzumes* uuara thu feris, inti uuo mugun uuir then uueg *uuizzan*.
147, 7. Ir ni *uuizzut* uuanne trohtin eumit. Cf. 146, 6.
147, 8. In theru ziti thia ir ni *uuizzut* thes mannes sun zuouuert ist.
132, 12. Uuo her nu gisehe ni *uuizunmes*.
132, 15. Oba her suntig ist ni *ueiz*.
147, 8. Oba *uuesti* thes hisgisges fater zi uuelihheru ziti ther thiob quami...
151, 4. Thaz her *uuesti* uuio filu iro giuuelih giscazzot uuari.
138, 7. Her *uuessi*... uuolih... uuib thaz uuas.

O., III, 16, 62. *Uuizzut* uuanana ih bin. Cf. III, 16, 56.
V, 7, 33. Thaz friunt nihein ni *uuestî* uuio man nan firquistî.
I, 1, 87. Ih *ueiz* uuâr (ih iz las).
V, 7, 24. Ni *ueiz* ih... uuâr ih iz anafâhe.
V, 10, 8. Ni *ueiz*, uuâr thu iz auur findês.

B. Proposition complétive :

a. Introduite par *thaz* :

Tat., 131, 15. Ih *ueiz* thaz ir Abrahames barn birut.
135, 4. Ih *ueiz* thaz er astentit.
143, 6. Ih *ueiz* thaz sin bibot lib euuin ist.
149, 6. Ih *ueiz* thaz thu hart man bist.
217, 5. Ih *ueiz* thaz ir then heilant suochet. Cf. 108, 4; 221, 3.
112, 3. *Uuizzut* ir thaz thie heriston thioto uualtent iro.
54, 7. Zi thiu thaz ir *uuizit* thaz mannes sun...
238, 1, 2, 3. Thu *ueist* thaz ih thih minnon.

176, 2. Nu *uuizumes* thaz thu allu uueist.
197, 8. Ni *ueist* thaz ih haben giuualt.
84, 7. *Ueistu* thaz the Farisei... sint bisuuichana.
145, 11. *Uuizzit* ir thaz sih nahit iro ziuuorpfnessi.
146, 1. *Uuizzit* thaz in nah ist sumar.
146, 2. *Uuizzit* thaz... ther nah ist duron.
153, 2. *Uuizzit* thaz... ostrun uuerdent. Cf. 169, 2.
135, 25. Ih *uuesta* thaz thu simbulun mih gihorist.
149, 7. Du *uuestos* thaz ih arnon thar ih ni sauuiu.
155, 1. Tho *uuesta* ther heilant thaz quam zit. Cf. 208, 1.
199, 4. Her *uuesta* thaz sie... inan saltun. Cf. 12, 7; 237, 4; 82, 11; 118, 4; 60, 13; 38, 6; 119, 1; 239. 5; 126, 1; 132, 12.

O., I, 4, 55. Uuio mag ih *uuizzan* thaz uns kind uuerde.
II, 22, 27. Er *ueiz* thaz ir es bithurfut.
IV, 21, 11. Thie liuti *uuizun* thaz ih iudeo ni bin.
I, 22, 43. Ih ni *uuesta* thaz thu iar iruuunti.
Cf. II, 8, 23; IV, 11, 7; III, 17, 13; IV, 13, 3; IV, 17, 3; III, 24, 17; II, 8, 48; V, 25, 55; V, 12, 19; II, 7, 28; II, 14, 121.

b. Introduite par *uuanta* :

Tat., 87, 6. Ih *ueiz* uuanta Messias quimit.
87, 9. *Uuizzumes* uuanta theser ist heilant.

Weiz dans Williram.

Comme on peut s'y attendre, on retrouve dans Williram à peu près la même syntaxe de *ueiz* que dans Otfrid :

1° Avec un nom de personne (= *erkennen*) :

86, 4. Uone dîner lèra *uuizzon* uuir dînen sponsum filium de patre.

2° Avec un nom de chose :

6, 2. Ih *ueîz* dîe gnâda.
130, 9. Den ih nu intus *uuêiz* uerbum.
141, 19. *Uuizzon* tempus tacendi.

3° Avec un pronom :

108, 1. Ih ni *uuistes*.
62, 8. Daz du *uuizzist*, daz.
97, 2. Daz *uuizzet*, ir iunkfrouuon. Cf. 109, 7; 129, 4.

4° Avec une proposition introduite par *uuaz*, etc. :

46, 6. Ih uuola *uuêiz*, uuaz imo lìeb ist.

5° Avec une proposition introduite par *daz* :

125, 3. Ih *uuêiz* doh uuola, daz er mennisco uuil uuerdan.
106, 10. Siu uuola *uuêiz*, daz siu diè pulchritudinem... nìene hat.
108, 4. Ih *uuista* uuola, daz lex unte prophetiae diuinitus sint datae.

Conclusion. — *Weiz* offre peu d'intérêt en ce qui concerne l'évolution générale du groupe des prétérito-présents. Tout au plus pouvons-nous tirer de son étude cet enseignement, tout négatif : que, quelque irrégulier que soit un verbe, il peut subsister tel quel, si son emploi est assez fréquent. C'est une banalité qui ne devient intéressante que par comparaison avec les autres prétérito-présents. Moins usités que *weiz*, ils durent, pour vivre, s'accommoder au rôle d'auxiliaires.

II. DOUG.

Sens de doug.

Doug n'est représenté en francique que par huit exemples d'Otfrid et un exemple de Williram. D'après les exemples que nous citerons plus loin, on interpréterait volontiers *doug* par « être bon, être utile ». Ce sens est confirmé par le sens des deux mots voisins *dohta* et *dohtî*.

Dohta dans Otfrid est le mot qui caractérise la perfection du ciel :

V, 23, 235. Uuio mag ih thaz iruuéllen, thaz mînu uuort irzellen himilrìches *dohta*.
V, 23, 240. Uuaz scolt ih thanne, — bin sunta untar manne — thô ebanlìh ni mohta gizellen, thaz *dohta*? — Comment pourrai-je donc — je ne suis qu'un pécheur — alors que le juste n'a pu le faire, peindre cette perfection?

Ainsi *dohta* signifie à lui tout seul la perfection absolue, la perfection du ciel.

Dohtî dans le passage suivant s'applique à la charité :

O., V. 12, 87. Salomon, qui était si sage, a vanté
thia managfaltùn guati
Odo er ira *dohtî*,

son excellence.

Dans l'épître à l'évêque Salomon, le mot n'a plus que le sens de « valeur intellectuelle, capacité » :

O., S, 13. Ni thaz mîno *dohtî* giuuerkòn thaz io mohtî.

Dohtî comme *dohta* signifie donc « la valeur » d'une manière absolue, à l'état statique pour ainsi dire. Nous ne serons donc pas surpris que *doug* ne soit jamais accompagné d'un infinitif : c'est un verbe indiquant un état. Il n'a même pas de complément direct. Il n'est, au moins en francique, employé qu'intransitivement ou impersonnellement. Voici les exemples qu'Otfrid et Williram nous fournissent :

1° *Doug* verbe intransitif :

III, 21, 21. Thie dàti uns uuola *dohtun*, ioh sìd gisehan mohtun. — Les actions (du Christ) nous ont été utiles, et depuis lors nous pouvons voir clair.

III, 20, 68. Thàr uuas strìt umbi thaz... thie ubile ioh. thie *dohtun*, sih gieinôn thàr ni mohtun. — Alors s'éleva un débat... les mauvais et ceux qui valaient quelque chose (les bons) ne pouvaient pas se mettre d'accord.

V, 23, 199. Sih thàr ouh al ruarit... Harpha ioh rotta. ioh thaz io guates *dohta*. — Tout ce qui valut jamais quelque chose (pour faire de la musique).

V, 25, 29. Sì thâr, thaz ni *dohta*. — Si quelque chose se trouve (*sî*) en mon œuvre qui ne vaille rien.

Quand on veut exprimer « être bon à faire quelque chose » (*mag*), on est obligé d'ajouter *zi* :

III, 20, 65. Uuio suntìg man thaz *mohtî*, od ouh zi thiu sò *dohtî*.

2° *Doug* verbe impersonnel. — Dans les autres exemples d'Otfrid, *doug* est impersonnel et signifie « prodest » ou « decet » :

III, 20, 176. Er selbo, sòsọ iz *dohta*, scònon es girihta. — Lui-même, comme il convenait, répondit.

IV, 6, 44. Quad... iz alles uuio ni *dohtî* (ne pouvait être utile, ne servait à rien) ioh uuerdan ni mohti.

IV, 20, 35. (Il s'agit des hésitations des Juifs, qui discutent

la valeur de ce que leur dit Pilate.) Cela ne nous convient pas. disent-ils, et ne peut avoir lieu; notre loi nous défend de tuer Jésus. — Thaz in ni *dohti*, ouh uuesan thaz ni mohtì, uuanta in thio buah luagìn, thaz sie man sluagìn.

Doug *dans Williram.*

Emploi intransitif :

69, 19. Neheìn uirtus ne *tôuk* sine caritate.

Conclusion. — Je ne connais pas en francique de périphrase ni de verbe ayant le sens de *doug* et pouvant se substituer à lui d'une manière complète. On a vu dans les exemples précédents que *mag* pouvait quelquefois être presque son synonyme (O., III, 20, 65). *Muoz* et surtout *zeman* pouvaient le remplacer dans le sens de « convenir, être convenable » :

O., III, 2, 15. So *zimit* gotes manne.

Mais, dans son sens propre, *doug* n'a pas de concurrent. Ceci peut expliquer sa durée. D'autre part, il n'admet pas de complément direct et ne pouvait par conséquent devenir auxiliaire de mode. Il s'est donc transformé en un verbe faible, à peu près pour les mêmes raisons que *gi-an.*

III. KAN [1].

Kan *n'est pas dans Tatien.*

Nous n'avons de *kan*, avant Williram, que cinq exemples en francique. C'est un verbe qui paraît destiné à disparaître. Je n'attache pas beaucoup d'importance à son absence dans Tatien [2] : Tatien, pour la même raison qu'il ignore *eigun*, ignore *kan* : c'est un traducteur systématique; il traduit « novi » et « scio » par *uueiz*, « cognosco, intelligo » par *furstantan*, sans se préoccuper trop de la propriété des termes, et simplement parce que traduire, c'est,

[1] *Kan* et *mag* ont été étudiés par M. W. Kahl dans sa *Z. f. d. Ph.*, XXII, p. 1-60. Le plan suivi par M. Kahl est celui qui s'impose, celui que j'ai suivi presque toujours. Je n'ajouterai guère que des exemples.

[2] M. Kahl insiste sur cette absence de *kan* dans Tatien et montre que Tatien traduit par *uuizzan*, *furstantan*, etc., ce qu'Ulfilas rend par *kann*. Matth., VII, 23, þatei ni hvauhun kunþ a iruuis; cf. Tat., 42, 3, bithiu uuanta ih nio in altere iuuih uuesta.

pour lui, en général, remplacer toujours le même mot latin par le même mot allemand.

Kan *dans Otfrid.*

a. Sens de kan. — Otfrid est, avant Williram, le seul texte où *kan* soit employé. Son sens apparaît dans les exemples mêmes, et nous est d'ailleurs attesté par l'abstrait *kunst* « connaissance, habileté intellectuelle », et par l'adjectif *kund* « connu » [1].

b. Kan *avec l'accusatif.* — L'emploi absolu de *kan* dans le sens de « je suis habile » ou tel autre sens analogue ne nous est pas attesté. En revanche, Otfrid emploie *kan* avec un accusatif :

III, 16, 7. Uuio er thio buah *konsti* (litteras scit, Joh., VII. 15) [2].

c. Kan *avec l'infinitif.* — Sauf cet exemple. *kan* est employé avec l'infinitif, exprimé ou sous-entendu. L'emploi le plus naturel est celui où *kan* est accompagné d'un verbe désignant une opération de l'esprit :

I, 1, 120. (Ther) in ander gizungi, firneman iz ni *kunni.*

L'exemple suivant est encore plus caractéristique : Otfrid compare l'homme avant la rédemption à une bête de somme; l'animal a la force d'échapper aux coups, mais il n'en a pas l'intelligence :

IV, 5, 10. Ézil, uuizun uuir tház, theist fíhu filu dúmbaz. . . .*mag* scádon harto lîdan, ni *kánn* inan bimîdan.

Kan se joint ensuite à un verbe désignant une action volontaire :

I, 2, 41. Ioh théih thir (druhtîn) in mîna zungûn thiono, ouh in al gizungi, in thiu ih iz *kunni* (thionôn).

Enfin, joint à un verbe qui exprime un sentiment, *kan* n'a plus guère rien qui rappelle son sens intellectuel :

I, 27, 31. Guates er in onda sôs er uuóla *konda* (*unnan).

Peut-être ne faudrait-il pas trop chercher dans cet affaiblissement progressif du sens de *kan* un développement au sens propre du mot; « ih *kan* thionôn » n'est peut-être pas postérieur à « ih *kan* firstandan », comme M. Kahl, sans le dire expressément, semble le croire.

[1] Des gloses non franciques donnent le même sens : Pez., I, 371, *kan* buoh — assecutus est litteras; Ahd. Gl., I, 217, norat = *kan*, *khan.*

[2] Cf. Notker Boeth, III, 15, alle die astronomiam *chunnen.*

Kan *dans Williram.*

A considérer dans l'ensemble les emplois de *kan*, on remarque, en passant d'Otfrid à Williram :

1° Que *kan* + accusatif est encore usité;

2° Que *kan* + infinitif est beaucoup plus fréquent que dans Otfrid;

3° Que *kan* n'est encore employé qu'avec des infinitifs de verbes qui expriment une activité réelle du sujet.

1° *Kan* + accusatif :

58, 16. Die doctores *kúnnon* díu sacramenta scripturarum.
118, 5. Díu nása *kán* discretionem odoris et foetoris.

2° *Kan* + infinitif :

a. Exprimant une activité intellectuelle :

89, 12. Dìe tûbon... *kúnnon* praeuidere aduentum accipitris.
118, 3. Die... *kúnnon* discernere inter bonum et malum.
133, 7. Mít dén íh rationem mentis meae *kúnne* geríhtan ad suspiranda aeterna. — *Id.*, 32, 8.

b. Exprimant une action volontaire du sujet :

18, 7. Doctores...dìe den sélben uuìstûona *kúnnon* uurere bringen...
51, 10. Rectores animarum dìe dìe cristenheît *cúnnen* beschírmen...
48, 27. Nu uuíl íh... frâgan prophetas..., uuáz sìe mír... *kúnnen* sagan. — *Id.*, 48, 9.
137, 13. Der niemanne *nekán* parcere.
141, 7. O synagoga, únser suéster Ecclesia de gentibus íst nóh parua numero unte *nekán* nóh nìet iro auditores quasi mater enutrire.
141, 16. Dáz sìe bêíde... *kúnnen* unte *múgen* iro auditores beskirman contra hoereticos.
141, 19. Dìe íro auditores mit simplici doctrina *kúnnon* imbuere. — *Id.*, 142, 7.

Remarque. — Il convient de noter les deux passages suivants :

141, 16. *Kúnnen* únte múgen.
142, 7 et 9. *Kúnnon*... unte múgon.

à cause du rapprochement fait entre les deux verbes, qui ne sera pas sans influence sur la signification de *kan*.

c. Exprimant un sentiment :

128, 7. Unte *kunnon* compati auditorum infirmitati.

On peut discuter ce sens et entendre *compati* «se mettre à la portée de»; il faudrait alors ranger cet exemple dans la catégorie *b*.

d. Exprimant une action corporelle :

51, 4. *Cúnnon* álle máhtigen vehtan.

Conclusion. — D'Otfrid à Williram, l'étape décisive est franchie : *kan* est désormais l'un des prétérito-présents les plus employés. De plus, son emploi dans la plupart des exemples cités en dernier lieu ne diffère pas beaucoup de celui qu'il a dans la langue moderne. On a bien l'impression, sinon la certitude, qu'il n'est plus qu'un auxiliaire de mode. Prenons par exemple le passage de Williram, 141, 19 : on peut à mon avis le traduire en latin de deux façons : «qui eorum auditores animos simplici doctrina imbuent» ou «qui doctrina imbuere valeant»; la même expérience pourrait se répéter sur presque tous les exemples donnés de Williram, sans que nous ayons la plupart du temps de raisons qui décident en faveur de l'une ou de l'autre traduction. Cette incertitude même prouve que *kan*, dans un certain nombre de cas, était déjà pour Williram un mot sans signification bien marquée, et que l'on employait d'habitude avec l'infinitif, non pas pour exprimer une pensée indépendante, mais pour nuancer la pensée, un auxiliaire en un mot.

Avec les écrivains qui suivent immédiatement Williram, *kan* se rencontrera dans l'expression *es kan*. Dès lors, on a la certitude qu'il n'est plus qu'un auxiliaire de mode.

Synonymes de kan.

Il reste un mot à dire sur les formes qui pouvaient se substituer à *kan*. Ces formes ont dû exister : *chunnên* dans Isidore (*chunnemés*, 18. 6, 10) n'était probablement pas isolé; pourtant je ne connais pas de synonyme exact de *kan* en francique. Les verbes exprimant des idées voisines sont nombreux; beaucoup sont même formés de la même racine, mais aucun n'exprime exactement la même nuance que lui : «ich verstehe zu (machen)». Voici les principaux de ces verbes, avec leurs significations :

archennen — Is., 2, 9; 15, 5 — noscere, agnoscere, nosse.

irkennen — O., III, 20, 30; V, 12, 18 — cognoscere, scire.

in-kennen — Tat., 134, 4; 80, 8 — cognoscere.
bichennen — Is., 11, 4 — cognoscere.
irknâen — O., IV, 15, 32; II, 7, 53 — cognoscere, reconnaître, recognoscere.
incnâhen — Tat., 133, 12; 91, 5 — cognoscere, agnoscere.

Enfin, dans Tatien notamment, *uuizzan* et *furstantan* (voir plus haut).

Il est à remarquer que le verbe simple *kennen* ne se rencontre nulle part.

Inkunnun.

On rencontre une fois dans Otfrid un prétérito-présent *inkunnun*, qui ne peut guère être qu'un composé du verbe précédent, malgré la différence de sens :

III, 15, 32. Uuántạ ih zellu inûóti iro ármilìchûn dâti thio missidât, sò sagèn ih; bìthiu *inkúnnun* se mih. — Joh., VII, 7 : (Mundus) me *odit*, quia testimonium perhibeo de illo quod opera ejus mala sunt. — Leurs méfaits, je les proclame, et c'est pour cela qu'ils me haïssent.

La particule *in* n'a habituellement en vieux-haut-allemand que le sens privatif. On peut supposer l'évolution sémantique suivante : ignorer > méconnaître > haïr.

IV. AN.

Sens. — Le sens de *an* nous est donné par les exemples qui vont suivre et par l'abstrait *anst* = gratia. O., I, 5, 18, fol gotes *ensti* traduit Luc, 1, 28, gratia plena. Il semble même que la parenté de *an* et de *anst* ait été clairement sentie encore par Otfrid :

V, 25, 101. Sì guallìchî thera *énsti*, thiu mir thés io *giónstí*.

Tout ce qu'on peut dire de *an* et de *gian* est contenu dans l'exemple précédent : le sens du verbe est celui de l'allemand moderne *gönnen*, et il se construit en francique toujours avec un complément au génitif.

An *avec un complément au génitif.* — Voici les autres exemples de *an* et *gian*. Tous sont tirés d'Otfrid; on ne rencontre pas ailleurs en francique ce prétérito-présent :

III, 7, 2. Bigínnu ih hiar nu rédinôn, uuio er bigónda brédîgon

Ioh méistera. ther uns *ónda*, sámanòn bigonda.

I, 27, 31. Gúates er in *ónda* sòs er uuóla konda.

V, 15, 14. Pètrus dua mih uuìsi, oba mit minnu thìnes muates mir *unnis* alles guates.

IV, 4, 70. Sie mọ innouuo ni *ondun*.

III, 22, 29. Thes fater mìn mir *gionsta*, theist alles guates furista. — Joh., x, 29. Pater meus quod dedit mihi, majus omnibus est.

La syntaxe de *irban*, l'autre composé de *an*, ne diffère en rien de celle du verbe simple. Le sens est seul différent : *irban* signifie *missgönnen*. On le trouve uni à *ni an* et synonyme de cette locution :

IV, 4, 70. Thas uuas nu ungimacha ioh egilìchu racha sie mọ innouuo *ni ondun* ioh selidòno *irbondun*.

V, 21, 7. Nu man uuìzinôt then mạn ther armên selidòno *irban*.

II, 5, 10. Ther diufal... niazan sah er inan (l'homme) thaz, thaz imo in gisuàs uuas; tho *irbonda* er imo thes sindes thes scònen heiminges. (Piper rapproche, à tort selon moi, *Gen.*, III, 23 : emisit eum dominus deus de paradiso voluptatis; *er* représente non pas Dieu, mais le diable.)

Le sens de *an* n'appelle pas comme complément direct un infinitif. Il ne pourra donc pas, comme *kan*, devenir auxiliaire de mode. Pourtant il n'est pas mort aussi vite que *eig* ou *ganah*. La raison en est, je crois, qu'on lui chercherait en vain un synonyme exact dans l'ancienne langue. *Geban* n'a dans Otfrid que le sens de «faire un don»; *gewähren*, qui, dans la langue moderne, peut quelquefois remplacer *gönnen*, n'a en ancien allemand que le sens de «résister, se garder». Ces deux mots ne pouvaient remplacer *an*. Aussi ce mot a-t-il des formes relativement variées, malgré le petit nombre d'exemples que nous ayons de son emploi, et se maintiendra-t-il jusqu'à la fin du moyen âge, avec sa forme irrégulière. Son cas est donc exactement semblable à celui de *doug*.

V. GIDAR.

Gidar est l'un des prétérito-présents qui sont disparus en allemand moderne. Il serait intéressant de le suivre dans la période du moyen-haut-allemand. En francique, il est l'un des moins favorisés de tous les prétérito-présents. Non seulement il n'est représenté que dans Otfrid et seulement par sept exemples, mais

il est isolé dans le vocabulaire (Otfrid par exemple n'emploie aucun autre mot de la même famille). De plus, s'il est employé d'habitude avec l'infinitif, l'idée qu'il représente est trop particulière et d'un emploi trop restreint pour qu'il puisse devenir un véritable auxiliaire. Enfin, même dans son tout petit domaine d'idées, il trouve en francique un concurrent. Voilà bien des circonstances défavorables.

Nous ne pourrons établir le sens de *gidar* que par lui-même : il signifie « j'ose » dans les exemples que je vais citer.

En raison de cette signification même, il s'emploiera de préférence avec l'infinitif. C'est le cas dans la totalité des exemples :

I, 8, 9. *Gidar* ih lobôn inan fram, er uuas sulîh so er gizam.

III, 7, 25. *Gidar* ih zellen ubarlût. (Ich wage...)

IV, 17, 30. Sie sâhun ungimacha ioh egilîscha racha druhtîn iro bintan; ni *gidorstun* zi imo iruuíntan.

IV, 12, 34. Petrùs ni *gidorsta* sprechən lûto.

I, 1, 76. (Les ennemis des francs) ni *gidurrun* sies biginnan (n'osent pas les attaquer).

III, 14, 46. Ioh ziu si farêta thaz si thia thradon ruarta *ni gidorsta* es ruaren mêra.

Le dernier exemple nous montre *gidar* employé pléonastiquement :

S., 33. Oba ih irbaldèn es *gidar*, ni scal ih iz firlazan. — Si j'ose (*gidar*) m'enhardir (irbaldèn) jusque-là (es, génitif), je n'oublierai pas...

Irbaldèn est précisément le concurrent de *gidar* en francique; c'est un verbe d'ailleurs assez peu employé :

O., I, 11, 14. Burg ni sî noh barn thaz es io *irbalde*.

Irbaldôn se trouve employé III, 14, 44, deux vers avant *gidar*. *Irbaldôn* et *irbaldèn*, bien que s'appuyant sur beaucoup d'autres mots de leur famille, *bald*, *baldo*, *baldî*, *baldlîcho*, etc., n'indiquent qu'un accroissement de l'audace chez le sujet, qu'un « état d'âme » du sujet : ils n'ont pas, comme *gidar*, besoin d'un infinitif pour complément; ils ne faisaient donc pas à ce dernier une concurrence bien dangereuse. C'est seulement plus tard, quand *wagen* apparaîtra, que *gidar* tombera en désuétude.

VI. THARF.

Tharf *auxiliaire de mode*. — Le sens propre de *tharf* est, comme le montrent les mots de la même famille, *thurft*, *notthurft*, *darbên*,

bitharf, «avoir besoin». Son sens actuel est «avoir la permission de». M. de Saussure a montré (*Mém. Soc. Ling.*, t. VII, p. 84, n. 2) l'influence qu'ont eue les phrases interrogatives et négatives sur ce changement de signification : Du darfst nicht sprechen «tu n'as pas besoin de parler» a été compris comme «tu n'as pas le droit de parler». De là on en est venu à dire «ich darf» pour exprimer «j'ai le droit».

Tharf *est toujours accompagné de la négation.* — En regardant de près les exemples qu'Otfrid nous offre de *tharf*, nous pouvons constater un stade de cette évolution : à côté de phrases présentant nettement le sens de «j'ai besoin», on en trouve d'autres aussi nombreuses où *tharf* a déjà le sens moderne; il faut pourtant faire une remarque importante et qui confirme bien l'opinion de M. de Saussure : toutes les fois que dans Otfrid *tharf* est suivi d'un infinitif, il est accompagné de la négation. Il est probable que non seulement la forme négative de la phrase a permis la transformation du sens, mais que l'absence ou du moins la rareté de la forme positive a facilité la confusion.

Ih tharf = ich brauche. — Voici d'abord les exemples où *tharf* a le sens de «brauchen» : ih ni *tharf* = ich brauche nicht :

O., I, 16, 27. Gotes geist imo anauuas, ni *tharftu* uuúntorôn thaz. — Cela ne doit pas t'étonner (mot à mot : tu n'as pas besoin de t'étonner de cela).

II, 12, 29. Ni *tharft* es eiskon mêra. «Du brauchst nicht weiter zu forschen.» — (Car le monde entier n'affaiblirait pas mes paroles.)

II, 22, 3. Ni *thurfut* ir biginnan... thaz ir gote thionôt, ioh thia uuórolt minnôt. — Il est inutile de chercher à servir Dieu tout en aimant le monde (on peut aussi comprendre : Ihr durftet nicht beginnen, etc.).

III, 2, 17. Then *ni tharf* man beiten.... — *Il est inutile* de prier Dieu qu'il se rende en quelque endroit, puisqu'il est partout).

IV, 11, 38. (Celui qui est lavé.) — Ni *tharf* er uuasgan mêra.

IV, 18, 27. Ni *tharft* es lougnen, thiu sprâcha scal thih ougen (Matth., xxvi, 73).

V, 4, 45. Ir ni *thurfut* (suochan) ni eigut ir sîn uuiht hiar.

V, 4, 48, 64. Ni *thurfut* ir nan riazan. — Er ist fon dôde irstantan.

Ih tharf = ich darf. — Dans les passages suivants, le sens qui se présente naturellement à l'esprit est celui de l'allemand moderne «darf», et je penserais volontiers qu'Otfrid l'entendait ainsi

(nous disons de même en français un peu familièrement «tu n'as pas besoin» dans le sens de «tu ne dois pas») :

O., I, 1, 60. Ni *tharf* man redinôn, thaz Kriahi in es giuuerderôn. — On ne doit pas prétendre que les Grecs ont été (supérieurs aux Francs en bravoure).

I, 23, 39. Ni *tharf* man biginnan... so er sih biginnit belgan.

II, 9, 77. Ni *tharft* es drof duellen, uuil thu alla uuorolt zellen. — Du darfst nicht zögern, willst du die ganze Welt durchforschen.

III, 20, 19. Odo ouh *thurfi* thenken thaz megi er uuiht giuuirken.

IV, 5, 42. Then uueg (thero martyro) nan forahten ni *darf.*

IV, 14, 17. Noh ni *tharf* man zellen, in thiu uuir thaz irnuellên ni bi unsih uuâfan neriên. — On ne doit pas prétendre que les armes, dans la mesure où nous voulons nous en servir, ne servent pas à notre salut.

V, 20, 33. (Au jour du jugement,) Ni *tharft* thu thes uuiht frâgên, ni biginnent sie thâr bâgên.

Tharf *employé avec complément au génitif.* — On voit donc que l'évolution qui devait amener *darf* à signifier «j'ai le droit» est dès Otfrid assez avancée. Cette évolution a certainement contribué à restreindre l'emploi de *tharf* dans le sens de «j'ai besoin».

Dans ce dernier sens, *tharf* s'emploie de deux manières :

1° Avec un complément (substantif au génitif). Nous n'avons de cet emploi qu'un exemple[1] avec le simple *tharf* :

Tat., 191, 2. Quid egemus testibus. — Uuaz *thurfun* uuir... urcundono.

Dans ce cas, c'est toujours *bitharf*[2] qui s'emploie.

2° Absolument, sans complément, dans le sens de «être dans le besoin». Ce sens ne se trouve que dans Otfrid :

IV, 15, 45. Ir ni *thúrfut* bî thiu. — (Non vos relinquam orphanos.)

V, 16, 45. Ir ni *thurfut* bî thiu.

V, 18, 5. Ir ni *thurfut* bî thiu.

II, 21, 21. Thaz lôn laz imo allaz... ir ni *thurfut* bî thiu : got irkenint in iu...allaz, thaz ir uuollêt. — Laissez à Dieu le choix de votre récompense; il reconnaît en vous

[1] Encore est-ce peut-être un latinisme.

[2] Voir plus bas, p. 393.

tous vos désirs; vous ne serez donc pas privés de ce qui vous est dû.

I, 27, 51. Sô uuer sô uuilit, — so doufi ih inan — ir ni *thurfut* bî thiu, ther man ist nu untar iu.

Ce dernier exemple prête à discussion. On peut entendre : *vous n'avez pas besoin* (sous-entendu : d'être baptisés par moi), car l'homme est déjà parmi vous qui...; ou bien : vous ne perdrez rien cependant (sous-entendu : à n'être pas baptisés par moi), car l'homme est déjà parmi vous qui.... Malgré l'autorité de Piper, j'incline vers le premier sens.

On voit donc qu'en dehors de son emploi comme auxiliaire de mode, *tharf* n'est pas fréquent en francique. De plus, les exemples précédents montrent que nous avons affaire à une formule. Cet emploi de *tharf* était peut-être déjà dans Otfrid un archaïsme. C'est que plusieurs mots ou périphrases se partageaient déjà quelques-uns des emplois de *tharf*.

Bitharf.

Bitharf *avec complément au génitif.* — L'unique emploi de *bitharf* qui soit amplement attesté est celui qu'il a encore de nos jours : avec un complément au génitif et dans le sens de « avoir besoin de » :

Weiss. Kat., *Leseb.*, IX, 18. Allo mannes thurfti sintun in themo brôtes namen gameinito, *thero* er ci thesemo antuuerden lîbe *bitharf*.

O., IV, 19, 66. Ni *bithurfun* uuir nu urkundôno mêra. — Quid adhuc desideramus testimonium (Luc, XXII, 71).

II, 4, 68. (Ther heilant) ni *bitharf* thero engilo stiurâ.

II, 12, 34. Allaz fleisc... bitharf thera reinida.

V, 12, 52. Noh ist ouh hiar mêra thera frônisgûn lêra,... thes uuir *bithurfun* thrâto (d'après Piper : Hier liegt noch mehr der Lehre des Herrn — und dessen (nämlich dieses Mehr) bedürfen wir gar sehr).

II, 22, 27. Er uueiz ana zuîual, thaz ir es *bithurfut* ubaral. — Que vous avez besoin de tout cela (vêtement, nourriture, etc.).

Augbrg. Gebet, *Leseb.*, XXXVII, 2. Thes *bethurfun* uuir sâr.

Glos. cod. Mog. n. sig. gl., I, p. 716. Dominus his opus habet. — Der hêrro *bidarfiro* [a 44^{b}].

Bitharf *dans Tatien.* — Dans Tatien, qui, préoccupé de traduire mot à mot le latin, n'est pas un témoin très sûr, *bitharf* a

un emploi plus étendu. Outre son emploi avec un complément au génitif :

96, 3, 6. Non indigent poenitentia. — Ni *bithurfun* riuua.
38, 6. His omnibus indigetis. — Ir thes alles *bithurfut.*

il peut être encore complété par une proposition entière :

155, 6. Non indiget nisi ut pedes lavet. — Ni *bitharf* ni si thaz er fuozzi uuasge.

ou absolument :

46, 3. Dabit illi quot habet necessarios. — Gibit imo so manage so her *bitharf.*

Bitharf, *emploi impersonnel.* — Enfin on rencontre dans le Weiss. Kat. *bitharf* employé comme verbe impersonnel :

Weiss. Kat., *Leseb.*, IX, 21. Sô huuer sô thiz quidhit, sô *bitharf* thaz er sô dûe (est is nótig dass...).

Périphrases.

Des périphrases formées à l'aide d'un verbe et des mots *thurft*, *notthurft* peuvent remplacer également *tharf* dans quelques-uns de ses emplois.

Thurft ist. — Dans la plus employée de ces périphrases, *thurft* est sujet; le verbe est toujours *sein* ou *uuerdan* et le nom de la personne se met au datif :

O., IV, 31, 3. Thir *thurft ist.*

La périphrase *thurft ist* correspond donc à *bedarf* employé impersonnellement, et le nom de la chose qui fait défaut sera au génitif. Voici les exemples de cette tournure :

Weiss. Kat., *Leseb.*, IX, 54. Fora allu *thurft ist*, thaz er habe allîcha gilauba.
85. *Notthurft ist* ci êuuîgeru heilî, thaz.
Tat., 34, 4. Scit enim pater uester quibus opus sit vobis. — Ueiz iuuar fater uues in *thurft ist.*
176, 2. *Nist* dir *thurft* thaz thih ioman frage. — Non opus est tibi ut quis tê interroget.
O., IV, 31, 3. Oba thu krist bist, hilf thir, nu thir *thurft ist.*
II, 11, 65. Ni *uuas* imo *thurft* thera frâga. — Il n'avait pas besoin de poser cette question.
H., 4. Es *ist* mir *thurft* (es, c'est-à-dire *d'*éviter le châtiment de mes fautes), bimîdan thaz wîzi.

IV, 5, 49. Sìmès uuir ouh balde, ob es *thurft uuerde*, thaz uuir thaz iruuellèn...

Ludwigslied, *Leseb.*, XXXVI, 58. Sò uuàr sòses *thurft uuas.*

Will., 92, 4. Imo nìet *durft ist.* — Extrinsecus regulâ vel rubricà.

Une variante de cette périphrase est représentée dans Otfrid par plusieurs exemples : *thurf ist* est mis au pluriel *thurfti sint* :

I, 23, 57. Hugget therèro uuorto — *thurfti sint* es harto — thaz iagilih bimîde... (es, c'est-à-dire thes huggennes).

IV, 15, 2. (Le Christ console ses disciples.) Es *uuârun* in thô *thurfti* (es = des Trostes).

V, 12, 55. Thaz uuir firnemên alle... uuaz thiu racha uuolle... Thie selbun zuà gifti; — es *sint* uns harto *thurfti.*

Latinismes dans Tatien :

a. Thurft sint. — Tatien fait sans doute un pur latinisme quand il traduit :

159, 5. Eme ea quae *opus sunt* nobis : coufi thiu uns *thurft sint*,

en laissant *thurft* au singulier.

Cf. 67, 12. Thiu gifuoru thiu thàr *notthurft sint.*

b. Thurft habèn. — Tatien emploie pour traduire « necesse habeo » une autre périphrase, qui ne se trouve que chez lui et qui peut bien être aussi un latinisme :

80, 2. Non habent necesse ire. — Sie ni *habent thurfti* zi faranne.

125, 3. Necesse habeo exire. — *Nòtthurft haben* ih ùzziganganne.

et au pluriel :

56, 4. Non necesse habent sani medicum. — Ni *habent notthurfti* thie heilon laches.

Zèn thurftin gigân. — On trouve encore dans Otfrid une autre périphrase, sans doute forgée par lui, puisqu'on ne la retrouve nulle part et que chez lui-même elle ne se rencontre qu'une fois :

IV, 9, 31. Nu ist uns iro gomaheit sô iz *zên thurftin gigeit*, zi gote uuegôd harto.

Tharbèn, brestan. — Outre ces périphrases, le francique avait des verbes réguliers qui, apparentés par le sens avec *tharf*, pou-

vaient le remplacer quelquefois. Les principaux sont *brestan* et *tharbên*. Le premier n'exprime que le manque, mais non à proprement parler le besoin, et voisina, si je puis dire, avec *tharf* sans se confondre avec lui. Le second, au contraire, peut parfois se traduire par *bitharf* :

O., IV, 14, 8. Thaz nihein . . . *tharbêti* thâr suertes.

D'autre part, employé sans complément, il prit le sens de « être dans le besoin », et servit plus tard à remplacer dans ce sens *tharf* employé absolument.

Conclusion. — On voit que le francique explique et fait prévoir en partie l'évolution de *tharf* en allemand. La spécialisation de *bitharf* dans le sens de « avoir besoin » et suivi d'un complément au génitif est déjà chose accomplie.

Tharf n'a plus que deux emplois : l'un, très restreint, dans le sens de « être dans le besoin », sans complément; l'autre, comme auxiliaire de mode, et toujours dans des phrases négatives. Comme auxiliaire de mode, *tharf*, parti du sens de « brauchen », a déjà dans Otfrid le sens du moderne « dürfen ». Le jour où cette modification de sens sera un fait accompli, le premier emploi de *tharf*, « avoir besoin » ne sera plus compris, et c'est *darben*, employé absolument, qui prendra la place du prétérito-présent dans ce sens.

Enfin, l'emploi des périphrases *thurft ist*, etc., est essentiellement limité, en francique, aux phrases à sens impersonnel, et ces périphrases seront remplacées plus tard par une périphrase également impersonnelle : « es ist nötig ».

(*A suivre.*) J. Barat.

及五百羅漢上佛於是爲諸天龍神說安慰法何謂安慰法行布施法行持戒法行生天道法行斷欲法行斷三惡道法行無漏法行清淨法佛說如是已與諸比丘各離本華坐比丘圍繞佛踊在虛空高七多羅以神足飛行猶鳥翔雲徐徐而還在羅閱祇竹園精舍佛說是已舍利弗及五百羅漢阿耨大龍王八部鬼神歡喜受行

佛說興起行經卷下

癸卯歲高麗國分司大藏都監奉
勅彫造

寶永戊子五月四日弟子泰禪初校畢
同　歲六月廿四日沙門格圓再校已訖
同　第五戊子八月十九日叟　雲臣亦拜校

所荷處五輪著地以無慢心虔誠致禮由彼業大今獲斯果

時婆羅門見佛爲說因果不虛白言喬答摩此名何福云何受持佛言此名八支淨戒若能一日一夜或復長時從師受持獲果如是

爾時長爪梵志既於佛所聞說八支日夜淨戒由先遠離

長爪梵志請問經

大唐三藏法師義淨奉　制譯

如是我聞一時薄伽梵在王舍城鷲峯山中與大苾芻衆千二百五十人俱幷餘苾芻苾芻尼近事男近事女國王大臣沙門婆羅門外道之類天龍藥叉人非人等瞻仰而住

爾時世尊爲說自證微妙之法所謂初中後善文義巧妙純一圓滿清淨鮮白梵行之相

爾時有一長爪梵志來詣佛所策杖而立問言喬答摩汝曾實作如是宣說世由自業業爲能授業爲生處業爲親族業爲所依耶

佛告婆羅門我作是說世由自業業爲能授業爲生處業爲親族業爲所依婆羅門曰若如是者沙門喬答摩先作

癸卯歲高麗國大藏都監奉
勅彫造

初校　泰潤
再校　鑑壽
三校　格圓

及五百羅漢上佛於是爲諸天龍神說安慰法何謂安慰法行布施法行持戒法行生天道法行斷欲法行斷三惡道法行無漏法行清淨法佛說如是已與諸比丘各離本座比丘圍繞佛踊在虛空高七多羅以神足飛行猶鳥翔雲徐徐而還在羅閱祇竹園精舍佛說是已舍利弗及五百羅漢阿羅大龍王八部鬼神歡喜受行

佛說興起行經卷下

癸卯歲高麗國分司大藏都監奉
敕彫造

寶永戊子五月四日弟子　泰禪初校畢
同　歲六月廿四日沙門　格圓再校已訖
同　第五戊子八月十九日叟　雲睡亦拜校

長爪梵志請問經

大唐三藏法師義淨奉　制譯

如是我聞一時薄伽梵在王舍城鷲峯山中與大苾芻衆千二百五十人俱幷餘苾芻苾芻尼近事男近事女國王大臣沙門婆羅門外道之類天龍藥叉人非人等嚫仰而住

爾時世尊爲說自證微妙之法所謂初中後善文義巧妙純一圓滿清淨鮮白梵行之相

爾時有一長爪梵志來詣佛所策杖而立問言喬答摩汝曾實作如是宣說世由自業業爲能授業爲生處業爲親族業爲所依耶

佛告婆羅門我作是說世由自業業爲能授業爲生處業爲親族業爲所依婆羅門曰若如是者沙門喬答摩先作何業令汝獲得金剛不壞堅固之身佛告婆羅門我於前生遠離殺害有情命根由彼業力今獲斯果　沙門喬答摩先作何業令汝獲得手指纖長網縵爲相佛告婆羅門我於前生遠離偷盜他人財物由彼業力今獲斯果　沙門喬答摩先作何業令汝獲得具足色力諸根圓滿佛告婆羅門我於前生遠離女人欲染之事由彼業力今獲斯果　沙門喬答摩先作何業令汝獲得出廣長舌自覆其面佛告婆羅門我於前生遠離妄語詭誑於人由彼業力今獲斯果　沙門喬答摩先作何業令汝獲得威儀庠序如師子行佛告婆羅門我於前生遠離諸酒放逸之處由彼業力今獲斯果　沙門喬答摩先作何業令汝獲得微妙相好莊嚴其身佛告婆羅門我於前生遠離歌舞倡艷之事由彼業力今獲斯果　沙門喬答摩先作何業令汝獲得上妙香氣芬馥其身佛告婆羅門我於前生遠離香花瓔珞莊飾由彼業力今獲斯果　沙門喬答摩先作何業令汝獲得受用金剛勝妙之座佛告婆羅門我於前生遠離高牀大牀豪恣之物由彼業力今獲斯果　沙門喬答摩先作何業令汝獲得四十牙齒鮮白齊平佛告婆羅門我於前生遠離非時飲噉諸食由彼業力今獲斯果　沙門喬答摩先作何業令汝獲得頂上肉髻圓滿姝好佛告婆羅門我於前生於三寶二師沙門婆羅門父母尊長應恭敬處五輪著地以無慢心虔誠致禮由彼業力今獲斯果

時婆羅門見佛爲說因果不虛白言喬答摩此名何福云何受持佛言此名八支淨戒若能一日一夜或復長時從師受持獲果如是

爾時長爪梵志既於佛所聞說八支日夜淨戒由先遠離鄙惡業故便能獲得勝妙莊嚴深心信受歡喜踊躍即於佛前捨高慢心投杖于地合掌恭敬禮佛雙足白言世尊我今始知善惡之業感報不虛我從今日乃至盡形歸依佛陀兩足中尊乃至盡形歸依達磨離欲中尊乃至盡形歸依僧伽諸衆中尊我受八支近住淨戒始從今時乃至明旦日出已來於其中間

不害一切命　不盜他財物　不婬不妄語
飲酒放逸處　華莊及歌舞　高大非時食
我今悉遠離　受持淨八支

第二第三亦如是說

佛告婆羅門善哉善哉如是應作如是應持爾時世尊說是法已時婆羅門及苾芻衆諸人天等皆大歡喜信受奉行

長爪梵志請問經

癸卯歲高麗國大藏都監奉
敕彫造

初校衆潤
再校豐壽
三校格圓

I

INDEX.

GÉNÉRALITÉS.

Sémantique, 62, 63. — Main = «preneuse», 62. — Enfant, héros, 113. — Intensité par répétition, 260.

Phonétique. Les variations d'aspect de deux mots suivant les dialectes peuvent provenir ou de deux développements indépendants, ou d'emprunt de l'un des dialectes à l'autre avec les adaptations phonétiques nécessaires, 108. — Orthographe et prononciation, influences réciproques, 268.

Emprunts. Un mot de caractère technique et religieux est sujet à s'emprunter, 108.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Le seul moyen de préciser les étymologies indo-européennes est de tenter de restituer des prototypes définis, des mots et non des racines, 60.

Dissimilation : *r-r* > *l-r* (langues romanes, letto-slaves, germaniques), 115. — Alternances *r* et *l* dans des racines, explicables par des redoublements intensifs : **g^{w}erə-*, **g^{w}elə-*, 62.

La distinction des genres masculin et féminin n'était marquée que dans les adjectifs et démonstratifs, 23. — Pluriels désignant des objets composés de plusieurs parties, 13, 26. — L'ensemble des hommes, un groupe d'hommes, 2, 3. — Collectifs de noms de nombre en *-r-*, 293, 294. — Noms de nombre : deux, trois, 286; vingt, 285.

Génitif et datif, 191-193.

Quelques formations de présents, 193-197. — Les racines qui ne comportaient pas de présent du type thématique faisaient difficulté; la survie de leurs formes verbales est devenue incertaine dans la plupart des langues, 193. — Sauf quelques formes supplétives très employées, un verbe dénué de présent ne peut se maintenir, 194, 196,

I

INDEX.

GÉNÉRALITÉS.

Sémantique, 62, 63. — Main = «preneuse», 62. — Enfant, héros, 113. — Intensité par répétition, 260.

Phonétique. Les variations d'aspect de deux mots suivant les dialectes peuvent provenir ou de deux développements indépendants, ou d'emprunt de l'un des dialectes à l'autre avec les adaptations phonétiques nécessaires, 108. — Orthographe et prononciation, influences réciproques, 268.

Emprunts. Un mot de caractère technique et religieux est sujet à s'emprunter, 108.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Le seul moyen de préciser les étymologies indo-européennes est de tenter de restituer des prototypes définis, des mots et non des racines, 60.

Dissimilation : *r-r* > *l-r* (langues romanes, letto-slaves, germaniques), 115. — Alternances *r* et *l* dans des racines, explicables par des redoublements intensifs : **g^{w}erə-*. **g^{w}elə-*, 62.

La distinction des genres masculin et féminin n'était marquée que dans les adjectifs et démonstratifs, 23. — Pluriels désignant des objets composés de plusieurs parties, 13, 26. — L'ensemble des hommes, un groupe d'hommes, 2, 3. — Collectifs de noms de nombre en *-r-*, 293, 294. — Noms de nombre : deux, trois, 286; vingt. 285.

Génitif et datif. 191-193.

Quelques formations de présents. 193-197. — Les racines qui ne comportaient pas de présent du type thématique faisaient difficulté; la survie de leurs formes verbales est devenue incertaine dans la plupart des langues, 193. — Sauf quelques formes supplétives très employées, un verbe dénué de présent ne peut se maintenir, 194, 196,

197. — Type à infixe nasal, 196. — Les racines **bhendh*, 194; **ueig*$^{\text{m}}$, 194, 195; **nek*$_1$, **sek*, 195; **leubh*, 196; **melg*$_1$, 60-64; **bher* et **bhero*, **bhrē*, 198.

Désinences de la 1re et de la 2e personnes du pluriel, 8; de participes, 284.

Élargissements de racines : **mer*, **mel*, **merg*$_1$, **melg*$_1$, **merk*$_1$?, **merp* ou **merk*$^{\text{m}}$, 62.

Les mots accessoires se plaçaient normalement après le premier mot accentué de la phrase, 344, 345, 347; quand la phrase comportait plusieurs mots accessoires, les pronoms cédaient le pas aux particules, 349. — Rôle très important des particules, 349. — Tendance à rattacher de plus en plus intimement le préverbe au verbe, 343.

GREC.

Comparatifs et superlatifs d'adverbes, 32. — Emprunts au thraco-phrygien?, 58, 59.

ITALO-CELTIQUE.

Archaïsmes communs avec l'indo-iranien, 63.

Sur la fixation du latin classique, 266-280. — Évolution du latin à l'époque classique; explications de caractère historique, sur la fixation de l'usage vers le début de l'Empire; actions conscientes, 266; influences grecques, 266, 267, 274, 275; étrusques, etc., 275; orthographe des emprunts, 267; art oratoire, 267, 268; influences dialectales, 268; l'« urbanitas », 268, 269; phonèmes instables, 269; diphtongues, 270-273; archaïsmes, 270, 271; l'aspiration, 273-276; alternance de *ĭ*, *ŭ*, 276-280; restitution de l'*s* caduc, 280. — Le subjonctif de *ferō*, 197-199.

Mot galate passé à l'arménien, 16.

La place du verbe en gaulois, 338, 339; en néo-celtique, 337-351; résumé des causes qui le font mettre en tête de la phrase irlandaise, 351; comparaison des autres langues, 338. Verbes composés, tmèses, 340, 341. Les préverbes, après avoir conservé longtemps une certaine autonomie, finissent par la perdre, 342, 343. Pronom infixe, 340, 342-346. Le celtique a uni d'un lien très étroit le préverbe, le pronom enclitique et le verbe, 341. L'accent à l'impératif, 346, 347; accentuation et autonomie des mots, 347, 348. Le verbe copule, 347-349. Pronoms, 343-349. L'absence de pronom relatif a fait recourir, pour marquer la relation, à divers moyens de fortune, 350. — Le suffixe celtique *-ācum*, 59.

GERMANIQUE.

Les prétérito-présents en francique, 371-396.

ARMÉNIEN.

Traitement de *-s*, 8, 9; origine de *-kh*, 8, 9. Singulatif, 13. Emploi des formes du pluriel des substantifs, 1-35. Différence de la structure du pluriel, en arménien classique et en arménien moderne, 1, 2, 7, 35. Pluralc tantum, 12-15; pluriel pour caractériser des substantifs abstraits, 22, 23. Déclinaison du pluriel, 8, 9, 23. Principaux collectifs usuels en ancien arménien, 2-7. Collectifs en *-i* : *-ani*, 4, 5; *-ti*, 5, 6; *-ui*, 6; en *-ean*, 6; en *-ikh*, 22. — Ducl, 1, 9. — Noms abstraits, forme de noms radicaux, 25; en *-uthiwn*, *-umn*, 23, 24; *-ankh*, 23-25; *-likh*, 35. — Suff. *-oti*, 5, 6; *-unikh*, 34. — Adjectifs verbaux en *-li*, 35.

L'arménien, particulièrement dans son vocabulaire officiel, doit beaucoup de mots à l'iranien de la période arsacide, sans doute la plus ancienne, 110, 242; ces emprunts anciens viennent surtout du dialecte du Nord-Ouest, 243-250, 354, 355, 369. — Influence grecque, d'abord indirecte, 242, 248.

INDO-IRANIEN.

r et *l* en sanskrit, 196.

Divisions dialectales de l'iranien, 242, 243. — Groupement des dialectes iraniens; place du sogdien, son précieux archaïsme, 159-161. C'est du moyen-iranien, comme le pehlvi, 139. Sons de *w* et *v*, 139. Liste des dix premiers noms de nombre cardinaux et ordinaux en sogdien bouddhique, 138. — Le sūtra du religieux Ongles-longs, texte sogdien et traduction, 357-367. — Mot sogdien passé au chinois, 154. — Pluriels anciens en *-īn* dans les textes manichéens septentrionaux de Tourfan; n'étaient plus compris, 249.

Emprunts réciproques du vieux perse et du zend, 108, 144. — Vieux perse : les groupes de consonnes, 368-370. A un moment préhistorique, les groupes tendent à s'altérer; plus tard, à se dissocier par l'intercalation de voyelles brèves, 369, 370. — Génitif et datif, 191-193. — La 3e personne du pluriel de l'imparfait, 352-354; l'élimination de cette forme était en train de se faire à l'époque de Darius Ier, 354. — Influence de la Grèce sur le vocabulaire iranien à l'époque arsacide, 110-112. — Étymologie populaire, 111.

TOKHARIEN.

Prononciation de *u*, 293. — Chutes fréquentes des voyelles, 285. — *w-* et *y-*, 285, 291. — Addition de *-e*, 292. — Suffixes ordinaux, 286. — Un dérivé en *-r-*, 293, 294. — Les noms de nombre, 281-294; leur liste, 282-284. — Participes, 284. — Mot passé au turc?, 292, 293.

B. — LANGUES SÉMITIQUES.

Amharique : quelques formations verbales dépendant de conditions phonétiques, 251-260; les confusions de voyelles après consonnes prépalatales qui en formaient le point de départ ont influé sur la forme de certains verbes et amené la création d'une conjugaison nouvelle et aberrante, 260. — Adjectifs intensifs, 260-265. Intensité exprimée par répétition du mot, 260; d'une consonne, 260-265. Mots expressifs, plus ou moins argotiques en partie, 261. Intensifs pouvant servir de pluriel, 262. — Emprunts à l'arabe, 259. — Influence du galla, 263.

C. — LANGUES BANTOUES.

Rapports des langues parlées au Soudan avec celles du groupe bantou, 311. — Le wolof et le bantou : phonétique, 312-314; les correspondances phonétiques (wolof, bantou, sotho, etc.), 314-324; tableau de ces correspondances (wolof, sotho, soubiya, herero, ganda, africain), 324, 325; sept lois phonétiques, 325-327. — Faits morphologiques communs : le thème nominal, 327; le nom déterminé, 328; les classes nominales, 328-330; pluriel, 330, 331; déterminatifs, 331, 332; noms de nombre, 332; verbe, 333, 334. — La langue commune attestée par les correspondances wolofs-bantoues peut être appelée l'« africain », 334, 335; ses classificateurs, 335, 336.

Les pronoms de la 1re et de la 2e personnes des parlers bantous, 36-55. Les pronoms indépendants; étaient-ils monosyllabiques ou polysyllabiques?, 37-39; le phonème initial était-il une consonne ou une voyelle?, 40; la voyelle qui suivait la consonne au pluriel était-elle labiale ou palatale?, 41-45; la nasale de la 2e personne du pluriel était-elle dentale ou palatale?, 45, 46; la nasale de la 1re personne était-elle dentale ou labiale?, 46, 47; les pronoms possessifs, 47-51; tableau des pronoms, 52, 53.

D. — MALGACHE.

Notes de phonétique. 65-106. Les équivalences du *t* malais, 65. *ta-* initial, 66; *-ta-* médial. 69; *-ta* final, 69; *te-*, 73: *ti-*, 74; *-ti-*, *-ti*, 76; *to-*, *tu-*, 77; *-to-*, *-to*, *-tu*, 79; *-t*, 80-86.

Emprunts notables au swahili, à l'arabe, au français et à l'anglais, 86. Traitement phonétique de *ta*, *te* swahili, 86; de *ti*, *to*, *tu*, *t* swahili, 87: de *ta-*, *ṭa-* arabe. 87; de *ti-*. *-ti-*, *tu-*. *-tu-*, *-t*, *-ṭ* arabe, 88, 89; de *t* français, 90. 91; de *t* anglais, 91.

Malais *x̄ūxa* > malg. *x̄ūxa* > *x̄ūxi*, 94-96: mal. *x̄ȳæ̆* > malg. *x̄ȳæ̆* > *x̄ȳ.x̆ĭ*, 96.

Les équivalences malgaches du *ĕ* malais et javanais, 96-100; du *ĕ* médial javanais, 100.

Les verbes passifs ont conservé intacte l'ancienne vocalisation du thème radical malgache, 106.

Deux cas de déterminatifs, comme en malais, 200.

E. — ANNAMITE.

La langue annamite; morphologie. 201: composés génériques, leurs éléments classés par ordre de généralité décroissante, 202-205; composés collectifs, 206-208; euphoniques, 208-210; complétifs, 210, 211; périphrases, 211. — Syntaxe : les mots complétifs et déterminatifs, 212-216; les mots conjonctifs, 216: l'inversion, 217: disjonction des composés, 217. — Sémantique : les mots usés. 218; sens de pronoms personnels, 219-224: pronoms personnels empruntés, 224; mots à idée verbale, 224; numération, 234, 235; les temps, 235. Les mots formés par redoublement, 237-239. — Phonétique : dissimilation, 239; changement d'intonation, 223, 228, 234, 235, 240, 241. — Constructions chinoises. 214-216, 237. — La phrase nominale. 295-297: juxtaposition des phrases et des propositions, 301. 302; subordination des propositions, 302-304; propositions enclavées. 304-306. — Les coupes et le rythme, 306-310.

F. — FAMILLE BETOYA OU TUCANO.

Sa division géographique en trois groupes, 117: groupe occidental, 119-127: septentrional, 127. Bibliographie linguistique : groupe occidental, 128, 129; septentrional, 129, 130. Vocabulaires, textes et esquisses grammaticales : groupe oriental. vocabulaire, 130-136,

162-166; textes, 166-171; esquisses grammaticales : classification, 171, 175; genre, nombre, déclinaison, 172, 173; composition, dérivation, 175; autres affixes, 176; négation, 176, 177; forme interrogative, 177; pronoms, 177; verbe substantif, 178; conjugaison, 178; syntaxe, 180. Groupe septentrional : vocabulaire, 180-182; texte, 182; esquisse grammaticale, 183, 184. Conclusions, 184-189; le betoi est à classer parmi les dialectes chibchas, 189; la famille betoya serait mieux appelée «famille tucano», 190.

II

LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

GREC.

ἀγκάλαι, 18.
ἄγχισ*l*α, 32.
ἄγχισ*l*ον, 32.
ἄκαινα, 355.
ἀκράτωρ, 110.
ἀκροατήριον, 4.
ἄκων, 355.
ἅλες, 13.
ἀμέλγω, 60, 61, 64.
ἀμελκτήρ, 64.
ἀμέργω, 61, 64.
ἄμφω, 286.
ἀνατολαί, 25, 26.
ἀπό μ' ὀλεῖς, 340.
ἅρματα, 16.
ἄσσον, 32.
αὖος, 57.
αὐτοκράτωρ, 109, 110.

βουκόλος, 115.
βρακεῖν, 62.
βράψαι, 62.

γάλα, 60.
γάμοι, 17.
γενειάδες, 19.
γῦρος, 272.

δαῖτες, 17.
δέ, 349-351.
δεῖπνα, 17.
δέκα εἷς, 290.
δέκατος, 290.
δέμνια, 16.
δεσμά, 24.
διάδημα, 110.
διά μ' ἔφθειρας, 340.
δόμοι, 15.
δυσμαί, 25, 26.
δύω, 142, 144.
δώματα, 15.

ἕβδομος, 288.
ἐδήδοται, 199.
ἐδηδώς, 199.
ἔδμεναι, 199.
ἔδομαι, 199.
ἔδουσι, 199.
ἔδω, 199.
ἐέλδωρ, 115.
εἶμι, 197.
εἷς, 284.
ἔκελσα, 114.
ἑκ μ' ἔλασας, 340.
ἔλαφος, 114.
ἕλωρ, 115.
ἕν, 284.
ἐννέα, 288.
ἔντερα, 18.
ἐπι, 285.
ἔπλισμαι, 58.
ἐργασία, 30.
ἔσθειν, 199.
ἐσθέμεναι, 199.
ἐσθίω, 199.
ἔσθουσι, 199.
ἔσθω, 199.
ἔσθων, 199.
ἑσλιάματα, 17.
εὐναί, 16.
εὐνή, 16.

Ϝέξ, 287.
Ϝέπος, 285.
Ϝίπατι, 285, 290, 291.

ζεύγνυμι, 61, 196.

ἦεν, 199.
ἤμελγμαι, 64.
ἤμελξα, 61.
ἧσθα, 199.
ἧσθε, 199.

θαλασσοκράτωρ, 110.
θαλατ*l*οκράτωρ, 110.
θᾶσσον, 32.
θοινάματα, 17.
θυγάτηρ, 289.
θύραζε, 14.
θύραι, 14.
θύρασι, 14.
θύρσος, 58.

ἰείη, 197.
ἴοι, 197.
ἱππημολγός, 64.

καλεῖν, 116.
καλιά, 114.
καρῆναι, 115.
κάρπασος, 58.
καρπός, 58.
κατά σε χώσομεν, 340.
κείρω, 115.
κέλαδος, 116.
κελαρύζειν, 115.
κελεύω, 115.
κέλης, 114.
κέλης, 114.
κέλομαι, 114.

κέλσω, 114.
κέλωρ (fils), 113, 115, 116.
κέλωρ (voix), 115, 116.
κέλωρ (eunuque), 115.
κελώριον, 113.
κελωρύειν, 115.
κελωρύσας, 115.
κεραΐζω, 114.
κέρας, 56, 57.
κέρασος, 56, 58.
κόρη, 115.
κόρος, 115.
κούρητες, 115.
κοῦρος, 115.
κράνον, 56.
κράνος, 56, 57.
κυτίς, 59.
κύτισος, 59.
κύτος, 59.
κῶρος, 115.

λάγυνος, 272.
λαμπάδος, 248.
λαμπάς, 248.
λαμπήρ, 248.
λέγω, 284.
λέκτρα, 16.
λέκτρον, 16.
λέχεα, 16.
λέχος, 16.
λόγος, 284.
λουτρά, 22.

μάρη, 62.
μάρπω, 62.
μέγαρα, 15.
μία, 284.

ναυκράτωρ, 110.
νέκταρ, 195.
νέκυς, 195.
νένιμμαι, 195.
νίζω, 195.
νίπω, 195.
νύμφη, 275.
νῶκαρ, 195.
νῶτα, 18.

οἰκίαι, 15.
ὀμόργνυμι, 61, 64.
ὁμός, 285.
ὀνείρατα, 14.
ὀποκάρπασον, 58.
ὅσσε, 1, 284.
οὐδαμο-, 285.
οὐδέ, 351.
οὔτε, 351.
ὄχεα, 16.
ὄψ, 285.

παράδεισος, 250.
πεῖσμα, 194.
πέλωρ, 115.
πέμπος, 287.
πενθερός, 194.
πεντήκοντα, 287, 290.
περί μου, 347.
περιπίσματα, 58.
πέτταρες, 287.
πεύκη, 58.
πῖθι, 199.
πίομαι, 199.
πίσος, 58.
ποίνη, 272.
πολιός, 34.
πούς, 23.
πρό μ' ἔπεμψεν, 340, 341.
πρός με, 347.
πρόσωπα, 18.
προσώπατα, 18.
πρότερον, 32.
πρῶτα, 32.
πρῶτον, 32.
πτίσαι, 58.
πτισάνη, 58.
πτίσμα, 58.
πτισμός, 58.
πτύσσω, 58.
πύκα, 58.
πυκνός, 58.
πύλαι, 14.
πύξινος, 58.
πύξις, 59.
πύξος, 58.
Πυξοῦς, 59.

ῥέω, 64.
ῥῖνες, 19.

σπλάγχνα, 18.
στέρνα, 18.
στήθεα, 18.

τάχιστα, 32.
τε, 350, 351.
τέκμωρ, 115.
τέκνον, 113.
τελώριος, 113.
τέρας, 115.
τέσσερες, 287.
τέταρτος, 286, 287.
τέτορες, 287.
τέτταρες, 287.
τεύξομαι, 63.
τύκος, 30.
τριάκοντα, 290, 291.
τριακάς, 291.
τρίτος, 286.
τυγχάνω, 63.

ὕδωρ, 115.
υἱός, 286.

φέρει, 198.
φέροι, 198.
φέρτε, 198.
φρατρία, 4.

Χάλδοι, 250.
χείρ, 23, 62.
χορός, 275.

ὤμοργμαι, 64.

LANGUES ITALIQUES.

OSQUE.

loufir, 196.
púmperias, pumperias, 293.

OMBRIEN.

fertu, 198.
pruseçetu, 195.
prusekatu. 195.
pumpeřias, 293.

MARRUCIN.

feret, 198.

LATIN.

accipio. 277.
ācer, 198.
Achaia, 274, 275.
adagium, 356.
aedus, 276.
aeni, 274.
aetate, 270.
ager, 198.
ahenum, 274.
aio, 356.
alere, 277.
alimentum, 277.
ambo, 286.
amoenus, 272.
amphora, 275.
ampulla, 275.
anchora. 275.
anser, 276.
antae, 14.
apium, 317.
arcibus, 277.
arcubus. 277.
artibus, 277, 278.
artubus, 277, 278.
aucipium. 277.
aucupium, 278.
auditorium, 4.
Augustus, 270.
auscultare. 270.

Bacchus, 275.
baene, 271.
biennium. 33.
bini, 13.
Boelius. 272.
braeuis, 271.
Burrus, 267.
Buxentum. 58.
buxetum, 59.
buxis, 59.
buxum, 58. 59.
buxus, 58. 59.

caeli. 21.
Caisar, 270, 272.
calare, 116.
caprimulgus. 64.
carēre. 274.
caro, 115.
castra, 16.
Cauneas, 270.
causa, 270.
Cecilius. 270.
celo, 114.
censeo, 56.
centum. 57.
centuria, 293.
Cethegus, 274, 275.
Charinus, 274.
chenturiones, 274.
chommoda, 274.
chorona, 274, 275.
chorus, 275.
Cilus. 274.
claseis, 270.
Clodius, 270.
Cloelius, 272.
Cluilius, 272.
Clylius, 272.
Coelius, 272.
coelum, 272.
coena, 272.
coerauerunt, 271.
cohortes, 276.
coirare, 271.
communis, 272.
comoedia, 272.
comprehendere, 274.
contemno, 277.
contimelia, 277.
contumelia, 277.
coortes, 276.
Corintho, 274, 275.
Corinto, 274.
cornu, 56, 57.
cornum. 56.
cornus, 56. 57.
creo, 115.
culmus, 60.
cunabula, 16.
cunae, 16.
cunque globata, 342.
curo, 272.
curtus, 115.

dapes, 17.
decem, 289.
decimus, 289, 290.
decuma, 278.
decumarius, 278.
Decumius. 278.
decuria, 293.
dextimus, 277.
die. 198.
diribeo, 273.
dirimo. 273.
disque tulissent, 342.
documen, 277.
duc. 198.
duo. 144.

eat. 197.
edat, 197.
ēdi, 199.
edit, 197.
edo, 197.
edunt. 199.
emi, 198.
enecui, 195.
epulae, 17.
est, 197.
ēst, 197, 199.
exta, 18.

fac, 198.
facilumed, 277.
facio, 193.
fer, 198.
fers, 198.
fert, 197. 198.
fertis, 198.
foeditas. 272.

foedus, 272.
foetidus, 272.
foetor, 272.
foideratei, 271.
foidere, 271.
fores, 14.
Fruges, 267.
fucus, 272.

goerus, 272.
Gracchus, 274.
Graecis, 274.
gulam, 279.

haedus, 275.
halo, 276.
halucinor, 274, 276.
hanc, 273.
harena, 275.
haridus, 276.
harundo, 276.
haue, 274.
helluari, 274.
helluo, 276.
hemonem, 285.
heres, 276.
herus, 276.
hinnio, 276.
hinnus, 276.
hinsidias, 274.
hircus, 275.
hirundo, 276.
Hoelas, 272.
homo, 285.
honera, 274.
honestus, 276.
honustus, 274, 276.
hordeum, 275.
humor, 276.
humus, 276.

imperator, 110.
incohare, 274.
inferi, 20.
infimo, 277.
infumo, 277.
inger, 198.
intumus, 277.
ioudicium, 271.
ious, 271, 272.
ircus, 276.
it, 197.
iungo, 196.

lac, 60.
lachruma, 275.
lagoena, 272.
lautus, 270.
legitumus, 278.
libet, 196.
linquo, 196.
loidos, 271.
lotus, 270.
Loucanam, 270.
lubet, 196.
Lucius, 270.
ludus, 270.
lumpa, 275.
lurchinabundus, 275.
Lydus, 270.
lympha, 275.

mancipium, 277.
mancupium, 278.
manibiae, 277.
maximus, 277.
mergae, 61.
merges, 61.
mi, 275.
mihi, 191, 273, 275.
minimus, 277.
minume, 277.
miserum, 279.
moechissare, 272.
moechus, 272.
moenera, 271.
moenia, 272.
moenire, 272.
moerus, 271.
moinicipium, 271.
molae, 16.
mŏres, 30.
mulceo, 62.
mulctra, 64.
mulctrum, 64.
mulgeo, 60, 62, 64.
mulsi, 61, 64.
munia, 272.
munire, 272.
munus, 272.
murus, 272.

nares, 19.
nates, 18.
necare, 195.
necaui, 195.
nectus, 195.
necui, 195.
nemo, 285.
nex, 195.
nihil, 273.
nil, 273.
noceo, 195.
noegeum, 272.
nonus, 289.
nouem, 288.
nuptiae, 17.

obsecro uos, 342, 343.
ob uos sacro, 340, 342, 343.
occulo, 114.
occupo, 277.
oculus, 284.
oenus, 271.
offendimentum, 194.
olus, 276.
optimus, 277.
optumus, 277.
ortus, 276.
Otho, 275.

parisuma, 277.
partibus, 277.
partubus, 277.
pernicies, 195.
Philippus, 274, 275.
Philus, 275.
Phoenicium, 272, 274.
Phryges, 267.
Pilippus, 274.
pinso, 58, 197.
pisum, 58.
plaudo, 270.
plaustrum, 271.
plisima, 277.
plodo, 270.
ploera, 271.
pluruma, 277.
poena, 272.
Poenicas, 270.
poeniceus, 272.
poenicio, 274.
poenire, 272.
Poenus, 272.
pomoerium, 272.
postumus, 278.
praechones, 374.
praemium, 271.
preces, 26.
prehendo, 273.
prendo, 273.
pretium, 271.
proelium, 272.
progenies, 195.
promulgare, 62.
proxumum, 279.
puer, 198.

pulcher, 274, 275.
puniceus, 272.
punicus, 272.
Punior, 272.
punire, 272.
Pyrrhus, 267.

quadragensuma, 278.
quairatis, 270.
quartus, 286.
quattuor, 287.

reciperare, 278.
recuperator, 278.
regimen, 277.
reprehendo, 274.
reprendo, 273.
rete, 17.
retia, 17.
rex, 63.
rusticanus, 279.
rusticatim, 269.
rusticus, 269.

sanguis, 57.
scaena, 271.
scaeptrum, 271.
scalae, 16.
secare, 195.
secui, 195.
sei, 270.
septimus, 289.
Septumanus, 278.
Septumius, 278.
sepulchrum, 274.
sex, 287.
simus, 277.
sit, 197.
sinistimus, 277.
sodes, 270.
sollistimus, 277.
sordes, 22.
snb uos placo, 340, 342.
Sullam, 279.
sumus, 277.
supplico uos, 342.
surruptum, 278.

talentum, 274.
tego, 284.
templa, 15.
tertius, 286.
testis, 278.
testumonium, 278.
Thales, 274.
toga, 284.
trahere, 64.
triginta, 290, 291.
triumphans, 274.
triumphus, 275.
trimpis, 274.
tuburchinabundus, 275.
tumeo, 277, 293.
tundo, 197.

uehemens, 273.
uehementer, 274.
uelit, 197.
uicensumarius, 278.
uidet, 196.
uiginti, 290.
uiscera, 18.
uolgus, 62.
uolo, 197.
uox, 285.
urbanatim, 269.
urbane, 269.
urbanitas, 268.
urbanus, 269.
utor, 272.

zephyrus, 279.
zophorus, 279.

LANGUES ROMANES.

ITALIEN.

bosco, 59.
bosso, 59.

buscione, 59.
io, 140.

ESPAGNOL.

usted, 220.

yo, 140.

FRANÇAIS.

à, 193.
ache, 317.
ardu, 276.

bois, 59.
Boisacq, 59.
Boissac, 59.
Boisse, 59.
boisseau, 59.
Boisseron, 59.
Boisset, 59.
Boisseuil, 59.
Boissière, 59.

boîte, 59.
boussole, 59.
Boyssard, 59.
buis, 59.
buisson, 59.

chose, 270.
colidor, 115.
côtelette, 91.
cri-cri, 238.

dada, 238.
dentelle, 90.

échantillon, 91.

faire suivre, 233.
forces, 32.

gueule-de-loup, 210.

haler, 276.
hardi, 276.
haut, 276.

je, 140.

l'absinthe, 90.
la gourmette, 90.
la guitare, 90.
la table, 90.
la vente, 91.
l'entonnoir, 91.
les épaulettes, 90.
litanie, 90.
l'omelette, 91.
loto, 91.
magnifique, 260.
maître d'école, 210.
marteau, 91.
monsieur, 220, 221.
non?, 299.
ouvrier en bâtiment, 210.
pas?, 299.
petit pois, 91.
pioche, 317.
serviteur, 221.
tabatière, 90.
tartrique, 90.
tirer, 64.
traire, 64.
vingt et unième, 290.

LANGUES CELTIQUES.

GAULOIS OU VIEUX CELTIQUE.

dede, 339.
εἰωρου, 338, 339.
ieuru, 338, 339.
karnitu, 339.
karnitus, 339.

IRLANDAIS.

alid, 342, 351.
arnachabaccastar, 344.
arnáchbaraccaister, 344.
asa caini clu, 345.
asrenaim, 342.
asruna rinnaid, 345, 347.
atobci, 348.

beir, 346.
berid, 198, 342.
biru, 198.
blegon, 62.
bligim, 60-62, 64.
buachaill, 115.
buinne, 194.

cét, 57.
-ch-, 351.
coduinmail, 62.
coicer, 293.
com-, 347.
con, 347.
congairim, 345.
congna, 57.

-d-, 348-350.
-dam-, -dom-, -dum-, 348.
dambeir, 342.
-dat-, -dit-, -dot-, 348.
dénid, 346.
dí, 286.
dobeir deit, 344.
dobiur, 345, 346.
-doid, -duaid, 199.
dommimchomartatar, 345.
domoinur, 343.
doneim, 346.
doommalgg, 62, 64.
dosñgniith, 346.
dotbeir, 344.
dotberae, 344.
dumem, 346.
durinmailc, 62.

érnaim, 343.

fiche, 291.
fomgaib, 340.
fonenaig, 195.
forcain, 351.
forcongrim, 345.
fordobmoinetar, 348.
fordomchain, 351.
fordotnige Brigte bet, 347.
fortanroichan, 348.
fritumchomart, 348.

is, 337.
isa(t) dilmain, 348.
isécen, 347.
isim, 347, 348.
issid naithrech, 349.
issim écen, 349.
issum écen, 347.
ithim, 199.

mbleguin, 62.
melg, 60.
mliuchtae, 60.

na, 350.
nacharcobrai, 344.
nachat toscelfat, 351.
ni, 350.
nigid, 195.
nímcharat, 341.
ninfortéit, 345.
nítabur, 345.
no, 341.
nobguidet, 341.
nodnail, 351.
nodonfirianigedar, 349.
nomchoimmdiu cóima, 341, 347.
notail, 342, 351.

rosmbia, 344.

tabair, 346.
thu, 343.
tinmlegun, 62.
-toimniur, 343.
tomil, 346.
tricha, 291.

GALLOIS.

a, 337. 349.
an gunel, 344.
an rodlio, 344.
an ryamwc. 346.

bugail. 115.

chwech, 287.

dy-, 343.
dymryt, 346.
dyredu, 346.

er-, 343.

gordercha hi, 346.

meluoch. 64.

nys rywelhei, 346.

petguar, 287.

rhy-, 343.
ritpucsaun, 340.
rymartuad. 346.
rymdivod...ymi, 344.
rym dywod. 344.
rym lloues, 344.
rym rotes, 344.

twf, 293.
tyred, 346.

ugeint, 291.

yd, 349. 350.
ym rylygrwys, 346.
yssim, ysym, 348.
yth rygereis. 346.

CORNIQUE.

dylyr vy, 346.

LANGUES GERMANIQUES.

GOTIQUE.

aiw, 140.

bairiþ, 198.
binda, 194.
bindan. 195.
brusts, 18.

daug, 63.
dizuhþansat, 342.

-et, 199.

fidwor, 287.
figgrs, 294.

galaubjan. 196.
galauſs, 196.
gauhvasēhvi, 350.
guma, 285.

haldan, 115.
handus, 62.
haúrn, 56.

im, 199.
ita, 199.

liuſs, 196.

miluks, 60.

saihs. 287.
saliþwos, 15.
stauta, 197.
sums. 285.

taihunda. 290.

þridja. 286.
þusundi, 293.

uslaubjan, 196.
uzuhþaniddja, 342.

VIEUX HAUT-ALLEMAND.

buhsa, 59.
busc, 59.

chindahi, 4.

eo, io, 140.

gilouben, 196.

haltan, 115.
hel, 116.

helid, 113, 114.

irlouben, 196.

liut, 3.
linti, 3.
lob, 196.
lobēn, 196.
lobōn, 196.

milchu, 60, 61.

nihhus. 195.

sihmto, 288.

thūmo, 293.
triogan, 368.
tuom, 193.

urloub, 196.

waskan, 195.

MOYEN HAUT-ALLEMAND.

degen, 113.

ALLEMAND MODERNE.

Gewässer, 11.
Held, 113.
Kaiser, 270.
Mann, 203.
Mensch, 203.

FRANCIQUE.

an, 388, 389.
doug, 382-384.
gidar, 389, 390.
kan, 384-388.
tharf, 390-396.
weiz, 382-384.

VIEUX FRISON.

achtunda, 288.

VIEUX SAXON.

-driogan, 368.

VIEIL ANGLAIS.

hæled, hæle, 113.
meale, 64.
nicor, 195.
séar, 57.
styntàn, 197.
þúma, 293.
waskan, 195.

ANGLAIS MODERNE.

baptism, 91.
beefsteak, 91.
detachment, 91.
elastic, 91.
lecture, 91.
letter, 91.
mustard, 91.
pantaloon, 91.
politic, 91.
steam, 91.
testament, 91.
thane, 113.

VIEIL ISLANDAIS.

áttande, 288.
hǫldr, halr, 113.
leyfa, 196.
lof, 196.
lofa, 196.
nykr, 195.
vaska, 195.

LANGUES LETTO-SLAVES.

LITUANIEN.

aβtuñtas, 288.
atsìgnliu, 342.
beñdras, 194.
daũg, 63.
deβiñtas, 290.
dvì, 286.
édęs, 199.
édmi, 61.
ést(i), 199.
gìrnos, 16.
jùngiu, 196.
ketverì, 293.
ketvirtas, 286, 287.
Kirnis, 57.
liáupsinti, 196.
málžau, 61.
málžyti, 61.
mélžu, 61.
mìlβti, 61.

nasraĩ, 19.

penkerì, pinkelì, 293.
peñktas, 287.

rankà, 62.

saũsas, 57.
sẽdmi, 61.
sẽkmas, 288.
septiñtas, 288.
βiñtas, 57.
trẽczas, 286.
túlas, 293.
usaĩ, 19.
žmogùs, 3.
žmónės, 3.
žmû, 285.

LETTE.

meli, 29.
svẽdri, 13.

VIEUX PRUSSIEN.

balsinis, 244.
probalso, 244.
septmas, 288.
tīrtian, tirtien, 286.
tīrts, 286.
wackis, 285.
wanso, 19.

VIEUX SLAVE.

beretŭ, 198.
beri, 198.
braci, 17.
brakŭ, 17.
bratrĭja, 4.
brŭnję, 16.
brŭzdy, 16.

četvrŭtŭ, 287.
člověkŭ, 113.

desętŭ, 290.
děją, 193.
dĭvě, 142, 286.
dŭva, 142.
dŭvoji, 143.

-ědŭ, 199.

jadŭ, 199.
jastú, 199.
jelenĭ, 114.
jidą, 193.

kola, 16.
kolo, 16.

ljubiti, 196.
ljubŭ, 196.
ljudĭje, 3.

mlĭzą, 60, 61.

nozdri, 19.

oči, 1.

paliti, 107.
pętori, 293.
pętoro, 293.
pĭxają, 197.
pĭxną, 197.
pĭxomú, 197.
prŭsi, 18.
prŭvŭ, 285.

rąka, 62.

samŭ, 285.
sedmŭ, 288.
sekyra, 195.
sętŭ, 56.
sěką, 195.
suchŭ, 57.
sŭtoriceją, 293.

tŭma, 293.
tysąšta, 293.

viditŭ, 196.

RUSSE.

восиріпялъ, 346.
дверь, 14.
дужій, 63.
латы, 16.
усы, 19.
человѣкъ, 113.

SERBE.

blàzina, 244.
mlâz, 60.
můsti, 60.
múzēm, 60.

SLOVÈNE.

mółzem, 60.

POLONAIS.

duży, 63.
lud, 3.
was, 19.
wąsy, 19.

LANGUE ALBANAISE.

Ƨanɛ, 56, 57.
Ƨáneze, 56.
Ƨań, 56.
Ƨom, 56.
i-parɛ, 285.
mjel, 60, 61.

LANGUE ARMÉNIENNE.

azat, 244, 249.
azatani, 3, 5.
azatorear, 3, 5.
azatkh, 5.
azgatohm, 3.
ali, 34.
alikh, 34.
alkh, 16.
axt, 249.
akanǰkh, 1.
akn, 1.
ał, 14.
ałačel, 26.
alaɣkh, 8.
alb, 22.
albewkh, 22.
alikh, 18.
altałtuk, -kh, 34.
altkh, 13.
alčkh, 29.
alphabetkh, 22.
aławthkh, 26.
amboх, 7.
ami, 8.
amusin, 23.
amusni, 23.
amusnoɣ, 23.
aycikh, 22.
andikh, 22.
andravartikh, 17.
andundkh, 20.
anēckh, 26.
anicanel, 26.
ankołin, -kh, 16.
anjrewkh, 11.
anušahot, 248.
anurǰkh, 14.
ačkh, 1.
apaharzan, 244.
aparankh, 15.
arac, 356.
asem, 356.
awagani, 3-5, 7, 8.
awagorear, 3.
awagkh, 4.
arags, 33.
argasikh, 30.
ardiwn, -kh, 30.
areweleaɣkh, 34.
arewelkh, 25, 26, 247.
arewmteaɣkh, 34.
arewmutkh, 25, 26.
aržani, -kh, 34.
arjak, 244.
arjakem, 244.
artasukh, 13.
artakhoɣ, 20.
artakhs, 20.
artewan, 17.
artewanunkh, 17.
artoraɣ, -kh, 6.
artawsr, 13.
arkhuni, -kh, 34.
aph, 11.
akhsorel, 27.
akhsorkh, 27.

bažak; 247.
bažin, 31, 247.
balanikh, 22.
balarǰakerkh, 26.
banear, 3.
barapan, 246.
barapet, 246.
barawor, 246.
bari, -kh, 32.
barj, -kh, 17, 244.
barjknear, 4.
barkh, 30.
berē, 198.
berēkh, 8.
boyr, 245.
bovkh, 17.
burastan, 245.

gah, 249.
gahoɣkh, 16.
Gamirkh, 21.
ganj, -kh, 30.
Getakickh, 34.
gewłean, 6.
gēskh, 19.
gin, -kh, 28.
gir, -kh, 6, 22.
girkkh, 18.
glxani, 5.
glux, 5.
gnał, 27.
gnaç, -kh, 27.
goçem, 285.
gort, 12.
grean, 6.
guth, -kh, 30.
gučkh, 18.

dagałkh, 16.
dahlič, 246.
dašinkh, 28.
dašn, 28.
daštavayrkh, 20.
darapan, 246.
darj, 26.
deh, 249.
despak, 248.
despan, 248.
derjak, 244, 249.
dēm, -kh, 18.
džoxkh, 20, 249.
dnem, 193.
drand, -kh, 14.
drandi, -kh, 14.
drunkh, 14.
durn, 14.

durkh, 14.

ezr, 20.
el, -kh, 25, 26.
elanem, 25.
elin, 114.
es, 356.
eresun, 290, 291.
ereskh, 12, 18.
erekh, 1.
erku, 1.
erkus, 1.
erēç, 9.
erir, 294.
eriçunkh, 9.
erkan, -kh, 16.
erkemean, 33.
erkin, -kh, 21.
erkrord, 286, 294.
erkuoreak, 13.
erkuorikh, 13.
ew, 285.
ewthn, 8, 10, 288.

zarmanali, -kh, 35.
zkalorayn, 7.
zoyg, -kh, 33, 34, 248.
zpoṙnkoçs, 15.
zrahkh, 16.
zawr, -kh, 32.

čj, -kh, 26.

ənpeli, 35.
ənthanal, 27.
ənthaçkh, 27.
ənthrikh, 13, 17.

thag, 110.
thagawor, 110.
thethews, 33.
thēkn, 18.
thikunkh, 18.
thšnamanel, 24.
thšnamankh, 24.
thoynkh, 20.

žamanak, -kh, 11.
žandalot, 248.
žołovurd, 7, 9.

i lrjeaç, 33.
imast, 31.
i nerkhoy, 20.
i nerkhs, 20.
inč, -kh, 12; 22.

išan, -kh, 6.
ijanel, 26.
ijavan, -kh, 15.
ir, 31.
irawunkh, 28.

lampar, 248.
lanjkh, 18.
lapter, 248.
lselikh, 35.
lurj, 33.

xax, -kh, 30.
xalal, 27.
xalaçkh, 27.
Xaltikh, 250.
xanjarurkh, 17.
xaṙn, -kh, 33.
xaṙmurdkh, 25.
xelkh, 18.
xozean, 6.
xozkh, 6.
xoyr, 248.
xostakkh, 22.
xorovel, 26.
xorovs, 26.
xorkh, 33.
xtrankh, 24.
xtrel, 24.
xraçkh, 10.
xrat, 249.
xawskh, 26.

camelikh, 19.
caṙ, 11.
cirani, -kh, 34.
cnund, -kh, 9, 31.
cnawł, -kh, cnołkh, 13.
covezereaykh, 34.
Cophkh, 21.
cungkh, 1, 18.
cunr, 1, 18.

kathn, 63.
kal, 7.
kahłakhnear, 4.
kam, -kh, 12, 27.
kanaykh, 5, 9.
kanani, 5.
kapankh, 24.
kaparčkh, 17.
kapel, 24.
kapēnkh, 29.
kaṙkh, 16.
kaskaraykh, 17.
karawandkh, 19.
karmir, 247.
keal, 23.
keans, 23.
keankh, 12, 23, 28.
kełc, 34.
kełcikh, 34.
kensaber, 23.
kerparan, -kh, 19, 20.
kthem, 63.
kith, 63.
kin, 5, 9.
koł, -kh, 19, 294.
kolmn, 19, 294.
koys, 9.
koçelikh, 35.
koçunkh, 17.
ktakarankh, 28.
ktrel, 28.
kturkh, 28.
krawnkh, 29.
kuthkh, 63.
kusan, -kh, 9.
kurckh, 18.

halbkh, 17.
hačim, 247.
hačoy, -kh, 33.
hayreni, -kh, 34.
handerj, 249.
handerjeal, 33.
handēs, 243, 246.
hask, 11.
hawasar, 247.
hawatal, 27.
hawatkh, 27.
harsanikh, 17.
harcikh, 27.
haç, 12.
her, 19.
hiwanduthiwn, 10.
hmayel, 28.
hmayth, 28.
Hoṙomkh, 21.
hototelikh, 35.
hraman, 369.
hrayreaç, -kh, 33.
hražarem, 247.
hraparak, 247.
hrapoyṙkh, 28.
hrapurel, 28.
hrasax, xrasax, 247.
Hreastan, 34.
Hreastaneay, -kh, 34.
hreštak, hrštak, 246.
hawr, 8.

jeŕaç, 23.
jeŕn, 9, 23, 62.
jeŕkh, 9, 23.
jerbakal, 23.
jian, -kh, 6.

maz, 19.
mazdezn, mazdēzn, 355.
mahiċkh, 16.
mamulkh, 16.
mankti, 4-8.
mankunkh, 5.
marax, 245.
mard, -kh, 2.
mardik, 2, 3, 6-8.
mardkakerpeal, 2.
mardkelēn, 2.
mehean, 246.
meł, -kh, 29.
meŕeloti, 6.
mi, 13, 284.
mišt, 247.
mijagetkh, 34.
mis, 34.
mit, -kh, 30.
mkan, 18.
mkanunkh, 18.
Mokkh, 21.
moŕanal, 25.
moŕaçawnkh, 25.
mselikh, 34.
mtanel, 25.
mut, -kh, 25.
mawrukh, morukh, 19.

yazem, 244.
yandwoy, 22.
yangēts, 33.
yançankh, 13.
yawiteankh, 12.
yetoy, 21.
yets, 20, 21.
yisun, 291.

naxanjuks, 30.
naxatanaç, 21.
naxatinkh, 13, 21.
naxarar, 245.
naxararean, 6.
nawakatikh, 22.
nawasard, 245.
nzov, -kh, 26.
nzovel, 26.
nokha, 8.
nu, 8, 9.
nuankh, 9.
nuoy, 8, 9.
nawknear, 4.

šalil, 113, 114.
šnorh, -kh, 32, 246.
šnorhiw, 32.
šnorhawkh, 32.
šnui, 6.
štemaranth, 15.
šun, 6, 113, 114.

oykh, 8.
oskroti, oskeroti, oskoroti, 5.
otiç, 23.
otn, 9, 23.
otkh, 9, 23.
orear, 3.

unkn, 1.
uṁkh, 19.
utem, 199.

čar, 32-34.
čarikh, 32, 34.
čorkh, 1, 287.

paxuçkh, 17.
pah, -kh, 32.
pahapan, 245.
patan, -kh, 31.
patčaŕkh, 29.
patšač, 247.
patuhas, 29, 243.
paregawtkh, 17.
parz, 244.
parzem, 244.
parh, pah, 245.
parhak, pahak, 245.
part, -kh, 29, 247.
partēz, 250.
pētkh, 29.

jayaçkh, 16.
jerm, 33.
jur, -kh, 11, 21.

ŕngunkh, əŕngunkh, 19.

salar, 245.
sandukh, 17.
sanjkh, 16.
sar, 57.
seamkh, 15.
sepuh, 248.
seŕ, 115.
ser, 115.
serem, 115.
serim, 115.
serm, 115.
sermanikh, 22.
sermn, 115.
snarkh, 19.
Spandaramet, 249.
spasalar, 245.
sphiwŕ, -kh, 33.
skhančeli, -kh, 35.

vayelelikh, 35.
vayr, -kh, 20.
vanear, 3.
vanerov, 3.
vaneraw, 3.
vaniwkh, 3.
vanoraykh, 7.
vankh, 7, 15.
varaz, 244.
vard, 245.
varžear, 3.
varj, -kh, 29, 244.
varskh, 19.
vartikh, 17.
vasn, 355.
vastakkh, 21.
veh, 249.
veç, 287.
vnas, 243.
vtawakkh, 17.
vrēž, -kh, 30.

talawaraharkh, 26.
tanikh, 15.
tanjankh, 24.
tanjel, 24.
tgēt, 20.
ti-, 20.
tiezerkh, 20.
tip, -kh, 20.
tokosikh, 30.
tun, 15.
turkh, 31.

çoyç, -kh, 26.
çurt, 33.
çukh, 15.

phakankh, 24.
phakel, 24.
phaŕkh, 22, 107.
philisophay, 248.
phoł, -kh, 19.
phoroti, 6.

phukh, 17.
phukhkh, 17.
phrkankh, 24.

khar, 9.
kharinkh, 9.
khith, -kh, 19.

khcinkh, 21.
khlançkh, 17.
khun, -kh, 8, 9.
khsan, 290.
khrtunkh, 13.

awdkh, 17.

awjikh, 17.
awrahaskh, 26.
awrēn, -kh, 28.
awrinadir, 28.
awthevankh, 15.

LANGUES INDO-IRANIENNES.

SANSKRIT.

ájati, 193.
átti, 199.
adanti, 199.
aduhat, 63.
ádhāt, 193.
ádhukṣat, 63.
ánijan, 194.
ánijam, 194.
ápi, 285.
ábadhnan, 194.
ábadhnāt, 194.
amārkṣīt, 61.
amrkṣat, 61.
áçan-, 355.
açánih, 355.
áçva-, 108.
ásṛk, 57.
asnáh, 57.
áhan, 355.
áhani, 355.
áhar, 355.
ātāh, 14.
ādayati, 199.
āpah, 11.

ihá, 349.

ún mā mamanda, 340. 341.

émi, 193.

óṣati, 193.

karpāsah, 58.
kālāyati, kalāyati, 115.
kṣap-, 355.

gábhastih, 62.
gṛhāh, 15.
godhúk, 63.

ca, 351.

catvárah, 287.
catvārimçát, 291.

jathárāṇi, 18.

tavāh, 293.
táviṣī, 109. 293.
tudáti, 197.
tundate, 197.
tundānáh, 197.
túmrah, 293.
tu, 349.
trtyah, 286.
tráya-, 143.
trayá-, 143.
tráyah, 286.
trimçat, 290, 291.
trimçátam, 291.

dádhāti, 193.
daçabala-, 290.
daçamáh, 290.
dīrghaçrút, 291.
d(u)vā, 142, 144.
d(u)vé, 142, 286.
duhánti, 63.
duhitár-, 289.
duhé, 63.
dógdhi, 63.
drúhyati, 368.
dvayá-, 143.
dvitīyah, 143, 144, 286.
dhruvā, 368.

nanāça, 195.
náçyati, 195.
nāçáya-, 195.
nijānáh, 194.
nimikta, 195.
nenikté, 194.

pácati, 193.
pañcāçát, 291.

paçcā, 244.
pādukā, 92.
pinásti, 58, 197.
pibati, 199.
pistáh, 58.
pūrváh, 285.
pūrvyáh, 285.
prajáh, 195.
pratilobháyantī, 196.
praçna-, 355.

badhnáte, 194.
badhnati, 194.
badhnāmi, 194.
badhnīmah, 194.
bandhati, 194.
babándha, 195.
bódhati, 193.
bhárati, 193, 198.
bháret, 198.
bhárti, 198.
bhriyāsam, 198.

mamārja, 64.
marīmrjyate, 62.
mármrj-, 62.
marmrjyá-, 62.
mārjati, 61.
márṣṭi, 61, 62, 64.
mrjati, 61.
mrjánti, 61.
mrṇaj-, 61.
mrçáti, 62.

yunákti, 196.
yunáj-, 61.

rāj-, 63.
rinákti, 196.

lúbhyati, 196.
lobháyati, 196.
lobhase?, 196.

vácaḥ, 285.
várṭate, 193.
váhati, 193.
vāk, 285.

çáṁsati, 56.
çatám, 57.
çaraṇáḥ, 114.
çaraṇám, 114.
çárīram, 113-115.
çárma, 114.
çíraḥ, 57.
çṛṇáti, 114.
ṣmáçrūṇi, 19.

ṣáṭ, 287.

sáṭe, 193.
saptáthaḥ, 288.
saptamáḥ, 288.
samáḥ, 285.
sám mā tapanti, 340.
sitáḥ, 194.
sināti, 194.
svàr, 109.

PRĀKRIT.

bandhai, 194.

ZEND.

aēva-, 140.
axšafni, 355.
asānō, 355.
aspa-, 108.
asne, 355.
asnąm, 355.
asnī, 355.
asmanəm, 355.
azaiti, 354.
ašnō, 355.
āθravan-, 108.
ārmaiti-, 249.
ąiθyâ, 14.

usəmahi-, 354.
uštā, 356.

gaintiš, 248.

xšap-, 355.
xšapar-, 355.
xšafne, 355.
xšafnō-, 355.
xšnaoθra-, 246.
xšvaš, 152, 287.

čaθwārō, 149, 287.
čarāitī-, 114.

tavā, 109.
tavī-, 109.
təvišī, 109.

daibitīm, 286.

dᵃⁱbitya-, 144.
dasa, 153.
dvar-, 144.
dvarəm, 246.

θrāyō, 145.
θrityō, 286.
θrisatəm, 291.
θrisąs, 291.

paitiš, 249.
paδa-, 247.
panča, 153.
pāδa-, 247.
pərəsaiti, 355.

bandaya-, 194.
bandāmi?, 194.
baraiti, 198.
barətū, 198.
barəziš, 244.
barōit, 198.
bit(i)ya-, 143, 144, 286.

fratəmō, 141.
frašna-, 355.

naēnižaiti, 194.
nasuš, 195.
nasyeiti, 195.
nənāsā, 195.

maδaxa-, 245.

manah-, 291.
marəzaiti, 61.
mazdayasna-, 355.
mərəzaiti, 61.
mišti, 247.

yasna-, 354.
yazaiti, 244, 354.

vačō, 285.
vasəmī, 354.
vasō, 354.
vasnā, vasna, 354, 356.
vasmi, 354.
vāštī, 356.
vāxš, 285.
Vindixᵛarənə, 107.
vīsaiti, 290, 291.

satəm, 57.
sarah-, 142.

hapta, 156.
haptaθə, 288.
hita, 194.
huvarə, 109.

xᵛaēpaiθīm, 107.
xᵛaēpaiθya-, 111.
xᵛaraiti, 199.
xᵛarəno, 107-109.
xᵛāirizəm-, 107.

VIEUX PERSE.

aiva-, 140.
akunauš, 352, 353.
akunava, 353.

akunavatā, 353.
akunavayatā, 353.
ăgrbāya, 353.

ăgrbāyatā, 353.
aja, 353.
ajana, 353.

atrsa, 353.
adānā, 354.
aduruǰiya. 368.
aduruǰiyaša. 368.
apadāna, 15.
abava, 353.
abara, 198, 352.
abaratā, 352-354.
abaraha, 352, 354.
amāxam. 192.
Arakadriš, 368.
asa, 370.
astiy, 192.
ašiyava, 353.
ašiyavam, 369.
ašnaiy, 354.

āiš, 352.
āiša, 352, 353.
āyatā, 352, 353.
āyadanā, 244, 354.
āha, 353.
āhatā, āhata, 353.

uvāipašiyam, 107, 111, 112.
uvāmršiyuš, 369.
uvārazmiya, 107.

krtam, 191, 192.

Gaubruva, 368.
Γωβρύας. 368.
ganša, 153.

xauda-, 248.
Χοράσμιοι. 107.
xšnāsāliy. 354.

taiy, 191.
taumā, 109.

didā, 250.
duvarθim. 246.
duruxtam, 368.
duruvā, 368.
Δραγγιανή, 369.

παρασάγγης, 247.
paruvam, 285.
paruvā, 369.
paruzana, 244.
pasā, 244.

Φαρνάσσης, 107.
farnah-, 107, 108.
fratamā, 141.
framānā, 369.

nāθaya-, 195.

maiy, 192.
magu-, 108.
manā, 191, 192.

yadātaiy. 244, 354.

vašnā, 354.
Vi^{n}dafarnā, 107.
Ἰνταφέρνης. 107.
visa, 370.

Sug^{n}uda, Sug^{n}da, 369, 370.
Σογδιανή. 369.
Σόγδοι, 369.

Zara^{n}ka, 369.

šaiy, 191.

θ^{i}itiya, 286.

ham-, 155.
hašiyam, 369.

PEHLVIS.

bdyg, 144, 246.
bwd-, 245.
bwdyst'n, 245.
-byd, 249.

čahārum, 139, 151.
čh'r, čf'r, 149.

diδīgar, 145.
dit, 145.
dō, 142.
ds, 149.
dšn, 111.
duδīgar, 139.
dwšlw(w), 249.
dwšwx, 249.
dydym, 110.
dydymwr, 110.
dyl, 243.
dysyd, 243.

ēv, 140.

Farnbag, 107.

farrah, 107.
fratum, 141.
fryštg, 354.

hmbdyč. 246.
hry, 354.
hrysd, 149.
hwr's'n, 109.
h'ws'r, 247.
hyrz, 244.

hrē, 146.

man, 191.
mardohm, 2.
Mitri, 245.
mrwhy, 112.
Mylr, 245.
mzdysn, 355.

pāh, 159.
panjum, 152.
pas, 244.
p'hrgbyd. 245.

pnč, 152.
p'rwd, 244.
p'sb'n, 245.
pwhr. 146.

rāi, 355.

sar. 142.
'syd, 247.

šaš, 152.
šēb. 152.
šēpak, 154.
šhrd'r, 245.
šhry'r, 245.
šhwm, šwhwm, šswm, šwh, 153.
šnwhrg, 246.

tw'n, 109.

wn'h, 243.
wsn'd, 354.

xrwh, 243.
xrws, 243.
xwd, 111.
xwd'wn, 109, 111.
xwd'y, 109.
xwr's'n, 109.
x^{v}ēš, 107, 111.
yašn, 354.
zyrd, 146, 243.

PERSAN.

agar, 155.
an-, 155.
asa, 108, 149.
asabār^{a}, 149.
asp, 149.
avval, 141.
avvalīn, 141.
az, 155.

bāliš, 244.
bih, 249.

čahār, 149.

dah, 158, 159.
dahlīz, 246.
dānad, 354.
dānistan, 244.
dar, 145, 246.
dās, 146.
dasta-, 244.
dašn, 111.
dīgar, 139.
dih, 249.
dīhīm, 110.
dō, dū, 144.
dōxtan, 63.
dōzax, 20, 249.
du, 143, 158.
duyum, 139.

farmān, 369.
farr, 107.
firista, 246.
firišta, 246.
frasang, 247.
fratum, 139.

gōš, 153.
gul, 245.
gunāh, 243.
gurāz, 244.

haft, 155-157.
hašt, 157.
hilam, 244.

ǰašn, 354.

kih, 159.

malax, 245.
mardum, 2.
Mihr, 245, 246.

nāsīdan, 195.
nausāl, 245.
nō, 158.
nuh, 158.

pādafrāh, 243.
pahn, 111.
pahra, 149, 245.
pālēz, 250.
pālūdan, 244.
panǰ, 152.
pās, 146, 149, 245.
pāsbān, 245.
pūr, 149.
pus, 146, 149.

sarāyad, 109.
seh, sih, 146.
suvār, 149.

šaš, 139, 152-154.
šināsad, 354.
šutur, 149.

tāǰvar, 110.
tōš, 109.
tuvān, 109.

uša-, 370.
ušabārim, 149.

vašnā, 355.

xāya, 109.
xōd, 248.
xōr, 109.
xud, 111.
xudāvand, 109.
xudāy, 109-111.
xurrah, 109.

yak, 139, 141.
yakum, 139.

zādan, 244.

PARSI.

bidī, 145.

SEMNANI.

bar, 246.
das, 149, 159.
kesīn, 159.

KURDE.

dārk, 145.
havt. hawt. 155, 156.
māsī, 159.
pes, 146.
sā, 146.

BELOUTCHI.

ās, 146.
āsaɣ, 247.
avval, 139.
čār, 149.
hapt, 155, 156.
pʿēšī, 139.
pʿusaɣ, 146.
sai, 146.
šēpmār, 154.
tʿī, 145.

AFGHAN.

ata, 157.
awa, ōwa, 155, 156.

baḷ, 144.

calōr, 150.
calōram, 139, 151.
calwēšt, 150.
cwārłas, 150.

drē, 146, 147.
dwa, 142, 144.
dwayam, 139.

haɣa, 155.
hum-, 155.

las, 158, 159.

nō, 158.

ōr, 147.

pinja, 152.

špaṛaz, 154.
špaž, 153, 144.
špēta, 154.

war, 144.
wažai, 141.
wōrēdaḷ, ōrēdaḷ, 150.
wōṛai, ōṛai, 150.
wṛumbai, 139, 142.

xpal, 111.

yau, yō, 140, 141.

VAKHI.

bār, 144.
būi, 143, 144.
cabūr, 150.
δas, 158.
hāt, 157.

hūb, 155-157.
īw, ī, 140.
nau, 158.
pānz, 152.
pötr, 147, 148.

pursam, 142.
šab, 154.
šāδ, 153, 154, 160.
trūi, 143, 145.

CHIGNI.

arrai, 145, 146.
δīs, 158.

šab, 155.
wašt, 157.

xaus, 153, 155, 160.

SARIQOLI.

čor, 114.
δau, 143.
haroi, 145, 146.
pinz, 152.

pöc, 148.
ūvd, 155, 156.
woxt, 157.
xel, 153, 160.

xūbaθ, xubaθ, 111.
yuc, 148.

SANGLITCHI.

dū, 143.
δas, 158.
haft, 155.
hat, 157.

hoft, 157.
nao, 158.
pānz, 152.
safor, 150.

sam, 150.
trai, 145.
xoar, 153, 154.

MINDJANI.

aška, 157.
axši, 154, 160.
čafīr, 150.

oδ, 155, 156.
panč, 152.
šarai, 146.

xšava, 154.
yūr, 147.

YIDGAH.

aščor, 157.
lus, 158.
no, 158.
ūxšoh, 160.

OSSÈTE.

art', 147.
ärtä, 145.
ast, 158.
avd, 155.
axsäz, 153, 155.
äxsäzäm, 139.

cippar, cuppar, 151.
cippäräm, 139, 151.
cuppäräimag, 151.

däs, 158, 159.
däu, 158.
dikkag, 139.
duwâ, 142, 144.
dwar, 144.

fänjäm, fänjäimag, 152.
fonj, 152.
furt', 147.

nudäs, näudäs, 158.

xīcau, xecau, 111.
xucau, 111.

yän, 158.
yeu, 140.

SOGDIEN.

'aβtamik, 137.

'βt, 'βt', 155-157.
'βtmy, 157.
'βtmyk, 157.
βyδ'nčyk, 144.

čatfār, 137, 151.
čatfārmīk, 137, 151.
'čstyk, 148.
čtβâr, 137.
čtβ'r, 151.
čtβ'rm, 139, 151.
čtβ'rmyk, 151.

dwâ, 137.

δβty, 138, 143-145, 148.
δβtyk, δβtyq, δβtyq, 137, 138, 143-145, 148.
δry, 'δry, 143, 145.
δs, δs', 156-158.
δsm'yk, 159.
δw', 'δw, δwy, 'δwy, 142-144, 157, 158.
δw'tsnw, 137.
δyβty, 145, 148.
δyβtyk, 145, 148.

'ēv, 137.

krm'yr, 247.

lasâ, 137.
ļβar, 144.

mišβūγ, 147.
myδ'n, 144.

nw', 156-158.
nwm'y, 158.
n'wmyk, 158.

pančamik, 137.
panj, 137, 152.
pnč, 152.
pnčm, 139, 152.
pnčmyk, pnčmyq, 137, 152.
prtmw, 'prtm, 141.
'prtmčyk, 141.
p'š, 148.

pyštrw, 'pyštrw, 142.

sr, 142.
sry, 142.
'št, 'št', 156, 157.
'štmy, 158.
'stmyk, 158.
'šty, 138, 143, 147.
'štyk, 147.

'tδrty, 143, 148.
'tδrtyk, 148.

wγwšmyk, wγšmyk, 154. 155.
wγwšw, 139, 154, 159. 160.
wγwšwmy, 155.
wyšpwšy, 147.

xūšu, 137.
xypθ'wnt, 111.

yū, 'īū, 137.
yw, 'yw, 137, 139, 140, 142.

YAGNOBI.

āl, 148.
ašt, 156-158.
avd, 156, 157.
bidān, 144.
das, 157, 158.
d^{i}war, 144.
du, 143, 157.
ī, 140.
nau, 157.
pula, 148.
t^{i}fār, 151.
t^{i}rāi, 145.
uxš, 154, 159, 160.
xap, xēp, 111.

LANGUE TOKHARIENNE.

ämpi, ämpe. 286.
antapi, antpi?. 286.

çak, çäk. çak. 289. 290.
çakçwerce. 287.
çakñute. 290.
çakokte. 290.
çakṣe. 284.
çakṣete. 290.
çämmä. 285.
ćdhardh, ćdhärdh. ćtärdh. 287.
çkaçe. 289.
çkamaiyya. 290.
çkandh. 290.
çkante. ckañce. 288-290.
çkäsar. 289.
çkaṣkaste. çakṣaste. çaṣkaste. 290.
ćtarce. 287.
çtarte. 287.
çtwär. çtwar. 286. 287.
çtwära. 286. 287.
çtwer. 287.
çwer. çwer. çwar. 286. 287.
çwera. 286.
çwerär. 293.
çwerte. 287.

dharyäka. 286. 290. 291.

eçane. 284.

ïkam. 285. 290.
ikam ñu. 290.
ikam ñute. 290.
ikam okte. 290.
ikam piçte. 290.
ikam ṣete. 290.

-kalymi. 294.
kandh. 292.
kante. kante. 292.

meñkiïkampikwalamñe. 290.
misa. 287. 289.

nai. 284. 285.
nmuk. 289. 292.

ñem. 284.
ñom. 284.
ñu. 288. 289.
ñumka. ñuñka. 289. 291. 292.
ñuwemte. ñwemte. 289.
ñunte. ñuñce. 289.

ok. ok. 288. 289.
okadh. 288.
okamtte. okammte?. 289.
okdh. 288. 290.
okso. 287.
oktacce. 289. 290.
oktaçe. 289.
oktaçkete. 290.
oktante. oktañce. 288. 289. 291.
oktañka. 291.
oktuk. 292.

pçäka. 285. 287. 291.
pi. 285. 290.
piçär. piçor. pçor. 293.
pikce. 287.
(pi)ñkte. piñkce. 287.
piś. piç. 285. 287. 289. 290.
plañka. 293.
plañkäre. 293.
pñäk. 291.

pandh. 287.
parwe. 285.

säm. 285.
sas. 285.
semṣe. 285.
ṣkaṣdh. 287.
somokalymi. 284. 294.
soyä. 286.

ṣa. 284. 285.
ṣak. 287.
ṣapdhandh. 288.
ṣaptuk. 289. 292.
ṣe. 284. 285. 293.
ṣek. 285.
ṣeme. 284.
ṣkaçce. ṣkace. 287.
ṣkañce. 288.
ṣkas. skaṣ. 286. 287.
ṣkasa. 286.
ṣkaska. 292.
ṣkaste. 287.
ṣom. 284.
ṣpadh. 288.
ṣuk. ṣuk. 288.
ṣukdh. 288. 290.
ṣukdhañce. 288.
ṣuktante. ṣuktañce. 288. 290.
ṣuktañka. 291.
ṣukte. 288.

tarya. 286.
taryäk. taryäk. 286. 291.
taryaltse. 292.
tkäcer. 289.
trai. traiy. 286.
traiyä. 286.
tridh. tridh. 286. 292.
trite. 286. 292.
tumane. tmäne. tmäm. 292. 293.

walke. 292.
wälts. 285. 292.
wändh. 285.
warṣṣam. 284.
warṣṣi. 284.
we. 285. 286.
wek. 285.
weñ-. 285.
were. 284.
wetmäm. 292.
wewälts. 292.
wï. 285. 286.
wiki. 285. 291.

yältsar. 293.
yaltse. yältse. yiltse. 292.
yçämna. 285.
yente. 285.
yparwe. 285.

B. — LANGUES SÉMITIQUES.

ARABE.

'Āïša, 90.
al-balda, 89.
al-baṭn, 88.
al-bayt, 89.
al-buṭaym, 88.
al-djarāda, 89.
al-foḍḍa, 89.
al-ḥaṭab, 88.
al-ḥūt, 88.
al-idjtimā', 88.
al-kitāb, 88.
al-ḳiyāma, 89.
al-maṭar, 88.
as-sabt, 89.
as-saraṭān, 88.
as-sulṭān, 88.
'ataba, 88.
'atabat ad-dākil, 88.
'atabat al-khāridja, 88, 89.
aṭ-ṭaraf, 87.
avval, 142.
az-zubra, 89.

bustān, 86.

djum'a, 89.

Fātima, 88, 90.

kalfaṭa, 87.
kātib, 88.
kūfiyya, 90.
ḳamīṣa, 89.
ḳarṭās, 86.
ḳibla, 89.
Khadīdja, 90.
khāṭ, 89.
khaṭīb, 88.

Madīna, 89.
maktūb, 88.
maḳāma, 90.
māt, 89.
mrā, 89.

'Otārid, 88.

saṭar, 88.
sitta, 86.
sūra, 89.
suriyya, 90.

šabbāba, 90.
šahāda, 90.

ta'ām, 87.
tafsïr, 87.
timsāḥ, 88.
tumma, 88.

ṭalaba, 87.
ṭalāsim, 87.
ṭarīḳ, 87.
ṭibb, 88.
ṭilsam, 87.

Zohora, 90.

C. — LANGUES DIVERSES.

TURC.

tümän, tuman, 292, 293.

CHINOIS.

che, chō, 154.

ANNAMITE.

ai, 300.
ăn, 217, 231, 232.
anh, 221-223.
ấy, 223.

bà, 220.
bằng, 216.
bánh xe, 210.
bậu, 221.
bay, 224.
bẹ hạ, 222.

các, 223.
các con chó, 216.
cái, 203-205, 218, 234, 305.
canh giữ, 207.
cặn kiệc, 209.
cá tôm, 207.
cày, 218.
có, 225-229, 237, 297.
cỏ, 221.
cỏ hoa, 207.
con, 202-205, 218, 234.

cha, 220.
chẳng, 297-299.
cho, 224, 225, 303, 304.
chó, 298.
Chúa Bà, 206.
chục, 235.

đã, 236, 237.
đàng, 219.
đến, 225.
đi, 232.

đó, 219.
đồ ăn, 210.
đỏ dỏ, 239.
đừng, 298.
dược, 229, 230.

gang ghiếc, 209.
gà vịt, 207.
giàu lắm, 213.

hay, 299.
họ, 218.
hoa cỏ, 207.
hơn, 225.

khi, 219.
khỏi, 225.
khổng, 228, 297-299.

là, 225, 230, 231, 236.
lại, 233, 234.
làm chi, 298.
lấy, 232, 233.
lên, 233.
lớn tiếng, 215.
lui, 234.

mà, 304.
mau, mau, 239.
mầy, 224.
mẹ, 220, 221.
mi, 224.
mình, 221.
một, mốt, 234, 235, 240.
mười, 240.

năm, lăm, 239.
nầy, nay, nãy, nây, nấy, 240, 241.
nghề thợ mộc, 211.
nghỉ, 224.
người, 203, 222, 223, 305.
nó, 224.
nơi, 218.
nữa, 298.

ông, 220.
ở nhà, 221, 223.

phải, 225, 230, 231.

qua, 234.
quá, 225.

ra, 233.
rất, 215.
rưỡi, 235.

sách siếc, 209.
sao, 299.
sau, 219.
sẻ sẻ, se sẻ, 238, 241.

ta, 224.
tao, 224.
tay, 217.
tới, 225.
tôi, tui, 221-223.
tòm cá, 207.
trai, 202, 203.
trái, 218.
trái trăng, 208.
trâu bò, 206.
tư, tứ, 235.
tượng, 238.
theo, 233.
thì, 301, 302.
thợ mộc, 210.

va, 224.
vào, 225, 233.

xe, 202, 210, 235.
xuống, 233.

y, 224.

MALGACHE.

alabulāda, 89.
alahūtsi, 88.
alazubāra, 89.
alibatāni, 88.
alibētsa, 89.
alidzarāda, 89.
alikiamātsi, 89.
alikitsālu, 88.
alimatāri, 88.
ališimâ, 88.
alobutīni, 88.
Anacandrian, 91-93.
Andrīanâ, 92.
Antanōsī, 92.
asabūtsi, 89.
asaratāni, 88.
asurutāni, 88.
atarāfi, 87.

batēra, 90.
batīsa, 91.
befitēyka, 91.
bušitāni, 86.

dantēli, 90.
dzumâ, 89.

Fatīma, 88, 90.

Iša, 90.

kabilātsi, 89.
kamīša, 89.
karatāsi, 86.
katību, 88.
Katīza, 90.
Kazimambu, 94.
kotilēti, 91.
kufyâ, 90.

lagitāra, 90.
lagurumēti, 90.
lamulēti, 91.
lapusēti, 90.
lasitīka, 91.
latābatrâ, 90.
latunāra, 91.
lavānti, 91.
lefivātsi, 89.
lekitūra, 91.
lītani, 90.
litēra, 91.
Lohavohitz, 91, 93.
lotó, 91.
luhatāba, 88.

Madinātsi, 89.
makāma, 90.
makatūbu, 88.
manu-kātrâ, 89.
marātsi, 89.
marutó, 91.
mitalāba, 87.
muntsu, 89.
musitāritrâ, 91.
Mutarīta, 88.

Ondeve, andevu, 91. 93
Ontsōa, 91-94.

patalūha. 91.
pitipwâ. 91.
pulitīka. 91.

rambu, 200.
rambuni, 200.
Rohandrian, 91-93.

santīninâ, 91.
sitīmi. 91.

šabāba. 90.
šahāda, 90.
šatāri, 88.
šurātsi, 89.
šuriâ, 90.

taba-dahīla. 88.
tabati hurūdzi. 88. 89.
tafašīri. 87.
talašīmu, 87.
tamātsi, 88.
tāmu, 87.
tarīki, 87.
taritārikâ, 90.
tĕhēninâ. 101, 103.
tĕhĭnâ. 101, 103.
tesitamēnta, 91.
tību, 88.
tsamitsâ, 88.
tsatsimēnitrâ, 91.
tsyūta, 86.

xīxi, 94, 95.

Zafi-Kazimambu, 94.
zepulēta, 90.
zohōra. 90.

SWAHILI.

bustāni, 86.
kalafāti, 87.
karatāsi, 86.
sīta, 86.
tumbāko, 87.

WOLOF.

t'os. 317.

MBUNDU.

soba, sova, 91, 94.

TABLE DES AUTEURS.

Pages.

Barat (J.). — Les prétérito-présents en francique..... 371

Beuchat (H.) et Rivet (P.). — La famille betoya ou tucano. 117, 162

Boisacq (E.). — Grec *κράνος* «cornouiller», *κέρασος* «cerisier» et congénères..... 56

Grec *κέλωρ* «fils» et homonymes..... 113

Cohen (M.). — Notes sur des verbes et des adjectifs amhariques. 251

Ferrand (G.). — Notes de phonétique malgache..... 65

Deux cas de déterminatifs en malgache..... 200

Gauthiot (R.). — A propos des dix premiers noms de nombre en sogdien bouddhique..... 137

Le sūtra du religieux Ongles-Longs. Texte sogdien et traduction..... 357

Grammont (M.) et Lê Quang Trinh. — Études sur la langue annamite..... 201, 295

Homburger (M^lle^ L.). — Les pronoms de la 1^re^ et de la 2^e^ personne des parlers bantous..... 36

Le wolof et les parlers bantous..... 311

Lê Quang Trinh. — Voir Grammont.

Maksoudiantz (M.). — Arménien *aṙac*..... 356

Marouzeau (J.). — Notes sur la fixation du latin classique..... 266

MEILLET (A.). — Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien 1

Les formes verbales de l'indo-européen **melg$_1$-* « traire ». 60

Notes iraniennes (I. Vieux perse *farnah-*. II. Persan *xudāy*) 107

Le génitif du vieux perse 191

De quelques formations de présents en indo-européen . . . 193

A propos du subjonctif du verbe latin *fero* 197

Sur les mots iraniens empruntés par l'arménien 242

Les noms de nombre en tokharien B 281

Persica (I. La 3e personne du pluriel de l'imparfait. II. *Vašnā*) 352

Sur les groupes de consonnes en vieux perse 368

RIVET (P.). — Voir BEUCHAT.

VENDRYES (J.). — La place du verbe en celtique 337

AVIS

Nos confrères sont instamment priés de vérifier sur la liste publiée ci-après les indications qui les concernent, et d'envoyer le plus tôt possible à l'Administrateur les rectifications qu'ils jugeraient utiles.

LISTE DES MEMBRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

AU 1er SEPTEMBRE 1912

MEMBRES DONATEURS

MM. † ASCOLI, † Prince Alexandre BIBESCO, Michel BRÉAL, † James JACKSON.

MEMBRES PERPÉTUELS

MM. Lucien Abeille.
Alexandre Alexandrowski.
† G.-I. Ascoli.
Daniel Barbelenet.
J. Baudouin de Courtenay.
† Philippe Berger.
† Prince Alexandre Bibesco.
Alphonse Blanc.
F. Bonnardot.
† Alexandre Boutroue.
Paul Boyer.
Michel Bréal.
† Sophus Bugge.
Ph. Colinet
† Georges Cousin.
Alexis Delaire.
† Hartwig Derenbourg.
† O. Donner.
Edmond Duchesne.
Emile Durand-Gréville.
† Émile Egger.
Émile Ernault.
M. Féghali.
Gabriel Ferrand.
Louis Finot.
† Jean Fleury.
† Christian Garnier.
Alfred Gasc-Desfossés.
Rob. Gauthiot.
Gonnet.
† Goullet.
Giacomo de Gregorio.
Émile Guimet.
F. Haverfield.
Louis Havet.
† Victor Henry.
L. Hériot-Bunoust.
† James Jackson.
Charles Joret.
Jean Kirste.
Marquis de Laborde.
Georges Lacombe.
Charles R. Lanman.
Henri Laray.
MM. Jules Lebreton.
† Gustave Lecocq.
Louis Leger.
† Albert Lepitre.
J.-F. Loubat.
G. Maspéro.
A. Mazon.
A. Meillet.
Paul Melon.
† Demetrios de Menagios.
Paul Meyer.
Paul Oltramare.
† Gaston Paris.
† Théodore Parmentier.
Paul Passy.
† S. M. Dom Pedro II.
MM. Antonio Peñafiel.
† Charles Ploix.
Sir John Rhŷs.
Maurice Roger.
† Eugène Rolland.
Jules Ronjat.
Ch. L. Rosapelly.
Ch. Sacleux.
Ferdinand de Saussure.
A.-H. Sayce.
Gustave Schlumberger.
Paul Sébillot.
Émile Senart.
Edmond Sénéchal.
Johan Storm.
Léopold Sudre.
Adrien Taverney.
Ès. Tegnér.
† Dr Tholozan.
Mlle de Tchernitzkij
MM. Vilh. Thomsen.
Max Vasmer.
Joseph Vendryes.
Melchior de Vogüé.
† Edward R. Wharton.
A. Wilbois.
Ludvig Wimmer.

MM.

Abeille (Lucien), professeur à l'École supérieure de Guerre et au Collège national, Calle Rodriguez Peña, 1136, Buenos-Aires (République Argentine). — Élu le 23 mai 1891 ; membre perpétuel.

Acher, 15, rue de la Pitié, Paris. — Élu le 16 mars 1912.

Adjarian (Hratchia), élève diplômé de l'École pratique des hautes études, professeur au séminaire arménien de Nakhitchevan s. l. Don (Russie). — Élu le 27 février 1897.

Alexandrowski (Alexandre), licencié ès lettres. Villa Suvretta, Campfer (Suisse). — Élu le 28 mai 1892 ; membre perpétuel.

Andreas (F. C.), professeur de philologie orientale à l'Université, Herzberger Chaussee, 101, Göttingen (Allemagne). Élu le 29 avril 1911.

Anglade (Joseph), professeur de langues et littératures méridionales à l'Université, Toulouse (Haute-Garonne). [Adresse de vacances : Lézignan (Aude).] — Élu le 28 mars 1903.

Anwyl (Sir Edward), professeur, 62 Marine Terrace, Aberystwyth, Wales (Angleterre). — Élu le 8 décembre 1906.

Arrò (Alessandro), professeur au Lycée, 35, Via Santa Chiara, Turin (Italie). — Élu le 18 janvier 1896.

Bally (Charles), privat-docent à l'Université, 97, boulevard Carl-Vogt, Genève (Suisse). — Élu le 10 mars 1900.

Barat, lektor vid Högskolan, Göteborg, Böö (Suède). — Élu le 16 décembre 1911.

Barbelenet (Daniel), professeur au Lycée, 43, rue Édouard-Adam, Rouen (Seine-Inférieure). — Élu le 17 décembre 1892 ; bibliothécaire en 1893 ; membre perpétuel.

Barth (Auguste), membre de l'Institut, 10, rue Garancière, Paris (VI[e]). — Élu le 10 mars 1873.

Barthélemy (Adrien), consul de France, professeur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, au Petit Jouy, route de Versailles (S.-et-O.). — Élu le 16 février 1884 ; vice-président en 1910.

Basset (René), correspondant de l'Institut, directeur de l'École supérieure des Lettres, Villa Louise, rue Denfert-Rochereau, Alger. — Élu le 2 juin 1888.

Baudisch (Julius), docteur en philosophie, Gersthoferstrasse, 43, Vienne (Autriche). — Élu le 3 décembre 1892.

Baudouin de Courtenay (Prof. D[r] J.), Vasilievskij Ostrov, Kadetskaja Linija, n° 9, kv. 14, Saint-Pétersbourg (Russie). — Élu le 3 décembre 1881 ; membre perpétuel.

Bauer (Alfred), 17, rue Tournefort, Paris (V[e]). — Élu le 9 janvier 1875.

Beaulieux, traducteur à l'Agence Havas, 104, rue d'Assas, Paris (Seine). — Élu le 20 avril 1912.

Boudreaux, 4, rue de la Glacière, Paris (XIII[e]). — Élu le 17 février 1912.

Blanc (Alphonse), professeur au Collège, La Massale, par Ganges, (Hérault). — Élu le 20 février 1875 ; membre perpétuel.

Bloch (Jules), agrégé de l'Université, 57, boulevard de Vaugirard, Paris (XV^e^). — Élu le 5 décembre 1903.

Bloch (Oscar), professeur au Lycée, 13, rue de la République, Orléans (Loiret). — Élu le 28 mars 1903.

Blum (Léon), maître des requêtes au Conseil d'État, 126, boulevard du Montparnasse, Paris (XIV^e^). — Élu le 18 décembre 1909.

Bogoroditskij (Vasilij Aleksêjevič), professeur à l'Université de Kazan (Russie). — Élu le 21 janvier 1905.

Boisacq (Émile), professeur à l'Université de Bruxelles, 14, rue Van Elewijck, Ixelles (Belgique). — Élu le 13 février 1892.

Boucherie (Auguste), chef d'escadron d'artillerie coloniale, 36, rue Fargès, Marseille (Bouches-du-Rhône). — Élu le 9 juin 1906.

Bonnardot (François), archiviste-paléographe, conservateur honoraire de la Bibliothèque municipale de Verdun, Champlan par Longjumeau (S.-et-O.). — Admis dans la Société en 1868 ; président en 1890 ; membre perpétuel.

Boudet (L'abbé H.), curé de Rennes-les-Bains (Aude). — Élu le 4 décembre 1897.

Boyer (Paul-*Jean-Marie-Gabriel*), administrateur de l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris (VII^e^). — Élu le 8 décembre 1888 ; trésorier de 1892 à 1894 ; président en 1901 ; membre perpétuel.

30. Brandstetter (Prof. D^r^ R.), Reckenbühl, villa Johannes, Lucerne (Suisse). — Élu le 21 juin 1902.

Bréal (Michel-*Jules-Alfred*), membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 87, boulevard Saint-Michel, Paris (V^e^). — Membre de la Société en 1865, membre perpétuel, donateur ; secrétaire depuis 1868.

Brugmann (Karl), professeur de linguistique indo-européenne à l'Université, Schillerstrasse, 7, Leipzig (Allemagne). — Élu le 20 mai 1911.

Brunot (Ferdinand), professeur à l'Université, 8, rue Leneveux, Paris (XIV^e^) ; et à Chaville (Seine-et-Oise), maison Bohl. — Élu le 20 juin 1903, président en 1907.

Caballero (Ramon V.), 29, avenue Henri-Martin, Paris. — Élu le 18 mars 1911.

Cabaton (Antoine), chargé de cours à l'École des Langues orientales, 21, rue François-Bonvin, Paris (XV^e^). — Élu le 19 janvier 1901.

Cahen (Maurice), agrégé de l'Université, 1, rue Bausset, Paris (XV^e^). — Élu le 4 mai 1907.

Cart (Théophile), professeur au lycée Henri IV et à l'École des sciences politiques, 12, rue Soufflot, Paris (V^e^). — Élu le 17 décembre 1892 ; bibliothécaire de 1894 à 1898 ; trésorier de 1899 à 1907, président en 1909.

Champion (Pierre), 4, rue Michelet, Paris (VI^e^). — Élu le 27 janvier 1906.

Charencey (*Charles-Félix*-Hyacinthe Gouhier, comte de), membre du Conseil général de l'Orne, 72, rue de l'Université, Paris (VII^e^). [Adresse de vacances : Saint-Maurice-les-Charencey (Orne)]. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier secrétaire ; bibliothécaire de 1868 à 1873 ; président en 1885.

40. Chatelain, membre de l'Institut, conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Paris, Sorbonne, Paris (V^e^). — Élu le 31 janvier 1903.

Chlumský, 9, impasse Chartière, Paris. — Élu le 18 février 1911.

Cohen (Gustave), 7, rue Chasseloup-Laubat, Paris (XV^e^). — Élu le 24 avril 1909.

Cohen (Marcel), agrégé de l'Université, 25, rue Froidevaux, Paris. — Élu le 2 décembre 1905.

Colinet (Philémon), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu le 25 juin 1892 ; membre perpétuel.

Constans (Léopold-*Eugène*), professeur à l'Université d'Aix-Marseille, 42, cours Gambetta, Aix-en-Provence (Bouches-du Rhône). — Élu le 4 juin 1898.

Cornu (Jules), professeur à l'Université, Laimburggasse, 11, Graz (Styrie), Autriche. — Élu le 19 juillet 1873.

Coubronne (Louis), professeur au lycée, 1, passage Saint-Ives, Nantes (Loire-Inférieure). — Élu le 25 janvier 1879.

Courant (Maurice), secrétaire interprète du ministère des affaires étrangères, maître de conférences à l'Université de Lyon, 3, chemin du Chancelier, Ecully (Rhône). — Élu le 7 avril 1900.

Cuny (Albert), professeur à l'Université, 9, rue du Jardin-des-Plantes, Bordeaux (Gironde). — Élu le 9 mai 1891, administrateur en 1903-1904 ; vice-président en 1907.

50. David (René), ingénieur, 59, avenue Raspail, La Varenne Saint-Hilaire (Seine). — Élu le 18 février 1882.

Delaire (Alexis), 29, boulevard des Batignolles, Paris (VIII^e^). — Élu le 18 novembre 1876 ; membre perpétuel.

Delafosse, chargé de cours à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 54, Rue Vaneau, Paris (VII^e^). — Élu le 18 décembre 1909.

Delaplane (A.), chef de bureau honoraire au Ministère des travaux publics, 82, rue Bonaparte, Paris (VI^e^). — Admis dans la Société en 1868.

Deloustal, professeur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 9, avenue Marigny, Fontenay-sous-Bois (Seine). — Élu le 11 janvier 1911.

Deny (Jean), professeur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 29, rue Saint-Guillaume, Paris (VII^e^). — Élu le 20 mars 1909.

Destaing, directeur de la Médersa, Alger. — Élu le 12 mars 1910.

Dianu (Jean N.), professeur au séminaire central, Bucarest (Roumanie). — Élu le 7 février 1891.

Dihigo (D^r^ Juan M.), professeur à l'Université, 110, San Ignacio, La Havane (Cuba). — Élu le 15 décembre 1894.

Dottin (*Henri*-Georges), professeur à l'Université, 39, boulevard Sévigné, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu le 6 décembre 1884 ; bibliothécaire de 1888 à 1891.

60. Dubois (capitaine), la Côte Evrard. Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne). — Élu le 16 décembre 1911.

Duchesne (*Charles*-Edmond), docteur ès lettres, 132, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris (X^e^). — Élu le 24 février 1900 ; membre perpétuel.

Durand-Gréville (Émile-*Alix*), Villa Durand-Gréville, Menton [de janvier à mars] et Bois-Briou, Angers (Maine-et-Loire) [d'avril à décembre]. — Élu le 1^er^ avril 1882 ; membre perpétuel.

Dutens (Alfred), 12, rue Clément-Marot, Paris (VIII^e^). — Élu le 19 juillet 1879.

Ernout (Alfred), docteur ès lettres, professeur au lycée, 13, rue du Cirque, Troyes (Aube). — Élu le 3 décembre 1904.

Ernault (Émile-*Jean-Marie*), professeur à l'Université, 2 *bis*, rue Saint-Maixent Poitiers (Vienne). — Élu le 18 décembre 1875 ; administrateur de 1882 au 24 mai 1884 ; membre perpétuel.

Fay (Professor Edwin W.), University of Texas, 200, W, 24th Street, Austin (Texas, États-Unis). — Élu le 15 décembre 1894.

Fégnali (abbé M. T.), chargé d'un cours libre à l'Université, 135, rue de Saint-Genès, Bordeaux (Gironde). — Élu le 24 avril 1909; membre perpétuel.

Ferrand (Gabriel), attaché commercial pour les Pays Germaniques, 28, rue Racine, Paris (VIe). — Élu le 30 novembre 1901 ; membre perpétuel ; vice-président en 1912.

Finot (Louis), professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 11, rue Poussin, Paris (XVIe). — Élu le 25 juin 1892 ; membre perpétuel ; trésorier de 1895 à 1898 ; président en 1910.

70. Gaidoz (Henri), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 22, rue Servandoni, Paris (VIe). — Membre de la Société en 1867 ; administrateur de 1870-1871 au 27 janvier 1877 ; président en 1881.

Gasc-Desfossés (Alfred), professeur au lycée, 23, rue du Lycée, Évreux (Eure). — Élu le 9 mars 1889 ; membre perpétuel.

Gaudefroy-Demombynes (M.), professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 9, rue Bara, Paris (VIe). — Élu le 24 mai 1900, président en 1906.

Gauthiot (Robert), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 14, rue Mouton-Duvernet, Paris (XIVe). — Élu le 4 décembre 1897; membre perpétuel; trésorier en 1907; administrateur depuis 1905.

onnet(L'abbé), professeur à l'Université catholique à Francheville (Rhône). — Élu le 12 juin 1875 ; membre perpétuel.

Goy, professeur à l'École Normale, 13, rue de l'Annonciade, Lyon. — Élu le 18 février 1905.

Grammont (Maurice), professeur à l'Université, 4, rue Jacques-Draparnaud, Montpellier (Hérault). — Élu le 14 décembre 1889.

Grandgent (Charles-*H.*), professeur à l'Université de Harvard, 107, Walker Street, Cambridge (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élu le 29 mai 1886.

Grasserie (Raoul de la), docteur en droit, correspondant du Ministère de l'instruction publique, juge honoraire, 12, rue des Fossés, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu le 14 mai 1887.

Grenier, maître de conférences à l'Université, 46bis, rue Jean-Lamour, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu le 18 décembre 1909.

80. Grégoire (Antoine), docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée, 76, rue des Wallons, Liège (Belgique). — Élu le 15 février 1896.

Gregorio (Giacomo de), professeur à l'Université, 207, Via Stabile, Palerme (Sicile). — Élu le 1er décembre 1900 ; membre perpétuel.

Guimet (Émile), directeur du Musée Guimet, avenue d'Iéna, Paris (XVIe), — Élu le 22 janvier 1881 ; membre perpétuel.

Gustafsson (Dr Fridolf-*Vladimir*), professeur à l'Université, 21, Laivurinkatu, Helsingfors (Finlande). — Élu le 16 mai 1885.

Halévy (Joseph), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 9, rue Champollion, Paris (Ve). — Élu le 13 janvier 1872; président en 1888.

Haverfield (F.), professeur, Headington Hill, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 18 novembre 1882 ; membre perpétuel.

Havet (*Pierre-Antoine*-Louis), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, chargé de cours à l'Université, président à l'École pratique des hautes études, 18, quai d'Orléans, Paris (IVe). — Élu le 20 novembre 1869 ; secrétaire adjoint de 1870 à 1882 ; membre perpétuel.

Hériot-Bunoust (*Étienne-Eugène*-Louis), Villa Bénéfiat, Cannes (Alpes-Maritimes). — Élu le 19 novembre 1887 ; membre perpétuel.

Homburger (Mlle Lilias), 5, avenue d'Eylau, Paris (XVIe). — Élue le 15 janvier 1910.

Huart (Clément-*Imbault*), consul de France, premier secrétaire-interprète du Gouvernement, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 2, rue de Villersexel, Paris (VIIe). — Élu le 24 juin 1899 ; président en 1903.

90. Hubert (Henri), directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, conservateur-adjoint des Musées nationaux, 3, rue Nouvelle-Stanislas, Paris (VIe). — Élu le 21 mai 1910.

Imbert (J.), receveur de l'enregistrement et des domaines, Brezolles (Eure-et-Loire). — Élu le 14 décembre 1889.

Jacobsohn (Dr Hermann), professeur à l'Université, Weissenburgstrasse, 24, Marburg (Allemagne). — Élu le 5 décembre 1908.

Job (Léon), docteur ès lettres, professeur au lycée, 107, rue Charles-III, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Elu le 21 novembre 1885.

Joret (*Pierre-Louis*-Charles-*Richard*), membre de l'Institut, professeur honoraire de l'Université d'Aix-Marseille, 64, rue Madame, Paris (VIe). — Élu le 10 janvier 1874 ; président en 1902 ; membre perpétuel.

Julien, chargé de cours de malgache à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 116, rue Lecourbe, Paris. — Élu le 16 mars 1912.

Juret (G.), professeur au Collège, Altdorf (Uri) [Suisse]. — Élu le 17 décembre 1910.

Kantchalovskij (Mlle V.), répétitrice à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 11, rue Méchain, Paris (XIVe). — Élue le 16 janvier 1909.

Keller (Otto), professor dr, K. K. öster. Hofrat, 38, Reinsburgstr. Stuttgart (Allemagne). — Élu le 14 janvier 1893.

Kern (H.), membre associé de l'Institut, professeur honoraire, 45, Willem-Barentsstraat, Utrecht (Pays-Bas). — Élu le 15 mars 1873.

100. Kirste (Jean), professeur à l'Université, 2, Salzamtsgasse, Graz (Autriche). — Élu le 7 janvier 1882 ; membre perpétuel.

Kluge (Dr Theodor), Dammstrasse, 8, Nauen bei Berlin (Allemagne). — Élu le 15 janvier 1910.

Krebs (Adrien), professeur à l'École alsacienne, 36, rue de Fleurus, Paris (VIe). — Élu le 14 décembre 1901.

Kuhn (E.), professeur à l'Université de Munich, Hessstr. 5. — Élu le 22 décembre 1906.

Laborde (Le marquis Joseph de), archiviste aux Archives nationales, 25, quai d'Orsay, Paris (VIIe). — Élu le 29 décembre 1873 ; membre perpétuel.

Lacombe, 137, boulevard Saint-Michel, Paris (Ve). — Élu le 9 février 1907 ; membre perpétuel.

Lacôte (Félix), professeur à l'Université, 20, Cours Morand, Lyon (Rhône). — Élu le 2 décembre 1905.

Lamouche (Léon), lt-colonel de la gendarmerie ottomane (mission française), à Constantinople (Turquie). — Élu le 29 février 1896.

Lanman (Charles R.), correspondant de l'Institut, professeur à l'Université de Harvard, 9, Farrar-Street, Cambridge, Mass. (États-Unis d'Amérique). — Élu le 23 juin 1906; membre perpétuel.

Laray (Henri), capitaine d'infanterie de marine en retraite, 1, rue Sainte-Geneviève, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu le 31 mai 1890; membre perpétuel.

110. Laurent, professeur au Lycée Carnot, 42, rue Saumaise, Dijon (Côte-d'Or). — Élu le 21 décembre 1907.

Lebreton (l'abbé Jules), docteur ès lettres, 16, boulevard d'Ackermann, Neuilly. — Élu le 14 janvier 1899; membre perpétuel.

Leger (Louis-*Paul*), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, professeur à l'École de guerre, 43, rue de Boulainvilliers, Paris (XVIe). — Membre de la Société depuis l'origine; administrateur vice-président de 1866 à 1869; président en 1882; membre perpétuel.

Lejay (L'abbé Paul-*Antoine-Augustin*), professeur à l'Institut catholique, 119, rue du Cherche-Midi, Paris (VIe). — Élu le 17 mai 1890; président en 1898.

Le Roux (Pierre), maître de conférences à l'Université, 17, rue de Vitré, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu le 17 décembre 1910.

Lévi (Sylvain), professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 9, rue Guy-de-Labrosse, Paris (Ve). — Élu le 10 janvier 1885; président en 1893.

Lévy (Ernest), agrégé de l'Université, 20, rue Jacob, Paris (VIe). — Élu le 15 janvier 1910.

Lévy (Isidore), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 4, rue Focillon, Paris (XIVe). — Élu le 30 janvier 1904.

Lévy-Bruhl, professeur à l'Université, 7, rue de Lincoln, Paris. — Élu le 18 mars 1911; vice-président en 1912.

Lindsay (Prof. W.-M.), the University, Saint-Andrews (Écosse). — Élu le 8 juin 1895.

120. Lotu (Joseph), correspondant de l'Institut, professeur au Collège de France, Paris (Ve). — Élu le 25 mai 1878; président en 1912.

Loubat (le duc Joseph-Florimond), associé étranger de l'Institut de France, 53, rue Dumont-d'Urville, Paris (XVIe). — Élu le 5 décembre 1903; membre perpétuel.

Magnien, professeur au Lycée, 5, boulevard de Courtais, Montluçon (Allier). — Élu le 5 décembre 1908.

Maître (Henri), commis des Services Civils d'Indo-Chine, 14, rue Stanislas, Paris. — Élu le 20 janvier 1912.

Marçais, inspecteur de l'Enseignement indigène, 27, Rampe Valée, Alger.— Élu le 30 avril 1904.

Marouzeau (Jules), docteur ès lettres, 4, rue Schœlcher, Paris (XIVe). — Élu le 27 janvier 1906.

Martin-Guelliot, 99, boulevard Raspail, Paris. — Élu le 16 mars 1912.

Marx (J.-P.), élève de l'École des Chartes, 88, rue Lafayette, Paris (IXe). — Élu le 18 juin 1910.

Maspero (*Camille-Charles*-Gaston), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, directeur général du service des antiquités en Égypte, Le Caire (Égypte). — Membre de la Société en 1867; membre perpétuel; président en 1880.

Maxudianz (Mesrop), Etchmiadzin (Russie). — Élu le 15 janvier 1910.

130. Mazon (A.), secrétaire de l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris (VII^e^). — Élu le 9 février 1907, membre perpétuel.

Meillet (Antoine), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, professeur au Collège de France, 65, rue d'Alésia, Paris (XIV^e^). — Élu le 23 février 1889; membre perpétuel; secrétaire adjoint depuis 1907.

Mélèse (*Henri*-Gaston), professeur agrégé de l'Université, 5, rue Corneille, Paris (VI^e^). — Élu le 8 mars 1889.

Melon (Paul), 24, place Malesherbes, Paris (XVII^e^). — Élu le 19 novembre 1870; membre perpétuel.

Mertz, professeur au lycée, 21, rue Saint-Éloi, Orléans (Loiret). — Élu le 16 janvier 1909.

Merwart (Charles), Professor D^r^, ancien professeur à l'Académie Marie-Thérèse et à la Franz Joseph-Realschule, professeur à l'Académie de Commerce, Bahnhofsstrasse 22, Vienne, XIII (Autriche). — Élu le 21 juin 1884.

Meunier (L'abbé J.-M.), ancien élève de l'École pratique des hautes études, directeur de l'Institution du Sacré-Cœur, Corbigny (Nièvre). — Élu le 17 décembre 1898.

Meyer (Alphonse), professeur retraité, 53, rue Lagrange, Bordeaux (Gironde). — Élu le 6 février 1875.

Meyer (*Marie*-Paul-*Hyacinthe*), membre de l'Institut, directeur de l'École des Chartes, 16, avenue de Labourdonnais, Paris (VII^e^). — Membre de la Société en 1867; membre perpétuel.

Michel (Charles), correspondant de l'Institut, professeur à l'Université, 42, avenue Blonden, Liège (Belgique). — Élu le 16 février 1878.

140. Millardet, chargé de cours à l'Université, Villa Prolo, 12, rue Saint-Hubert, Montpellier (Hérault). — Élu le 21 mars 1908.

Monseur (Eugène), professeur à l'Université, 75, avenue Milcamps, Bruxelles, (Belgique). — Élu le 9 janvier 1885.

Morel-Fatio, professeur au Collège de France, membre de l'Institut, 15, rue de Jussieu, Paris (V^e^). — Élu le 15 janvier 1910.

Nehlil, officier interprète hors-cadres, attaché au Cabinet du Résident Général, Fez (Maroc). — Élu le 16 décembre 1911.

Nicolas (A.-L.-M.), chez M^e^ Veuve Nicolas, 119, rue de la Tour, Paris. — Élu le 27 mai 1902.

Nitsch (Casimir), professeur extraordinaire de l'Université, rue Salvator, Cracovie Zwierzyniec (Autriche). — Élu le 30 avril 1903.

Oltramare (Paul), professeur à l'Université, 32, chemin du Nant, Servette, Genève (Suisse). — Élu le 27 mai 1876; membre perpétuel.

Pascal (Charles), professeur au lycée Janson-de-Sailly, 5, rue Eugène-Delacroix, Paris (XVI^e^). — Élu le 15 mai 1886.

Passy (Paul-*Édouard*), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 11, rue de Fontenay, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu le 17 décembre 1892; membre perpétuel.

Patrubány (Luc de), docent à l'Université, 6, Karátsonyi utcza, Budapest (Hongrie). — Élu le 23 mars 1907.

150. Paulhan, chargé de cours à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 11, rue Roli, Paris. — Élu le 11 janvier 1911.

Pelliot (Paul), professeur au Collège de France, 52, boulevard Edgard-Quinet, Paris (XIV^e^). — Élu le 16 décembre 1911.

Peñafiel (Docteur Antonio), professeur à l'Université, directeur général du Bureau de statistique, Mexico (Mexique). — Élu le 11 mai 1889; membre perpétuel.

Pernot (Hubert), docteur ès lettres, répétiteur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 7, rue du Clos-d'Orléans, Fontenay-sous-Bois (Seine). — Élu le 1er décembre 1894; vice-président en 1910.

Pognon (Henri), consul de France, chez M. Bourdon, Clos Savoiroux, Chambéry (Savoie). — Élu le 16 février 1884.

Porteau (Paul), professeur au lycée Ampère, 31, rue Malesherbes, Lyon. — Élu le 15 janvier 1910.

Psalmon (Fr.), professeur délégué au lycée Condorcet, 27, rue Bouchardon, Paris (Xe). — Élu le 18 juin 1910.

Psichari (Jean), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 16, rue Chaptal, Paris (IXe). — Élu le 15 février 1884; administrateur de 1885 à 1889; président en 1896.

Rebeillé, professeur au lycée, Douai (Nord). — Élu le 17 décembre 1910.

Reby, bibliothécaire à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 1, rue Thibaud, Paris (XIVe). — Élu le 22 décembre 1906.

160. Reinach (Salomon), membre de l'Institut, conservateur du musée de Saint-Germain, 4, rue de Traktir, Paris (XVIe). — Élu le 21 février 1880.

Reinach (Théodore), docteur ès lettres, membre de l'Institut, député, 9, rue Hamelin, Paris. — Élu le 14 janvier 1899, président en 1905.

Rhys (Sir John), fellow de Jesus College, professeur de celtique à l'Université, The Lodgings, Jesus College, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 9 janvier 1875; membre perpétuel.

Rivet, assistant au Muséum, 61, rue Buffon, Paris (Ve). — Élu le 18 juin 1910.

Roger (Maurice), professeur au lycée Carnot, 86, rue Cardinet, Paris. — Élu le 20 mars 1886; membre perpétuel.

Ronjat (Jules), 11, quai du Rhône, Vienne (Isère). — Élu le 18 décembre 1909; membre perpétuel.

Roques (Mario), professeur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, directeur-adjoint à l'École pratique des hautes études, 2, rue de Poissy, Paris (Ve). — Élu le 5 décembre 1903.

Rosapelly (Le docteur *Marie*-Charles-Léopold), ancien interne des hôpitaux, Appoigny (Yonne). — Élu le 27 mai 1876; président en 1900; membre perpétuel.

Rosset (Théodore), maître de conférences à l'Université de Grenoble (Isère). — Élu le 18 juin 1910.

Roudet (Léonce), professeur au lycée de Nancy, 6, rue Gambetta, Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle). — Élu le 28 mai 1904.

170. Rousselot (L'abbé Pierre-*Jean*), professeur à l'Institut catholique, directeur du laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France, 23, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris (Ve). — Élu le 17 avril 1886; président en 1895.

Sacleux (Le R. P. Ch.), missionnaire apostolique, 30, rue Lhomond, Paris (Ve). — Élu membre de la Société le 7 avril 1894; membre perpétuel.

Sainéan (Lazare), docteur ès lettres, 38, rue Boulard, Paris. — Élu le 18 mai 1901; président en 1908.

Saussure (Ferdinand de), professeur à l'Université, Genève (Suisse). — Élu le 13 mai 1876; secrétaire-adjoint de 1883 à 1891 ; membre perpétuel.

Sayce (*Archibald*-Henry), professeur à l'Université, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 5 janvier 1878; membre perpétuel.

Schlumberger (Gustave-*Léon*), membre de l'Institut, 29, avenue Montaigne, Paris (VIIIe). — Membre de la Société depuis le 3 décembre 1881 ; membre perpétuel.

Schrijnen (Joseph), professeur à l'Université, Westerstraat, 5, Utrecht (Pays-Bas). — Élu le 5 décembre 1891.

Sébillot (Paul), directeur de la *Revue des Traditions populaires*, 80, boulevard Saint-Marcel, Paris (Ve). — Élu le 28 avril 1883 ; membre perpétuel.

Senart (Émile), membre de l'Institut, 18, rue François 1er, Paris (VIIIe). [Adresse des vacances : château de la Pelice, près la Ferté-Bernard (Sarthe)]. — Élu en 1868 ; membre perpétuel.

Sénéchal (Edmond), inspecteur des finances, 10, boulevard de Bellevue, Draveil (Seine-et-Oise). — Élu le 16 mai 1885; membre perpétuel.

130. Sépet (Marius), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 23, rue Vaneau, Paris (VIIe). — Était membre de la Société le 1er février 1870.

Serruys (Daniel), directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, 2, rue Le Regrattier, Paris (IVe). — Élu le 17 juin 1911.

Smirnov (Aleksandr-Aleksandrovič), 7, rue de Tournon, Paris. — Élu le 11 janvier 1911.

Speijer (J.-S.), professeur à l'Université, 25, Heerengracht, Leyde (Pays-Bas). — Élu le 2 février 1878.

Storm (Johan), professeur à l'Université, Kristiania (Norvège). — Élu le 23 novembre 1872 ; membre perpétuel.

Streitberg (Wilh.), professeur à l'Université, Isabellastrasse, 31, Munich (Allemagne). — Élu le 21 décembre 1907.

Sudre (Léopold), docteur ès lettres, professeur au lycée Montaigne, 85, boulevard Port-Royal, Paris (VIe). — Élu le 2 avril 1887 ; membre perpétuel.

Surugue (René), diplômé de russe et de chinois, 5, rue Barbette, Paris. — Élu le 20 janvier 1912.

Ščerba (Lev Vladimirovič), Vasilijevskij Ostrov, 11ja linija, no 44, Saint-Pétersbourg (Russie). — Élu le 30 mai 1908.

Taverney (Adrien), Belles-Roches, A, Lausanne (Suisse). — Élu le 17 mars 1883 ; membre perpétuel.

190. Tchernitskij (Mlle Antoinette de), répétitrice au Kievskij Institut, Kiev (Russie). — Élue le 27 avril 1895 ; membre perpétuel.

Tegnér (Esaias), professeur à l'Université, Lund (Suède). — Élu le 17 avril 1875 ; membre perpétuel.

Thomas (Antoine), membre de l'Institut, professeur à l'Université, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 32, avenue Victor-Hugo, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu le 25 janvier 1902, président en 1904.

Thommen (Édouard), rédacteur en chef du Bulletin de l'Office international du Travail, 31, Leonhardstrasse, Bâle (Suisse). — Élu le 2 décembre 1905.

Thomsen (Vilhelm), professeur à l'Université, membre associé de l'Institut, 36, St-Knuds Vej, Copenhague (Danemark). — Élu le 21 mai 1870, membre perpétuel.

Thumb (Albert), professeur à l'Université, Universitätsstrasse, 28, Strasbourg (Allemagne). — Élu le 21 mars 1908.

Thurneysen (R.), professeur à l'Université, Sternwaldstrasse, 31, Fribourg (Allemagne). — Élu le 11 janvier 1911.

de Urquijo, Urkixo-baita, Saint-Jean-de-Luz (Basses-Pyrénées). — Élu le 16 décembre 1911.

Vasmer (Max), privat-docent à l'Université, Peterburgskaja Storona, Bolsaja Vulfova, n° 4, kv. 34, Saint-Pétersbourg (Russie). — Élu le 21 mai 1910 ; membre perpétuel.

Vendryes (Joseph), chargé de cours à l'Université, 85, rue d'Assas, Paris (VI^e^). — Élu le 21 mai 1898 ; membre perpétuel ; trésorier depuis 1908.

200. Vogüé (Le marquis Melchior de), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), ambassadeur de France, 2, rue Fabert, Paris (VII^e^). — Membre de la Société depuis le 27 mars 1879 ; membre perpétuel.

Wackernagel (Jakob), professeur à l'Université, Göttingen (Allemagne). — Élu le 20 novembre 1886.

Wimmer (Ludvig), professeur à l'Université, 9, Norrebrogade, Copenhague (Danemark). — Élu le 29 mars 1873 ; membre perpétuel.

Zubatý (Joseph), professeur à l'Université, Smichov, Ferdinandovo nábřeží, 3, Prague (Bohême). — Élu le 19 décembre 1891.

Zünd-Burguet (Adolphe), 1, rue de Stockholm, Paris (VIII^e^). — Élu le 12 juin 1897.

Bibliothèque de l'École française d'Archéologie, Palais Farnèse, Rome (Italie). — Admise dans la Société le 25 mai 1889.

Bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient, Hanoï, Tonkin. — Admise dans la Société le 7 avril 1906.

Bibliothèque de l'École pratique des hautes études (section des sciences historiques et philologiques), à la Sorbonne, Paris (V^e^). — Admise dans la Société le 22 février 1902.

Bibliothèque de l'École spéciale des langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris (VII^e^). — Admise dans la Société le 18 juin 1910.

Bibliothèque des Facultés Catholiques, Lyon, 25, rue du Plat. — Admise dans la Société le 18 février 1911.

210 Bibliothèque royale, Berlin (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C^o^, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI^e^). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale de l'Université à Utrecht (Hollande). — Admise dans la Société le 16 décembre 1911.

Bibliothèque royale universitaire, Berlin (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C^o^, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI^e^). — Admise dans la Société le 17 décembre 1910.

Bibliothèque royale universitaire, Bonn (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C^o^, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI^e^). — Admise dans la Société le 17 décembre 1910.

Bibliothèque royale et universitaire, Breslau (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C^o^, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI^e^). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale universitaire, Göttingen (Allemagne). Adresser : à MM.

Asher & C°, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI^e). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale et universitaire, Königsberg i. Pr. (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C°, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI^e). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale universitaire, Marburg i. H. (Allemagne). Adresser : à MM. Asher et C°, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI^e). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque universitaire, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). — Admise dans la Société le 19 février 1898.

Bibliothèque universitaire, Bordeaux (Gironde). — Admise dans la Société le 12 mars 1910.

220 Bibliothèque universitaire, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Admise dans la Société le 11 juin 1887.

Bibliothèque universitaire, Palais de l'Université, Montpellier (Hérault). — Admise dans la Société le 24 juin 1893.

Bibliothèque universitaire, Nancy (Meurthe-et-Moselle) — Admise dans la Société le 16 janvier 1909.

Bibliothèque universitaire, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Admise dans la Société le 7 mai 1898.

Bibliothèque universitaire, Strasbourg (Alsace). — Admise dans la Société le 15 mai 1897.

Bibliothèque universitaire, section Droit et Lettres, 2, rue de l'Université, Toulouse (Haute-Garonne). — Admise dans la Société le 2 mai 1885.

Bibliothèque de l'Université, à la Sorbonne, Paris (V^e). — Admise dans la Société le 22 février 1902.

Bodleian Library, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 4 mai 1901.

British Museum, Londres (Grande-Bretagne). Adresser : à Messrs. Dulau & C°, libraires, Londres, chez M. H. Le Soudier, 174, boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e). — Admis dans la Société le 22 novembre 1890.

Cambridge philological society, A. Cowman, Little Saint-Mary's Lane Cambridge (Angleterre). — Admise dans la Société le 28 mai 1904.

230. Indogermanische Bibliothek, Universität, Vienne (Autriche). — Admise dans la Société le 18 décembre 1909.

Indogermanisches Seminar, Universität, Munich (Allemagne). — Admis dans la Société le 19 juin 1909.

Library of Queen's College, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 luin 1901.

Library of Trinity College, Dublin (Irlande). — Admise dans la Société le 17 février 1912.

Meyrick Library, Turl Street, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

National Library of Ireland, Kildare Street, Dublin (Irlande). — Admise dans la Société le 17 février 1912.

Philologisk-Historisk Laboratorium, Universitetet, Copenhague (Danemark). — Admis dans la Société le 20 mars 1909.

Paulinische bibliothek, Münster-en-Westphalie (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & Cᵉ, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIᵉ). — Admise dans la Société le 16 mars 1901.

Sprachwissenschaftliches Seminar der Universität, Akademisches Kunstmuseum, Bonn (Allemagne). — Admis dans la Société le 12 mars 1910.

Taylor institution, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

240. University of Chicago Press. Adresser : The University of Chicago Press, Library Department, 5750-5758 Ellis Avᵉ, Chicago (Ill.) Etats-Unis de l'Amérique du Nord. — Admise dans la Société le 15 janvier 1910.

University Library, Cambridge (Angleterre). — Admise dans la Société le 17 février 1912.

University Library, Melbourne (Australie). — Admise dans la Société le 17 février 1912.

LISTE DES PRÉSIDENTS

DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

DEPUIS SA FONDATION

	MM.		MM.
1864-65.	† A. D'ABBADIE.	1890.	F. BONNARDOT.
1866.	† Émile EGGER.	1891.	† M. DE ROCHEMONTEIX.
1867.	† Ernest RENAN.	1892.	† Philippe BERGER.
1868.	† Wl. BRUNET DE PRESLE.	1893.	Sylvain LÉVI.
1869.	† F. BAUDRY.	1894.	† Alexandre BIBESCO.
1870-71.	† Émile EGGER.	1895.	P. ROUSSELOT.
1872.	† Charles THUROT.	1896.	Jean PSICHARI.
1873.	† Gaston PARIS.	1897.	† Alexandre BOUTROUE.
1874.	† Charles PLOIX.	1898.	Paul LEJAY.
1875.	† L. VAÏSSE.	1899.	† Th. PARMENTIER.
1876.	† Émile EGGER.	1900.	Ch. ROSAPELLY.
1877.	† Eugène BENOIST.	1901.	Paul BOYER.
1878.	† Robert MOWAT.	1902.	Charles JORET.
1879.	† Abel BERGAIGNE.	1903.	Clément HUART.
1880.	G. MASPÉRO.	1904.	† Alexandre LIÉTARD.
1881.	H. GAIDOZ.	1904.	Antoine THOMAS.
1882.	Louis LEGER.	1905.	Théodore REINACH.
1883.	† D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.	1906.	GAUDEFROY-DEMOMBYNES
1884.	† Stanislas GUYARD.	1907.	F. BRUNOT.
1885.	H. DE CHARENCEY.	1908.	L. SAINÉAN.
1886.	† Rubens DUVAL.	1909.	Th. CART.
1887.	† James DARMESTETER.	1910.	Louis FINOT.
1888.	Joseph HALÉVY.	1911.	H. PERNOT.
1889.	† Charles PLOIX.	1912.	J. LOTH.

MEMBRES

ENLEVÉS PAR LA MORT A LA SOCIÉTÉ

Abbadie (Antoine d'), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier président. Décédé le 20 mars 1897.

Arbois de Jubainville (H. d'), membre de l'Institut. — Membre en 1867; président en 1883. Décédé le 26 février 1910.

Ascoli (Graziado), associé de l'Institut de France. — Élu le 22 juillet 1876; membre perpétuel, donateur. Décédé en 1907.

Backer (Louis de), lauréat de l'Institut de France, membre de l'Académie royale de Belgique. — Élu le 20 janvier 1894. Décédé en février 1896.

Baissac (Charles), professeur au collège royal de Port-Louis (Ile Maurice). — Élu le 20 juin 1891. Décédé le 3 décembre 1892.

Baize (Louis), professeur au lycée Condorcet. — Élu le 22 janvier 1881; bibliothécaire de 1882 à 1888. Décédé le 6 novembre 1900.

Bailly (A.), correspondant de l'Institut. Admis dans la Société en 1866. Décédé en 1911.

Barbier de Meynard, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, administrateur de l'Ecole des langues orientales. — Membre de la Société depuis le 2 février 1884. Décédé en 1908.

Baron (Charles), maître de conférences à l'Université de Clermont-Ferrand. Élu le 22 janvier 1887. Décédé le 18 janvier 1903.

Baudry (Frédéric), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867; président en 1869. Décédé le 2 janvier 1885.

Benloev (Louis), ancien doyen de la Faculté des lettres de Dijon. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en février 1900.

Benoist (*Louis*-Eugène), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société depuis le 7 mai 1870; président en 1877. Décédé le 22 mai 1887.

Benoist-Lucy (L.). — Élu le 2 février 1901. Décédé le 1er octobre 1911.

Bergaigne (Abel-*Henri-Joseph*), membre de l'Institut, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur de sanskrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société en 1864; secrétaire adjoint en 1868 et 1869; président en 1879. Décédé le 6 août 1888.

Berger (Ph.), membre de l'Institut. — Élu le 1er juin 1872; trésorier en 1874; président en 1892; membre perpétuel. Décédé en 1912.

Bezsonov (Pierre), professeur à l'Université de Kharkov (Russie). — Élu le 23 novembre 1878. Décès notifié à la Société le 19 décembre 1898.

Bibesco (prince Alexandre). — Élu le 6 juin 1874 ; président en 1894 ; membre perpétuel, donateur. Décédé en 1911.

Boissier (Gaston), secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Membre de la Société depuis le 8 mai 1869. Décédé en 1908.

Boucherie (A.), chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier. — — Élu membre le 21 novembre 1868. Décédé en 1883.

Boucherie (Adhémar), chef de bataillon en retraite. — Élu le 12 mai 1883. Décédé le 7 mars 1903.

Boutroue (Alexandre-*Antoine*), avocat à la Cour d'appel de Paris. — Élu le 30 juin 1894 ; président en 1897. Décédé le 3 février 1899.

Brunet de Presle (Wladimir), membre de l'Institut, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société en 1867 ; président en 1868. Décédé le 12 septembre 1875.

Bugge (Sophus), associé de l'Institut de France. — Élu le 5 janvier 1878 ; membre perpétuel. Décédé le 8 juillet 1907.

Carnel (L'abbé), aumônier de l'Hôpital militaire de Lille. — Élu le 5 décembre 1891. Décédé le 22 mars 1889.

Carrière (Auguste), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Élu le 10 février 1873. Décédé le 25 janvier 1902.

C. Chabaneau, correspondant de l'Institut. — Élu en 1868. Décédé en 1908.

Chasles (Philarète), professeur au Collège de France. — Élu le 15 février 1873. Décès notifié à la Société le 19 juillet 1873.

Chassang (*Marie-Antoine*-Alexis), inspecteur général de l'Université. — Élu le 12 novembre 1870. Décédé le 8 mars 1888.

Chodzko (Alexandre), chargé de cours au Collège de France et à l'École praciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 16 janvier 1892.

Cousin (Georges), maître de conférences à l'Université de Nancy. — Élu le 8 février 1890 ; membre perpétuel. Décédé en 1907.

Darmesteter (Arsène), professeur à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société en 1870. Décédé le 16 novembre 1888.

Darmesteter (James), professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Élu le 20 décembre 1873 ; président en 1887. Décédé le 19 octobre 1894.

Delondre (Gustave). — Membre en 1865. Décès notifié le 25 novembre 1907.

Derenbourg (Hartwig), membre de l'Institut, professeur à l'école des langues orientales, directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Membre de la Société depuis 1866, secrétaire adjoint de 1866 à 1868 ; membre perpétuel. Décédé en 1908.

Derenbourg (Joseph), membre de l'Institut, directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Membre de la Société depuis le 22 juillet 1871. Décédé le 28 juillet 1895.

Devic (Marcel), chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu le 19 février 1876 ; vice-président en 1878. Décédé en mai 1888.

Deville (Gustave), ancien membre de l'Ecole française d'Athènes. — Membre de la Société en 1867. Décédé en 1868.

Didion (Charles), inspecteur général des ponts et chaussées. — Élu le 26 avril 1873. Décédé le 26 janvier 1882.

Didot (Ambroise-Firmin). — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1876.

Donner (Otto), professeur à l'Université de Helsingfors, président et fonda-

teur de la Société Finno-ougrienne. — Élu le 19 juin 1869. Décédé le 17 septembre 1909.

Dosson (Simon-*Noël*), professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. — Élu le 14 mai 1887. Décédé le 15 février 1893.

Duvau (Louis), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études. — Élu le 6 décembre 1884 ; administrateur du 1er janvier 1892 à juillet 1903. Décédé le 14 juillet 1903.

Édon (Georges), professeur au lycée Henri IV. — Élu le 29 mai 1880. Décès notifié en 1905.

Egger (Émile), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris. — Président de la Société en 1866, 1870-71 et 1876. Décédé le 31 août 1885.

Eichthal (Gustave d'). — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1886.

Estlander (C. G.), professeur à l'Université de Helsingfors. — Membre de Société en 1867, décédé le 28 août 1910.

Étienne (E.). — Élu le 6 décembre 1890. Décédé en 1907.

Fleury (Jean), lecteur à l'Université de Saint-Pétersbourg. — Élu le 21 décembre 1878. Décédé en juillet 1894.

Florent-Lefèvre, député. — Élu le 29 mars 1873. Décédé en 1887.

Fournier (Eugène), docteur en médecine et ès sciences naturelles — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 10 juin 1885.

Garnier (*Charles-François-Paul*-Christian), lauréat de l'Institut. — Mort à Paris le 4 septembre 1898; inscrit comme membre perpétuel le 27 mai 1899.

Georgian (Professeur Dr C.-D.). — Élu le 21 mars 1875. Décédé en 1888.

Godefroy (Frédéric). — Élu le 24 mai 1879. Décédé en 1897.

Goldschmidt (Siegfried), professeur à l'Université de Strasbourg. — Élu le 8 mai 1869. Décédé le 31 janvier 1884.

Goullet. — Élu le 7 juin 1873. Décédé en 1887.

Grandgagnage (Charles), sénateur du royaume de Belgique. — Élu le 24 avril 1869.

Graux (Charles-*Henri*), maître de conférences à l'École pratique des hautes études et à la Faculté de lettres de Paris. — Élu le 9 mai 1874. Décédé le 13 janvier 1882.

Gréard (Octave), membre de l'Institut, vice-recteur honoraire de l'Académie de Paris. — Élu le 14 décembre 1889. Décédé le 25 avril 1904.

Grimblot (Paul), ancien consul de France à Ceylan. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié le 4 juin 1870.

Guieysse (Georges-*Eugène*), élève de l'École pratique des hautes études. — Élu le 11 février 1888. Décédé le 17 mai 1889.

Guyard (Stanislas), professeur au Collège de France, maître de conférences à l'École pratique des hautes études. — Élu le 13 avril 1878 ; président en 1884. Décédé le 7 septembre 1884.

Halléguen (Docteur). — Élu le 9 juin 1877. Décès notifié à la Société le 5 avril 1879.

Hanusz (Jean), professeur agrégé à l'Université de Vienne (Autriche). — Élu le 25 juin 1887. Décédé le 26 juillet de la même année.

Harlez (Mgr Charles de), professeur à l'Université de Louvain. — Élu le 18 novembre 1876. Décédé le 14 juillet 1899.

Hatzfeld (Adolphe), professeur au lycée Louis-le-Grand. — Élu le 1er février 1873. Décédé en octobre 1900.

Hauvette-Besnault, directeur d'études honoraires à l'École pratique des

hautes études, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Université. — Membre de la Société depuis 1870. Décédé le 28 juin 1888.

Hauvion. — Élu le 20 novembre 1886. Décédé le 5 juin 1909.

Heinrich (G.-A.), doyen de la Faculté des lettres de Lyon. — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1887.

Henry (Victor), professeur à l'Université de Paris. — Élu le 22 janvier 1881 membre perpétuel. Décédé le 6 février 1907.

Hervé (Camille). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 30 août 1878.

Hovelacque (Abel), professeur à l'École d'anthropologie. — Élu le 4 décembre 1869. Décédé en février 1896.

Jackson (James), archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie. — Élu le 22 juin 1879 ; donateur. Décédé le 17 juillet 1895.

Jaubert (Le comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé le 1er janvier 1875.

Jozon, député. — Présenté pour être membre de la Société le 2 décembre 1879. Décès notifié à la Société le 9 juillet 1881.

Judas (Le docteur A.-C), ancien médecin principal de première classe. — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 17 janvier 1873.

La Berge (Camille de), employé au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. — Élu le 3 décembre 1870. Décédé le 13 mars 1878.

Lachaise (L'abbé Romain Czerkas). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 26 avril 1873.

Lacouperie (Docteur Albert Terrien de), ancien professeur à l'University College de Londres. — Élu le 9 février 1889. Décédé le 11 octobre 1894.

Lambrior, professeur à l'Université de Jassy. — Élu le 26 mai 1877. Décès notifié à la Société le 17 novembre 1883.

Laurent, professeur au Collège Stanislas. — Élu le 14 avril 1884. Décès notifié le 25 novembre 1907.

Lecoq (Gustave). — Élu le 3 mai 1890; membre perpétuel. Décédé en 1907.

Lenormant (*Charles*-François), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867. Décédé le 9 décembre 1883.

Lepitre (Abbé A.), professeur à l'Université catholique, Lyon. — Élu le 30 novembre 1901. Décédé en 1906.

Le Saint (François), ancien officier. — Membre de la Société en 1866. Décédé en 1867.

Lévy (B.), inspecteur général de l'instruction publique. — Élu le 24 janvier 1874. Décédé le 24 décembre 1884.

Liétard (le docteur Alexandre), médecin inspecteur des eaux, correspondant de l'Académie de médecine. — Membre de la Société en 1866, président en 1904. Décès notifié à la Société le 13 février 1904.

Littré (*Maximilien-Paul*-Émile), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en 1881.

Loeb (Isidore), professeur au Séminaire israélite. — Élu le 19 décembre 1885. Décédé le 2 juin 1892.

Lottner (Le docteur Karl), ancien professeur à Trinity College (Dublin).— Membre de la Société en 1867. Décédé le 5 avril 1873.

Lutoslavski (Stanislas), élève de l'Université de Dorpat. — Élu le 19 décembre 1885. Décès notifié à la Société le 18 février 1892.

Malvoisin (Édouard), agrégé de l'Université. — Membre de la Société depuis 1865; bibliothécaire du 7 février 1880 au 31 décembre 1881. Décédé le 5 janvier 1895.

Massieu de Clerval. — Membre de la Société depuis 1866. Décédé le 18 juin 1896.

Mathieu (E.), traducteur aux établissements Schneider. — Élu le 8 mars 1890. Décédé le 29 décembre 1897.

Maury (*Louis-Ferdinand*-Alfred), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, ancien directeur des Archives nationales. — Membre de la Société en 1868. Décédé le 12 février 1892.

Menagios (Demetrios de), docteur en droit et en philosophie. — Élu le 10 janvier 1874. Décédé en 1891.

Merlette (*Auguste*-Nicolas). — Élu le 20 novembre 1886. Décédé le 13 mai 1889.

Meunier (*Louis*-Francis), docteur ès lettres. — Membre de la Société en 1866 ; trésorier de 1872 à sa mort. Décédé le 11 mars 1874.

Meyer (Maurice), ancien professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, inspecteur de l'enseignement primaire. — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1870.

Mohl (F.-G.), lauréat de l'Institut, professeur agrégé à l'Université de Prague, professeur à la Ceskoslovanská Akademie. — Élu le 21 novembre 1895, administrateur en 1890-91. — Décès notifié le 21 septembre 1904.

Moisy (Henri), notaire honoraire, juge honoraire au Tribunal civil de Lisieux. — Élu le 12 juin 1875. Décédé le 3 novembre 1886.

Montalk (*J.-W.-E.* Potocki de), professeur à University College, Auckland (Nouvelle-Zélande). — Élu le 18 juin 1890. Décédé le 6 septembre 1901.

Muir (John), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Élu le 21 novembre 1868. Décédé le 15 mars 1882.

Nigoles (O.), professeur au lycée Janson de Sailly. — Élu le 13 juillet 1878. Décès notifié à la Société le 22 décembre 1888.

Osthoff (Hermann), professeur à l'Université de Heidelberg. — Élu le 8 juin 1895. Décédé le 7 mai 1909.

Pannier (Léopold), attaché à la Bibliothèque nationale. — Élu membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 20 novembre 1875.

Paplonsky (J.), directeur de l'Institut des sourds et muets de Varsovie. — Élu le 27 février 1869. Décédé le 28 novembre 1885.

Paris (Gaston-*Bruno-Paulin*), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, administrateur du Collège de France, président honoraire et directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1869, en 1870-1871 et en 1872 ; président en 1873 ; membre perpétuel. Décédé le 5 mars 1903.

Parmentier (Théodore), général de division en retraite. — Élu le 17 mars 1883 ; président en 1899 ; membre perpétuel. Décédé le 28 avril 1910.

Pauli (Carl), docteur en philosophie, professeur au Lycée cantonal, Lugano. — Élu le 3 mars 1883. Décédé en août 1901.

Pedro II (S. M. dom), empereur du Brésil, associé étranger de l'Institut de France (Académie des Sciences). — Membre de la Société depuis le 12 mai 1877. Décédé le 5 décembre 1891.

Pellat, doyen de la Faculté de droit de Paris. — Était membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 18 novembre 1871.

Pierron (Alexis), ancien professeur au lycée Louis-le-Grand. — Admis dans la Société en 1868. Décès notifié à la Société le 7 décembre 1878.

Ploix (Charles-*Martin*), ingénieur hydrographe. — Membre de la Société en 1867 ; président en 1874 et en 1889. Décédé le 21 février 1895.

Ponton d'Amécourt (Le vicomte Gustave de). — Membre de la Société en 1866. Décès notifié à la Société le 28 janvier 1888.

Queux de Saint-Hilaire (Le marquis de). — Élu membre de la Société le 4 novembre 1882. Décédé en novembre 1889.

Rambaud (Jean-Baptiste-*Antoine*), capitaine breveté d'artillerie coloniale. — Élu le 7 décembre 1900. Décès notifié à la Société le 18 juin 1904.

Renan (*Joseph*-Ernest), membre de l'Institut, administrateur du Collège de France. — Membre de la Société depuis l'origine ; président en 1867. Décédé le 2 octobre 1892.

Renier (*Charles-Alphonse*-Léon), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, président de la Section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, conservateur de la Bibliothèque de l'Université. — Élu le 24 avril 1869. Décédé le 11 juin 1885.

Riant (Paul-*Édouard* Didier, comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867. Décédé en décembre 1888.

Ricochon (Le docteur Jean), conseiller général des Deux-Sèvres. — Élu le 24 février 1900. Décédé le 4 mai 1902.

Riemann (Othon), maître de conférences à l'École normale supérieure et à l'École pratique des hautes études. — Élu le 3 décembre 1881. Décédé le 16 août 1891.

Rieutord. — Élu le 15 mars 1873. Décédé le 14 janvier 1884.

Rochemonteix (*Frédéric-Joseph*-Maxence-*René* de Chalvet, marquis de), professeur libre à la Faculté des lettres de Paris. — Élu le 7 juin 1873 ; président en 1891. Décédé le 30 décembre 1891.

Rolland (Eugène). — Décédé en septembre 1909.

Ronel (Charles), chef d'escadron de cavalerie en retraite. — Élu le 8 janvier 1881. Décès notifié à la Société le 26 juin 1886.

Rougé (Le vicomte Emmanuel de), membre de l'Institut, professeur au Collège de France. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 janvier 1873.

Rudy (Charles). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 10 juin 1893.

Sabbathier (Paul), agrégé de l'Université. — Élu le 28 décembre 1889. — Décédé le 15 mai 1909.

Sayous (Édouard), professeur à la Faculté des lettres de Besançon. — Élu le 2 mai 1885. Décédé le 19 janvier 1898.

Schœbel (Ch.). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 8 décembre 1888.

Seillière (Aimé). — Élu le 13 février 1869. Décès notifié à la Société le 19 novembre 1870.

Solmsen (Félix), professeur à l'Université de Bonn. — Élu le 12 mars 1910. Décédé en 1911.

Specht (Édouard). — Membre de la Société depuis 1866. Décédé en 1906.

Stokes (Whitley), associé de l'Institut de France. — Élu le 5 avril 1881. Décédé en avril 1909.

Sturm (Victor), directeur de l'École industrielle, Esch-sur-l'Alzette (grand-duché de Luxembourg). — Élu le 20 février 1875. Décès notifié à la Société le 6 avril 1905.

Tholozan (Le Dr Désiré-Joseph), médecin principal de l'armée française, membre correspondant de l'Institut et de l'Académie de médecine. — Élu le 18 avril 1896. Décédé le 30 juillet 1897.

Thurot (*François*-Charles, membre de l'Institut, maître de conférences à l'École normale supérieure. — Admis dans la Société en 1868; président en 1872. Décédé le 17 janvier 1882.

Todd (J. *Henthorn*), senior fellow, professeur d'hébreu et conservateur de la bibliothèque à Trinity College (Dublin). — Admis dans la Société en 1868. Décédé le 28 juin 1869.

Tournier (Édouard), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, maître de conférences à l'École normale supérieure. — Membre de la Société depuis l'origine; vice-président en 1872. Décédé le 29 mars 1899.

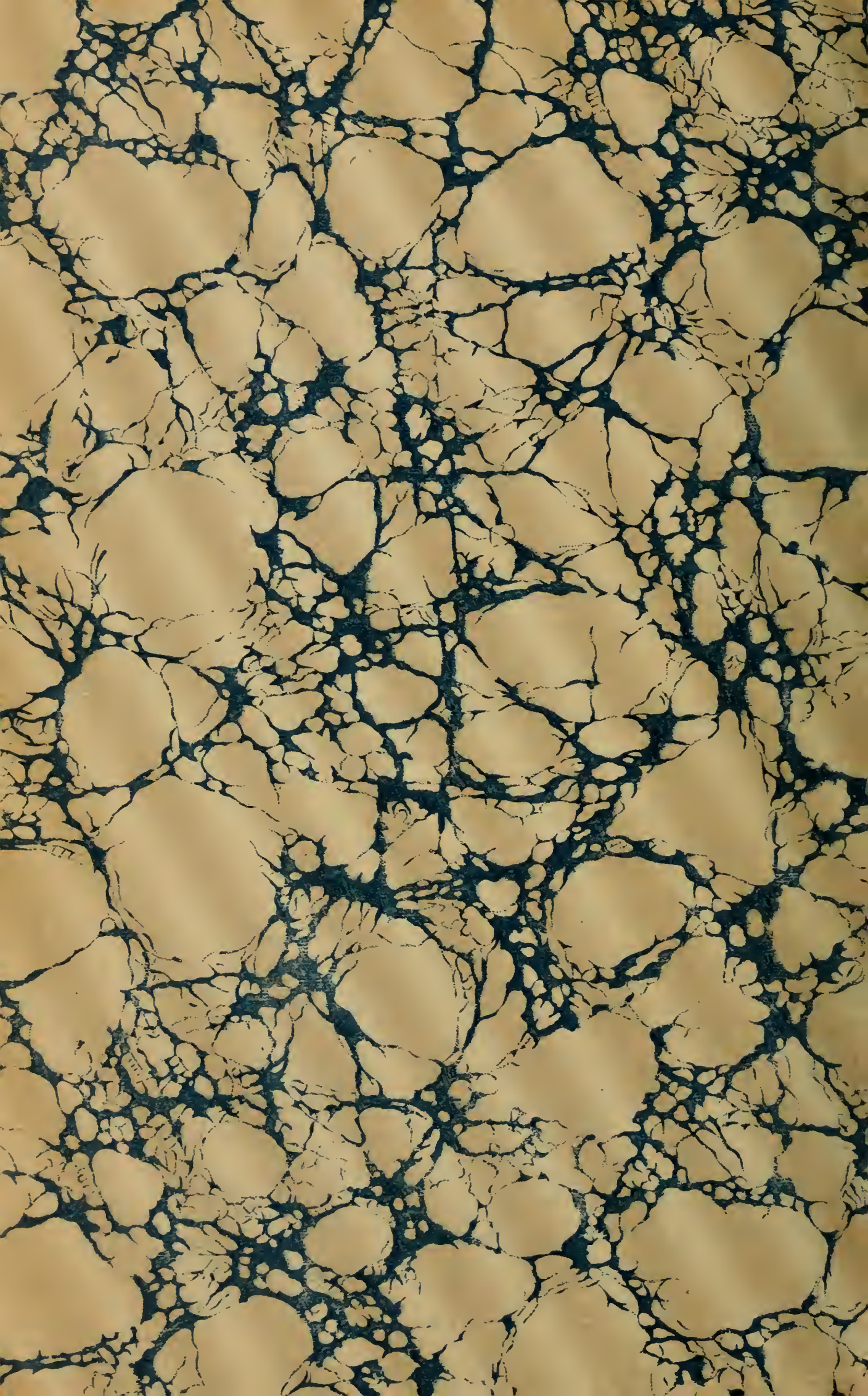
Vaïsse (Léon), directeur honoraire de l'École des sourds et muets. — Membre de la Société en 1866; président en 1875. Décédé le 10 juin 1884.

Vallentin (*Ludovic-Lucien-Mathieu*-Florian), substitut du procureur de la République à Montélimar, directeur du *Bulletin épigraphique de la Gaule*. — Élu le 21 janvier 1882. Décès notifié à la Société le 9 juin 1883.

Van der Vliet (J.), professeur à l'Université d'Utrecht (Pays-Bas). — Élu le 11 mars 1893. Décès notifié à la Société le 15 novembre 1902.

Wharton (Edward-Ross), fellow and lecturer of Jesus College (Oxford). — Élu le 7 février 1891. Décédé le 4 juin 1896.

Wilbois (Le lieutenant-colonel A.). — Élu le 15 avril 1876; membre perpétuel; décédé le 16 août 1912.



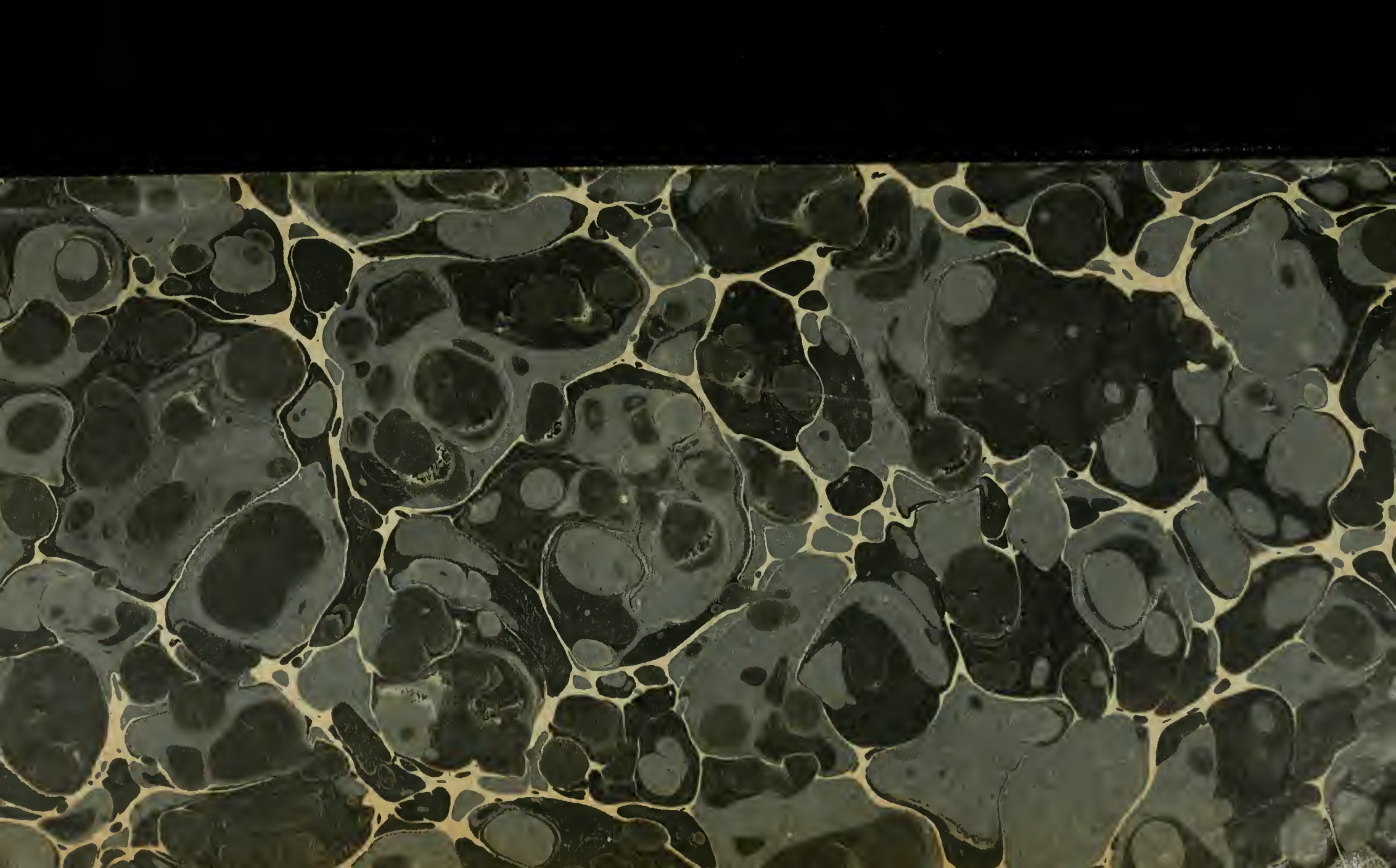
P
La
S

Société de Linguistique de Paris
Mémoires.
t. 17

191175

DATE | NAME OF BORROWER

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED